

JOURNAL ASIATIQUE

SIXIÈME (SÉRIE

JOURNAL ASIATIQUE

or

RECUEIL DE MÉMOIRES

D'EXTRAITS ET DE NOTICES

REFATIFS A L'HISTOIRE, A LA PHILOSOPHIE, AÛX LANGUES ET A LA LITTÉRATURE DES PEUPLES ORIENTAU

REDIGE

PAR MM BARBIER DE MEYMARD, EBLIN, BOTTA, GAUSSIN DE PERCEVAL (HFRBONNICAU, DFTRLMFRT, DUGAT, DULAUBIER, FOUCAUX * GARCIN DE TASSY, STAN JULIEN RASEM-BEG, MOHI, MUNK, OPPIRT, REGNIER, REINAUD RINAN, DF ROSNY, DE ROUGE, SEDILI OT DF SLANT, ETC

ET PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTE ASIATIQUE

SIXIÈME SÉRIE TOME V



PARIS

IMÉRIMI PAR ALTORISATION DE M LE GARDE DIS SÉLAUA

A L'IMPRIMERIE IMPÉPIALE

M DCCC LXV

JOURNAL ASIATIQUE.

JANVIER FÉVRIER 1865

LE LIVRE

DES ROUTES ET DES PROVINCES,

PAR JBN-KHORDADBEH.

PUBLIÉ, TRADUIT I I ANNOTE

PAR C. BARBIER DE MEYNARD.

INTRODUCTION.

Publier et traduire un des plus anciens documents des archives musulmanes, d'après deux copies mutilées et à peu pres illisibles, est une tentative dont je ne me dissimule pas la témérité Il y a là, en effet, un double écueil. Si l'on se borne a reproduire l'original, par un calque fidele, qui en conserve toutes les imperfections, on ne livre au public qu'un texte hérissé de difficultés, plein d'incertitudes et d'un usage très-limité. L'édition autographiée du Livre des Climats, d'Istakhri, que bien peu de savants ont le courage de consulter, et la traduction allemande de cet ouvrage, presque aussi délaissée, ne sont-elles pas la preuve des inconvénients que presente ce mode de publication? Si, d'autre part, pour épargner au lecteur de pénibles recherches, on entreprend de restituer un texte contre lequel les efforts de la critique viennent trop souvent se briser, on risque, ce qui n'est pas un moindre péril, d'effacer le caractère original de l'œuvre, d'en dénaturer le sens et d'y substituer de vaines conjectures.

JANVIEW WEIER 1865.

Je ne dois doncini m'étonirer, ni me plaindre du sentiment de métiance qui secureillit l'annonce de ce travail. Prétendre qu'il est le resultat d'un défi, ce ne serait ni rendre exactement mu pensée, ni dissiper de légitimes appréhensions; mais, il fam bien en convenir, l'attrait d'une sérieuse difficulté à vancre n'a pu que stimuler mes forces et tenir ma, vigilance en habeine. Ai-je toujours su éviter le double péril que je viens de signaler? Ma traduction n'est-elle pas devenue çà et là trahison? Il y aurait, de ma part, plus que de la présomption à l'affirmer. J'ai cru néanmoins que des difficultés de détail ne sauraient entraver la publication d'un document estimable, dont la science peut faire son profit Puisse le suffrage du lecteur me prouver que cette conviction est fondée!

Je#dois, avant tout, faire connaître les matériaux qui ontété mis à ma disposition.

Il y a quelques années, me trouvant à Oxford, ou j'étudiai le texte du grand dictionnaire géographique de Yakout, je cherchai, dans la riche collection de la bibliothèque bod-léienne, tout ce qui pouvait m'offrir d'utiles renseignements sur la Perse musulmane. Le traité d'Ibn-Khordadbeh, dont un fragment d'un grand intérêt avait été dejà traduit par M. Reinaud (Introd. à la géographie des Orientaux, p. LVIII), fut un des livres que je mis à contribution. Les premières difficultés de lecture surmontées, je sus étonne de l'abondance de détails précieux qui se cachaient sous une rédaction sèche et monotone. Je me proposai d'en prendre une copie, sans toutesois songer encore à en saire l'objet d'une etude particulière; mais, pressé par le temps, je dus partir avant d'avoir mis mon dessein à exécution

En 1862, un savant hébraisant, M. A. Neubauer, voulut bien se charger de ce soin, pendant son séjour à Oxford, et il s'acquitta de sa tâche avec tant d'exactitude, que je pus me considérer comme possesseur d'une photographie de l'original La copie d'Oxford, la seule qui ait été signalée, jusqu'à ce jour, dans nos collections d'Europe, est décrite avec

soin dans le Catalogue de la Bodléienne (Catalogue fonds Uri, nº 493). C'est un volume in 8° de 64 folios, suppapier de soie, d'une écriture grosse et espacée. Une téchne considérable se remarque vers la fin. On lit sur le dernier famillet que la copie n'été terminée le jeudi 12 redjeb 630 (mai 1232). Ce femillet et les deux qui précèdent sont d'une écriture différente. La pluparb des noms propres sont, ou privés de points diacritiques, ou ponctués au hasard. Quelques leçons, mais en petit nombre, ont été corrigées à la marge; en outre, une main européenne a indiqué certaines corrections sur le texte arabe.

Je me mis aussitôt à l'œuvre, et, comme la Perse m'était mieux connue, c'est par là que je commençai mes essais de déchiffrement. Après quelques jours de travail, je constatai avec une vive satisfaction que la comparaison de plusieurs nassages entre eux, et mieux encore la lecture des anciens géographes arabes, me révélaient des leçons certaines, là où je n'avais vu d'abord que des formes énigmatiques et des groupes illisibles. Un secours inespéré redoubla mon ardeur. Un des hommes les plus éclairés de l'empire ottoman, S. Exc. Ahmed Vésyk-Efendi, alors ambassadeur de la Porte à Paris, était sur le point de retourner à Constantinople, quand je lui montrai le premier résultat de mes recherches. Ce savant, qui a pris lui-même une part considérable au développement scientifique de la Turquie, m'apprit qu'une copie d'Ibn-Khordadbeh existait encore au fond d'une des mosquées de la capitale, et voulut bien m'en promettre la communication. Toutesles bibliothèques étant soumises aux règlements qui régissent les vaquefs, aucun livre ne pouvant, par conséquent, être prêté au dehors, l'ambassadeur m'invita à lui adresser le texte que j'avais entre les mains. Dès qu'il l'eut reçu, il chargea trois personnes versées dans la littérature arabe et persane de comparer les deux manuscrits, et, leur examen termine, de préparer une copie bonne pour l'impression. L'intention d'Ahmed-Véfyk était de publier le texte à l'imprimerie du Montteur oltoman, en me laissant le soin de le traduire et

de le commenter. Mais une objection, facile à prétair, le força d'y renoncer. La réditution complète du manuscrit fut déclarée impossible, à cause des lacunes et des nous illisibles qui le déparaient. Son Excellence, appelée à Brousse par une mission urgente, m'envoya alors tous les matériaux réunis par ses soins, sans trop espérer, je crois, qu'un meilleur

parti pût en être tiré.

. Je ne puis, à mon grand regret, donner ici la description du manuscrit dont je dois une reproduction fidèle à la libéralifé de ce haut personnage. Depuis son départ, toutes mes démarches, secondées cependant par le zèle de notre collaborateur, M. Belin, n'ont pu me faire obtenir les renseignements dont j'avais tant besoin. Mais une étude minutieuse des deux documents me permet d'affirmer qu'ils proviennent l'un et l'autre d'une source commune, c'est-à-dire d'une rédaction abrégée, la seule, comme je l'établirai bientôt, qui soit parvenue jusqu'à nous. La copie de Constantinople 1 présente malheur ensement les mêmes lacunes, le même désordre que celle d'Oxford; elle m'a cependant fourni un assez grand nombre de leçons qui étaient illisibles dans cette dernière. J'ai indiqué les variantes principales dans les renvois placés au-dessous du texte; les autres dans les notes de la traduction. A la copie turque était joint le corrigé, résultat de la révision saite à Constantinople, et destiné d'abord aux presses de l'imprimerie officielle. Ce travail, dû en grande partie aux soins d'un Arabe instruit, Abdur-Rahman-Efendi, n'a qu'une importance grammaticale. Les fautes de langage, imputables à la négligence des copistes, y sont corrigées, et quelques termes inusités, expliqués avec justesse; mais à cela se borne la part de collaboration du savant kiatib, et lui-même a reconnu avec franchise qu'il ne saurait aller plus loin dans cette tentative de restauration.

Et, en effet, les inappréciables secours que la critique européenne tire de l'examen comparé des textes, de l'étude

¹ Elle est désignée dans les notes par la lettre B, et la copie d'Oxford par la lettre A.

des productions contemporaines, des circonstances particulières et des influences au milieu desquelles l'autent se trouvait placé en un mot, tous ces procédés délicats qui finadent la vie à une œuvre morte n'existent pas pour l'éradition nausulmance. Elle a fourni ses preuves, cependant, et la sagesse avec laquelle elle a su jadis coordonner ses traditions montre jusqu'où elle aurait pu aller dans cette voie, si les subtilités de la dialectique, le culte exclusif de la forme n'avaient épuisé ses forces et rétréci son horizon. Bornonsnous désormais à lui demander l'accès plus facile de ses trésors littéraires, et la connaissance plus parfaite du langage, sans laquelle la science ne saurait échapper aux conjectures.

Cet historique un peu minutieux des préliminaires de mon travail devait trouver place ici, ne fût-ce que pour en expliquer les imperfections. Je vais essayer maintenant de saisir la physionomie bien effacée d'Ibn-Khordadbeh, d'apprécier le caractère général de son ouvrage et de signaler les emprunts qui lui out été faits.

Si l'auteur du Livre des routes avant consacré ses veilles à compulser les traditions, ou à discuter quelque problème de droit, s'il avait enrichi la grammaire et la poésie de commentaires volumineux, les détails de sa vie nous auraient sans doute été révélés. Le silence des biographes, tels que Thâlebi, Ibn-Khallikan, etc. est d'autant plus regrettable que le seul de ses écrits respecté par le temps ne peut, en aucune façon, y suppléer. Quelques lignes du consciencieux bibliothécaire qui rédigea le Fibrist, et deux ou trois phrases éparses dans les Prairies d'or, voilà tout ce que j'ai pu recueillir sur un homme qui, par son caractère politique, son esprit cultivé et sa plume facile, joua un rôle brillant à la cour du khalife Moutamid. Abou'l-Kaçem-Obeid-Allah, fils d'Abd-Allah, fils de Khordadbeh, descendait d'une famille persane. Son grand-père, dont le nom 1 atteste suffisamment l'origine guèbre, abjura la religion de Zoroastre, pour plaire aux Bar

^{&#}x27; Khordadbeh signifie en parsi «l'excellent don du soleil;» d'est l'équivalent du grec Héhodore.

mécides, ses protecteurs. L'histoire ne nous dit rien du néoconverti, ni de son fils Abdallah i mais il est à présumer que des places et des honneurs furent le prix du sacrifice de leur nationalité. On sait quelle influence les idées persanes exercèrent sur le système gouvernemental des khalifes. Ibn Khaldoun et Mawerdi affirment que la création des Quatre divans et leurs attributions diverses surent empruntées à l'ancien mode d'administration, établi par les Sassanides. Les Arabes, méprisant l'idiome des vaincus et suyant les complications de la carrière administrative, en laissèrent volontiers le soin à des mains étrangeres. Si, en Égypte, les Coptes purent rarement prétendre à d'autres emplois que ceux de receveurs et d'agents comptables, au contraire, dans les provinces orientalés, les Persans et, après eux, les Turcs, surent atteindre aux premières fonctions de l'État. L'omnipotence de la famille de Barmek, sous Rachid, celle de Fadhl et de Haçan ben Sehl, sous el-Mamoun, agrandirent la sphère d'action de leurs compatriotes. Ibn-Khoidadbeh, né dans les premières années du 111° siècle de l'hégire, dut sans doute à son origine persane, plus encore qu'à la faveur du khalife Moutamid (256-272), le grade important de chef des postes dans le Djébal, ou ancienne Médie.

L'organisation des postes était vraisemblablement d'origine romaine. Je pense, avec M Reinaud, que le mot berid, qui désigne, ainsi que sikkeli, l'ensemble de ce service, est dérivé de veredus ou veredarius. Dans Festus (sub verbo), veredus signifie « un cheval d'allure rapide servant au transport des dépêches ². » La poste romaine fonctionnait encore, en

¹ Le père de notre auteur est quelquesois nommé Ahmed, notamment dans le Fihrist; mais cette variante ne se lit pas dans les deux copies.

² Cependant une autre étymologie est proposée par quelques auteurs arabes. Ils prétendent que bend vient du peisan buriden acouper, » parce que les chevaux de poste avaient ordinairement la queue coupée. Il est surprenant que le savant auteur de Post- und Reiseronten ait accepté sans hésiter cette plaisanterie. Autant vaudrant admettre, avec les mêmes auteurs, que divan (bureau, cour des comptes) est tiré de divané ou de div, parce que, dans le fen du travail. l'employé se démene comme un fou, et que, par se-

Syrie, dorsque Vend, this de Moavyah, en fit Emplication dans ses États Selon nes idees modernes la poste est veritablement un service public, priisque les intérêts des particuliers y merchent de pair avec ceux du gouvernement. Il n'en étail pas ainsi, à l'époque des khalifes. Deux fragments du livre du Kharadi par Codama, dont le docteur A. Sprenger a dejà signale l'importance , prouvent que la transmission des dépêntes n'étaît pas le seul but de cette institution. «Le chel du berid, nous dit l'ancien écrivain arabe, doit avoir, · un divan particulier où viennent aboutir toutes les fettres dont la transmission est confiée à ses soins. Il veille à cequ'elles arrivent, en temps voulu, à leur destination. Il dépouille la correspondance de ses agents, groupe leurs informations, et les porte, intégralement ou en extraits, à la con naissance du prince des croyants. Sous ses ordres sont placés les fervaneque, les mouakhi' et les subalternes attachés aux relais; il se charge de les payer, et prend les mesures nécessaires pour que les lettres et valises circulent régulierement entre tous les grands centres de l'empire. » Ailleurs Codama cite un décret d'investiture, adressé par le khalife au ches des postes, ou se lit ce qui suit. « Ordre est donné au fonctionnaire susdit d'inspecter les courriers placés sous ses ordres, de dresser un etat contenant leurs noms, le chiffre de leurs appointements, les frais de leur entretien, le nombre des relais et l'évaluation précise des distances, dans toute l'étendue de son ressort. Il est responsable de la prompte expédition des valises dont les courriers sont porteurs Il veillera à ce que les mouakki' observent avec ponctualité les heures de départ et d'arrivée, de sorte qu'il n'y art jamais de retard dans le service dont ils sont chargés. »

Ce curieux fragment nous révèle l'existence d'une hiérar-

contorsions, il ressemble aux démons de l'enfer. Privés du sentiment philologique, les Orientaux ne demandent a l'étymologie qu'un prétexte a jeux de mots. Accueillons ces prétendues explications comme une preuve de la subtilité de leur espait, mais gardons-nous de les prendre eu sérioux

¹ Voyez Post- and Reservaten, Vorsede, p 5

chie régulièrement établis dans cette partie de l'administranon musulmane. Il est facile, en le rapprochant d'autres temoignages, d'en connaître les rouages intérieurs. De dix en dix kilomètres, en Perse, et à une distance double, en Syrie et en Egypte, sont établis des relais (ribut, sikken, merkez el bend, etc.); deux ou trois chambres menblees d'un tapis et une écurie assez vaste, voilà l'aspect ordinaire de ces lieux de halte. Un certain nombre de mourabbit « employés subsiternes » y veillent nuit et jour, prêts à monter a cheval et à porter au relais voisin, dans le temps rigoureusement fixé. les lettres, groups d'argent et autres objets qui circulent pour le compte du gouvernement. Ces relais, divises par arrondissements, sont placés sous la surveillance d'un employe (mouakhi'), chargé d'apposer le sceau (terki') de réception aux les dépêches, et de maintenir la regularité et la rapidité des communications postales. Les rapports que cet agent est tenu de rédiger, non point seulement sur son service particulier, mais aussi sur tout événement local de nature a intéressei le gouvernement, sont transmis au fervanequi, sorte d'inspecteur divisionnaire, qui les revise, les complete, a l'aide de ses informations personnelles, et les adresse au directeur génétal de la province. Ce dernier, veritable agent politique. correspond avec le vizii et, au besoin, avec le khalife, san intermediaire. Menées politiques et religieuses, état des prais, relevés commerciaux, poids et mesures, en un moi tout ce qui touche a la securité du pouvoir et a l'ordre public doit être mentionné dans ses rapports. Du tele et de l'intel ligence que ce fonctionnaire deployait dans son difficile mimistere dépendant, en quelque sorte, le repos de l'État, surtout à une époque ou la difficulté des communications, la variéte des races soumises a lislam, et tant d'autres causes encore, eussent paralyse l'influence de cette centralisation savante, qui est l'œuvre et peut etre le peril de nos sociétes modeines Un fait, rapporte par Ibn Khallikan, vient a l'ippui de ce que nous apprend Codama du rôle politique du chel des postes Fadhl ben Yahya ayınt etc nomme gonver

neur général dans le Khoraçan, megnes d'abord les affaires, pour s'adonner à la chasse et aux plaisirs. Pendant longtemps, haroun ar-Rachid'n'en fut pass instruit; mais un jour qu'it s'entretenait familièrement avec Yohya, père du jeuns gunverneur, il reçui un rapport du chef du berid, où la conduite frivole de Fadhl et le mécontentement du peuple étaient signatifés sans le moindre ménagement. Sur l'ordre de Rachid, Yahya prit connaissance de ce message; puis il écrivit, au verso de la page, quelques lignes de reproches, et renvoyable tout à son fils, par la même voie. Cet avertissement suffit pour rappeler Fadhl au sentiment de ses devoirs.

Telle fut la part que prit sans doute Ibn-Khordadbeh au gouvernement du khalife Moutamid, et c'est en ce sens que le voyageur Mokaddessi, lequel écrivait un siecle plus tard, a pu dîre, sans trop d'exagération, que l'auteur du Livre des routes fut non-seulement l'ami, mais l'un des vizirs du khalife. Ce titre pouvait, à la rigueur, être donné a un agent qui avait le droit de correspondre directement avec l'emit des croyants, et dont le contrôle s'étendait sur les délégues du pouvoir, à tous les degrés de la hiérarchie administrative

Mais figura-t-il lui-même au nombre des vizirs en titre, qui se disputèrent le pouvoir, pendant les vingt-trois années de ce règne? Aucun témoignage historique ne le laisse supposer. Maçoudi et Ibn-el-Athii gardent le silence le plus absolu. El-Fakhri, qui consacre pourtant un paragraphe particulier à chaque ministre, ne dit pas un mot d'Ibn Khordadbeh. On sait, d'ailleurs, que le faible Moutamid, plus soucieux de ses plaisirs que des interêts de son empire, avait laisse toute la responsabilité des affaires à son frere Mouaffak Esprit cultivé et elégant, passionné pour la poésie et la musique, ce khalife aimait a s'entourei d'hommes de lettres et d'artistes, au milieu desquels il s'abandonnait à ses goûts délicats. Je suppose que, des les premières années de son règne, il rappela l'ancien chef du berid et l'admit dans ce cercle de privilégies. Maçoudi (Prairies d'or, ch cxxII) nous apprend qu'il existait, de son temps, un recueil de séances ou de conferences.

(melamat, muzakerat) conscribes par le khalife literature. L'éloge du vin, un cheix de poésies bachiques, de considérations historiques aux l'art du chant, enfin un code de Belles manières à l'usage des convives de cour, tels élatient les injets développés par le royal écrivain. On trouve, d'ant le même chapitre des Prairies d'or, le tableau d'une de ces réunions littéraires, où lbn-Khordadbeh tint le dé de la conversation, et sit preuve de connaissances sérieuses dans la théorie et l'bistoire de l'art musical. Je résume en quelques lignes cette longue dissertation étrangère à l'objet de ce travail, et dont on trouvera d'ailleurs la traduction dans le tome VI de notre édition des Prairies d'or.

C'est à la suite d'un gai sestin que Moutamid, entouré de ses couvives ordinaires, interroge Ibn-Khordadbeh sur l'origine de la musique. Le courtisan érudit, auquel les légendes rabbiniques ne sont pas inconnues, place la naissance de cet art aux premiers âges du monde, sous la tente de l'hébreu Lamed et de ses fils Îl en suit le développement dans les civilisations primitives, définit la part que les Égyptiens, les Grecs et les Indiens prisent a ses progrès, et décrit les instruments inventés ou perfectionnés par ces peuples Il explique pourquoi l'Arabe pasteur est si heureusement doué pour la poésie et la musique. Il cite, à ce propos, une tradition, rapportée aussi par le Kitab el-Aghani, d'apres laquelle une circonstance fortuite serait la cause de l'invention de ce chant monotone et doux (houdu) murmuré par le Bédouin, quand il veut presser le pas de sa monture Puis, sur les instances du khalife, Le brillant causeur passe à la pratique même de l'art Après a défini les qualités nécessaires au chanteur, et montré combien l'étude et le goût développent les dons de la nature, il dépeint les esfets merveilleux produits par la musique, lorsqu'elle demande ses inspirations aux trois grands mouvements de l'âme : l'amour, la douleur et l'enthousiasme. Il arrive, apres cela, aux règles de l'exécution (1ka'), « qui est au chant ce que la prosodic est à la poésie, » et termine par , un parallèle entre le rhythme et la métrique. La dernière partie de ce morceau est pleine de formes techniques dent il est malaisé de préuser la signification. Maçoudi ajoute que le khalife, enchanté du talent de son litterbouteur, le comble d'éloges, et lui dit, en «le revétant de la robe d'hometur (khila'), distinction si enviée des Orientaux « Abou'l-Kaccas, tu as été l'ornement et l'âme de notre réunion. Ton élocution brillante et souple ressemble à cêtte étoffe soyeuse dont les reflets changeants sont le charme des yeux!

L'hommage rendu ici aux connaissances variées de notre auteur est confirmé par la liste de ses ouvrages, telle qu'elle nous a été conservée par Ibn-en Nedim, dans le Fihrist. On y trouve la trace des recherches sérieuses de l'érudit, à côté des amusements frivoles du courtisan

A celui-ci sont dus les ouvrages intitulés

- 1º Les Beautés des concerts,
- 2º L'Art du cuisimer.
- 3º Le Livre des jeux et divertissements,
- 4º Le Livre du vin,
- 5° Le Manuel des convives et des familiers

Au savant et au fonctionnaire appartiennent les trois ouyrages dont le Fibrist nous donne ainsi les titres

- 6° Collection complete des généalogres de la Perse et des tribus nomades.
 - 7º Le Livre des routes et des provinces,
 - 8° Le Livre des Anwa 1

ادب السماع كالماب الطنج كالماب اللهو والملاهد كالماب الشراب كالماب الدرمآمو الحلسآم كالماك حمهور انسات العرس والموافق كاب الانوا

Le titre du sixième ouvrage est écut fautivement le du all'exemplaire du Fihrist de la Bibliothèque impériale fol 202 — Sur les Anues, on peut consulter l'Introduction à la Geographie des Orientaux, p. cianxi

^{&#}x27; Je joins ici le titre arabe de ces livres qui ne sont pas tous exacte ment cités par Hadji Khalfæ

de crois, cependant, que cette liste n'est pas complete et que le titre principal d'Ibn-Khordadbeh à l'estime de la pos-

térité ne s'y trauve point mentionné:

Maçoudi, en faisant, dans sa préface, l'énumération des travaux historiques qu'il avait à sa disposition, parle d'une grande chronique par Obeid Allah, fils de Khordadbeh : "C'est, dit-il, un écrivain distingué et remarquable par la beauté de son style; aussi a-til eu un grand nombre d'imitateurs qui lui ont sait des emprunts, ou suivi la voie qu'il a tracée. On peut s'en convaincre, en examinant son grand ouvrage historique. Ce livre se distingue, entre tous, par le soin met l'ordre de sa méthode, l'abondance de ses renseignements sur l'histoire des peuples et la biographie des rois de la Perse ou d'autre race » (t. I, p. 13). Le succès qui accueillit cette production paraît avoir excité la jalousie d'un écrivain contemporain, éleve du celebre astronome Kendi. Ahmed, fils de Thavib, originaire de Sarakhs, ville du Khoraçân, avait commencé par rédiger un traité des routes et des provinces, qui resta inachevé. Plus tard, il composa pour le khalife . Mo'thaded billah, dont il était le protégé, un recueil d'histoire universelle, moins pour enrichir la science d'aperçus nouveaux, que pour enlever à celui d'Ibn-Khordadbeh la popularité dont il jouissait. Mais il n'eut qu'un médiocre succès, et Maçoudi, à qui j'emprunte ce fait, ajoute : «Sarakhsi est presque toujours en contradiction avec Ibn-Khordadbeh; aussi suis-je porté à croire que ce livre lui a été saussement attribue, car sa science était bien supérieure a une pareille œuvre » (Prairies d'or, t II, p. 72.)

Le temps, qui nons a ravi les œuvres les plus considérables d'Ibn-Khordadbeh, n'a pas même laisé intacte celle à laquelle l'auteur attachait sans doute le moindre prix. Et ici, je ne parle pas seulement des mutilations auxquelles tous les vieux documents littéraires sont condamnés en passant par les mains des copistes; mais il me paraît incontestable aussi qu'une édition écourtée a été mise, de bonne heure, en circulation, par je ne sais quel abreviateur maladroit, et s'est

propagée au détriment de la rédaction originale. L'existence de cette dernière peut se déduire des raisons suivantes !

1° Au début de son livre, l'auteur emprunte à la Géographie de Ptolémée une remarque qui, dans mes deux copies, se borne à quelques mots; tandis que, dans Hadji Khalfa, elle est beaucoup plus développée et précédér d'une phrase egalement omise dans les copies.

2° Le début de l'itinéraire d'Afrique est cité par Makrizi, dans sa Description de l'Égypte et du Caire, avec des variantes si considérables, que la source de cet emprunt serait méconnaissable, si Makrizi n'assimait qu'il est redevable à notre

auleur.

3° Le passage relatif à l'Égypte est reproduit par Ibn-Khaldoun avec des détails qu'on chercherait vainement dans le texte, tel qu'il nous est parvenu. Un autre témoignage prouve aussi que le même fragment était plus circonstancié dans la rédaction primitive. Le voyageur musulman Ibn-Djobeir (p. 55, édition de M. W. Wright), parlant des ruines qui bordent la rive orientale du Nil, depuis Ikhmîm jusqu'à Syène, ajoute que ce sont les débris de la muraille dite de la Vieille, dans le Livre des routes et des provinces. Mon texte ne dit pas un mot de cette légende. A la vérité, on pourrait supposer que Ibn-Djobeir l'avait lue dans un autre ouvrage portant un titre semblable; mais, comme Hamd Allah Mustaufi rapporte précisément le même fait, sur la foi d'Ibn-Khordadbeh, on est en droit de conclure que le voyageur arabe ct le géographe persan travaillaient sur un texte identique, ct avant subi moins de mutilations.

ll est inutité pouter que Hadji khalla a vait sous les yeur vrage différent, onté passage en question est cité. A ce propos, je ois relever deux inexactitudes dans le texte publié par M. Fluegel. Le nom de l'auteur y est écrit deux fois khordad, au lieu de khordadbeh; en second lieu, l'expression proverbiale qui termine l'extrait de la préface doit être luc المأمور معدور du lieu de المأمور معدور. On sait que cette sentener «œuv re commandée est (d'avance) excusée» termine ordinairement les préfaces pompeuses des écrivains musulmans.

En dépit de ses lacunes et malgré le désordre que des copistes négligents y ont introduit, on peut retrouver encore le caractère essentiel de ce livre et les traces d'un plan sagement ordonné. Dans les deux premiers siècles après la mort du Prophète, c'est-à-dire jusqu'à la fin du règne d'el-Mamoun, l'étude des sciences mathématiques et de l'astronomie fit un peu négliger la géographie descriptive. Ni le tableau rétrospectif des mœurs du désert, offert aux Arabes émigrés dans le Khoraçân, par Nadhr, fils de Schomayl (vers 740 de J. C.); ni l'essai de géographie et d'histoire naturelle dû à la plume naïve de Diahedh (vers 820), ne pouvaient ajouter grand'chose aux traductions déjà surannées de Ptolémée. Sous les successeurs d'el-Mamoun, et notamment pendant le règne de Moutamid, le besoin de notions plus positives se fit impérieusement sentir. Les Grecs, profitant de l'énervement moral du khalisat, s'avançaient au cœur de l'Asie Mineure. Le malaise général se révélait par des révoltes péniblement étouffées. L'Arménie essayait de secouer le joug de l'islam, tandis que le parti des Alides reprenait ses projets ambitieux. Quelques années plus tard, le fils d'un chaudronnier, Yakoub ben Leith, enlevait à la dynastie d'Abbas ses provinces orientales, et l'Égypte passait sous les lois d'Ahmed, fils de Touloun. Pour conjurer tant de périls et en prévenir de plus grands, une surveillance incessante n'était pas, de trop. Le croisement continuel des courriers de cabinet les mouvements de troupes dans tous les sens exigeaient une connaissance plus exacte des voies de communication. Aussi voyons-nous deux traités spéciaux, portant le même titre. paraître presque simultanément. L'auteur du Fihrist assure que le premier Livre des routes fut écrit par Diafar, fils d'Ahmed, originaire de Merve, mais qu'il demeura inacheve. Je crois qu'Ibn-Khordadbeh publia le sien entre les années 240 et 260 de l'hégire, lorsqu'il était encore directeur des postes et de la sûreté générale. En effet, il ne peut l'avoir rédigé avant l'an 231, puisque, dans le tableau des redevances du Khoraçân, il sait usage d'un document portant cette date

et destine au chef des Thaherides. Il ne pent non plus s'êire mis à l'œuvre plus tard que l'année 260, puisque, en 261, Nasr, fils d'Ahmed' le Samanide, reçut l'investiture de la Transoxiane; or Ibn-Khordadbeh nous apprend que cette province obéissait encore à Nouh, fils d'Açed. Un autre passage moins explicite, il est vrai, vient à l'appui de notre hypothèse. Dans le paragraphe relatif à l'Andalousie, il nous dit que ce royaume a pour souverain un Omeyade, fils d'Abd er-Rahman; or, quoiqu'il ne le nomme pas, il est hors de doute qu'il désigne ainsi Mohammed I^{es}, lequel régna de 238 à 273 (850-856 de J. C.).

Les trois ou quatre lignes par lesquelles débute le Livre des routes sont tout ce qui reste d'une préface où, suivant l'usage des écrivains arabes, l'auteur faisait connaître le but et le plan de son travail. Cette lacune regrettable n'empêche pas de distinguer dans l'ouvrage, tel qu'il nous est parvenu, quatre divisions principales, ou, tout au moins, quatre classes de renseignements distincts. Voici comment on pourrait les grouper.

§ I. Tableau de l'impôt foncier et des redevances en nature, dans les provinces soumises à l'autorité immédiate ou à la suzeraineté du khalife.

\$ 11. Évaluation en parasanges ou en milles de toutes les routes qui rayonnent du cœur aux extrémités de l'empire, suivie de renseignements, ordinairement trop concis, sur l'histoire de chaque contrée, ses productions, etc.

§ III. Abrégé de relations de voyage, telles que la description des îles de l'archipel indien, d'après le récit des marins qui, de Siraf et d'Omân, se rendent en Chine; l'intéressant itinéraire des marchands juifs, et d'autres voyages lointains. En outre, un choix de contes et de légendes merveilleuses, provenant soit d'une tradition apocryphe, soit de livres populaires, dans le genre de celui d'el-Djahedh.

\$ IV. Description des montagnes, des fleuves, des lacs, etc. analogue sans doute à celle qui forme un des chapitres du livre de Codama (section VI, chapitre 1v). Il ne nous

reste que le début de cette déscription, et j'ajouters que la perte en est peu regréttable.

Dans cette classification, j'ai negligé quelques morceaux, presque indéchiffrables, que le caprice des copistes a semés au hasard. Par exemple, un tableau inachevé de l'orientation vers la Kaabah; la liste des titres donnés aux rois du monde; enfin un paragraphe emprunté aux vieilles théories grecques sur la constitution physique du globe, paragraphe dont un tronçon est rejeté, on ne sait pourquoi, à la fin du volume.

Heureusement, les portions pour nous les plus importantes, celles qui comprennent les relevés statistiques de l'impôt et les itinéraires, nous ont éte transmises avec une exactitude suffisante, et présentent un caractère d'authenticité qui en double le prix. L'auteur s'occupe d'abord de la division territoriale du Sawad ou territoire cultivé de la Mesopotamie, sur les bases établies par la monarchie persane et maintenues par les divans arabes. Il donne la liste des districts du Tigre et de l'Euphrate, suivant leur position riveraine; leurs subdivisions en cantons et bourgades; le chiffre des récoltes et celui de la taxe prélevée au profit du Trésor, Il n'indique, il est vrai, ni la provenance, ni la date de ses matériaux; mais aurait-il pu réunir des détails aussi précis, sans avoir accès aux archives de l'État? Si, dans un ou deux passages, il cite un chiffre différent, d'après un certain Ispahani, qu'il ne faut pas confondre avec l'historien. Hamza (ce dernier écrivait l'an 350 de l'hégire), il ne signale ces différences qu'à titre de renseignement, et comme terme de comparaison. C'est aussi dans ce but qu'il résume l'historique de l'impôt, sous les Sassanides, et durant le siècle qui suivit la conquête musulmane.

Pour le Khoraçân et les provinces orientales, Ibn Khordadbeh ne pouvait consulter qu'un état d'une date déjà ancienne, puisque, au moment de la rédaction du Livre des routes, la lutte qui éclata entre les descendants de Thaher et la dynastie des Saffarides avait tari cette source importante

du revenu. L'état en question porte la date des années 221 et 222; on sait qu'alors Abd Allah, fils de Thaher, dejá independant de fait; reconnaissait encore, par une redevance annuelle, la suprématie religieuse des khalifes. Plus loin, dans la description des routes de l'Arabie, l'impôt du Yémen est donné d'après les registres de compte communiqués à l'auteur par le gouverneur de cette province. Un écrivain qui occupait, quelques années plus tard, un rang élevé dans l'administration, Abou Dia far Codama, rédigea, sous le titre 'de Livre de l'impôt et Art du commis-réducteur, un ouvrage considérable, dont la dernière moitié seulement nous est connue. M. de Slane a publié, dans ce recueil (cahier d'août 1862), le chapitre qui traite précisément de la division administrative et des revenus de l'empire musulman. Au premier abord, on pourrait croire que ce document a la même origine que le nôtre. Les noms de lieu s'y déroulent à peu près dans le même ordre, et plusieurs relevés partiels y sont identiques. On verra pourtant combien le chissre total du revenu, d'après Ibn-Khordadbeh, est loin d'atteindre celui qui résulte des tableaux de Codama. En ce qui concerne l'empire musulman proprement dit, cette différence s'explique par la date des comptes que Codama avait sous les yeux, et aussi par la prospérité relative des finances à cette date. En 203 (818-819 de notre ère), un terrible incendie avait détruit les archives de Bagdad Codama, qui cherchait avant tout des modèles de comptabilité, sans se préoccuper de leur actualité, a cru indifférent de prendre le plus ancien, c'est-à-dire celui de l'année 204. Mais depuis, la décadence du khalifat avait sait des progrès effrayants. Le luxe avait relâché les mœurs, l'abus de la dialectique avait engendré, les hérésics, et celles-ci la révolte. Le regne de Motassem et celui de Wathik-Billah furent une ère de persécution reli gieuse et de désorganisation sociale. Les chiffres d'Ibn-Khordadbeh le disent aussi éloquemment que le récit des historiens, et ils nous prouvent que l'agriculture et le commerce étaient déjà frappés au cœur. On remarquera cependant

combien le numéraire était encore abondant jusque dans les moindres bourgades, et cette considération justifiera sans doute la valeur très-modérée que j'ai attribuée au dinar et au dirhem, ou, en d'autres termes, à la monnaie d'or et d'argent. Un calcul plus rigoureux du miskal m'a permis de rétablir, au profit de la monarchie des Perses, un revenu supérieur à celui qui est présenté dans la traduction de Codama. De graves inexactitudes déparent les deux ouvrages ; mais, grâce à leurorigine dissérente, les erreurs ou les lacunes ne portent pas sur les mêmes points, et j'espère avoir tiré de leur examen attentif des données moins incertaines. Enfin. pour accroître, autant qu'il était en mon pouvoir, ces matériaux de l'histoire économique du khalifat, j'ai puisé dans la curieuse relation de Mokaddessi, dont M. le D' A. Sprenger a bien voulu me communiquer une copie, tous les renseignements que ce voyageur put se procurer sur l'impôt et les tailles, un siècle après la mort d'Ibn-Khordadbeh.

Les itinéraires rédigés par mon auteur, soit d'après les archives de Bagdad, soit sur des notes prises dans l'exercice de ses fonctions, sont également coordonnés avec une certaine méthode. Dans le premier paragraphe, il décrit la route qui, de Bagdad, mène dans la direction du nord-est, jusqu'aux extrémités de la Transoxiane; il traverse ensuite le Kharezm, et revient par la Perse à son point de départ. Dans le paragraphe suivant, il trace la route que suivent les bâtiments, depuis l'embouchure du Tigre jusqu'à l'Indect. Chine. Les faits que les marins lui ont racontés nous eprésentent, dans leur forme primitive, ces récits, mélange de vérités et de fables puériles, qui, vers la même époque. furent recueillis et publiés, sous le nom du marchand Suleiman et d'Abou-Zeid. La traduction et les notes dont M. Reinaud a enrichi le texte de cette relation m'ont été du plus grand secours. Un troisième paragraphe conduit le lecteur de Bagdad en Sviie, en Égypte et dans le Maghreb; il se termine par une notice de l'empire byzantin, où l'on s'étonne de trouver des renseignements plus exacts qu'on ne

pouvait en attendre d'un musulman, sur la hiérarchie militaire et civile du Bas-Empire. L'itinéraire des régions septentrionales est nécessairement moins complet que les précédents; il y est fait mention seulement des voies qui mettent en communication, l'Azerbaïdjan, l'Arménie et le Caucase. C'est là que se place la trop sameuse relation de Sallam l'interprète, envoyé de Samorra aux rives du Volga. Dictée à l'auteur par Sallam lui-même, d'après le rapport qu'il adressa au khalife Wathik-Billah, cette relation, conservée ici sous sa forme native, a été reproduite par je ne sais combien de compilateurs arabes et persans. Comme la mission de Mohammed, fils de Mouça l'astronome, dont on trouvera aussi le récit original, quoique abrégé, le voyage de Sallam fut provoqué par les scrupules religieux du khalife théologien. Qu'il s'agît des Sept Dormants ou de Gog et Magog, le Coran laissait le champ libre aux interprétations, et ce fut pour couper court aux contes ridicules dont le livre saint était le prétexte, que Wathik-Billah voulut recueillir des informations sur les lieux cités par la tradition. Le voyage de Sallam, selon moi, eut au moins un commencement d'exécution, et les fantaisies qui terminent si étrangement sa relation me paraissent une concession à ce goût du merveilleux, que les conquêtes scientifiques d'el-Mamoun n'avaient pas affaibli. Mais, en aucun cas, je ne me déciderai à n'y voir, avec le D' Sprenger, « qu'une impudente mystification. »

La dernière section de l'itinéraire traite de l'Oman et de la péninsule arabique. Pour ce fragment, j'ai consulté avec fruit le texte arabe de Yacoubi, publié à Leyde en 1860. Cet ouvrage, malheureusement incomplet, n'est pas sans analogie avec le Livre des routes, et appartient à la même époque. Moins crédule et plus observateur qu'Ibn-Khordadbeh, l'auteur du Kitab el-bouldan offre à l'ethnographie, à l'histoire et à l'archéologie elle-même, des observations pleines d'intérêt, qui tempèrent la sécheresse de ses notes de voyage. En revanche, les itinéraires y sont moins détaillés, et leur évaluation en heures ou en journées de marche serait d'un médiocre

secours pour la construction d'une bonne carte de l'empire musulman au moyen âge. Au reste, comme les deux écrivains ont leur valeur propre et se complètent l'un par l'autre, je n'ai pas negligé de les rapprocher, toutes les fois que j'ai pu le faire sans dépasser les limites de ce travail. Il ne mo seroit pas difficile de m'étendre sur les, emprunts plus ou moins déguisés qui ont été faits, presque jusqu'à nos jours, au Livre des routes; mais la plupart etant de seconde main, il serait oiseux d'insister sur ce point. Au rapport de Mokaddessi, qui se prépara à ses voyages par de vastes lectures, le vizir el Djeihani, écrivain de la première moitié du x' siècle, s'était approprié les itinéraires d'Ibn-Khordadbeh et les avait fait insérer dans l'ouvrage qui fut rédigé sous sa direction (voyez l'Introduction à la Géographie des Orientaux, par M. Reinaud, p. LXIII). Édrissi les transporta dans sa Géographie, sans y rien changer, et c'est là qu'Ibn-Khaldoun a trouvé quelques-uns des détails topographiques qui se lisent dans le livre premier de ses Prolégomènes. Un courant analogue se remarque chez les Persans. Hamd-Allah-Mustauft consulte la rédaction originale, et en fait usage dans son Nouzhet el-Kouloub. Mirkhônd s'en empare et les résume dans le complément de son Histoire universelle. Khôndémir les trouve au milieu de l'héritage paternel, et leur donne place dans le Habib-us sier, non sans les abréger encore. Enfin, Ahmed-Razi, s'autorisant de leur exemple, enrichis de ce butin, de plus en plus leger, ses notices littéraires et descriptives. Cette singulière transmission ne prouve pas seulement le sans-gêne des compilateurs orientaux; elle demontre aussi que Maçoudi n'était pas loin de la vérité, lorsqu'il disait du Livre des routes : « C'est une mine de faits que l'on explore « toujours avec fruit » (Prairies, t. I", p 13) On verra que j'ai partout recherché la trace de ces emprunts, et que la version en apparence la plus detournee m'a quelquelois remis dans le bon chemin

Je demande grâce pour les notes si nombreuses qui accompagnent cette traduction. Je sais quelle fatigue en résulte pour le lecteur, sans cesse exposé à laisser échapper le fil conducteur, dans ce labyrinthe de gloses et de citations, Mais, à vrai dire, un texte aussi mutilé, ou aussi concis quand il est complet, exigeait un commentaire perpétuel, et je n'aurais pu me soustraire à cette obligation, si la publication recente des Post-und Reiserouten des Orients, par M. A. Sprenger, n'était venue rendre ma tâche moins pénible. On trouve dans le premier fascicule, le seul publié jusqu'à présent, les itinéraires d'Ibn-Khordadbeh, mis en regard de ceux de Codama, d'Isthakhri, de Mokaddessi, etc. Si mes lecons ne s'accordent pas toujours avec celles du docteur Sprenger, il est juste de rappeler que ce savant n'avait à sa disposition que le texte d'Oxford, et que, de son propre aven, il l'a copie à la hâte. Quoi qu'il en soit, les judicieuses remarques et les seize cartes, d'après Birouni et l'Atval, dont son travail est accompagné, m'ont rendu des services que je ne saurais trop reconnaître. Quelque jugement que l'on porte d'ailleurs sur le plan adopté par M. Sprenger, on doit le remercier d'avoir ouvert à la science des trésors jusqu'à présent inexplorés. Ai-je eu moi aussi le bonheur de recueillir une parcelle d'or sous les ruines amoncelées par le temps? Je n'ose l'espérer; mais si, du moins, ce travail, tout incomplet qu'il est, provoque la découverte et la restauration d'autres monuments du même âge, je me féliciterai de l'avoir entrepris et m'estimerai suffisamment récompensé.

JANVIER-FÉVRIER 1865.

كتاب المسالك والحالك تألسف

ابي القسم عبيد الله بن عبد الله بن خردادبه

اللهم صلّ على محد وآله بسم الله الرحين الرحيم ربّ يسر بخير

عنسرال الجير الذي يجذب الحديد ، والارض مقسومة نصغيرة بينهما خط الاستهوآء وهو من المشرق الى المغرب وهذا كور (طول) الارض وهو أكبر خطّ في كرة الارض كما ان منطقة البروج أكبر خط في الغلك ﴿ وعبرض الارض من القطب للخنوي الذي يدور حواد سُهيل الى القطب المثمالى الذي يدور حوله بنات نعش ، فاستدارة كرة الارض في موضع خط الاستوآء ثلثمائة وستون درجة والدرجة خسة وعشرون فرسخا والغرس اتناعشر الف ذراء والذرع اربع وعشرون اصبعًا والاصبع سب حبات شعير مصغوفة بطون بعضها الى بعض يكون ذلك تسعة الان فرع أو وبين خطّ الاستوآء وكلّ و احد من القطبين تسعون درجة واستدارتها عرضًا مثل ذلك الله أن العمارة في الارض بعد خطَّ الاستوآء باربع وعشرين ١٠ ثم المآء في قدر فور البحر الكبير فحي على الربع الشمالي من الارض، والربع الجنون خراب لشدة للحرّ ، والنصف الذي تحتنا لا ساكن فيه وكل ربع من الشمالي والجنوبي سبعة اتاليم ١٠ وذكر بطهيوس في كتابة ان مدن الارص على عهدة سبعة الان مدينة ومائتا مدينة ١٥ ذكر القبلة في النواج ١٥ قبلة اهل ارمينية واذربيجإن وبغداد والكوفة والمدائن والبصرة وحلوان والدينور ونهاوند وهداس واصبهان

JANVÍER FEVRIER 1865.

والرقي وطبرستان وخراسان كلّها وبلاد النزر وقسمَى الهفيد الى حائط الكعبة الذى فيد بابها والقطب المشمال عش يسارة الى وسط المشرق ، وآما المتبت وبعدد المتبوك والصين والمنصورة نخلف وسط المشرق بستة اجراء تعون قبلتهم من الحر الاسود ، وآما قبلة اهل الهن فصلاتهم الى الركن ووجوههم الى وجوة اهل ارمينية اذا صلوا ، وأما قبلة اهل المغرب وافريقية ومصر والشام والجريرة ووسط المغرب فصلانهم الى الركن الشاى ووجوههم الى وجوة اهل المناع ووجوههم الى وجوة اهل المناع والمربرة

تم نبداً بذكر السواد ﴿ كانت ملوك الفرس تسميد دِل إيرانشهر اى قلب العراق ﴿ فالسواد اثنتا عشرة كورة وكلّ كورة استان وطساسيجه ستون طسوجا وتوجية ، الاستان احازة وترجحة الطسوج فاحية ويقال ان ترجحة الاستان قرار او مستقرة ، وطساسيج السواد ثمانية واربعون طسوجا ﴿ كورة استان شاد فيروز ﴿ حلوان خسة طساسيج ، طسوج فيروز قباذ طسوج البل طسوج تاكوا طسوج اربل وطسوج خانفيين ﴿ اللهانب الشرة من سقى دجلة وتامراً ﴿ كورة استان شاد هرمز سبعة طساسيج ، طسوج بزركسابور طسوج نهربوق طسوج كلواذا ونهربين طسوج خازر طسوج المدينة المعتبعة طسوج

رادان الإمل طسوج رادان الاسغل ١٥ كورة اسبتنان شناد قباد عادية طساسيم ، طسوج رستقباد طسوج مهرود طلسوج سلسل طسوج جلولا وجلولا طسسوج المزابيين طسوج البغدنجين طسوج بواز البروز طسنوج الدسكرة والرستاقيي ﴿ كُورَةُ استان شادا حان خسرو ﴿ خسة طساسيج ، طسوج النهروان الاعلى طسوج النهروان الاسغل طسوج النهروان الاوسط طسوج بادريا طسوج باكسايان سقى دجلة والفرات أ كورة استان سابور وهي كسكر اربعة طساسيم ، طسوج الزندورد طسوج البربون طسوج الاستاد طسوج الجوازرة ، كورة استان شاد بههن ، اربعة طساسيج طسوج بههن ارذشير طسوج ميسان طسوج دستهيسان طسوج ابرقباد الله الغرات ودجيل الا كورة استان العالى اربعة طساسيم ، طسوج مير سابور طسوج مسكن طسوج قطربل طسوج بادوريا أكورة استان اردشير بابكان ال خسة طساسيم ، طسوج نهر شبر طسوج . المؤومقان طسوج كونا طسوج نهمر درقيط طسوج مهمر جوبرة أكورة استان ديوماستان وفي الروابي أن الشقر طساسيج ، طسوج النزاب الاعلى طسوج النزاب الاوسط طسوج الزاب الاسعل ﴿ كَبُورة بِهَا غَبِاذَ الاعلى ، سنته طساسيج ، طشوج بأبل طسوج خطرنية طموج الغلوجة

العلها طسوج الغلوجة السفيان طشوج النهريس طسطوج عين النصر ﴿ كُورَةُ اسْنَانَ بْهُقِبَالُهُ الْأُوسُطُ ، وَفِي حُسْنَا، طسوج لجنة والبداة طسوج سورآء طسوخ بريسيا طسوج باروسما طسوج نهر الملك الا خسراج كور دجلة عُمانية الآن الف وخسماية الف درهم ألك كورة استنان . بهقباذ الاسغل خسة طساسيم ، طسوج فرات بادقلي طسوج السيلحون طسوج نستر طسوج رومستان طسوج هرمزجرد ويقال ان رومستان وهرمزجرد ضياع متغرقة من طساسيم عدّة ١٥ تفدير السواد لجانب الغرى ١٥ سقى الغرات والدجلة، طسوج الانبار وطساسيجة خسة.... بيادرة مائتان وخسون بيدرًا لخنطة الغان وتلشائة كر الشعير الف واربعمائة كرالورق مائة وخسون الف درهم الم قطربل ورساتيقه عشرة بيادره مائتان وعشرون بيدرا للمنطة الفكر الشعير الفكر الورق تلمهائة درهم ١ طسوج مسكن ورساتيغه ستة بيادرة مائة بيدر وخسة . بيادر للحفطة ثلثة الان كر الشعير الف كر الورق ثلمهائة الف درهم الله طسوج بادوريا ورسانيغه اربعة عشر، بيادرة اربعمائة وعشرون بيدرًا للنطة ثلثة الان وخسمائة كر الشعير الف كمر الورق الف الف درهم أله طسوج نهر شير

ورساتيقه عشرة بيادره مائتان أواربعون بيدرا للنبطة الف وسبعمائة كر الشعير الغير وسبعمائة كر الورق وخسة الان درهم أ طسوج الرومقيان ، ورساتيقه عشرة بيادرة سائتان وعشرون بيدرا للحنطة ثلثة الان وثلهائة كر الشعير ثلَّثة الان وخسون كرًّا الورق ثلمائة وخسون الغ 2 درهم أل طسوج كونا ، ورساتيقه تسعة بيادزة مائتان وعشرون بيدرًا للحنطة ثلثه الان كر الشعير الغاكر الورق مائة الف وخسون الف درهم أله طسوج نهر در قیط، ورساتیقه تسعة بیادره مائة وخسة وعشرون بيدرًا للحنطة الغاكر الشعير الغاكر الورق مائة وخسون الف درهم ١٥ طسوج نهر جُوبرة ، ورساتيقه عشرة بيادرة مائتان وسبعة وعشرون بيدرًا للحنطة الف وسبعمائة كر الشعير ستة الان كر الورق مائة الف وجسون الف درهم أكورة الزوابي أورساتيقه اثنا عشر رستقا بيادوة مائتان واربعة واربعون بيدرا للحنطة الغ وسبعمائة كر الشعير سبعة الان ومائتا كر الورق مائت الف وخسون الف ذرهم أله طسوج بابل وخطرنية ، والرساتيق ستة عشر بيادرة ثلثائة وثمانية وسبغور

[،] مائد .B

² se trouve en B seulement.

بيدوًا الورق تلمّانة الف وخسون الف درم اطبوج الغلوجة العلياء ورساتيقه خسة عشر بيادره مائتان واربعون بيدرًا للبطة الف وخسون ومأنة كر الشعير خسمائة كر الورق سبعون الف درهم ألل طسوج الغلوجة السغلى ، و رساتيقه ستة بيادرة اتنان وسبعون بيدرًا لخنطة الفكر الشعير ثلثة الان كر الورق مائتان وثمانون الف درهم ألل طسوج النهرين ، ورساتيقه تلتة بيادره احد وثمانون بيدرًا للحنطة ثلثمائة كر الشعير اربعمائة كر الورق خس وسبعون الف درهم أل طسوج عين الخرء ورساتيقه ثلثة بيادرة اربعة عشر بيدرًا للنطة ثلثهائة كر الشعير اربعمائة كر الورق احد وخسون الف درهم أ السوج البداة، ورساتيقة تمانية بيادرة احد وسيعون بمدرًا لحنطة الف ومائنا كر الشعبر الف وستمائة كر الورق مائة الف وخسون الف درهم 🖒 طسوج سورآء وبربسما ، ورساتبقه عشر بيادرة مائتان وخسة وستون بيدرًا للحنطة سبعمائة كر الشعير والارز الغان واربعمائة كر الورق مائة الف درهم ﴿ طسوج باروسما ونهر الملك ، الرساتيق عشرة بيادره ستهائة واربعة وستون بيهرأ

ا On lit dans les deux copies, à la suite de ces chiffres : أكن الناف الناف في الناف

LE LIVRE DES ROUTES ET DES PROVINCES. المنطة الف والسمائة كر التهمير اربعة الان والمسمائة كر الورق مائتان وخسون العددرهم أالسنين والوقوف ، ضياء جعت من طساسيم وتقدير العشر منهامن العنطة خسمائة كروس الشعير خسة الان وخسمائة كروس الورق مائتان وخسون الف درهم ألل طسوج فرات بادقيلى ، ورساتيقه عشر بيادرة مائتان واحد وسبعون بيدوًا للحنطة الغاكر الشعير والارز الغان وخسمائة كر الورق تسعمائة الف درهم أن طسوج السياحون ، وفيه الخورنــق وطيزن اباذ ، بيادرة اربعة وثلثون بيدرًا للنطة الف كر الشعير الف وخسمائة كر الورق مائة الف واربعون الف درهم الم طسوج رومستان وهرمرجرد ، للنطة خسمائة كر الشعير خسمائة كر الورق عشرة الان درهم أ طسوج نسترى ورساتيقه سبعة بيادرة مائة وثلثة وستون بيدرًا المنطة الغ ومائتان وخسون كرًا الشعير والارز الفاكر الورق ثلهائة الف درهم ألا ايغار تجميعة من عدّة طساسيم وتغديرة من الورق مائتا الف وثمانمائة واربعون درها ويجبى 2 لبيت المال أن سغى دجلة والفرات أن كورة

¹ Ce mot est omis dans B.

dans la copie B. ويحق

كسكر ونهر الصلة ورقة والويان وكان يرتفع من خراجها وسائر أبواب مالها من الورق سبعون الف الف درهم ومن المنطة ثلثة الان كروس الشعير والارز عشرون الف كرى الجانب الشرق ، طسوج بزركسابور، ورساتيقه تسعة بيادرة مأئتا وستون بيدرا للخنطة الغان وخسمائة كر الشعير الغان ومائتا كر الورق ثلثائة الغ درهم أطسوج الراذان ، رساتيقية تسعة عشر بيادرة ثلشائة واثنان بيُدرًا للحفطة اربعة الان وثمانمائة كر الورق مائمة الف وعشرون الف درهم ألل طسوج نهر بوق ، للنطة مائتا كر الشعير الف كر الورق مائة الف درهم أ طسوج كالواذى ونهر بين ، رساتيقه تلثة بيادرة اربعة وتلثون بيدراً للحنطة الف وسمائة كر الشعير الف وجسمائة كر الورق المائة الف وثلثون الف درهم ألا طسوج جازر والمدينة العتيقة ﴿ رساتيقه سبعة بيادره مائة وستة هشر بيدرًا للحنطة الفكر الشعيو الف وسبعمائة كر الورق مائتا الف وخسون الف درهم أله طسوج جلولاء وجلولاء، رساتيقه خسة بيادرة ستة وستون بيدرًا لخنطة الف كر الشعير الف كر الورق مابئة الف درهم أله طسوج الدسيى ، رساتيقه اربعة بيادرة مائتان وثلثون بيهرًا

للنطلق يبيعمائة كر الشهيرالغ وثلقائة كر الورق اربعون الغ درهم ١٥ طسوج الدسكرة ، رساتيقه سمعة بيادرة اربعة واربعون بيدرًا لحنطة الف كر الشعير الف كر الورق سبعون الف درهم أ طسوج براز الرود ، رساتيف سنة بيادرة ستة وعشرون بيدرًا لحنطة تلثة الان كر الشعير الغاكر الورق مائة الف وعشرون الف درهم أ طسوج البندنجين ، رساتيق خسة بيادرة اربعة وخسون بيدرًا العنطة سمائة كرالشعير خسمائة كرالورق مائة الف درهم الم طسوج النهروانات ، رساتيقة احد وعشرون بيادرة ثلثائة وثمانون بيدرًا ﴿ النهدروان الاعلى ، من للحنطة الغان وسبعمائة كرومن الشعير الف وتمانمائة كر ومن الورق ثلثهائة الف وتخسون الف درهم ، النهروان الاوسط، لخنطة الف كر الشعير خسائة كر الورق مائة الف درهم ، النهروان الاسغل ، لخنطة الف كر الشعير الف وماثنا كر الورق مائة الف ويخسون الف درهم ١ طسوج بادريا وباكساياء رساتيقه سبعة للحنطة اربعة الان وسبعمائة كر الشعبر خسة الان كر الورق ثلشائة الف وثلثون الف درهم أ كورة استان شاد فيروز وفي حلوان ووظيفة حلوان مع الكاتاركة والاكراد من المورق الف الف

وثبانهائة الف درهم، واما جبائة السواد في القديم فانه جُهيّ لقباد الملك ابن فيروز مائة الف وخسون الف الف مثقال ، وامر عربي لخطّاب رجه الله إن يمسر السواد وطوله مَن للديثة ألى عبادان وذلك مائة وخسة وعشرون فرسخًا وعرضه من عقبة حلوان الى العذيب وذلك خسة وثمانون فرسخا فبلغت جربانه ستة وثلثين الف جريب، فوضع على كلُّ جريب حفظة اربعة دراهم وعلى كلُّ جـريـب شعير درهين وعلى جريب النخل ثمانية دراهم وعلى جريب الكروم والنرطب ستمة دراهم وخمة على خس مائة الف انسان للجزية على الطبقات ، مجبى عز السواد مائة الف إلف وعشرين الف الف درهم ، وجباة الحِمّاج بن يوسع كانية عشر الف الف لدس فيها مائة الف الف وذلك العسغه وخرقه وظلمه واسلغهم الغى الف محصل له ستة عشر الف العدوهم ومنع اهل السواد من ذبح البقر اليكثر للحرث والرراعة فغال الشاعرء

العلث A et B العلن.

وظُلْ عَلَى اليَّ العباس عبد الله بن طاهر بن الحسين رحَه الله من خراج خراسان والاعال المضمومة البع سنة احدى واثنتين عشرة ومائتين الرتي عشرة الان الف درهم قومس الغا الف ومائة النف وسبعون الف درهم جرجان عشرة الان الف ومائة وسبعون الفا وثمانمائية درهم كرمان خسة الان العدوهم ، ولها من المدن بافت ودهستان وموقان وكرمان مائة وثمانون فرسخا في مثلها ، وكانت تجبى الاكاسرة ستين الع الف درهم ، سكستان بعد المنكسرمن خراج فراوان والرنج فبلاد الداور وزابلستان وهي ثغور طخارستان ستة الان الف وسبعمائة الف وستة وسبعون الف درهم، الطبسين مائة الع وثلثة عشر الغا وثماتمائة وثمانون درها ، قوهستان سبعمائة الف وسبعة وثمانون الغا وثمانون درها ، نيسابور ولها قُهَندُر اربعة الان الع ومائة الع وثمانية الان وسبعمائة درهم ، طوس سبعمائة الف واربعون الغاً وثمامائة وستون درها ، أبيورد سبعمائة الف درهم ، سرخس ثلهائة الف وسبعة الان واربعمائة واربعون درهاً ، مرو الشاهان ولها تُهَندُر الف الع ومائة الف وسبعة واربعون الف درهم ، مرو الرود اربعمائة الف وعشرون الفاً واربعمائة درهم ، الطالقان احد وعشرون الفا واربعمائة درهم ،

غرجستان مائة الف درهم وني الغنم الغا شاق ، فادغيس ال ماثة الف واربعة وعشرون درهم، هراة واستوالا واسفيدني الف الف ومائة الف وتسعة وخسون الغاء بوشنك خسمائة الف درهم وتسعة وخسون الف درهم وثلثهائة وخسون درهاء كورة طخارستان مائة الف وستة الاف درهم ، الكوركان مائة الف واربعة وخسون الف درهم ، خط اثنا عشر الف درهم وتلشائة درهم ، للمتلان وسعت جسرة والما مائة الف وثلثة وتسعون الغا وتسلشائة درهم فتروعس أربعة الان درهم ، تسرمنا الف درهم ، الدور وسنجان اثنا عشر الغا وستمائة درهم ، انديشاران عشرة الان درهم ، الباميان خسه الان درهم ، شرمكان وحومرس واسفيجاب مائة الف وستد الان وخسمائة درهم، الترمد سبعة واربعون الفيًا ومائنة درهم ، السغدان ثلثة الان وخسمائة درهم ﴿ سعيان اربعه الان درهم ، خان عشرة الان درهم ، الميدجان الغا درهم ، احسرون عشرة الان درهم ، الطبب عشرون الف درهم ، بهام عشرون الف درهم ، الصغانيان عمانية واربعون الف درهم وخسمائة درهم ، باسارا سبعه الان وثلثهائة درهم ، الزاغرسي الع درهم ، العدان والرمان اثنا عشر العاً وثلث عشرة دابة ،

¹ Les deux copies portent

كابل الفا الف وخس مائة درهم، ومن الفدية الفا رأس قبه من تعور طارستان ولها من تعور طارستان ولها من المدن واذان وخواش وخُشَّك وخبرين ، وبكابل عود والرجيل وزعفوان واهليلج لانها متأخة المهند ، بُست تسعون الف درهم ، كش مائة الف واحد عشر الغاً وخس مائة درهم ، النبم خسة الان درهم ، البا دكين ا سنة الان ومائنا درهم ، رشنان وجاوان تسعة الان درهم ، الزوبان الغان ومائتان وعشرون درهاء اقت ثمانية واربعون الع درهم ، خوارزم وكات اربع مائة الف وسبعة وثمانون الفاً خوارزمية ، امل مائتا الع وثلثة وتسعون الفاً واربعمائة درهم ، ما ورآء النهر ، بخارا ولها قهندز الف الف ومائة الف وتسعة 2 وثمانون الفاً ومائتان طاطرهية، الصغد وسائر كور عمل نوح بن اسد ثلثمائة الف وستة وعشرون الغاً واربع مائة درهم منها على فرغانة مائتان وثمانون الغام كدية وعلى مدائن الترك ستة واربعون الغاً. واربع مائة درهم خوارزمية وسيسية من الكرابيس الغلاظ 3 · الف ومائة وسبعة وثمانون توباً ومن الفدور وصفائح. للحديد الف وثلهائة قطعة (نصفين) فالجميع الغا الف

الباك كيس ٨ ١

[،] وبسبعه B

الكنى حين A ajoute le mot

درهم واثنان وسبعون الف درهم محدية منها على الصغيد وسمرقفد ومعدن الملح (بكسر المم) وكن ونسف والنم وغيرها من كور الصغد الف الف وتسعة وتمانسون السف درهم محدية والغان سيسية أوعلى الشاش ومعمدين الفضة سمّائة الف وسبعة الان وماية درهم ، خبندة مائة الف درهم سيسية نجمع خراج خراسان وما ضمّ الى ابي العبّاس عبد الله بن طاهر من الكور والاعال اربعة واربعون الف الف وثمان مائة الف وستة واربعون الف درهم ومن الدوابّ ثلث عشرة..... ذابّة ومن الغنم الغاشاة ومن السبى الف رأس واثنا عشر رأسًا ومن القدور وصغائرً الحديد الف وثلثهائة نصفين ﴿ القابِ ملوك خواسان والمشرق ملك نيسابور ماهوية ملك سرخس زادوية ملك اندخود بههن ملك نسا ابن ان ملك امل انساب امل شاه ملك مرو الروذ كيلان ملك اسفزار مرابيدة ملك كابل كابل شاة ملك الترمذ ترمذ شاة ملك الباميان سائد باميان ملك الصغد اخشك ملك فرغانة اخشدن 2 ملك الرونساريان الزيرسان ملك الكوركان كوركانان ملك خوارزم خوارزم شاة ملك الختّل حسين ختّلان خداة ملك بخارا خداة ملك اشروشنة افشين ملك سمرقند

¹ Ou مسببه, d'après une autre leçon à la marge de A.

² B jumal.

طريفون، ملك سكستان رتبيل ملك الرنج والداور والنم دو التعنعة ملك وردانه وردان شابة ملك هراة وبسوشنك وبادغيس اران ملك كشد مدون ملك جرجان صول ملك ما ورآء النهر كوسانشاه ، ملوك النارك هبلوب خاقان حمعمعه خاقان وسابه خاقان ومانوس خافلي وفيروز خاقان ، ملوك الترك الصغار طرخان ونيزك ويورشكين ورمرون وغورك وشهراب ۞

كورة الاهوازء كورة سوق الاهواز كورة السوس كورة تستر كورة جندى سابور كورة رام هرمز وايذج وعسكر مكرم وكورة نهر تيرى وكورة سرق وكورة منادر اللبرى ومنادر الصغرى ورستاق سرق وهو دورق وسنبيل ورستاق باسيان ويقال ان تستر رستاق من جندى سابور وايذج ليست بكورة وانما هي من رام هرمز، وعدد كور الاهواز سبع، كورة جندى سابور كورة سوق الاهواز كورة منادر كورة نهر تيري كورة رام هرمز كورة سرّق كورة السوس ، وكان. خراج الاهواز ثلثين الف الف درهم وخراج فارس تلشين الف الف درهم ، وكانت الغرس تقسط على الاهواز خسين الف الف درهم وتقسط على كور فارس اربعين الف الف مثقال ، وكان عران بن موسى البرمكي ضمن السفد على ان يحمل منها بعد كلّ نفقة الف الف درهم، وكان جبى

كليس البرويومي خراج عملته في سبقة غيان عشرة من مكه اربعة الان الف مثقال وعشرون الغي الف مشقال يكون ذلك بوزن الدرهم سبع مائة الف الف وخسة وتسعين الف الف، ثم بلغت جبائة عملته سفائة الف الف مثقال ۞

كور البملأة ماسبذان مهرجانقذق الدينور نهاوند هدان قم وخراج الدينور ثلثة الان الف وثمانمائة الف درهم ، ويقال ان قمّ من كورة اصبهان وانما افردت ايام هرون وكذلك الكرج، وكانت الغرس قسطت على الجيل واذربيجان والري وهدان والماهين وطبرستان ونهاوند وقومس ومهرجانقذق وحلوان ثلثمائة الف الف درهم ا المراصبهان وهي تمانون فرسخا في ثمانين فرسخا وهي سبعة عشر رستاقًا في كلُّ رستاق منها ثلثمائة وجسس وستون قرية سوى الحبيسة أوهى واسعة الارض كثيرة العمارة وخراجها سبعة الان الف درهم وخراج النرتي عشرة الاى الف درهم ويقال أن رستاق اصبهان عشرون سوى رستاق قم فانها كانت من اصبهان (مملك الارض)

كان افريدون قسم الارض بين بنبه الثلثة فلك سم على المحسه A . المحسه B . المحسه B

للعرب كلوك الروم والصعاد من ولالأه ومالك طنوب وهنو وقال شاعرهم

وقعمنا مُلكَمنا في دهونا ﴿ قَعْمَ اللَّهُمْ عَلَى ظُهُو الْوَصَم

قَعلنا الشام والروم ألى · ف معرب الشَّمس لغِطْرِيف سَلَّمُ ولطُّوجَ جُعلُ النَّركُ له ﴿ بِبلادِ الشَّرِقِ يُحوِبها أَبِّن عَمْ ﴿ * ولابرانَ جعلنا عَنوةً ۞ فارسَ المُلكُ وفزيا بالنعم العاب ملوك الارض ، ملك العراق الذي تسمّيم العامّة كسري وهو شاهنشاه ، ملك الروم الذي تسميد العامدة قيصر باسيلي، ملك النرك والنبب والخزر كلبهم اسمه خاقان، ملك الصين بغبور 2 وهاوُلاء ولد افريدون خلا ملك للخزلج خنخويه ، ملك الهند الاكبر بلهرا اى ملك الملوك ومن ملوك الهند جابه وملك الطافن وملك للحزر وغانه ورهمي وملك عامرون ، ملك الزابج الغيخب ملك النوبة

الملوك الذين اسمآوهم شاهنشاه ، بنزرك كوسان شاه جيلان شاة ارذشيران شاة وهي المصول مسوسساة وهي ميسان بزرك ايران شاة ، اذربيجان شاة سكستان شاة

كامل ملك للبشة النجاشي ملك جزائر البحر الشرق.

المهراج ملك الصعالبه مباد ١

Lacune dans les deux copies.

² B présente la forme plus usitée عدفور.

هرو شاه كرمان شاه بدسوار سنوا شاه سحداد شاه وق النبئ بارمان شاه كارس شاه فرخان شاه امتركافشاه سايبانشاه مسكردان شاه بخراسان...... اللان شاه براسكان شاه مكران شاه بالسند ، موردان شاه بالترك ، هندوان شاه بالهند ، كابلان شاه بكابل ، شيران شاه دعان شاه منعاد شاه بالسند ، بلاسجان شاه..... داوران شاه ببلاد الداور لحسان شاه قستمهران شاه بكردان شاه كذاب شاه ا

قال ابو القاسمابن خردادبه نبداً بالمشرق وهو ربع الملكة ونبداً بذكر خراسان، وكان في تحت يد اصبهبدها قالملكة ونبداً بذكر خراسان، وكان في تحت يد اصبهبدها قالمشقان اربعة مزاربة الى كلّ مرزبان ربع خراسان ربع الى مرزبان مرو الشاهجان والمحالها وربع الى مرزبان بلخ وطخارستان وربع الى مرزبان هراة وبوشنك وفادغيس وسكستان وربع الى مرزبان ما ورآء النهر أذكر الطريق من مدينة السلام الى اقاصى بلاد خراسان أن من بغداد الى نهروان اربعة فراح ثم الى بارما اربعة فراح الدسكرة ثمانية فراح ثم الى حلوان سبعة فراح ثم الى خانقين

¹ Tout ce passage est particulièrement altéré dans les deux copies.

alors; ce mot est omis dans B. عينتن

تزوين الى ابهو اثنا عشر فريخا ومن ابهر الى رجان خسد عيشبو فرسخنًا ومن البرى الى منصفيل اباذ اربيعية فنوسخنًا ثم الى كاست ستة فريخًا ثم الى فرخدين ثمانية فنراس ثم الى الخوار سعة فراس ثم الى قصر الملج سبعة فراس شم الى رأس الكلب سبعة فراسخ ثم الى سمنان ثمانية فراسخ ثم الى جرين ثم الى قومس ثمانية فراس ، في الريّ الى قومس سبعون فرسخًا ومن قومس الى للحدّادة سبعة براس تم الى حدس سبعة فرانج ثم الى ممل اثنا عشر فـرسخاً ثم الى هم كند سبعة فراسخ ثم الى اسد اباذ سبعة فراسخ ثم الى بهمن اباذ سته فراسخ ثم الى خسروجرد سته فراسخ ثم الى نسكر أدرة خسه فراسخ تم الى ندسابور خسة فراسج ، و بغداد الى نبسابور ثلهائة وخسة فراس ولها من المستقرام وباخرز وجوين وبيهن ، ثم الى الغيبس اربعة ورق اربعه فراسخ ثم الى طوس خسة فراسح قم الى بيوقان خسة فراس فم الى مردودان ستنة فراس فم الى اركبنه ثمانبه فراسع ثم الى سرخس سنة فراسع ثم الى قصر التجار ثلثة فراسخ ثم الى استرجمال خسة فراسخ ثمر الى بلستانة ستة فراس تم الى دندانقان ستة فراس تم

¹ Ce mot est répété deux fois dans A, et la seconde fois on lit

الى فيمرجود حسة فراس ثم الى مرو الشاهجان حسة فراس ولها تُهندر أ ، فذلك ثلثائة واحد وسبعون فرس ومن للدَّادة الى سرخس ثلثائة فرس وخسة واربيعون فرسخمًا ، ومن مرو طروقات الى الشاش وبلاد الترك وحوالي بلخ وطخارستان ، فاما طريق الشاش والترك في مرو الى كشماهن خسة فراس ثم الى ديوب سبعة فراس ثم الى أ المنضو ستة فراسخ ثم الى الاحسا ثمانية فراسح ثم الى بمر عر ثلثة فراس تم الى امل ستة فراس ، فن مرو الى امل ستنة وثلتون فرسختًا ومن امل الى شطّ نهر بلخ فرسخ ويعبر الى قرين فرس شم الى حصن جعفر مفازة ستة فراس ، ومنها الى بيكند سنة فراس ومنها الى رباط بخارا فرسخان ثم الى ماسلس فرسخ ونصف ثم الى سُرَع ولها قبهندز اربعة فراسخ ثم الى كورسغن ستة فراسخ ، فسن امل الى بحارا تسعة عشر فرسخاً ، ولبخارا من المدائن كرمينية وطواويس ووردانة وبيكند مدينة التجار وقرين من بحاراء في بخارا الى سمرقند سبعة وثلثون فرسخا ومما يلي الجنوب من هذا الموضع جبال الصين ، والى كرمينية اربعة فراسخ ثم الى الدبوسية خسة فراس ثم الى ارتيخس خسة فراس ثم الى رزمان خسة. فراس ثم الى قصر علقة خسة

[.]وفها تنتهي ^B ا

فواس الم سعرقند فرسخان ، ولسمرقبيد مهندر ولهما من المدن الدابوسية وكشانية وارتيخي وفي كش ونسف وي الخشب ومجنده من المرتند أبن بخارا الى سمرتند سِبعة أوثلثون فرسخًا ثم الى باركت اربعة ضراع ثم الى جسر بني مفارة اربعة فراسع ثم من الشاش الى معدي الغضة سبعة فراس ثم الى ارلوزة خسة فراس ، في سمرقند الى الشاش اثنان واربعون فرسخاً وزامين معرون وطريقين الى الشاش والترك والى فرغانة وطريق الشاش وزامين الى خلوم مفازة سبعة فراج ثم الى نهر ترك الشاش تسعة فراس ، ويعبر الى نهر ترك اربعة فراس ثم يعبر الى بومكث ثلثة فراسع ثم الى الشاش فرسخان ثم الى باب للديد ميلان ثم الى كالف فرسخان ثم الى غركوى ستة فراسخ ثم الى اسفيجاب مفارة اربعة فراسخ ، فن الشاش الى اسفيجاب ثلثه عشر فرسخا ومن اسفيجاب الى ساوات اربعة فراس اثم الى مدوحكت خسة فراس ثم الى معاج اوبعة فسراس ثم الى نارجاح اربعة فراس ثم الى مبرلى على الفهبر ستنة خراس ونارجاح جبل فيقال ان حولة الف عين تجرى الى المشرق يسمى الركوب اي المآء المقلوب ضدة ثم يعبر الى

ا A porte نسعة ; mais la leçon adoptée ici d'après B est confirmée par tous les itinéraires.

حونكك خسة فراج تم الى اطتران تلقنة فراج تم الى كونكت أسبعة فراج م فن استجاب الى أطران سنسة وعشرون فرسخا ومن اسغيجاب الى موضع مكياك مسيبوة عانين فرسخاً ويعمل فيه الطعام ومن اطران الى برسخايا السغلى ثلثة فراس ثم الى قصر بأس وهي حرمية يشتنون بها للحرلجة ثم الى كول سوت اربعة فراسخ ثم الى جمل سوت ثم الى كولاب قرية غنّاء اربعة فراسخ ثم الى ابسركي قرية غنّاء اربعة فراس ثم الى اسيرة اربعة فراس ثم الى نونكث قرية عظيمة ثمانية فراس تم الى اخوجران اربعة فراسخ الى جول اربعة فراسخ ثم الى مفازح سبعة فراسخ ثم ألى مدينة خاقان الترك اربعة فراسخ ثم الى نواكث اربعة فراس ثم الى كغار ثمانية فراس ثم الى بوشجان الاعلى وهو حدّ الصين خسة عشر فرسخاً أل الطريق من زامين الى فرغانة من زامين الى ساباط فسر مخسان شم الى اشروسنة تسعة فراج في سموتند الى اشروسنة ستة وعشرون فرسخاً ومن ساباط الى علوك سنة فراس سم الى خِندة اربعة فراج ثم الى ترمقان سبعة فراج ثم الى مدينة باب ثلثة فراس ثم الى فرغانة اربعة فراس ، في سموقند الى فرغانة ثلثة وخسون فرسخًا ، وفرغانة بناها

^{• .}کبکت B lit . •

انوشروان ونقل اليها من كلّ بيت قومًا وسمّاها از هر خانع اى من كلِّ بيت / وحجندة من فرغانة ومن فرغانة الى محدينة قُبا عشرة فراج ثم الى مدينة اوس أعشرة فراج ثم الى يوركند مدينة حورتكين سبعة فراس ثم الى العقبة مسيرة يوم ثم الى اطاس مسيرة يوم ثم الى برسخان مسيرة ستة ايام لا قرى فيها واطاس هذه مدينة مبنية على عقبة بين التبت وفرغانة والتبت وسط المشرق ومن برسخان الاعلى الى مدينة خاتان التغزغز مسيرة ثلثة اشهر ى قرى كبار وحصون واهلها اتراك منهم مجوس تُحلُّ النار ومنهم زنادقة والملك فى مدينة عظيمة لها اثنا عشر باباً من حديد واهلها زنادقة وعن يسارها كيماك وامأمسة الصين على ثلاثائة فرس ﴿ ومَلِك التغزغز للا خيصة من ذهب على اعلى قصرة تسع مائة رجل بجلسون فيها تُسرى من خسة فراس ، واما ملك كيماك فني خيام سبع على الكلآء وبين موضعة وبين اطران مسيرة احد وتمانين يومًا في مفارة ، وبلاد الاتراك التغزغز اوسع بلاد الترك حدها الصبي والتبت والخزلج والكيماك والغر والجغه والبجناك والتركش وازكش وخفاش وحوجب ونهر مسك وللخلخ وهو من جانب هذا النهر واما مسية قارات فان

¹ Cette station n'est indiquée que dans la copie B seulement.

فيها مسلحة للسهين ومسلحة الاتراك الخزلجية وجميع مدائن الاتراك ست عشرة مدينة ألطنويس من مبرو الشاهجان الى مخارستان ، من مرو الى قاب أسبعة فراس ثم الى مهدى اباذ ستة فراسخ ثم الى عدد اباذ سمعة فراسخ ثم الى القريتين خسة فراسخ شم الى اسد اباذعلى النهر ستة فراسخ ثم الى قصر الاحنف على النهر اربعة فراس ثم الى مرو (ال) رود خسة فراس ثم الى بـرشك على النهر خسة فراس ثم الى الاسراب ستة فراس شم الى كنجاباد ستة فراسخ ثم الى الطالقان ستة فراسخ ثم الى كشتجاب خسة فراسخ ثم الى ارغين اربعة فراسخ ثم الى قصر حوط 2 خسة فراسخ ثم الى قاربان خسة فراسخ ثم الى القاع من على الكوركان تسعة فراسخ ثم الى سرفان 8 من على الكوركان تسعة فراسخ ثم الى السدرة من بلخ ستة فراسخ ثم الى الوشكوك خسة فراسح ثم الى العوز اربعة فراسح ثم الى بلخ ثلثة فراس ، فذلك من مرو الى بلخ مائة وستة وعشرون فرسخًا ، ثم من بلخ الى سارخور خسة فراسخ ثم الى شط جيعون سبعة فراس فذات اليمين كورة حسل

قا, En B on trouve

قصر حومد B. قصر

³ B. سوفان •

ونهر الضرغام وذات اليسار خوارزمء ومرو اسمها نبيال وفي جانبان على نهر باخ وامل ورزم وحسال الطالقان والقريات والنجد والكوركان واقاصى قرى بلخ ونهمر بلخ الى الترمذ والنهر يضرب سورها على حجر اطريق الصغانيان، مى الترمذ الى صريم خان ستة فراسخ ثم الى خان رنجى ستة فراسخ ثم الى برتخت سبعة فراسخ ثم الى الصغانيان **خسة فراس** أنم الى بربدا ثلثة فراسخ ثم الى هدآران سبعة فراسخ وبينهها وادعرضه ثلثة فراسخ او فرسخان اقلل او اكثر، ومن هدآران الى بار سكون ثمانية فراسخ ثم الى سوامان خسة فراسخ ثم الى واشجرد اربعة فراسخ ثم الى الراست اربعة ايام والراست اقصى خراسان على ذلك الوجه وهي بين جبلين كان منه مدخل الترك للغارة فغلق النصل بن يحيى بن خالد بن برمك هذاك بابا ١٠ الطريق من بهليز الى مخارستان العليا من بلخ الى ولارى خسة فراسح شم الى مدينة خلم خسة فراسخ شم الى مدينة نهار ستة فراس تم الى اركابوك لحسة فراس تم الى قارصغام سبعة فراس وبقربها قسرى بسطام بن سنورة بن مساور ١ سكك طريق المشرق أ

من سرمن رأى الى الدسكرة اتفتا عشرة سكة من بغداد
¹ A omet ici quelques mots; ces deux dernières étapes ne s'y lisent pas.

الى الدسكرة عشر سكك ثم الى مصير اباذ تسعة سكك ثم الى قرماسين ست سكك ثم الى جندان عشر سكك ثم الى بعدان تلت سكك ثم الى مشكوية احدى وعشرون سكة ثم الى الريّ احدى عشرة سكة ثم الى قومس ثلت وعشرون سكة ثم الى نيسابور تسع عشرة سكة ش

الطريق الى الكور الجبلية والاهواز وفارس،

من حلوان الى شهـرزور تـسـع سكـك ومن حـــــــوان الى السيروان سبع سكك ومن السيروان الى الصميرة اربع سكك ومن هدان الى قُمّ سبع واربعون سكة ومن الدوقاء الى قمّ ثلث سكك ومن قمّ الى اصبهان ست عشرة سكة ومن فادران الى نهاوند ثلث سكك ومن مدينة السلام الى واسط خس وعشرون سكة وفيما بين واسط وحد الاهواز عشرون سكة ثم الى النوبندجان تسع عشرة سكة ثم الى شيراز اثنتا عشرة سكة ثم الى اصطرخس سكك ، ووظيغة شهدرزور والصامعان ودزاباذ الغا الغ درهم وسبعمائة الف وخسون الف درهم ، وخراج ماسمدان ومهرجانقذق ثلثة الان الف وخسمائة الف درهم وخراج قم الغا الف درهم ألطريق من سوق الاهواز الى فارس، من سوق الاهواز الى أزم ستة. فراج ومنها الى غبدين خسة فراسح ثم الى الرط سته فراس ثم الى مخاصة وضيعة

وقنطرة طويلة على وادى الملح ثم الى الدهلزان ستة فراعو ثم الى الرّاجان خسة فراج وفيها تنطرة كسروية طولها اكثر من ثلثمائة ذراع بالمجارة على وادى الرَّاجـان ، ومن الراجان الى دستجرد خسة فراس تم الى سدى ستة فراسخ وفيها عقبة الغيل ثم الى جارخان ستة فراسخ ثم الى الزرجونة اربعة فراسخ ثم الى النوبندجان خسة فراسخ ثم الى الكرخان خسة فراسخ فيها شعب بوّان فيه شجر للجوز والرينتون والغواكه النابتة في العضر ومن اللرخان الى للحرارة سبعة فراسخ وشيراز من كور ارذشير خرة ورساتيقها جور وميبد وجو والصيمكان والبندجان والكريخان ولخوار رستاق وكير وكرور وابدره وسبدال وتوج وكران وسيدين وسيلان وكوان والزنجان وكلم فيروزء ومن سوق الاهواز في المآء الى دورق ثمانية عشر فرسخاً وعلى الظهر اربعة وعشرون فرسخا أكورة سابور مدينتها ورساتيقها النوبندجان والخست والكيمارج وكازرون وجرة وغنديوان ودستبارين والهندكان والدرجريد وسولان والخوبدان والمبدان وماهان والراسخان والشاهجان ومرزفادين والساورون ودزلنجان والسلا مصر وانوران وخاكان السغلي وخاكان العليا وتبزمردان وكيست أكورة اصطر مدينتها

السله مور Leçon douteuse : B porte السله مور

ورساتيقها اسمم المدينة البيضآء وبهران واسان وايدج ومانيس وجير وقبر حلقونة والبراكان والمياوان وألكسالسان والعدار أ ومن شيراز إلى مدينة فسا ودرابجرد ثلثون فرسخنا ومن مدينة فسا إلى دراجرد ثمانية عشر فرسخاء رساتيق درابجرد ، درابجرد وكرم وجهرم وسحان والاكراد والابديان وجويم ومرج وتارم وطبستان ، كورة الرّاجان ، باس وشهر والملدان والملجان وبزرك ومن شيراز الى مدينة جور عشرون فرسخاً ومنها الى البيضآء سبعة فراس ومن النوبندجان الى شيراز ثلثة وعشرون فرسخا وبين شيراز وسابور عشرون فرسخا ومن شيراز الى مدينة اصطخر ثمانية فراس أن رم الاكراد بفارس وتفسير الرمسوم محسال الاكسراد وه اربعة رموم منها رم الحسين بن جيلوية ويسمى الميانجان من شيراز على اربعة عشر فرسخًا ، ورم القسم بن شهریار یسمی الکوریان علی خسین فرسخاً ، ورم اردمرای حواماة من شيرازعلى ستة وعشرين فرسخًا ، ورم الحسين. بن صالح يسمّى الريزان من شيراز على سبعة فراسخ ، وفارس مائة وچسون فرسخًا في مثل ذلك ، وكور فارس چس كور كورة اصطفر وسابور وارذشبر خبرة ودرابجرد ونسا والرَّاجان ألطريق من اصطفر الى السيرجان مدينة كرمان ، من اصطخر الى خضر سبعة فراسخ مثم الى البحيرة

خسة فراس تم الى ارسينجان سبعة فراس تم الى الاستف اربعة فراسخ ثم الى شاهك الكبرى هنتة فراسخ ثم الى قرية الملح تسعة فراس ثم الى موريانية . تمانية فواس ثم الى اروان تلثة فرائع تم (الى) أللرصان وهو اخسر عل فارس فن شيراز الى هذا الموضع احد وسبعون فرسخاً ومن المرصان الى الرود ثلثة فراس ثم الى قطان فرسخان ثم الى السيرجان مدينة كرمان ينزلها السلطان احد عشر فرسخًا ، في اخر عمل فارس الى السيرجان ستة عسر فرسختًا ، ولكرمان من المدن القفص والمان والمراح والبلوص وجيرفت وفي اعظم مدن كرمان غيران السلطان يغزل بالسيرجان الطريق الى سكستان ، من وفت الى الم عشرون فرسخًا ثم الى برماسير سبعة فرات تم الى العمل رأس المفارة اربعة فراس والمفارة سبعون فرسختاً المرسكستان ، ولسكستان من المدن زالق وكركويه وهيسوم وزارنج وبست وماسورد والقرينين وبهأ مربط فرس رستم والم بج وبلاد الدأور ونهرها الهندمند وكان كيغاوس في الزمان الاول ملك رستم الشديد على سكستان ، ومن العمل الى طابران من عمل كرمان احد واربعون فبرسخاً ومن الطابران الى بأسور مدينة للجرون اربعة عشر فرسخًا

¹ Ce mot est omis dans les deux copies.

ثم الى قرية بحيى بن عرو عشرة فراس ثم الى هدان عشرة فرام ثم الى مدن عشرة فرام ثم الى موسار تسعة فرام ثم الى درك مامونة تسعة فراس ثم الى كير عشرة فراس تم (الى) مقاطعة البلوص عشرون فرسخًا ثم الى الجبل المالج ستة فراس ثم الى الحمل تسعة فراس ثم الى قطان ستمة فراسخ ثم الى سراى خلف اربعة فراسخ ثم الى فيروز ثلثة فراسخ ثم الى لخفسر على طريق تندابيل عشرون فسرسخنا مغازةً ثم الى سراى دارا عشرة فراسخ ثم الى الحُسيبة عشرة فراس ثم الى قصدان عشرة فراس ، في قصدان الى الجور اربعون فرسخاً ثم الى قرية سليمان بن سميع ثمانية وعشرون فرسخاً وقرية سليمان هي فرضة جانب خراسان لمن يريد السند والهند ، في اوّل عل كرمان الى المنصورة ثمانون فرسختًا والطريق على بلاد الرط وهم حفاظ الطريق ومن زارنج مدينة سكستان الى الملتان مسيرة شهرين وسُمِّيك الملتان فرج بيت الدهب لان محد بن القسم عامل الجماج اصاب بها اربعين بهار ذهب والبهار ثلثائة وثلثة وثلثون مناً والمن رطلان في بيت فسمّيت فرج بيت الذهب والغمج الثغرا

بلاد السند ، القيرونية ومكران أ والمند والقندهار . كومان Les deux copies portent

وقصران والنوتان وقندابيل وقنربون وارمابيل وقنبلى وسهبان وسدوسان والديبل وراسك والدور ووندان والمولتان وسندان والمندل والسلمان وسيرسب والكرج ورومله وكولى وقنوج وبروح ﴿ بلاد البهلويين ، الويّ اصبهان هدان الدينور نهاوند ومهرجانقذق وماسبذان وتزوين وبينها وبين الريّ سبعة وعشرون فرسخا وهي ثغر الديم وبها مدينة موسى ومدينة المبارك أ وزجان وبينها وبين ابهر خسة عشر فرسخا وقيدل ان بين ابهر وزجان اثنا عشر فرسخا والمين والطيلسان والديم وخراج وزجان على التقريب ﴿

الطريق من الاهواز الى اصبهان ، من ايذج الى جوداردان ثلثة فراح ثم الى ارستاجرد اربعة فراح ثم الى سفيد دشت سنة فراح ثم الى تومن خسة فراح ثم الى تغوجرد سنة فراح ثم الى الرباط سبعة فراح ثم الى خاندان الى اصبهان سبعة فراح شاطريق من فارس الى اصبهان ، من فارس الى كام فيروز خسة فراح ثم الى كورة خسة فراح ثم الى كاب اربعة فراح ثم الى سمارمز خسة فراح ثم الى شباه خسة فراح ثم الى المورداة سبعة فراح ثم الى كنز المرجان سبعة فراح ثم الى المورداة سبعة فراح ثم الى كاب الهدة فراح ثم الى المورداة سبعة فراح ثم الى الهدايل سبعة فراح ثم الى المورداة سبعة فراح ثم الى المورداة سبعة فراح ثم الى الهدايل سبعة فراح ثم الى المورداة سبعة فراح ثم الى الهدايل سبعة فراح ثم الى المورداة سبعة فراح ثم الى الهدايل سبعة فراح ثم الى المورداة سبعة فراح ثم الى الهدايل المورداة سبعة فراح ثم الى المداول المورداة سبعة فراح ثم الى المداول المورداة سبعة فراح المورداة المورد بهدائل المورداة ال

الى خان الابرار ثم الى اصبهان ١٠ الطريق من اصبهان الى الربي ، من اليهودية الى برخوار ثلثة فراح ثم الى رباط در سبعة فرايخ ثم الى انبازر خسة فرايخ ثم الى اصغار ستة فراس ثم الى الدمار اربعة فراس ثم الى اباذ خسة فراس ثم الى بروز خسة فراسخ ثم الى قمّ أستة فراسخ ثم الى خواص خسة فراس ثم الى المقطعة خسة فراس ثم الى قارم تسعة فراسخ ثم الى الدير سبعة فرَّاسْخ ثم الى دار سبعة فراج ثم الى الريّ سبعة فراج ألطريق من بغداد الى البصرة ، من بغداد الى المدائن ثم الى دير العاقبول ثم الى جرجرايا ثم الى جبّل ثم الى فم الصلح ثم الى واسط ثم الى الغاروث ثم الى دير العمّال ثم الى الحوانيت ثم تسير في البطائح ثم الى نهر ابي الاسد ثم في دجلة العورآء ثم في نهر معقل ثم قصر البصرة أن الطريق من سرّمن رأى الى واسط على البريد ، من سرّمن رأى الى عُكبرى تسع سكك ومنها الى بغداد ست سكك ومنها الى المدائن ثلث سكك ثم الى دير العاقول اربع سكك ثم الى جرجرایا ثمان سکك ثم الى جبّل خسس سكك ثم الى واسط ثماني سكك ألطريق من البصرة الي على على الساحل ، من البصرة الى عبّادان ثم الى للحذرية ثم الى ".قسم و A lit ،

عرفيآء ثم الى الزابونة ثم الى المعز ثم الى عصاء تمال المغوس ثم الى حليجة ثم الى حسان ثم الى القرى ثم الى مُسيلحة ثم الى حص ثم الى هجرتم الى التعبير ثم الى القطن ثم الى ألسخة ثم الى عان وهي محار أ ألمسافة الى المشرق في الجعر، من ألبصرة الى عبّادان اثنا عشر فرسخًا ثم الى للنشبات فرسخان ثم تصير في البحر فشطَّه الايمن للعرب وتشطه الايسر للغرس وعرضه سبعون فرسخا وفيه كُسير وعُوير جبلان وعقه سبعون باعاً الى ثمانين باعًا ومن لخشبات الى مدينة الجمرين في شط العرب سبعون فرسخاً واهلها لصوص يقطعون على المراكب ولا زرع لهم ولهم نحل وابل ومنها الى الدُردور مائة وخسون فرسختًا والى عمان خسون فرسخًا ومن الشِّحر الى عدن مائة فرسخ وهي من المرافىء العظام ولا زرع ولا ضرع وبها العنبر والعود والمسك ومتاع السند والهند والصين والبزنج والحبشة والبصرة وجدّة والقلزم، ويخرج من هذا البحر الشرق الكبير العنبر الجيّد وفيه سمك طول السمكة مائة ذراع ومائتا ذراع بخان منها على السغن فتنغر وتضرب الخشب على الخشب ، وفيه سمكة مقدار الذراع تطير وجهها كوجه البوم ، وفيه سمكة طولها عشرون ذراعًا في

[.] د کا A ajoute ici un mot illisible د

جوفها مثلها الى اربع سمكات، وفيه سلاحف مستديرة الواحدة عشرون ذراعًا في بطنها الغ بيضة ومن ظهورها الذبل الجيد وفي تُلِدُ وترضع ، وفيد سمك على خلقة الجمال تلد وترضع ، وفيه طير يبيض على وجه المآء ويغرخ ولا يخرج الى الارض ١

الطريق من جانب فارس الى المشرق ، من الابلَّة الى جزيرة خارك خسون فرتخاً وهي فوسخ في فرسخ وبها زرع ونخسل وكرم ومنها الى جزيرة لافت ثمانون فرسخاً وهي فرسخان في فرسخين وبها زرع ونخل ثم الى جزيرة اوال سبعة فراسخ وهي فرسخ في فرسخ بها زرع ومخل ثم الى جزيرة خين سبعة فراس وهي نصف فرس في مثله لا ساكن فيها ثم الى جزيرة كيس سبعة فراسخ وهي اربعة فراسخ في مثلها وفيها زرع ونخل وماشية وبها غوص اللؤلؤ للبيد ثم الى جريرة ابن كاوان تمانية عشر فرسخًا وهي ثلثة فراسخ في مثلها واهلها شراة اباضية ، ومن جزيرة كاوان الى ارموز سبعة فراس ثم الى نارمشيرة سبعة ايام وهي للحدّ بين فارس والسند ومن نارمشيرة الى الديبل ثمانية ايام ومن الديبل الى مهران نهو يصب في البحر فرسخان ، ومن السند بجئ القسط والقنا والخيرران ومن مهران الى بكنب وهي اول ارض الهند

¹ Ce nom est iffisible dans les deux copies.

مسيرة أربعة أيأم وفي هذه الارض ينبت القنافي جبالها والزرع في اوديتها واهلها عباديد لصوص ومنها على فرسخين الميد لصوص ومنها الى كول فرسخان ومن كول الى سفدان ثمانية عشر فرانخا وبها الساج والقنا ومن سندان الى ملى مسيرة خسة ايام وبها القلفل والقناء وذكر البحريون ان على كل عنقود من الغلغل ورقة لكنَّه من المطر فاذا انقطع المطر ارتفعت الورقة عنه واذا عاد عادت الورقة، ومن ملى الى بلين مسيرة يومين ثم الى اللبّة العظيمة مسيرة يُتُونمين ومن بلين تغرق الطبريسق في البحسر فمن اخسد على الساحل في ابين الى بانة مسيرة يومين وهي بلاد ارز ومنها جلوة الى سرنديب ومن بأنة الى السنجي وعسكان مسيرة يومين فيها ارز ومنها الى كورا مصب مزيد ثلثة فراسخ ومنها الى كيلكان واللوار وكنجه مسيرة يبومسين ا وفيها حنطة وارز ويحمل اليها العود من مسيرة خسة غشر يومًا في مآء عذب من كامول وغيرها ومن سمندر الى اورتسير اتنا عشر فرسخاً وهي مملكة عظيمة فيها فيل ودواب وجواميس وامتعة كثيرة ومن اورتسير الى اينه مسيرة اربعة ايام وفيها فيلة ايضًا ومن حوبلين الى سرنديب مسيرة يومين ، وسرنديب تمانون فرسخًا في مثلها وبها

¹ Il y a ici une lacune de quelques mots.

الجبل الذي هبط عليه آدم عليه السلام وهو جبل ذاهب في السمآء يراة من في المراكب من مسيرة عشرين يوماً اقلَّ او أكثر أ وذكرت البراهة وهم عباد الهند أن على هذا لجبل اثر قدم آدم عليه السلام وانه خطآء لخطوة الاخرى في الهند وهو منه على مسيرة يومين او ثلثة وعلى هذا لجبل العود والغلغل والعطر والافواة وعلية وحوالية الياقوت بالوانع كآمها والاشباة كآها وفي واديم الماس وفيم دابّة المسك ويقول اهل الهند ان اثر قدم آدم عليه السلام قدم واحدة مغموسة في الجبر وان على هذا لجبل شبيها بالبرق ابداً ودابة الرباد في هذا الوادي، وبسرنديب النارجيل وبارضها السنبادج الذى به يعالج الجوهروق انهارها البلور وحولها في البحر غوص اللؤلؤ، وبعد سرنديب جريرة الرامى وبها الكركدن والبقم وعروقه دوآء من السم القاتل قد جرّبه المجرّبون في لذعة الانسع وجواميس لا اذناب لها ، وهذه الجرائر بها ناس عُسراة في غياض لا يغهم كلامهم وهو صغير يستوحشون من الناس طول الانسان اربعة اشبار الرجل ذكر صغير والمرأة فربج صغير شعور روسهم رغب احريتسلقرن على الاشجار بايديهم وفي (ساحل) البحرناس بيض يلحقون المراكب سباحة والمراكب في سرعة الربج يبيعون العنبر بالحديد

بحملونه بافواههم ، وجزيرة نيها ناس سود معلقون ياكلون الناس احيآء ليشزحونهم تشريحا ، وجبل طينه فضّة اذا اصابته النار..... وفي جبال الزنج حيات عظامر تبتلع الرجل والجاموس ومنها ما يبتلع الغييل وفيها شجر الكافور طول الشجرة قامة انسان أ اقل او أكثر يثقب اعلى الشجرة فيسيل منها مآء الكافور ويؤخذ ما جرى تم يثقب اسغل من ذلك وسط الشجر فينساب منها قطع ثم تبطل تلك الشجرة وتجف ، وفي هذه الجزيرة عجائب كشيرة لا تحصى ، ومن اراد الصين عندل من بلين وجعل سرنديب عن يسارة ومن جزيرة سرنديب الى جـزيـرة ليكبالوس مسيرة عشرة ايام الى خسة عشر يومًا واهلها عراة طعامهم الموز والسمك الطرى والنارجيل واموالهم للحديد وهم بجالسون التجارات ومن جزيرة ليكمالوس الى. جزيرة كله مسيرة ستة ايام وهي مملكة جابة الهند وفيها مغدن الرصاص القلعي ومنابت الخيرران ، وعين يسارها جزيرة بالوس على مسيرة يومين واهلها يأتلون الغاس وفيها كافور جيد وموز ونارجيل وقصب سكر، ومنها الى جزيرة جابة وشهلاط ومهراج فرسخان وفي عظيمة وملكها يلبس حلّة ذهب وقلنسوة ذهب ويعبد البودة ، وبها النارجيل

B donne une leçon très-différente بيظلّ مائه انسان واكثر; elle a été adoptée par Kazwini.

والموز وقصت السكر والصندل والسنبل والقرنفلء وجانبها جُبِيل في دورته نار تتَّقَعْ مقدار مائة ذرَّاء في مثلها وسمكها قيْدَ رُمْ وهي بالنهار دخان وبالليل نار، تم على مسيرة خسة عشر يومًا بلاد القطن وبين جابـة وشـهــلاط قريب..... أوملوك الهند واهلها يحلّون النوا ويحرمون الشراب غير ملك قار فانه يحرم الزنا والشراب وملك سرنديب يحمل اليه لخمرمن العراق فيشربها ، وملوك الهند ترغب في شرآء الغيلة وتريد في اثمانها الذهب الكثير وارفعها تسع اذرع الآ فيلة الاغباب فانتها عشراذرع واحدى عشرة ذراعاء واعظم ملوك الهنبد بلهرا وتغسيرة ملك الملوك ونقش خاتمة مَن وُدَّكَ لأمسر ولى مُع انقضآتُه وبعدة ملك الطافن وبعده (ملك) جابة وبعدة ملك للجزر وله الدراهم الطاطرية وبعدة عانة وبعدة رهى وبينه وبين هولاء مسيرة سنة وذكروا ان له خسين الف فيل ولا الثياب القطنية والعود الهندى ثم بعده ملك قامرون تتصل مملكتم بالصيئ وفي بلده الذهب الكثير وببلده الكركدن وفي دابّة لها قرن واحد في الجبهة طوله ذراع وغلظه تبضتان فيه صورة من اوّل الـقـرن الى آخرة فإذا شق رائت الصورة بيضآء في سواد وهي صورة

Le reste de la phrase manque dans l'une et l'autre copie. Au lieu de قطن, B porte العطر.

انسان او دابّة او سمكة اوطاؤوس او غيسرة من الطيس فيتخذه اهل الصين مناطق المنطقة مابين ثلهائة دينار الى ثلثة الان دينار الى اربعة الان دينار، وهولاء الملوك كلَّهم مُخرَّمون الآذان وملك الزاج يسمّى المهراج وفي ملك جزيرة يقال لها ذو طايل يُسمع فيها الدن والطبول الليل كلَّه والبحريون يقولون أن في محرها خيلاً مثل خيلنا لها اعران نجرها على الارض، والمهراج جبائة تبلغ كلُّ يومر مائتي من دهب يتخذ منها لبنا يطرح في المآء ويقول هذا بيت مالى ، وجريرة فيها قرود مثل للحمير ألطريق الى الصين ، من مابط ذات اليسار جزيرة قيومة فيها العود الهندى والكافور ومنها الى قار مسيرة خسة ايام وسقهار العود الهندى القارى وفيها الارزومن قار الى الصنف على الساحل مسيرة ثلثة ايام وفيها العود الصنغى وهو افضل من القاري لانه يغرق في المآء لجودته ، وفيها بقر وجواميس.... ومن مدن الهند المشهورة سأيل ومدري وباروح والقندهار وكشمير فن الصنف الى الوقين وهي اول مرافئ الصين مائة فرسخ في البرّ والبحر وفيها للحديد الصيني للجيد والغضار الصيني وفيها الارز، ومن أراد من الوقين وهو المرفي الأكبر الى خانفوا مسيرة اربعة ايام في البصر ومسيرة عشرين يومًا في البرّ وفيها الغواكم

كلها والبقول وللغطة والشعير والارو وقصت البسكروس معانغوا الى جانغوا تماثية ايام وفيها مكتان ما في خانفوا ومن جانفوا الى قانطوا مسيرة ستة ايام وفيها مثل ذلك ولكلُّ من مرافق الصين نهر عظم تدخله السغن ويكون فيد المدّ والجزر وقد رؤى في نهر قانطوا الوزيس والبسط والدجاج ، وطول بلاد الصين على البحر من المايد الى اخرها مسيرة شهرين ، وبالصين تلهائة مدينة عامرة كلُّها مشهورة وحد الصين من البحر الى التبت والترك ، وغربآء الهند في مشارق الصين ١٠ بلاد الوقواق كثيبة الذهب حتى ان اهلها يحدون سلاسل كلابهم واطواق قرودهم من ذهب فيأتون بالقص المنسوجة بالذهب للبيع ، وبالوتواق الابنوس لجيَّد ۞ وسُتُل عبد الغفّار (الشامي) البحرى 1 عن المد والجرر فذكر انه انما يكون في محر فارس على مطلع القر وانه لا يكون في بحر الاعظم الله مرّتين في السنة مرّة يمد في شهور الصيف شرقًا بالشمال سنة اشهر فاذا كان ذلك طما المآء في مشارق البحر كالصين وانحسر عن مغارب البحر ومرّة عدّ في شهور الشتآء غربًا بالجنوب ستة اشهر فاذا كان ذلك طما المآء في مغارب البحر وليس

ا On lit dans A وسبيل اسسامر الجرى. Ce même passage est entièrement illisible en B.

للصين آخِر يُعرِن وبازآء تانطوا جبال كتنيرة وفي بلاد السيلا بها الذهب الكثير. ومن دخلها من المسطين استوطنها لطيبها ولا يُعلمُ ما بعدها ، والذي يجلب منها الغرب والكمكان والمسك والعود والسنور والسروج والغضار والطيلي والدار الصيني والخولنجان، ومن الوقواق الذهب والابغوس ومن الهند العود والكافور والجوزبوا والقرنفل والغاغرة والكبابة والنارجيل والثياب القطنية والخملة والغيلة ومن سرنديب الياقوت الوانه كآبها واشباهه والماس والدرّ والسنبادج الذي به يعالج للحوهر ومن ملى وسندان الغلغل والبلور ومن كله الرصاص القلعي ومن ناحية الجنوب البقم الدارى ومن السند القسط والقنا والخيزران ، وطول هذا البحر من القلزم الى الوتواق اربعة الان وخسمائة فرسخ ، والذي يجئ من اليمن الوشي وسائر تيابهم والعنبر والورس وللحمر \odot والهند سبعة اجتناس السابكغريية 1 وفيهم اشرافهم وفيهم الملك تسجد لهم الاجناس كآسها ولا يسجدون لاحد ، والبراهة لا يشربون للمر والانبذة ، وألكسرية يشربون ثلثة اقداح فقط لا تزوجهم البراهة ويتزوجون فيهم ، والسودارية وهم امحاب المزارع ، والميسرة

الصابئية B. الصابئية. Cette feçon est due, sans ancun donte, à un copiste.

وهم احجاب الصناعات والمهن م والسندالية وهم احجاب المهن واللحوق وفي نسائهم للحمال ، والترنية وهم احجاب لهو ومعارف ، وملل الهند اثنتان واربعون ملة منهم من يثبت للحالق عز وجل والرسل عليهم السلام ومنهم النافي للرسل ومنهم النافي كلل ذلك ، وفي الهند نوع تحرة فدرك بالرق ما ارادت ويشغون به السقيم ولهم الموهم والفكر ويحلون ويعقدون ويضرون وينفعون ولهم الاظهار والمردأ والتخائيل التي يتحير منها الاربب ويدعون المطر والمردأ والنت الجوالي

ببغداد مائة الف وثلثين الف درهم وغلات الاسواق ودور الضرب والارجآء الف الف وجسمائة الف درهم المخبر المغرب ، والمغرب ربع الملكة وكان اصبهبده على عهد الغرس يسمى خربران اصبهبد الطريق من بغداد الى المغرب ، من بغداد الى السنجلين اربعة فراسخ ثم الى الانبار ثمانية فراسخ ثم الى الدرب سبعة فراسخ ثم الى هيت اثنى عشر فرسخا ثم الى الناروسية سبعة فراسخ ثم الى الادوسية سبعة فراسخ ثم الى الدارى ستة فراسخ ثم الى المخبهة ستة فراسخ ثم الى المنهية اثنا عشر فرسخا ثم الى المنهية اثنا عشر فرسخا ثم الى المنهية اثنا عشر فرسخا ثم الى

¹ II y a ici une grande lacune, et ce n'est que par conjecture que nous avous rétabli ce dernier lambeau de texte jusqu'au paragraphe du Maghreb.

الغرصة في المرسمة فواس مم الى وادى السماع سمة فراس ثم الى خليم (بني جومة) خسة ضرايع ثم الى جبال قرقيسيا سبعة فراج ثم الى نهر سعيد تمانية فراج ثم الى الجرين اربعة عشر فرسخًا ثم الى المنزل احد وعسرون فرسخًا ثم الى الرقم عمانية فراسخ (والرقة بالرومية قالانبيقوس) والرقة وحران والرهآء وسميساط وسروج وحصن كثيف والارص البيضآء وتل موزن والزوابي والمازجان والرصافة والريتونة، وخراج للحريرة اربعة الان الف دينار، قال الاصبهاني عقد ديار مُضُر أمع الأعشار بتسعة الان الف وجسمائة الف ديفار ١٤٥٥ عل الفرات من قرقيسيا وهي الفرات المايور والرحبة والدالية وعانات وللديثة وهيت والانبار وبيدر ومأكسين والسميساط والسكر وعرلمان وطابان وبنر العليا وبعر السغلى ، وتسمّى هذه مدن لخابور والمنازل من الرقّة الى دوسر ثم الى بالس وقد عبرت الغرات ثم الى خسان ثم الى الناعورة ثم الى حلب ثم الى قتمسريس ، وكورها معرة مغرين وكؤرة برجوان وكورة سرمين وجبار العصب وكورة دلوك وكورة رعبان وكورة حلب ، والعواصم كورة قورس كورة للجومة وكورة منبج كورة انطاكبة كورة نيرين ولوبنا وبالس ورصافة هشام بن عبد الملك ، وخراج

دیار مصر A et B partout

قنسوين والعواصم اربع مائة الف دينار ، ومن قنسرين الى شيرر تم الى جاة ثنم الى جبس ، وهذه الالم حس اقلم شيرر اقلم انامية اقلم معرة النعمان اقلم صبوران اقلم الاطمين اقلم تل ميسرة اقلم لبنان اقلم السفرة وخسة اقاليم التمر اقليم الغطاس اقليم الناوة اقليم الرسين اقليم دمين اقليم القسطل اقليم سلاية اقليم اضونا أاقليم للحوسية اتليم السودانية وتدمر والسواحل كورة كالاتاكورة جبلة كورة بلنياس كورة النطرون كورة مرقبة قاسرة والسقى وحبية والحولة وعجلون وبارين وافيراما أ الطريق من جص ، من جص الى جوسية عشر فرسخًا ثم الى قارا ثلثون ميلاً ثم الى النبك اثنا عشر ميلاً ثم الى القطيفة عشرون ميلا ثم الى دمشق اربعة وعشرون ميلاً، ودمشق هي ارم ذات العماد وقالوا كانت قبل نوح علية السلام ومي جبل لبنان كان مبدأ سغينة نوح واستسوت على الجسودى بغردى ولماكثر ولد نوح تركوا السراديب للملك نمروه آبن كوش وهو اول ملك كان في الارض على اليه ود وهم احماب التورية وخراج حص ثلثائة الف واربعون الف دينار، قال الاصبهاني ما بلغ خبراج جص قط اكثر من

¹ Cette ligne manque dans A, et tout ce qui suit, jusqu'à la fin du paragraphe, est défiguré et à peu près illisible dans les deux copies.

مائة الف وثمانين الف دينار أكورة دمشق واقالبهما سهل الغوطة اتلم سنير مدينة بعلبك البقاء اتلم ليناي كورة جونية كورة اطرابلس كورة جبيل بيروت صيدا المثنية كورة خوران كورة لجولان وظاهر البلغا وحوالي الغور وكورة مُاب وكورة جمال وكورة الشرا وبصرى وعان والحابية ألطريق من دمشق ، من دمشق الى كسوة اثغا عشر ميلاً ثم الى جاسم اربعة وعشرون ميلاً ثم الى فيق اربعة وعشرون ميلاً ثم الى طبرية مدينة الاردن ستة اميال ، وخراج دمشق اربعمائة الف دينار ونيف ، قال الاصبهاني عدلها ابن المدبّر أ فبلغ خراجها مع الاعشار والحوالى مائة الف دينار واربعين الف دينار كورة الاردن، كالروة طبرية كورة السامرة كورة بيسان كورة نحل كورة مختويم كورة نبلوس كورة جدركورة ابل كورة سوسية كورة صغورية كورة عما كورة القدس كورة صور أ الطريق من طبرية الى اللحون عشرون مبلاً ثم الى قيسرية "عشرون ميلاً ثم الى الرملة مدينة فلسطين اربعة وعشرون ميلاء وخراج الاردن ثلثائة الف وخسون الع دينار، قال لم يبلغ خراج الاردن قبط نصع هذا وكذلك خراج

ابن المدير B. ابن المدير B.

[.] الى 'فلىسوة .B

فاسطين اكورة فلسطين كورة ايليا وهي بيبت المقدس دار مال داود وسليمان عليها السلام ، ومن بيت المقدس الى محمد ابراهم عليه السلام وتبرة به ثلثة عشر ميلاء وكورة هواس وكورة اللذ وكسورة رملة وكسورة بإفا وكسورة قيسارية وكورة سبسطية وكورة عسقلان وكورة غرق وكورة بيت جبرين ﴿ الطريق من رملة الى ازدود اثنا عشر ميلاً والى غرَّة عشرون ميلاً ثم الى رفح ستة عشر ميلاً ثم الى العريش في الرمل اربعة وعشرون ميلاً شم الى الورّادة بُمانية عشر ميلاً ثم الى الغريبة عشرون ميلاً ثم الى الغرما اربعة وعشرون ميلاً في رمل ثم الى جرجير ثلثون ميلاً ثم الى القاصرة اربعة وعشرون مبيلاً " ثم الى مسجمه قضاعة ثمانية عشرميلاً ثم الى بلبيـس احد وعـشـرون ميلاً ثم الى فسطاط مدينة مصر اربعة وعشرون ميلاً ، وكانت مصر منازل الغراعنة وكان اسمها مقدونية والغسطاط موضع فسطاط عرو بن العاص ، وخراج فلسطين جسمائة الف دينار ١

كور مصر ، كورة منف ووسيم كورة دلاص كورة بوصير كورة الغيوم كورة اهذاس كورة القيس كورة طاكورة

¹ Le nom et la distance de cette station ne sont indiqués que dans B.

الاسمونين كورة اسيوط كورة كهفا كورة المهنسآء كورة اخم والدير كورة ابشايه كورة ارمؤنت كورة قفط والاقصير كورة اسنى وراميت كورة اسوان كورة الاسكندرية والغلوم والطور وايلة كؤرة مصل والمليدس وقرطسا كورة خربتا كورة سباس كورة سخاكورة نبده كورة الان كورة لوبيا كورة الاوصية كورة طوه كورة منون السفلي كورة شنطون كورة منون العليا كورة اتريب كورة عين شمس كورة قرسطا كورة قيمن كورة صان وابليل كورة البجوم كورة مغيرة كورة احيآء و دشنة والحون الغرى والحون الشرق والبحيرة اسغل الارض وبطن الريف والشرونة والصعيد وتنبس ودمياط والفرما ودقهاة وبطيرة ونقيرة وبسيط والمطرية وترتوط والبحر والبدارية البدقون والسراك ومريوط وسمرية وبرنيل وانصيا وشطت ودبيق أ

ومريوط وممريه وبردين والصيب وسطت ودبيس الله الموان وعرضها من وطول مصر من الشجرتين والعريش الى اسوان وعرضها من برقة الى ايلة وهي مسيرة شهر في شهر أن

الطريعة من مصر الى المعقد الى من فسطاط الى ذات الساحل اربعة وعشرون ميلاً ثم الى ترتوط اثنان وعشرون ميلاً ثم الى الرافقة مع النيل اربعة وعشرون ميلاً ثم الى قرسطا اربعة وعشرون ميلاً ثم الى كربون اربعون وعشرون ميلاً ثم الى الاسكندرية اربعة وعشرون ميلاً ثم الى النونية

عشرون ميلًا ثم الى دات للمام تنافية عشر مسيلًا ثم الى جنّة الروم اربعة وعشرون ميلاً. ثم الى الطاحونة تلشون ميلاً ثم الى كنائس الدرير اربعة وعشرون ميلًا ثم الى جب العويم وليس فيه الله مآء السمآء تلثون ميلًا ثم الى سكة للمام ثلثون ميلاً ثم الى قصر الشمّاس خسة وعشرون ميلاً ثم الى خربة القوم خسة عشر ميلاً ثم الى خنراب ابي حليمة خسة وثلثون ميلًا ثم الى جبّ عبد الله ثلثون ميلاً ثم الى جناد الصغير ثلثون ميلاً ثم الى..... خسة وثلثون ميلاً ثم الى وادى مخيل خسة وثلثون ميلاً تم الى جبّ حمان خسة وثلثون ميلاً ثم الى المغار خسة . وثلثون ميلاً ثم الى تكسنت خسة وعشرون ميلاً ثم الى الندامة ستة وعشرون ميلاً ثم الى البرقة ستة اميال ، وبرقة مدينة في حرآء حرآء كانها نُبَقَّةُ حسنة حولها جبال بين للجبال وبين المدينة مقدار ستة اميال ١ الطريق من * برقة الى المغرب ، من برقة الى مابانة خسة عشز ميلاً ثم الى قصر العسل تسعة وعشرون ميلاً ثم الى اويران اثنا عشر ميلاً ثم إلى سلوق ثلثون ميلاً ثم إلى برمست على الساحل اربعة وعشرون ميلاً ثم الى ماقية على الساحل عشرون ميلاً ثم الى اجدابية اربعة وعشرون ميلاً ثم الى جريرة عشرون ميلاً ثم الى سبخة منهوسا ثلثون ميلاً

ثم الى قصر العطش اربعة وقالتون ميلاً ثم الى اليهودية على البصر اربعة وثالثون ميلاً ثم الى قبر العبادى اربعة وثالثون ميلاً ثم الى سرب اربعة وثالثون ميلاً ثنم الى القريتين ثالثة غشر ميلاً ثم الى قصور حسان ابن النعمان الغساني صاحب الوليد بن عبد الملك ثالثون ميلاً ثم الى المرصف اربعون ميلاً ثم الى تورغة اربعة وعشرون ميلاً ثم الى رغوغا عشرون ميلاً ثم الى ورداسا ثمانية اميال عالى الشاعر

قد لِنِي البراز يومًا ساسا ﴿ وساقه الحين الى ورداسا ثم الى المجتبى اثنان وعشرون ميلاً ثم الى وادى الرمل عشرون ميلاً ثم الى طرابلس اربعة وعشرون ميلاً ثم الى ميلاً ثم الى بمر الحمّالين عشرون ميلاً ثم الى بمر الحمّالين عشرون ميلاً ثم الى نادرخت اربعة وعشرون ميلاً ثم الى نادرخت اربعة وعشرون ميلاً ثم الى القيروان مدينة افريقية وعشرون ميلاً ، والقيئروان وسط وهي وسط المغرب اربعة وعشرون ميلاً ، والقيئروان وسط المغرب وكان اهل المغرب والقبط في ممكلة الروم ﴿ فَي بغداد الى مصر خسمائة وسبعون فرسخاً فتكون الف ميل وعشرة اميال ﴿

وق يدى ابن الاغلب القيروان واعلى نيل مصر والحبشة والنوبة وكان صعلح النوبة على اربعمائة رأس في السنة ،

وكان خراج مصر ايام ضرعبون ستنة وتسعين الف الف دينار، وجباها عبد الله بن اليماب ايام بني اسبَّة الفي الف دينار ومائة الف دينار وثلثة وعشرين الف دينار وتماعائة وسبعة وتلثين دينارًا وجهل منها موسي دري عيسى بن على في دولة بني العباس الغي الف دينار ومائة الف دينار وثمانين الف دينار أن ما في يدى ابن الاغلب، قابس وجلولاء وسبيطية مدينة جرجيس الملك وكان رومينا وبينها وبين القيروان سبعون ميلا ودراود وغدامس ومرماجانة وقفصة وقصطلية ومدينة الزاب وسنرت وشلحمان وودان وظهر جمل وعران وتونس وبين افريقية وبينها مرحلتان على البغال واسم مدينة تونس قرطاجنة وهي على ساحل البحر يحيط بسورها احدى وعشرون الف ذراء وبين تونس وبين برّ الاندلس البحر الابين وهو هناك ستة فراسح ثم الى قرطبة مدينة الاندلس ستة ايام الله وفي يدى الرسمى وهو ميمون بن عبد الوقاب آبن عبد الرجن بن رسم الاباضي وهو من الغرس وسمَّ عليم بالخلافة هررة وشليف وملينة وتأهرت وما والاها ز وبين افريقية وبين تاهرت مسيرة شهر على الابلء ومدينة سبتة الى جانب الخصرآء وملك سبتة اليان ١

وفي يدى صغير البرسري المصمودي حلمهاسة الى وادي

الرمان ووادى الزيتون وقصر الاسود بن الهيم الى اطرابلس وما ورآء ذلك الى محر الاندلس الله المدادة

وق يدى الحارى الصغرى مرغة وهي مدينة كبيرة كثيرة الاهل وفيها مغدن فضة ما يلى جنوب بالاد المهشة ومدينة تدى دين الا

وفي يدى ابراهم بن محد البربرى المعترفي مدينة تدعى الرزح تني تاهرت الهرت

وفي يدى ولد ادريس بن ادريس بن عبد الله بن للسن الطالبي تلاسين ومن تاهرت اليها مسيرة خسة وعشرين يومًا عران كلّه وطنجة وفاس وبها منزلة ومن تاهرت اليها مسيرة اربعة وعشرين يومًا وخلفها طنجة وخلف طنجة السوس الادنى وهي من القيروان على الني مسيل وخلف السوس الادنى السوس الاقصى وبينهما مسيرة نبف وعشرين السوس الادنى السوس الاقصى وبينهما مسيرة نبف وعشرين يومًا ، وفي يديه ايضًا وليلة ومداكة وزلولة ومدينة وهون وحجرة وحجيرة وللاجر وماجراجرا وفيكون وللضرآء وهي على البحر وعرض البحر عندها ستة فراسخ واوارس وما يتصل ببلاد داعى بن داعى والسودان العراة الى ما حاذاة من نواى البحر...... [وجدت ارض للبشة والسودان

Tout ce passage entre crochets paraît une digression, ou, ce qui est plus vraisemblable, une note marginale ajoutée après coup dans le texte par un ancien copiste.

مسيوة سبع سنين ، فارض مصر جيزء واحد من سنين جزاء من الارض كلها ووجدت الارض كلها مسيرة خسمائة سنة هذا القول عاتى الثلث منها عران مسكون مأهول والثلث براري غير مسكونة والثلث بحبورا وليس يسلم عليه بالخلافة واتما يقال له السلام عليك يا ابن رسول الله ڻ

وفي يدى الاموى وهو من ولد عبد الرجن بن معوية بن هشام بن عبد الملك بن مروان ما ورآء البحر من بلاد الاندلس وهي قرطبة وبينها وبين الساحل مسيرة خسة ليال وبين ساحل قرطبة الى اربونه وهي اخر الاندلس مما يلى فرنجة الف ميل وطيطلة بها ينزل الملك ومن طيطلة الى قرطبة عشرون ليلة والاندلس اربعون مدينة منها ماردة وسرقسته ولاردة وجبربدة والبييضآء، ويجياور الاندلس فرنجة وما ورآها من بلاد الشرك والاندلس مسيرة شهرئ مثله وفي خصبة كثيرة لخير والغواكم ومما يبلى الشمال والروم وفرنجة من جبال الاندلس ثلج وفي اخر الوجم جمل فيم ناريتقد في حجارة وتراب لم تطفا قط ، وكان ملك الاندلس حيين فتحبت يبقيال له لودريق من اهل اصبهان وباصبهان يسمّى اهل قرطبة الاسمان ، ويسمُّ على هذا الاموى السلام عليك يا ابن

الخلاقف وذلك انهم لا يبرون اسم الخلافة الالمن مبلك الخرمين (2)

اعراص البربر، هوارة ورتاته وضريسه ومغيله وورنجمه وه من نفرة واوليطه و مطماطه و سنهاجه و وهرة وكتامه ولواتة ومزاته ومديونه ومصمودة وغارة وتالمه ووارقه واسه وبنى سخور واركنه وهي من زناته وبني كاملان وبني مصدران وبني وانجن وبني منهوساء وكانت دار البربر" فلسطين وملكهم جالوت فلما قتله داود عم جلت البربر الى المغرب حتى انتهوا الى لوبية ومراقية فتفرقت هناك فغزلت زناته ومغيله وضريسه لجبال ونبزلت لواتم ارض البيرقة وهي انطابلس وهي بالرومية خس مدن فنزلت هوارة مُدينة اياس وهي اطرابلس وهي ثلث مدن بلغة المروم نجلت الروم الى صقلية جزيرة في البحر ثم انتشرت البربر الى السوس الادنى خلف طنجة وهي من مدينة قونية من موضع القيروان على الغي ميل وخسين ميلاً ثم رجع الافرنج والروم الى مدائلهم على صلح من البريسر فكرهت نزول المدن فنزلوا لجبال والرمال فعاصت مدائن رومية حتى فتحت في الاسلام..... [ورميه وحاب

¹ lei commence une nouvelle lacune qui se termine par les mots compris entre crochets; il ne m'a pas été possible de les rétablir, ignorant ce qui les précédait.

والصعالِبة والارسما إلى الاندلس] والذي الجي من البحسر الغربي للحم الصغلبون والخدم السودان والغمان الرومر والحوارى الاندلسيات وجلود البقر أوالوبر ومن الطيب المبيعة ومن العلك المصطكى ويخرج من هذا البحرمن قعرة بقرب فرنجة السبد وهو الذي تسميد العامة المرجانء واما البحر الذي خلع الصقالبة وعليه مدينة بوليه فليس تجرى فيه سفينه ولا فارب ولا يجيُّ منه شيءٌ وكُذلك. البحر الغربي الدى فيه جزائر السعادة 2 لا يركب فيه ولا يجي منه شيء 🛈

الطريق من بغداد الى الرقة على الموصل أن من بغداد الى البردان اربعة فراح ثم الى عكبرا خسة فراح ثم الى باجيرا ثلثة فراس ثم الى الغادسية سبعة فراس ثم الى سرّ من رأى ثلثة فراسخ ثم الى الكرخ فرسخان ثم الى حيلتا تسعة فراس ثم الى سوق قادسية خسة فراس ثم الى نارما **خ**سة فراج "ثم الى السنّ ونهر الزاب خسة فراج "ثم الى للحديثة اثنا عشر فرسخًا ثم الى بني طيبان سبعة ضراس تم الى موصل سبعة فراس ك

كورة الموصل تكريت فبازآئها التوبة مدينة للخضر عليه

¹ Dans B, on lit plusicurs fois البقر, au lieu de البقر que donne l'autre copie.

السفارة A et B portent السفارة

السلام تم الطيرر والطيرهاق والسن والحلية ومرج جهينة ونينوى مدينة يونس عليه السنلام وباجلي ومارهدي وباعتذرا وحبتون ومايقلي وحزة ويانعاس والمعلة وراميين والحقانة وماحوى ومعليا وتآل سابور ودقوقا وخانجار، وخراج الموصل اربعة الان السف درهم ، ومن المسوصل الى بلد سبعة فراسخ ثم الى باعيناتا ستة فراسخ ثم الى برقعيد ستة فراسخ ثم الى اذرمة ستة فراسخ ثم الى تل فراسة خسة فراسخ ثم الى نصيبين اربعة فراسخ ونصيبين مدينة دیار ربیعة ﴿ كورة دیار ربیعة ، نصیبی ارزن رأس عین ميافارقين ماردين باعينانا بلد سنجار قردى وبازبدى وطور عبدين ، وخراج ديار ربيعة سبعة الان الف درهم معبعمائة الف درهم، ومن نصيبين الى دارا خسة فراس الى كفر تونا سبعة فراس ثم الى رأس عين سبعة فراس ثم الى للحارود خسة فراسخ ثم الى حصن مسلمة ستة فراسح فم الى بأجروان سبعة فراسح ثم الى الرقية ثلثته فراس ، الطريق من نصيبين الى ارزن ذات الهين ، من نصيبين الى دارا خسة فرايخ ثم الى كغر توثا سبعة فرايخ ثم الى قصر بني زناع سنة فراسخ ثم الى آمد وهي على دجلة سبعة فراس ثم الى ميافارتين خسة فراس ثم الى ارزن سبعة فراج ألطريق من الرقة ذات اليسار ، من آمد الى

شمشاط سبعة فراس ثم الى قل حرم جسة فراس شم الى جلاب جرنان سنة فراس ثم الى بامعدا جسة فراس ثم الى جلاب سبعة فراس ثم الى الرها اربعة فراس ثم الى حرّان اربعة فراس ثم الى باحرا اربعة فراس ثم الى باحرا اربعة فراس ثم الى باحرا اربعة فراس ثم الى باحران سبعة فراس ثم الى الرقة ثلثة فراس ش

الطريق من بلد الى سنجار ثم الى قرقيسيا ذات اليسار، من بلد الى تلَّ اعفر خسة فراس ثم الى سنجار سبعة فراس ثم الى عين للبال خسة فراس تم الى سُكير العبّاس تسعة فراح ثم الى الغدير خسة فراح ثم الى ماسكين ستة فراسخ ثم الى قرقيسبا وهذه للها على الخابور وعلى الفرات سبعة فراسِ أنه الطريق من الرقّة الى الثغور الشامية ، سلعوس كيسرم حصن منصور ملطية زبطرة للحدث مرعش كع ، فن الرقة الى عين الرومية ستة فراج ثم الى تل عبدا سبعة فراج ثم الى سروج سبعة فراس ثم الى المدينة سته فراس ثم الى سميساط سبعة فراسج ثم الى حصن منصور ستة فراسج ثم الى ملطية عشرة فراس ثم الى زبطرة خسة فراس ثم الى الحدث اربعة فراسج ثم الى مرعش خسة فراسخ ومن ملطبة الى كمخ اربعة ont sans doute été déplacés par le co- سبعة فراسخ piste, car ils semblent indiquer la distance entre Maskin et Kar-

kyçyah.

فراس الى عن مرعش والعمق كلّ مرج حولد جمال ا الطريق من عين التمر الى بصرى ، منها الى الاحدبية تم الى العسر تم الى الحليط ثم الى سرا ثم الى الاجيغر ثم الى الغرية ثم الى بصرى أن الطريق من الجريرة الى الساحل ، من الرقة الى دوسر ثم الى راستى ثم الى جسر منبج ثثم الى حلب ثم الى الارباب ثم الى حير ثم الى انطاكية ثم الى اللاذقية ثم الى جبلة ثم الى اطرابلس ثم الى بيروت وصيدا أثم الى صور ثم الى القدس ثم الى قيبسارية ثم الى ارسون ثم الى يافا ثم الى عسقلان ثم الى غرّة ١ الطريق من الرقمة 2 على الرصافة ، من الرقمة الى البرصافة اربعة وعشرون ميلاً ثم الى الزراعة اربعون ميلاً ثم الى القسطل ستة وثلثون ميلاً ثم الى سلاية ثلثون ميلاً ثم الى چص اربعة وعشرون ميلاً ثم الى سمكين ثمانية عشب ميلاً ثم الى قارة اثنان وعشرون ميلاً ثم الى النبك اثنا عشرميلاً ثم ألى الغطيعة عشرون مبلاً ثم ألى دمشق اربعة وعشرون ميلًا ﴿ الطريق من حص الى دمشق على بغلبك ، وهو طريق البريد ، من چص الى حوسة اربعة سكك ثم الى بعلبك ست سكك ثم الى دمشق تسع سكك أن

¹ Dans A, l'ordre de ces deux villes est interverti.

² Il faut ajouter ici ألى دمشن, bien que ces mots manquent dans les deux copies.

الطروق من الكوفة الى دمشق من الليرة الى القطقطانة ثم الى الابيض ثم الى الجوسى ثم الى الجمع ثم الى العلى ثم الى تعنة ثم الى العلوى ثم الى الدوارى ثم الى الساعدة ثم الى البغيعة ثم الى الاعناك ثم (الى) اذرعات ثم الى دمشق أن السكك من حلب الى الثغور الشامية، من حلب الى تنسرين سبع سكك ثم الى انطاكبة اربع سكك ثم الى السكندربة اربع سكك ثم الى المصيصة سبع سكك وجيحان بسغيها ومن المصيصة الى ادنة ثلث سكك وفي على سيحان ومن ادنة الى طرسوس خس سكك أن

العواصم المثعور الشامية ، عين رربه الهارونية كنيسة السودآء تل جُبير درب السلامة ۞ الطريق الى خليج العسطنطينية ، من طرسوس الى العُلَمك اثنا عشر ميلاً ثم الى زهور. ثم الى الجوزات اثنا عشر مبلاً ثم الى الخربوت سبعة اميال ثم الى البديدون سبعة اميال ثم الى معسكر الملك عشرة اميال على وجه لولوة والصغصان الى هذا الموضع وفد فطعت الدرب ، ومن المعسكر الى وادى الطرفا اثنا عشر مبلاً ثم الى منى عشرون ميلاً ثم الى نهر هرقلة اثنا عشر ميلاً ثم الى السلمين سته عشر ميلاً ثم الى عيون برغوتا اثنا عشر مبلاً ثم الى السلمين سته عشر ميلاً ثم الى عيون برغوتا اثنا عشر مبلاً ثم الى العلمين العرب الله العلمين عشر مبلاً ثم الى العلمين العلمين عشر مبلاً ثم الى العلمين العلمين عشر مبلاً ثم الى العلمين العلمين المناهدين العلمين العلمين المناهدين الى العلمين العلمين

خسة عشر ميلا ثم الى اندوميانة عشرون ميلاً ثم الى وادئ للحوت اثنا عشر ميلاً ثنم الى محورية اثنا عشر ميلاً ١٠ طريق اخر من العلين الى قرى نصر الاقريطشى خسة عشر ميلاً تم الى رأس بحيرة الماسلون عشرة اميال ثم الى السدّ عشرة اميال ثم الى حصى سيّارة ثمانية عشر ميلاً ثم الى صعلى خسة وعشرون مبلاً ثم الى عاقب عموريسة ثلثوں میلًا ثم الی قری بنی لخارث خسة عشر میلاً ثم الى صاعرى وهي هورية ثلثون مبلاً ثم الى الغنج اثنا عشر مملاً ، وكان المعتصم احدث انفرة وفتح عمورية ، ثم الى قلاى الغابة خسم عشر مبلاً ثم الى حصن اليهود اشغا مسر مبلاً ثم الى سندابرى خسة عشر مبلاً ثم الى ممج 🍻 وثلثون ميلاً ثم الى حصن غروبلى خسة عشر ميلاً منائس الملك ثلثة اميال ثم الى التلول خسة وعين ميلاً ثم الى الاكوار خسة عسر ميلاً ثم الى مدلجنة خسه عشر ميلًا ثم الى اصطبل الملك مخسة اميال ثم الى حصن العبرآء ثلثون ميلاً ثم الى الخليج اربعة وعشرون ميلاً ، ونيفية جذآء الغبرآء ومن نيقية تحمل الاثقال الى العسطنطينية وببنهها تلثون ميلاً ١٠ طريق اخر مى البندىدون الى الكروم ثم الى البعريّة ثم الى الكنائس . ىنى الخرائب B د

التي عن يمين كوكب ثم الى وندة ثم الى بليسة ثم الى مرج الاسقف ثم الى فلوغرى ثم الى قرية الاصفام ثم الى وادى الربح ثم ألى الصبّة ثم الى عينوا ثم الى بجاصة ثم الى قرية للجوز ثم الى الغسطاسيس ثم الى قرية البطريق ثم الى مرج بامولية. ثم الى ادنوس ، فنه طربق الى درولية ومنة طريق اخر متياسر الى حصن بلومين ثم منة الى خليم القسطنطينية وللخليم هو البحر الذي يسمى بحسر نيطس يجىء من بحر الخزر وعرص فوهته هناك ستة اميال يجرى جريًا حتى عرّ بالعسطنطبنبذ على سندين مبدلاً من مدخله فاذا صارالى موضع يدعى ابدوس صاربين جبلين وضاق حتى صار عرضه غلوه سهم وبين ابدوس وبين الفسطنطينية مائة مبل في مسنوًى من الارض، ومن ابدوس عين مسلمة بن عبد الملك حبث حصن القسطنطينية ويمر للخليج حتى يصبرالى بحرالشامر وعرضه ايخا عند مصبه غلوة سهم يكلُّم الرجال على شطية وعرص للخليج عندها اربعه اميال وهناك صخرة عليها برج فية سلسلة تمسك سفن المسلمين من دحول للخليج ، وطول للخليج من بحر للحزر الى بحر الشام ثلثمائة وعشرون ميلاً والسغن تحدر فيه من.جزائر بحر لخزر وتلك النواى وتصعد فيه من بحر الشام الى الغسطغطيغمه وعرص

للخليج عندها اربعة اميال أن كاما سائر بلاد الروم فاولها من الغرب رومية وصعلية وهي جزيرة وكانت رومية دار. ملكهم ونزلها من ملوكهم تسعة وعشرون مكلاً ونبزل بعمورية منها ملكان وعوربة دون لخليج وسينها وسيي القسطنطينية ستون ميلأثم ملك ايضا برومية قسطنطين الاكبر ثم انتقل الى برنطية وبنى سورًا وسمَّاها قسطنطبنبة فهي دار ملكهم الى اليوم ، وذكروا ان للمليج يطيب بالقسطنطننبة من الوجهين ها يلى المشرق والشامر وجانبها الغربي وللجنوبي في البرّ وسمك سورها الكبير احدى وعشرون ذراعًا وسمك سورها الصغير هما بلى البحر خس الذرع وبعنها وبين البحر فرجة نحو من خسة ولها في المناه المرابول كثيرة منها ماب الذهب وهوا ابواب كثيرة عود مالذهب ولها ابواب كثيرة نحو من مائة باب ، وذُكِر أن البطارقة والاتباع مع ملكهم ع القسطنطينمة وان خبلها اربعة الان ورجالتها اربعة وذكر مسلم اى مسلم المعروف بالحرى ان اعال الروم التي يولبها الملك عالم اربعة عشر علاً منها خلف البحر ثلثة المال اولها على طلاقا وهو بلد الفسطنطبنية وحدّة من المشرق الخليج من البحر الشامي الى السور المبنى ومن المغرب من بحر للخزر الى بحر الشام وطولة مسمرة ارتعمة ايام وهي

من المغسطنطينية على مسيرة ميومين ومن للنوب في الشام ومن الشام بلاد هذا العمل وهو عل ترقيبة وحدة من المشرق السور ومن الجنوب على مقدونية ومن بلاد المغرب بلاد برجان ومن الشمال بحر للخزر وطولة خسة عشر يوما وعرضة مسيرة ثلثة ايام، والعمل الثالث عل مقدونية ايضًا من المشرق وحدّه السور وهما يبلي للجنوب بحر الشام ومن المغرب بلاد الصقالبة ومن الشمال برجان... وعرضه خسة ايام وفيه ثلثة حصون من دون الخليج باحد عشر ميلاً عمل افلاجونية وفيه خسه حصون ، عمل الانطاماطي وتفسيرة الاذن والعين وفية تبلشه حبصون وعورية وعل الاسيق وفيه مدينة نيقبة وعشرة حصون وعمل الافسيس وفيه مدينة افسيس مدينة احجاب اللهف واربعة حصون أن فامّا الحاب الرقم فكان الوائسق وجّمة مجد بن موسى المنجم الى بلاد الروم لبغطر الى احساب الرقيم وكتب الى ملك الروم في توجيه نغمة عليهمر ٢ قال ابو الفسم عبيد الله بن خردادبه حدثني محد آبي موسى أن صاحب الروم وجه معه من سار به الى قبرة تم سار اربع مراحل فاذا جبل قطر اسغله اقبل من الف ذراع ولم سرب من وجنة. الارص ينغذ الى الموضع الذي 1 Les copies présentent ici une facune de quelques mots, avec la « conforme à l'original. » كنا في الاصل mention

JANVIER-FÉVRIER 1865.

فيد احماب الرقيم ، قال فبيضا نصعيد للبل الى ذروته فاذا أ بتر محفورة لها سَعَةً ينش المآء في تعرها تم نزلغا الى باب السرب فشينا فيه تلهائة خطوة فصرنا الى الموضع الذي اشرفنا عليه فاذا روأق في الجبل على اساطين منفورة وفيه عدة ابيات منها بيت مرتفع العتبة مقدار قامة عليه باب حجارة منقورة فيد المونى ورجل موكل بحفظهم معمد خُصيان روقة يحيد عن ان يراهم احد ويغتشهم ويرعم انه لا يأمن ان يصيب من الهس ذلك اذ يريد الهوية ليدوم كسبة بهم فقلب لة دعنى انظر اليهم وانت برئ فصعدت بشمعة غليظة مع غلام لى فنظرت اليهم في مسوح ننعزل في اليد واذا اجسادهم مطلية بالصبر والمر والكافور ليحفظها واذا جلودهم لاصغة بعظامهم ثم اني امبررت أيدى على صدر واحد منهم فوجدت خشونة شعرة واحضرنا الموكل بهم طعاما وسألف الغدآء عنده فلما خقنا طعامه انكرنا انفسنا فانتهينا عنه واتما ازادان يقتلنا او بفخصنا فيعمّ له ما يريد عند ملك الروم من انهمر اصحاب الرقيم فغلت له انما ظننا انك ترينا موتى يشبهون الاحيآء وليس هولاء كذلك أن وعل الناطلس وتفسيره المشرق وهو أكبر اعال الروم وفعه مدينة عورية ومن الحصون العملين وبرج الشحم وبرغوث ومشكنين وثلثون

حصبقًا ﴿ وَكُمْلُ خُرِسُونَ عَلَى وَرِبُ * مَكُطَيِّةً وَفَيْمَةً مِنَ للمصون خرشنة واربعة حصون اله وعمل القلات وفيه مجينة انقرة وستة عشر حصناء يليه عمل الارساق وفيه من للحصون تلونية وستة عشر حصنًا ﴿ وَقُدَلَ كَلَّكُ مِنْ وحدّة ونيم ستة حصون ﴿ وَكُلُّ سَلُوتَ يَهُ وَمِنْ ناحية بحر الشام الى طرسوس واللامس ويتنولاه عامل الدروب وفيم من لحصون سلوقية وعشرة حصون وهل القبادق 2 وحدّة جبال طرسوس وادنة والمصيصة فيه من الحصون قرّة وحضر وانطفوا والاحزب وذو الكلاء 3 واربعة عشر حصناً [ومن المطامير ماحوة وبليسة وبلدسة وقونية وملفونية وتواله ومارويا وسالمون أ أ وخراج الروم مستأجر على مائتي مدى ثلثة (الان) دنانير في كلُّ سنة والمدى ثلتة مكاكيك ويوخذ عشر الغلات فيصير للجيوش ويوخذ من اليهود والمجوس ديغار ديغار في السنة ويوخذ من كلُّ بيت يوقد فيه نار في السنة درهم م وثمار الروم تدرك في السهل والجبل في ايلول ، وديبوانه مرسوم على مائة الف وعشرين الف رجل على كلِّ عشرة

ىل دى A et B ىل.

² Cette leçon, qui est la vraie, se trouve en B seulement; A lit العتاري.

tout co qui suit entre crochets est illisible dans les deux copies.

JANVIER-FÉVRIER 1865.

الان مطريق ومع كلُّ بطريبي طومرحان وكلُّ طومرح على **خِسَة** الان رجل ومع كلّ طومهج خسة طومحاريس وكلّ طومحار على الف رجل وعلى كلُّ طومحار حسة قاميسة كلُّ قومس على مائشي رجل ومع كلّ قومس خسة معطرنجه وكل معطرح على مائة رجل ومع كل معطرح عشرة دامرجين كلُّ دامرج على عشرة رجل، والعطا بختلف أكثره اربعون رطل ذهب الى ستة وثلثين الى اربعة وعشرين الى اثنى عشر الى ستة ارطال الى رطل، وأُعطآء للجند ما بين تمانية عشر دینارًا الی اتنی عشر دینارًا هذا لهم فی کل سند واتما يعطون في كلُّ ثلث سنين عطآءً واحدًا بما كان في اربع سنين وريما كان في اربع سنين وريما كان في خسس سنين وما كان في سب سنين ، وأكبر البطارقة خليفة الملك وؤزيرة تم العثيط صاحب ديوان للخراج واللعسط صاحب عرض الكتب وللحاجب وصاحب البريد ثم القاضى ثم صاحب للحرس أ جزائر الروم المشهورة قبرس ودورتها ستة عشر يوماً ، وجريرة اقريطش ودورتها خسة عشر يومًا ، وجزيرة الراهب وبها كانت تُخصَى للندم ، وجزيرة الفضّة ، وجزيرة صفلية ودورتها خسة عشر يومًا أن صغة رومية ، لها تلثة جوانب منها الشرى والجنوبي والغربي في المجر والجانب المنهالي الى البرّ وطولها من الخانب الشرق

الى باب الغربي تمانية وعشرون ميلاً ، ولها حَالَطان من حجارة بينهها فضآء ستين دراعلا وعرض السور الداخل أثنتا عشرة ذراعا وسمكه اثنتان وسبعون ذراعا وعرض السور لخارج ثماني اذرع وسمكه اثنتان واربعون ذراعاء وفيها بين السورين نهر مغطى ببلاط نحاس طول بلاطه ستة واربعنون ذراعًا وبين بأب الذهب وبأب الملك اتنا عشر ميلاً وسور مار من الباب الشرق الى الباب الغم بي وثلث اسطوانات وحنيات الوسطى منها بعمد نحاس اصغر رومى قصبة العمود وقاعدته ورأسه مغرغ منه ونبه حوانيت التجار وسمك الاعمة ثلثون ذراعا وبين مقدم الاعمدة والحوانيت نهير من نحاس اصغر " من شرقيها الى غربيها يجرى فيه اسباب من البحر وجرى فيه السفن يحملونها فتجيء السغينة بما فيها حتى تقف على حنوت المشترى ، وفي داخل المدينة كنيسة بنيب على اسم بطرس وبولس للحواريين وطول هذه الكنيسة ثلثمائة ذراع وعرضها مائتنا ذراع وسمكها مائتا ذراع مبنية بقناطرمن نحاس اصغر وان كان نحاس مغرغة وسقف هذه الكنيسة وحيطنها من نحاس اصفر رومي ، وبرومية الف ومائتا كنيسة

1 وسبعون, leçon fautive.

Les mots من تحاس أصفو ne sont pas à leur place, et il est évident qu'il y a encore ici une erreur du copiste.

JANVIER-FÉVRIER 1865.

واسواقها كلها مبلطة برخام ابيض وقيها اربعون الغ خهام ، وفيها كنيسة تشبه بيت المقدس طولها ميل فيها مذبح يقرب عليه القربان (وهو) من زمرّد اخضر طولة عشرون ذراعًا وعرضة ست اذرع حولة اثنا عشر تمثالاً من ذهب كلّ تمثال ذراغان ونصف واعينها من ياتوت احمر تضى منها الكنيسة ولهذه اللنيسة تمانية وعشزون بابًا من ذهب ابريز عظم والف بأب من نحاس اصغر مفرغ سوي ابواب الابنوس واصناف جيّد لخشب المنغوش الذي لا يدري ما قهته ، وحول سور رومبة الف ومائتان وعشرون عمودًا فيها رهبان ، قال عبد الله بن عمرو بن العاص عجائب المنيا اربع ، مرآة كانب معلقة بمنارة الاسكندرية وكان الجالس نحتها يرى نيها من بالقسطنطينية وبينها عرص البحر ، وفرس كان من نحاس بارض الاندلس فائلًا بكسقسه وباسطاً يدة أن ليس خلعي مسلك فلا يطأ تلك الارص احدً الا قتله النحل ، ومنارة من حاس عليها راكب من نحاس بارض عاد فاذا كأن في الاشهر للحرم هطل منها المآء فشرب الناس فسعوا وصبوا في للحياص فاذا انعضت الاشهر الحرم انفطع ذلك المآء ، وشجرة من نحاس عليها سودانية من نحساس بارض رومية فاذا كان اوان الزيتون صفرت السودانية اللي من الحاس فتجيء كلُّ سودانيه من

الطيارات بثلث ويتونات ويتونتان برجليها وويتونه على تلك السودانبة الحاس فبعصر عناوها حتى تلقيه على تلك السودانبة الحاس فبعصر أهال رومية ما يكفيهم لآدامهم وسرجهم لسفتهم الى قابل ت

سكك طريق المغرب ، من سرّ من رأى الى حيلتا سبع سكك ثم الى السنّ عشر سكك ثم الى للحيشة تسعة سكك ثم الى بلد اربع سكك ثم الى اذرمة تسعة سكك ثم الى نصبين سب سكك ثم الى كفر تونا..... سكك ثم الى رأس عمن عشر سكك ثم الى الرقّة خس عشرة سكة ثم الى النفعرة عشر سكك ثم الى منبج خس سكك ثم الى حلب تسع سكك ثم الى فنسرين ثلث سكك ثمر الى صور عشر سكك ثم الى جاة سكنان ثم الى چص اربع سكك ثم الى خرشتة اربع سكك ثم الى بعلبك سب سكك ثم الى دمشق تسع سكك ثم الى اللحون اربع سكك ثمر الى الرملة وهي قصبة فلسطبي بسعع سكك ثم الى الجفار سكة ثم الى الباروكنة بسع عشرة سكة ، ومن الغشطاط الى الاسكندريه ثلث عشرة سكه ثم الى جبّ الرمـل محـا يلى برقة ثلثون سكة ، انعصى باب المعرب أن

الحربي بلاد السمال ربع المملكة ويسمى اصعهبدة اذربيجان

اصبهبده أ اذربيجان والرق ودنباوند وملكها بسمى دنباوند بن تارن وطبرستان والرويان وامل وسارية وشالوس ودهستان وجيلان وبيلقان والطيلسان والفور واللان والصغالبة والابر ﴿

الطربق الى اذربيجان وارمينيه ، تعدل من خراسان من سر سميرة الى الدينور خسم فراس ومن الدينور الى رنجان تسع وعشرون سكة ثم الى المراغة احدى عشرة سكة ثم الى المياني سكتان نم الى اردبيل احدى عشرة سكة ثمر الى ورتان وهي اخر عمل اذربيجان احدى عشرة سكة ، المدن والرساتمن في كور اذربيجان ، المراغة الميانج اردببل ورثان سلمنه برزة وسارحواسب وتبرييز ومرند ولخوى وكوسرة ومومان وبرزيح وجمزة مدبنه ابروييز وارميه امكدبنه) 2 زردشت وسلماس والشبر وبها نار ادرخستس وهي عظيمة الغدر عند الجوس كان ادا ملك الملك منهم زارها من المدائن ماشعًا وباجروان ورستاق ارم ورستاق شبرة ورستاق مبلهوج الطريق من الدينور الى برزند ، من الدينور الى لجنارجان سبعة مراسخ ثم الى تل وان ستنه مراس نم الى سمسر سمعه فراس تم الى الدراب اربعه فراس

و في الحوار مسمة A ajoute ici trois mots que je ne puis lire وفي الحوار مسمة.

[¿] Ce mot manque dans les deux copies.

ثم الى البيلقان من ارمينية خسة فراس ثم الى برزة ستة فراسج ثم الى سارخواست تمانية فراسج ثم الى المراغة سبعة فراسج ثم الى الحرّقان احد عشر فرسخاً ثم الى تبوير تسعة فراس ثم الى مرند عشرة فراس ثم الى سراة عشرة فراس ثم الى البير خسة فراس ثم الى كواسرة عشرة فراس تمر الى موقان عشرة فراسخ ، ومن اردببل الى خش ثمانية فراسخ ثم الى برزند ستة فراسخ وكانت برزندالى شادراسب وبه خندق الافشين الاول فرسخان ثم الى رهكذر فيه خندق الثالث فرسخان ثم الى البد مدينة بابك فرسخ الطريق من برزند الى صحرآء بلاسجان والى ورثان وهو اخر عمل اذربيجان اثنا عشر فرسخًا ومن المراغة الى جنزة ستة فراس ثم الى موسى اباذ خسة فراس ثم الى برزة اربعة فراس ثم الى جابروان ثمانية فراس ثم الى برين اربعة فراسخ ثم الى ارمية مدينة زردشت اربعة عشر فرسخاً ثم الى سلماس في بحيرة ارمية ستة فراج م وكان ابن الطوسى حين جل امحاب الجموع باذربيجان ركب من المراغة الى برزة شم الى سيسر شم الى شير على اربعة فراس ، وخراج الدينور الف الف درهم ١٠

الطريق من ارمينية ، من ورثان الى بردعة ثمان سكك ثم الى منصورة ارمينية اربع سكك ومن بردعة الى تغليب عشر سكك والى بأب الابواب حس عشرة سكة ومن بردعة الى دبيل سبع سكك ومن مرند الى دارى عشرة فراسخ تم الى نشوى عشرون فرسخا تم الى اردبيل عشرون فرسخا ومن ورثان الى قوبان ثلثة فراسخ ثم الى الشروان سبعة فراسخ تم الى بردعة ثلثة فراسخ ومن البدّ الى بردعة ثلث فراسخا ۞

ارمينية الاولى ، السيسجان وارّان وبدليس وبردعة والبيلقان وفيله وشروان ، ارمينية الشانية ، خرزان صغدبيل وباب فيروز والكرّ ، ارمينية الثالثة ، السفرجان ديبل وسراج الطبر وبرزند ونشوى ، ارمينية الرابعة ، شمشاط خلاط قاليقلا ارجيش وباجنيس ، ومن ارمينية اليمان علمي والصنارية والبان وكسار ولجار وقلعة الحرمان وحيران والشكي ۞

فاما باب الابواب عانها افواة شعاب في جبل القبق وفيها خصون منها باب صول وباب اللان وباب السابران وباب الازقة وباب سلمجي وباب صاحب السرير وباب فبلان شاة وباب كارونان وباب طبرستانشاة وباب ابوار شاه وباب لبانشاة ، وبنى انوشبروان بن قباد مدينة سمندر خلف

¹ Tout ce passage sur l'Arménic est presque entièrement dénué de points diacritiques.

الباب وما ورآءها فغي ايدى للخرر ، وخراج ارمينية اربعة الان الف درهم ، [انقضى خبر للم بي نم] أ وبعد سمندر ردم یاجوج وماجوج ا قال ابو القسم حدثنی سندم الترجهان ان الواتق لما رأى في النبوم أن السدّ الذي بناه ذو القرنين بيننا وبين ياجوج ومإجوج مغتوح وجهني وقال عاينة وجئني بخبرة وضم الي خسين رجلاً ووصلني بخمسة الان دينار واعطاني دينتي عشرة الان درهم وامر باعطآء كلّ رجل الع درهم ورزق سنة لكلّ رجل واعطاني مائتي بغل تحمل الزاد والمآء فشخصنا من سرّمن رأى وكتب الواثق الى المحيق بن اسمعيل صاحب ارمينية وهو بتغليس في انفاذنا وكتب لنا المحق الى صاحب السرير وكتب لنا صاحب السرير الى ملك اللان وكتب لنا ملك اللان الى فيلان شاة وكتب لنا فيلان شاة الى طرخان ملك للخزر فاقمنا عند ملك للخزر يوما وليلة حتى وجه معنا بخمسة ادلاء فسرنا من عندة سبعة وعشرين يبومًا تمر سرنا الى ارص سودآء منتنة الراحية وكنا قد تزودنا قبل دخولنا ما حلا شمّه خوفًا من الرائحة المكرهة فسرنا فيها عشرة ايام ثم صرنا الى مدن خراب فسرنا فيها سبعة وعشرين بومًا فسألمنا عن تلك المدن فخبرنا انسها

¹ Ces trois mots sont certainement intervertis.

المدن الني كان ياجوج وماجوج يتطرقونها ثم صراا الى حصون بالقرب من الجبل الذي في السدّ في شعبة منه وفي تلك للصون قوم يتكملون بالعربية والغارسية مسلون يقرأون القرآن لهم كتاتيب ومساجد فسألونا عن حالنا ومن اين اقبلنا فاخبرناهم انا رسل امير المؤمنين فاقبلوا يتحجبون ويقولون امير المؤمنين منقول نعم فقالوا أشيخ هو ام شاب فقلنا شاب فتخبوا ايضًا وقالوا اين يكون قلفا بالعراق عمدينة يقال لها سرّمن رأى فقالوا ما سمعنا بهذا قط ، ثم سرنا الى جبل املس ليس علية خضرآء واذا جبل مقطوع بوادى عرضة مائة وخسون ذراعاً واذا عضادتان مبنيتان ما يلي الجبل من جنبي الوادي عرض كلّ عضادة حس وعشرون ذراعًا الظاهر منها عشر اذرع خارج الباب وكل ذلك بلبي حديد مغيّب في تحاس في سمك خسين ذراعًا واذا دُرُونْ حديد طرفاة على العضادتين طولة مائة وعشرون ذراعًا قد وكب على العضادتين على كلّ واحد مقدار عشرة اذرع ف عرض خسة اذرع وفوق الدروند بنآ€ بذلك اللبي للحيد والحاس الى رأس الجبل وارتفاعه مدّ البصر وفوق ذلك شرفات حديدًا في طرن كلُّ شرفة قرنان يثنى كلُّ واحدة الى صاحبتها ولذا باب حديد له مصراعان مغلقان عرض

كُلُّ مصواء حسون ذراعًا في شخن خس اذرع وقائماه في دوارة على قدر الدروند وعلى الباب قفل طولة سبع ادرع في غلظ باع في الاستدارة وارتفاع القفل من الارض خس وعشرون ذرعًا وفوق القفل بقدر خس اذرع غَلَق طُولة اكثر من طول القغل وتغيزاة كلّ واحدة منها ذراعان وعلى الغلق مغتاح معلق طوله سبع ذراع ونصف وله اثننتا عشرة دنداكانة كلُّ واحدة كأشدُّ ما يكون من الحديد وبع معلق في السلسلة طولها ثمان ادرع في استدارة اربعة اشبار وللملقة التي فيها السلسلة مثل حلقة المنجنية و(ارتفاع) 1 عتبة الباب عشرة اذرع في بسط مائة ذراء سوى ما تحت العضادتين والظاهر خس اذرع وهدا الذرع كلم بذراع السودآء ورئيس ملك للصون يركب كلّ جمعة في عشرة فوارس مع كلُّ فارس مرزَّبَّة حديد في كلُّ مرزبة خسون منا فيضرب القفل بتلك المرزبات ثلاث مرات ليسمع مَن ورآءة ذلك فيعلمون أن هناك حفظة فيعلم هؤلاء أن أولئك لم يحدثوا في الباب حدثا وأذا ضرب اصحابنا القفل وضعوا اذانهم فيسمعون من داخل دويًّا وبالقرب من هذا الموضع حصن كبير يكون عشرة فراس ف مثلها ، وعند الباب حصنان يكون كلُّ واحد منها مائني

Ce mot est omis; nous l'avons rétabli d'après Kazwini.

ذراع في مائتي ذراع وعلى كلُّ واحد من ابسواب هذيب المصنين مجرتان وبين المصنين عين عذبة وفي احد الحصنين آلة البنا التي بُني بها السدّ من القدور الحديد والمغازن للحديد على كلّ ركن اربع قدور أكبر ما يكون من فدور الصابون وهناك بغية من لبي الحديد فد الترق بعضة ببعضٍ من الصدآء واللبنة ذراع ونصف في مثلها في سمك شبر، فسألنا من هناك هل رأيتم من ياجوج وماجوج احدًا فذكروا انهم رأوا مرة عددًا فوق السور فهبت ربح سودآء فالقتهم الى جانبهم وكان الرمجل في رأى العين مقدار شبر ونصف ، فلما انصرفنا اختذتنا الادلاء الى جهة عداسان فسرنا البه حتى خرجنا خلع سمرقند بسبعة فتراضح وكان رئيس للحصون زوّدنا كلّ ما كـغـاما ، ثم انا صوما الى ابي العبّاس عبد الله بن طاهر ، قال سلّام الترجان فوصلني بمائة الع درهم و وصل كلّ واحد من امحابي بخس مائة درهم واجرى على الغارس في كلّ يوم خسة دراهم وعلى الراجل ثلثة دراهم حنى بلعنا الرتّى ورجعب الى سرّ س رأى بعد خروجنا بنهانبة وعشريين شهرًا ، نحدثني سلام الترجمان بجلة هذا الخبر واملاه على من كتابه كتبه للواثق بالله ١

التين بلاد الجنوب ربع المملكة واصبهبدها نسمي ﴿

الطريق من بغداد الى مكة ، من بغداد الى جسركوتا سبعة فراج ثم الى قصر ابن هبيرة خسة فراج ثم الى سوق الاسد سبعة فراسخ ثم الى شاهي ستة فراسخ ثم الى الكوفة خسة فراسخ أثم الى القادسية خسة عشر ميلًا تم الى العذيب طرف البادية ستة اميال ثم الى المغيبة اربعة عشرميلًا والمتعشا وادى السباع على اربعة عشرميلًا ثمر الى القرعا اثنان وثلثون ميلًا والمتعشا مسجد سعد على اربعة عشر ميلاً ثم الى واقصة وفيها ابيار تسعة وعشرون ميلاً ثم الى العقبة سبعة وعشرون ميلًا والمتعشا بالعسات على اربعة عشر ميلًا ثم الى القاع اربعة عشر ميلًا والمتعشا بالخلجآء على اربعة عشر ميلاً ثم الى الربالة (وهي) كثيرة المآء اربعة وعشرون ميلاً والمتعشا بجُبّين على اربعة عـشـر ميلًا ثم الى الشقوق فيها برك تسعة وعشرون ميلاً والمتعشا بالماس على أربعة عشر ميلاً ثم الى البطان وبه قبر العبادى تسعة وعشرون ميلا والمتعشا بالهيلبة على اربعة عشز ميلًا ثم الى الثغلبية ونيها برك وسواى اثنان وثلثون ميلاً والمتعشا بالعميس على اربعة عشر ميلًا ثم الى الحرسية فيها برك اثنان وثلثون ميلاً ثم الى حَفَر فيها ابار اربعة وعشرون

^{&#}x27; B ajoute تم الى الكوكبه خمسه فراسخ; il est probable que te mot بناه ألكوكبه خمسه فراسخ T' ajoute و الكوكبة to mot

مهلًا والمتعشا بالاج على خسة عشر ميلاً ثم الى فيد وفيها عين تجرى ثلثون ميلاً والمتعشا بالمجيهة على ثلثة عشر ممِلًا ثم الى الحاجر فيها ابار ثلثون ميلًا والمتعشا بالبلاسة على احد عشر مُيلًا ثم الى معدن النقرة فيها ابار اثنان وثلثون ميلاً ﴿ وصدقات بكر بن وائل صاحب طريق مكَّة هي ثلثة الان درهم ، في اخذ على المدينة في المعدن الي العُسَيلة فيها ابار باللجة ستة واربعون ميلاً ثم الى بطن حل كثير المآء ستة وثلثون ميلاً ثم الى الطرن وفيها مآء السمآء اتنان وعشرون ميلاً ثم الى المدينة خسة وثلثون ميلًا ﴿ اعراض المدينة ، المدينة في طيبة وفي يثرب وكان عليها وعلى تهامة زمان للجاهلبة عامل من قبل مرزبان البادية يجبى خراجها وكانت قريظة والنصير ملوكا على المدينة على الاوس والخزرج، قال شاعر الانصاري

نوُدِّى الْخَرَجَ بعد خراج كِسِرَى ﴿ وخرجًا مَن قُرَيْظَة والنَفير ومنها تبيآء ، وبها حصنها الابلق الغرد وهي بين الشامر والحجاز وكان ملكها السموئل بن عاديا اليهودي الموصوف بالوفآء وفيه يقول الشاعر ،

بالأبلق الفرد مِن تَهْآء منزلُهُ ﴿ حَصِنَ حَصِنَ وَجَارُ غَيْرِ عَدَّارِ ومنها دومة الجندل وفي من المدينة على ثلث عشرة مرحلة ومن ألكوفة على عشر مراحل أومن دمشق على عشر مراحل وحصنها بادر 1

الطريق الذي سلكة النبي علية السلام حين هاجر، اخذ به الدليل في اسفل مكة حتى جآء الى الساحل اسفل مي عسفان ثم عارض به الطريق حتى جاز قديد سلك في الحرارة ثم الى ثنية المرار ثم استبطن به مدلة ثجاح ثم سلك [مذج من بطن مذج ثم بطن ذات كشد ثم الاجرد ثم سلك] ثنا سمر ثم بطن اعدآء لمذلج ثم بلغ العشيرة ثم اجارة الفاحد ثم هبط به العرج ثم سلك في ثنية الاعيار عن يمين ركوبة ثم هبط الى بئر عرو بن عون بقباً ، ومن اعراض المدينة الغم وذو المروة ووادى العرى ومدين وخيبر وفدك وقرى عريفة والوحيدة ونميرة والحديقة وعادى والرحبة والسيّالة وسابة ورهاط والاكل والحيية ث

طريق للحاج من المدينة الى مكّة ، من المدينة الى الشجرة وهي ميقات اهل المدينة ستة امياً ل منها الى ملا فيها ابار اثنا عشر ميلاً ثم الى السيّالة فيها ابار تسعة عشر ميلاً ثم الى السُعيا وفيه نهر جار وبستان ستة وثلثون

بارد .B

² Les mots compris entre crochets manquent dans la copie A.

ميلاً ثم الى الأبوآء وفيها ابار تسعد وعشرون ميلاً ثم الى الجحفة وعى ميقات اهل الشام والبحر منها على تمانية اميال سبعة وعشرون ميلاً ثم الى تديد ونيها ابأر سبعة وعشرون ميلًا ثم ألى عسفان وفيها أبار اربعة وعشرون ميلًا ١ طريق للحاج من معدن النقرة ، فنها الى مغيشة الماوان فيها برك وابار أثلثة وثلثون ميلاً والمتعشا بالسمط على ستة عشر میلاً ثم الی الربذة نیها برك اربعة وعشرون میلاً والمتعشا بأدعبة على اربعة عشر ميلًا ثم الى معدن بني سليم اذا جغت لم نجد فيها مآء اربعة وعشرون مبيلًا والمتعشا بسرورآء على اثنى عشر ميلًا ثم الى الشليلة ستة وعشرون ميلاً والمتعشا بألم نحاس على ثلثة عشر ميلاً ثم الى العمق وفيها ابار احد وعشرون ميلًا والمتعشا بعجة على ثلثة عشر ميلاً ثم الى العقبعية وفيها برك وابار اثنان وثلثون ميلًا والمتعشا بالكراح على خسة عشر مبيلًا ثم الى المسلح وفيها برك وابار اربعة وثلثون مبلا والمنعشا بالكرام على اربعة عشرميلًا ثم ألى الغمرة وفيها برك وابار ثمانية عشر ميلًا ثم الى ذات عرق وفيها بئر كثيرة المآء سته وعشرون ميلًا والمتعشا باوطاس على اثنى عشر ميلًا تم الى بستان بني عامر وبه بئركشيرة المآء اثنان وثلثون ميلًا

¹ A ajoute , plag.

والمتعشا بغيرة كندة على انتي عشر ميلاً ثيم الى مكة اربعة وعشرون ميلاً والمتعشا بسانين على احد عشر ميلاً عن بغداد الى مكة مائتان وخسة وسبعون أ فرسخاً فيكون ذك اميالاً ثمامائة ميل وسبعة وعشرين ميلاً ﴿

مخاليف مكَّة ، الطائف نجران وقرن المنازل والعقيق وعكاظ وليمة وتربة وبيشة وتبالة والتجيرة وكيسة وللجراش والشراة ومنها تهامة صنكان وعنيم وبيش ۞

الطريق من مكّة الى الطائف ، من مكّة الى بئر بن المرتفع ثم الى قرن المغازل ميقات اهدل اليمن والطائف شم الى الطائف ، فن اراد (من) مكّة الى الطائف على طعرية المعقبة يلى عرفات ثم بطن نعمان ثم يصعد عقبة حقية ثم يدخل الطائف ﴿ الطريق من مكّة الى اليمن ، من مكّة الى بئر بن المرتفع ثم الى قرن المغازل قرية عظيمة ثم الى الغيق قرية كبيرة ثم الى صغر ثم الى برنة قرية كبيرة ثم الى الغيق قرية كبيرة ثم الى رويثة فيها تحل وعيون ثم الى رويثة فيها تحل وعيون ثم الى كدآء فيها بئر ولا اهل فيها ثم الى كشة قرية عظيمة جسدآء فيها بئر ولا اهل فيها ثم الى كشة قرية عظيمة فيها عيون وحرس ثم الى بيشة يقطان فيها مآء طاهر وكرم والخرش منها على ثمائية اميال ثم الى المهجرة قرية

[.] وتسعون ۸۰

عظيمة فيها عيون وفيها بثر ومروح والمعرة طاحة الملك مُجرة عظمة تشبه الغُرب وهو حدّ أما بين مكّة وهل الجن ثم الى العرفة ومآوها قليل ولا اهل فيها ثم الى صعدة قرية كبيرة يدبغ فيها الاديم والنعال تم الى الاعشية لا اهل فيها وفيها عين صغيرة ثم الى خيوان قرية كثيرة الكروم فيها بركتان فلاهلها العموش ثنم الى عنابت مدينة فيها زرع وكرم وعيون ثم الى صنعآء مدينة الين ال مخاليف البهن مخلان صنعآء وللمشب ورحابة ومرسل وسيف صنعآء ومخلان صعدة ، ومن صنعآء الى خيوان اربعة وعشرون فرسخا ومن خيوان الى صعدة ستة عشر فرسخًا ومن صعدة الى المجرة وهي تحت عقبة المنصر عند ظلحة الملك التي هي اول عمل مكّة عشرون فسرسخًا فبسين صعدة وصنعآء ستون فرسخاء مخلان النور وفيه الريبة وفيه البئر المعطّلة والقصر المشيد الذى في القرآن ومخلاف خيوان ومخلاف ذي تحيم وعدوة وفية ربا الشار التي كان يعبدها اهل اليمن وعلى اليمين من صنعآء مخلان النار ووارعة وتام وارحب ومخلان الجبيرة وهمدان ومخلان جُرن مىراد ومخلان سندة وصدّآء وجعفي ومخلان للحـرّة ومخلان المشرق وبرشان ومخلان اعلاق انعم والمصعبين وبنى عطيف وقرية مارب ويمارب قديدة سليمنان وصرواح

والسبا قصر بلقيس والسدّ في العرم ، ومن صنعآء الى صداآء وجعفى وسندة ومخلان حضرموت وبينهها وبسين البحور رمال ومن صدّاءً اليها ثلثون فرسختًا ، فن صنعاء الى حضرموت اثنان وسبعون فرسخًا ومخلأف خولان وراخ وفيه وادى البهن ومخلاف احور ومخلاف للعف ورمان على ستة عشر فرسخًا من صنعآء ومخلان بني عامر وباب ورداع ومخلان رنية ومخلان الشرن ومخلان عشر ومخلان رعين ونسفان وكحلان ومخلان صنكان وريحان ومخلان نافع ومعمى ومخلان حجر وبدر واصلة والصيهب ومخلان ابين وفيه عدن ومخلان بعدان ويمان ومخلان نباة أوالمزرع ومخلان المكارم والاملول ، ومن صنعآء الى ذمار ستة عشر فرسخاً ومن ذمار الى سبا وكحلان تمانيذ فراس ومن سبا الى ججر وبدر عشرون فرسخا ومن حجر وبدر الى قرية عدن وهو مخلان ابين اربعة وعشرون فرسخًا ، في صنعاء الى عدن ثمانية وستون فترسخناء ومختلاف السلف والادمر ومخلان علان (وبهب) ومخلان للنَّمَّة ومختلان السكاسك وهي اخر الجن ، فن صنعآء الى دمار سنة عشر فرسخاً ومن ذمار الى علو بحصب ثمانبة فسراس وبحصب مديستة ظفار وقصرها وبدارها كانب ملوك الهب تغزل ومن علو

¹ Ce mot est ornis dans A

يحصب الى السحول ثمانية فيراس ومن السحول الى الشجة تمانية واربعون فرسخنا وذات المتمال راجع الى صفعاء مخلاف عنس مخلاف الزيادي مخلاف المعافر مخلاف بني الجيد مخلان الركب مخلان شعب مخلان الثناجير وفيه المد قرية حصينة يسكنها آل ذي مناخ ومنها ابن للحون المنائ من حسير ومخلان السحول وبسني صعب ومخلان وحاظة ومخلان علو بحصب ومخلان العناعم والورديمة والحجر ومخلان زبيد وبازآئه ساحل غلافقة وساحل المندب ومخلان رمع ومخلان مغدى ومخلان الهان وفيه جبلان من آل ذي سرح ومخلاف للحقلين ومخلاف العرف والاحروف، ومن صنعاء الى العرف تمانية فراس ومن العرف الى الهان عشرة فراسخ ومن الهان الى الجبلان اربعة عشر فرسخًا في صنعآء الى لجبلان اثنان وثلثون فرسخًا ومن لجبلان الى ربده ورمع اثنا عشر فرسخاً ومخلاى خولان في ظهر صنعآء ومخلان حدر وحوشب ومخلان على كذّابة من سار فيم هلك ومخلان بهشاء ومخلان حراز وهوزن ومخلاف الاخروج ومجنم ومخلان حضور ومخلان مارن وجملان وفيه مديفة صيهد ومخلان ساكن وشبام وبيب انعم والمصانع وبسكنها آل ذي خوال اوهم وليه معار ومنهم جعفر بن

عبد الرجن بن كريب للوال ومخلان واطع والمغلك وهو بين صنعاء وشمام ومن صنعاء.الى شمام تمانية فرايخ ومخلان الصعدة ومخلان حياش وملجان ومخلان حكم وجازان وموسى والشرجة ومخلان حجبور والمغرب أ والسكك بين بصرة وصنعآ تسع واربعون سكة ومن صنعآء الى ذمار اربع سكك وبين ذمار وعدن سبع سكك وبين ذمار ولجند اربع سكك وبين صنعآء ومارب سبع سكك وبين مارب وعبدل وهي حضرموت على الابل تسع سكك أ ووجدنا في ديوان للخراج لبعض العمال على اليهن ان جبائتها ستمائة الف دينار وهذا آكثر ما ارتفع منها في هذة الدولة وكانت اعال اليمن في الاسلام مقسومة على ثلثة ولاة ، فوال على للجند ومخاليفها وهو اعظمها ، ووال على صنعآء ومخاليفها وهو اوسطها ، ووال على حضرموت ومخاليفها وهو ادناهاء

قال اهل الیمن بَنُتُ الشیاطین لذی تبع ملك هدان حین تزوج سلیمان علیه السلام بلغیس قصورًا وابنیة وکُتِب فی جرنحن بنینا سبا وبنینا سلجن وصرواح ومروح وبرون وبرحاصه وارین وهنده وهُنیدة وقیسوم بغاعة وقری نماط ، بُنِی هذا القصر سنة كانب بهوتنا بمصر، قال

وهب بن منبّه فاذا هو اكتر من الف ستة وسخائة سنة الله ووُجه في قصر لشمّر كتاب بالحميرية هذا ما بناة شمّر آبن عشر بعبوب لسيدة الشمس، ووُجه على باب مدينة ظفار مكتوب لمن ملك ظفار، لغارس الاحرار، لمن ملك ظفار، لحمير تحاراى يرجع الى جير، وكانت للبشة قد غلبت على البهن فكلها منهم اربعة ملوك اثنتين وسبعين سنة الله

الطريق من محمد سعد الى البصرة ، الى البارق ثم الى الاصلع ثم الى سلمان ثم الى اقر ثم الى الاجاربة ثم الى عين صيدم ثم الى عين جهل ثم الى البصرة ۞ من البصرة الى البصرة أن من البصرة الى السخاية ثم الى الله فيرثم الى الأحيل ثم الى السجر ثم الى الكفير ثم الى السجر ثم الى الله ماتومة ثم الى الرحيل ثم الى السبوعة ثم الى البسنوعة ثم الى العسب ثم الى البسنوعة ثم الى السماح ثم الى العمودية ثم الى القريتين ثم الى رامة ثم الى طخفة ثم الى ضرية ثم الى جديلة ثم الى فلجة ثم الى الرقيبة ثم الى قنا ثم الى مران ثم الى وجرة ثم الى اوطاس ثم الى ذات عرق بتهامة ثم الى بستان بنى عامر ثم الى مكة ، من المهامة الى مكة ، من المهامة الى مكة ، من المهامة الى

Dans A, ce mot se termine par un نعس, et présente le groupe بعدن.

للحديقة ثم الى السبح ثم الى الثنية ثم الى السقى ثم الى السدّ ثم الى الصداة ثم الى سويقة ثم الى القرينيين من طريق البصرة ثم الى المنازل التي قد مرّ ذكرها من طريق البصرة الى مكّة أن الطريق من عان على الساحل الى مكّة ، من عان الى فوق ثم الى عوكلان ثم الى ساحل هاة ثم الى الشحروهي بلاد الكندة ثم الى مخلان كندة ثم الى قرية عبد الله بن مذج ثم الى مخلاف عج ثم الى عدن ابين ثم الى مغاص اللؤلؤ ثم الى مخلان بنى مجيد ثم الى المنجلة ثم الى مخلان الركب ثم الى المندب ثم الى مخلان زبيد ثم الى غلافقة ثم الى مخلان على ثم الى الحودة ثم الى مخلان الحكم ثم الى سحيم ثم الى مرسى ضنكان ثم الى مرسى نحلى ثم الى السرير ثم الى عناب ثم الى المرجاب ثم الى السعسة ثم الى منزل ثم الى جدّة ثم الى مكّة أنه الطريق من خولان ذي سخيم الى مكّة ، من خولان ذي سخيم الى بيشة يقطان ثم الى ضنكان ثم الى حلى ثم الى بيشة ثم الى قنونا ثم الى للحشة ثم الى درقة ثم الى عليب ثم الى نية ثم الى بدرك ثم الى يهم ميقات اهـل تهامـة ثم الى ملكان ثم الى مكَّة ۞ الطريق من مصر الى مكَّة، من الغسطاط الى للحب ثم الى البويب ثم الى منزل ابن صدقة ثم الى عجرود ثم الى الدمة ثم الى الكرسي ثم الى للعبر ثم

الى مغرل..... ثم الى ايلة ثم الى حفا ثم الى مدين ثم الى الاعرآء ثم الى مترل..... ثم الى الكلابة ثم الى شعب ثم الى الدينة ثم الى السرحتين ثم الى البيضآء ثم الى وادى العرى ثم الى الرحيبة ثم الى ذى المروة ثم الى المدينة ثم الى المنازل التى تقدم ذكرها من المدينة الى مكية ﴿

الطريق من دمشق الى مكّة ، من دمشق الى منزل ثم الى. اخر ثم الى ذات المنازل ثم الى ينوع ثم الى تبوك ثم الى المحينة ثم الى الاقرع ثم الى للمنفية ثم الى وادى القرى ثم الى الرحيبة ثما الى ذى المروة ثم الى السويد آء ثم الى ذى خشب ثم الى المدينة ثم الى المنازل التي تقدم ذَكرها الى مكَّة أَ الطريق من البصرة الى الجامة ، من البضرة الى منزل..... ثم الى كاظمة ثم الى منزل..... ثهم الى القرعآء ثم الى طخفة ثم الى الصمان ثم الى خسة منازل ثم الى سلجة ثم الى السال ثن الى الجامة ﴿ اعراض البهامة أ حجر وحود وفي من حجر على يوم وليلة والعرض وهي واد يشق الهامة من اعلاها الى اسغلها وفيه قرى والمنفوحة وتوضي والمقراة والنجارة ووادى الفتار أ قرى التحرين ، للحطّ المعطيف الأورة وهجر والعورق ويلتنوبة والمشقر

والزارة وحولية والسابون و إربي والغابة الطريق من المحامة الى الحروج شم الى الحرج شم الى الحروج شم الى الحرج شم الى الصغآء شم الى بعران شم الى الحي شم الى الصغآء شم الى مربع شم الى المحجرة شم الى المفازل التى تقدم ذكرها شم في طريق الجادة الى صنعآء الله المبريد في الحلكة تسعمائة وثاشون سكة ونفقات الدواب واثمانها وارزاق البريد والفرانعين مائة الف واربعة وخسون الف دينار واحدة الى

مسلك التجار اليهود الراذانية الذين يتكلّون بالغارسية والرومية والعربية والاندلسية والصغلبية والرومية والعربية والاندلسية والصغلبية يسافرون من المغرب الى المشرق ومن المشرق الى المغرب برًّا ويحملون من المغرب الخدم والجواري والغلمان والديباج وجلود الخز والسيون ويركبون من فرنجة في البحر الغربي فيخرجون بالفرما فيحملون تجاراتهم على الظهر الى القلزم وبينها خسعة ايام وعشرون فرسخًا ويركبون البحر الشرق من الغلزم الى الجار وجدة ثم يمضون الى السند والهند والمهند والصين فيحملون من الصين المسك والعود والكافور والصين فيحملون من الصين المسك والعود والكافور

والسابور .B

A: ألسماك. Cette copic intervertit souvent l'ordre des lettres. C'est ainsi que, quelques lignes plus bas, elle donne pour pour فيمسعرهم, qu'il faut lire فيعشرهم.

والدارصىي وعبر دلك عما لجمل من بلك السواى حني برجعوا الى العلزم نم محملونه الى الغرما نم يركمون ي الحر العرى وريما عدلوا بتحاربهم الى العسطنطبيمة معاعوها ورتما صاروا بها الى ملك مرحم مستعوبها هناك، وان شاقًا حملوا بحاربهم من مرحمة في الحر العربي مخرحون بانطاكنه ويسترون على الارص بلب مراحل م بركبون في العراب بم الى بعداد بم بركبون في دحلة الى الاللَّهُ 1 ومن الاللَّهُ الى عال والسمد والهند والصبي كلُّ دلك متَّصل بعضة بنعص ، فأما التحار الروسيون وهم جنس من الصعالمة فانهم محملون حلود للمز وحلود النعالب السود والسبوى من اقصى صعلته الى التحر الرومي منعسرهم ملك الروم وان ساؤا ساروا في سعن بهر الصعالمة الما المام المار ومعسرهم صاحمها مم مصدرون الى محر حرحان محرحون في اتى السواحل احتوا وسطر هدا الحرخسمائد مرس ورعا حلوا تحاواتهم من حرحان على الابل الى بغداد ، عاما مسلكهم في السرّ من للحارج ممهم محرح من الامدلس ومن مرحة ممعدر الى السوس الاقصى فنسمر الى طحم بم الى افتريقية بم الى

Les deux copies portent LII, leçon dont le fausseit est évi-

مصرتم الى الرملة ثم الى دماشق ثم الى الكوفة ثم الى المعودة ثم الى بغداد ثم الى البصرة ثم الى الاهواز ثم الى فارس ثم الى كرمان ثم الى السند ثم الى الهند ثم الى الصين، وريما اخذوا خلف ارمينية في بلاد الصقالية ثم الى خليج مدينة الخزر ثم في بحر جرجان ثم الى بلخ وما ورآء النهر ثم الى الصين الله المسين المسين

وكان كسرى أبجب من خسة وجوة الجب عنه من قدم أمن العذيب من الشام من هيت ومن قدم من الجاز واليمن من العذيب ومن قدم من الخزر واللان من المباب والابواب ويُكتَب اليه بخبرهم ويغيمون الى ان يبرز امرة فيهم الا

الم قسمة الارض المعمورة على اربعه اقسام ا

أروق فية الاندلس والصغالبة والروم وفرنجة وطنجة الى حدّ مصر، ولوبية وفيها مصر والقلزم وللبشة والبرير وما والاها، والبحر للنوبي منها تهامة والبين والسند والهند والصبي ، واسقويا منها ارمينية وخراسان والترك وللهند والحديا قسمة غير هذه القسمة أ

عاد الارص عنار صعلية والاندلس

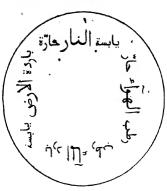
¹ A : partout قوم, nous avons suivi de préférence les leçons de B dans ce paragraphe fort mutilé.

وبالهند نار تشتعل في حجارة ان رام احد ان تحمل منها شعلةً لم تتعد أوانه ليس بصقلية المل اللبار الذي يستى فرسان ولا في بلاد قرطبة قردة لكنترة السباء بها ، وانَّه في بلاد الروم على بحر للخرر بلاد تدعى المستطلة المطربها دائم الشتآء والصيف لا يقدر اهلها على دراس زرعهم وتذريته واتما بجعونها في البيوت في السنبل ويخرجون منها بفدر حاجاتهم فمغركونه بالايدي ثنم يطمن ويخبزء وى بلادهم بزاة كثيرة ، وأهل الجاز واليهن يمطرون الصيف كلُّه ولا يمطرون في الشنآء مطر صنعآء وما والاها في حزيران ويموز واب وبعض ايلول ومن الزوال الى المغرب بلغى الرجل الموجل فبكلمة ويعول عجل فبل الغدث لابد لا بدّ من المطر في هدة الايام أن ومن التحائب الله وجد في الاندلس عند فحها في مدينة الملوك بيب وهو بيب الملوك فوجد فبه الربعة وعشرون تاجاً عدد ملوكهم لا بدرى ما قيمة التاج منها وعلى كل تاج اسم صاحبه ومبلع سنبه وكم ملك من السنين ووجد في هذا البيت مائدة قالوا انسها مائدة سليمان بن داود عليها السلام وعلى البيت الاخر اربعة وعشرون قفلاً كلَّما مَلَك مَلِكٌ منهم زاد عليه قفلًا لا بدرون

¹ Il est probable qu'il y a ici une nouvelle lacune.

LE LIVRE DES ROUTES ET DES PROVINCES. 119
ما في البيت ، فلما ملك آخر،ملوكهم قال لا بد في من إن
اعرف ما في هذا البيت وتوهم أن فيه مالاً قاجمعت الاساقفة
والشمامسة واعظموا ذلك وسألوة أن يأخذ بما فعل الملوك
قبله فابي فقالوا له أنه ما يخطر على بالك من مال تسراة
فحن ندفعه اليك ولا تفحه فعصاهم وفتح الباب فاذا في
البيت تصاوير العرب على خيلهم بعمائهم وتبابهم وقسيهم
ونبلهم وسلاحهم ، فدخلت العرب بلدهم في السنة التي
فتح فيها ذلك الباب ﴿

وهذه دائرة صورتها للكآء على شكل الدنيا واظهروا للعيان أن الله تعالى بلطف تدبيرة جعل بخارج هذه الطبائع الاربع من اطرافها وحواشيها التي شاكل بعضها بعضاً كامتزاج للر بالحرّ والبرد بالبرد على ما في هذا الشكل حتى خلق منها هذا العالم مع ما بينهها من التعادى والتضاد أن



وعليه توكلت

الحمد للهكثيرا

حميع ما في هذا إلربع حارٌّ يابس طبع جيع ما في هذا الربع حارّ رطب طبع النار والمرة الصفراء والصيف واليسآر لهوآء والدم والربيع والصبا وله التبهن المشرق وريحه الصبا وساعاته الوابعة ريحه الحنوب وساعاته الاولى والثانية الثالثة زمن قوى البدن القوة والخامسة والسادسة ومن قوى البدن القوة النفسانية والحيوانية ومن لطبيعية الهاضمه ومن المداقات المذاقات المرارة ومن الكواكب لحلاوة ومن الكواكب الفهر والزهرة المريخ والشمس ومن البروج السرطان من البروج الحمل والثور والجوزآء، والاسد والسنبلد،

بالله الاستعانة

والبع الرغبة

جميع ما في هذا الربع بارد يابس لمآء والبلغم والشنآء والكبر والمغرب طبع الارض والمرة السودآء وللحريف يريحه الدبور وساعاته العاشرة وللحادية والاكتبهال وللحومي وريحه الشمال عشرة والثيانية عشوة ومن المداقات وساعاته السابعة والثامنة والتاسعة ما اشبه المآء ومن الكواكب المشترى | ومن القوى الماسكة ومن المذاقات عطارد ومن البروج الجناي ولسالو القابضة ومن الكواكب زحل ومن البروج الميزان والعقرب والقوسء

جيع ما في هذا الربع بارد رطب طبع للحوت ومن القوى الدافعد ،

ومن عجائب البنيان الهرمان بمصر سمك كل واحد منهما اربعمائة ذراع وها رخأم ومرمر والطول اربعمائة ذراع في عرض اربعمائة ذراع مكتوب عليها كلّ عجيب من الطبّ والتعاويذ ومكتوب عليها ايضًا من يدعى قبوة في مكلم فليهدمها فان الهدم ايسر من البنآء ، واذا خراج الدنيا لا يقوم بهدمها..... وبها رومية.... والاسكندرية روى انها بنيب في ثلثائة سنة وان اهلها مكثوا سبعين سنة لا يمشون فيها بالنهار مخافةً على ابصارهم من شدّة بياض حيطانها ، ومنارتها المجيبة على سرطان من زجاج في البحر، وانه كان فيها سوى اهلها ستمائة الف يهودي خُول لاهلها ، ومنف مدينة فرعون ومقر اقامته وجنده بحيرونء واسطوانتان بعيى شمس بارض مصرمن بقايا الشياطين كانت هناك في رأس كلّ اسطوانة طوق من نخاس يقطر من احدها مآء من حت الطوق الى نصف الاسطوانة لأ يجاوزة ولا ينقطع قطرة ليلاً ولا نهارًا وموضع الاسطوانة اخضر رطب ولا يصل المآء الى الارس وهي من بنآء هوشهنك ، وتلعة سوق الاهواز وهي قلعة فوق قلعة ، ومثلها على بغائها قلعة السوس الاقصى وفي بنآء هوشهنك، والروم تقول ما بني بالحجارة ابهى من كنيسة الرها ولا بني

منها ۸۰ د

بالحجارة ابهى من كنيسة حص ، قال ابو القسم وأنا اقول ما بنى مالجص والاجرز ابهى من ايبوان كسرى بالمدائن فتهادم بالكونة ، قال الشاعر

وبنت مجدها اوائل تحسطا ن واقوالها ببهرام جسور وبنت محدها اوائل تحسطا ن واقوالها ببهرام جسور وبايسوانه الخورنق فيه عرفوا رشد ملكم والسدير ولا بنى بالجارة وعدد من الحديد وبلاطه من الرصاص ۞

ومن عجائب استحالة المياه جبل باليمن ينبع من قلبة مآء فيسيل على جانبه وقبل أن يصل ألى الارض بجد فيصير هذا الشب الجاني الابيض ،

وواد باذربیجان بجری ماؤه ثم یستحیل فیصیر صفائح

ومن عجائب طبائع البلدان ، انه من دخل التبت لم يزل صاحكًا مسرورًا من غير سبب يعرف حتى يخرج منها ، ومن دخل من المسلمين بلادًا في اخر الصين يدى سيلا فيها الذهب الكثير استوطفها لطيبها وما يخرج منها البتة ، ومن اقام بالموصل حولاً فيفقد عقله او وجدة تاقصا ولا يوجد بها احد وجهه احريً............

ابرويز A et B أبرويز.

Les copies donnent seulement احدى وحفه اح Après ce mot commence une lacune assez longue.

عدّة من توابل الاهواز اخبرند انهن زما تبلن المولود فوجدند مجومًا، وقد جمعت وقية الاهواز الافاع في فوجدند مجومًا، وقد جمعت وقية الاهواز الافاع في جبلها الطاعن في منازلها المطل عليها وفي بيوتها العقارب للجرارات القتّالة والغالية، وكلّ طيب يتغير بها بعد شهرين وكذلك بانطاكية، ومن دخل بلاد الرنج فلا بدّ من أن يجرب، ومن ادام الصوم بالمصيصة في الصيف هاجت بد المرقة السودآء ورما جُنّ، ومن سكن البحرين عظم طحالة، قال الشاعد

ومَن يسكن البحريين يعظمْ طحالُه ويحشو بما في بطنه وهو جائع

ولهم بسريقال له النايحى اذا انتبذ وشرب غير عرقة الساب حتى يصغرها ، ومن مشى بيترب وجد عرقا طيبًا لشيراز من ارض فارس نغمة طيبة ۞

مقالة للكآء في الارض ، احسن الارض مخلوقة الرتى ولها السن السريان واحسنها مصنوعة واحسنها مصروفة طبرستان واحسنها مسخرجة نيسابور واحسن الارض قديمة وحديثة جندى سابور ولهم حسن الانجار ومرو

ولها الريتون والماجان والغوطة ولهما الواديان ونصيبين ولها الهرماس والصميرة ولها تحوي الله الهرماس والبصرة ولها المهروان وبغارس شعب بوّان ومستشرف شهرزور ولها من هاهنا بستان ومن هاهنا بستان والمدائن والسوس وتستر وهي بين اربعة اودية دجيل والمسرقان وماهان وبوريان ونهاوند واصبهان وبلخ ، انزهها واجتعها طيبًا وحسنيًا مستشرف سمرقند من جبل الصغد أن

قال قباذ الملك اجود عملاتي فاكهة المدائس وسابسور والراجان والريّ ونهاوند وحلوان وماسبدان أ

مخارج الانهار ومصابها ، مخرج جیسون نهر بلخ من جبال التبت و میر ببلخ والترمد وخوارزم حتی یصیر الی بحر جرجان ، ومخرج نهر السند من جبل سغیان وهو بالمنصورة مصبه فی البحر الشرق بعد ان بحمل منه انهار بلاد الهند ونهر الشاش ، ومخرج الغرات من قالیقلا و میر بارض الروم و بحیء الی کمخ و بخرج علی میلین من ملطیة و بحیء حتی یبلغ الی سمیساط فیصمل من هناك السفن ، ومخرج دجلة من جبال آمد و میر بجبال السلسلة و بستمد من عیون کثیرة من نوای ارمینیة ثم مر ببلد و بحمل السفن والاطوان ویستمد من الزایین والنهروان ویصیر فی البلة ثم یصب فی دجلة الابلة ثم یصب فی

البحر الشرق ، ومخرج الرس نهر ارمينية من قاليقلا ويمر بارّان ويصب فيه نهر ارّان ثم يمرّ بورتان ثم يمرّ بالجمع فيجمع هو والكر وبينهها مدينة البيلقان ويمر بالكر والرس اذا اجمعا فيصبّان في دجلة ويصبّ الزاب الكبير بالحديثة ويصبّ الزاب الصغير بالسنّ ، ومخرج النهروان من جبال ارمینیة ویمر بباب طلوی ویسمی هناك مامرا ا ویستهد من القراطيل واذا صار بناحسري سنّي النهروان ويصبّ في دجلة اسغل من جبل ، ومخترج للحابور من رأس عين ويستمدّ من الهرماس ويصبّ في الغرات بقرقيسيا ، وتخرج البليخ من عين الدهبانية من ارض حرّان ويصبّ في الغرات اسفل من الرقة ، ومخرج الهرماس من طور عبدين ويصبّ في الخابور، ومخمج الثرثار من الهرماس ويمرّ بالحضر ويصب في دجلة ، ومخرج نيل مصر من جبل القر ويصب في بحر 2 خلف خطَّ الاستوآء يطيف بارض النوبة ويجيء الى مصر فيصبّ بعضه بدمياط في البحر الرومي ويسسق باقيم الغسطاط حتى يصير في البعر الروى ، ومخرج دجيل الاهواز من ارض اصبهان ويصب في البحر الشرق، ومخرج نهر جندی سابور من اقصی اصبهان ثم یصب فی دجیل

¹ Tout ce paragraphe est mutilé et incomplet.

[.] في تحدو: B "

الاهواز، ونهر السوس من الريتون ويصب في دجيل الاهواز والمسرقان هو يحمل من شاذروان تستر ويصب في البحر الشرق، ومخرج رندروذ وادى اصبهان منها ويستى رساتيقها وفي سبعة عشر رستاقا ثم يغور في رمل اخرها ثم يخرج بكرمان على ستين فرسخا فيستى ارض كرمان ثم يصب في البحر الشرق، ومخرج سبحان نهر ادنة من بلاد يصب في البحر الشامى، ومخرج جبحان نبهر المسيصة من بلاد الروم ويصب في البحر الشامى، ومخرج جبحان نبهر الرند نهر انطاكية من ارض دمشق ما يلى طريق البربر وهو يخرج من الجنوب يصب في البحر الروى ، ومخرج نهر وهو يخرج من الجنوب يصب في البحر الروى ، ومخرج نهر دمشق من ذلك الموضع ويسمى الغوطة ويصب في تحيرة دمشق من ذلك الموضع ويسمى الغوطة ويصب في تحيرة

ومن عجائب لجبال ﴿ جبل العمج الذي بين المدينة ومكّة يمضى الى الشام حتى يتصل بلبنان من حص ويمضى فيتصل بجبل انطاكية والمصيصة ويسمّى هناك اللّكام ثم يتصل بجبال ملطية وسميساط وتاليقلا الى بحر الخزر وفية الباب والابواب ﴿ تمّ

تم الكتاب وللحمد لله كثيرًا وصلى الله على رسوله وآله وسلّم تسليمًا أن

¹ Ici finit la copie B. Ce qui suit appartient à la copie A seule-

وكان الغراغ من نسخه عشية يوم الخميس الثاني من شهر رجب المبارك سنة ثلثين وستمائة غفر الله لمن قرأ فيه ودعا لكاتبه بالتوبة والمغفرة آمين يا ربّ العالمين ، ،

ESSAIS

SUR L'HISTOIRE ÉCONOMIQUE

DE LA TURQUIE,

D'APRÈS LES ÉCRIVAINS ORIGINAUX.

PAR M. BELIN,
secrétaire-interprête de l'empereur à constantinople.
(suite et fin.)

SULTAN SELIM III.

Ge monarque monta sur le trône le 1 1 redjeb 1 203 (7 avril 1789). L'état du trésor ne permettait pas de songer aux bakhchîchi-djulous; les mévâdjib même n'étaient pas payés; tout ce qu'on put faire pour ménager l'esprit des milices, ce fut de leur distribuer un qyst, le 15 ramazan l. Résolu, malgré les obstacles, à déraciner les abus contre lesquels tant d'efforts, et en particulier ceux de son père, avaient échoué, sultan Sélim écrivait au qaïnmaqâm, en réponse aux plaintes que provoquaient ses réformes : « Vous connaissez tous les charges de l'État; quant à moi, je suis prêt à me contenter seulement de pain pour ma table. A tout ce que je fais, on s'écrie : « Il agit

¹ Djevdet, 246, 247

« comme son père!» Mais, pour Dieu! le pays s'en va; encore un peu, et on ne pourra plus le sauver; je vous parle sincèrement, agissez de même 1. » Quoi qu'il en soit, le sultan ayant donné l'ordre d'augmenter de dix hommes le chiffre de chaque orta de topdjis, et de prélever leur solde sur les mahloul, on plaça sous ses yeux des rôles complets, ajoutant qu'il n'y avait pas de vacances, qu'il faudrait attendre vingt à trente ans pour arriver, par les vacances, à l'inscription du nombre d'hommes indiqué. « Que signifie cela? répliquait le sultan; en tout et partout, on me cache la vérité; deux de mes barbiers me confessent qu'ils sont porteurs d'écâmé de topdjis, et pourtant, si je demande des hommes pour l'armée, on me dit qu'il n'y a pas de soldats; si j'ordonne des levées, on me répond que le trésor est sans argent; si je veux remédier aux abus, on m'objecte que le temps n'est pas favorable. Je ne veux dépouiller personne; mais j'entends que les mahloul soient donnés à qui de droit; si cela est injuste, qu'on s'y refuse; mais Dieu punira tout ami de la vérité qui ne lui prêtera pas son concours. Voilà, voilà comment périssent les empires!» Au reste, voyant que la réforme ne pourrait être que l'œuvre du temps seul, et que, dans cet état de complet dénûment, l'armée ne pouvait marcher en avant, le sultan se borna à la défense des places 2. D'ailleurs, le pays n'était pas épuisé simplement par la continuation des hostilités, mais il l'était

¹ Djevdet, 265. Cf. plus haut, année 1063.

² Id. IV, 266.

par les taxes de guerre levées en double et en triple, à leur profit, par les aïans, qâdis, païbs et autres agents de l'autorité. De plus, quand un vizir était nommé au gouvernement d'une province, il avait, en sus du didîzê officiel, à faire des cadeaux au grand vizir et à d'autres personnages; et si l'éïâlet était important, il devait payer une certaine somme au zarb-khâne. En outre, les vâlis étant changés deux ou trois fois par an, et passant de Roumélie en Anatolie et vice versa, ils avaient à supporter des frais de voyage considerables, de sorte que toutes leurs préoccupations n'avaient d'autre objet que de rentrer dans leurs débours. Les siéges des gâdis et des naibs étaient souillés par la corruption ou l'ignorance. D'autre part, les titulaires de ziâmet, timár et mougâtéa, et les mutévellis de vaqouf étant criblés de dettes, vendaient leurs revenus aux sarrâfs, moyennant bonne somme, et par avance 1; ceux-ci, à leur tour, les réaffermaient à des tiers, en ajoutant au prix de vente celui qu'ils avaient déjà payé aux premiers vendeurs. Sûrs d'un puissant appui, ces sarrâfs assuraient l'impunité aux sous-fermiers, et, en récompense de leur zèle à satisfaire leur cupidité, ils leur promettaient, pour l'année suivante, des iltizâm plus productifs encore; de la sorte, tel mougâtéa qui avait été affermé vingt ans auparavant au prix de 5,000 ghourouch, était monté successivement jusqu'à 25,000 2. Le

صرافلره طولغون بدللر ايله الزام أيدوب ا

² Djevdet, IV, 269.

djiziè était perçu même des enfants au berceau !, et les moubdiéadjis rançonnaient le paysan par toutes sortes d'avanies; aussi, dans le khatt adressé au gaimmagâm, le sultan s'écrie : « Aucune vexation, aucune avanie n'a été omise par les agents de l'autorité; Dien nous en demandera compte un jour à tous; qu'aurons-nous à répondre? Vous vous concerterez avec le cheikh-ul-islam et les grands de l'empire pour mettre fin aux abus; je veux qu'on dise la vérité tout entière. » En exécution de ce firman, dont je ne rapporte pas ici toutes les sévères dispositions, de nombreux medjlis furent tenus pour rechercher les améliorations réclamées par le prince; et, finalement, un conscil général eut lieu, au kiosque d'Erivan, sous la présidence du sultan, le 20 chaban 1203 (avril 1789), et devant servir, en quelque sorte, de préliminaire aux réformes qu'il mûrissait 2. Cette assemblée genérale fut suivie d'autres réunions tenues chez le cheikh-ul-islam, où l'en discuta les réformes à introduire dans les différentes branches de l'administration. On reparla, sans résultat, de l'emprant de 15,000 bourses à contracter en Hollande, et l'on songea à solliciter un prêt du gouvernement espagnol; mais l'un et l'autre projet furent abandonnés, aussi bien que celui d'un emprunt au Maroc ou dans les régences d'Alger et de Tunis. « De quelque côté qu'on se tournât, dit l'historiographe, on recevait de belles réponses, mais point d'argent 3.

¹ Voy. mon Etude sur la propriéte, n° 93

^{. &#}x27;Djevdet, IV, 271. - 3 Id p. 278.

Aussi, en désespoir de cause, et pressé par la Suède. qui réclamait le payement de son subside 1, le gouvernement dut recourir aux moyens employés sous le dernier règne : la fonte des vases d'or et d'argent et l'altération de la monnaie. Gardant pour son usage uniquement le strict nécessaire, le sultan envoya au zarb-khânè tous les ustensiles d'or et d'argent de sa maison; les sultanes et les grands de l'État snivirent cet exemple, ainsi que les gouverneurs des provinces; et le cheikh-ul islam interdit l'usage légal de tous les objets précieux, tels que selles, housses biodées, etc. à l'exception du cachet et des armes. Les matières d'or et d'argent, arrivant ainsi de tous côtés, furent converties en numéraire, et donnèrent au trésor, au commencement de 1204 (septembre 1789), une assance artificielle.

Les hostilites avaient recommencé avec la Russie vers la fin de 1203, et l'année suivante, malgré ses efforts énergiques, le sultan éprouva des échecs et fit des pertes graves durant l'hivernage de l'armée a Choumla²

1204 (1789-90) La flotte devait reprendre la mer au printemps, mais elle était aussi dépourvue d'hommes que de fonds, et, comme les recrues étaient insuffisantes, un décret imperial, des pre-

¹ Le mode de payement de cr subside, fixé à la somme totale de 20,000 bourses, avait été arrêté dans un sened, signé a Beicos, le 18 chaoual 1203 == 11 temmouz 1789 (Djevdet, IV, 288)

² C'est dans le récit de cett malheureuse campagne que notre auteun emploie, pour la première fois, l'expression bâchi-bozouq attoupes irrégulières (Djevdet, loc. land 320)

miers jours de ramazan, enjoignit aux fonctionnaires du bîroun et de l'endéroun de fournir, chacun selon sa position, cinq à dix hommes équipés, et de les envoyer au capitan-pacha; les ulémas seuls, prétextant leur pauvreté, ne donnèrent pas leur contingent². Déjà, du temps de sultan Abdulhamid, quand ce prince donna l'ordre à ses sujets de porter et de vendre à l'hôtel des monnaies, à raison de 10 paras la drame, tous leurs objets superflus d'or et d'argent, les ulémas s'étaient abstenus de fournir une seule drame; et ils avaient agi de même, sous le règne de Sélim, lorsque, l'aunée précédente, ce prince avait dû recourir a la même mesure. Non contents de cette abstention, les ulémas, par leurs propos, excitaient encore à la haine et au mépris du gouvernement. Aussi, cédant à son indignation, le sultan, dans un hhatt au qaimmagâm, s'exprime amsi : « Chacun sait qu'à mon avénement le zarbkhâne n'avait en capital que 2,000 bourses; hhazne de l'endéroun et du harèmi-humâioun ne con naient pas plus de 150 bourses, et le khaznè du mîri n'en avait pas une seule, nous avions la guerre avecla Russie et l'Allemagne; le pays était dépourvu d'argent, quand il lui aurait fallu d'immenses ressources pour lutter contre de si puissants ennemis. Après de longues délibérations, sanctionnées par fetva du cheïkh-ul-islam, j'ai décrété l'envoi au

Endéroun-ou-bironn-ridjali « tous les fonctionnaires. » (Usci-Zafer, 75)

² Djevdet, 1V, 369.

zarb-khâne de tous les objets d'or et d'argent, défendus, d'ailleurs, par la religion, et voici que certains ulémas et ridjal, égoïstes et impies, blâment ma conduite et tiennent des discours malveillants et séditieux; ce n'est pourtant pas moi qui ai commencé la guerre; je n'ai fait que la continuer, de leur propre consentement. Au reste, il n'y avait guère en caisse, je l'ai dit, que 2,000 bourses; et, depuis mon avénement jusqu'à zilhidjè, le zarbkhânè seul, d'après les relevés que j'en ai fait dresser, a fourni plus de 25,000 bourses pour les frais de la guerre. Certes, ce ne sont pas mes détracteurs qui ont donné cette somme; elle m'est venue de Dieu; la religion et l'État n'ont nul besoin de leur concours; je ne leur demande que du silence, et je saurai punir les perturbateurs du repos public 1. »

Le sultan faisait des efforts inimaginables pour pourvoir aux besoins pécuniaires de l'armée²; mais la victoire lui était infidèle, et chaque jour lui apportait, pour ainsi dire, la nouvelle d'un nouveau revers jusqu'à la chute de Matchin³, après quoi, la paix fut signée avec l'Allemagne, à Sistov, le 12 zilhidjè 1205 (juillet 1791⁴). L'échange d'un sened, contenant les bases de la paix entre la Porte et la Russie, avait eu lieu à Galatz, le 10 du même mois⁵.

1206 (1791-92). Les récentes mutineries des

¹ Djevdet, IV, 37,

¹ Id. p. 302

^{*} Id. p. 471.

⁴ On en trouve le texte dans Djevdet, V, 387.

Djevdet, IV, 511

savári-odjaqlary, c'est-à-dire des sipâh, des silihtar et des quatre beuluks, pendant la dernière guerre; la désorganisation complèté de cette milice figurant sur les rôles pour 12,000 hommes, tandis qu'elle n'en avait que 2,000 d'effectif, la plupart des ècâmè ayant passé dans les mains des kiâtibs et des tchâ-, ouchs, et étant dits, pour ce motif, qapoulou-èçâmè; l'inobservance du règlement, devenu lettre morte; le richvet faisant loi; les quatre cinquièmes de la solde des garnisons frontières gaspillés dans la capitale, le cinquième seul parvenant à destination, ou mieux à des individus ayant le nom de militaires, mais dont la seule et unique pensée était de s'enrichir, et nullement de courir sus à l'ennemi toutes ces circonstances démontraient l'urgence d'une résorme radicale de l'armée; il en était de même pour la magistrature; le même mal appelait le même remède 1.

Du reste, si l'interruption momentanée des hostilités avait allégé les charges publiques, les besoins présents et surtout éventuels du trésor nécessitaient la éréation de nouvelles ressources; et, entre autres mesures, on rétablit le droit de zidjriè, déjà imposé du temps de Mourad III, sur le vin et les spiritueux². En outre, comme le prix des denrées, devenu excessif pendant la guerre, n'avait pu reprendre de suite son niveau; et, d'autre part, comme la monnaie, frappée à cette époque à un cinquième

¹ Djevdet, V, 74 et suiv

¹ Id p. 92

de surélévation, était un obstacle à ce que l'équilibre s'établit, on ne vit pas d'autre moyen de faire diminuer la cherté qu'en créant une abondance relative par le recensement de la ville et par le renvoi, dans leurs foyers, comme jadis, de tous les étrangers 1.

Débarrassé des préoccupations de la guerre, sultan Sélim porta toute son activité sur la réorganisation intérieure du pays, le but constant de ses pensées; et, tour à tour, le costume, l'armée de terre et de mer et la magistrature furent l'objet de règlements organiques importants.

Les forces militaires de la Turquie se divisaient en deux catégories principales.

- 1° Armée de terre, qapou-qolou ou qapou-khalqy², milice soldée et casernée, d'un effectif commun de 40 à 50,000 hommes; sipâhi ou timariotes «cavalerie feudataire des étâlets,» s'élevant à 200,000 hommes environ;
- 2° Armée de mer, terçânè-hhalqy ou azeb, milice soldée de l'amirauté, d'un effectif de 2,500 hommes environ; marine feudataire ou timariote: 10,000 hommes environ.

Les qapou-qolou se composaient d'infanterie (janissaires et autres corps à pied) et de cavalerie (les six beuluks).

Tous célibataires, les janissaires recevaient, en cas d'infirmité, un uloufè de retraite, et pouvaient alors se marier. En temps de paix, il y avait qapou

¹ Djevdet, p. 108.

² Voyez ci-dessus, chap. 1v.

tous les sept ans, c'est-à dire qu'on faisait, sur le dester, le recensement du personnel, et qu'on comblait les vides par un nombre égal d'hommes, pris parmi les adjémi-oghlan. Le même système était pratiqué pour les djèbèdjis et topdjis. Les adjémi-oghlan étaient des ensants recueillis par le devchirme dans leur jeune âge; on leur enseignait la langue turque et l'islamisme; après un certain temps passé dans leurs casernes, ceux qui en étaient jugés dignes étaient placés dans l'endérouni-humáioun, les autres incorporés dans les odjaq¹. Le devchirme se pratiquait seulement sur les Bosniaques, les Bulgares les Arméniens ²; les sils de janissaires pouvaignt être admis et élevés dans les casernes des adjémioghlan et suivre la même carrière ³.

Les six beuluks avaient aussi un qapou septennal; ils se recrutaient seulement parmi les plus anciens agas de l'endérouni-humâioun, et parmi les plus braves des odjaq d'infanterie 4.

La partie feudataire de l'armée, dite aussi ciâlâtaçâkiri ⁵ et ciâletlu-açâkir ⁶, se composait d'hommes qui, jouissant, de père en fils, du dirlik « pension » du souverain, sur telle partie plus ou moins étendue du territoire, dite ziâmet et timâr, constituaient une

سائرى اوحافلره معيج اولنوب

² Voyez ci-dessus, année 1115. Voyez ci-dessus, année 1065.

Dievdet, V, 189 et suiv

⁵ Id. p. 276.

[&]quot; Id. p. 277

sorte de noblesse féodale dans la nation, se groupant sous le drapeau de leurs bannerets respectifs (sandjaq-beï), et ceux-ci sous le drapeau du beïlerbeï ou bâch-bogh « commandant en chef. » Aux plus braves, on accordait un téraqqy d'un aqtchè sur dix de revenu, quand ils s'étaient distingués au combat; les promotions étaient faites sur la présentation de l'alaï-beï, chargé du maintien des règlements organiques, et les vacances (mahloul) étaient données aux plus dignes, par bérat de la Porte, sur tezkèrè du beïler-bei 1. Les ziâmet et timâr ne pouvaient être donnés en arpalyq et en pachmaqlyq 2.

Dans la même catégorie, les iurukán et les mucellem de Roumélie devaient fournir un contingent,
si les hostilités avaient lieu en Anatolie et vice versa;
les piâdégân d'Anatolie étaient destinés aux travaux
de corvée de l'armée. Ensin, on comptait encore les
áqyndji et les gueunullu, chargés de faire des incursions sur le territoire ennemi, service qui incomba
plus tard aux Tatars 3. Les garnisons des places
fortes se composaient de troupes régulières et indigènes 4. Ces institutions, si puissantes dans l'origine,
mais depuis viciées et désorganisées, n'existant plus
que de nom, et ne pouvant opposer aux armées

Djevdet, p. 215. (Voir mon Étude sur la propriété, n° 295 et suiv.)

² Nous avons donné plus haut (année 1159) la définition de l'arpalyq; le pachmaglyq était une concession, au-dessous de 20,000 aqteliè, donnée en dotation (méach) aux hhasséhi-qâdin, sur les hhâs impériaux. (Djevdet, V, 292)

Djevdet, 1, 205.

[.] Id. p. 199 برلو موطف مستحفظ عسكر "

JANVIER-FEVRIER 1865.

modernes qu'un ramassis d'hommes incapables de leur résister , démontraient la nécessité de mettre à exécution les plans réformateurs (nizâmi-djédid) conçus et essayés par sultan Moustafa, père de Sélim.

La marine feudataire se composait aussi des sandjag compris dans l'éiâlet du capitan-pacha 2. Plus tard, de nouveaux livas furent ajoutés à cette circonscription, et l'on inscrivit au déria-galémi «bureau des fiess maritimes» les odjag des ïaïa et des mucellem d'Anatolie. Il se forma ainsi diverses escadres (qol, qol), de sorte qu'en sus des navires de l'État (mîri), la marine ottomane comptait encore quarante à cinquante voiles feudataires. Ultérieurement, on voulut réunir en odjaq les soldats de marine (lévend) tirés de ces sandjag; mais l'indiscipline de ce corps força sultan Abdulhamid à le dissoudre et à en supprimer même le nom. Sultan Sélim réforma entièrement ce système, et promulgua une loi réglant le classement des navires de la flotte, l'acceptant le classement des navires de la flotte de la flot vancement du personnel, l'élévation de la so annuelle³, vu la dépréciation du ghourouch, l'ads

بو مقوله 'درنای عسکر ایسه عساکر منمطمه فرشوسنده ا (.Djevdet, V, 198, 210) بر ایشه برامیهجعندن

² Cet étalet était composé des sandjaq ou liva suivants: Gallipoli, chef-lieu; Négrepont, Lépante, Metelin, Sighadjyq, Qodja-Ili, Qarly-Ili, Rhodes, Bigha; et, en Morée, Misistra, Chio, Navie et Mehdie. Chaque mutécarrif « titulaire » de liva portait le titre de déria-beü, et allait rallier le pavillon du contre-amiral avec le nombre de navires lui afférant. (Djevdet, V, p. 111, et Aini-Ali, édition de S. Exc. Ahmed Véfyq-Efendi.)

³ Sáhánè. (Djevdet, V, 169, 225.)

ministration du matériel, et enfin les conditions d'admission.

Le corps des ulémas, chargé à la fois de l'enseignement et de la justice, appela aussi l'attention de l'auguste réformateur. Il fit procéder, le 3 zilqydè. à un examen général des titulaires actuels de rooucitedrîs « diplômes de professorat, » lequel eut pour résultat de laisser ces diplômes entre les mains seulement de qui en était digne. Le muderrislik conduit au mevléviet et au gazi-askerlik, et l'on parvient à ce premier grade par le mulâzémet « suppléance, » lequel s'obtient après un certain stage dans les medrèce, en qualité de dânichmend; le tâlib «élève,» postulant à ce dernier titre, reçoit les leçons 2 d'un professeur du degré khâridj; il est adressé ensuite à un second professeur, puis à un troisième, et, après avoir passé en qualité de dânichmend par les degrés khâridj, dâkhil et sahn, il devient mulâzım, son tour venu, et son nom est inscrit sur le rouznamtchèu-humâioan. Le mulâzim qui établit ses droits au titre de mumtåzul-agrån vè-gydvetul-ulémåil-muhaggygyn 3 re-·çoit d'abord d'un professeur khâridj le diplôme de professeur; puis, avançant hiérarchiquement, il devient muderris des rangs dâkhil et sahn; ceux qui ne peuvent atteindre ce degré passent dans la magistra-

Djevdet, p. 169. (Voyer, sur la technologie maritime ottomane, Djevdet, p. 134 et suiv.)

[.] محرك اولوب °

^{&#}x27; Voyez mon *Idjázè* «diplôme de licence pour le professorat,» *Journ. as.* mai-juin 1855, p. 548

ture (qázityq). Autrefois les simples dánichmend du sahni-cémán « des huit medrècè de la mosquée de l'âtih » étaient tous des ulémas distingués, dont les plus anciens, díts mou'id « répétiteurs, » étaient chargés d'une tétimmè-medrècèci « chaire, complémentaire 1, » où ils professaient avec distinction; mais la désorganisation et la démoralisation de ce corps éminent, et jusqu'alors respecté, datent, dit notre auteur, de l'an 1000 (1592)2; et elles n'ont cessé d'aller, depuis, en croissant. Aussi, sans compter sur une réforme radicale et complète, le gouvernement prit une série de dispositions relatives à l'admission, à l'avancement et à la rémunération des emplois, dans l'espoir d'obtenir, avec le temps, des améliorations réelles 3.

penses du nouveau régime, il avait été décrété que les mahloulât de certains mouqâtéa ne seraient plus vendus, mais administrés directement en iltizâm par la direction de l'hôtel des monnaies. On voulait étendre l'application de ce système; mais comme la plupart des hauts fonctionnaires (ridjâl) n'avaient d'autre revenu que celui des mouqâtéa, on ne put adopter d'une manière générale cette mo dalité qui les aurait privés de leurs moyens d'exis-

Djevdet, V, 172 et suiv. (Conf. Hammer, VI, 244.)

² Conf. Qoutchi-Ber, chap. v

^{*} Djevdet, V, 179, d'après le laiha de Tatardjiq-Abdullah-Efendi, sadr de Roumélie.

Djevdet, V, 269 بطام انخاد اوليديغي ٥

tence, et l'on se borna à décréter que les mahloulât des mougatéa d'un revenu excédant 10 bourses seraient seuls retenus et administrés en iltizâm par le zarbkhâne. Du reste, cette année 1207 vit successivement paraître la réorganisation des ziâmet et timâr, l'augmentation du corps des officiers de marine, l'élévation de leur solde, la construction de plusieurs navires de guerre, parmi lesquels le vaisseau impérial (takht-séfînèci) dit Açâri-Nousret «le Victorieux 1, » la réforme du corps des bombardiers et mineurs, la formation de l'infanterie régulière 2; puis enfin, pour subvenir à toutes ces dépenses, évaluées à 20,000 bourses par an, et que le budget ordinaire ne pouvait couvrir, la création d'un nouveau fonds dit irâdi-djédîd, et, le 13 redjeb, celle d'une administration centrale, placée sous la direction d'un haut fonctionnaire, réunissant entre ses mains les charges de detterdâri-chiqqy-çâni, de nâzir de l'infanterie régulière 3 et de defterdar de l'iradidjédîd. Le capital destiné à cette administration se composait:

- . 1° Des mongâtéa des dériá-ziâmet et timâr, affectés, avant le nizâm, à l'amiranté;
- 2° Des droits sur le coton, des mougatéa perçus directement par le mîri, à partir de 1208, et des eshâmi-mahlonlè, à compter de la date du nizâm;

¹ Djevdet, V, 279.

² Voyez le qûnoun de ce nouveau corps, édicté sculement le 3^{er} zilhidje 1210. (Djevdet, V, 449 et suiv.)

- 3° Des khoumparagusuman, ainsi que des mouque de esham du mîri et du haréméin d'un revenu au delà de 10 bourses, et qui, selon le nizam, devaient être retenus par le mîri;
- 4º Du produit du zidjriè, depuis son établissement;
- 5° Enfin, prenant les attributions du mevgoufât, cette administration devait encaisser, jusqu'en mars suivant, le revenu des ziâmet et timâr devenus mahloul par le décès du titulaire avant la moisson².

La comptabilité de ces fonds, déposés dans le khaznèï-irâdi-djédîd, établi au qapou-aracy, devait être présentée au sultan; l'excédant des recettes sur les dépenses, déposé dans un bâtiment spécial, au zarb-khânè, devait venir en aide aux dépenses du mîri-khaznècy, ordonnancées par khatti-humâioun, avec indication de la nature, de la quantité et du lieu de la dépense 3. Le 15 du même mois, l'odjaq des topdjis, et, le 1er ramazan, celui des arabadjis furent réunis à ce ministère 4.

D'autre part, convaincu que l'altération de la monnaie portait une atteinte grave au crédit de l'État, sultan Sélim voulut encore diriger ses réformes sur ce point important; de nombreux medjlis eurent lieu, dans ce but, chez le cheikh-ul-islam; mais certain personnage, trop intéressé au maintien du statu

¹ Voyez ci-dessus, année 1207.

² Djevdet, V, 277. (Conf. ci-dessus, chapitre iv, Budget d'Eïoubi-Efendi)

Djevdet; 268, 276.

⁴ Id 277, 44

que, parvint àinfluencer l'entourage du prince, et il fut décidé, non-seulément de continuer à frapper des ikilik, mais encore d'introduire une nouvelle monnaie du même genre, le *iuzluk*¹.

1208 (1793). Au mois de rebi-ewel fut aboli le monopole de l'approvisionnement de l'armée pour les céréales, concentré jusqu'alors dans les mains des moubâiéadji; et l'on créa, sous le nom de zakhîrènazârèti « ministère des subsistances, » un département spécial, à la tête duquel fut placé le desterdârichiqqy-sâlis, chargé des approvisionnements et aussi de la protection des intérêts du commerce 2. De cette époque date encore l'établissement de l'impôt dit resmi-lapaq « droit sur les laines, » s'élevant à un para par mouton; la perception en fut attribuée aux agents 3 de la defterdarie de l'irâdi-djédîd. C'est également au même temps que, dans un esprit d'économie, on supprima les taun affectés précédemment à l'entretien des ambassadeurs étrangers, durant leur séjour sur le territoire ottoman 4.

بهایت انکیلکلرک انفاسته ومحددا نیوزلک قطعیه قرار Djevdet, p. 291 ویولمستار

² Djevdet, V, 315.

^{&#}x27; Oummal. Mirkhond (Vic de Djenguiz, p. 157 et 160) emploie ce mot dans le sens d'agents du souverain et comn e synonyme de huk-kiâm, l'acception est ici tout autre

⁴ Djevdel, 349 (Cf. mon I tade sur la propruté, n° 259, Rycaut, 1, 1, 1, 1, 1, 1, 20). Des charges du meme genre pesaient également, en France, sur les alleux. (Guizot, Essais sur l'hist. de France, p 84.) ملوك اطراف désigne aussi bien les envoyés des souverains étrangers que ceux des princes tributaires (Naima, 11, 386; Izzi, 66 v°,

JANUARE SERVETER 1865.

Ici se termine la série des historiographes, privé désormais de ce précieux secours, ce sera à l'aide de notes tirées de documents publics ou officiels que je conduirai rapidement cette esquisse jusqu'à nos jours.

§ 9. 1223-1279. — SUPPRESSION COMPLÈTIL DES ANCIENNES, MILICES; MONNAIES OBSIDIONALES ET FIDUCIAIRES; TANZIMÂT; PAPIER-MON-NAIE; NOUVI AU SYSTÈMI DE MONNAYAGE DI BONNES MONNAIES D'OR ET D'ARGENT; EMPRUNIS À L'EXTERII UR; KHATTI-HI MAIOUN DE 1856; RETRAIT DU QAIMÉ; PUBLICATION DU BUDGET DE 1 'ÉTAT; ÉQUILIBRI; EXCÉDANT.

SULTAN MAHMOUD.

Ge prince succéda, le 28 juillet 1808 (1223) son frère, Moustafa IV, dont le passage sur le trône fut d'une année seulement. A peine en possession du pouvoir, sultan Mahmoud voulut continuer l'œuvre des réformes; mais le soulèvement des milices l'arrêta bientôt; les janissaires incendièrent les casernes du nizâmi-djédîd « nouvelles troupes, » et vinrent ensuite protester de leur fidélité aux pieds du souverain. Celui-ci, qui, aux qualités de sultan Sélim, joignait aussi celle de savoir se maîtriser, dissimula sa colère, et, cédant en apparence au vœu des milices, il renvoya à des temps plus propices

conf. ci-dessis, chap. IV, budget, et chap. v, année 1131 et 1208.) Il semble résulter de certains passages des Négociations que ces rations étaient considérées, dans l'origine, comme une compensation des présents diplomatiques apportés aux sultans par les ambassadeurs étrangers, et vice versa (Negociations, II, 684; III, 568, IV, 98, 755.)

l'exécution irrévocable de ses desseins. En effet, la suppression de fait et de nom de l'odjag des janissaires eut lieu, par firman du 1 zilqyde 1 241 (15 juin 1826)1; et l'armée ottomane, en mémoire peut-être de la victoire romportée sur les milices par les troupes régulières², reçut le nom de mouallam-açâhiri-mansourier mouhammédie3. La suppression des six beuluks, qui, d'ailleurs, n'existaient plus que de nom depuis longtemps, suivit de près celle des janissaires4. A la suite de cette violente secousse, sultan Mahmoud s'occupa de régler ses rapports avec l'Europe; des négociations furent ouvertes avec l'Angleterre et la Russie; les premières aboutirent au traité de paix du 5 janvier 1809; les secondes ne furent pas aussi heureuses, et les hostilités continuèrent. C'est pour suppleer à la pénurie du Trésor, et pour subvenir aux exigences de cette campagne, que fut frappe, l'an 111 du règne (1225 - 1810), le bechlik ou pièce de 200 paras, égale de poids à l'ancien ikilih, mais dont la valeur intrinsèque, en piastres medjidie, etait de 18 piastres 8 paras, tandis qu'elle aurait dû être de 26 piastres 1/4. Pour ce motif, ce bechlik fut dénommé djihâdiè, «monnaie de guerre, obsidio-

¹ Voyez le texte dans i *Usci zafei*, p. 111, traduit en français par M. Caussin de Perceval

² Id p 108

³ Id. p. 115, carmée régulière imperiale »

Id. p. 249.

⁵ Frachn a donné la description de cette pièce (Recensio, p. 523), dont Marsden a reproduit le dessin (Tome I, pl. XXVII, n° 510). Voir aussi le Farif officiel de l'nôtel des monnaies. Cette monnaie est connue, dans le commerce, sous le nom de «vieux bechlik.»

nale. » Les événements qui se déroulèrent de 1810 à 1828, loin d'améliorer l'état des finances, ne firent que l'aggraver, et sultan Mahmoud, n'ayant pas d'autre ressource, dut encore se résoudre à lever un nouvel impôt sur le pays même, par une altération plus considérable de la monnaie de billon, qui ne laissait à celle-ci qu'une valeur purement nominale. Un nouveau bechlik fut émis avec ses divisionnaires 1, dits iuzluk, urmilik et onlong, pièces de 100, 20 et 10 paras. Le vieux bechlik, d'un module un peu plus grand que le nouveau, portait pour différend un cordon autour de l'inscription et du toughra; sur le nouveau, ce cordon ou chaîne (zindjîr) est remplacé par deux croissants concentriques, réunis, à la partie insérieure, par un nœud de ruban. Les plus anciens bechlik que j'ai vus sont de la 22º année du règne, répondant à 1245 (1829-1830); j'en ai vu également des années 1246, 1247 et 1248 (1830 à 1833).

L'émission de ce bechlik, y compris ses divisionnaires, a été, au title de 0,220 à 225 millièmes, de 115,000,000 de piastres, sa valeur intrinsèque et; proportionnellement, celle de ses divisionnaires², se décompose comme suit:

130 paras argent		74,750,000 piastres	
ı // cuivre	/	575,000	
131 valeur intrinseque			
69 surélevation	• #	39,675,000	
200 paras.	Somme égale	115,000,000	

¹ Aggâmi (Tarif des douanes). — 2 C'est-à-dire 2 pièces de

En 1248 (1832-1833); époque du conflit turcoégyptien, parut un troisième bechlik, avec abaissement du titre, et, par suite, accroissement de la surélévation; ce bechlik est indiqué par un point placé au-dessous et au centre du nœud de ruban qui relie le double croissant. L'émission de ce bechlik, dit pointé, à raison du différend, a été, y compris ses divisionnaires, et au titre de 0,170 à 0,175 millièmes, de 245,000,000 de piastres; sa valeur intrinsèque, et, proportionnellement, celle de ses divisionnaires, se décompose comme suit:

101 paras argent. Totalité émise: 123,725,000 piastres.

2 // cuivre // 2,450,000

103 valeur intrinseque.

97 surélévation " 118,825,000

100 paras Somme égale . 245,000,000

J'ai eu sous les yeux des bechliks pointés des 26°, 28° et 30° années du règne, c'est-à-dire de 1249 à 1253 (1833-1837).

L'émission du bechlik, en ne considérant pas le fait de l'altération de la monnaie, eut son importance à un autre point de vue; c'était un pas de plus dans l'application aux monnaies ottomanes du système décimal, définitivement établi ensuite par le monnayage de la livre d'or médjidie à 100 piastres, avec ses divisionnaires relatifs.

Le règne de sultan Mahmoud vit aussi la mise en

² piastres et demie, ou 5 pièces d'une piastre, ou 10 pièces de 20 paras, ou 20 pièces de 10 paras.

circulation d'une autre monnaie de billon: l'allylyq, pièce de 240 paras ou 6 piastres, moins altérée que le bechlik, et se rattachant peut-être au système du zolota, dont il serait le huitième multiple. L'altylyq, encore en circulation, comme le bechlik, a pour divisionnaires l'utchluk « pièce de 3 piastres, » et l'altmichlik « pièce d'une piastre et demie, » dite par Marsden double zolota 1. Les altylyq que j'ai eus sous les yeux sont de la 26° à la 32° année du règne: 1249 à 1255 (1833-1839).

L'émission de l'altylyq, y compris ses divisionnaires, a été, au titre de 0,435 à 0,440 millièmes, de 137,775,369 piastres; sa valeur intrinsèque et, proportionnellement, celle de ses divisionnaires, de décompose comme suit

285 paras 1/2 argent. Totalité émise. 117,970,160 pinstres.
1 cuivre 574,004

206 1/2 valeur intrinsèque.

33 1/2 surélévation

19,231,145

240 paras ou 6 piastres. Somme égale. 137,775,369

SULTAN ABDUL-MÉDJID.

1255 (1838-1839). Ce prince succéda à son père en rebi-akher (1er juillet 1839); peu après son avénement, il proclama et institua le système de réformes organiques connu sous le nom de tanzîmâti-khairiè « heureuses réformes, » lequel, en créant un nouvel état politique des personnes, ne modifia pas

[·] Loc. land. p. 373.

moins la constitution économique du pays, par une série de dispositions législatives qui en opèrent la transformation.

1256 (1839-1840). Toutefois, les embarras financiers légués par le dernier règne, et accrus des nonvaleurs résultant en partie des modifications radicales apportées dans le système administratif de l'empire, conduisirent les conseillers de la couronne, en vue de remédier aux difficultés d'une époque de transition, à recourir à l'usage du papier-monnaie, dont l'histoire orientale, d'ailleurs, et même celle de l'Europe contemporaine, offraient divers exemples².

La première émission de ce nouveau signe monétaire, qui reçut le nom de qu'imèi³-mutèbèrèi-naqdiè⁴, expression répondant à celle de papier-monnaie, fut dans le principe, selon le rapport de Munif-Efendi⁵, de trente-deux mille bourses seulement, remboursables au bout de huit années, et portant intérêt annuel

L'Élaborées dans le sein du Conseil de l'ahktamt-adlè, puis dans celui du tanzimât, les lois de la seconde série sont réunies dans le Destour, « code, » publié à Constantinople, en 1279.

² Voyez D'Ohsson, Histoire des Mongols, II, 428, 529, 641; IV, 101; le texte de Vassaf sur le tchao, texte et traduction par M. Defrémery, Joann. asiat. novembre 1843, p. 286; M. Reinaud, L'Empire romain et l'Asic centrale, même recueil, mai-juin 1863, p. 344 et 345.

^{&#}x27; Synonyme proprement dit de lahrirát « note écrite; » c'est dans ce sens que le même mot est employé par Soubhi, 24 v°, 48, 56, et par Izzi, 73 v°.

⁴ Au pluriel : qavâimi-naqdıè et evrâqy-naqdıè.

Premier traducteur de la Sublime Porte, et l'un des principaux rédacteurs du Medjmouai-funoun. (Voy. Journal-de Constantinople du 22 octobre 1862.)

de 8°p. o/o; chaque pièce, au maximum de 500 piàstres, était écrite à la main, en forme de sergui¹, et devait circuler à Constantinople et dans les provinces; mais la contrefaçon s'étant bientôt exercée sur ces qâimè, le gouvernement décida, en zilhidjè 1256 (janvier 1840), de les retirer et de les remplacer par des qâumè imprimés: ce retrait ne fut opéré que le 30 chaoual 1258 (novembre 1842). Cette seconde forme du qâumè fut elle-même modifiée, afin d'empêcher la contrefaçon; puis le chiffre des différentes émissions fut réduit, l'intérêt abaissé de 8 à 6 p. o/o; et enfin, l'usage du qâumè à intérêt et celui des coupures, sans intérêt, de 20 et 10 piastres, restreint à la capitale seulement.

1260 (1844). Cette sorte de reforme du papier monnaie fut suivie de celle des espèces métalliques, et, à partir du 1^{er} février 1844, l'hôtel des monnaies de Constantinople frappa, aux titre et poids suivante des monnaies d'or, d'argent et de cuivre, ayant per étalon l'altoun, dit uzluk ou uzluk médjuliè ² « écu ou livre d'or, » à 100 piastres médjuliè.

Tiere, poids, valeur intrinsèque et quantite des nouvelles monnaies frappées à Constantinople, du 1er février 1844 au 31 juillet 1856.

Monnaies d'or (altoun meshtoukât): pièces de 500, 250, 100, 50 et 25 piastres.

Valeur émisc . 1,202,397,600 piastres.

¹ Voy. c1-dessus, chapitre 111, \$ 3

² Voyes Turif des douanes précité, p. 96; 110 piastres medjidu égalent une livre sterling.

151

Titre: 0,916 1/2 millièmes¹; tolérance: 2 millièmes en dessus ou en dessous.

Poids; pièces de 100 piastres : 2 drames, 4 qyrats, égalant 7 grammes 216 milligrammes de France.

Valeur intrinsèque de la pièce de 100 piastres :

Monnaies d'argent (gumuch-meskioukât): pièces de 20, 10, 5, 2, 1 piastre, et demi-piastre.

Valeur émise: 414,571,775 piastres.

Titre : 0,830 millièmes; tolérance : 3 millièmes en dessus ou en dessous.

Poids; pièce de 20 piastres : 7 drames, 8 qyrats, égalant 24 grammes 55 milligrammes.

Valeur intrinsèque de la pièce de 20 piastres :

6 dr. 3 qyr.
$$16/32 = 19$$
 gr. 945 milligr. argent fin
1 " 4 " $16/32 = 4$ " 110 " cuivre.
7 " 8 " $= 24$ " 055 "

Le ghourouch «piastre» médjidiè pèse 6 qyrats ottomans, soit 1 gramme 202 milligrammes².

Monnaies de cuivre (nahâs-meskioukât): pièces de 40, 20, 10, 5 paras 3 et 1 para.

Valeur émise: 17,253,000 piastres.

Titre: Les anciennes pièces de 40 et 20 paras

⁽ Sul-name de 1280) « d'or pur. » (Sul-name de 1280)

² Sal-namè, id. p. 152.

³ Le huitième (sumun) de la piastre

contenaient 95/100° de cuivre, 3 d'étain, 2 de auce et de plomb; le poids de la pièce de 20 paras était de 5 drames = 16 grammes 36 milligrammes; il est actuellement de 3 drames 5 qyrats 10 otouz-iki = 10 grammes 693 milligrammes¹.

Le gouvernement, nous l'avons vu, ne se dissimulait pas les inconvénients et les dangers de l'existence du papier-monnaie; aussi essaya-t-il maintes fois de l'enlever de la circulation, d'abord par le retrait du qûmè à intérêt, au moyen d'une contribution (iûnè) prélevée sur les fonctionnaires et les sujets ottomans; commencée en 1268 (1851), l'opération fut suspendue par la guerre d'Orient; et, au contraire, le gouvernement se vit obligé d'emettre des coupures de 20 et de 10 piastres, dites ordouquimècy, devant avoir cours dans les localités occupées par l'armée; cette espèce spéciale de qûmè s'élevait au chiffre de 171,250 bourses.

Enfin, surmontant les difficultés d'une autre époque, à l'endroit des dettes extérieures 2, la Turquie réussit à contracter, à Londres, le 2 4 août 1854, un emprunt de 3,000,000 de livres sterling; et les gouvernements de France et d'Angleterre ayant garanti le payement des arrérages, une commission mixte, où siégeaient un inspecteur général français des finances et un délégué anglais³, fut chargée de

¹ Sal name, loc laud

Voy. années 1198 et sûiv

³ M de Codrozy, inspecteur general de la trésoreire de l'armée d'Orient, et feu M. Falconnet, directeur de la Banque ottomane.

surveiller l'émploi des fonds de cet emprunt. Ces deux faits importants en déterminèrent un troisième qui ne le fut pas moins: la réforme administrative. En effet, une loi organique des finances, édictée le 18 zilqydè 1271 (septembre 1855), prescrivait, en treize articles, la confection préalable, et par exercice, des budgets ministériels, la division, par chapitres, des recettes et des dépenses, la création de la liste civile 1, etc. Dans la même année 1855, un second emprunt de 5,000,000 de livres sterling fut conclu en Angleterre.

1856 (1272). Ici vient se placer le khatti-humâioan du 18 février, dont les dispositions assignent à ce document un rang important dans l'histoire économique de la Turquie².

En septembre 1857 (sefer 1274), le gouvernement créa, pour 150,000 bourses, des titres de rente, dits eshâmi mumtâzè³, à 8 0/0 d'intérêt, et remboursables dans trois ans; délai prorogé, faute de remboursement. Peu après, et dans le cours de la même année, parurent d'autres titres de rente, dits khaznè-tahvîli a bons du trésor, » à 6 0/0 d'intérêt, et remboursables le 1/13 mars 1861 4. La dette publique était définitivement créée.

En chaban 1274 (septembre 1858), un troisième

Voyez, pour le texte original, Destour, p. 260 et suiv. et pour la version française, le Journal de Constantinople du 27 septembre 1855.

² Voyez mon Étude sur la propriété, chap. 1.

Consolidation de sehims, même expression employée pour les khaznè-tahvili, dits, après cette opération, tahvilāti-mumtāzè.

⁴ Par notification du 15 février 1861, ces titres de rentes, con

emprunt de 5,000,000 de livres sterling est conclu à Londres, à l'effet de retirer le quimè; ce résultat n'est obtenu que partiellement : sur 1,238,000 bourses de quimè, alors en circulation, 1,088,000 sont retirées, 150,000 restent encore; et, pour les couvrir, on lève une imposition dite une, sur la propriété; cette contribution produisit 90,000 bourses; restaient donc encore 60,000 bourses à retirer; pour cette somme minime, l'opération entière avorta.

En septembre 1859, le règlement des dettes du palais donne lieu à l'émission de nouveaux titres de rentes dits eshâmi-djédîdè « nouveaux séhims, » dits, selon l'acception vulgairement adoptée « consolidés, » à l'intérêt de 6 o/o, remboursables en vingt-quatre ans; la totalité de l'émission était de 1,000,000 de bourses, à répartir par tiers, dans le terme de trois années. La même année vit émettre encore les bons dits serguis de dix ans, ou consolidation des serguis de la liste civile, à l'intérêt de 6 o/o, et remboursables en cinq annuités, à partir de la cinquième année (1865).

Les charges de l'État allaient en croissant, et, à l'effet d'aviser, le gouvernement créa, en octobre, une commission spéciale où furent appelés des fonctionnaires supérieurs des finances de France, d'Angleterre et d'Autriche¹. La commission avait, en

solidés sous la dénomination de tahvilâtt-mumtâzè, sont amortissables en vingt quatre ans.

¹ MM. le marquis de Ploeuc, inspecteur général des finances, actuellement directeur général de la Banque impériale ottomane, de

quelque sorte, pour mandat d'appliquer les principes de la loi du 18 zilqydè 1271; mais recevant des attributions plus étendues par décret du 5 zilhidjè 1277 (24 juin 1860), elle prit le titre de « Conseil supérieur des Trésors, » et un ex-grand vizir fut placé à sa tête. Au nombre des résultats dus aux soins de la Commission financière et du Conseil des Trésors, figure, en première ligne, la confection régulière des budgets, dont l'extrait général accompagne le rapport sur la situation financière de l'empire présenté au sultan, par Fuad-Pacha, grand vizir, en février 1862.

1860. Un quatrième emprunt, contracté en vue du retrait du qâimè, et qui ne put sortir son plein et entier esset, est conclu à Paris, le 29 octobre, au chisse primitif de 400,000,000 de francs, réduit ensuite à 2,037,000 sterling. En désespoir de cause, le gouvernement mit à l'étude un projet ne consistant plus dans le retrait actuel du qâimè, mais, au contraire, dans son extension momentanée à tout l'empire, saus les provinces de Djedda et du Yémen, moyennant telles combinaisons qui permettraient d'en essection de retrait dans le délai de dix-huit années.

Lackenbacher, conseiller aulique de S. M. l'empereur d'Autriche, et feu M. Falconnet, alors directeur de la Banque ottomane.

¹ On peut voir, dans la communication officielle du 14 avril 1861, l'ensemble, en onze articles, de ce plan financier, qui, d'ailleurs, reçut bientôt un commencement d'exécution; en effet, une commission inamovible, dite de « remboursement du quimè, » fut instituée, avec mandat de contrôler et de diriger les diverses mesures

SULTAN ABDUL-AZIZ.

Toutefois, et en attendant la mise à exécution de ce projet qui devait entrer en pratique le 1/13 mars 1862, les ateliers de l'hôtel des monnaies fabriquaient du qâimè pour subvenir aux dépenses; et chaque mois 60,000 bourses, en qûimè de 10, 20,50 et 100 piastres, étaient jetées sur la place de Constantinople; il en résulta une dépréciation considérable du papier-monnaie; la livre d'or médjidiè atteignit, graduellement, le chiffre de 250 piastres en qâimè; et le jeudi 10 djemâzi-akher 1278 (12 décembre 1861), celui de 350 piastres! En présence des dangers de cette situation, le gouvernement renonça au projet de l'extension.du qâimè, et résolut, quels qu'en fussent les sacrifices, d'en opérer le retrait complet.

les sacrifices, d'en opérer le retrait complet.

1862 (1278). C'est sous cette impression qua été rédigé le khatt du 18 redjeb (19 janvier 1862), prescrivant au grand vizir la publicité du budget, « afin de mettre sous les yeux du contribuable l'emploi des deniers publics. » Le grand vizir exécuta cet ordre par la publication du rapport et du budget précités 1; et,

de l'opération; et 150 millions de piastres qaïmè furent distribués aux populations des provinces, contre monnaies d'or ou d'argent de hon aloi, à titre de prêt, pour une année, jusqu'à fin mars 1862, époque à laquelle les porteurs de ces qaïmè auraient la faculté de les livrer à la circulation, et d'en disposer à leur gré. Le montant des sommes provenant de cet emprunt, versé dans les caisses de la commission, et remis au grand vizir, le 20 mai 1862, a été de 126,184,789 piastres, soit environ 26,555,129 francs.

¹ Le budget publié est celui de 1277; il était accompagné de ta-

peu après, un cinquième emprunt, de 8,000,000 de livres sterling, fut contracté à Londres, pour le retrait exclusif du qâunè et la consolidation de la dette flottante. Concurremment à son appel aux capitaux étrangers et indigènes, le gouvernement faisait une quatrieme émission de titres de rentes consolidées (eshâmi-djédîdè), dites azîziè, et créait une nouvelle série de séhims ou eshâmi-aâdiè « séhims ordinaires ou rentes viagères 2. » Grâce à ces mesures non moins habilement conçues qu'exécutées, l'opération du retrait du qâunè, commencée le 1/13 juillet 1862, était achevée le 12 septembre suivant; et la livre

bleaux indiquant les piévisions budgétaires de 1278 ces chiffres étaient, en recettes, de 3,307,368 bourses; et, en dépenses, de 3,110,813 Le iappoit du ministre des finances sui le budget de 1279 dit (p 5) que «selon le iésume du budget de 1278, la tota lité des recettes s'est élevée a 3,322,042 bourses »

- 1 Tertibi-rabi.
- ² Telle est l'interpretation de ce mot donnée par le ministre des finances, dans son rapport précite, p 2 Toutefois, ces rentes ne sont pas viageres, dans l'acception propre du mot, le detenteur en peut faire la vente, la cession, même à son lit de mort, la rente viagère ne s'éteint et ne fait retoui à l'État que lorsqu'elle se trouve en la · possession d'un individu décédé. Il en est evidemment de même des séhims, monquiéa, ziâmet et timar dont les arrérages sont inscrits aux chapitie iii, titic ii des budgets de 1862 et 63, et les sehims mentionnés plus haut sont sans doute du meme genre (Cf ci-dessus, ch 1v, budget d'Eioubi Efendi, année 1106, et mon Étude sur la proprieté, nº 353 et suivants.) Une decision de l'autorité supérieure, en date du 27 redjeb 1280, vient de prescrire la révision au Mâliè des titres de séhims, mougâtéa, ziamet, timar et vazâif, actuellement existants, faute par les porteurs de remplir les formalités prescrites, en temps voulu, leurs titres de cente seront considérés mahloul « vacants» et seront retour à l'État (Voy. leidjumâni-ahvâl du 27 redjeb 1280.)

médjidiè, abaissée graduellement jusqu'à 160 piastres, le 12 septembre, était au pair, à 100 piastres, le lendemain 13. Le chiffre total du qûimè retiré, montant à 998,800,720 piastres, soit 1,997,601 bourses, 220 piastres¹, a été remboursé aux porteurs, sur sa valeur nominale, à raison de 40 p. 0/0 ca métallique, et 60 p. 0/0 en consolidés (eshâmi-djé-didè), au pair ².

1279 (1862-1863). Poursuivant le même but, le rétablissement des finances, sultan Abdul-Aziz, dans un khatt du 22 février 1863, enjoint à ses ministres de veiller à la sage économie des deniers publics, afin de parvenir à l'équilibre du budget; et, prêchant d'exemple, « il abandonne au trésor la partie supplémentaire de sa liste civile, réduit les dotations des princesses, et ordonne la suppression de toute sinécure ou emploi inutile 3. » Enfin un sixième civile.

¹ En chiffres ronds: 2,000,000 de hourses. Voy. le rapport du cité du ministre des finances et le *Journal de Constantinople* des 22 00,000 et 29 novembre 1862.

² A une autre époque, et dans des circonstances à peu près semblables, le gouvernement avait fait une émission ayant, sur le chiffre de sa valeur nominale, d'abord 70, puis 60 p. o/o de valeur intrinsèque et 40 p. o/o de surélévation. (Voy. années 1116 et 1131.)

Jusque-là, la liste civile était, par mois, de 15,000 bourses égalant 7,500,000 piastres, et de 5,000 autres bourses attribuées, également par mois, aux dépenses imprévues; cette dernière somme a été abandonnée par le sultan. Dans le rapport de lord Hobart et de M. Forster (Voy. Débats du 5 juin 1863), envoyés à Constantinople, en mai 1861, pour y étudier l'état des finances turques, le revenu de l'empire, montant à 12 millions de livres sterling à l'avénement d'u sultan actuel, était évalué, pour l'année 1861-1862-1863, à 15 millions de livres sterling.

prunt, de 8,000,000 de livres sterling, est contracté, en avril 1863, sur la place de Paris, pour solder le reliquat de la dette flottante; 6,000,000 sont affectés à cet objet, le reste doit être employé au retrait graduel de la monnaie de titre inférieur.

1280 (1863-64). Le 6 novembre 1863, S. A. Fuad-Pacha, grand-vizir, présente au sultan le budget général de l'empire pour le dernier exercice 1279; ce budget, précédé d'un rapport du ministre des finances au grand vizir, offre les résultats suivants 2:

Recettes: 3,010,529 bourses 335 piastres.

Dépenses: 2,969,004 492 Excédant: 41,524 343

Je terminerai cet exposé historique en mentionnant ici le récent traité de commerce signé le 29 avril 1861, entre la France et la Turquie, abrogeant et remplaçant le traité de 1838 (zil-hidjè 1254). Celui-ci, tout en consacrant un grand principe, l'abolition des monopoles, s'était cependant montré plus favorable aux intérêts étrangers qu'indigènes, en frappant les produits d'exportation d'un droit de 12 p. 0/0, tandis que ceux d'importation n'étaient imposés que d'une taxe de 5 p. 0/0 sculement. Plus libéral dans son esprit, le nouveau traité s'est proposé l'entier dégrèvement des produits indigènes

¹ Budget précité, rapport du ministre des finances, p. 3.

² Version française, traduction officielle; imprimerie du Journal de Constantinople.

destinés à l'exportation; et en vue d'éviter toute perturbation, il taxe les uns comme les autres, dans le principe, à un droit uniforme de 8 p. o/o. Mais si ce droit est fixe et invariable pour les importations en Turquie, il est provisoire pour les exportations, et réductible, chaque année, d'un huitième, jusqu'à ce qu'il soit abaissé à la taxe fixe et définitive de 1 p. o/o, maintenue seulement pour couvrir les frais de bureau. Pareil traité a été conclu avec les autres puissances; le traité anglais porte la même date que le traité français; les autres sont postérieurs.

RÉSUMÉ.

J'ai dit en commençant que la Turquie s'était appropriée, en les adaptant à ses instincts particuliers, la plupart des institutions déjà existantes dans l'ordre politique, économique et administratif; et que l'histoire de ce pays, étudiée à ce point de vue, en montrant le jeu et la transformation successive de sa constitution organique, offrait encore des données précieuses sur l'économie politique de l'Asie elle-même. Ce double objet ressort amplement de tout ce qui précède; mais je me boincrai à grouper les principaux traits de ce tableau, afin de permettre d'en mieux saisir l'ensemble.

Les chôses, on le sait, changent peu en Orient; la tradition, les habitudes y exercent un empire absolu, incontestable; les mêmes faits se reproduisent toujours ou à pen près, malgré la différence des temps; et si quelque modification s'opère, elle ne se

fait que peu à peu, et en conservant, le plus possible, la forme ou même seulement l'apparence de ce qu'on a voulu changer. Ainsi, quand l'empire des Seldjougydes céda la place à celui d'Osman', les nouveaux princes gardèrent à peu près intactes les institutions de leurs prédécesseurs, comme ceux-ci, sansdoute, avaient maintenu les coutumes de leurs devanciers. Le type et la forme des monnaies seldjouqydes sont conservés; mais, soit nécessité, soit peutêtre encore tradition d'un autre genre, un double système monétaire, imposé par les exigences commerciales, s'établit bientôt simultanément, l'un national, l'autre étranger; l'écu d'argent des Francs reçoit to cours légal dans le nouvel État; puis surfrappé dus tard, comme autrefois celui des Byzantins chaires premiers khalifes, il devient le type même de écu d'argent ottoman. Ultérieurement, et dès la conquête de l'Égypte, l'écu d'or ottoman, se modelant sur celui des Mamlouks, auquel le ducat vénitien n'était pas étranger, finit par prendre aussi ce dernier type qu'il a conservé jusqu'à une époque relativement récente. L'écu d'or turc actuel, correspondant à peu près à deux ducats vénitiens, se trouve avoir une valeur intermédiaire entre le napoléon et la livre sterling.

La terre est concédée par lots ou circonscriptions de plus ou moins grande étendue, comme sous les khalises et les sultans mamlouks; nonmées alors iqta, ces concessions sont dites ziâmet et timar. En récompense des services éclatants que lui rendit Osman,

le dernier prince seldjougyde donne la province de Qaradja-Hiçar, en fief, au futur fondateur de la dynastie ottomane; et, à son tour, celui-ci partage ses États entre ses fils et ses principaux émirs, et répartit entre les feudataires les villages circonvoisins de la capitale de la Bithynie dont il faisait le siège.

Les peuples soumis sont tributaires, comme sons la domination arabe; la race conquérante se partage en caste militaire et caste agricole.

L'administration des revenus de l'État, entrée et sortie, relève du mâliè « ministère des finances, » terme généralement employé en Orient, depuis l'islamisme. Sauf certaines modifications particulières aux temps et aux lieux, le budget des recettes d'Eioubi-Efendi présente à peu près celui des monarchies asiatiques antérieures. Le produit du rever public reçoit trois directions: celle du trésor public, d'où l'excédant des recettes sur les dépenses passe ensuite au trésor de réserve; puis le trésor particulier qui prince ou administration de sa cassette.

Les dépenses sont acquittées, commie sous les Seldjouqydes, partie en numéraire, partie en assignations.

L'usage de grouper les chiffres dans une quotité plus ou moins considérable se retrouve chez les Ottomans, comme autrefois chez les Arabes, et avec des dénominations identiques.

La solde se payait, ou, du moins, devait être acquittée par trimestre, et, dans cette quotité, se disait mévádjèb, terme qui désigne encore aujourd'hui.

en Perse, le traitement d'un fonctionnaire, Sauf de rares exceptions, cette règle ne fut pas observée scrupuleusement.

Comme les sultans mamlouks et les Seldjougydes, les princes ottomans avaient coutume de faire largesse aux milices, à leur avénement au trône; et même de nos jours pourrait-on retrouver une réminiscence de cet usage dans le payement dirriéré de solde qui fut fait aux troupes, à l'avénement de Sultan Abdul-Aziz, actuellement régnant. A l'exemple des Seldjougydes, les monarques ottomans donnaient, sur le champ de bataille, d'abondantes gratifications à leurs soldats, outre la haute paye à laquelle les services exceptionnels pouvaient donner droit; mais ce système de largesses si souvent répétées et plus d'une sois provoquées par la sédition des milices, dont le nombre toujours croissant n'avait d'autres résultats, vu l'organisation vicice, que d'accroître les charges du tiésor, ce système, dis-je, ou plutôt ses effets, venant s'ajouter au discrédit de l'administration et à la dépréciation de la monnaie, non moins altérée par les mesures fiscales que par la cupidité publique, fut une des principales causes des embarras financiers qui assaillirent constamment le trésor. Appauvri par ces diverses causes, aussi bien que par les prodigalités intérieures et par les frais de guerres continuelles dont l'issue ne fut pas toujours heureuse, le trésor ordinaire était souvent vide. Tant que cela fut possible, on puisa dans le trésor réservé; mais cette source tarie, on eut re-

JANVIER-FÉVRIER 1865.

cours aux expédients, tels que la saisie ou l'emprunt des revenus des vaqous et l'aliénation de certaines propriétés de l'État; le système des confiscations devint à l'ordre du jour; sinalement, et sentant la nécessité d'en appeler au contrôle de l'opinion publique, on publia le budget partiel d'Aïni-Ali (1018=1609), et cinquante ans après, celui d'Eïoubi-Esendi (1071=1600-1661). Il s'ensuivit une série de mesures qui rendirent au pays des jours plus prospères, sous les vizirats remarquables de Baïram-Pacha, de Qara-Moustafa-Pacha, de Tarkhoundji-Pacha, des illustres Kuprulu, de Damad-Ali-Pacha et de Damad-Ibra-him-Pacha, qui tous successivement vinrent clore (de 1046 à 1143=1636 à 1730) la période critique précédant l'entrée de chacun d'eux aux affaires.

Cependant, malgré ces efforts énergiques et réitérés, le pays ne pouvait se relever; les armées n'éprouvaient que des revers; le trésor ordinaire ne comblait plus ses vides, et celui de réserve était hors d'état de l'assister; on émit l'avis d'un emprunt à l'étranger (1198=1783); la proposition n'aboutit pas, et l'on créa la dette publique par la vente ou aliénation de certains revenus de l'État, en faveur de particuliers indigènes, contre des sehims «titres de rente,» en échange du capital compté par eux à l'État (1199=1785). On leva ensuite des contributions forcées; puis on émit des monnaies fiduciaires, ayant un cours supérieur à leur valeur intrinsèque (1203=1788); enfin, à bout de ressources, le gouvernement reconnut la nécessité d'apporter une ré-

forme radicale dans les institutions existantes (1206 = 1791). Cette résolution amène des luttes vigoureuses entre les partisans du nouveau et de l'ancien régime; mais la réforme l'emporte, et les milices sont supprimées et remplacées par une armée régulière, formée sous la direction d'instructeurs européens. Comme couronnement de l'œuvre, le khattichérîf de Gulkhâne, ou autrement le tanzîmât, est proclamé; désormais la fortune privée est assurée; le système des confiscations est aboli; mais la crise financière, loin d'être conjurée, s'aggrave par les événements intérieurs et extérieurs; et comme autrefois chez les Mongols ilkhaniens, le papier-monnaie est créé; il s'accroît bientôt dans des proportions considérables; c'estalors que, pendant la guerre d'Orient, le premier emprant étranger est contracté; il est suivi de plusieurs autres, pour parvenir au payement de la dette flottante et au retrait du camé: ce résultat est finalement obtenu; la publication du budget est décrétée et pratiquée; le métallique reparaît et redevient le seul signe representatif d'échange ayant cours; toutefois, les ressources disponibles n'ont pas encore permis le retrait des monnaies fiduciaires.

De nouveaux traités de commerce sont conclus avec les puissances étrangères, sur des bases libérales ayant pour objet le développement de l'agriculture et de l'industrie indigènes. De grandes compagnies de crédit et autres se forment et prospèrent; une nouvelle ère semble commencer pour l'agriculture, l'industrie et le commerce du Levant.

JANVIER-FEVRIER 1805.

NOTES ADDITIONNELLES.

- 1. Mougâtéa. Ce mot, comme on l'a vu dans le cours de cet exposé historique, prend, dans la technologie du mâliè, diverses acceptions qu'on peut rapporter à une seule et unique «le montant du chiffre auguel tel revenu public a été fixé, » que la perception de ce revenu soit opérée par voic de régie ou d'affermage; ces diverses acceptions sont, d'ailleurs, employées également par les historiographes; ainsi, mougatéa designe parfois une concession du genre des ziâmet et timar (voy. années 1168, 1207); d'autres fois, une concession málikiáne (1106, 1143, 1147); ailleurs, ce mot désigne une forme de vaqouf devenue la proprieté absolue du tenteur (Etude sur la propriéte, n° 355), et aussi les revenus publics en général (années 926, 1042, 1113, 1126 et 1203); de là, monqâtéadji « concestionnaire, pour un terme plus ou moins long, d'une branche du revenu public » (années 1035, 1058). Le sens de ce mot est, d'ailleurs, parfaitement établi par Louth-Pacha, dans son Açaf-Nâmè «Guide des grands vizirs, » où il est dit (manuscrit de M. Cayol) . «Il vaut mieux donner les mougâtea' « la pérception des diverses branches du revenu public » en régie qu'en fermage.»
- 2. Dans le même livre, Louth Pacha, qui fut grand vizir de Sultan Suleiman, de 944 à 947, recommande la confection annuelle des états de re

cette et de dépense, afin de régler la comptabilité en conséquence. « A l'avénement de Sultan Suleïman, dit-il, le budget était en équilibre; mais, lors de mon élévation au grand vizirat, le trésor était en déficit.»

3. Avâriz. Selon Loutfi-Pacha, l'avâriz était une taxe récente qui se percevait sur les raïas, une fois tous les quatre ou cinq ans. De là, sans doute, le terme avâriz «accident, ce qui n'est pas ordinaire; » elle était fixée à 20 aqtchè par homme, et, devant être affectée à l'achat de biscuits pour l'armée, elle était nommée, pour ce motif, pehcimât-pâhâ « indemnité de biscuit." Loutsi blâme l'établissement de cette taxe, qu'on ne doit pas, dit-il, percevoir annuellement, afin de ne pas surcharger les raias. Du reste, elle ne fut prélevée qu'une seule fois sous Sultan Sélim. « L'avâriz, continue le même écrivain est en outre un impôt personnel pour le service des galères. Par chaque quatre maisons (khânè), on lève un homme jeune et valide, pour faire le service de rameur sur les galères; il reçoit du khaznè dix agtchè par jour pendant tout le temps qu'il passe à la mer.» (Conf. sur l'avâriz, années 1042 et 1053 ci-dessus, et mon Étude sur la propriété, nº 334, note.)

JANVIER-FÉVRIER 1865.

NOUVELLES ET MĚLANGES.

SOCIÉTÉ ASIATIQUE.

PROCÈS-VERBAL DE LA SÉANCE DU 9 DÉCEMBRE 1864.

La séance est ouverte à huit heures par M. Reinaud, président.

M. Ramirez ecrit de Mexico pour annoncer l'envoi d'une brochure sur le baptême de Moteuhzoma II (Montézuma), neuvième roi de Mexico

MM. de Khamkof et Pauthiei annoncent qu'ils occupés de la question soulevee dans une des dernisseances, au sujet de l'entrée du Journal assatique en Russeances, au sujet de l'entrée du Journal assatique en Russeances, are les renseignements de M. de Khanikof, les obstacles proviennent de la Prusse qui, suivant une convention postale, arrête le passage des numéros à Eydkulnnen; toutefois, à la suite des observations de plusieurs membres, M. de Khanikof promet de s'occuper de nouveau de cette affaire.

A la suite de cette discussion, M. Pauthier demande à signaler au Conseil de regrettables inexactitudes dans le service du Journal, que des membres présentés par lui et qui demeurent à l'etranger ne reçoivent que très-inexactement. M. l'agent de la Société sera invité à tenir à la disposition du Conseil un hyre de poste qui pourra servir au besoin à sa justification

Le bibliothécaire adjoint communique un tableau qu'il a rédigé des numéros de la Bibliotheca indica qui se trouvent dans la bibliothèque de la Société Le Conseil prendra ultérieurement une décision pour compléter cette importante collection.

M. Pauthier lit un Bulletin de la campagne de Houlag..., pour la conquête de la Perse, au milieu du x111° siècle, tiré de l'Histoire officielle des Yuen ou Mongols de la Chine.

M. de Labarthe lit un rapport que le Conseil l'a chargé de rédiger sur l'ouvrage de M. d'Hervey Saint-Denys, intitulé: Poésies des Thang.

M. de Rosny annonce qu'il s'occupe d'une Grammaire et d'un Lexique du Chih-king, qu'il considère comme un complément indispensable de l'édition qu'il se propose de publier.

OUVRAGES OFFERIS A LA SOCIÉTE. '

Par l'auteur. Ibn el-Athiri Chronicon quod perfectissimum inscribitur. Volumen X, ad fidem codicum parisinorum, edidit Carolus Johannes Tornberg Lugduni Batavorum, 1864, in-8°.

Par l'auteur. Doctrine des bouddhistes sur le Nirvana, par Ph Éd. Foucaux Paris, 1864, in-8°.

Par l'auteur. Bautismo de Moteuhzoma II, noveno rey de Mexico. Disquisicion historico-critica de esta tradicion, por D. José Fernando Ramirez. Mexico, 1864, in-4°.

Par la Société asiatique du Bengale. Bibliotheca indica, n° 47 (The Tabaqátí-násiri, publié par le capitaine NASSAU LEES et les maulawis Khadim Hosain et Abd-al-Hai, fasc. 4), in-8°.

Par l'auteur. Annuaire philosophique, livraisons 8 à 12 Paris, 1864, in-8°.

Par la Société. Journal of the Royal Assatsc Society of Great Britain and Ireland. (Nouvelle série, n° 1) London, 1864, in-8°.

Par l'Institut royal. Bijdragen tôt de Taul-Land-en Volkenkunde von Nederlandsch Indie. (Tome VII., livraison 5, et t.VIII., livraison 1.) Amsterdam, 1864, in 8°.

JANVIER-FEVRIER 1865.

Par la Societé. Buttetin, de, la Societé de Géographie (Sctobre 1864). Paris, 1864; in-8°.

Par les éditeurs. Joannal des Savants (août et novembre 1864). Paris, 1864, in-4°. (Manquent les mois de septembre et octobre.)

Par les éditeurs. Gazette de Beyrout (deux numéros).

TABLEAU DE LA PRESSE PÉRIODIQUE ET QUOTIDIENNE À CONSTAN-TINOPLE EN 1864, par M. BEI IN, secrétaire-interprète de l'Empereur à Constantinople.

L'annuaire ottoman (Sâl-nâme) de 1281 = 1864 donne cette année, la dix neuvième de sa fondation, la liste des journaux et revues publies actuellement à Constantinople. Augmentée des renseignements qu'on trouvera ci-après, cette liste offre un intérêt particulier, en ce qu'elle montre le développement successif du gout des diverses populations de la capitale pour ce genre de publications, et signale en même temps les tendances de l'esprit public.

JOURNAUX TURCS. — 1. Taqvîmi-veqûu-devleti-alitè « Moniteur ottoman » ou « Gazette d'État, » fondé en 1247 — 1831, date fixée dans le chronogramme ahvâle gazette constances brillantes, » dont les lettres, additionnées dan leur valeur numérique, donnent le chiffre ci-dessus. Une version française de la Gazette d'Etat parut, dans le principe, mais elle ne fut pas continuée; comme le Monteur français, le Taqvîm se divise en deux parties: officielle et non officielle. Il paraît seulement une fois la semaine, le lundi.

- 2. Djéridei-havâdis « la Gazette, » sondee en 1259 = 1843 Ce journal politique et littéraire donne les actes officiels et les nouvelles diverses de l'intérieur et de l'étranger; il paraît en grand format le dimanche et donne un builletin les autres jours de la semaine, excèpté le vendredi
- 3. Terdjumâni ahvâl «l'Interprète des circonstances,» fondé en 1277 = 1860, journal politique et littéraire dont

le rédacteur primitif tenta d'inaugurer en Turque one pertaine liberté de la presse; ce journal, d'un petit format, paraît trois fois la semaine; les dimanches, mardis et jeudis.

- 4. Tasviri-efkiór a la Peinture de l'opinion publique, s' fondée en 1278 = 1861; rédacteur en chef: Chinaci-Efendi. Journal politique et littéraire, qui s'est fait remarquer à divers titres; d'abord par l'esprit de sa rédaction, puis par l'introduction d'une sorte de ponctuation dans la phraséologie turque et surtout par la publication, en feuilleton ou dans le corps du journal, d'ouvrages importants, tels que l'Histoire des Séleucides et des Achkaniens, par Soubhi-Bei, membre du grand conseil, accompagnée de la reproduction de médailles à images; la bibliographie d'Avicenne; un extrait du Droit des gens de Vattel; une grande partie de l'Histoire généalogique des Tatars d'Aboulghazi, le Destour-ulamel de Hadji-Khalía et le Mizan-elhagq du même auteur!
- 5. Djéridèi-askèrie «Gazette militaire, » dont le premier numéro a paru le 7 chaban 1280 = 16 janvier 1864; publiée sous la direction des officiers du corps d'état-major. Ce journal se divise en deux parties officielle et non officielle; la première contient les faits relatifs à l'armée de terre (mévåddi-berruè), à la marine (mévåddi-bahrue); elle traite aussi des innovations, modifications et changements introduits dans l'armée nationale, fait connaître les actes officiels la concernant, les nominations, promotions (tevdjihâl) et mutations; la mise à la retraite (tégâud), les pensions (mukiâfât) données aux officiers qui ont atteint la limite d'âge ou à ceux qui ont contracté des infirmités au service; les pensions (takhcici-médch) accordées aux enfants d'officiers morts sous les drapeaux, les peines disciplinaires (médjázát) infligées pour crimes et délits, avec l'indication du crime et de la pénalité encourue, ainsi que celle du nom du condamné.

¹ Sans doute comme réponse orthodoxe a un livre remarquable publié dans l'Inde, en 1861, sous le même titre, pai M. Plander, contre les doctrines mahométanes, auquel une réponse musulmane a été faite sous le titre de Chemsul

JANVIER-FEVRIER 1865.

partie non officielle est consacrée aux faits divers militaires de l'intérieur et de l'étranger.

Journal Arabe. — El djéváib « le Nouvelliste; » il paraît une fois la semaine, le mercredi; rédacteur en chef: Fares-Chidiaq.

Journal Turco-Grec. — Anadolou «l'Orient, » écrit en langue turque avec caractères grecs; paraît une fois la semaine.

Journaux grees. — 1. Byzantis «le Byzantin, » paraît deux fois la semaine en grand format; donne un bulletin les lundis, jeudis et vendredis.

- 2. Armonia «l'Harmonie, » paraît deux fois la semaine, 1 i année; rédigé dans un esprit conservateur.
- 3. Anatolicos aster « l'Étoile orientale, » paraît trois tois la semaine.

JOURNAUX BULGARES. — 1. Cevietnik « le Conseiller, » fondé en 1863, paraît une fois la semaine. Rédacteur : M. Bournoff, ex-étudiant en théologie au séminaire de Kieff. Ce journal est l'organe des Bulgares dits indépendants. aui lutter actuellement contre le patriarcat grec.

2. Gaida « la Musette, » 1¹⁷ année; sorte de Charraissant tous les quinze jours; rédacteur : M. Sloveikoz².

Journaux Turco Arméniens, rédigés en langue inque avec lettres arméniennes. — 1. Medjmouai-havâdis « Recueil de nouvelles, » journal catholique, rédigé par Vartan-Pacha, paraît une fois la semaine, en grand format, et donne en outre deux bulletins.

Haqyqa « le Soleil de la vérité, » suivi lui-même d'une réplique non moins remarquable de M. Pfander, intitulée Râfi-elchébéhât « le Dissipateur des doutes. »

2. Varagai-havâdis «Feuille des nouvelles,» paraît une fois la semaine; organe des Arméniens protestants.

Le Journal de Constantinople annonce la publication prochaine d'un journal persan intitulé Turkistán «la Turquie,»

² Le même Journal de Constantinople annonce encore la publication prochaine d'un autre journal bulgare, sous ce titre: La Turquie. Journaux Arméniens. — 1. Macis al'Ararat, a fondé en 1852, organe semi officiel du patriarcat grec-uni, donne par semaine, une fauille grand format et trois bulletins.

2. Avedaper « Qui porte la bonne nouvelle, » fondé en 1855, organe des Arméniens protestants, paraît une fois

tous les quinze jours.

- 3 Yérévang « le Saturne, » fondé en 1857, journal consérvateur, partisan de l'union avec Rome, paraît une fois la semaine.
- 4. Ser «l'Amour, » fondé en 1857, journal libéral modéré, imbu de protestantisme, paraît tous les dix jours.
- 5. Méghou « l'Abeille, » fondé en 1858, paraît une fois la semaine.
- 6. Jamanag «le Temps,» fondé en janvier 1863, paraît tous les quinze jours.
- 7. Tzain angherassian « la Voix de l'amour frateinel, » fondé en novembre 1863, paraît tous les quinze jours Ces trois derniers journaux représentent des idees d'un ordre trèsavancé

Journal israélite — Le Journal israélite, écrit en caractères rabbiniques dans la langue espagnole altérée qui est parlée par les diverses colonies israélites du Levant, compte trois années d'existence, paraît deux fois la semaine, et se borne au récit des faits sans leur donner nulle couleur spéciale.

JOURNAUX FRANÇAIS — 1 Le Journal de Constantinople, fondé en 1845, paraît tous les jours, excepte le dimanche, sur grand format

2. Le Courrier d'Orient, continuateur de la Presse d'Orient, compte aussi seize ans d'existence; il paraît deux fois la semaine sur grand format, et donne un bulletin pour les autres jours

JOURNAL ANGLAIS — Levant Herald, paraît une fois la semaine, sur grand format, et donne un bulletin quotidien.

REVUES. — 1 Medimonai fanoun «Revue scientifique, » en turc, 2° année, publiée par la Sociéte scientifique otto-

JANVIER-FÉVRTER 1865.

mane (Djémi-éti-ilmiïèi-osmániiè), paraît une fois par mois. Rédacteur en chef: Munif-Efendi 1.

- 2. Medjmoudi-iber-inlibâh Recueil d'exemples éveillant l'attention, en turc; publiée par la Société littéraire (Djemièti-kitâbet); le premier numéro a paru en redjeb 1279 (février 1863); rédacteur en chef: Chinaçi-Efendi. Cette revue, comme la précédente, paraît une fois par mois, et contient des articles sur les lettres, les sciences, etc. elle joint de plus un texte des planches explicatives, dans le genre de l'Illustration.
- 3. Medjmouaï-askériè « Revue militaire; » en turc; recueil d'articles relatifs aux sciences militaires et à l'instruction de l'armée.
- 4. Zornitza «l'Étoile du matin, » en bulgare, fondée en 1863, et rédigée par les ministres protestants, paraît une fois par mois.
- 5. Gazette médicale d'Orient, en français, 8° annee, publiée par la Société impériale ottomane de médecine à Constantinople, fondée elle-même à la fin de la guerre de Crimée.

Cette société possede une bibliotheque qui est ouverte aux lecteurs troifois la semaine, et elle fait des cours publics où elle enseigne l'économie politique, la langue. l'écriture et la composition françaises, l'arithmétique, les langues turque, anglaise, italienne et grecque.

Report	. 25
Raynes turques	3
Revue bulgare	. ‡ ³ ,~
Revue médicale	. 1

NOTICE SUR LA VIE ET LES TRAVAUX DE M. X. BIANCHI.

Dans le rapport lu, à la séance générale de cette année, M. Mohl, se faisant l'interprète des regrets inspirés par la mort de M. Bianchi, a apprécié en termes sympathiques le caractère spécial de ses travaux et les soins qu'il a donnés, pendant tant d'années, aux détails administratifs de notre société. Qu'il me soit permis de rendre, à mon tour, un dernier hommage à la mémoire d'un maître vénéré, et de retracer dans cette courte notice sa vie entièrement vouée à l'étude, et l'influence que, par une voie détournée mais sûre, ce laborieux orientaliste a exercée sur l'échange de nos communications avec le monde musulman et le développement de nos connaissances philologiques.

Thomas-Xavier Bianchi, né à Paris le 25 jûin 1783, appartenait à une samille dont le nom a marqué à la sois dans les sciences et la carrière des armes. Son père, physicien distingué, sut l'auteur de plusieurs découvertes remarquables qui lui valurent la saveus de l'impératrice d'Autriche Marie-Thérèse. Le fils aîné de ce savant devint seld-maréchal et déploya, au service d'une cause peu savorisée de la fortune, des talents et une sermeté qui ont assuré à son nom une place honorable dans les sastes militaires du commencement de ce siècle.

Xavier Bianchi, son frère d'un autre lit, fut appelé à des destinées moins brillantes, mais dont la tracc sera peut-être plus durable. Né d'une mère française, il obtint des lettres

JANVIER-FÉVRIER 1865.

de grande naturalisation, et fit ses classes à l'école centrale de Fontainebleau. Ses études terminées, il devint un des auditeurs les plus assidus de S. de Sacy et de Jaubert, et ne tarda pas à être admis à l'école des Jeunes de langues de Constantinople, en qualité d'élève interprète.

Une réforme importante s'était introduite dans le drogmanat français. Les barrières que le fanatisme et l'ignorance avaient elevées, depuis plus de trois siècles, entre l'Europe et l'empire ottoman, résistaient faiblement aux efforts de notre politique, secondée par tant de succès militaires. Les humiliations subies autrefois par le représentant du grand roi n'étaient plus à craindre, et la France, un instant soupçonnée; pendant l'expédition d'Égypte, avait repris, auprès des sultans, le rang et la prépondérance dont François le avait jeté les bases. Ce progrès était dû, en partie, à la réorganisation du personnel de l'ambassade. On avait appris, par de douloureuses expériences, à connaître et à redouter les Grecs offrant leurs services, les Arméniens tremblant devant le sourcil irrité d'un grand vizir, les interprètes rayas trasiquant du bérat. Aussi, depuis quelques années déjà, les fonctions importantes du drogmanat étaient-elles confiées à des Français L'école où ils se preparaient à cette carrière était placée à Constantinople même, sous l'habile direction de M. Ducaurroy, dont les recherches sur la législation hanéfite n'ont pas été oubliées des fecteurs de ce journal. Tout en étant soumis à une règle commune, les jeunes interprètes avaient la faculté de circuler librement dans la ville turque, et pouvaient ainsi compléter, par leurs rapports journaliers avec la population, les leçons que leur donnaient, dans les jardins du Palais de France, quelques efendis instruits. Plusieurs hommes d'un mérite réel, formés par cet enseignement, contribuèrent par leurs talents aux succès de la diplomatie française au Levant, et ils auraient sans doute pris une part brillante aux progrès de l'érudition, si la vie des affaires n'avait absorbé leur devougment et leur activité. M Bianchi, sorti de leurs rangs, pressentit les services qu'il pourrait rendre un jour,

et s'y prépara par une étude persévérante de la langue, des mœurs et des institutions de l'empire ottoman.

Envoyé à Smyrite en 1811, il y remplit les sonctions de deuxième, puis de premier drogman du consulat général, et se signala par sa généreuse conduite durant l'horrible peste qui ravagea cette ville en 1812. Quatre ans plus tard, il su appelé à Paris, nommé adjoint aux secrétaires-interprètes du roi pour les langues orientales, et chargé de la conduite de deux ambassadeurs envoyés par la cour de Téhéran à Louis XVIII. En 1829, lorsque éclatèrent les signes avant-coureurs de l'orage qui allait jeter une armée française sur le rivage d'Alger, M. Bianchi, de venu secrétaire-interprète en titre, ent à remplir auprès du Dey une mission pleine de dissicultés, sinon de périls, et dont il nous a retracé les principaux incidents dans une intéressante relation.

Ces interruptions nécessitées par les devoirs de sa charge furent les seules qui vinrent détourner un moment M. Bianchi de ses etudes favorites. Pendant vingt-six ans, c'est-àdire jusqu'en 1842, époque où il fut mis à la retraite, il partagea toujours son temps entre la composition de ses ouvrages lexicographiques et l'enseignement du turc, à l'école dite des Jeunes de langues de Paris, au collège Louis-le-Grand. On sait que cet établissement fondé par Colbert et connu longtemps sous le nom de l'ollège des Arméniens, en souvenir des premiers élèves qui y furent envoyés, est destiné à fournir aux services diplomatiques et consulaires tout un personnel de drogmans et de chanceliers. Ce n'est pas ici que nous pouvons examiner si son ancienne organisation répond aux exigences du présent, ni rechercher ce qu'il aurait à gagner au contact de l'enseignement libre Un sentiment personnel de déférence et les bornes de cette notice nous interdisent toute discussion. Mais en saisant des vœux pour qu'elle soit étudiée en temps opportun, nous sommes heureux de reconnaître que, grâce à la coopération de MM. les secrétairesinterprètes et à la mesure libérale qui en a ouvert les portes à quelques externes privilégiés, cette école a souvent donné

JANVIER±FÉVRIER 1865.

des résultats satisfaisants. M. Bianchi y sut chargé du cours de turc, jusqu'à l'époque où une combinaison, à laquelle on aurait souhaité qu'un de ses condisciples restât étranger, lui créa des loisirs qu'il n'avait pas sollicités. Mûri par ce long prosessorat, et en connaissant mieux que personne les besoins, il publia, à partir de 1831, la série de travaux lexicographiques qui ont sondé sa réputation, et ne cessa de les persectionner jusqu'au terme de sa vie.

Il est à peine nécessaire de rappeler les notices si exactes dont il a enrichi notre journal. On sait que l'imprimerie sut introduite en Égypte par Mohammed-Aly, vers 1822 Deux listes des premiers livres sortis des presses égyptiennes avaient été données par Hammer et, plus tard, par M. Reinaud En 1843, M. Bianchi, mettant à profit ces matériaux, livra au public le catalogue de 250 volumes se composant, soit de traductions d'ouvrages français relatifs aux sciences, soit des œuvres littéraires auxquelles les musulmans attachent le plus de prix. En 1859, il fit paraître une suite à ce premier article, sous le titre de Bibliographie ottomane, en s'aidant, pour les publications les plus récentes, des renseignements tournis par le Djeride-i-havadis, journal ture dont l'apparition date de 1843. Ce second catalogue, qui contient le titre com plet de chaque ouvrage, le prix de vente, et souvent une mention développée des sujets qui y sont traités, s'étend usqu'a l'année 1860. Attentif aux moindres innovations adoptees par le gouvernement ottoman, M. Bianchi nous fit le premier connaître, dans une notice détaillée, l'essai d'annuaire publié à Constantinople en 1847, sur le modèle des recueils de ce genre repandus en Europe. Ce travail, malgré l'inévitable sécheresse de la forme, avait le mérite de nous mitier aux reformes introduites dans la hiérarchie des pouvoirs, d'en preciser les titres et les fonctions, enfin de contique jusqu'à nos jours les précieuses indications dues a (D'Ohsson et a Hammer, sur les branches les plus importantes des services publics. Une deuxieme notice, conçue dans le même esprit, parut egalement dans le Journal assatique.

en 1851. M. Bianchi putua encore, soit dans ce journal, soit dans d'autres recueils à la traduction de plusieurs documents émanant de la Porte, et dans le tome II du journal de la Société de géographie, la traduction d'un petit traité en langue turque sur l'itinéraire de Constantinople à la Mecque et les rites du pèlerinage (Paris, 1825, in-4°). Mais c'est surtout per la publication de ses trois ouvrages lexicographiques, œuvre de sa vie entière, qu'il a bien mérité des lettres orientales. Le grand dictionnaire trilingue de Méninski et son ()nomasticon resteront longtemps encore l'auxiliaire indispensable des travaux littéraires; mais leur richesse même est un embarras pour les commençants, un hors-d'œuvre pour ceux qui ne demandent à l'étude du turc qu'un but pratique et immédiat. Excellents pour la lecture simultanée des trois principales langues musulmanes, ces quatre volumes in-folio ne peuvent qu'effrayer, par leur formidable appareil, les voyageurs, les négociants, tous ceux, en un mot, qui recherchent la connaissance rapide de la langue vivante et populaire. C'est pour combler cette lacune que M. Bianchi fit paraître, en 1831, un vocabulaire français-turc, quelques années plus tard, le Dictionnaire turc-français (1835, deux volumes in-8°), avec le secours des matériaux réunis par M. Kiefferet revus par M. Ruffin, et, en dernier lieu, le Dictionnaire français-ture (1838, 2 vol. in-8°), qui n'est que le complément du vocabulaire de 1831.

Dans une langue qui s'est emparée des trésors de l'arabe et du persan, et où chaque écrivain peut puiser à sa guise dans l'un et l'autre idiome, la principale difficulté consistait a faire un choix judicieux, de façon à présenter le répertoire complet de la langue usuelle, et en même temps de faciliter l'intelligence des pièces officielles et des monuments littéraires. Notre confrère s'acquitta avec bonheur de cette tâche

Outre les travaux énumérés ici, M. Bianchi a laissé en manuscrit une grammaire turque, a laquelle il travaillait depuis longtemps (voyez Journal asiatique, 2' série, t. XI, p. 100) et de nombreuses notes en vue de la réimpression de ses dictionnaires

trélicate. Pour les termes employés surtout dans le style relevé, il consulta avec fruit l'œuvre de son devancier et le Lehdjet-ul-loughat, dictionnaire fort estimé en Turquie. Grâce à une lecture assidue des journaux turcs et à une active correspondance, il put ajouter à ce fonds commun une foule d'idiotismes, de mots techniques et de locutions nouvelles que les réformes de sultan Mahmoud avaient contribué à répandre dans toutes les classes.

Le Dictionnaire français-turc et le Guide de la conversation, qui en est le corollaire et l'application, quoique conçus l'un et l'autre sur le même plan et rédigés avec le même soin, offraient cependant des difficultés d'exécution dont l'auteur a fait l'aveu sincère, « Ce ne sera, dit-il (Dictionnaire françaisturc, 2° édit. Préfuce, p. 4), que lorsque les progrès des réformes en Turquie auront mis la nation et la langue des Ottomans dans des rapports plus intimes avec la civilisation du reste de l'Europe, que la science pourra s'enrichir d'un dictionnaire des deux langues véritablement perfectionné. Jusqu'à présent, il est encore un grand nombre de termes de notre langue que les lexicographes, malgré tous leurs efforts, n'ont pu rendre en ture, et même en arabe, que par des équivalents hasardés, ou des mots d'une traduction plus ou moins exacte.»

Quelques imperfections de détail, d'ailleurs inévitables, ne pouvaient nuire au mérite de ces deux ouvrages 1, surtout parmi les Ottomans, auxquels ils étaient également destinés; aussi ont-ils fait fortune dans les écoles de Constantinople, et il est juste de reconnaître qu'ils ont notablement contribué à y répandre la pratique de notre langue et le goût de nos chefs d'œuvre littéraires. Plein de foi dans l'avenir de la Turquie et persuadé que les idées modernes pouvaient seules en arrêter la décadence, M. Bianchi fut constamment sou-

La 2 édition revue et augmentée du Dictionnaire turc-français a paru en 1850, celle du dictionnaire français-turc, en 1846. Le Guide de la conretsation a été réimprimé, avec quelques morceaux nouveaux, en 1852.

tenu, dans ses pénibles travaux, par ces considérations d'un ordre élevé, que nous lui avons souvent entendu exprimer avec une touchante conviction. Si jamais ces généreuses espérances se réalisent, et tel doit être le vœu de tous ceux qui ont fait de l'Orient l'objet de leurs études, ce sera l'honneur de sa mémoire de les avoir proclamées un des premiers, et d'avoir travaillé avec une application constante à leur prompt accomplissement.

Durant le cours de sa longue existence et jusqu'à l'extrême vieillesse dont il ne connut jamais les infirmités, M. Bianchi trouva, dans la tendresse dévouée d'une épouse et d'une fille chéries et dans le recueillement de ses travaux de prédilection, l'oubli ou du moins une douce compensation aux mécomptes qu'il n'est au pouvoir de personne d'éviter. Il avait suppléé, pendant deux ans, M. Jaubert à la chaire de turc de l'École-spéciale des langues orientales vivantes. A la fin de l'année dernière, cette chaire étant devenue vacante par la mort de M. Dubeux, le vénérable doyen de la littérature ottomane en France sut présenté en première ligne par les professeurs de l'École et par l'Académie des inscriptions. Si son âge avancé ne lui permit pas de se charger d'un enseignement qu'il avait plus que personne contribué à sortifier, l'unanimité de suffrages spontanément offerts et la récompense littéraire que lui décerna M. le ministre de l'instruction publique lui prouverent que ses longs services étaient reconnus, et la supériorité de ses titres dignement appréciée.

M. Bianchi s'est éteint, le 14 avril dernier, après une courte maladie, laissant derrière lui le souvenir d'une vie noblement remplie et des titres à la gratitude du monde savant. C'était un homme d'une nature sincère et loyale, d'un commerce sûr, inflexible dans le devoir, étranger à l'intrigue, et cachant sous des dehors un peu froids une bonté et un dévouement à toute épreuve.

Puissent ses nombreux élèves, nos chers condisciples, aujourd'hui investis de fonctions importantes en Orient, s'inspirer de son exemple, comme jadis de ses leçons, et ne jamais perdre de vue qu'au-dessus des intérêts passagers de la diplomatie et de la représentation, planent ceux de la science, mise au service de la civilisation et du progrès intellectuel!

C. BARBIER DE MEYNARD.

LA FEMME DANS L'INDE ANTIQUE, études morales et littéraires, par Mac Clarisse BADER. Paris, 1864, in-8° (578 pages).

L'auteur de ce volume est une personne très-lettrée, qui, toute jeune, a conçu l'idée d'un ouvrage très-étendu sur le rôle de la femme dans la société primitive; elle se propose de l'étudier chez tous les peuples orientaux qui ont produit des littératures suffisantes pour son but, dans la Chine, en Palestine, en Égypte, en Arménie et dans l'Inde. Elle nous donne aujourd'hui sa première étude, qui traite de la position des femmes dans l'Inde, depuis l'époque des Védas jusqu'au siècle de Kalidasa. Le volume est divisé en deux parties, dont la première traite de la position de la femme dans l'Inde, dans les différentes phases de sa vie, d'abord de sa position légale et religieuse, de son rôle comme jeune fille et fiancée, enfin, de sa position comme épouse, mère et veuve. Dans la seconde partie, l'auteur fait abstraction de ces différents états de la vie de la femme, et elle considère son rôle dans les époques successives de l'histoire indienne, d'abord dans les temps légendaires, puis dans les temps héroïques, enfin dans le temps de Vikramaditya. Elle choisit pour cela dans les Pouranas, dans les poèmes épiques et dans les drames, tantôt les morceaux de doctrine, tantôt les récits les plus propres a montrer la position des femmes à ces époques successives, et le mouvement des idées et des mœurs qui y introduit des

changements graduels. Elle termine son étude par le tableau de la cour de Vikramaditya, son plan la dispensant de suivre le sujet dans les temps plus modernes et de peindre la diminution satale du rôle de la semme dans l'Inde, surtout par l'influence des idées des musulmans. Elle n'espère un retour vers le mieux que par l'influence du christianisme, et il y a effectivement aujourd'hui un certain mouvement dans l'intérieur de la société indigène qui se manifeste par des efforts pour donner aux femmes une meilleure éducation. Ce sont surtout les Zoroastriens qui savorisent cette tendance. C'est un commencement encore faible; mais il faut espérer qu'il s'accélérera et qu'il finira par pénétrer cette immense masse inerte de la population indienne, surtout les classes riches, qui auraient tout à y gagner. On voit poindre quelques indices très-favorables à cet espoir. C'est ainsi qu'il s'est tenu, au commencement de l'année courante, à Calcutta, une séance publique d'une Société pour l'éducation des filles, dans laquelle plusieurs grands personnages hindous, des familles les plus anciennes et les plus respectées du Bengale et d'Oude, ont déclaré qu'ils étaient convaincus de la nécessité de donner une meilleure éducation aux filles et qu'ils allaient établir immédiatement chez eux des écoles dans ce but. Si ce mouvement se soutient, il inaugurera la plus grande conquête que la civilisation européenne aura encore faite en Orient, et qui sera entièrement due aux efforts des femmes des missionnaires protestants. Ces dames ont travaillé à cela depuis cinquante ans, avec un courage et un désintéressement admirables, que ni les fatigues ni l'impossibilité apparente de la réussite n'ont jamais pu lasser.

Mademoiselle Bader a choisi pour objet de ses études une matière vaste et importante, dont une femme scule peut s'occuper avec l'intelligence intime du sujet et avec l'intérêt qu'il mérite. Elle a traité son sujet avec soin et avec un esprit délicat, en se scrvant de tous les documents littéraires qui sont aujourd'hui accessibles sur les époques dont elle parle. Il est probable que la publication plus complète des

anciens ouvrages de droit hindou lui fournira un jour des matériaux plus amples se rapportant au côté légal de la question, et pourra donner lieu à un supplément à ce travail. — J. M.

THE SIBEBIAN OVERLAND ROUTE FROM PEKING TO PETERSBURG, by A. Michie. Londres, 1864, in-8° (402 pages, avec une carte et beaucoup de gravures sur bois).

M. Michie paraît être un négociant de Shanghaï, qui, pour éviter l'ennui du retour par mer, a préféré aller par terre à Péking, ensuite, avec des chameliers mongols, à Kiachta, et de là, par la poste russe, à Saint-Pétersbourg. Cette route avait déjà été faite par d'autres Européens, même par des dames, et M. Michie a exécuté son plan sans beaucoup de difficultés, mais avec des fatigues considérables. Son récit ajoute quelque chose à nos connaissances de la Mongolie et de ses habitants; mais M. Michie n'était pas assez préparé pour pouvoir faire, dans le temps fort court qu'al a passé en route, beaucoup d'observations neuves ou importantes. Son livre raconte très-simplement ses aventures journalières, et se lit agréablement. Il a ajouté au récit de son voyage quelques chapitres sur l'histoire des Mongols; mais ils ne contiennent rien de nouveau, et sont pris dans des livres fort connus. _ J. M.

JOURNAL ASIATIQUE.

MARS-AVRIL 1865.

SUR LES NOMS DES CÉRÉALES

CHEZ LES ANCIENS,

ET EN PARTICULIER CHEZ LES ARABES,

PAR J. J. CLÉMENT-MULLET.

OBSERVATIONS PRELIMINAIRES.

Nous présentons ici un simple essai de synonymie, car notre intention n'est point de discuter longuement l'origine et l'étymologie des noms des céréales, ni de suivre leurs variations dans les langues sémitiques ou indo-germaniques. Notre travail a un but plus spécial, c'est de chercher les espèces anjourd'hui cultivées auxquelles on peut rapporter chaque nom arabe en le rapprochant des noms grecs et la tins auxquels il peut se rattacher. Il y a dans ce travail deux genres de difficultés. La première tient à l'insuffisance des descriptions que nous ont laissées les auteurs; la seconde, à la confusion qui règne dans ces mêmes descriptions et dans l'application des noms à des genres différents. Ainsi prenons l'épeautre, spelta ככמת. Ce mot est, comme nous le verrons, rendu dans les versions arabes de trois manières différentes. En arabe, nous trouvons plusieurs mots qui peuvent être appliqués aussi bien à un triticum qu'à un hordeum.

Nous n'avons point la prétention de résoudre ces divers problèmes de linguistique et de botanique ancienne, mais nous voulons présenter, dans le meilleur ordre possible, les passages des auteurs arabes, grees et latins, qui ont rapport aux différents points douteux. Nous faisons ressortir les divergences et les analogies, en ajoutant les raisons qui nous semblent pouvoir justifier l'opinion que nous avons émise.

Les deux bases de notre travail pour l'arabe sont Ibn Bei thar, manuscrit de la Biblioth, imp. 1023, aucien fonds, et Ibn al-Awam, texte arabe de Banqueri, 2 vol. in-fol. Madrid, 1802, et notre traduction, Paris, 1865.

Nous appelons souvent en aide Théophraste et Dioscorides et sa traduction arabe, B. I. Man. suppl. n° 1067; car ce sont les deux autorités sur lesquelles on peut surtout s'appuyer pour le grec. Quant au latin, nous avons les Rei rustice scriptores et Pline le naturaliste. Voilà pour les textes. Parmi les commentateurs principaux, nous avons donné la préférence à Bodwus a Stopel, médecin à Amsterdam, qui a enrichi Théophraste de notes savantes. Pour Pline, nous avons le P. Hardouin et les notes savantes de M. Fée dans la traduction publiée par Panckoucke. M. Ernest Mayer et Sprengel ont encore été utilement consultés 1.

Nous avons aussi rapporté les noms sanscrits quand ils nous ont semblé pouvoir jeter quelque lumière sur la question. Nous nous sommes aidé, pour cette partie, du savant

- 'Theophrasti Eresii de hist. plantarum libri V, grave et latine, etc. cum notis et commentariis; item rariorum plantarum iconibus illustravit Joan, Bodaus a Stopel, medic. Amstel. acces. J. C. Scaligeri animadersiones et Rob. Constantini annot. cum indice locupl. Amstel. ap. Henric. Laurentium. In-fol. 1644.
- C. Plinii secundi Hist. nat. libri XNXVII, quos interpret. et notis illustr. Joan. Harduinus, jussu regis. 3 vol. in-fol. Parisiis, 1741.

Geschichte der Botanikstudien, von Ernst H. F. Meyer. 4 vol. in-8°. Königsberg, 1854.

Plusieurs fois aussi nous avons consulté les Observations sur les cultures de l'Égypte, par Bové, ex-directeur des jardins d'Ibrahim Pacha; opuscule fort utile pour la culture et la nomenclature. (Paris, Mille Huzard, 1835.)

NOMS DES CÉRÉALES CHEZ LES ANCIENS.

ouvrage de M. Pictet sur Les Origines indo-européennes 1, et des conseils de M. Rodet, jeune savant très-versé dans les idiomes de l'Inde:

GÉNÉRALITÉS.

Les anciens divisaient les plantes alimentaires, σῖτοι, en deux classes principales. La première comprenait les plantes dont les graines pouvaient fournir du pain, et la seconde, celles dont les graines n'en fournissaient point. La première classe renfermait donc les céréales, δημήτρια, καρποί, fruges, frumenta. La seconde renfermait les légumes, χεδροπὰ, legumina. Nous allons retrouver ces divisions, avec plus ou moins de détails, dans Théophraste, dans Columelle et dans Pline.

Le mot grec σῖτοι paraît être l'équivalent de l'arabe επίπει (Ibn Aw. II, 1/7), graines alimentaires. Galien étend le nom de δημήτρια même aux légumes (De aliment. 1), comme nous le verrons plus loin. Telle était la classification générale des Grecs et des Latins; passons aux détails.

Théophraste admet, pour les graines alimentaires, ωερὶ σίτου, deux divisions principales: 1° Frumentacea, ut triticum, Itordeum, tipha et zea et reliqua quæ tritici, hordeive specimen quodammodo gerunt: τά μὲν γὰρ σιτώδη οἶον ωυροὶ, κριθαὶ, τίφαι, ζειαὶ, καὶ ἄλλα, ὁμοιόπυρα, ἢ ὁμοιόκριθα. 2° Legumina, ut faba, cicer, pisum: τὰ δὲ χεδροπὰ, οἶον κύαμος, ἐρέβινθος,

Les Origines indo-curopéennes, ou les Aryas primitifs; essai de paléontologie linguistique, par 14d. Pictet. 2 vol. in-8°. Génève, J. Cherbuliez, 1859.

wio6s. Adde tertium genus, milium, sesamum, et ad summum quæ in æstivis sementibus, communi careant appellatione: τρίτον δὲ. waρà 'αὐτὰ κέγχρος, ἔλυμος, σήσαμον, κ. τ. λ. (Hist. plant. VIII, 1.)

Nous trouvons cette division en frumenta et legumina dans Pline (XVIII, 1x). On la rencontre aussi d'une manière générale dans Varron et dans Columelle. Nous nous occuperons ici des frumenta, laissant de côté les legumina.

Frumentum, σῖτος ou σιτώδη de Théophraste, est donc un nom générique qui ne doit point se traduire en français par froment, mais par blé, comme l'a déjà fait observer le traducteur de Pline (not. 71, ad loc. cit.). Le mot σῖτος correspond au mot sanscrit सात्य, भात्य sîtya, cîtya «grains, blé,» pris dans un sens général. On en peut dire autant du mot grain qui, chez nous, est, dans le langage usuel, pris pour le froment, quand il n'est point accompagné d'un autre mot déterminatif, ainsi on dira : du beau grain, pour : du beau blé. L'expression menus grains s'applique à l'orge, à l'avoine, etc.

Pline comprenait dans les frumenta le triticum, le far, l'hordeum, auxquels il rattache le milium, panicum, sesama, horminum, irio (XVIII, x); mais il dit plus loin (ibid. xix) que les genres de blé ne sont point partout les mêmes, et que lorsqu'il y a identité dans les mêmes espèces, les noms diffèrent: Framenti genera non eadem ubique: nec ubi eadem sunt, iisdem nominibus. Columelle admettait aussi la même classification, car il veut qu'on place le panicum et

le milium parmi les frumenta (II, 1x, xvII). Pour Varron, le blé est la plante dont le chaume produit un épi: In segetibus frumentorum, quod culmus extulit, spica. (Var. I, xLVIII, 1¹.)

Nous retrouvons à peu près la même classification dans l'hébreu. Ainsi דָּבָן, qui se prend pour frumentum ou blé, est encore le nom générique des espèces végétales qui peuvent fournir du pain. On comprend dans cette classe les cinq espèces suivantes: חַשֵּבוּן, שַבּוּלְת - שועל, שעורה, כסמח, חמה, Triticum, spelta, hordeum, avena, secale². Ainsi דָּבִן scrait, comme on le voit dans Gesenius, l'équivalent de σῖτοs et de frumentum, et il s'appliquerait aux graines qui naissent des épis, frugibus terræ quæ ex aristis nascuntur, ou, en d'autres termes, aux plantes qui poussent en épis. Ceci rappelle la définition de Varron; car, dans le lexique cité, arista est pris comme synonyme de spica.

Ce que nous nous proposons d'étudier ici plus spécialement, ce sont les noms divers du froment, de l'épeautre, de l'orge, du seigle, de l'avoine, des miliacées et du riz.

¹ Nous admettons la variante indiquée dans l'édition in-4° de Casp. Fritsch, Lips. 1735, qui est celle que nous citons toujours. Vient à la suite du même passage la composition d'un épi complet vient à la suite du même passage la composition d'un épi complet spica non mutila, comme le produisent le froment et l'orge. Les parties sont granam, تمادة; gluma, نام ; arista, « la barbe», شعر. Ainsi l'épi produit par le milium et le panicum auraient été incomplets. (Var. I, xLVIII, 1.)

² Les trois premiers noms seuls sont mentionnés dans la Bible, les deux autres sont talmudiques.

LE FROMENT.

Le froment, triticam sativam Linn. حنطة, hinta, qui a pour synonyme بر borr, et a qamah. On trouve ces trois noms employés indistinctément dans les diverses citations faites par Ibn al-Awam, quelle qu'en soit l'origine, et lui-même en fait également usage dans son propre texte. Ces trois mots se rencontrent également pour le mot supós dans la version arabe de Dioscorides. (II, cvn 1. Suppl. ar. B. I. 1067.)

Suivant Gesenius, حنط viendrait de l'arabe حنط, rubuit, à cause de la couleur rousse, ou peut-être, suivant d'autres, il dériverait de la même racine prise dans le sens de condire, quod sit frumentum quasi conditum; mais nous, qui voyons dans le mot arabe l'hébreu חַחַח, nous préférons l'opinion qui le fait dériver de מַחַח, edidit, protulit, à cause de la grande production du froment, en quelque sorte «la plante qui pullule.» Par l'usage, le noun s'est perdu dans l'hébreu, tandis qu'il s'est conservé en arabe. Le nom, au pluriel מַחַח, se prend plus spécialement pour les grains de froment.

M. Pictet (I, p. 263) critique cette étymologie. Il veut que le nom sémitique du froment soit d'origine iranienne. En persan, dit-il, ch'id, ch'ayd, ch'awid, chid (ch'awid), désigne le blé en herbe;

¹ Le nom sanscrit du froment est ग्रांश्च godhûma; l'Amarakocha donne également सुमन sumana, qui paraît désigner une variété particulière.

² Nous conservons la transcription de M. Pictet.

191

mais M. Pictet croit y voir un ancien nom du froment identique à *çvada* hypothétique. Or, de *chid* (*khid*), on arriverait facilement au non, *chitah* hébreu. Cette opinion, sans doute, peut être soutenue, mais nous ne la partageons pas.

Le mot arabe, comme chez nous le mot froment, se prend, dans l'usage, aussi bien pour le grain que pour la plante elle-même.

Le mot אָר, borr (plur. אָרָן), a aussi son équivatent dans l'hébreu בְּר, bar; mais, suivant les lexicographes Castel et Gesenius, il faudrait par ce mot entendre le blé nettoyé, vanné et disposé pour être conservé dans le grenier. En effet, le mot radical signifie parifier, monder i; c'est donc comme si on disait « froment purifié, nettoyé », חמה בר, ch'itah bar. Le substantif a disparu et le qualificatif a pris sa place et l'a fait oublier, comme on en a de fréquents exemples 2.

Qamah, στος, paraît aussi venir de πος, employé chez les Hébreux dans le sens de farine. Nous avons vu qu'on trouvait ces trois noms dans la version de Dioscorides, au mot συρός; on les trouve aussi dans le Dictionnaire français-arabe de M. Caussin de Perceval. Marcel, dans son Dictionnaire arabe algérien, et Bové, dans sa Notice sur les cultures d'Équpte, se

^{&#}x27; Voy. Gesenius, Thesaurus philologicus et criticus linguæ hebrææ et chaldaicæ Veteris Testamenti. Castel. Lexic. hept. verb. בר

² Nous retrouverous plus loin le mot برق, à l'occasion du latin far.

servent seulement du mot; on le trouve encore généralement employé dans les calendriers arabes.

Ces variations, dans la signification des noms et leur application, se trouvent aussi dans le grec. Ainsi, Link fait observer (Monde prim. II, 325) que les grammairiens et les savants se servaient du mot wupos pour indiquer le triticum, tandis que les géoponiques emploient toujours le mot oîtos. Les Septante ont employé le mot wupos une fois, et oîtos cinq fois, suivant la remarque de Gesenius (voy. חמה Thes.). Comment traduire μελίφρονα συρόν dans Homère, dans ce vers de l'Iliade (VIII, v. 188) où il est dit qu'Hector nourrissait ses chevaux de la graine de ce nom? Doit-il être entendu du froment, qu'on sait être nuisible aux chevaux? Le scholiaste grec dit qu'il faut ici entendre κριθή, orge. Galien élève du doute, et il interprète par $\tau i \phi_{\eta}$, secale. Sprengel semble se ranger à l'opinion de Galien (Hist. rei herb. I, 21). (Voy. Bodæus a Stopel, Not. ad Theoph. Hist. plant. VIII, 1x, 956.)

Nous ne voyons point qu'Ibn al-Awam ait cité les variétés du froment autrement que par leur couleur; il ne parle guère que du blé rouge, de celui qui est d'un rouge pâle; enfin, la troisième espèce serait brunc (II, 22, texte et trad.). Avicenne est très explicite; il distingue trois nuances principales : le blanc, le rouge et le noir. (Avic. I, 176.)

Bové dit que, sous les noms de قصح صعيدى et de وقد معيدى, « blé du Sayd ou du sud, et blé marin ou du nord, » on cultive en Égypte plusieurs sous-

variétés, qu'on distingue d'après leur forme et leur couleur. (Cult. Égypt. 45.)

La grande Description de l'Egypte indique les espèces ou variétés suivantes :

- ı° Triticum, sativum, aristatum, vulgare, قسح,
 - 2° Blé barbu à épis lisses, قمح صغيري;
 - 3° Blé à épis plus longs, قمح صغيري طويلي;
 - 4° Blé rouge, قمح الاجر;
 - 5° Blé à épis velus, قمح مغير;
 - 6° Blé à épis velus allongés, قمح سابقة;
 - 7° Blé à épis très-gros;
 - 8° Blé arabe, قمح عمريي.

Ces deux variétés se rapportent au triticum turgidum.

- 9° Blé pyramidal, قمج نعيجة (cf. Forskhal, Flor. Ægypt. 26);
- 10° Blé à épis courts, قمح شعيرى, blé hordéiforme qui, suivant Forskhal, serait une variété de spelta (Flor. Ægypt. 26).

(Descript. Égypt. Recueil d'observations, t. II, infol. Mémoire sur les plantes qui croissent en Égypte, par A. Raffenaud et Delille.)

Par blé noir doit-on entendre un blé d'une qualité inférieure, de couleur brune et foncée, ou le sarrasin, qui porte aussi le nom de blé noir, polygonum fagopyrum Linn.? Si nous prenons le Dictionnaire français-arabe de M. Caussin de Perceyal, nous nous prononcerons pour l'affirmative; car il traduit sarrasin ou blé noir par المنافقة . Le sarrasin passe pour être originaire d'Asie, d'où il a été transporté en Afrique, puis introduit en Europe par les Maures ou Sarrasins; de'là lui vient son nom de blé sarrasin. (Dic. H. nat. Deterv.) Cependant, une raison de douter, c'est que rien ne vient faire soupçonner chez les auteurs arabes qu'il ait été cultivé chez eux. Suivant Beckman, cité par Link, le sarrasin aurait même été inconnu dans l'antiquité (Monde primitif, II, 343). Faut-il plutôt appliquer cette dénomination de blé noir au blé de Barbarie, dit triticum cinereum maximum J. B.? Le secale, qualifié par Pline de noir et triste, nigritia triste, donnant du pain de qualité inférieure, pourrait attirer sur lui cette dénomination. Le mot grec μελάμπυρος, qui est la traduction grecque de triticum nigrum, est pris généralement pour le melampyrum arvense Linu. qui n'a aucun rapport avec le blé sarrasin, polygonum fagopyrum Linn 1. Ce dernier mot, Φαγόπυρον, est mentionné par Bodæus, dans ses commentaires sur Théophraste, page 421, pour exprimer une forme de graine; mais il ne se rattache à aucune de nos céréales.

Link (t. II, 321, trad.) dit que rien ne prouve

Le μελάμπυροs est nommé dans Théophraste (Hist. plant. VIII, c.1v Schneid.et v Bod.) au nombre des plantes nuisibles qui croissent parmi le froment. Galien dit qu'il est du froment dégénéré : Τὸ μελάμπυρον καλούμενον ἐκ μεταβολῆς μὲν καὶ αὐτὸ γίνεται τῶν ωυρῶν. (De alim. facult. I, cap. ult.) Bodœus dit qu'on le prend pour le triticum vaccinum, «blé de vache,» un des noms vulgaires du melampyrum arvense Linn. Sprengel partage cette opinion. Hist. rei herb. 1, 96, Mais Link croit que c'est plutôt l'agrostema githago Linn. la nielle des blés, شونيز الحناطة d'Ibn-al-Awam, II, 256. (Voy. Schneider, Annot. ad Hist. plant. Theoph. VIII, t. III, p. 667.)

que le חמה de la Bible, le حنطة des Arabes, soit plutôt notre froment que notre épeautre. Nous n'admettons point ce doute. Nous voyons, sans hésitation, dans ces deux mots, le triticum sativum in genere, le گندم. des Persans (Lex. Samachshari), et Castel (Lexic. heptagl. persic.), qui cite encore les deux variétés suivantes, گندم دراز اخکل «froment à longue barbe», گندم کون, froment de couleur foncée, qui serait sans doute le froment noir arabe. گوز Il ne faut pas confondre cette locution avec que nous verrons plus loin. Forskhal semble venir en aide à l'opinion de Link, car il emploie, pour le triticum spelta, les deux mots حنطة et حنطة. Ceci nous prouverait simplement que Forskhal a tiré ses renseignements de personnes qui, sans doute, confondaient les tritica et les speltæ sous un même mot générique. Nous trouvons de même dans le Dictionnaire français-arabe de M. Caussin de Perceval, Epcautre, نوع قسم, sans désignation spéciale; mais de ces faits actuels on ne peut rien conclure pour ou contre les agronomes arabes du moyen âge.

L'ÉPEAUTRE, SPELTA 1.

C'est particulièrement pour la fixation de la synonymie de l'épeautre et de ses congénères que se présentent les plus grandes difficultés par la contra-

¹ Suivant Saumaise, spelta vient d'un mot gree moderne σπέλτη pris pour ζέα. Græci recentiores ζέαν in suis Lexicis interpretantur σπέλτην. (Salmas. De Homonymis hyles iatricæ, 68, c.)

diction des descriptions et la multiplicité des noms par lesquels on a cru cette céréale indiquée, laquelle souvent est confondue avec l'orge, comme nous le verrons.

Nous comprenons particulièrement, sous le nom d'épeautre, trois espèces: triticum spelta, triticum dicoccum, triticum monococcum, l'épeautre ou le grand épeautre, l'épeautre à deux rangées et celui à une rangée, ou petit épeautre. Cette division est conforme à celle établie à l'école pratique du Jardin des plantes dans les carrés affectés à la botanique.

M. Fée, dans ses notes sur Pline (XVIII, x), admet implicitement cette division. En esset, il indique, note 105, l'olyra, δλυρα, des Grecs, comme étant le triticum spelta de Linné, et le zea, ζεία ου ζέα, comprendrait le triticum dicoccum et le triticum monococcum comme l'indique du reste Dioscorides (II, cxi). L'épeautre aurait été le sar des Latins 1, aujourd'hui encore il porte, dans le Frioul, le nom de farra.

Un des caractères essentiels de l'épeautre, c'est que la glume reste adhérente au grain, à ce point qu'il faut employer un moyen artificiel pour les séparer, comme dans le riz. L'épeautre ne donnerait qu'un pain de qualité médiocre, si dans la panification on ne prenait des précautions particulières.

L'analogie qui se trouve d'une part entre la disposition de l'épi de l'épeautre et celle de certains

¹ Pline donne comme synonyme de far le mot semen. (Voy. Pline, XVIII, t.v: Farris aut seminis, quod frumenti genus ita appellamus.)

Dans l'arabe, le premier nom applicable à l'épeautre qui se présente, c'est سلت, soult, qui, suivant ce que dit Ibn al-Awam dans sa préface I, 23, tex. 17, trad. est ce que les Nabathéens appellent کلبا; mais t. II, p. 46, tex. et trad. il parle d'une espèce d'orge cultivée dans le climat de la Babylonie, qu'on nomme kolba, کلبا, qu'on dit être une orge sans en-ويقال انه شعير مقشر الا انه في صورة الحنطة وفي: veloppe جسمة تخلخل كتخلخل الشعير وسنبله سنبل الشعير الا ان الشعير اميل الى السودا من هذه للبة ومن غيرها ان الكلبا في الحبة الشبيهة بالحنطة ويسميها بعض الناس «Il a été dit que c'était l'orge sans enveloppe (nue), ayant la forme du froment pour le grain avec un manque de consistance dans le corps, de même que dans l'orge. Son épi est parcil à celui de l'orge, sinon que celui-ci tire sur le foncé (litt. le noir) plus que ce grain. Suivant d'autres, le kolba ressemble au froment, et certaines personnes l'appellent orge grecque. ». Avicenne, qui lit شلت, le réunit dans un même article avec l'orge, et l'indique aussi comme une orge nue, نوء من شعير بلا قشر, donnant un aliment moins nourrissant que le froment. (Av. 1, 260.) On lit dans Ibn Beithar: السلت سماة جلينوس طبقا صنف من للخنطة اقرب الي الحمرة بكثير وملزز كثيف واصغر من الحنطة بكثير-مزاجه

اشبه عزاج الحنطة (Le soult est appelé par Galien thabaqâ; c'est une espèce de froment qui tire sur le roux; il est dur, compacte, plus petit que le froment, auquel il ressemble par sa nature. » (Ibn Beithar, mss. 55, fol. 225 r°.)

Dans un autre passage, extrait d'Ibn Beithar, cité par Banqueri I, page 23, note, on lit: صنع صنع من الشعير فينجرد من قشرة لانه وتسلب حتى صنع من الشعير فينجرد من قشرة لانه وتسلب حتى يكون كالبر سوا ونيبت بالغرس وهو ضربان ويسمى يكون كالبر سوا ونيبت بالغرس وهو ضربان ويسمى لعاري العارى لانه و الشعير العارى لانه و الشعير العارى لانه و المناف المنا

Parmi les noms qui peuvent se rapporter à un spelta ou bien à un hordeune, nous trouvons dans Ibn al-Awam ahlas, qui est aussi l'iskâliah علس المسكالية (II, 26, fin). Dans la préface du même auteur, on lit: الاسكالية وهو خندروس واظن انها «L'iskâliah est le khondros; je pense qu'il est appelé houschaki par les Nabathéens.» Dans le chapitre xix, art. iv, qui traite de

la culture du houschaki, nous trouvons que « parmi les graines cultivées en Babylonie, il y en a une qui est nommée par les Grecs khondros, qui ressemble au kolba, dont elle diffère en ce qu'elle est plus grande, que sa couleur est celle du kolha; seulement elle porte deux grains accouplés l'un à l'autre. » يررع في اقليم بابل وهو الذي يسميه البونانيون خندروس وهو يشبه الكلبا الا انه أكبر منه ولونه لون الكلبا الا انه يحمل حبتين مزدوجتي . Ihn Beithar dit que iskiliah est le nom vulgaire d'ahlas en Espagne; c'est le zea de Dioscorides. La version arabe traduit aussi zea par ahlas. Ajoutons à ces définitions celles du τράγος par Dioscorides (II, cxv), traduite littéralement par Ibn Bei-طراغيس شكله شبية لشكل الصنفين من الحبوب: thar التي يقال لهما خندروس وهو اقل غدا منها بما فيه من . Le traghis » كثرة النجالة ولذلك عسر الانهضام الح pour la forme, ressemble à ces deux espèces de graines nonmées chondros; mais il est moins nourrissant, à cause de la quantité de son qu'il contient, ce qui fait qu'il est difficile à digérer, etc. » (V. Ibn Aw. I, 23, not. Banq.) Nous avons traduit houschaki par triticum dicoccum, en nous rapprochant du texte grec, qui présente quelques variantes. Le chondros est, suivant Avicenne, حنطة رومية (I, 275).

Un nom qui vient encore parmi ceux qu'on peut rattacher au spelta, c'est le mot κίνε, écrit en marge de δλυρα dans la version arabe de Dioscorides. Ibn Beithar en parle comme d'une espèce de

جلس جلس جاس connue sous ce nom dans l'Yémen; à la suite vient la traduction de l'article de Dioscorides sur l'olyra: خليب نوع من العلس يخمل حبة واحدة في العلس غلغة وهو معرون باليس بهذا الاسم و(قال) دستوريدس في الثانية اوليدا (اوليرا) هو حب من جنس زاا غير انته الثانية اوليدا (اوليرا) هو حب من جنس زاا غير انته الثانية اوليدا (اوليرا) هو حب من جنس زاا غير انته الثانية اوليدا (اوليرا) هو حب من جنس زاا غير انته الثانية اوليدا (اوليرا) هو حب من جنس زاا غير انته الثانية اوليدا (اوليرا) هو حب من جنس زاا غير انته الثانية اوليدا (اوليرا) هو حب من جنس زاا غير انته الثانية المناب الثانية المناب الثانية المناب الثانية المناب الثانية المناب الثانية المناب الثانية الثانية المناب الثانية الثانية الثانية الثانية الثانية المناب الثانية الثان

Le nom hébreu générique de l'épeautre est מססס, en chaldéen دحصر Les commentateurs de la Mischna donnent pour équivalent l'arabe علس et le grec ὅλυρα et ζέα ου ζεία. Il a été traduit dans les versions arabes de la Bible de diverses manières; par Sâdia, dans l'Exode (1x, 32), par جلبان; dans Ézéchiel (1x, 9), par شوفین, à cause du pluriel عرصات; dans Isaïe (xxviii, 25), on trouve شوفان au singulier. La version de la Société biblique anglaise porte جوارش. Gesenius voit dans ce mot de l'analogie avec le مراتا explique par des permutations de lettres. Il

Le manuscrit de la Bibliothèque impériale porte לאיי, dont il détaille l'orthographe lettre par lettre; les dictionnaires lisent de même; mais Gesenius, au mot ביייבי , lit ביייבי (Thes. phil. criticus linguæ hebrææ et chaldeæ.)

sage suprement of about stated of the lar photological ergu nous enfique termina entre Media de recultification esta atam Voila dont deux nortent noms donnes à l'épeautre. Ce sont des noms de lo calite, comme le dit Abou I-Walid; car nous voyon dans Ibn al-Awam, comme dans Ibn Beither, qui sapplique à l'ervum ervilia, et plus qu'pi employé par la version de fe Societé biblique, est synonyme de 6-3. La version grecque porte constamment αλυρα, et la Vulgate spelta: Ce mot באום, qui devient dans le Talmud אידותא Resach, fol. 35, 1), nous rappelle le nom nabathéer ou babylonien lak que nous avons vu précédemment comparé au houschaki, duquel le kolba ne diffère que parce qu'il n'a qu'une seule rangée de grains. Rabbi Fanchum explique 2000 par علس , qui est le (56 de Dioscorides.

A la suite de ces noms, vient, dans Ibn al-Awam (XIX, 5), celui de La cereale de ce nom, suivant l'agriculture nabathéenne, ressemble an houschala; on la récolte au mois de haziran (juin). Elle donne un pain qui sert pour l'alimentation. Sa farine contient beaucoup de son; le pain qui en vient est d'une digestion dissicle; il reste longtemps dans l'estomac, et, quand il en est sorti, il traverse rapidement le tube intestinal, et il relache de corps.

Rapprochons maintenant ce texte de celui de Dioscorides, qui dit du tragus (Π, cxv): Τράγος το σχημα μὲν ωαραπλησίως τῷ χόνδρῳ ἔοικεν ἀτροφώτερος δὲ ωαρὰ ωολὸ ζείας, διὰ τὸ ἔχειν τὸ ἐκχυρῶδες διὸ καὶ δυσκατέργασλός ἐσλι, καὶ κοιλίας μαλακτικός. «Le tragus ressemble beaucoup au chondros pour la forme. Il est moins nourrissant que le zea, parce qu'il est plus chargé de son. Il est donc d'une digestion plus difficile, il relâche le corps. » Il ressort de cette comparaison une grande analogie entre le thourmahi et le tragus.

Mais, dans sa préface, Ibn al-Awam pense que le والطرمسر واظين انته بسمي : tharmir est le thourmahi Après cette opinion formulée d'une. manière à peu près positive. l'esprit se trouve rejeté dans l'incertitude au sujet de ce tharmir, qui devient un nom spécificatif pour le froment et l'orge, طرمبر .(II, p. 29, texte et trad.) Qu'est العمر , طرمبو الشعبر ce donc que le tharmir, dont aucun dictionnaire ne fait mention? A la lecture de la préface, nous avions cru voir dans ce mot une altération de طراغيس; mais son application au froment et à l'orge nous a jeté dans le doute. Peut-être faut-il voir en tharmir l'indication d'une forme dans l'épi, rappelant dans le blé celle de l'épeautre à deux ou à une rangée; et pour l'orge, l'hordeum zeocrithon, opinion à laquelle nous nous rattachons.

Si maintenant nous voulons entrer dans les détails de spécification, c'est-à-dire chercher à reconnaître à quelle espèce doit se rattacher tel ou tel nom, nous nous heurtons contre de grandes difficultés. Le seul moyen qui nous semble le plus convenable pour nous guider à travers ce dédale, c'est de nous rattacher aux noms grees si souvent cités dans les définitions arabes, parce que généralement on est assez d'accord sur leur interprétation.

Öλυρα est habituellement pris pour le triticum spelta, le grand épeautre; en arabe ce nom devient البرا, et altéré par Ibn Beithar dans la transcription arabe en البدا, il est rendu dans la version arabe de Dioscorides par خند, qui est une espèce d'سائه ou de علس, qui est une espèce d'سائه ou de علس , qui est le χόνδρος des Grecs, اسكاله est l'ishâliah باندروس, qui est le χόνδρος des Grecs, خندروس, kirsanah serait encore synonyme du nom syrien kanib, comme بالمالية l'est pour les habitants de l'Iraq. Nous avons vu plus haut qu'Ibn Beithar laisait du hamb ou olyra des Grecs une espèce

de ahlas ou zea à une graine; or Dioscorides ne dit pas cela; pour lui, olyra est du même genre que zea. Η όλυρα δὲ καὶ τοῦ αὐτοῦ γενους ἐσθὶ τῆς ζείας, ἀπροφωτέρα δὲ κατὰ ωοσὸν ἐκείνης (ΙΙ, СΝΙΙ).

Ainsi l'olyra des Grecs n'est point le zea, avec lequel pourtant il forme une même famille. Il appelle comme équivalent جلبان, کرسنغ, کسب, qu'on devrait appliquer au triticum spelta.

Le zea présente dans Dioscorides une définition bien tranchée, c'est un nom générique qui comprend les deux espèces dicoccum et monococcum. Il aurait pour équivalent en arabe السكالمة, qu'Ibnal-Awam confond avec le chondros. Nous traduisons ahlas par spelta pris aussi dans un sens générique.

Le triticum dicoccum est évidemment le des Nabathéens, qui porte deux rangées de graines; ce serait aussi le χόνδρος des Grecs, triticum græcum, d'Avicenne.

¹ Saumaise se livie i de longues et minuticuses recherches sur l'origine et la signification primitive de χονδρος, recherches dans lesquelles nous n'entreprendions point de le suivre. Ce mot aurait eté applique a une molécule d'un objet ou substance quelconque concassés, comme le ble, le sel Νονδροι άλῶν sunt παχεῖς άλες. Hesychio, χονδροι σίτων, grana tritici crassiusculis fragmentis concisa. Il en aurait été a peu près de meme de τραγος. Le premier de ces deux mots aurait été ensuite applique a une préparation appelee par les Romains alica. Pour les modernes, chondros est devenn une espèce de triticum, et les Arabos les ont imites. Ainsi Avicenne dit que le chondros est le froment grec', "Logal" (Salm. Hom. hyles intr. 71, 72) Nous ferons observer que ces mots arabes " un et posont derivés des mots hébreux not."

Le mula, que Galien nomme thabaqa, comme nous l'avons vu, est présenté par Ihn Beithar et par Avicenne comme l'orge nue. Cette opinion est admise par Castel, qui traduit ce mot par hordeum nudam, qui est aussi l'interprétation du luk, suivant la citation nabathéenne que nous avons lue plus haut: c'est peut-être ce qui a déterminé Ibn al-Awam à les assimiler dans sa préface. Ern. Meyer voit dans le kolba l'hordeum distichum, variét, nudum (III, 84). Cette interprétation nous paraît très admissible, car elle comprendrait en même temps le gymnocruthon.

Ainsi שלים aurait pour synonyme גולבא, עון comme nous l'avons vu plus haut. Ils auraient de l'affinité avec le τράγος de Dioccoides, un horizon nudum ou gymnocrithon. Ce qui tend à établir que c'est une orge et qu'il y a identité des deux noms, c'est qu'à la suite de l'article holba, l'auteur, Ibn Awam, rappelle qu'au XVIII livre il a donne ce que Junius dit de la culture de la terre pour l'orge; or c'est dans ce livre qu'on trouve le mot soult, qui serait un nom arabe, et holba un nom nabathéen.

Quant à nous, dans notre traduction d'Ibn al-Awam, nous nous sommes arrêté à voir dans le mot «l'orge nue» hordeum nudum, et dans علس «l'épeautre» spelta. (II, p. 25 et 26.)

npp, qui a aussi le sens de farma (loc ett), et qui, cher les Arabes, furent appliqués, le premier a une espèce d'hordeum, et l'autre au truteum.

Le doub, sur lequel Ern. Meyer ne se prononce pas, nous a précédemment paru se rattacher au tragos. M. Fée hésite à se prononcer sur la valeur du mot tragos; il pense qu'il peut être un épeautre (Pline, XVIII, xx, note 154). Pour nous, nous pensons voir dans le thormaki l'hordeum zeocrithon.

Forskhal compte cinq espèces d'épeautres ou variétés de triticum spelta pour lesquelles il emploie les noms de et de et de manda particulièrement le premier. Ces cinq espèces ou variétés sont : 1° T. spelta, villosum; 2° variété glumis villosis et à ; 4° T. spelta, glabrum; glumis glaberrimis; 5° espèce mal déterminée par le botaniste suedois (Flor. Ægypt. arab. 26). Toutes ces espèces ou variétés se trouvent dans la Description de l'Égypte (Mémoires de Raffenaud et Dehlle, t. II, p. 13); mais elles sont indiquées comme froment ou blé, et l'espèce incomme de Forskhal est indiquee comme blé à épis courts.

L'épeautie porte dans Columelle (II, vi, 5) le nom d'ador comme générique. Il admet quatre variétés 1° far clusinum; 2° verrucesum rutilum; 3° alterum candidum, et 4° trimestre. Ainsi ador et far seraient à peu près synonymes. Pline se sert du nom semen simplement (XVIII, xix). Dans le même chapitre, il semble à tort établir une distinction entre le zea et far, quoiqu'on admette toujours identité parfaite entre les deux mots!.

¹ Voy Link Monde prim 11, 129

Le mot latin far rappelle l'hébreu >2, l'arabe et le grec wupos. Il est difficile que ces mots n'aient pas une origine commune. M. Pictet professe la même opinion. Suivant lui, le mot hébreu ne peut se séparer de l'arabe; leur origine est la même. Il les veut voir dérivés de ברה ou כרה, comedit. Gesenius y rapporte le grec βορά, pabulum, qui serait le radical primitif de vorare. Cette étymologie nous ramène à βρώσκω, manger, et βρῶμος, le brome, végétal, de même que, par la prononciation dure de la consonne, nous avons cu wupos. Le sanscrit a aussi bhr, bhar, nutrire. (Gesenius, Lexic. hebr. vo, 77, et Pictet, Orig. Ind. Europ. 1, 269.)

L'ORGE.

L'orge, hordeam sativam Linn. s'appelle en arabe granum الشعبر, comme si l'on disait الشعبر, pilosum, à cause des barbes dont l'épi de l'orge est hérissé. En hébreu, elle est appelée שעורה, qui a la même signification; a spicis hirsutis dictum, dit Ge senius; au contraire de coon, spelta a spicis detonsis. En grec, on l'appelle κρίθη, et par abréviation κρί; en persan == djaw, qui rappelle le zend yava et le sanscrit यव yava. Cette synonymie est incontestée et incontestable 1.

^{&#}x27; L'Amarokocha donne encore मीतश्चक sitaçáka. Pictet rapproche du latin hordeum le sanscrit ह्व hrdya, neutre hrdyam, adjectif qui signifie «aimé, désiré, agréable.» (1, 271.)

Ibn al-Awam n'indique aucune espèce particulière d'orge nommément; il place à la fin de l'article qui traite de sa culture celle du kolba, qu'il a, comme nous l'avons vu, présenté comme synonyme de soult, que nous avons reconnu être l'orge nue. Le houschaki et le thourmaki dont il traite dans les art. IV et V à la suite de l'orge, doivent-il-lui être nécessairement réunis comme variétés.) Nous avons vu que le houschakt wait le chondros des Grecs et l'épeautre à deux rangées, T. dicoccum; le thourmahi mous a paru être l'hordeum zeocrithon, consequemment il se rattachehait à l'orge comme varieté. Nous ferons observer que tout ce qu'on lit dans ces articles sur la culture de l'orge proprement dite, et sur celle des autres céréales qui viennent à la suite, est extrait de l'agrizi culture nabathéenne, et qu'ainsi les trois noms kolb houschaht et thourmahi, sont des noms étrangers. l'Arabie et à l'Andalousie surtout.

Forskhal ne mentionne l'orge nulle part; mais Bové parle de l'orge ordinaire et de l'orge hexastique, sous le nom seul de man, comme étant cultivées en Égypte, où on les donne aux chevaux pour nourriture. Nous ne voyons rien dans Ibn al-Awam qui puisse rappeler l'orge hexastique ou escourgeon.

L'orge se semait chez les Arabes comme le froment, et à peu près dans les mêmes conditions. Quand on voulait la faire manger en vert, on semait en mai. Le fourrage qu'elle fourmssaits appelait en arabe. et عوسر en persan, ce mot s'applique aussi aux fourrages verts en général, comme dans le Tal-

mud nnw, herba quæ metitur et datur bestiis adhac virens. (Peah. VI, x)1. Voy. Aw. II, 46, texte, et 45, trad.

Théophraste indique cinq espèces d'orge: 1° orge à deux rangs; 2° orge à trois rangs; 3° orge à quatre rangs; 4° orge à cinq rangs; 5° orge à six rangs ou hexastique, escourgeon. (Théophraste, Hist. plant. VIII, 1v.) Link (II, 329, trad.) pense que les copistes ont bien pu intercaler les espèces à rangs impairs, que repousse l'esprit philosophique. Columelle indique seulement deux espèces d'orge: hordeum distichum et hordeum hexastichum ou canthermam. (Col. VIII, 1x, xiv, xvi)

LE SCIGLE.

Le seigle, secale cereale Linn. fut-il connu des Arabes? Rien ne l'indique précisément, et comme il n'est point originaire de l'Asie, on peut en douter. Pline, parmi les Latins, est le seul qui parle du secale, nommé asia par les Taurini (XVIII, XLI). Sprengel voit le secale cereale dans le seligo de Columelle (II, VI, IX. Spreng. Hist. rec herb. 151). Le \(\tau\lambda\eta\) de Théophraste (Hist. plant. VIII, 1, 11, 1V) scrait, suivant le même Sprengel, le secale (I, p. 80). M. Fée professe la même opinion (note 217); mais Anguillara, cité par le P. Hardonin (note 3, sur le ch. XIX, liv. XVIII de Pline), en fait un spelta. « Ruellius, dit Bodée de Stopel, voit dans le \(\tau\lambda\eta\) le secale; mais il faut bien se garder, dit-il, de le confondre ayec le

¹ En sanscrit le mot तोष्ट्रम tokma d'(sign) toutes les céréales en vert, mais principalement l'orge.

MARS-AVRIL 1865.

τυφη par un upsilon, qui pousse au milieu des roseaux dans les lieux humides. » Cette dernière plante serait alors le typha latifolia ou anquestifolia Linn.

Au milieu de ces mêmes commentaires de Bodée de Stopel sur le liv. VIII, ch. 1x, Hist. plant. p. 956, est la figure d'une espèce de blé qui porte le nom de triticum tiphinum, qui, sans être le tiphé, en approche beaucoup. Truticum tiphinum proxime ad tipham accedere magni viri scribunt. Il vient des îles Fortunées ou Canaries; mais il n'est point le tupha qui est contenu dans plusieurs enveloppes et qui se détache difficilement de sa glume, tandis que c'est le contraire pour le triticum tiphinum. Suivant Link (loc. cit. 332), le tiphé pourrait bien être le triticum monococeum, qui donne un pain brun et foncé comme le tiphé. Peut-être aussi pourrait-il être le zeopyrum que Galien dit être cultivé en Bithynie, et qui tient le milieu entre le froment et le bryza. Galien cite cette dernière plante pour l'avoir trouvée dans le en Macédoine et en Thrace; elle était très-semblable au tiphe. Mais Link ajoute qu'on ne peut pas attacher une trop grande valeur a ce passage. (Gal. De alim. facult. I, xiii; Bod. de Stopel, loc. cit. Link, loc. cit.) Galien, continuant, dit que le grain du tuphé est plus jaune que celui du froment; il est court et iamassé. Typheæ triticis flaviores; quin et habet corpus den sum et coactum. Définition qui concorde fort peu avec ce que dit Pline du secale, qui est un fort mauvais blé, sombre et noirâtre, niquitia triste, chargeant beaucoup l'estomac, même quand il est mêle avec

le far; fait contraire à ce qu'on observe journellement. Link ajoute peu de confiance à la description de Pline, auquel il reproche, et avec raison, de manquer de méthode. Galien dit, en terminant, qu'on peut très-bien, considérer le tiphê comme un blé de petite espèce, puisqu'il en a la couleur, la densité et la chaleur. Οὐκ ἀπιθάνως δ'ἄν τις ὁνομάζοι ωυρὸν μικρὸν τὴν τίψην καὶ τῆ χροιῷ καὶ τῆ ωυκνότητι καὶ Θερμότητι τῆς δυνάμεως ἐοικεῖον αὐτοῖς. Cette conclusion nous mène à penser que le tiphê serait probablement le triticum monococcum, le petit épeautre, ce qui semble être l'opinion de Link. (Galien, Bod. de Stopel et Link, loc. cit.) Sprengel, comme nous l'avons vu, le prend pour le secale.

Il en est qui veulent que le tuphé ait été le grain très-doux qu'Hector donnait à ses chevaux; nous en avons parlé déjà plus haut.

Saumaise, parlant du secale (Hom. hyl. iatrica, p. 68 et 69), ne veut pas qu'on voie le secale dans le zea de Dioscorides, ni dans celui de Théophraste 1. Le zea de Dioscorides, dit-il, est bien le spelta (comme nous l'avons reconnu précédemment). Les gloses les meilleures, comme celles de Servius, voient dans zea et olyra, le spelta, far et ador. Ainsi le pain de zea de Ménesthée, cité par Athénée (Deipnos. lib. III, p. 115), qui charge l'estomac et qui est d'une digestion difficile, ne peut provenir du zea de Dioscorides, ni de celui de Théophraste. Il ré-

¹ Çéa est lettre pour lettre le sanserit यञ yava, d'après les lois de permitation établies pour ces deux langues.

pondrait très-bien au secale, dont la farine fournit, comme on le sait, un pain d'une qualité inférieure, qui charge davantage l'estomac.

Si nous voyons dans Athénée le zea devenir le secale, qui nous empêcherait dè le voir dans le secale, qui nous empêcherait dè le voir dans le secale, qui nous empêcherait dè le voir dans le secale, ishâliah des Arabes d'Espagne, mot donné comme synonyme de selas, qui, suivant la version arabe de Dioscorides, serait l'équivalent de Cεία. Conjecture que pourraient suffisamment justifier ces confusions de noms et de descriptions si fréquentes chez les Arabes et les anciens en général, pour les plantes et les animaux. Ce nom ishâliah rappelle celui de σεκάλι que porte le seigle chez les Grees modernes.

Le seigle, suivant les traducteurs et les commentateurs, porte dans la Mischna le nom de γιστα (Kelaum, I, 1). On trouve aussi αναν avec la même signification (Pesach 35, 1). Il y a en arabe le mot signification (Pesach 35, 1). Il y a en arabe le mot raduction de l'article Alγίλωψ de Dioscorides (IV, exxxix), qu'on croit être l'équivalent d'avena graca de Pline (XVIII, xlii), et qui, suivant Sprengel (Hist. rei herb t. 1, p. 159), serait l'avena sterilis ou fataa Linn. Ainsi schiphon restera le secale cereale, surtout quand on voit que sa farine peut être employée à la confection des azymes (Kelaum, I, t. Gesenius, note 5). Le mot arabe κένιdemment une transcription de l'hébreu, est rendu dans Castel par spelta, et la version de Sâdia l'emploie.

a la racine אסר a la racine אסד a la racine בوسر a la racine מון ا

comme nous l'avons vu, pour כסמת (Ézéch. rv, g, et Isaie, xxvIII, 25). Pour le nom talmudique שיפון. le dictionnaire ne donne que le mot secale, olow, Castel. D'un autre côté, le dictionnaire grec de Budée porte σιφώνιον, herba quæ et βρώμος dicitar avena. Nous préférons nous en tenir à l'interprétă tion secale de Castel. Le seigle, dans le Dictionnaire de M. Caussin de Perceval, est appelé جاودار, mot que nous ne voyons dans aucun autre lexique; le mot reste, dans ce dictionnaire, appliqué à l'avoine.

L'AVOINE.

Nous completerons cette notice sur les céréales proprement dites par des recherches sur l'avoine. Il n'en est pas fait mention dans Ibn al-Awam, sans doute parce que les Arabes et les Orientaux ne faisaient point usage d'avoine pour leurs chevaux; elle était remplacée par l'orge. L'avoine n'était employée à cet usage, suivant Galien, que par les habitants de l'Asie au delà de Pergame et surtout dans la Mésie.

Si les Arabes ne cultivaient point l'avoine, cependant elle ne leur était point inconnue; car dans les dictionnaires on la trouve indiquée sous plusieurs noms. Ainsi dans le dictionnaire arabe de M. Caussin de Perceval et dans le vocabulaire des idiomes africains de Marcel, on trouve هرطمان et هرطمان, هرطمان mots qui ne sont point d'origine arabe. Ibn Beithar cite le nom حرطال, qu'il écrit encore خرطال, qui se voit dans Castel. Il a aussi le mot هرطماس, et il traduit presque littéralement l'article de Dios-

MARS-AVRIL 1865

corides sur le bromos. (Ibn Beithar, fol. 145 v° ét 390 r°, ms. 1023 A. F.) On trouve en persan فرطمان.

Il y a dans Avicenne un article intitulé on action mot qui, suivant Castel, est l'équivalent de qu'il traduit par Bryonia. Or ce que dit l'arabe, que cette plante possède une force pareille à celle de l'orge; qu'elle tient le milieu entre l'orge et le froment; qu'elle est à la fois laxative et styptique; ne peut s'entendre que d'une céréale et non de la bryone.

Dans la version arabe de Diostorides, est donné comme la traduction du mot βρῶμος.

Les Latins connaissaient deux espèces d'avoine, l'une cultivée, avena satua Linn. bromos (Ptine, XXII, LXXIX, not. Hard.), et l'autre qui ne l'était point, avena steruls Linn. avena græca (Pline, XVIII, XIII). Virgile cite ces deux espèces d'avoine.

Urit emm lim campum seges, unit ivena (Georg 1 v 77)
Unit id est exsiccat seges avena (culta)
(Interp. Russ)
Infelix folium et steriles dominantur avenæ
(I clog V v 27.)

Dans ce dernier vers l'avoine stérile 'est confondue comme mauvaise herbe avec l'ivraie. Columelle parle de l'avoine qu'on semait en automne pour la faire manger en partie en vert, l'autre partie restant pour graine. (De re rust. II, 11, 9.)

Comme les Latins, les Grecs connaissaient aussi deux espèces d'avoine, savoir : celle qui était cultivée et l'avoine stérile. La première était le βρῶμος,

et l'autre l'aiyiλωψ, dont nous avons déjà parlé à l'occasion du seigle. Galien ne laisse pas de doute sur la nature du bromos, puisqu'il dit qu'il est émployé pour la nougriture du bétail, et que dans les cas de disette on en fait du pain, alors qu'on y est contraint: τροφή δ'έσ λιν οὐκ ἀνθρώπων είμή ωστε ἄρα λιμώτοντες. C'est bien ainsi qu'on emploie l'avoine de nos jours.

Dioscorides a deux articles consacrés au βρῶμος; le premier, lib. II, cavi, et le second, lib. IV, cal. Quelques auteurs croient qu'ils se rapportent à la même plante; d'autres voient dans le premier article la description de la plante, et dans le second ses propriétés. Ce scrait peut-être ainsi que penserait Sprengel, qui réunit les deux articles en un seul pour l'explication. Telle n'est pas l'opinion de M. Fée, qui veut que dans le livre II l'auteur grec ait eu en vue l'avoine cultivée, et dans le livre IV, l'avoine stérile. (Pline, XXII, LXXIX, not. 164.) L'article du fivre II ne laisse pas le moindre doute sur l'interprétation; ces prétendues petites sauterelles bipèdes, anpida diκωλα, qui pendent du sommet, et dans lesquelles sont contenues les graines, indiquent bien la disposition des graines composant l'épi ou grappe.

Nous avons vu aussi que tous les commentateurs étaient d'accord pour reconnaître l'avena sterilis dans l'ægylops. Il y a dans le IV livre de Dioscorides l'article CXXXIX consacré à l'ægylops qui sert de type pour la forme du brome. Quoi donc peut nous empêcher le voir l'avena sterilis décrite dans cetarticle CXXXIX,

et dans l'article CXL qui suit, une plante analogue au genre bromus des botanistes modernes! Dans la version arabe de Dioscorides, nous trouvons le mot ægylops rendu par

Dans le Talinud, l'avoine est appelée שכלה שועל; suivant l'auteur de la note talmudique, par ces mots on entendait l'orge sauvage, hordeum silvestre; mais dans le langage vulgaire, on l'appliquait à l'avoine. (Kelaim, I, 1.)

Nous avons vu aussi, en parlant du seigle, le mot talmudique κτιωτ, rappelant le mot arabe σφι, dans Avicenne, est l'intitulé d'un article qui est une traduction de l'article Ali λωψ de Dioscorides, comme nous l'avons dit. Ce nom est présenté comme l'équivalent de μασι, autre nom du seigle, et qui rappelle του αρρίταμε à l'avoine cultive ou βρώμος Nous aurions donc un nouvel exemple de la modification que les mots éprouvent dans teur signification en passant d'une langue dans une autre.

Bodée de Stopel signale les différences qui existent dans la manière d'ectire le mot grec bromos. Théophraste écrit βρόμος par un omicron, tandis que Dioscorides écrit βρώμος par un oméga. Il en est qui veulent que la première manière soit pour indiquer l'avena sativa, et la seconde l'avena sterili. (Comm ad. Hist. plant. VIII, p. 957.)

Forskhal cite sculement l'avena pennsylvanica avec le nom arabe شجره الجمل (Flor. Ægypt. arab. p. 23.,)

Les Géoponiques ne disent pas un mot de l'avoine, ni du bromos.

LES MILIACEES.

Les miliacées ¿ ct ¿ anc peuvent être séparées; it faut nécessairement les étudier ensemble, à cause de leur grande affinité, qui les a fait parfois prendre l'une pour l'autre.

دخين, dokhn, est visiblement le mot hébreu دخين, do'han. (Ézéch. 1v, 9.) Il est très-probablement le nom générique primitif, bien qu'Ibn al-Awam cite des opinions qui l'indiquent comme étant le nom d'une espèce appartenant au genre dourrah, ce qui alors donnerait à ce dernier l'antériorité. عخبي a été traduit par milium aussi bien que par panicum. C'est sans doute pour cette raison que dans la version arabe de Dioscorides, aux mots πέγχρος et έλυμος, on lit et cependant pous verrons que ce sont deux دخن espèces bien distinctes. Toutefois nous ferons remarquer que ce mot a été ajouté après coup à la suite de πέρχρος, et que le mot employé par le traducteur primitif est جاورش, mot qui est aussi employé dans la version arabe de Sadias pour 707, et que la Vulgate traduit par milium 1.

Ce mot خخی, en persan ارس, nous paraît, surtout dans Ibn al-Awam, être le ἔλυμος ου μελίτη de Dioscorides (Η, cxx), de Théophraste (Hist. plant. VIII,

Pictet cite comme noms sanscrits du panicum miliaceum, ब्रामु ann panicum italicum, प्रवङ्ग priyangu, auquel l'Amarakocha ajonte ऋड्रु hangu. Ce dernier donne pour le panicum pilosum ब्रीहिंगेंद vrihibheda, anu. (Pictet, 1, 280, et Amarakocha, édit. Boiseleur-Deslongchamps, I, p. 205 et suiv.)

1, III, VII), le panicum de Pline (XVIII, x), panicum italicum Linn. 1. M. Ernest Meyer admet la synonymie de Forskhal, qui emploie holcus dochna (Flor. Ægypt. 174); mais il place en première ligne andropogon saccharatus. (Gesch. d. Bolan. III, 71.) M. Fée (note 76, liv. XVIII, Pline) traduit par panicum miliaceum Linn. millet à panicules étalées. Nous n'admettons point cette interprétation, guidé par la figure que donne Mathiole pour accompagner son explication, p. 127, et par la description qu'on lit dans Pline (loc. cit.): Panicum a paniculis dictum cacumine languide nutante; paulatim extenuato culmo pæne in surculum prædensis acervatur granis, cum longissimo pedale phoba². «Le panic est ainsi nommé à cause de

¹ Μελίνη est cité comme synonyme de έλυμος, non-seulement par Dioscorides et Théophraste, mais Galien l'admet aussi; il dit que c'est une dénomination ancienne, έλυμος δέ σοι Φευκτέος ἀεὶ, καλοῦσι δὲ αὐτον ἔνιοι μελίνην τῶν παλαιῶν. Α panico quod a nonnullis priscis ctiam meline nominatur prorsus abstineas. (Alim. facult. 1, 7.) Xénophon a cité cinq fois le μελίνη dans l'Anabase. Théophraste VIII, 111) lit μελίνον au masculin. Sprengel (Hist. rei herb. I, 79) traduit le mot par panicum miliaceum, et plus loin, p. 208, il semble critiquer Dioscorides et Galien de le présenter comme synonyme de έλυμος, quod cum μελίνη panico miliacco componit. (Conf. Bodæus a Stopel, Comm. ad Hist. plant. VIII, 111, p. 929; Theophr. opera edit. Schneider, Index, ν° μελίνη.

² Le texte que nous citons est celui de l'édition de Panckoucke; mais celui du P. Hardouin porte obba. Bodæus a Stopel, dans sa citation de Pline, p. 929, lit de même. Le P. Hardouin eite un manuscrit qui lit obfa; mais il préférerait phoba, qui concorde avec φόθη, employé par Théophraste. Τὰ μὲν ἔχει σ7άχον ὡς σιτώδη, τὰ δὲ χεδροπὰ λοβὸν, τὰ δὲ κεγχρώδη φόθην. Alia spicam gerunt, ut frumentacea; alia siliquam, ut legumina; alia jubam ut miliacea. Χεγχρώδης est pris ici génériquement, et φόθην ou jubam, pour un panicule,

NOMS DES CÉRÉALES CHEZ LES ANCIENS. 219 ses panicules; sa cime se penche mollement; sa tige diminue insensiblement de grosseur. Les graines, ramassées et pressées; forment un épi long d'un pied. » Cette description, comme on le voit, est précise; elle rappelle bien les figures de Mathiole et du

commentaire de Théophraste, qui sont semblables.

scilicet melica vulgo dora. Telle est l'explication qu'on lit dans Castel et que répète Freytag. Ibn al-Awam lui donne pour synonyme جاورس, qui s'écrit en persan گاورس نوع از ارزن جاورس, djawaresch, djawaresch, capèce de (miliacée) arzan. L'agriculture nabathéenne le rapproche du جاورس, avec lequel Kazwini le confond, جاورس وهو الدخن, dans lequel il le sépare du dokhn, sur lequel il lui donne la supériorité pour les qualités!

Le dourrah a généralement été pris pour le κέγχρος des Grecs. (Diosc. III, cxix; Théoph. VIII, 111, etc.) Cependant les versions arabes des Géoponiques qu'on trouve dans les manuscrits de la Bibliothèque impériale, traduisant le chapitre xxvIII, livre II,

qu'il y ait agrégation des épillets, ou qu'ils soient étalés, comosa, puisque les miliacées n'ont pas toujours les panicules diffus. (Theoph. Hist. plant. VIII, 111.)

Banqueri, dans le texte imprimé d'Ibn al-Awam, écrit جاورش, djawresch, et کاورش, ghawresch, avec schin; mais partout ailleurs, dans Kaswini, dans Avicenne et dans Gastel, nous le trouvons avec un sin; aussi nous écrirons constamment عاورس sin.

emploient le mot κέγχρος, rendu en latin par milium. (Voy. mss. 915 anc. f. p. 175 et 914 suppl. fol. 6 v°) l. Cela n'infirme pas l'opinion reçue, mais prouve que souvent les deux noms ont été pris l'un pour l'autre. La version arabe de Dioscorides traduit κέγχρος par جاورس. A côté on lit, d'une autre écriture, خن. Strabon, parlant de cette partie de l'Italie qui produit beaucoup de millet, la qualifie de κεγχροφόρος (liv. V, p. 151). Les notha ou apocryphes de Dioscorides, cités plus haut, disent Ρωμαῖοι κέγχρος μιλιούμ. (Noth. 127.)

Nous n'hésitons point, quant à nous, à voir dans le dourrah, ε, le κέγχρος des Grees, le milium de Pline, le panicum miliaceum de Linn. millet à panicules étalées. La description de Pline ne laisse aucun doute à cet égard, elle est précise : Milii comæ granum complexæ, fimbriato capillo carvantur. (Pline, XVIII, x.) Telle est l'opinion de Bodæus a Stopel dans ses commentaires sur Théophraste (VIII, III, p. 928 et 929), et de Mathiole sur Dioscorides (II, LXXXIX et xc). Les figures qui accompagnent les textes des deux auteurs portent des ramifications, et ne laissent aucun doute.

M. Fée voit dans le έλυμος des Grecs le panicum de Pline et le panicum miliaceum de Linnée, millet à panicules étalées. (Pline, XVIII, not. 76.) M. Ernest Meyer voit dans le dourrah l'andrapogon sorgham, connu en Mésopotamie sous le nom de holcus sorgho, tandis

¹ Ces versions arabes ne sont pas complètes, elles sont seulement partielles.

que le djawares, جاورس, serait le panicum miliaceum. (Gesch. der Botan. III, p. 65.) Dans le Dictionnaire de M. Caussin de Perceval, le millet porte les noms de جب الشرانق, درا بيضا, دخي. Il ne parle point du panic. On voit qu'il confond le dokhn avec le dourrah, et qu'il n'en connaît que le blanc. Il faut remarquer que cette dénomination est celle aujourd'hui usitée. Ce mot al-scharaniq semblerait presque une altération de gharnougi, nom spécifique employé par Ibn al-Awam, et que nous allons voir.

Ibn al-Awam (XX, art. vi) dit qu'il y a doute si le dokhn ne doit point être nommé djawares, il n'hésite point à identifier le dourrah avec le djawares, qui serait son nom en persan. ويتشقق انه يسمّى الحاورس ذرة وهذه الحبة تنسمى. Il cite deux espèces de dourrah, le blanc et le noir; mais le premier serait de meilleure qualité. Quant au dokhn ou panic, il en indique plusieurs espèces, qui sont, pour la couleur : le blanc, nommé غرنوق, gharnouqi, le rouge et le noir. Pline aussi indique plusieurs espèces de panic, qui sont, pour la couleur : le blanc, le noir, le rouge et le pourpre. Columelle se contente d'indiquer le panicum et le milium, sans parler d'aucune espèce particulière.

Pline parle d'une très-grandé espèce de millet, importée de son temps de l'Inde en Italie, depuis peu. Les expressions employées par le naturaliste latin ne permettent pas de douter qu'il veuille parler du sorgho: Milium, dit Pline, intra hos decem annos ex

India in Italiam invectum est, nigrum colore, amplum grano, arundineum culmo. Adolescit ad pedes altitudine septem, prægrandibus culmis: lobas 1 vocant: omnium frugum fertilissimum. Ex uno grano sextarii terni gignuntur. (Pline, XVIII, x.)

Généralement on croit, et avec raison, qu'il est ici question du sorgho, holcus sorgho Linn. Cette miliacée est la seule qui, pour un grain, puisse rendre trois septiers romains, sextarii (1 litre 62), et qui s'élève à la hauteur de sept pieds romains' (2 mètres 07, 10), d'un aspect sombre, et dont la graine est grosse, et qui, comme le milium de Pline, est originaire de l'Inde. Cette opinion n'est pas nouvelle; on la trouve professée par Bodæus a Stopel (loc. cit.) et par le Père Hardouin, qui cite Scaliger. (Exercit. 292, p. 869.)

Le sorgho porte, chez les Arabes, le nom de dourrah, غرة, et dans l'Yémen, celui de طعام, taham, suivant Niebuhr (Descript. Arabie, I, p. 216). Forskhal, sous le nom de holcus durra, cite quatre variétés différentes, dont deux glumis fuscis, à glumes noiràtres (Flor. Ægypt. 174). Marcel, dans son Dictionnaire arabe-algérien, emploie جاورس pour désigner le millet; au mot dourra il renvoie au blé de Turquie.

Bové (Calt. d'Égypte, p. 36) cite trois espèces de sorgho: 1° sorgho commun, sorghum valgare Linn.

¹ A l'occasion du mot lobas qu'on litici, le P. Hardouin rappelle ce qu'il a dit précédemment sur le mot obbas, qu'il aimerait mieux phobas, parce que λοδός est attribué par Théophraste aux légumes, et φόδη aux miliacées. (Vid. sup. p. 218, not. 2.)

ذرة صيغي; 2° sorgho bicolor, ذرة نيلي; 3° sorqhum cernaum, ذرة واقع. Bové nous apprend aussi qu'en Égypte c'est le dourrah blanc qui est le plus estimé; Ibn al-Awam en dit autant (loc. cit.).

Les espèces cultivées en Syrie sont souvent attaquées de carie. C'est sans doute la maladie dont parle Forskhal, et qui était connue sous le nom de okâb, عكاب, litt. fumus, ce qui peut s'expliquer, parce que la pulpe noircit et tombe en poussière.

Le dourrah, très-cultivé dans l'Orient, fournit à l'alimentation des populations, et cette culture doit remonter assez haut, puisque nous avons vu que le grain en était mentionné dans Ézéchiel (IV, 9). L'agriculture nabathéenne paraît avoir donné aux deux miliacées qui nous occupent beaucoup d'attention, si nous en jugcons par la description minutieuse de leur culture et des procédés pour en obtenir du pain, que nous lisons dans Ibn al-Awam. Ce pain est d'une qualité assez inférieure par la faible quantité de gluten que contient la graine. Cependant il est des parties de l'Arabie où on le préfère à celui du froment, dit Bové. Niebuhr nous apprend aussi que, dans le voisinage de Tripoli de Syrie, proche le Liban, où le froment abonde, les gens du peuple le vendaient et se nourrissaient de dourrah. (Descript. Arab. I, 217.)

Cette grande fertilité du dourrah, si supérieure à celle du froment, porte Niebuhr à dire que la récolte si abondante que faisait Isaac, qui recucillait cent mesures, מֵאָה שָׁעַרִים, c'est-à-dire au centuple

(Gen. xxv1, 12), ne peut s'expliquer que par la culture du dourrah. (Descr. Arab. I, 217.)

Hérodote nous apprend que dans la Babylonie le millet et le sésame atteignaient la hauteur des arbres : ἐκ δὲ κέγχρου καὶ σπσάμου ὅσον τι δένδρου μέγεθος γίνεται (Lib. I, p. 89, éd. H. Step.), hauteur qui rappelle celle attribuée par Pline au millet indien. Il y a donc lieu de croire que ce que dit ici l'historien grec doit s'entendre du sorgho.

Abdallatif, dans la Description de l'Égypte, ne dit rien des miliacées.

LE RIZ.

Le riz, oryza sativa Linn. en arabe , aroz, en persan birindj, ε, δρυζον (Théoph. Hist. plant.), δρυζα (Diosc. II, xvII), Plin. oryza (XVIII, xIII), en sanscrit ब्रोहि vrîhi , en chaldéen אורז (Mischua, Pea, II, III).

Il est peu de noms de plantes moins contestés que celui-ci. Le riz paraît originaire de l'Inde, et Strabon le cite nommément dans la description de cette partie de l'Asie (XV, 476, 39). «Il y croît, dit-il, dans les marais, il s'élève à la hauteur de quatre coudées; on est obligé de le nettoyer comme le zea, c'est-à-dire l'épeautre. Cette indication ne laisse aucun doute dans l'esprit. La description donnée par l'héophraste

¹ L'Amarakocha cite encore açu, pățala, dhânya, çalaga. Ces mots désignent plutôt des espèces particulières: açu signific « hâtif»; pătala, « pâle »; etc. dhânya est au contraire une expression générale dont le sens est « qui constitue la richesse. »

ne manque pas non plus de précision. Il dit que le riz ne donne pas un épi proprement dit, mais une tête disposée en panicules, comme le millet et le panic. Αποχεῖται δὲ οὐκ εἰς σλάχην, ἀλλ' οἶον Φόδην ώςπερ ὁ κέγχρος, καὶ ὁ ἔλυμος. (Hist. plant. IV, v, et Comm. Bod. a Stop. p. 362.) La description de la plante du riz donnée par Pline manque d'exactitude dans la forme qu'il donne de la racine, ainsi que le fait observer M. Fée. (Pline, XVIII, XIII, not. 116 et 117.)

Le riz était cultivé par les Nabathéens, comme le prouvent les détails extraits de l'agriculture nabathéenne rapportés par Ibn al-Awam (ch. xx, art. 1). Suivant Link, le riz aurait été un objet de commerce pour les Arabes, qui l'exportaient pour la Grèce, et qui par là y introduisirent son nom arabe , aroz, d'où est venu le mot grec δρυζα et le latin oryza, et enfin notre mot riz, par le retranchement de l'o initial. Peut-être aussi le mot sanscrit vrihi est-il le véritable radical par le changement de h en s, comme il s'en trouve plusieurs exemples, notamment sind pour hind (hindus). (Conf. Link, II, p. 239.)

Le riz doit-il être considéré comme une céréale? L'opinion des anciens, à cet égard, était partagée. Abou'l-Khaïr, cité par Ibn al-Awam (loc. cit.), dit en termes bien précis, que le riz est une espèce de froment, أرز ضرب من الخنطة; mais Galien, qui pensait sans doute qu'on ne pouvait faire du pain avec

^{&#}x27; D'après les lois phoniques aujourd'hui connucs, όρυζα correspond bien lettre pour lettre à ब्रीहि, car h sanscrit = 2 2 cnd et grec.

le riz, le range dans les légumes. Οσπρια καλοῦσιν έκεῖνα τῶν δημητρίων σπερμάτων ἐξ ὧν ἄρτος οὐ γίνεται, κυάμους, ωισσοὺς, ἐρεδίνθους, Φακοὺς, Θέρμους, ὅρυζον, ὀρόδους. Legumina appellant ea cerealia semina ex quibus panis non fit, ut puta, fabas, pisa, cicera, lentes, lupinos, oryzam, ervum. (Galien, De aliment. facult. lib. I, ch. xvi et xvii.) Bodœus a Stopel s'élève contre cette opinion, en rappelant que le riz a la plus grande analogie avec le blé. (Comment. ad Hist. plant. IV, v, p. 362.) Le Talmud également exclut le riz des céréales, comme nous l'avons vu.

Tels sont les documents que nous avons pu recueillir sur les noms des céréales. Nous les avons groupés, selon les espèces auxquelles ils se rattachent, dans un ordre aussi méthodique que possible. Nous avons présenté les opinions de divers savants sur leur détermination; nous avons aussi présenté notre pensée, non point que nous ayons la conviction d'avoir résolu les problèmes difficiles que soulève la constatation des espèces en histoire naturelte chez les anciens, mais bien pour apporter notre contingent de matériaux afin d'aider à la construction de l'édifice, et par le désir d'être utile aux traducteurs.

Nota. — Pour la transcription de ¿ nous avons écrit dourrah, afin de nous conformer à la prononciation arabe moderne.

LE LIVRE

DES ROUTES ET DES PROVINCES,

PAR IBN KHORDADBEH,

PUBLIÉ, TRADUIT ET ANNOTÉ

PAR C. BARBIER DE MEYNARD.

TRADUCTION.

O mon Dieu, bénis Mehammed et sa famille! Au nom du Dieu clément et miséricordieux. Scigneur, facilite les bonnes entreprises ¹.

Louons Dieu, en le remerciant de ses biensaits. J'atteste qu'il n'y a d'autre Dieu que Dieu, en confessant son unité. Je proclame que Dieu est grand, en m'humiliant devant sa puissance. Qu'il bénisse Mohammed son prophète et la meilleure de ses créatures! Bénédictions et salut sur la postérité du Prophète!

Le présent ouvrage, qui traite de la description de la terre et des êtres qui y sont établis, de la kiblah (orientation) de chaque contrée, des royaumes et des routes qui s'étendent jusqu'aux extrémités du globe, a pour auteur Abou'l-Kacem Obeïd Allah, fils d'Abd Allah, fils de Khordadbeh.

Abou'l-Kacem dit: La terre est ronde comme

¹ Allusion au passage du Koran, chap. xx, v. 27.

une sphère, et placée au milieu de l'espace céleste, comme le jaune dans l'intérieur de l'œuf. L'air¹ l'enveloppe et l'attire, sur tous les points de sa surface, vers l'espace céleste. l'ous les corps sont stables sur la surface du globe, parce que l'air attire les principes légers dont ces corps se composent, tandis que la terre attire vers son centre leurs parties pesantes, de la même manière que l'aimant agit sur le fer.

La terre est partagée en deux moitiés par l'équateur, qui s'étend d'orient en occident. C'est l'étendue de la terre en long 2, et la ligne la plus considérable du globe terrestre, de même que la ligne zodiacale est la plus considérable de la sphère céleste. La terre s'étend en large du pôle austral, au-dessus duquel tourne la constellation des Pléiades, au pôle boréal, au-dessus duquel tourne la constellation de l'Ourse.

La périphérie du globe à l'équateur est de 360 degrés. Le degré vaut vingt-cinq parasanges ³; la pa-

Le mot nèsim, employé par l'auteur, se traduirait plus exactement par atmosphère terrestre. Les physiciens arabes donnaient à la couche d'air qui enveloppe la terre une épaisseur de seize mille coudées. Kazvîny entre daus de longues explications à cet égard, dans le deuxième discours de sa Cosmographie (texte publié par M. Wüstenfeld, p. 41").

² Au lieu de » contrées, districts, » leçon qui ne donne pas de sens satisfaisant, je lis de longueur, » avec Edricy et Maçoudy, qui ont reproduit littéralement ce passage.

³ L'auteur adopte, on le voit, l'ancienne évaluation de Ptolémée, qui compte 20 stades à la parasange. On sait que, sous le règne de Mamoun, deux commissions furent chargées, à quelques années de distance, de mesurer un degré d'un grand cercle de la terre. Les premières observations, faites entre Apamée et Palmyre, donnèrent

Par conséquent, la circonférence de la terre est de 9,000 parasanges ¹. Entre l'équateur et chacun des deux pôles, on compte 90 degrés. Telle est aussi l'étendue de la terre, dans le sens de sa largeur (latitude); mais elle n'est habitée que jusqu'au 24° degré, à partir de l'équateur ².

Le globe étant presque entièrement entouré des eaux profondes de la grande mer, le quait septentrional est celui que nous habitons, tandis que le quart méridional est désert, à cause de l'excessive

pour résultat 57 milles; les secondes, dans la plaine de Sindjar, 56 milles $\frac{1}{6}$; « chaque mille contenant quatre mille coudées noires, de celles adoptées par Almamon.» (Voyez l'analyse de la table d'Ibn Younis, dans le tome VII des Notices et extraits, et les prolégomènes de la Géographie d'Abou'l-Féda.) Maçondy et Yakout ont reproduit l'évaluation des anciens, probablement d'après le Livre des rontes. Voici enfin un troisième système cité par le cosmographe Schems ed-dîn Dimichky (ms. de la Bibl. imp. f° 3). Le degré terrestre égale 19 farsakhis ou parasanges, moins $\frac{1}{6}$. Le farsakh = 3 milles; le farsakh indien = 8 milles; le relai de poste = 4 farsakhs. D'après le voyageur Mokaddessy, la parasange vaut 3 milles; un relai de poste 12 milles en Syrie et en Irak, 6 milles sculement dans le Khoraçân. Une journée de marche est en moyenne de 6 farsakhs $\frac{1}{7}$. (Voy. Post- und Reiserouten, préf. p. xxvi.)

¹ C'est par erreur qu'Edricy, en copiant ce passage, a écrit 12,000 parasanges; cette méprise a été d'ailleurs relevée par le traducteur (t. I, p. 2, en note).

² Je pense qu'il faut lire 64° degré, avec Edricy (*ibid.*), au lieu de 24°, afin de se rapprocher de la 63° parallèle de Ptolémée. Le chiffre 64 se trouve aussi dans Ibn Khaldoun (Trad. française des Prolégomènes, p. 92).

chaleur qui y règne. L'autre moitié de la terre, placée au-dessous de nous, ne renferme pas d'habitants.

Les deux quarts de la terre, celui du nord et celui du sud, se divisent l'un et l'autre en sept climats 1.... Ptolémée dit dans sa Géographie que, de son temps, le nombre des villes de la terre était de sept mille deux cents.

Les habitants de l'Arménie, de l'Azerbaïdjân, de Bagdad, de Koufah, de Médaïn, de Basrah, de Houl-

1 Cette théorie paraît se rapporter au système géographique des Romains, mis en lumière par M. Reinaud. (Mém. sur les relations de l'Emp. romain avec l'Asie, p. 61 et carte n° 2.)

Toutes les généralités de géographie physique qu'on lit ici ont été copiées et développées par Mokaddessy (f° ½). La division qu'il adopte a pour origine une vieille tradition attribuée à Abd Allah, fils d'Amr. On peut la résumer ainsi : «La terre a une étendue de 500 années de marche; 400 dans les pays déserts et 100 dans les pays habités. Les contrées soumises au Koran occupent sur cette surface un territoire d'une année de marche environ. La race humaine s'étend sur 24,000 parasanges, dont 12,000 à la race noire, 8,000 aux Grees, aux Francs, etc. 3,000 aux Persans et 1,000 aux Arabes.»

² Ce paragraphe est un des plus mutilés du livre; les erreurs et les lacunes dont il fourmille me paraissent cependant devoir être attribuées plutôt aux copistes ou au premier abréviateur qu'à l'auteur lui-même. Depuis longtemps déjà, la nécessité de déterminer exactement la position du temple de la Mecque avait donné naissance à des traités spéciaux qu'Ibn Khordadbeh n'avait pu manquer de consulter. Un de ces traités, composé sous le règne de Mamoun, par un Persan originaire de Neïriz, dans le Fars, était répandu dans le public. Mustaufy en a fait usage, en le complétant, au début de la description de la Perse qui termine son Nouzhet. Kazvîny (Athar el-Bilad, p. 76) a donné un plan grossier de la kanbah, entouré de médaillons dont les légendes indiquent la position des principales

LE LIVRE DES ROUTES ET DES PROVINCES. '231 vân, de Dinaver, de Nehavend, de Hamadân, d'Ispahân, de Rey, du Tabaristân, de tout le Khoracân, du pays des Khozar et des deux parties de l'Inde (c'est-àdire en decà et au delà de l'Indus) s'orientent, pour prier, vers le mur où se trouve la porte de la kaabah. Le pôle nord est donc à gauche, relativement au centre de l'Orient. Le Tibet, les contrées habitées par les Turcs, la Chine, Mansourah et tous les pays situés à six degrés au delà du centre de l'Orient se tournent vers la pierre noire 1. Les habitants du Yémen se tournent, dans leurs prières, vers l'angle yémény; ils ont alors en face d'eux les habitants de l'Arménie. Les peuples du Maroc, de l'Afrique (septentrionale), de la Syrie, d'Algeziras et du centre du Magreb, se tournent vers l'angle chamy (syrien); par conséquent ils font face aux habitants de Mansourah.

DESCRIPTION DES PROVINCES.

Commençons par le Sawad (portion cultivée de la Mésopotamie). Les rois de Perse l'avaient surnommé le Cœur de l'Irak «dil iranschehr².» Le

contrées du monde musulman autour de «la maison sainte.» (Cf. Reinaud, Introd. à la géogr. d'Abou Iféda, carte, p. exeviii.)

La pierre noire est encastrée dans le mur qui fait face à l'orient. (Voyages d'Ali-Bey, II, 346.) Il faut, je pense, donner au mot جزء qui se lit ici, la valeur de 75 milles, ainsi que le dit Birouny d'après le calcul attribué à Ptolémée. (Kazvîny, Cosmographie, p. 146.) On obtient ainsi 450 milles ou 150 parasanges, à raison de 3 milles pour une parasange.

² Yakout a transporté une partie de ces détails dans son grand dictionnaire géographique. On sait que le mot Irak est la transcription arabe de Irah, vocable parsi tiré du sanscrit arya et ayria

Sawad se compose de douze districts «koureh,» chaque koureh formant un asitân; il renferme soixante cantons «taçoudi.» D'autres traduisent asitân par « arrondissement 1 » et taçoudj par nahyeh « canton; » d'autres donnent à asitan le sens de « lieu, résidence. » Enfin (selon une opinion différente), le Sawad se divise en guarante-huit cantons.

I. Asitân de Schad-Firouz, chef-lieu Houlvân; cinq cantons: 1° Firouz-Kobad; 2° Djebboul; 3° Takwa; 4° Irbil; 5° Khanikîn.

RIVE ORIENTALE DU TIGRE. - TAMARRA.

- II. Asitân de Shad-Hormuz, sept cantons : 1° Buzurg-Sabour; 2° Nehr-bouk; 3° Kelwada et Nehrbîn; 4° Khazer; 5° la Vieille-Ville; 6° le Haut-Radân; 7º le Bas-Radân.
- III. Asitân de Schad-Kobad, huit cantons: 1º Roustoukbad; 2°Mehroud; 3° Silsil; 4° les Deux-Djaloula; 5° les Deux-Zab; 6° Bendendjein; 7° Beraz er-Roud; 8° Deskereh et les deux bourgades (roustakain).
 - IV. Schada-hân-Khosrou², cinq cantons: 1° le

[«]homme vertueux;» c'est un nom commun à toute la race des Arians. Le persan moderne a conservé la forme Irân qui désigne la Perse. M. Reinaud pense que le nom Irak fut appliqué d'abord au royaume de la Mésène et de la Kharacène, et qu'il s'étendit plus tard à la Babylonie. (Mém. sur le royaume de la Mésène et de la Characène, p. 60.)

¹ Au lieu de حازة , je lis حوزة «tractus, regio.» ² Je pense qu'il faut lire, avec Yakout, *Schadè-djani-Khosrou* «la joie de l'âme de Cosroès. » Cependant, d'après ce qui est dit dans le Méragid, ce district paraît avoir été plus communément connu sous le nom de Khosron-Sabour, et par abréviation Khasrabour.

LE LIVRE DES ROUTES ET DES PROVINCES. 233 Haut-Nehrewân; 2° le Bas-Nehrewân; 3° le Moyen-Nehrewân; 4° Baderaïa; 5° Bakousaya.

TERRITOIRES ARROSÉS PAR LE TIGRE ET L'EUPHRATE RÉUNIS.

- V. Asitân de Sabour (nommé aussi) district de Kesker, quatre cantons: 1° Zendaverd; 2° Berboun¹; 3° el-Ustad; 4° el-Djevazireh.
- VI. Asitàn de Schad-Bahman, quatre cantons: 1° Bahman-Ardechir; 2° Meïsan; 3° Dest-Meïsân; 4° Eberkobad 2.

TERRITOIRES ARROSÉS PAR L'EUPHRATE ET LE PETIT-TIGRE (DODJEÏL) 3.

VII. Asitân el-Ali, quatre cantons: 1° Mìr-Sabour; 2° Mesken; 3° Kotrobbol; 4° Badouria.

¹ Ce nom ne se lit dans aucun traité géographique; peut-être l'auteur avait-il écrit بريت boreit «terre molle et légère.» Dans le Méraçid, une localité du Sawad est ainsi nommée.

² Le nom Ardechir est écrit اردُشير dans les anciennes copies persanes, de là la leçon Azdechir, si fréquente dans Maçoudy, Hamzah d'Ispahân, etc. Bahman signific en parsi « sage et heureux. » Ce fut vers l'an 225 de Jésus Christ qu'Ardechir, après avoir détrôné les Arsacides, fit la conquête de la Mésène et lui donna son non. (Voyez le passage de Hamzah sur cette expédition, Recherches sur la Mésène, etc. par M. Reinaud, p. 46 et suiv.) La description de Dest-Meïsan « la plaine de Mésène » se trouve dans Saint-Martin (Hist. et géogr. de la Mésène, etc. p. 59.) Le nom du quatrième canton cité ici est écrit Ebezkobad dans Yakout et le Méraçid. Ainsi que l'auteur du Mo'djem le remarque, plusieurs historiens musulmans ont confondu ce cauton avec celui d'Erradjân, dans la Susiane. (Cf. mon Dict. de la Perse, p. 10.)

³ La copie A lit « le Tigre; » l'inexactitude de cette leçon est démontrée par ce qui précède. Au rapport de Yakout, dans le Moschtarik, on nomme Dodjeil un canal qui preud naissance au dessous

VIII. Asitàn ou district d'Ardechir-Babeguân, cinq cantons: 1° canal de Schîr; 2° Roumakân; 3° Kouta; 4° canal Derkit; 5° canal Djoubarah 1.

IX. District de Diwamastân, ou des Zab, trois cantons: 1° Zab supérieur; 2° Zab moyen; 3° Zab inférieur².

X. District du Haut-Behkobad, six cantons:

1° Babel; 2° Khoutarnyah; 3° Haute-Felloudjah;

1° Basse-Felloudjah; 5° les Deux-Canaux; 6° Aïn

ct-Tamr «la Source du palmier.»

de Sorramenra, et se dirige sur Bagdad, à travers un territoire vaste et fertile. (Cf. Description du pachalik de Bagdad, par Rousscau; Chrestom. arabe, 1, 73.) L'asitan el-Ali fut nommé plus tard Nehr-Iça, lorsque l'oncle du khalife Mansour y fit creuser un canal. (Abou'l-Féda, trad. française, p. 67.) C'est le nom de Mesken qui avait fait croire à d'Anville, égaré par le témoignage mal compris de Pline le Naturaliste, qu'il y avait deux Mésènes, dont l'une était placée plus au nord. Le canton de Kotrobbol (cette prononciation est donnée par le Kamous et le Moschtarik) était cité à côté de ceux de Salyhia et de Tizen-Abâd, pour ses fameux coteaux : ces trois noms se rencontrent souvent dans les poésies bachiques d'Abou-Nowas. (Voyez Odes 27, 36 et passim, édition Ahlwardt.)

Parmi les canaux dérivés du Petit-Tigre, Yakout mentionne le canal de Schirin, qui répond au canal nommé ici Schir. Le canal Derkit, qui ne se trouve nulle part ailleurs sous cette forme, est peutêtre pour Deir «le couvent» dont il est question dans le Mo'djem el Bouldan. Au lieu de Djoubarah, qui est la vraie leçon, le texte porte el-Howaizah. Sur le canal Kouta, ef. Abou'l-Féda, ibid. p. 67.

Le haut Zab est surnommé Medjnoun a le fou » à cause de la violence de ses eaux; il commence entre Moçoul et Arbelles, et se jette dans le Tigre, près de Essîun. Le Zab moyen finit dans le canton de Nômanyah. Le petit Zab passe entre Arbelles et Dakouka avant de se réunir au Tigre (Yakout, Abou'l-Féda). Enfin il est question, dans le Moschtarik, d'un quatrième canal nommé encore Zab, qui sort de l'Euphrate et se jette dans le Tigre, près de Waçit.

3 Les deux lexicographes Djewhery et Fironzâbâdy disent qu'on

XI. Behkobad moyen, quatre cantons: 1° cl-Djenneh et el-Bedat; 2° Soura; 3° Barbiçya; 4° Barousema; 5° Nehr el-Mélik « eanal du roi ¹. »

XII. Bas-Behkobad, cinq cantons: 1° Forat-Badakla 2; 2° Silahoun; 3° Nister; 4° Roumistân; 5° Hormuzdjird. Mais, d'après une classification différente, ces deux derniers cantons sont formés de la réunion de fermes prises çà et là sur divers cantons.

L'impôt foncier des districts arrosés par le Tigre (et l'Euphrate) s'élève à huit millions cinq cent mille dirhems 3.

nomme felloudjah une terre labourée, arrosée et prête à recevoir les semailles.

Le canal de Soura est le dernier bras qui met en communication l'Euphrate et le Tigre, près de Korna; quant à l'emplacement de la ville de Soura, il a donné lieu à de sérieuses difficultés. (Voyez Abou'l-Féda, trad. p. 67.) Le Canal royal, en araméen Nahr-Malka, est décrit par Saint-Martin (Mémoire cité, p. 68).

Le nom de Forat est déjà cité par Pline (Hist. nat. VI, xxxII). Saint-Martin (même ouvrage, p. 29 et suiv.) place ce canton un peu au nord-ouest du canal el-Haffar, entre Basrah et l'ancienne ville de Charax. Sur les différentes lectures du mot badakla, on peut consulter les notes et additions au Méraçid par Juynboll (I, p. 171).

³ Soit 5,525,000 francs, à raison de 0',65 par dirhem. Ce chiffre ne s'accorde pas exactement avec les sommes portées dans les tableaux qui vont suivre; je ne sais si l'on doit en accuser l'auteur ou les copistes. Mais il est hors de doute que ce petit paragraphe est mal placé dans les deux copies, puisqu'il se trouve entre les deux derniers districts réunis sous le nom collectif de Behkobad. Sa place naturelle est ici, à la suite des douze districts qui, selon l'auteur, forment le Sawad, et avant l'évaluation des ressources agricoles et financières de cette province.

OBSERVATION PRÉLIMINAIRE.

J'ai disposé ce qui suit en tableau, pour éviter des redites fatigantes, et aussi pour que le lecteur puisse saisir dans leur ensemble les chiffres disséminés dans le texte. Un mot d'explication me semble nécessaire sur la valeur de la mesure de capacité et des monnaies dont se sert Ibn Khordadbeh. Firouzâbâdy assure que le korre d'Irak vaut six charges ou soixante kasiz, soit quarante ardeb. Le kasiz contenant douze saa et chaque saa pesant à peu près deux litres et demi, le korre peut être évalué à 18 hectolitres environ. C'est aussi par approximation qu'il convient de déterminer la valeur du dinar et du dirhem, c'est-à-dire de la monnaie d'or et d'argent. On sait combien le taux en a varié dans les premiers siècles de l'hégire : ainsi le dinar, de 14 francs, son cours primitif, est descendu au-dessous de 7 francs; pareille fluctuation a été subie par le dirhem. Afin de ne pas exagérer des chiffres déjà considérables, j'ai donné ici au dinar la valeur moyenne de 10 francs, ce qui met le dirhem entre 65 et 70 centimes, en comptant 15 dirhems au dinar, ainsi que le fait Kodama dans son Livre de l'impôt. (Cf. Journ. asiat. 5° série, XX° p. 179.) Nous aurons ainsi:

Korre..... 18 hectolitres. Dinar..... 10 francs.

Dirhem. . . . 65 à 70 centimes.

DU SAWAD.

TABLEAU STATIS TIQUE DU SAWAD.

POSITION BIVERAINE.	CANTONS	NOMBRE des noungabrs (1).	NOMBRE des grances.	KORRES de nië.	KORRES B'ONGE.	PRODUIT DE 1/1919/07 on dithens,	OBSERVATIONS DU TRADUCTEUR.
	El-lubar Kotrobbol Mesken Badouria Canal de Sehir Roumakán Koutha Canal Derkit Canal Djoubarah.	5 10 6 15 10 10 9	250 220 105 420 240 220 220 125	2,300 1,000 3,000 3,500 1,700 3,300 2,000 1,700	1,400 1,000 1,000 1,000 1,700 3,050 2,000 5,000	150,000 300,000(2) 300,000 1,000,000 (3) 350,000 150,000 150,000	(c) Il y a une faste dans le teste; il fast lies hongedes erentilàs, un lieu de tapenij. (d) Le teste porte toui ceta eschement; l'erenor est évidente. (d) Les copies présentent lei une herene, minir der mots cinq mall. Deux kodama, cit tous les chiffers de cet article se repportet une nières, un la 15,000 où hibens; mais in clutte leque daits acceptée, le total de l'implé déparent la cetale leque dait secrepcie, le total de l'implé déparent le dans l'incidente le controllèsies en amarierie du Sonnel. Pure obtenir cette soume, l'impli de lis-
Régionoccidentale du Sawad, arrosée par le Tigre	Les (trois) Zab Babel et Khatarnyah. Haute-Felloudjah Basse-Felloudjah Les deux Ganaux An et-Taur.	12 16 15 6 3	2/14 378 2/10 72 81	1,700 1,150 1,000 300 300	7,200 (4). 500 3,000 400 400	250,000 350,000 70,000 280,000 75,000	duria dui dire estind \$3,500 dirbuna sculenorut. (I) Le produit de l'impêt en espèces étate le meine dans Kodana, en spout combier atois les cluffers unis : 3,000 kures de blé es \$4,000 kures d'erge.
et l'Euphrale.	Djenuch et Bedal Soura et Barbiçya Barousama et Nahr el-	10	71 265 664	1,200 700 1,500	1,600 2,400 (5). 4,500	150,000 100,000 250,000	(3) Kones de ria
	Mrlik. Sinnia [6] et les Walf. Foral-Badakla Silahoun [8] Roumistân et Hormuzdjird,	10	271 34	500 2,000 1,000 500	5,500 2,500 (7). 1,500 500 .	250,000 900,000 140,000 10,000	(6) «Sous or non, ajonte l'autror, sont rémire planieurs formes autrois à différent castons. Les podois en autror et en option y este prelève à titre de dines auminitées.» (3) Orge et ni. (8) «Dans ce caston sont compris Alawarash et Tinn- àbad.
Confluent des deux fleuves.	Nister Ighar (10) Kesker, canal de Sil- Iah, Rikkat et Reyán.]]	103	3,000	20,000 (orge et riz.)	200,840 70,000(11)	(5) Autres d'orge et de ris. (10) On nomme sinoi des terres de franc allen, poires sur phairiers extenue et dont l'implét cater dans le trétor parties- lière du khálife. (19), mon l'Adinoueire de la Piore, à en med.) (11) Le terte de Kodanus partes pp,000 dirinous; ce qui est évidenment une creuer. Si l'en adoptait en combre, on es-
	A reporter	183	1,524	37,600	71,150	5,996,840	

POSITION RIVERAINE.	CANTONS.	NOMBRE des	NOMBRE DES GRANGES.	KORRES DE BLÉ.
	Report	183	4,524	37,600
	Buzurg-Sabour	9	260	2,500
	Radân	19	302	4,800
	Canal de Bouk			200
District the state of	Kelwada, canal de Bîn	3	34	1,600
Région orientale	Djazer et la vieille ville.	7	116	1,000
du Sawad.	Les deux Djaloula	5	66 (?)	1,000
•	Deçîn	4	230	700
	Deskereh	7	44	1,000
	Beraz et-Roud	6	26	3,000
;	Bendendjeïn	5	54	600
	(Haut-Nahrewân			2,700
Les trois Nairrewân.	Moyen-Nahrewân			1,000
	Bas-Nahrewân			1,000
	Badouria , Baksaya	7		4,700
	Тотаі. (1)	255	5,656	63,400

⁽¹⁾ On a vu précédemment que l'auteur évaluait l'impôt du Sawad à 8,500,000 dirhems, tandis qu'ici nous trouvons seulement 8,456,840. Cette différence de 43,160 dirhems sur 8 millions et demi peut s'expliquer par des fautes de copistes, fautes inévitables dans une aussi longue nomenclature. Il est d'ailleurs aisé de la combler, si l'on admet notre conjecture sur les chiffres omis à l'article Canal de Schir, Letotal de Kodamér présente, comme on devait s'y attendre, des chiffres très-différents, à savoir : 8,055,800 dirhems, 117,200 korres de blé, 99,721 korres d'orge. Mais, comme M. de Slane l'a judicieusement remarqué, il y a un tel désaccord entre les groupes partiels et le total résultant de ces mêmes groupes additionnés, qu'il est impossible de prendre ces nombres pour termes de comparaison. Kodama ajoute a sa liste une indication fort précieuse et qui mérite d'être signalée jei : il nous apprend qu'un korre de blé et un korre d'orge pris ensemble valent 60 dinars monnayés. Appliquant cette même valeur au produit des céréales, tel qu'il nous est fourni par Ibn Khordadbeh, je trouve, en tenant compte des lacunes du texte, cuviron 50 millions de francs pour le produit annuel des récoltes, ou un peu plus, si l'on adopte la récapitulation de Kodama. Mais il est essen-

KORRES	PRODUIT DR L'IMPÔT en dirbems.	OBSERVATIONS DU TRADUCTEUR.
71,150	5,996,840	5 10 to 1 0 1 10m (to 1 1 1 1 1 1 1 1 1 1 1 1 1 1 1 1 1 1 1
2,200	300,000	rait, pour l'impôt du Sawad, un chiffre supérieur au total qui résulte de l'examen de ce tableau. D'ailleurs Kodama ajoute, en
	120,000	note, que le même canton payait précédemment 90,000 dir.
1,000	100,000	il serait difficile d'expliquer une plus-value aussi considérable,
1,500	330,000	et en si peu d'années, le produit des récoltes étant resté le même.
1,700	250,000	
1,000	100,000	
13,000	40,000	
1,000	70,000	
2,000	120,000	
500	100,000	
1,800	350,000	
500	100,000	
1,200	150,000	
5,000	330,000	(1) La conversion des chiffres des trois dernières colonnes
103,550	8,456,840(1)	donne les résultats suivants : blé, 1,141,200 hectolitres; orge, 1,863,900 hecto'itres; numéraire, 5,496,946 francs.

tiel de se rappeler que, dans le tableau de cet auteur, comme dans le mien, il est question uniquement du produit brut de la terre pour une année. Or il résulte de l'aven des écrivains les plus sérieux, Mawerdy, l'auteur du Multeka, etc. que le Sawad fut déclaré par Omar terre kharadjych et soumise au kharadj moukaçèmè, c'est-à-dire a l'impôt proportionnel. La quotité ordinaire de cet impôt étant le dixième, ou voit que le dvoit du trésor sur le rendement de cette province s'élevait à 5 millions de haues. Ajoutous à cette somme 6 millions de francs, produit de l'impôt en numéraire, plus 8 à 10 millions pour les dimes aumônières des deux grands centres «misr» Bassah et Koufah, et nous obtenons un chiffre de 20 millions pour la province du Sawad seulement. Il résulte encore du renseignement fourni par Kodama que, vers le milieu du 11' siècle de l'hégire, l'hectolitre de blé ou d'orge valait de 16 à 17 francs. Ces curieux renseignements, qu'on chercherait vainement dans les chroniques musulmanes, reposent, on le voit, sur des témoignages authentiques; ils feront, je l'espère', excuser la sécheresse et le désordre du document dont j'ai entrepris la publication.

Le district de Schad-Firouz, qui n'est autre que le pays de Houlvân, est imposé à 1,800,000 dirhems, y compris les sommes payées par les populations catholiques et kurdes.

HISTORIQUE DE L'IMPÔT DU SAWAD.

Sous le roi Kobad, fils de Firouz, l'impôt était de 150 millions de miskals 1. Omar, fils de Khattab (que Dieu lui fasse miséricorde!), ayant ordonné de procéder an cadastre du Sawad; qui a, en long, 25 parasanges, depuis el-Haditha jusqu'à Abbadân, et en large, 85 parasangeş, du coteau de Houlvân jusqu'à el-Odaïb, le résultat de cette opération fut 36,000 arpents (djérîb). Alors le khalife établit les taxes suivantes : un arpent de blé = 4 dirhems; un arpent d'orge = 2 dirhems; un arpent de palmiers = 8 dirhems; un arpent de vignes ou d'arbres fruitiers = 6 dirhems 2. La capitation fut établie

- ¹ On verra plus loin que la valeur attribuée à cette quantité par l'auteur lui-même est de 33 dirhems, plus une fraction.
 - ⁹ En d'autres termes :

Tout ce qui est dit ici de l'impôt établi par Omar est traduit, discuté et enrichi de documents nouveaux, par Hamd Allah, l'auteur du Nouzhet el-Kouloub. Je regrette de ne pouvoir ajouter à ma traduction le travail du géographe persan; mais j'espère publier tôt ou tard son intéressant livre sur la topographie de la Perse, dénaturé et mis en lambeaux par Langlès, dans les notes du Voyage de Chardin.

243

sur 500,000 têtes, en tenant compte des différentes classes de tributaires. En résumé, Omar fixa l'impôt du Sawad à 120 millions de dirhems. (Il y a ici une erreur du copiste; il faut lire seulement 20 millions de dirhems, soit 13 millions de francs.)

El-Haddjadj, fils de Youçouf, par son gouvernement tyrannique et son despotisme fantasque ¹, ne put tirer de cette province plus de 18 millions de dirhems; encore dut-il consentir un dégrèvement de deux millions, de sorte que l'impôt ne produisit pas plus de 16 millions de dirhems (10,400,000 francs). Il défendit aux cultivateurs de tuer les bœufs, croyant que cette mesure suffirait pour développer l'agriculture. C'est ce qui a fait dire à un poëte:

Quand nous déplorons devant lui la ruine de l'Irak. l'insensé, il nous interdit la chair de nos bœufs!

La monarchie des Perses avait établi² un impôt de trente millions de dirhems sur le Djebal, l'Azerbaïdjân, Rey, Hamadân, les deux Mah, le Tabaristân, Nèhavend, Koumès, Maçabadân, Mihrdjânkadak et Houlvân.

¹ Ce prince fut envoyé en Irak, à l'âge de trente-trois ans, et gouverna cette province pendant vingt ans. (*Diet. arabe* de Nawawy, éd. Wüstenfeld, p. 144.)

² L'auteur emploie le mot قسط qui indique un payement en différents termes. Dans l'ancienne comptabilité ottomane, la solde de l'armée se payait par qysteïn, c'est-à-dire par semestres. (Voyez Hist. économique de la Turquie, par M. Belin, Journ. asiat. 1864, III, 482.)

RÔLE DE L'IMPÔT PAYÉ À ABOU'L-ABBAS ABD ALLAH, FILS DE TAHER, FILS DE HUÇEÏN, PAR LE KHORAÇÀN ET LES AUTRES PROVINCES SOUMISES À SON AUTORITÉ, L'AN 211 ET 212 '.

	Dirhems.
Rey	10,000,000
Koumès (Comisène)	2,170,000
Djordjân 2	10,170,000
Le Kermân. Cette province, dont les villes prin-	
cipales sont : Baft, Dihistân, Moukân et Ker-	
mân, a 180 parasanges en long et en large.	
Sous les Sassanides, l'impôt était de 60 mil-	
lions 3, aujourd'hui il est sculement de	5,000,000

- Il y a ici une erreur très-grave, mais dont les copistes sont seuls responsables, car il est impossible que l'auteur ignorât la date d'événements presque contemporains et aussi importants. Il faut, au lien de 211 et 212, lire 221 et 222. Nous savons, par le témoignage de Hamzah d'Ispahân (p. 179), qu'Abd Allah, fils de Taher, reçut du khalife Mamoun le gouvernement du Khoraçân en 215 (septembre 830), qu'il administra cette province pendant quatorze ans, et mourut en 230, sous le règne de Wathik. Cette assertion est confirmée de point en point par Yacouby, dans son Historique du gouvernement du Khoraçân (éd. Juynboll, p. 41). Enfin Kodama nous apprend qu'une répartition de l'impôt fut faite par Abd Allah, fils de Taher, l'au 221 (836 de J. C.), et c'est là très-certainement le document dont Ibn Khordadbeh avait une copie sous les yeux. (Cf. Journ. asiat, août 1862, p. 169.)
- ² Voici l'impôt payé par ces trois provinces un siècle plus tard; je tire les chiffres qui suivent du manuscrit de Mokaddessy appartenant au docteur Sprenger, fol. 260. «Rey, 10 millions; Koumès, 1,196,000; Djordjân, 10,196,800.» L'auteur ajoute: «Dinaver paye 3 millions; Koumm, 2 millions; Saïmarah, 3,100,000 dir.; Kachân, 1 million; Démavend, 10 millions.» (Ibid.)
- ³ Mokaddessy dit que le Kermân payait encore 60 millions au moment où il écrivait; mais je crois qu'il y a une erreur de copie en cet endroit. Dans Kodama, on lit 6 millions.

	Dirhems.
Le Seïstân (prélèvement fait du dégrèvement de	
Firavân i et du Rokkhedj), y compris le Zé-	
mîn-Daver et le Zaboulistân, qui forment la	
frontière du Tokharistân	6,776,000
Les deux Tabès	113,00 0
Le Kouhistân	787,080
Neïsabour; cette ville a une citadelle 2	4,108,700
Tous	740,86 0
Abiverd	700,000
Serakhs	307,440
Merve Chahidjân; cette ville a une citadelle	1,147,000
Talikân	21,400
Gordjistân	100,000
Cette province paye, en outre, une taxe	
en nature de 2,000 moutons.	
Badeghîs	124,000
Herat, Oustouvah et Essidendj	1,159,000
Pouchèng	559,350
Province du Tokharistân	106,000
Gourgân	154,000
Khoulm	12,300
Khottolân 3 et ses montagnes	193,300
Fatrougas	4,000
Termeta 4	2,000
Eddour et Sindjan	12,600

^{&#}x27; Ce mot est douteux. Le groupe de la copie A pourrait se lire Deraverd دراورد. Le Méraçid place une ville de ce nom dans le Khoraçân.

² Kohendiz, mot qui est constamment défiguré dans les copies. L'auteur entend par là le centre politique d'une province, le siège du gouvernement. Le Kohendiz est, pour les villes de l'Orient, ce que la Kasbah était pour l'Afrique septentrionale et l'Espagne.

^{4 ·} Un mot entièrement illisible.

⁴ Ce nom et celui qui le précède sont incertains : ils me paraissent répondre à تلهستان et تاهستان dans Edriçy, 1, 480.

	Dirhems.
Endicharân	10,000
Bamiân	15,000
Chermekân, Houmers (?) et Isfidjab	606,500
Termed	47,100
Soghdàn	3,500
Sa'yân	4,000
Khân	10,000
Midedjân	2,000
Ahazoun (?)	10,000
Tabab	20,000
Baham	20,000
Saghaniàn,	48,000
Bassara	$_{7},300$
Zagharsen	1,000
Adan et Raman	12,000
Plus treize chevaux (sic).	
Kaboul	2,000,500
Plus 2,000 moutons estimés 6,000 dir.	
Kaboul est sur la frontière militaire du	
Tokharistân. Les autres villes sont : Wa-	
dân, Khâch, Khochhak, Khibrîn. Cette	
province, qui est limitrophe à l'Inde, pro-	
duit le cocotier, le safran et le myrobolan.	
Bost	90,000
Kech	111,500
Nîm (Nîmrouz)	5,000
Badekîn (?)	6,200
Richtân et Djavân	9,000
Zaubân	2,220
Akat	48,000
Khârezm et Khath 1	487,000
Amol	203,400

¹ En dirhems dits khârezmy.

PAYS AU DELÀ DE L'OXUS.

D 11 20 26.1.11*	Dirhems.
Boukhara; cette ville a une citadelle	1,189,200
Le Soghd avec tous les districts qui forment le	
gouvernement de Nouh, fils d'Açed	326,400
Cette somme est ainsi répartie :	
Ferghanah	280,000
En dirhems mohammedy.	
Les villes turques	46,400
En dirhems khârezmy et moçaïby 3. De	
plus, 1,187 pièces de grosse toile et	
1,300 pièces de cuivre ouvragé (mot à mot,	
en chaudières) ou en plaques.	
Le chistre total de l'impôt (dans la Transoxiane)	
est	2,072,000
En dirhems mohammedy.	
Le Soghd, c'est-à-dire Samarcande, la mine de	
sel, Kech, Negef, Nîm et les autres districts.	1,089,000
En dirhems mohammedy.	9

' Une copie porte taterych, l'autre hatarych حطرهيع. La citation de Mokaddessy, qui est donnée plus loin, prouve qu'il faut lire ghitrifych, du nom de l'auteur de cette monnaie.

Mirkhond, Histoire des Samanides, traduite par M. Defrémery, p. 113, dit que Nouh gouvernait seulement Samarcande, et que le reste des provinces au delà de l'Oxus avait été partagé entre ses frères, par Ghassan, ministre du khalife el-Mamoun. Ce qui se lit ici prouve au contraire que Nouh réunissait le pays entier sous son autorité. Hamzah Ispahany, dont les Annales furent rédigées vers 350, vient à l'appui de cette opinion. Voici ses propres paroles : «Cum Almamun e Chorassana in Iracam proficisceretur, Nuch, filins Asadi, eum illuc comitatus est, ac per plures annos tam assiduum ei se præbuit, ut Transoxanam auspiciis Thaheridarum ab eo regendam acciperet.» (Trad. de Gottwaldt, p. 185.)

³ A ajoute nysfein «deux moitiés», ce qui pourrait se traduire par «payable en deux termes. » (Voy. la note 2, ci-dessus, p. 243.)

	Dirhems.
Plus	2,000
En dirhems moçaïby.	
Chach et la mine d'argent	607,100
Khodjendeh	100,000
En dirhems mocaiby 1.	

L'impôt du Khoraçân, en y comprenant tous les districts et cantons gouvernés par Abou'l-Abbas, Abd Allah, fils de Taher, s'élève à la somme de 44,486,000 dirhems, à laquelle il convient d'ajouter (comme taxe en nature) 13 chevaux², 2,000 moutons, 1,012 prisonniers de guerre et 1,300 pièces de cuivre ouvragé et en 'plaques 3.

- ¹ Les sommes données ici, ajoutées à l'impôt de la province de Boukhara, formeraient un total de 3,087,300 dirhems. Il est hors de doute que plus d'une erreur s'est glissée dans les copies. Toutefois, il se peut que l'auteur n'ait pas compris dans sa récapitulation les taxes en nature, telles que étoffes, métaux, etc. En adoptant pour celles-ci, d'après les données mêmes du texte, le chiffre 1,015,300 dir. et en ajoutant ce total à la somme de 2,072,000 qui, selon Ibn Khordadbeh, forme le montant de l'impôt dans la Transoxiane, on obtient, en dernier lieu, 3,087,300 dirhems.
- ² Il s'agit probablement de chevaux de luxe à l'usage des souverains. Le texte de Mokaddessy donne vingt chevaux,
- 3 Kodama, qui ne travaillait pas, il est vrai, sur des documents de même date, évalue les contributions du Khoraçân à 38 millions de dirhems; mais quelques pages plus loin, dans sa récapitulation, il dit 37 millions seulement. Cette contradiction et l'omission de la somme payée par chaque ville ou district en particulier ne permettent pas de tenir grand compte de son témoignage. D'autre part, un écrivain contemporain, Yacouhy, qui, sans avoir accès aux sources officielles, possédait cependant des renseignements positifs sur l'histoire administrative du Khoraçân, termine ainsi son aperçu chronologique des gouverneurs de cette province: «L'impôt du Khoraçân entier s'élève à 40 millions de dirhems, non compris le quint prélevé sur

SURNOMS DES ROIS DU KHORAÇÂN ET DE L'ORIENT.

Le roi de Neïsabour est surnommé Kenar; — le

les places frontières au profit des Tabérides. Indépendamment de cette somme, dont ils ont la jouissance pleine et entière, ils reçoivent encore treize millions et de riches cadeaux, de la part du khalife. » (Texte arabe, p. 4r.) Un témoignage aussi respectable doit, ce me semble, trancher la question entre les chiffres incertains de Kodama et les données qui résultent de notre texte. Tant que des documents plus précis ne viendront pas dissiper nos derniers doutes, nous pouvons accepter, comme ene approximation satisfaisante, les sommes suivantes:

	90 millions.	
Susiane	20	
Fars	20	
Khoraçân et Transoxiane	30	
Sawad	20 millions de francs.	

soit de 90 à 100 millions pour les quatre provinces principales de l'empire des khalifes. Je crois devoir ajouter ici le relevé donné par Mokaddessy, à la suite de la description du Khoraçân et des provinces situées au delà de l'Oxus. Il ne faut pas oublier que ce voyageur publia son ouvrage en 375 de l'hégire (985 de notre ère). « Impôts: Ferghanah, 280,000 dirhems mohammedy. - Chach, 180,000 dir. moçaïby. - Khodjendeh (sur la ferme des dîmes) 100,000 dir. mogaiby. - Soghd, Kech, Negel, Achrousneh, 1,039,031 (sic) dir. mohammedy. - Isfidjab, 4,000 et une fraction, plus un cadeau pour le sultan. - Boukhara, 1,166,897 dir. nommés ghitrifyeh. Les trois sortes de monnaies dont il est question ici doivent feur nom à trois frères, Mohammed, Moçaib et Ghitrif, qui les firent frapper; elles sont noires, mais plus estimées que les pièces blanches. - Saghaniân, 48,529. — Dakhân, 40,000. — Le Khârezm, 420,120 dir. dits khârezmy; le dirhem de ce nom vaut 4 danck et demi. » Puis faisant allusion au Livre des routes que, nous le savons par sa préface, il avait quelquesois consulté, il ajoute : «J'ai lu ailleurs que l'assiette de l'impôt, dans le Khoraçân, est 44,800,943 dirhems, plus 20 chevaux, 2,000 moutons, 1,200 esclaves, 1,300 pièces de cuivre en

	Dirhems.
Plus	2,000
En dirhems moçaiby.	
Chach et la mine d'argent	607,100
Khodjendeh	100,000
En dirhems mocaiby 1.	

L'impôt du Khoraçân, en y comprenant tous les districts et cantons gouvernés par Abou'l-Abbas, Abd Allah, fils de Taher, s'élève à la somme de 44,486,000 dirhems, à laquelle il convient d'ajouter (comme taxe en nature) 13 chevaux², 2,000 moutons, 1,012 prisonniers de guerre et 1,300 pièces de cuivre ouvragé et en plaques 3.

- ¹ Les sommes données ici, ajoutées à l'impôt de la province de Boukhara, formeraient un total de 3,087,300 dirhems. Il est hors de doute que plus d'une erreur s'est glissée dans les copies. Toute-fois, il se peut que l'auteur n'ait pas compris dans sa récapitulation les taxes en nature, telles que étoffes, métaux, etc. En adoptant pour celles-ci, d'après les données mêmes du texte, le chiffre 1,015,300 dir. et en ajoutant ce total à la somme de 2,072,000 qui, selon Ibn Khordadbeh, forme le montant de l'impôt dans la Transoxiane, on obtient, en dernier lieu, 3,087,300 dirhems.
- ² Il s'agit probablement de chevaux de luxe à l'usage des souverains. Le texte de Mokaddessy donne vingt chevaux,
- 3 Kodama, qui ne travaillait pas, il est vrai, sur des documents de même date, évalue les contributions du Khoraçân à 38 millions de dirhems; mais quelques pages plus loin, dans sa récapitulation, il dit 37 millions seulement. Cette contradiction et l'omission de la somme payée par chaque ville ou district en particulier ne permettent pas de tenir grand compte de son témoignage. D'autre part, un écrivain contemporain, Yacouby, qui, sans avoir accès aux sources officielles, possédait cependant des renseignements positifs sur l'histoire administrative du Khoraçân, termine ainsi son aperçu chronologique des gouverneurs de cette province: «L'impôt du Khoraçân entier s'élève à 40 millions de dirhems, non compris le quint prélevé sur

SURNOMS DES ROIS DU KHORAÇÂN ET DE L'ORIENT.

Le roi de Neïsabour est surnommé Kenar; — le

les places frontières au profit des Tahérides. Indépendamment de cette somme, dont ils ont la jouissance pleine et entière, ils reçoivent encore treize millions et de riches cadeaux, de la part du khalife. » (Texte arabe, p. 4r.) Un témoignage aussi respectable doit, ce me semble, trancher la question entre les chiffres incertains de Kodama et les données qui résultent de notre texte. Tant que des documents plus précis ne viendront pas dissiper nos derniers doutes, nous pouvons accepter, comme ene approximation satisfaisante, les sommes suivantes:

90 millions.	
Susiane	20
Fars	20
Khoraçân et Transoxiane	3o
Sawad	20 millions de francs.

soit de 90 à 100 millions pour les quatre provinces principales de l'empire des khalifes. Je crois devoir ajouter ici le refevé donné par Mokaddessy, à la suite de la description du Khoraçân et des provinces situées au delà de l'Oxus. Il ne faut pas oublier que ce voyageur publia son ouvrage en 375 de l'hégire (985 de notre ère). « Impôts: Ferghanah, 280,000 dirhems mohammedy. - Chach, 180,000 dir. maçaiby. - Khodjendeh (sur la ferme des dîmes) 100,000 dir. moçaiby. —Soghd, Kech, Necef, Achrousneh, 1,039,031 (sic) dir. mohammedy. - Isfidjab, 4,000 et une fraction, plus un cadeau pour le sultan. - Boukhara, 1,166,897 dir. nommés qhitrifyeh. Les trois sortes de monnaies dont il est question ici doivent leur nom à trois frères, Mohammed, Moçaib et Ghitrif, qui les firent frapper; elles sont noires, mais plus estimées que les pièces blanches. - Saghaniân, 48,529. - Dakhân, 40,000. - Le Khârezm, 420,120 dir. dits khârezmy; le dirhem de ce nom vaut 4 danck et demi. » Puis faisant allusion au Livre des routes que, nous le savons par sa présace, il avait quelquesois consulté, il ajoute : «J'ai lu ailleurs que l'assiette de l'impôt, dans le Khoraçân, est 44,800,943 dirhems, plus 20 chevaux, 2,000 moutons, 1,200 esclaves, 1,300 pièces de cuivre en roi de Merve, Mahaveïh¹; — le roi de Serakhs, Zadaveïh; — le roi d'Endekhoud, Bahman (ou Bahmaneh, d'après la copie A); — le roi de Niça, Ibnan (?); — le roi d'Amol, Anseb-amol chah; — le roi de Merve er-roud, Kilân; — le roi d'Isfizar, Mcrabideh; — le roi du Kaboul, Kaboul-chah; — le roi de Termed, Termed-chah; — le roi de Bamiân, Saïd-Bamiân; — le roi du Soghd, Akhchak; — le

chaudières ou en plaques.» On voit que le rexte d'Ibn Khordadbeh qu'il avait sous les yeux ne différait pas sensiblement du nôtre, au moins dans ce fragment. Le même voyageur donne, sur les droits de douane, des détails fort curieux et qu'on peut résumer ainsi : « Ces droits sont légers, sauf pourtant la taxe prélevée sur les esclaves au passage de l'Oxus. Nul esclave mâle ne peut traverser le fleuve sans être muni d'une autorisation du sultan; il paye en outre 70 à 100 dirhems; il en est de même des femmes réduites en esclavage; mais l'autorisation du gouvernement n'est pas exigible pour les esclaves de race turque. Une esclave paye de 20 à 30 dirhems; un chameau 2 dirhems; un passager, pour son bagage, 1 dirhem. Les voyageurs sont souillés rigoureusement, parce que les lingots d'argent qu'on porte à Boukhara sont l'objet d'un commerce important. Ensin, chaque voyageur est soumis à un droit de 1 dirhem ou d'un demi-dirhem, par relai.» (Fol. 221.)

¹ Ce paragraphe, qui n'est pas ici à sa place, puisqu'il se rattache naturellement à la section qui a pour titre, « Des rois de la terre, » plus loin, p. 256, a été si maltraité par le temps que presque tous les noms qu'il renferme sont douteux. L'auteur du Modjmel a consacré un chapitre au même sujet; mais l'unique copie de la Bibliothèque impériale, dont j'ai pu faire usage, et qui a servi à M. Mohl pour les extraits publiés dans ce recueil (III° et IV° série, 1841-1843), est elle-même très-fautive et remplie de leçons différentes. Je signale en note celles qui semblent se rapporter aux mêmes personnages. Dans le Dictionnaire persan intitulé Borhan-é-kati', si précieux pour l'histoire et l'archéologie de la Perse anté-islamique, il est dit que le gouverneur du Seïstân, sous Yezdidjird, dernier prince de la dynastic sassanide, se nommait Mahaveih.

roi de Ferganah, Ikhchidîn ou Ikhchidîz¹; — le roi de Rounsariân, Zirîsân; — le roi de Gourgân, Gourganân; — le roi du Khârezm, Khârezm-chah; — le roi du Khottol, Huçeïn-Khottolân-Khodah²; — le roi de Boukhara, Khodah; — le roi d'Achrousneh, Ifchîn; — le roi de Samarcande, Tarkhoun³; — le roi du Seïstân, Rotbil⁴; — le roi de Rokkhedj, de Daver et de Nîm (rouz), Dou'l-na'-naah⁵; — le roi de Vardaneh, Vardân-chah; — le roi de Hérat, de•Pouchèng et de Badeghîs, Arân; — le roi de Keched, Madoun; — le roi du Djordjân, Soul; — le roi de la Transoxiane, Kousân-chah 6.

Rois des petites tribus turques : Tarkhân. — Nîzek. — Hourtéguîn. — Ramroun. — Ghourek. — Chohrab 7.

¹ «Le roi du petit Soghd est nommé Bekteguîn; le roi du grand Soghd, Ikchid; le roi de Bamiân, Schin.» (Modjmel, fol. 271 et suiv.)

Les deux copies portent tantôt على, tantôt على.

³ Est-ce la prononciation emphatique et conforme aux habitudes persanes du vocable tartare tarkhân?

⁴ Même leçon dans le *Modjmel* et dans Yacouby. L'auteur du *Modjmel* ajoute que ce surnom, qui date de l'âge héroïque de Roustem, est encore usité dans le pays. Maçoudy (*Prairies d'or*, IV, 213, sous presse), parlant d'un combat singulier entre un Arabe et le chef du Sedjestân, à la bataille de Kadiçyeh, nomme ce dernier *Schahriar*.

^{5 «}L'homme à la huppe, » sobriquet tiré de l'idiome d'Himyar, d'après le Kamous.

⁶ Peut-être faut-il lire: Touran-chah. L'alphabet arabe rend possibles des confusions de ce genre.

⁷ La déplorable incertitude qui règne dans ces dernières lignes provient certainement de l'auteur, qui a pu prendre des noms propres

DISTRICTS DE L'AHVAZ (SUSIANE).

Souk el-Ahvaz. — Sous. — Touster. — Djoundeï-Sabour. — Rain-Hormuz. — Eïdedj. — Asker-Mokrem. — Nehr-Tira. — Soirak. — Menadir la grande et Menadir la petite. — (Dépendances.) Le canton de Sirv, ou Davrak, et Sinbil. — Le canton de Baçiân. — D'autres prétendent que Touster dépend de Djoundeï-Sabour, et que Eïdedj, au lieu de former un district particulier, est enclavé dans celui de Ram-Hormuz. (D'après une autre opinion), cette province se divise en sept districts: 1° Djoundeï-Sabour; 2° Souk el-Ahvaz; 3° (les deux) Menadir 1; 4° Nehr-Tira; 5° Ram-Hormuz; 6° Soirak; 7° Sous². L'impôt foncier de l'Ahvaz est de 30 millions.

L'impôt foncier de l'Ahvaz est de 30 millions, celui du Fars également de 30 millions³. Sous l'an-

pour des titres, et les a défigurés, à mesure qu'il les copiait ou les entendait prononcer.

- ¹ Kodama écrit à tort Medhar. Journ. asiat. loc. laud. p. 168.
- ² Au rapport de Mokaddessy, cette division en sept districts est la seule en vigueur dans le pays. L'unique variante que présente le texte de cet auteur est Davrak, au lieu de Sorrak; c'est-à-dire le nom du chef-lieu substitué à celui du district. (Cf. Dictionnaire géographique de la Perse, p. 241.)
- ³ Les détails que donne Mokaddessy sur la répartition de l'impôt dans le Fars trouvent naturellement leur place ici: «Le chiffre des redevances varie dans cette province. Ainsi, à Chiraz, un arpent de blé ou d'orge paye 190 dirhems; un arpent de fruits ou de plantes potagères, 237 dirhems; un arpent de cotonniers, 237 dirhems et 4 danek; un arpent de vigne, 1,425 dirhems. (L'auteur parle ici du grand arpent qui vaut 70 coudées royales; cette coudée est de 9 perches.) A Kovar, les mêmes produits payent un tiers de moins qu'à Chiraz, en vertu d'une loi dont Haroun er-Réchid est l'auteur.

cienne monarchie des Perses, l'Ahvaz était taxé à 50 millions et les districts du Fars à 40 millions de miskals. Imrân, fils de Mouça le Barmécide, fut nommé gouverneur du Sind, à la condition de payer une redevance de 1 million, tous frais prélevés.

Kesra-Perviz (Chosroès II), dans la dix-huitième année de son règne, tira de l'impôt foncier de son royaume 24 millions de miskals, ce qui fait, au poids actuel du dirhem, 795 millions de dirhems. Plus tard, le revenu (total) de son royaume s'éleva au chiffre de 600 millions de miskals.

A Isthakhr, les prairies sont un peu moins taxées qu'à Chiraz, et les terres labourées payent un tiers de moins qu'au chef-lieu. Je passerai sous silence les autres taxes et contributions d'octroi, qui sont très-nombreuses et très-lourdes.» (Fol. 293.)

¹ Kodama établit ainsi l'impôt sous Chosroès II (608 de J. C.): 720,000 miskals d'or monnayé et 600 millions de dirhems d'argent. Le savant traducteur qui nous a fait connaître ce précieux fragment (Journ. asiat. loc. laud. p. 181) termine son travail par cette conclusion: 1° qu'en 619 de Jésus-Christ, le montant des impôts payés par l'empire perse dépassait 300 millions de francs; 2° qu'en 820 de Jésus-Christ, sous le règne d'El-Mamoun, le revenu du khalifat de l'Orient dépassait un milliard. Le calcul rigoureux tiré du texte d'Ibn Khordadbeh, et dont on a déjà vu les résultats partiels dans les notes qui précèdent, prouve au contraire que le revenu avait considérablement baissé sous la domination musulmane. En revanche, le revenu de la monarchie sassanide doit être supérieur à celui qui résulte de l'évaluation de M. de Slane. Ibn Khordadbeh affirme que le miskal des Sassanides valait, non un dinar musulman, c'est-à-dire de 10 à 12 francs, mais bien 33 dirhems et une fraction, soit environ 21 francs 50 cent. Établissant le calcul sur cette base, on voit que Chosroès avait plus que doublé la richesse publique, puisque l'impôt s'éleva de 500 millions à près de 1300 millions de notre monnaie. Kodama ajoute une sorte d'allusion timide qui laisse deviner un af-

DISTRICTS DU DJEBEL '.

Maçabadân. — Mihrdjânkadak. — Dinaver. — Nêhavend. — Hamadân. — Koumm. Impôt foncier de Dinaver, 3,800,000 dir. On prétend que Koumm appartenait d'abord à la province d'Ispahân, et qu'il en fut séparé, à l'époque de Haroun. Le district de Keredj eut le même sort.

Sous la monarchie des Perses, le Djîl (Guilân), l'Azerbaïdjân, Rey, Hamadân, les deux Mah², le

faiblissement dans le revenu. « Je crois, dit-il, que ces pays sont encore ce qu'ils étaient; le sol est fertile; mais pour les bien administrer, il faut un homme qui ait toujours la crainte de Dieu, etc.» Que l'auteur du Livre des routes puisse être cru sur parole dans son évaluation du miskul perse, il est permis de l'admettre, si l'on veut bien se rappeler qu'il était petit-fils d'un mage originaire du Khoraçân, et que la nature de ses fonctions, dans l'Irak-Adjèmy, l'obligeait à connaître, au moins à titre de renseignement et comme terme de comparaison, les lois et usages de l'ancienne administration. Au surplus, son assertion, bien qu'il nous en laisse ignorer la source, est corroborée par le témoignage unanime des chroniques persanes et des poëmes, échos des souvenirs populaires dont Khosrou est le héros. Les uns et les autres célèbrent à l'envi les splendeurs de son règne, ses immenses richesses et l'étendue de son empire. Toutefois, il importe de remarquer que la dix-septième année, ou, suivant notre texte, la dix-huitième de ce règne, coıncide avec l'année 607 ou 608 de l'ère vulgaire, et non point avec l'an 619, comme le dit la traduction de Kodama. L'auteur du Modjem el-Mulouk, Mustaufy, Mir khônd, etc. tous s'accordent à dater l'avénement de Chosroès II de l'an 590 de notre ère, lorsque l'usurpateur Vahram sit graver le nom du jeune prince sur la monnaie d'or et d'argent.

Ou Irak persan; on écrit plus ordinairement Djebul, pluriel de dyebel, « montagne. » Le terme Kouhistân, qui en est l'équivalent en persan, est réservé à une province du Khoraçân.

² On désigne ainsi les deux districts dont Dinaver et Néhavend

LE LIVRE DES ROUTES ET DES PROVINCES. 255 Tabaristàn, Nèhavend, Koumès, Mihrdjânkadak et Houlvân étaient taxés à 3 millions de dirhems.

DISTRICTS D'ISPAHÂN.

Cette province, qui a 80 parasanges en long et en large, renferme dix-sept bourgades (roustak) comprenant trois cent soixante-cinq villages, sans compter les domaines immobilisés 1, qui sont vastes, bien cultivés et peuplés. L'impôt de cette province s'élève à 7 millions de dir. Celui de Rey à 10 millions. D'après une autre version, la province d'Ispahân sérait divisée en vingt cantons, non compris celui de Koumm, lequel dépendrait de Dinaver 2.

DU ROYAUME DE LA TERRE.

Aféridoun partagea la terre entre ses trois fils : Selm (ou Selem) régua dans l'occident; les rois du

sont les chess-lieux. Yakout propose différentes étymologies pour le mot mah. (Voy. Dict. géogr. de la Perse, pages 514 et 574.)

- P. Ge mot est incertain: A lit عدن على و ; et Yacouby (p. 50) على على و ; et Yacouby (p. 50) على على و , « de création récente. » Je n'hésite pas à lire على و , convaincu qu'il est question ici de domaines constitués en fondations pieuses. On sait que, dans, le langage de la jurisprudence, houbons ou ahbas est l'équivalent du terme wakf, vulgairement vaqouf, usité en Turquie.
- ² C'est ainsi que je crois devoir corriger le texte, qui ne présente aucun sens satisfaisant. Istakhry et Ibn-Haukal placent Koumm dans la région méridionale du Deilem ou de l'Azerbaïdjân. Mokaddessy comprend dans le Djebal toutes les villes situées entre la chaîne du Démavend et les plaines d'Ispahân; mais il ajoute que les deux districts de Keredj et Koumm, à cause de leur importance, étaient administrés séparément et pouvaient être considérés comme distincts de l'Irak-Adjèmy (fol. 253).

Roum et de la Soghdiane descendent de lui. Thoudj, nommé aussi *Thous*, régna en Orient; les rois des Turcs et de la Chine forment sa postérité ¹. Un de leurs poëtes a dit:

Nous avons, dans notre siècle, partagé notre royaume, comme la viande est partagée sur l'étal.

Nous avons donné la Syrie et les pays du Roum, jusqu'aux lieux où le soleil se couche, au vaillant Selem;

A Thoudj, le gouvernement des Turcs, dans les contrées réunies sous le sceptre d'un cousin.

Pour Irân, nous avons conquis le royaume de Perse, et nous l'avons comblé de nos bienfaits.

TITRES DES ROIS DU MONDE.

Le roi d'Irak, ordinairement connu sous le nom de Kesra, était nommé Chahinchah. Le roi des Byzantins, que le peuple nomme Kaïçar, s'appelle Ba sili². Les rois des Tures, du Tibet et des Khazars,

Il est incontestable que le texte est incomplet, puisque Iredj, autrement dit Irân, n'est pas nommé. Le poëte qui a mis en vers ce thème ethnologique, si goûté des anciens historiens musulmans, appartenait, s'il faut en croire Maçoudy, à l'une des familles persanes qui, de bonne heure, se convertirent à l'islamisme. Maçoudy (Prairies d'or, II, p. 116) et Yakout (Dict. géogr. de la Perse, p. 64) rapportent la même tradition et citent les vers qu'on fit ici. Mais l'un et l'autre écrivent à la fin du troisième vers qu'on fit ici. Mais l'un et l'autre écrivent à la fin du troisième vers qu'on fit ici. Mais l'un et l'autre écrivent à la fin du troisième vers qu'on fit ici. Mais l'un et l'autre écrivent à la fin du troisième vers qu'on fit ici. Mais l'un et l'autre écrivent à la fin du troisième vers qu'on fit ici. Mais l'un et l'autre écrivent à la fin du troisième vers qu'on fit ici. Mais l'un et l'autre écrivent à la fin du troisième vers qu'on fit ici. Mais l'un et l'autre écrivent à la fin du troisième vers qu'on fit ici. Mais l'un et l'autre écrivent à la fin du troisième vers qu'on fit ici. Mais l'un et l'autre écrivent à la fin du troisième vers qu'on fit ici. Mais l'un et l'autre écrivent à la fin du troisième vers qu'on fit ici. Mais l'un et l'autre écrivent à la fin du troisième vers qu'on fit ici. Mais l'un et l'autre écrivent à la fin du troisième vers qu'on fit ici. Mais l'un et l'autre écrivent à la fin du troisième vers qu'on fit ici. Mais l'un et l'autre écrivent à la fin du troisième vers qu'on fit ici. Mais l'un et l'autre écrivent à la fin du troisième vers qu'on fit ici. Mais l'un et l'autre écrivent à la fin du troisième vers qu'on fit ici. Mais l'un et l'autre écrivent à la fin du troisième vers qu'on fit ici. Mais l'un et l'autre écrivent à la fin du troisième vers qu'on fit ici.

2 Comme il s'agit ici de titres plutôt que de noms propres, il est naturel de croire que l'auteur transcrit ainsi βασιλεύs; cependant; à en juger par les renseignements assez détaillés qu'il donne sur l'empire byzantin, quelques pages plus loin, il est probable qu'il connaissait de nom Basile le Macédonien, qui occupa le trône de 866 à 886.

portent tous le titre de Khakân. Le roi de la Chine est nommé Baghbour (ou, selon l'autre copie, Faghfour). Tous ces rois descendent en ligne directe d'Aféridoun, à l'exception du roi des Khozlodjes, Khankouweïh.

Le plus grand roi de l'Inde est le Balhara ou roi des rois ². Les autres souverains de ce pays sont ceux de Djabah, de Tafen, de Djouzr, de Ghanah, de Rahma et de Kamroun. Le roi du Zabedj (il faut sans doute lire des Zendjes) se nomme Alfikhat; le roi des Nubiens, Kamil; le roi des Abyssins, Nedjachy; le roi des îles de la mer orientale, Maharadja; le roi des Slaves, Kobad.

ROIS SURNOMMÉS CHAHINCHAH.

Buzurg-Kousân-chah; Guilân-chah; Ardhachirân-

Je suis porté à croire qu'il faut lire après Khozlodjes خرخيزية, « les Kirghyzes, » comme l'écrit Schems ed-din de Damas (fol. 8 v°). Quelle que soit d'ailleurs la lecture qu'on adopte, il est indubitable qu'il s'agit d'une tribu de race turque, soumise à une branche collatérale de la famille de Féridoun, d'après le système ethnographique exposé dans les vers cités précédemment. (Cf. Edriçy, I, p. 173.)

² Sur le Balhara, souverain de Manguir, voir Prairies d'or, I. 176; et sur les autres rois de l'Inde, ibid. p. 372 à 390. Edriçy a reproduit le même passage, en y ajoutant quelques données nouvelles sur les rois de Ghanah. (Voy. traduction de Jaubert, I, p. 16.) Ce géographe parle aussi du Kamil, «nom qui passe, dit-il, par voie d'héritage, à tous les princes de la dynastie» (Ibid. p. 33.) Une grande confusion règne chez les auteurs musulmans qui ont essayé de transcrire et d'expliquer les noms des souverains de l'Asie et de l'Afrique. Pour en donner un exemple, le roi de Kachemir, nommé rai ou rajuh par Maçoudy, est nommé tchaibal dans le Modjmel; l'auteur de cet ouvrage place le Maharadja au-dessus du Balhara, et ainsi du reste. (Ms. de la Biblioth. impér. fol. 27h.)

chah¹, roi de Moçoul; Masoun-chah, roi de Meïsan (Misène et Characène); Buzurg-Irân-chah; Azerbaïdjân-chah; Seguistân-chah; Harou-chah (roi de Hérat); Kirmân-chah; (le mot suivant est illisible) Samdad-chah, roi du Yémen; Barman-chah; Karschah; Farhân-chah; Amarkân-chah (?); Saïbân-chah; Maskardân-chah, dans le Khoraçân; — Allan-chah, Baraskân-chah, Mekrân-chah, dans le Sind; — Mourdân-chah, chez les Turcs; — Hindovân-chah, dans l'Inde; — Kaboulân-chah, dans le Kaboul; — Schirân-chah, Daân-chah, Manaad-chah, dans le Sind; — Daverân-chah, dans le Zémin-daver; — Lahsân-chah; — Kachmirân-chah².

ITINÉRAIRES.

Aboul-Kaçem (Obeïd Allah, fils d'Abd-Allah), fils de Khordadbeh, dit:

Commençons par l'Orient, qui forme le quart de l'étendue de l'empire, et parlons, en premier lieu, du Khoraçân. Ce pays obéissait autrefois (sous les

^{&#}x27; Ce nom, donné par la copie A, la seule où ce paragraphe soit lisible, ne scrait-il pas un souvenir altéré, mais encore reconnaissable, du אָרָע אָשָרָר (Isaïe, vii, 18.)

² Les deux mots qui terminent cet article si étrangement altéré sont entièrement méconnaissables. Il est d'ailleurs facile de voir qu'il ne pouvait pas s'arrêter aussi brusquement dans la rédaction originale, et que le paragraphe sur les rois du Khoraçân (ci-dessus, p. 249) devait en être la suite naturelle. Quoi qu'il en soit, la première section du livre, celle qui traite de l'impôt et de la division politique des royaumes, s'arrête ici, et l'auteur va commencer la

Perses) à un sipahbed nommé Kadouskân. Celui-ci avait sous ses ordres quatre merzebân, et chaque merzebân gouvernait une des quatre parties du Khoraçân; ils venaient dans l'ordre suivant : 1° le merzebân de Merve-Chahidjân et ses dépendances; 2° le merzebân de Balkh et du Tokharistân; 3° le merzebân de Hérat, Pouchèng, Badeghîs et Séguistân; 4° le merzebân des pays situés au delà de l'Oxus.

ROUTE DE BAGDAD AUX L'IMITES LES PLUS RECULÉES DU KHORÂÇAN² (ROUTES DU N.-E.).

Nahrevân, 4 fars. — Barma (Mok. Deïr-Barima), 4 fars. — Deskereh, 8 fars. — Djaloula, 7 fars. — Khanikîn (Kod. Ed. 9 fars.), 7 fars. — Kasr-Chirîn « le château de Chirîn, » 6 fars.

(Ici l'auteur décrit une route annexe en ces termes : de Kasr-Chirîn à Direkdân, 2 fars. — Chehrzour, 18 fars. puis, reprenant son itinéraire direct, il continue ainsi :)

Houlvân, 5 fars. - Maroustân (il faut lire Made-

description des itinéraires, qu'il poursuivra, à travers quelques digressions, jusqu'aux dernières pages de son livre, ou du moins jusqu'au chap. IV «Description des montagnes, des fleuves, etc.»

Le mot sipahbed, « maître de la cavalerie, » se trouve dans Procope, De bello persico, I, ix. Voyez aussi Lajard, Recherches sur le culte de Mithra, p. 81. Selon Yakout, le gouverneur d'Ispahân, à l'époque où cette ville fut prise par les Musulmans, se nommait Kadouskân. (Dict. géogr. de la Perse, au mot Ispahân.)

² Afin de ne pas multiplier inutilement les notes et les renvois, je place entre parenthèses les variantes de noms et de distances, four-

roustân, avec presque tous les géographes), 4 fars. — Merdj el-Khala'h «la prairie de la citadelle, » 6 fars. — Kasr-Yézid «le château de Yézid, » 4 fars. — Zobeydyeh, 6 fars. — Kochkam (?), 3 fars. — Le château d'Amr, 4 fars. — Karmasîn (aujourd'hui Kirmânchah), 3 fars. ¹,

On continue à suivre la route du Khoraçân, en appuyant à gauche, et l'on se dirige vers Dukkân, 7 fars.

(Celui qui va dans la direction de Nèhavend et d'Ispahân tourne à droite, en partant de Dukkân, et arrive à Maderân, puis à Nèhavend, qui est un des districts du Djebal, puis à Khodar, 7 fars.)

De Dukkân à Kasr el-Luçous « le château des voleurs, » 7 fars. — Haddad, 6 fars. — Karyet el-Açel « bourg au miel, » 3 fars. — Hamadân ², 5 fars.

nies par les itinéraires arabes. Les ouvrages que j'ai consultés sont désignés par les abréviations suivantes :

Kod. = Kodamah, livre du Kharadj.

Ed. = Edriçy, trad. de Jaubert.

Yac. = Yacouby, éd. Juynboll.

Yak. = Yakout, Modjem cl-Bouldan.

Mok. = Mokaddessy, ms. du docteur Sprenger.

lst. = Istakhry, éd. Moeller.

Fars. veut dire farsalih ou parasange (6 kilomètres).

M. = mille, tiers de la parasange.

- ¹ 4 fars. suivant Mokaddessy. Kodama dit que la distance entre Bagdad et Kirmânchah est de 71 fars. D'après Ibn-Khordadbeh, elle serait de 70 fars (420 kilomètres).
- ² C'est par inadvertance que le docteur Sprenger dit que ce nom est omis par l'auteur, il se trouve dans les deux copies et fort lisiblement écrit. Kodama compte 31 fars. de Kirmanchalı à Hamadân;

- Kostana, 8 fars. - Rey, 7 fars 1.

De Rey à Kazvîn, en tournant à gauche, 27 fars. — De Kazvîn à Abhar, 12 fars. — D'Abhar à Zindjân, 15 fars.

Haddadeh, 7 fars. — Hadès, 7 fars. — Meïmel, 12 fars. — Hemkend, 7 fars. — Açed-Abâd, 7 fars. — Bahman-Abâd, 6 fars. — Khosroudjird 4, 6 fars. — Nisker-derch, 5 fars. — Neïsapour, 5 fars.

mais le total de son itinéraire ne donne que 30 fars. le nôtre compte 28 fars.

² La distance est omise et le nom lui-même est douteux; j'ai suivi les leçons identiques d'Edriçy et de Kodama.

Les distances additionnées donnent 61 fars. entre Hamadân et Rey, ce qui s'accorde avec l'itinéraire parmilles d'Edriçy. Dans Moskaddessy, on lit 9 journées, soit 56 fars. — En résumé, nous trouvons, entre Bagdad et Rey, 159 fars. (954 kilomètres.)

³ Faute des copistes; le calcul ne donne que 62 fars. chiffre confirmé par Edriçy, qui compte 189 milles = 63 fars.

⁴ Kodama et Edriçy placent une étape intermédiaire de 6 fars.

La distance totale entre Bagdad et Neïsapour est de 305 fars ¹. Les villes principales de cette province sont : Zam (Djam), Bakherz, Djoueïn et Beïhak.

De Neïsapour à Elghabis ou Ghaïbas, 4 fars. —
— El-Djouzak (ou el-Djouza; Mok. lit: Karyet el-Homrâ « le village rouge »), 4 fars. — Thous, 5 fars.
— Birakân (je crois qu'il faut lire Noukân), 5 fars.
— Mardoudân (Mok. Mazdourân), 6 fars. — Erkineh, 8 fars. — Serakhs, 6 fars. — Kasr et-Tudjar « château des marchands, » 3 fare. — Astar-djemal (Mok. et Yac. Astar-Mo'ad), 5 fars. — Bilistaneh, 6 fars. — Dendanekân, 6 fars. — Niredjird, 5 fars.
— Merve-Schahidjân; cette ville a une citadelle, 5 fars. — Distance totale (de Bagdad à Merve), 371 fars ². De Bagdad à Serakhs, 345 fars.

De Merve partent dissérentes routes qui se diri-

entre Bahman et Khosroudjird, et une autre étape de 4 fars. après Khosroudjird. Le texte est donc altéré dans mes deux copies. L'évaluation totale, donnée quelques lignes plus loin, prouve bien que deux ou même trois stations doivent être ajoutées à celles qui sont nommées dans le texte.

- ¹ Je ne trouve que 301 fars. même en tenant compte des deux étapes omises sur la route de Koumès à Neïchapour; il se peut qu'une autre station ait été oubliée par l'auteur lui-même. Du reste, cette différence est minime, et nous pouvons fixer, sans être trop loin de la vérité, la distance entre Bagdad et la capitale du Khoraçan à environ 1800 kilomètres.
- ² Au lieu de Bagdad, les copies portent «El-Haddadeh,» leçon erronée; en outre le calcul donne seulement 368 fars. Cette contradiction s'explique par une légère différence dans la distance de deux étapes. Si l'on compte, avec Edriçy et Kodama, 5 fars. entre Neïchapour et Ghaïbas, 6 fars. entre Ghaïbas et Djouzak, on obtient, grâce à cette correction, le chiffre de 371 fars. donné par l'auteur.

gent vers Chach, le pays des Turcs, la province de Balkh et le Tokharistân.

ROUTE DE MERVE À CHACH ET AU PAYS DES TURCS.

Kechmahen, 5 fars. — Deïoub (Kod. Divân), 7 fars. — Mandou (Kod. Mansat), 6 fars. — Ahsa, 8 fars. — Bir-Omar « le puits d'Omar » (Kod. Nehr-Othmân « le fleuve d'Othmân ») 4 fars. — Amol, 6 fars. — Distance de Merve à Amol, 36 fars.

De Merve aux rives du fleuve de Balkh (Oxus), 1 fars. On traverse le fleuve et on arrive ensuite à Karîn (Kod. Ed. Ferebr), 1 fars. — La forteresse de Djâfar, dans le désert, 6 fars. — Bykend, 6 fars. — Ribat « caravansérail de Boukhara, » 2 fars. — Masals (Kod. Yasara), 1 fars. $\frac{1}{2}$. — Chora', place forte, 4 fars. — Kourousghoun (Kod. Koul), 6 fars. — Distance entre Amol et Boukhara, 19 fars 1.

Les villes de la province de Boukhara sont : Kerminyeh, Tavavis, Virdaneh, Bykend, la ville des marchands, et Karîn (Ferebr), qui n'est pas éloignée de Boukhara. Entre Boukhara et Samarcande, il y a 37 fars. Au sud de cette province se trouve la chaîne de montagnes qui s'étend jusqu'en Chine.

L'itinéraire n'est pas complet, et le chiffre 19 fars. doit être placé avant Chora'. C'est ce que prouve le texte de Kodama, qui met Boukhara à 5 fars. de Masals ou Yasara. En rétablissant cette distance, oubliée dans notre texte, nous trouvons, entre Amol et Boukhara, 20 fars. ½. Edriçy compte, lui aussi, 60 milles entre les deux villes, ce qui revient au même.

ITINÉRAIRE DE BOUKHARA À SAMARCANDE.

Kerminych, 4 fars. — Debousych, 5 fars. — Irtikhen, 5 fars. — Rozmân, 5 fars. — Château d'Alkamah, 5 fars. — Samarcande, ville fortifiée, 2 fars. — Les principales localités qui dépendent de Samarcande sont: Debousych, Kechanych, Irtikhen (ou Kech), Nesef (ou Nakhcheb), Khodjendeh. — Distance entre Boukhara et Samarcande, 37 fars 1.

De Samarcande à Barket, 4 fars. — Djisr-bâghy (Kod. Djisrify), dans le désert, 4 fars. 2....

De Chach à la Mine d'argent, 7 fars. — Erilmouzeh (?), 5 fars. — Distance entre Samarçande et Chach, 42 fars.

.....Zamîn, ville connue.......

Deux routes mènent à Chach, au (fleuve des) Turcs, et à Ferganah. De Chach et de Zamîn à Khouloum (Kod. Ed. Koulous), par le désert, 7 fars. — De là au fleuve des Turcs, sur le territoire de Chach, 9 fars. — De là au passage du fleuve, 4 fars. — Boumket, 3 fars. — Chach, 2 fars. —

Comme on l'a vu dans la note précédente, le texte a été mutilé en cet endroit, et le nom de Boukhara n'est même pas mentionné après Masals. Il faut donc prendre pour point de départ l'étape nommée Chora', ce qui ne donnerait encore que 36 fars. Mais je pense, avec le docteur Sprenger, que, pour arriver au chiffre présenté par Ibn Khordadbeh, il faut compter, comme le fait Edriçy, 6 fars. au lieu de 5 entre Irtikhen et Rozmân. (Cf. Die Post- und Reiserouten, p. 17.)

² Ici commence une nouvelle lacune assez considérable; la suite de l'itinéraire de Samarcande à Chach est perdue.

La porte de ser, 2 milles. — Khalef, 2 fars. — Gharkeui (ou Gharkeul), 6 fars. — De la à Issidjab, par le désert, 4 fars.

Distance entre Chach et Isfidjab, 13 fars.

D'Isfidjab à Sawat, 4 fars. — Madoukhet (Kod. Baroudjket), 5 fars. — nomillisible (Kod. Tamiadj), 4 fars. — Nardjah, 4 fars. — Merly, au bord du fleuve (Kod. au lieu de Merly, menzil « station »), 6 fars. — Nardjah est une montagne autour de laquelle jaillissent, dit-on, mille sources qui se dirigent vers l'orient, (et forment) un fleuve nommé Oïourkoub 1, c'est-à-dire le fleuve rétrograde. — On passe le fleuve et l'on va ensuite à Khounket, 5 fars. — Atrân (peut-être Taraz), 3 fars 2.

D'Issidjab au pays des Keïmak (Ed. 1ve climat, p. 217, Keïmaky), 80 fars. Il faut emporter des vivres pour toute la durée de ce voyage.

D'Atrân au Bas-Birsghân, 3 fars. — Kasr-Bas, repaire où les Turcs-Khozlodjes s'abritent pendant l'hiver, 2 fars 3. — Keul (lac) de Sout, 4 fars. —

Je présume que ce nom vient du verbe ابورمن « ouiourmaq » ، « qui , en turc oriental , signifie « aller à reculons ; » dans le même dialecte , ouiouroun a aussi le sêns de « tourbillon , chute d'eau . »

Le texte ajoute: «entre Atrân et Khounket, 7 fars.» Je pense que ce mot fait double emploi avec l'étape placée avant Atrân ou Taraz, car il n'est cité dans aucun autre itinéraire. D'ailleurs le total donné par l'auteur est en désaccord avec les distances partielles. Il résulte des chiffres présentés par Kodama, dont le texte a subi ici moins de mutilations, qu'il y a environ 30 fars. entre Isfidjab et Taraz.

³ La distance manque dans les copies, je l'ai rétablie d'après Kodama.

Djebel (montagne) de Sout.....'. — Koulab, riche bourgade, 4 fars. — Eberky, riche bourgade, 4 fars. — Asyrch, 4 fars. — Nounket (Kod. Nourket), gros village, 8 fars. — Akhoundjarân, 4 fars. — Djoul (Gueul, «lac?»), 4 fars. — Menazih (Kod. Sary), 7 fars. — De là à la capitale du Khakân des Turcs, 4 fars. — Navaket, 4 fars. — Kenar ou Konad, 8 fars. — Le Birsghân supérieur ² (c'est là que commencent les frontières de la Chine), 15 fars.

ROUTE DE ZAMÎN À FERGHANAH.

Sabat, 2 fars. — Echrousneh, 9 fars. — (De Samarcande à Echrousneh, 26 fars.) Une autre route mène de Sabat à Alouk (ou Gholouk), 6 fars. — Khodjendeh, 4 fars. — Tarmakân, 7 fars. — Medînet-Bab, 3 fars. — Ferghanah, 4 fars.

Distance totale entre Samarcande et Ferghanah, 53 fars ³. Ferghanah a été fondée par Enouchirvân, qui la peupla d'hommes pris dans chaque tribu; c'est pourquoi il lui donna le nom de Ez-her-khâneh, ce qui veut dire « de chaque maison. » — Khodjendeh appartient à cette province.

De Ferghanah à Koba, ville, 10 fars. — Aus,

¹ Autre lacune. Le nom de cette station manque dans Kodama. Dans Edrigy on lit: Djebel-Choub, 12 milles (soit 4 fars.).

² Le texte porte plus baut Birsakhaïa, et ici, Bouchdjân; j'ai suivi la lecture du docteur Sprenger, loc. cit. p. 23.

³ Kodama compte sculement 35 fars, mais il ne veut probablement parler que de la distance entre Zamîn et Ferghanah; il resterait par conséquent 18 fars, pour la distance entre Samarcande et Zamîn. Cette indication permet de combler la lacune signalée ci-dessus.

10 fars. — Yuzkend, résidence de Hourteguîn, 7 fars. — El-Akabah 1, une journée de marche. — Atas, une journée. — Birsghân, 6 journées à travers un pays où ne se trouve pas un seul village.

Atas, dont il est question ici, est une ville bâtie sur le haut plateau qui sépare le Tibet de Ferghanah. Le Tibet est au centre de l'Orient. Du Haut-Birsghân à la capitale du Khakân des Tagazgaz 2, il y a trois mois de marche, à travers un pays couvert de vastes bourgades et de forteresses. Les habitants, Turcs d'origine, sont ou mages adorateurs du feu, ou Zendik (manichéens, athées). Leur roi réside dans une grande ville fermée par douze portes de fer. La population professe les croyances des Zendik. A gauche (au nord) est le pays des Keïmak; en face, la Chine, à une distance de 300 fars. Le roi des Tagazgaz possède une tente d'or placée au faite de son palais; elle peut abriter neuf cents personnes, et se voit à 5 fars. de distance 3. Le roi des Keïmak campe au milieu des pâturages, sous des tentes en

¹ Akabah ou Nokaïl, dans le Yémen, est un roc escarpé qui coupe une route; c'est exactement ce que les Persans, dans leurpays si accidenté, nomment kotel.

² Maçoudy place dans la ville de Kouchân la résidence habituelle de l'Irkhân, roi des Tagazgaz. « Ce chef, le plus puissant des souverains de race turque, est surnommé, dit le même auteur, le roi des bêtes féroces et des chevaux.» (Prairies d'er, I, p. 358. Cf. M. Reinaud, Relat. des voyages, Introd. p. CLIII.)

s « La tente du khân s'ouvre du côté de l'orient, par respect pour le côté du ciel où se lève le soleil. » (Documents chinois sur le Toukioue, trad. par M. St. Julien, Journal asiatique, mars-avril 1864, p. 335.)

peaux de bêtes. Le pays qu'il occupe est séparé d'Atrân (Taraz?) par un steppe d'unc étendue de 81 journées de marche. La contrée habitée par les Tagazgaz est le plus vaste de tous les pays turcs; elle est entourée par la Chine, le Tibet, les Khozlodjes, les Keïmak, les Ghozzes, les Djagha (Tchaghataï?), les Petchénègues, les Terkech, les Euzkech, les Khoufach¹. Sur le bord du fleuve vit la tribu des Khorloukh (?). La ville de Karat² est une place forte occupée à la fois par une garnison musulmane et par une garnison de Turcs-Khozlodjes. — On compte en tout seize (grandes) villes turques.

ROUTE DE MERVE-CHAHIDJÂN AU TOKHARISTÂN.

Kab (Kar, selon Kod. qui ne compte que 6 fars. par le désert), 7 fars. — Mehdy-Abâd, 6 fars. — Medjd-Abâd (Kod. Yahya-Abâd), 7 fars. — Karyeteïn «les deux bourgs» (Kod. El-Feres), 5 fars. — Açed-Abâd, sur le fleuve (l'Oxus), 6 fars. — Kasrel-Ahnef³, sur le fleuve, 4 fars. — Merve-er-Roud

¹ Je ne puis lire les deux groupes qui suivent; ce sont sans doute des noms de villes que l'auteur aura confondus avec les noms des principales tribus. (Cf. Sprenger, loc. cit. p. 26.) Edriçy a cité textuellement ce passage, 1, 498; mais ses leçons ne peuvent inspirer aucune confiance.

² Les copies portent Maçyat-Karat ou Farat, peut-être faut il lire Medynet-Farab.

³ Au rapport de Yakout, dans le Mo'djem, ce château, appelé Sinvân avant la conquête musulmane, doit son nom à El-Ahnef, fils de Kaïs, qui s'empara du Tokharistân, l'an 32 de l'hégire. (Sur ce personnage, voy. C. de Perceval, Essai sur l'hist. des Arabes, III, 275: Ibu-Kotaïbah, éd. Wüstenfeld, p. 219.)

(Kod. Merve-la-Haute), 5 fars. — Birichk, sur le fleuve, 5 fars. — Asrab, 6 fars. (Kod. 7 fars.) — Guendjabâd, 6 fars. — Talikân, 6 fars. — Kichtidjab (Kod. Kisdjân), 5 fars. — Arghiân, 4 fars. — Kasr-Hout, 5 fars. — Karyân (Faryab?), 5 fars. — El-Kaa' «la plaine,» dépendance du Gouzgân, 9 fars. — Serkân (Kod. Oustourkân), dépendance du Gouzgân, 9 fars. — Sedreh¹, dépendance de Balkh, 6 fars — Vuchkouk, 5 fars. — El-Ouz (El-Ghour?), 4 fars. — Balkh, 3 fars. La distance totale entre Merve et Balkh est de 126 fars. 2

De Balkh à Sarkhour, 5 fars. — De là aux bords du fleuve Djeïhoun (Oxus), 7 fars. A droite est le pays de Khottol et le fleuve du Lion; à gauche, le Khârezm. Merve a un autre nom, qui est Nîl. Cette ville est formée de deux quartiers, sur les deux rives du fleuve de Balkh. (Ses dépendances sont :) Amol, Rezm, les montagnes de Talikân, Karyat (Faryab?),

¹ Kodama, qui donne quelques détails sur les principales stations de cette route, nous apprend que Sedreh était d'abord un simple relai de poste, dans le désert. L'an 203 de l'hégire, à la suite d'un tremblement de terre qui se fit sentir aux environs de Merve et dans le Tokharistân, une source abondante jaillit auprès de Sedreh et forma une rivière qui roula ses eaux bourbeuses jusqu'à Merve et Amol, répandant la fertilité sur son passage. Depuis ce temps, Sedreh est un bourg important, entouré de vergers et de champs cultivés.

² Je ne trouve que 118 fars. mais il est certain que deux stations dont le nom est cité par Kodama ont disparu de nos copies. En tenant compte de cette omission, et après un examen attentif des deux documents, je trouve que cette distance est de 127 fars. (Cf. Sprenger, loc. cit. p. 41.) Mokaddessy compte 17 journées de marche, à raisou de 6 fars. 1/2 par journée.

le Nedjd «haut plateau, » le Djouzghân, jusqu'aux derniers bourgs de la Bactriane. Le fleuve de Balkh conserve ce nom jusqu'à ce qu'il arrive à Termed; il baigne les murailles de cette ville, bâties en pierres de taille.

ROUTE DE SAGHANIÀN.

De Termed à Sarim-Khân, 6 fars. — Khân-Zendjy (Ist. Darzindy), 6 fars. — Bertakht, 7 fars. — Saghaniân, 5 fars. — Barabda, 3 fdrs. — Hemdarân, 7 fars. Entre ces deux dernières stations, s'étend une vallée qui peut avoir 2 ou 3 fars. de long. — Barsekoun, 8 fars. — Savamân, 5 fars. — Vachdjird, 4 fars. — Rast, 4 journées de marche. Rast, qui forme la frontière du Khoraçân de ce côté, est une vallée étroite entre deux montagnes; c'est par là que pénétraient autrefois les Turcs, quand ils envahissaient le pays. Fadhl, fils de Yahya, fils de Khaled, fils de Barmek, y fit construire une porte 1.

ROUTE DE BALKH AU TOKHARISTÂN SUPÉRIEUR.

Valary, 5 fars. — Le chef-lieu du Khoullam ou Khoulm, 5 fars. — Nahar, ville, 6 fars (Kod. 7 fars). — Erkabouk, 5 fars. — Karisgham (Kod. Karidh-

¹ Voilà pourquoi cette station est nommée Derbend «barrière» dans le Livre des Climats. Ibn-Khallikân, citant un passage de l'Histoire des vizirs, par Djouchiary, assure que Fadhl le Barmécide fut investi du gouvernement de tout le pays qui s'étend entre le Chirvân et les frontières du Turkestân, l'an 176 de l'hégire. Yakout a transcrit textuellement ce passage d'Ibn Khordadbeh, dans son dictionnaire, au mot e sans

LE LIVRE DES ROUTES ET DES PROVINCES.

Amir), 7 fars. — Près de là sont les bourgs qui appartiennent à Bostam, fils de Soura, fils de Mosavir¹.

RELAIS DE POSTE SUR LA ROUTE DE L'ORIENT.

De Sorra-men-râ à Deskereh, 12 relais. — De Bagdad à Deskereh, 10 relais. — Moçaïr-Abâd (ou Naçir-Abâd), 9 relais. — Karmiçîn, 6 relais. — Djoundân (Khoundad), 10 relais. — Hamadân, 3 relais. — Miskveïh, 21 relais. — Rey, 11 relais. — Koumès, 13 felais. — Neïsapour, 19 relais.

- ¹ La longueur totale de cette route est ici de 28 fars, et dans Kod de 30 fars.
- ² Il est bon de s'arrêter un moment sur ces chiffres, afin d'en tirer des indications précises. Kodama, qui part de Bagdad, compte 73 relais jusqu'à Rey; Ibn Khordadbeh part de Sorra-men-râ, et en compte 72. Le nombre total des postes entre la capitale de l'Irak et celle du Khoraçân, entre Bagdad et Neïchapour, s'élève à 104. Or, comme une poste, nous le savons par le témoignage du voyageur Mokaddessy, était de 6 milles dans le Khoraçân, il s'ensuit que, entre l'une et l'autre capitale, le service régulier du berid avait à parcourir 624 milles, soit 208 parasanges ou farsakhs (1248 kilomètres). Ce pendant nous avons vu précédemment que cette distance était de 301 fars.; et il serait malaisé de trouver la raison d'une telle inégalité si l'on oubliait que ce dernier chissre s'applique seulement à la route suivie par les caravanes. Quelque considérable que paraisse d'abord un écart de 93 fars, on plus de 55 myriamètres, cette considération suffit à l'expliquer. Quiconque a voyagé en Asie Mineure ou en Perse sait avec quelle lenteur désespérante marchent les caravanes; que de détours et de contre-marches elles sont condamnées à faire pour trouver, soit un gué, soit un village d'approvisionnement, soit un pâturage pour les bétes épuisées. Le tchapar « courrier » brûle l'espace; n'ayant d'autre bagage que son sac de dépêches, sa pipe et le tapis qui lui sert de lit, il vole de relais en relais, françhissant torrents et montagnes, prenant, pour abréger sa route, des sentiers escarpés où nul autre n'oscrait s'engager, et terminant ainsi en vingtquatre heures le trajet que le paisible muletier accomplit à peine en

RELAIS DE POSTE DANS L'AHVAZ ET LE FARS.

De Houlvân à Chehrzour, 9 relais. — De Houlvân à Syrevân, 7 relais. — De Syrevân à Samaïrah, 4 relais. — De Hamadân à Koumm, 47 relais. — D'El-Warkâ à Koumm, 3 relais. — De Koumm à Ispahân, 16 relais. — De Faderân à Nèhavend, 3 relais. — De Bagdad à Vaçit, 25 relais. — De Vaçit à la frontière d'El-Ahvaz, 20 relais. — De là à Noubendedjân, 19 relais. — A Chiraz, 12 relais. — A Istakhr, 5 relais.

Contributions de Chebrzour, Sameghân et Dizabâd, 2,750,000 dirhems.

Impôt foncier du Maçabadân et de Mihrdjânkadak, 3,500,000 dirhems.

Impôt foncier de Koumm, 2 millions de dirhems.

BOUTES ENTRE SOUK-EL-AHVAZ ET LE FARS.

De Souk-el-Ahvaz à Azem, 6 fars. — Goubdin, (Abdîn?), 5 fars. — Zott, 6 fars. — Makhaçah et Dhyâ « la ferme, » où se trouve un grand pont sur le Ouadi-el-Milh « rivière du sel 1. » — Dihlizân,

huit jours. Les paragraphes spéciaux consacrés par notre auteur aux stations de la poste (sikkeh) prouvent incontestablement qu'il y avait à côté de la route ordinaire, fréquentée par le public, une route plus spécialement affectée aux besoins du service postal, et plus directe que la première. La dissérence entre les deux itinéraires s'explique ainsi d'elle-même.

La distance est omise; mais dans Kodama on lit 4 fars. Cet écrivain estime à 44 fars. la distance entre Souk-el-Ahvaz, le principal marché de la Susiane, et Erradjân. Mokaddessy compte 7 journées, environ 45 fars. = 225 kilom.

6 fars. — Erradjân, 5 fars. Sur la rivière d'Erradjân, s'élève un magnifique pont d'origine sassanide; il est en pierres de taille et long de plus de 300 coudées. — Destedjird, 5 fars. — Sedy, c'est là qu'on gravit la côte de l'Éléphant «Akabat-el-Fil,» 6 fars. — Khardjân, 6 fars. — Zerdjouneh, 4 fars. — Noubendedjân, 5 fars. — Kourkhân, 5 fars. — Dans les environs est le vallon de Bâwân, célèbre par ses noyers, ses oliviers et autres arbres à fruit, qui poussent au milieû des rochers. — Harareh, 7 fars.

Chiraz forme un district qui dépend d'Ardechir-Khoureh. Les autres villes de ce district sont: Djour, Meïboud, Djau, Simghân, Bendedjân, Kerikhân, Khovar, Roustak, Kîz, Guérouz, Abdereh, Sebdal, Tawadj, Kourân, Sidîn, Silaf, Gouvân, Zendjân et Koulm-Firouz

La distance de Souk-el-Ahvaz à Davrak par eau est de 18 fars.; par terre, de 24 fars.

DISTRICT DE SABOUR.

Il est ainsi nommé à cause de son chef-lieu. Les cantons qui en dépendent sont : Noubendedjân, Khast (ou Khacht), Kimaredj, Kazeroun, Djureh , Goundivân, Destbarîn, Hindoukân, Derdjerid, Soulaf, Khoubedân, El-Meïdan, Mahân, Rasikhân, Chahidjân, Merzefadîn, Savroun, Dizlendjân, Sileh-Misr (?), Enverân, le Bas-Khoumagân, le Haut-Khoumagân, Tabaz-Mardân, Kîst.

¹ C'est la petite ville nommée Gurouh par Hamd-Allah-Mustaufy, dans son Nouzhet.

DISTRICT D'ISTAKHR.

Istakhr est à la fois le nom du chef-lieu et du district. Dépendances : El-Beïda, Bahrân, Açân, Iredj, Manis, Djîr, Kybr-Halkounah, Borghân, Miavân, Kaçalisân, El-Oudar.

De Chiraz à Faça (nommée aussi El-Beïda) et à Darabjird, 30 fars. — De Faça à Darabjird, 18 fars. Les cantons qui forment le district de Darabjird (aujourd'hui pays des Cliebankarch) sont : Darabjird, Guerm, Djehrem, Sahaf, El-Akrad, El-Abdiân, Djouim, Merdj (Mergue), Tarem, Tabestân.

DISTRICT D'ERRADJÂN.

Bas, Chehr¹, Mildjân, Buzurg.

Distance de Chiraz à Djour, 20 fars. — De Djour à El-Beïda, 8 fars. — De Noubendjân à Chiraz, 23 fars. — De Chiraz à Sabour (Chapour), 20 fars. — De Chiraz à Istakhr, 8 fars.

CAMPEMENTS DES KURDES.

Le mot remm² (au pluriel rumoum) signifie le

¹ Au lieu de Chehr, Mustaufy, qui a cité cet article dans le même ouvrage, écrit Satr. Le nom suivant est illisible dans le texte; c'est peut-être le Dariân de Mokaddessy. (Cf. Sprenger, loc. cit. p. 69.)

L'orthographe de ce nom n'est pas fixée. Dans les traités d'Istakhry et d'Edriçy, on trouve constamment la forme . La prononciation adoptée ici est celle de Yakout et de Mokaddessy. Ce dernier (1º 290) compte 33 tribus ou clans chez les Kurdes; mais il est impossible de les rapprocher des noms cités par notre auteur, en outre, campement des (tribus) Kurdes. On en compte quatre: 1° le remm d'El-Huçein, sils de Djilaveih (Ed. Khalaveih), surnommé Mianidjân; il est à 14 fars. de Chiraz; 2° le remm de Kaçem, sils de Chahriar, nommé Gouriân (Yak. et Ed. Barindjân), il est à 30 fars de Chiraz; 3° le remm d'Ardamraï-Havamah (c'est peut-être le احركانية de Mokaddessy), à 26 fars de Chiraz; 4° le remm d'El-Huçein, sils de Salih, nommé Rizan (copie B. Mouzan; Yak. Zizân), à 7 fars de Chiraz.

La province du Fars a 150 fars, en long et en large; elle renferme six districts 1: 1° Istakhr; 2° Sabour; 3° Ardechir-Khoureh; 4° Darabjird; 5° Faça; 6° Erradjân.

ROUTE D'ISTAKHR À SIRDJÂN (OU CHIRDJÂN, CAPITALE DU KERMÂN).

Khidhr, 7 fars. — Le Lac², 5 fars. — Ersindjân, 7 fars. — El-Astaf, 4 fars. — Chabek-la-Grande, 6 fars. — Village du Sel « *Qaryet-el-Milh*, » 9 fars. —

trois de ces tribus sont omises dans la copie du D' Sprenger. (Voyez aussi Prairies d'or, III, p. 253, et un mémoire d'E. Quatremère dans les Notices et extraits, t. XIII, p. 300 et suiv.) J'ai déjà fait remarquer ailleurs (Dict. géogr. de la Perse, p. 264) quelle confusion régnait dans les auteurs musulmans qui ont parlé des tribus kurdes. L'étude plus complète des dialectes et des traditions populaires pourra seule dissiper ces ténèbres.

¹ If faut lire six au lieu de cinq que portent les copies, puisque ce nombre se trouve confirmé par la nomenclature qui suit; il est donné aussi par Mokaddessy. (Cf. Sprenger, loc. cit. p. 69.)

² Ce lac est nommé *Henquiam* par Edricy, qui en donne la description (I, p. 411).

Mourianeh, 8 fars. — Arvân, 3 fars. — Marsân, dernière dépendance du Fars (distance omise). Ge qui fait depuis Chiraz jusqu'à cette station 61 fars. — De Marsân à Roud, 3 fars. — Kelmân, 2 fars. — Sirdjân, capitale du Kermân et résidence du sultan, 11 fars. Il y a donc 16 fars. 1 depuis la frontière du Fars jusqu'à cette ville.

ROUTE (DU KERMÂN) AU SEDJESTÂN.

De Djiraft à Bennn, 20 fars. — Bermasir, 7 fars. — El-Amel, sur la lisière du désert, 4 fars. de là jusqu'au Sedjestân, 70 fars. dans le désert 3.

Villes du Sedjestân : Zalek, Gourgveih, Heiçoum,

- ¹ Ce paragraphe est plein de lacunes et d'erreurs. En admettant comme exactes les deux distances additionnées par l'auteur, on a 77 fars. pour la distance entre Chiraz et la capitale du Kermân. C'est presque le résultat obtenu par Kodama: 76 fars. Edriçy, qui suit une route différente par le désert, dit 228 milles (76 fars.). Dans Yakout, on lit 64 fars. seulement; mais le texte est certainement mutilé dans cet article du Mo'djem.
- ² Le délabrement du texte est encore évident ici, puisque les villes les plus importantes, telles que Berdasir, Bemm, etc. ne sont pas mentionnées. Il est permis de supposer aussi que l'auteur, travaillant sur un document incemplet et inexact, aura pris pour des noms de ville les clans des Koufs et des Baloutches, ainsi que les gorges de Karen (écrites aussi Barzen) où vivaient ces nomades. (Cf. Istakhry, p. 72; Dict. de la Perse, p. 452.)
- 'Ce qui fait, pour la longueur totale de cette route, 101 fars. Kodama compte seulement 80 fars, mais il faut remarquer qu'il suit une route différente à travers le Kouhistân.

Zarendj, Bost, Masverd, Karyeteïn « les deux bourgs; » en cet endroit se trouvent les écuries de Roustem; Rokhedj, Daver. Le fleuve du Sedjestân est nommé Hendmend. Dans les anciens âges, le roi Keïkaous donna la couronne du Sedjestân à Roustem le Héros.

D'El-Amel à Taberán, qui dépend du Kermân, 41 fars. — De Taberân à Basour, chef-lieu du Djeroun (Ed. Djervân), 14 fars. — De là au village de Yahya, fils d'Amr, 10 fars. — Hadân, 10 fars. - Maaden «la mine, » 10 fars. - Mousar, 9 fars. — Direk-Mamounah, 9 fars. — Guîr, 10 fars. De là au pays habité par les Balous (Beloutches), 20 fars. — La Montagne de Sel, 6 fars. — Mahal, 9 fars. - Kalamân, 6 fars. - Seraï-Khalef, 4 fars. - Firouz, 3 fars. — El-Hafsar, sur la route de Kandabîl, en suivant le steppe, 20 fars. — Seraï-Dara, 10 fars. — El-Hocaïbah, 10 fars. — Kasdân, 10 fars. — Djour, 40 fars. — Bourg de Suleïman-ben-Somayi, 18 fars. (Ed. village de Salem). Ce village est le port du Khoraçân où l'on s'embarque pour aller dans l'Inde et la vallée de l'Indus (le Sind).

De la frontière du Kermân à Mansourah, 80 fars.; on passe par le pays des Zathes (ou Djathes), qui ont la garde de cette route. — De Zarendj, capitale du Sedjestân, à Moultân, deux mois de voyage. Moultân fut nommé «le ferdj de la maison d'or, » parce que Mohammed, fils de Kaçem, lieutenant d'El-Haddjadj 1, y trouva 40 bahar d'or dans une maison, qui

¹ Sur la prise de Moultân et l'expédition de Mohammed dans la

fut depuis nommée « maison d'or. » Ferdj (fente) a ici le sens de « frontière. » Le bahar vaut 333 menn, et le menn 2 ritles.

PAYS DU SIND.

El-Kaïrounyeh, le Mekrân 1, El-Mend (il s'agit du pays des Meyd), Kandahar, Kasrân, Noukân, Kandahîl, Kinnezboun, Armabîl, Kanbaly, Sehbân, Sadousân, Deïbal, Raçek, Daur, Vendân, Moultân, Sendân, Mandal, Salmân, Seïrasp, Keredj, Roumlah, Kouly, Kanoudj, Barouh.

PAYS DES PEHLEVIS.

Hamadân, Dinaver, Nchavend, Mihrdjânkadak, Maçabadân, Kazvîn. Cette ville, qui est à 27 fars. de Rey, forme la frontière du Deïlem; elle comprend la ville de Mouça et la ville de Mubarek 2. Zendjân, selon les uns, est à 15 fars., selon les autres à 12 fars. d'Ahbar; Essinn, Taïlasân (pays des Talisches) et le Deïlem. L'impôt foncier de Kazvîn et de Zendjân

vallée de l'Indus, on peut consulter l'extrait du Livre des Gonquétes, de Beladory, publié par M. Reinaud dans le Journ. asiat. 4° série, t. V, p. 121 et suiv. La maison ou frontière d'or est citée par Maçoudy, t. I, p. 207 et p. 377.

Les copies lisent Kermân. La confusion entre ces deux noms, qui ne diffèrent, en arabe, que par la position d'une lettre, est fréquente dans les manuscrits. (Voyez, par exemple, le passage d'Ibn Haukal, cité par Abou'l-Féda, texte, p. 346.)

L'origine de ces deux quartiers est expliquée par Mustaufy, dans la description de Kazvîn qui termine son *Histoire choisie*. (Voyez un extrait de cette chronique, *Journ. asiat.* 5° série, t. X, p. 261.)

LE LIVRE DES ROUTES ET DES PROVINCES. 279 n'est pas établi sur une base fixe; mais il est évalué approximativement.

BOUTE DE L'AHVAZ À ISPAHÂN.

De Eïdedj à Djoudardân, 3 fars. — Arestadjird, 4 fars. — Sefid-Decht «la plaine blanche,» 6 fars. — Toumen (ou Touner), 5 fars. — Tenoudjird, 6 fars. — Ribat, 7 fars. — Khanedân, 7 fars. — Ispahân, 7 fars. 1

BOUTE DU FARS À ISPAHÂN.

Kamsirouz, 5 fars. — Kouret (ou Koured), 5 fars. — Kâb, 4 fars. — Semarmez (Somaïrem?), 5 fars. — Chebah, 5 fars. — Mourdah, 7 fars. — Kenzel-Merdjân «trésor de corail,» 7 fars. — Khân-el-Abrar «l'Hôtel des hommes généreux.» — Ispahân².

ROUTE D'ISPAHÂN À REY.

De Yahoudyeh (faubourg d'Ispahân) à Berkhâr, 3 fars. — Ribat-Der « la station de la porte, » 7 fars. — Enbazer, 5 fars. — Asfar, 6 fars. — Damar, 4 fars. — Abâd, 5 fars. — Berouz, 5 fars. — Koumm, 6 fars. — Khavas, 5 fars. — Mokattaa

Distance totale, 45 fars. = 270 kilom.

² Les distances des deux dernières stations ne sont pas indiquées. Dans Istakhry, où l'avant-dernière étape est nommée Khânlendjân, la distance est 14 fars. et la route complète, 72 fars. Dans Kodama, 70 fars. mais il est à remarquer que l'un et l'autre prennent Chiraz pour point de départ.

«la ferme, » 5 fars. — Karem, 9 fars. — Eddeïr «le couvent, » 7 fars. — Dâr, 7 fars. — Rey, 7 fars. ¹

ROUTE DE BAGDAD À BASRAH.

Médaïn, Deïr-el-Okoul, Djardjaraya, Djebboul, Fem-es-Silh, Vaçit, Farouth, Deïr-el-Ommal, El-Hawanit. On traverse ensuite les marais (bataïh), jusqu'au canal d'Abou'l-Açed. Là on s'embarque sur le Didjlet-el-Awra, puis sur le canal de Ma'kal, jusqu'au château de Basrah².

RELAIS DE POSTE ENTRE, SORRA-MEN-RÂ ET VAÇIT.

Okbera, 9 relais. — Bagdad, 6 relais. — Medaïn, 3 relais. — Deïr-el-Okoul, 4 relais. — Djardjaraya, 8 relais. — Djebboul, 5 relais. — Vaçit, 8 relais³.

- ¹ Total du parcours, 81 fars. La carte n° VII du D' Sprenger, dressée d'après l'Atval, donne 79 fars.
- L'auteur ne donne pas les distances entre chaque station, parce qu'une partie du voyage se fait sur les canaux qui coupent toute cette contrée. Mais, au rapport des meilleurs géographes musulmans, Bagdad étant à 100 fars. de Basrah, Vaçit, qui doit son nom à sa position intermédiaire entre les deux villes, est à 50 fars. de l'une et de l'autre. C'est ce qu'affirme Yacouby (p. 107 et 108), qui mentionne avec soin chacune des stations nommées ici. Kodama suit exactement le même itinéraire, malheureusement presque tous les noms y sont méconnaissables. Il est à remarquer qu'Edriçy ne compte que 120 m. ou 40 fars. de Bagdad à Vaçit. La station nommée Deirel-Ammal doit probablement son nom aux manufactures de tissus dont parle Yacouby (loc. cit. p. 109). Enfin le Méraçid, au mot explique l'origine des deux canaux d'Abou'l-Açed et de Ma'kal.
- ³ En évaluant le relai à 6 milles ou 2 fars, la distance entre Bagdad et Vaçit est 56 fars, entre Okbera et Vaçit, 86 fars. Il est vrai que Mokaddessy donne 12 milles au relai, dans le désert et

ROUTE DE BASRAH À L'OMÂN, LE LONG DE LA CÔTE.

Abbadân, Hadaryah, Arfadja, Zabounah, El-Maaz, El-Assa, El-Migras, Holeïdjah, Haçan, El-Kora, Moçeïlaha (Ed. Maslakha), Hamadh, Hadjar, Mokabar (Kod. Mokayr), El-Katan, la Sabkhah « terrain salsugineux, » Omân ou Sohar 1.

ROUTE (DE BASRAH) VERS L'ORIENT, PAR MER.

De Basrah à Abbadân, 12 fars. — Les Estacades², 2 fars. c'est là qu'on s'embarque. La côte située à droite appartient aux Arabes, celle de gauche aux Persans; elles sont séparées par un bras de mer qui a 70 fars. de largeur. Dans ces parages se trouvent les deux montagnes (récifs) nommées Koçaïr et Owaïr³. La profondeur de la mer, en cet endroit, est de 70

l'Irak; mais cela n'est pas applicable aux stations d'un pays sillonné de canaux, où les détours sont à l'infini. Le même auteur dit que 6 milles font un fars, en Syrie, et je pense que cette base est plus acceptable ici. (Cf. Sprenger, Vorrede, p. 6.) Ce qui le prouve aussi, c'est que Mokaddessy compte 10 fars, entre Bagdad et Okbera; il faudrait lire 20 fars, si le relai était calculé sur le pied de 12 milles, c'est-à-dire exagérer de moitié la distance bien connue entre ces deux points.

¹ Après Omân, la copie A ajoute un mot illisible. Istakhry (p. 15) dit que cette route, divisée en 18 stations, est dangereuse à cause des nomades qui y exercent leurs déprédations. Dans Edriçy, le nom des stations est totalement différent jusqu'à El-Kora (t. I, p. 371). On sait que Sohar fut le nom primitif de la ville qu'on appela depuis Omân.

² La description des *khachebat*, ou barrage de Basrah, se trouve dans Maçoudy, I, p. 230.

Prairies d'or, loc. cit. p. 240; Ibn-Batoutah, II, 247.

à 80 brasses. Des estacades de Basrah à la capitale du Bahrein, sur la côte des Arabes, il y a 70 fars. Les habitants du Bahrein sont des pirates; ils n'ont pas de champs cultivés, mais possèdent des ruches d'abeilles et des chameaux. De là au Dourdour¹, 150 fars. — de là à Omân, 50 fars. — De Chihr à Aden, 100 fars. Aden est un des principaux points de relâche dans cette mer. On n'y trouve ni blé, ni troupeaux; mais l'ambre, l'aloès, le muse y abondent. Aden est l'entrepôt des marchandises du Sind, de l'Inde, de la Chine, du Zendj, de l'Abyssinie, de Basrah, de Djeddah et de Kolzoum (Suez). La grande mer orientale produit de l'ambre excellent. Elle recèle dans ses flots un poisson long de cent à deux cents coudées; les marins le redoutent, et, pour l'éloigner, ils choquent des morceaux de bois l'un contre l'autre 2. On trouve dans les mêmes parages un poisson volant, long d'une coudée, à face de chouette; un poisson, long de vingt coudées et qui renferme dans son ventre jusqu'à quatre poissons du même genre (squales, requins); une tortue ronde de vingt coudées, qui pond mille œufs à la fois; sa carapace fournit une écaille excellente : cet animal est vivipare. (On y trouve aussi) un poisson vivipare qui ressemble au chameau; enfin, un oiseau qui

Le tourbillon, aux environs du cap Moçendom. (Prairies d'or, l. c. Kazvîny, Athar-el-Bilad, p. 117, et Relation des Voyages, LXXIX.)

² C'est le cachalot décrit par Maçoudy, sous le nom d'oval, I, 234. (Voyez aussi Belation des Voyages, II, v1, 75.)

DELIVRE DES ROUTES ET DES PROVINCES. 283 pond et couve ses œufs à la surface des vagues, sans jamais se poser sur le rivage.

ROUTE DU FARS (GOLFE PERSIQUE) VERS L'ORIENT.

D'Obollah à Kharek, 50 fars. Cette île, qui a un farsakh en long et en large, produit du blé, des palmiers et des vignes. - De Kharek à Lafet, 80 fars. Lafet a 2 fars. en long et en large; elle produit du blé et des palmiers. — De là à Aval (ou Abroun), île longue et large d'un fars. et qui produit du blé et des palmiers, 7 fars. — De là à Khîn 1, île déserte qui n'a pas plus d'un demi-farsakh d'étendue, 7 fars. - Kîs (Kîch), île qui a 4 fars. On y trouve du blé, des palmiers et des troupeaux; il y a dans ces parages une pêcherie de perles très-estimées, 7 fars. - lle des Benou-Kavân, 3 fars. d'étendue et de largeur; elle est habitée par des hérétiques de la secte des Ibadites, 18 fars. — Ormuz, 7 fars. — Narmechîreh (Ed. Barmechîn), qui est la ligne de démarcation entre la Perse et le Sind, 7 journées de navigation. — Daïbal; 8 journées. Cette ville est à 2 fars. des bouches du Mehrân (Indus). Le pays du Sind produit le koust (costus speciosus, famille des balisiers), le rotang et le bambou. — Du fleuve Mehrân à. 2 où commence le territoire indien, 4 journées. On y récolte le rotang dans les montagnes et le blé dans

¹ Khîn n'est cité nulle part; mais on lit dans Edricy (1, 424): «Hormuz est bâti sur les bords d'un canal dérivé du golfe Persique, et qui est nommé El-Hiz الحيز .» C'est sans doute le même nom estropié par les copistes.

² Nom illisible. Edricy dit Yeksîr ou Yeksîn.

les vallées; les habitants, divisés en tribus, vivent de brigandages. Deux farsakhs plus loin, habite une autre peuplade qui se livre au vol, ce sont les Meyd 1. — De là à Koul (ou Koula), 2 fars. — De Koul à Sendân, où l'on récolte le bois de teck « sadj » et le rotang, 18 fars. — De Sendân à Mely (Malabar), pays du poivre et du rotang, 5 journées. Au dire des marins, chaque grappe du poivrier est surmontée d'une feuille qui l'abrite de la pluie; lorsque la pluie cesse, le feuillage s'écarte; s'il recommence à pleuvoir, il recouvre de nouveau le fruit 2. — De Mely à Balîn, 2 journées 3. — De là au grand golfe, 2 journées. A Balîn, la route se partage. En suivant la côte, on arrive à Baneh (ou Bas), qui produit du riz qu'on porte à Serendîb, 2 journées. — Sandy et Askan, pays qui produit du riz, 2 journées. — Koura, où se iettent plusicurs fleuves, 3 fars. — Kilakân (Ed. Kilkayân), Louar et Kendjeh, 2 journées 4. Ce pays produit du froment et du riz; on y expédie de l'aloès par voie d'eau douce (le Godavery, selon le docteur Sprenger), de contrées situées à une distance de 15 journées, comme Kamoul et d'autres lieux.

¹ Maçoudy, I, 378.

² Kazvîny (Atharel-Bilad, p. 84, au mot Melibar) donne de nombreux détails sur ce phénomène, qui est décrit ici en termes brefs et obscurs.

³ Balin peut être identifié avec le port nommé بلبت par M. Reinaud, d'après Birouny. (Journ. asiat. loc. cit. p. 128, ct Mémoire sur l'Inde, p. 104.)

⁴ Il y a après ces mots une petite lacune; dans Edriçy, tout ce qui suit se rapporte à la description de Semender.

— De Semender à Ourtasîr (Ed. Kachmîr), grand royaume où abondent l'éléphant, le cheval, le buffle et toutes sortes de productions, 12 fars. Le roi de ce pays est très-puissant 1. — D'Ourtasîr à Aïneh, où l'on trouve aussi des éléphants, 4 journées. — De Houbalin (?) à Serendîb, 2 journées.

Serendîb (Ceylan) a 80 fars. en long et en large. On y voit la montagne sur laquelle Adam fut précipité (après avoir été chassé du paradis terrestre). Le sommet se perd dans les nues, et il est aperçu des navigateurs à une distance d'environ vingt journées (sic). Les Brahmanes, qui sont les dévots de l'Inde, montrent sur cette montagne l'empreinte de l'un des pieds d'Adam; l'autre empreinte se trouve dans l'Inde, à une distance de deux ou trois journées de la première. On recueille dans cette montagne l'aloès, le poivre, plusieurs espèces d'aromates et de parfums. On trouve dans les environs différentes variétés de rubis et d'autres pierres précieuses; enfin, dans la vallée, une minc de diamants et des chèvres à musc. Les habitants de l'Inde disent que le pied d'Adam n'a laissé qu'une seule empreinte dans le roc, et qu'une flamme jaillit sans cesse, comme un éclair, du sommet de la montagne². Serendîb produit le cocotier, et l'émeri, qui sert à essayer les métaux; on

ا وملكها عظم القدر. Il faut ajouter au texte ces mots donnés par les deux copies, et qui ont été omis par mégarde au moment de la composition.

² Tont ce qui est dit ici du Pic d'Adam et du volcan a été copié textuellement par Edriçy (t. I. p. 71). Mokaddessy rapporte la même

trouve dans ses rivières le cristal de roche, et le long de ses côtes sont établies des pêcheries de perles.

Au delà de Serendîb, est l'île de Ramy, où vit le rhinocéros. Elle produit le bokam (bois de Brésil) dont les racines sont efficaces contre les poisons mortels. Ce remède s'emploie surtout avec succès pour les morsures de vipères. On y trouve aussi des buffles sans queue (lacune de quelques mots).

tradition, et avec plus de précision. «Serendîh, dit ce voyageur, a 80 fars. en long et en large; on y voit la montagne où tomba Adam. Elle est nommée Rohn ct peut être aperçue à plusieurs journées de là. On y remarque une empreinte de pied, large d'environ 70 coudées; l'autre empreinte, située à vingt-quatre heures de marche de la première, est entourée de flammes pendant la nuit.»

^{*} Sans le secours des pieds, et on ne peut les atteindre, à cause de la rapidité de leur course. * C'est ainsi que cette lacune est complétée par Edricy (1, p. 75).

² Edricy a suivi une leçon différente et moins bonne: « Ils échangent, avec les navigateurs, des perles contre de l'ambre qu'ils por

des noirs, qui mangent leurs prisonniers tout vivants, après les avoir suspendus et en avoir partagé les membres ¹.

d'argent. Soumise à l'action du feu 2.....

Dans les montagnes du Zendj (Zabedj?) il y a d'énormes serpents qui dévorent les hommes et les buffles; on en trouve même qui dévorent les éléphants. Ce pays produit le camphrier qui a, à peu de chose près, la taille de l'homme 3. On pratique, au sommet de l'arbre, une incision par laquelle s'échappe l'eau (la résine) de camphre. On la recueille; puis on fait une autre incision au dessous, vers le milieu de l'arbre, et le camphre en découle goutte à goutte. Après cela, l'arbre se dessèche et

tent chezeux. La lecture qui résulte de nos deux copies est la même dans Kazvîny. (Adjaib, p. 108.)

1 Le texte a souffert dans ce passage; mais il peut être rétabli amsi qu'il suit avec le secours d'Edriçy:

- ² Ces lignes se rapportent dans Edriçy à *Dyalous*, qui est l'île nommée *Balous* par notre auteur. «La terre ainsi mêlée se dissout et se transforme en argent.» (*Loc. cit.* p. 79.)
- ³ Peut-être lisait-on, dans la rédaction originale, à la suite de ces lignes la description du baobab ou de quelque arbre gigantesque, puisque la copie B a conservé une leçon très-différente, qui se trouve aussi dans Kazviny et Edriçy: «Il peut étendre l'ombre de son feuillage sur cent personnes.» On sait que le camphrier a d'ordinaire le port et la hauteur du tilleul.

meurt. Cette île renferme une foule de merveilles qu'on ne saurait ni énumérer, ni décrire.

La route de Chine făit un coude à Balîn (Ed. Balbak et Balbank), et laisse à gauche l'île de Screndib. De Screndib, on se rend, en dix ou quinze journées de navigation, à l'île de Likbalous². Les habitants de cette île vont nus; ils vivent de bananes, de poisson cru et de cocos; leur principale richesse est le fer. Ils fréquentent les marchands étrangers.

De Likhalous à l'île de Kalah, six journées de navigation. Cette île appartient au Djabah de l'Inde. Elle renferme des mines d'étain alka'ly et des plantations de bambou 3. — A gauche et à deux journées de Kalah est l'île de Balous, habitée par des anthropophages. Productions: camphre excellent, bananes, cocotiers, canne à sucre. Deux fars, plus loin est l'île du Djabah de Chelahet, nommé Maharadja. Cette île est très-vaste; le roi qui la possède est vêtu d'une robe et d'un chaperon (Kalansoua) d'or; il adore le Bouddah, Productions : cocotiers, bananes. canne à sucre, bois de sandal, jacinthe, giroflier. Près de là se trouve une petite montagne qui vomit des flammes, sur un circuit de cent coudées et à la hauteur d'une lance; le jour il en sort de la fumée, et le feu ne se montre que durant la nuit. Après

Ledricy a reproduit et développé cette description; mais il la rapporte à l'île Kilali ou Kalah L. (t. 1, p. p. 79-80).

Nommée aussi Leughalous, Lengalous, etc. (Voyez les variantes de ce nom dans le Journal des savants, 1846, p. 687.)

^{*} Relation des Voyages , 1 , 1x11 ; Prairies d'or , 1 , 341

quinze jours de traversée, on arrive au pays du coton. Entre Djaba et Chelahet, on compte environ...¹.

Les rois et les peuples de l'Inde s'abstiennent de boire du vin2; mais ils considèrent l'adultère comme une action licite, à l'exception du roi de Komar, qui s'interdit et l'adultère et l'usage du vin. Au contraire, le roi de Serendîb fait venir les vins de l'Irak pour sa consommation. Tous ces rois font grand cas de l'éléphant, et ils s'en disputent l'acquisition à prix d'or. Le maximum de la taille chez cet animal est neuf coudées; cependant, on trouve dans les qhobb3 des éléphants qui ont jusqu'à dix et onze coudées de haut. Le plus puissant souverain de l'Inde est le Balhara, dont le nom signifie « roi des rois. » Sur le chaton de sa bague, est gravée cette devise : « Ce qu'on entreprend avec passion finit toujours par réussir. » Après lui viennent le roi de Tafen; le roi de Djabah (Java); le roi de Djozr (Guzerat?), chez leguel ont cours les dirhems dits tatherides 1; le roi d'Anah et le Rahma. Les États de ce dernier sont distants de tous les autres d'une année de marche 5. Le Rahma possède cinquante mille éléphants, des

Lacune. Edriçy dit deux parasanges environ (l.c. p. 80). Au lieu de «pays du coton,» la copie B lit ما بلاد العطر pays des aromates.»

² Passage copié par Maçoudy (1, 168).

Pluriel: aghbab. Les géographes arabes nomment ainsi des vallées spacieuses et étendues qui s'avancent dans la mer. Maçoudy les place dans le voisinage de Ceylan.

⁴ Voyez, sur cette monnaie, M. Reinaud, Mém. sur l'Inde, p. 235, et Gildemeister, p. 28.

Maçondy place l'empire du Rahma près du Guzerat (1, 383).

étoffes de coton et de l'aloès. Après lui vient le roi de Kamroun, dont le royaume touche à la Chine, et abonde en rhinocéros. Cet animal porte sur le front une corne, longue d'une coudée, et épaisse de deux palmes; on y remarque une sorte de figure dans le sens de sa longueur. Quand on la fend, on trouve dans l'intérieur, et se détachant en blanc sur un fond noir, l'image de l'homme, du cheval, du poisson, du paon, ou de quelque autre oiseau. Les Chinois les achètent et en fabriquent des ceintures dont le prix varie depuis deux cents dinars jusqu'à trois et quatre mille dinars 1.

Tous les rois dont il vient d'être parlé ont les oreilles percées ². Le roi du Zabedj est nommé *Maharadja*; il possède dans ses États une île nommée *Dhou-Taïl*, qui retentit du son des tambours et des timbales ³. Au rapport des navigateurs, on trouve

¹ Maçoudy a cité avec quelques détails nouveaux cette description, dont le fond paraît avoir été emprunté au Livre des Animaux de Djahez. Après avoir parlé de la gestation fabuleuse de la femelle du rhinocéros, l'auteur des Prairies d'or termine par ces mots: « J'ignore où Djahez a puisé ce conte, et s'il est le résultat de ses lectures, ou de ses informations.» (T. I, p. 388.)

² C'est-à-dire portent des boucles d'onville. (Cf. Relat. des voyages, 1, 151.)

a' Cette île est nommée Bertaïl برطائيل par Kazvîny, mais les manuscrits de cet ouvrage donnent encore d'autres leçons. (Voy. édition Wüstenfeld, p. 112.) Chems ed-dîn de Damas (1°82) prétend que l'île de Tanil طائيل est habitée par une peuplade qui ressemble aux Tures, et que les bruits signalés par les voyageurs sortent d'une montagne élevée. Les marins musulmans, au dire de Maçoudy, qui décrit cette île saus la nommer, eroient qu'elle sert de séjour au Deddjal ou Antechrist. — La description du cheval marin se lit

901

dans ces parages un cheval qui ressemble à l'espèce chevaline répandue parminous, mais dont la crinière est si longue qu'elle traîne par terre. — Le Maharadja perçoit chaque jour une contribution de 200.. d'or; il fait fondre cette somme en un seul lingot et la jette dans l'eau en disant: voilà mon trésor¹. Il y a dans cette mer une île où vivent des singes qui ont la taille de l'âne².

ITINÉRAIRE DE LA CHINE.

En partant de Mabit (Ed. Maït et Masit), on trouve à gauche l'île de Koyoumah (Ed. Tonoumah, et plus loin, Choumah. Relat. des voyages, Botoumah), qui produit l'aloès indien et le camphre. De là on va, en cinq journées, à Komar, pays qui produit l'aloès indien nommé komary, et du riz. De Komar à Sens 3, trois journées, en suivant la côte.

dans le même passage de Kazvîny, d'après l'ouvrage de Mohammed, fils de Zakarya er-Razy. (V. aussi Relat. des voyages, introd. p. xcv.)

- ¹ Le même fait est raconté avec plus de détails par Maçoudy (1, 176). Cet écrivain ajoute que le poids de la brique ou lingot d'or ne peut être évalué par lui avec exactitude.
- Le texte est mutilé en cet endroit : la rédaction originale devait ajouter d'autres renseignements dont on retrouve la trace dans Edricy. Tout ce qu'on vient de lire sur la description de l'archipel indien et la route suivie par les navires arabes, a été soumis à un examen sérieux par le docteur Sprenger. Ce savant démontre, par d'ingénieux rapprochements, que le fragment d'Ibn Khordadbeh, malgré ses erreurs et ses lacunes, a conservé un caractère d'exactitude remarquable. (Die Poste, etc. p. 82 et suiv.) On peut comparer ce récit à celui du marchand Sulciman (Relat. des voyages, 1, 16-21). Voyez aussi la discussion de cet itinéraire, par M. Alf. Maury dans le Bulletin de la Société de géographie de Paris, avril 1846.
 - 3 Tchenf, la Ciampa de Marco Polo. La traduction d'Edricy porte

L'aloès de Senf, nommé à cause de cela senfy, l'emporte sur celui de Komar, car il va au fond de l'eau; ce qui prouve sa qualité supérieure. On trouve dans cette île des bœufs et des buffles.

De Senf à cl-Wakîn (Ed. Loukîn), qui est le premier point de relâche en Chine, 100 fars. par la route de terre et de mer. On trouve à el-Wakîn d'excellent fer de Chine, de la porcelaine et du riz². On peut aller d'el-Wakîn, qui est un grand port, à Khanfou, en quatre journées par mer, et en vingt journées par terre. Khanfou (Hang-tcheou-fou) produit toute espèce de fruits et de légumes, le blé, l'orge, le riz et la canne à sucre. De Khanfou, on arrive en huit journées à Djanfou (Khan-djen-fou), ville qui offre les mêmes productions que Khanfou. De là à Kantou, où l'on trouve aussi les mêmes pro-

à tort 8 milles, au lieu de 3 journées. (Cf. Relat. des voyages, p. cv1.) Loin de faire l'éloge de l'aloès komary, l'auteur de l'Athar el-Bilad, p. 64, assure qu'il est d'une qualité inférieure et qu'il diffère peu du bois ordinaire. (Cf. Prairies d'or, I, 169.)

¹ Fragment incohérent et qui n'est pas à sa véritable place.

B, au lieu de porcelaine, porte « terre vernissée » الطبي اللأزي « On peut consulter, sur la fabrication de la porcelaine en Chine, Relat. des voyages, II, 75; le traité chinois traduit par M. Stanislas Julien, Paris, 1856, et le Mémoire sur la porcelaine du Japon trad. par M. J. Hoffmann, Journ. asiat. V° série, t. V, p. 198. La traduction d'Edricy nomme Loukin la première échelle de la Chine; M. Jaubert paraît avoir lu action d'edricy, qui n'a jamais, je crois, le sens de port ou station.

Chine il y a un grand sleuve navigable qui est soumis à l'insluence de la maréé. On trouve dans le sleuve de Kantou l'oie, le canard et d'autres volatiles. La plus grande longueur de la côte chinoise, depuis Almaïd (Ed. sic, t. II, p. 89) jusqu'à l'autre extrémité, est de deux mois de voyage. La Chine renferme trois cents villes, toutes prospères et bien connues. Ce pays est borné par la mer, le Tibet et le pays des Turcs. Les étrangers venus de l'Inde sont établis dans les provinces orientales.

Le pays des Wakwak est si riche en mines d'or, que les habitants fabriquent, avec ce métal, les chaînes de leurs chiens et les colliers de leurs singes. Ils livrent au commerce des tuniques brochées d'or.

Abd el-Ghaffar le marin, originaire de Syrie 1, étant interrogé sur le flux et le reflux, en donna l'explication suivante: Ce phénomène se manifeste dans la mer de Perse, au lever de la lune; dans la grande mer, il se divise en deux saisons: l'une d'été, dans la direction d'est-nord-est, pendant six mois; à cette époque, la mer hausse dans les régions orientales, comme la Chine, et elle diminue dans les régions occidentales; l'autre d'hiver, dans la direction de l'ouest-sud-ouest, durant six autres mois; la mer hausse alors dans les contrées occidentales 2.

¹ Tout ce qui suit est textuel dans Kazvîny; c'est en consultant cette cosmographie que j'ai pu rétablir le nom cité ici et absolument méconnaissable dans l'une et l'autre copie.

² Passage copié presque littéralement par Maçoudy (1, 252). Ce-

294

Ce qui est au delà de la Chine n'est pas connu. En face de Kantou, s'élèvent de hautes montagnes. C'est le pays de Sila (Japon?) où l'or abonde. Les Musulmans qui s'y rendent s'établissent définitivement dans cette contrée, à cause de tous les avantages qu'elle présente. On ignore ce qui est situé au delà. Le pays de Sila fournit à l'exportation : le ghorraïb (ixore, plante de la famille des rubiacées), la gomme kino, le musc, l'aloès, le camphre, des voiles, des selles, de la porcelaine, du satin, le cinnamome et le galanga. Du pays des Wakwak, on tire l'or et l'ébène; de l'Inde, l'aloès, le camphre, la muscade, le clou de girofle, la racine de nymphæa, le cubèbe, le coco, des tissus de coton et de velours, des éléphants. On exporte de Ceylan toutes les variétés du rubis et d'autres pierres de ce genre, le diamant, les perles et l'émeri qui sert à essayer les métaux; de Mely et de Sendân, le poivre et le cristal de roche; de Kalah, le plomb dit alka'ly; des régions du Sud, le bois de bokam (bois de Brésil) et le dary 1, le costus, le rotang et le bambou. - La longueur de cette mer, entre Kolzoum (Suez) et le pays des Wakwak, est de 4,500 fars. (2,700 myriamètres). - On tire principalement du Yémen les soies rayées de diverses couleurs et plusieurs autres

pendant cet écrivain dit tenir ses renseignements des marins de Sîraf et de l'Omân.

¹ Je crois qu'il fant fire الده ارزنجى « Dracæna ferrea , » production que Maçoudy attribue aussi aux îles Kilah et Serirah (I, 2/12).

LE LIVRE DES ROUTES ET DES PROVINCES. 295 étoiles, l'ambre, le wars (safran d'Arabie) et la gomme 1.

L'Inde est partagée en sept.castes : 1° Les Sabekferya (B: les Sabiens; Ed. Sakrya); c'est la caste des nobles et du roi. Toutes les autres castes se prosternent devant eux; mais ils ne rendent cet hommage à personne. 2° Les Brahmanes, qui ne boivent ni vin, ni liqueur fermentée. 3º Les Kesrya (kchatrya); ils boivent trois coupes de vin seulement; ils ne peuvent contracter alliance dans les familles des Brahmanes: mais ceux-ci épousent leurs filles. 4° Les Sondarya (soudra) ou cultivateurs. 5° Les Meisera (veisya), artisans et ouvriers 2. 6° Les Sandalya (tchandala), gens de service et d'escorte. 7° Les Zenya, musiciens et jongleurs. Il y a quarante-deux sectes religieuses parmi les Hindous; les unes croient en Dieu (que son saint nom soit glorifié!) et en la mission des prophètes; d'autres rejettent les prophètes, d'autres rejettent toutes ces croyances à la fois. On trouve dans ce pays une classe de magiciens qui réalisent tout ce qu'ils veulent, par leurs enchantements, et guérissent toutes les maladies. Versés dans les sciences

¹ Je lis ممنع, au lieu de حجر et de منح, leçons également inadmissibles.

² On voit que l'auteur intervertit l'ordre de ces deux castes, celle des veysias ou marchands étant supérieure à la caste des soudras (artisans). Je n'ai pas hésité à transcrire par Tchandala le mot suivant, écrit Sandalyah dans les deux copies : il désigne le fils d'un soudra et d'une femme d'origine brahmanique. Il reste encore deux noms douteux dans cette liste, celui de la 1 ° caste et celui de la 7°. Edricy a copié ce passage (II, 98); mais ses leçons s'éloignent plus que les nôtres du thème sanscrit.

MARS-AVRIL 1865.

occultes et dans l'art de la divination¹, ils exercent une autorité absolue, font le bien et le mal, évoquent des apparitions et des fantômes qui frappent l'esprit d'épouvante, commandent à la pluie et à la grêle²...

MÉMOIRE SUR KHÂCÂNI.

POËTE PERSAN DU XII* SIÈCLE; PAR N. DE KHANIKOF.

SECONDE PARTIE.

TEXTE ET TRADUCTION DE QUATRE ODES DE KHÂCÂNI.

Avant de donner le texte et la traduction des pièces annoncées dans la première partie de ce mémoire, je crois utile d'exposer les raisons qui m'ont guidé dans le choix des morceaux que j'offre au lecteur.

La poésie de l'Orient musulman a été assez étu-

- ¹ L'expression wahm est employée dans le même sens et au sujet des sorciers de l'Inde, par Maçoudy, II, 452. Ce terme assez vague est expliqué dans les fragments de Kazvîny publiés par Chézy. (Chrest. arabe, III, 448.)
- ² Ici commence une lacune dont il est impossible de déterminer l'étendue. Elle se termine par deux lignes incohérentes relatives à certains droits fiscaux de la ville de Bagdad. Il y est dit que le trésor perçoit 130,000 dirhems (84,500 francs) sur les Juifs, et 1,500,000 dirhems (975,000 francs) sur les approvisionnements de la capitale.

diée, traduite et commentée par des savants de premier ordre, pour qu'on ait le droit de formuler un arrêt définitif sur sa valeur intrinsèque. Les trésors cachés d'un monde poétique nouveau qu'on espérait y trouver jadis n'existent pas. Les muses n'ont pas entièrement renié le génie oriental, mais il n'est pas non plus l'enfant chéri de leur cœur. Libre et sauvage, il s'est développé comme ces plantes à formes bizarres qu'on rencontre quelquesois sur le sol calciné des déserts de l'Asie méridionale. Hérissées de ronces et d'épines, imprégnées de sel, elles suintent à travers une écorce rugueuse des gommes aromatiques et bienfaisantes, et balancent, sur leurs tiges presque desséchées, des corolles de formes élégantes et vivement colorées. Beaucoup de laideur avec quelques étincelles de beauté, telle est, selon moi, la devise de la poésie orientale. Je suis loin de prétendre qu'il est absolument impossible à un Européen, homme de talent, de puiser à cette source quelques bonnes et grandes inspirations. Rückert a brillamment prouvé le contraire; mais si un célèbre compositeur sait donner de l'éclat aux thèmes les plus naîfs et les plus insignifiants, son habileté à les varier ne démontre pas leur perfection. L'imagination des poëtes orientaux est très-active; elle se peuple facilement d'images tantôt gracieuses et tantôt terribles; mais ils les laissent, pour ainsi dire, à l'état de rêves et de cauchemars, et, comme de vrais dormeurs, ils s'inquiètent peu de les rendre conformes aux lois les plus élémentaires du temps

et de l'espace. Ni dans les arts plastiques, ni en poésie, les Orientaux ne se sont jamais élevés au-dessus de l'ornementation; leur épopée même n'est qu'une série d'arabesques, reliées par un fil à peine perceptible et semblable au lierre s'enchevêtrant autour des arbres d'une forêt, sans les réunir plus étroitement les uns aux autres. Les rapports de l'écrivain oriental se font avec le monde réel d'une façon bizarre et peu naturelle. Il voit sans doute les choses telles qu'elles sont; mais, en les décrivant, il se croit obligé de fausser le vrai pour se conformer aux principes immuables d'une théorie surannée, véritable chaîne imposée au génie oriental. Il semblerait que c'est surtout à la poésie que cette observation devrait s'appliquer; mais il n'en est pourtant pas ainsi. Bien que le poëte soit doublement lié par les principes de la rhétorique et par ceux de la prosodie, il a néanmoins les altures beaucoup plus libres, uniquement parce qu'il reste plus national que le prosateur. Aussi, pour comprendre le caractère et l'esprit des différents peuples de l'Orient, il faut s'adresser à leur poésie, car la prose orientale n'est ni persane, ni arabe, ni turque, elle est presque toujours exclusivement musulmane. Tout le monde connaît l'influence pernicieuse exercée par la langue du Coran sur les idiomes des peuples extra-sémitiques qui ont adopté ce livre comme leur guide moral. Les langues les plus opposées, par la richesse de leurs formes, aux règles de la grammaire arabe, se sont saturées d'éléments

sémitiques au delà de toute mesure. La prose, surtout, s'est montrée docile à accepter le joug de l'influence étrangère. Autant par fanatisme que par manque de goût, l'éloquence de tout l'Orient musulman s'est surchargée de tournures, de locutions et de phrases arabes; mais les vers se sont montrés beaucoup plus rebelles. Les exigences de la rime et de la mesure ont forcé les poëtes à ne dédaigner aucune des ressources offertes par leur langue maternelle, et la résolution presque héroïque de Ferdoussi de composer un long poëme en pur persan serait impossible, même à son époque, pour un prosateur iranien. Ainsi, c'est presque exclusivement dans les œuvres des poëtes qu'on pourra puiser une idée correcte de la richesse lexicologique d'une langue de l'Orient musulman. Pour l'arabe, le besoin d'une pareille étude est reconnu depuis longtemps, et l'on ne manque pas de recherches entreprises dans cette direction. Golius a fait quelque chose de semblable pour le persan; quant au turc djeghataï, les textes mêmes des ouvrages les plus riches en mots de pure origine touranienne, tels que les chants de Kurouglou, les poésies de Novaï, etc. ne sont pas encore publiés. Il est évident, en même temps, que l'étude des poëtes est infiniment plus profitable à la connaissance exacte de la grammaire et de la syntaxe d'une langue orientale, que l'analyse de sa prose. Les licences poétiques, quelle que soit leur étendue, ne dépassent jamais les limites qui leur sont imposées par le génie de la langue; et

c'est dans les vers seulement que l'on peut observer, pour ainsi dire, l'élasticité des formes d'un idiome. L'étude des poëtes orientaux nous présente encore un attrait tout particulier par les secours qu'elle offre aux recherches historiques. Généralement parlant, ce ne sont pas des faits qu'il faudra demander à la poésie; à part quelques annales rimées, le soin de préserver de l'oubli les événements du passé est abandonné aux prosateurs. Ces derniers se bornant, par esprit de routine, à enregistre; sèchement les faits officiels du monde musulman, l'esprit du temps se reflète rarement dans leurs écrits, et si les poêtes n'étaient heureusement venus les cerriger sous ce rapport, cet élément si essentiel à la juste appréciation du passé nous échapperait complétement.

Pour revenir à Khàcàni, j'observerai que, guidé par ces considérations, j'ai choisi pour la traduction quatre de ses pièces réputées les plus difficiles. Je commence par faire remarquer que, dans une version, même très-fidèle, ces odes perdent presque tout leur attrait littéraire, ne brillant que d'un éclat purement extérieur qui s'éteint dès que ces poésies passent dans un autre idiome. Le vrai sentiment s'y fait rarement jour à travers des métaphores d'un goût douteux, et un fatras d'érudition désordonnée et vaniteuse. Les aspirations pieuses s'y mêlent à des sollicitations de cadeaux, dépourvues de toute dignité. La flatterie dépasse les bornes de toute discrétion, et ne peut être comparée qu'à l'exagération de l'amour-propre et de la vanité du poète. Les qua-

lités mêmes qui le font tant apprécier par ses compatriotes doivent, comme nous l'avons fait observer, disparaître dans la traduction. Elles consistent, chez Khâcâni, dans une grande énergie d'expression, dans une sonorité harmonieuse des vers, dans la multiplicité des calembours et des jeux de mots, dans la facilité enfin de grouper des syllabes consonnantes et dont la cadence bizarre flatte l'oreille persane. Or toutes ces perfections factices ne s'obtiennent qu'au détriment de la clarté du style et de l'élégance, comme de la profondeur des idées. Le sens est sacrifié au son, et le mot commode remplace l'expression vraie. Tel nous apparaît notre auteur, à la clarté des lumières du goût moderne; mais il ne serait pas juste de le juger uniquement du point de vue européen, lequel est complétement étranger au milieu où vécut le poëte. Il ne faut pas oublier que Khâcânî débuta à une époque où les magamats de Hariri étaient encore une nouveauté. On jugeait alors du talent de l'écrivain d'après ses tours de force grammaticaux, et on ne lui reconnaissait une science profonde d'une langue qu'à la condition de pouvoir jouer avec ses mots à volonté. Des vers arabes, intercalés dans un morceau persan, en rehaussaient la valeur, et rendaient l'écrivain trèspopulaire dans la classe toute-puissante du clergé. A cette époque, un poëte qui faisait sans peine une pièce de vers de soixante à quatre-yingts distiques sur une rime donnée et sur un rédif difficile à répéter indéfiniment, et qui pouvait accorder en mesure

des mots dans le genre rai bé Rei tchiste, khize wa djui bé Djei djoui, etc. gagnait immanquablement la réputation d'écrivain éminent. Toutefois, en dehors de cette facilité de versifier, Khâcâni était très-érudit; dans chacune de ses grandes compositions, il avait le talent de faire passer devant les yeux émerveillés de ses lecteurs le ciel et la terre, avec tout leur cortége sublime et mystérieux, selon les idées de son siècle. Cette dernière qualité le mettait audessus de tous ses rivaux, et en faisait un point de mire, une sorte de merveille. Ces qualités et ces défauts, richement semés dans toutes les poésies du célèbre Chirwanien, ne sont nulle part aussi concentrés que dans les quatre pièces que nous offrons au lecteur; et voilà malheureusement pourquoi il est impossible de les lire sans un commentaire courant. Je me suis trouvé ainsi dans l'obligation de surcharger ma traduction de notes nombreuses, sans le secours desquelles elle ne présenterait qu'une série de périphrases très-éloignées du sens immédiat du texte, ou bien elle risquerait d'être parfaitement inintelligible pour les lecteurs. Mais comme l'obligation de consulter à chaque instant des notes ne peut être que très-fatigante, j'ai adopté, pour les restreindre autant que possible, deux genres de parenthèses; les rondes contiennent des compléments nécessaires aux tournures elliptiques du texte, et les parenthèses carrées sont réservées pour des versions fidèles, donnant le mot à mot de l'original. Les crochets dans le texte persan contiennent les variantes.

Je donnerai ainsi le texte et la traduction 1° de l'ode adressée au prince byzantin surnommé par le poëte Azzdoudowlet «gloire de l'État; » 2° de l'ode écrite en honneur d'Ispahan; 3° de l'ode écrite en prison, et 4° de l'élégie sur le sort du poëte luimême.

در مدح عظیم الرّوم عزّ الدّولة والدّین قیصرکوید واورا شغیع آورد بجهت تخلیص خویش مشتمال بر شرح شکیت قید وحبس

فلك كثر روتر است از زلف (حطّ) ترسا
مرا دارد مُسَــلْـسَــلٌ راهــب اسا
نه روح الله بدين ديرست چون شد
چنين دجال فعل ايـن ديـرمينا
تنم چون رشته مريـم دو تاشــد
دلم چون سوزن عيسى ست يكتا
من اينجا پلى بند رشتــه مانــدم
چو عيسى پلى بـنـد ســوزن انجا
چرا سوزن چنين دجّال چشمر است
که انـدر جيب عيسى يافت مأوا
لــبــاس رهــبــان پــوشــده روزم
چو راهـب زان بـرارم هــرشــب آوا

بصور صحكاهي بسرشكاف صلیب روزن ایسن بامر حسضرا شــدســت از آه دریا جــوش می تمم كاه عيسى قيعسر دريا عمن تمشفقند ابای علوی حب عبيسي زآن اباكردم زابا مرا از اختر دانش چه حاصل که من تاریکم او رخشنده اجهزا چـ مرغ عیسی را زعیسی کم هساید است باخیرشید عذرا كرآن كيخسرو ايسران وتسورست چے بیدان شد اندر چاہ یلدا چرا عیسی طبیب مرغ خود نیست كه اكمهرا تواند كرد بينا نتجة دختر طبعم چوعيسي است کے بریاکی مادر ہے۔۔۔۔ کے۔۔ویا سخن برطبع بكرمن كرواة است حبو بر اعجاز مريسم نخسل خسرما چےو می ناورد بانے صد سال گخےرت دروع نسيست ها بسرهان من ها

برارم زیس دل چو خوان زنبور حب ونبوران خبون البودة غبوغا زبان روعه نرآت سیش الا بسورد جسون دل قنندیسل تنوسیا چو قندديم براويرند وسورند (نهادستند) (اعلا) سه رنجرم نهاده دست اعسادا چو مریم سرفکنده ریزم از طعر، رشکی چون دمر عیسی مصف چنان ایستاده ام پیش وپس طعین كم ايستاده الفهاي اطعه مرا از انصاف یاران نیست یاری تظلم كردنسر زان سيسست يارا عَــلَى الله از بَــد دوران عَــلَى الله تسمسرا از خسدا دوران تسمسرا نه از عباسیان خواهم معونت نه بر سلح وقدیان دارم تروّلا چو داد من نخواهد داد ایس دیسر مراجه ارسلان سلطان جه طغرا چو یوسف نیست کر تحطم رهاند مرا چــه ابس یامس چــه بــهــودا

مرا اسلامیان چون داد ندهند شوم برگردم از اسلام حاشا پس از تحصیل دین از هفت مردان پس از تاویل وی از هفت قرا پس از لخمد والرجن و الکیهف پس ازیس و طاسین میم وطها پس از میقات وحرم وطون کعبه

پس از چندین چله در عهد سی سال

شوم پنجاهه گییرم آشکارا

مرا مُشتی یه ودی فعل خصمند

چو عیسی ترسم از طعن مفاجا

چه فرمایی که از ظلم یه ودی

کریرزم بر در دیرسک با

چه کوی کاستان کُفر جویم

حریر در رق دیسی صدر والا

در انجاز باب (یان) ایندک گیشاده

حریرم رومیان ایندک مُهیا

بگردانم زبیت الله قیدله

ببیت المحقدس وعیراب اقیصا

روم ناقىوس بىوسىم زيىن تحسكم. شـوم زُنّار بـمُدم زان تعددًا (تـعـدّا) كنم تفسير سُرْياني زانجيل بخوانسم از خطعبري معسا من كناجُرمكي بدير مخسران در بسقسراط يابسم حساو مسلجساً مرا بینند اندر کنج (سورآح) غاری شد مولو زن وپوشیده چوخیا بجاى صدرة خارا جو بطريق پسلاسی پسوشم انسدر سنسك خسارا حو آن عود الصليب اندر برطفل صلیب اویرم اندر حلق کدا وكر حرمت ندارندم بانجاز كسنم زانجساز رة روم يسيسدا دبیرستان نهم در هسیسکل روم . كنم آيسي مسطرانسرا مسطرا يَحَدُّلُ سازم يحزُنّار ويه يُحرُّنُيش ردا وطيلسان جيون پيور سيفيا كنم ييش طور سيقوس اعظم زروح الفدهس وابسين وال محسارا

بَيَكُ لَغُظُ انسم خوانوا از جُم شك ب محرای بقرین ارم هانسا مرا أشتك مختقتر شناسد زيعتهوب و زنسطور و زمالكا كشايم راز لاهوت از تسغسوك عايم ساز ناسوت از هيسولا كسيشانرا كشش بيني وكوشش بتعلیم جومن قسیس دانا مرا خسوانسند بطلميوس تاني مرا دانند فيلافروس والا فرسمة نسحمة ثسالست تسلانهة سهى بغداد در سهق الثلاثا بعسطنتين بسرنسد از نسوك كلسكم حنوط و غالبه موتى واحبا بدست ارمر عصای دست مسوسی بسازم زان عصا شكل جلييا. سرکی خرعیسی بندر رعان جا شليان خاسوانسا زافسار خسرش افسسر فسرسستسمر بحسفسان سمسرقسنسد وبخسارا

سم آنخسر باشك چنشم وچسهسره سگسیسوم در زر ویاقسوت حسوا سم اقغوم وسم قرقفرا بمرهان بكريهم مختصر شرح متوف جبود آن نغم روح وغسسل وروزه کے مریمر عبور بود با روح تسنہا هنهزآن مُسهر بر درج رحم داشت كه جان افروز كوهمر كمشت بسدا حبود آن نطق عيسى وقت ميلاد چبود آنصوم مريسم وقست إصغا چگونه ساخت از کل مُسرغ عیسی چگونــ کــرد شخـص عـازر احـبـا چه معنی کفت عیسی برسردار کے اھنے ہے۔ دارم بےبالا وكر قيصر سكالدر از زردشت كمنه زنسده رسمومر زنسد واستنس بگویم کان چه زند ست وچه اتش كزاو پـازنـد وزنــد امــد مــسمّـــا چه اخکر ماند زان اتش که وقتی خلیا الله درو افتاد دروا

راز مسوُبسد تقسطاس بسر که چو سنجش بود قسطای لوقا چرا پیچید مگس دستار وفوطه جرا پرشد ملخ رانین دیدا بغام قيصران سازم تصانيف به از ارژنگ حج، وتنگلوشا بس ای خاقانی از سیدای فیاسید که شیطانت کند تلقین سودا رفيق دون چه انديشد بعييسي وزير بُـد چــه انــدازد بـدارا مگو ایس کُفر وایان تازه کسردان بگو استخفر الله زیری تحستا فقل اشهد بانَّ الله واحد ت تعالى عر مقالاتى تعالا حد باید رفت تا روم از سردل عظيم الروم عز الدولة اينجا مسين عيدسي وفخر الحسواري امين مريم وكتهب النصاري مسيحا خصلتا قيصر نسرادا ترا سوکند خدوهم داد حقا

ببروح التبحس ونبغيخ روح ومبريسمر بانجسيسل وحسواري ومسسيحسا عمهد راستين وحامل بكر بحست واستيين وباد محسرا ببيت المقدس واقصى وصخرة بقحسيان انصار وشالخا بناقبوس وبكرتار وبقعديل بيبوحنا وشقاس وبحيرا ين وبذبح وليلة الغطر بعيد الهيكل وصوم العنارا بپاکی مریدم از تسزویج یسوسف بدوری عیسی از پیسوند اشیا ببيخ وشاخ وبرك انددرخي که امد میسوش از روح معدلاً عاة تير كانگم بود نيسان بنخسل یسیر کانگه کشت برنا ببانگ وزاری میولیوزن از دیسر ببند اهي اُستُف باعضا بتشليت ببروج وماة وانج بنتربيع وتشليت تسلانا

بتثلیثی کیا سعد فلك راست
بتربیع وصلیب باد دروا
که بهر دیدن بیت المقدس
مرا فرمان بخواه از شاه والا (دنیا)
زخط استوا وخط محدور
فلك را تا صلیب اید هو یدا
شرد گرعیمی اندر بیت معمور
کند بیج ازین ابیان عزا

TRADUCTION.

Le ciel a une marche plus tortueuse que les boucles des cheveux des chrétiens, il me tient enchaîné comme un moine. Or si [l'esprit de Dieu] Jésus se trouve (en vérité) dans ce monastère, pourquoi ce temple, à la couleur bleu d'émail, se comporte-t-il à mon égard comme Dadjal ? Mon corps est ployé en deux comme le fil de Marie, mais mon cœur est droit comme l'aiguille de Jésus. Je reste ici les pieds pris dans ce fil, comme Jésus fut arrêté là-haut par une aiguille qui, tout en n'ayant qu'un œil, comme Dadjal, parvint à se glisser dans la poche de Jésus². Mon sort a pris

¹ Antechrist et Polyphème de l'Orient, qui doit apparaître près d'Ispahan, peu d'années avant le jour du jugement dernier.

² D'après la tradition musulmane, Jésus fut arrêté au quatrième ciel, à cause d'une aiguille qui est restée cachée dans ses habits; aussi l'aiguille de Jésus est-elle employée par les poëtes persans comme synonyme des sentiments terrestres. Quant au fil de Marie, c'est une allusion à son talent de couturière, vanté dans les Évangiles apocryphes (Voyez, particulièrement, chap. x, p. 121, des Évangules apocryphes, par G. Brunet.)

les habits d'un ermite; voilà pourquoi, semblable à ce dernier, je fais entendre chaque soir mes lamentations. (Dès) le matin mes cris percent la fenêtre de ce toit azuré. L'ardeur de mes soupirs fait bouillir l'eau de l'Océan, si bien que Jésus est obligé de faire le tayammoum avec du sable du fond de la mer '. Ils ne me sont pas bienveillants mes pères de là-haut; aussi, comme Jésus, ai-je répudié mon père. Oue me fait (l'éclat) de l'astre de la science, dont le corps est lumineux, tandis que moi je suis obscur! Que sait à la chauve-souris [oiseau de Jésus] que Jésus soit voisin du soleil resplendissant2. Si en esset le chirwanchah [il] est le souverain de l'Iran et du Touran, pourquoi Bidjan's reste-t-il dans un puits obscur? Pourquoi Jésus ne guérit-il pas son oiseau, lui qui rend la vue aux aveugles de naissance? Les enfants de la virginité de mon génie sont comme Jésus, ils témoignent [parlent] en faveur de la pureté de leur mère. Mes paroles prouvent [portent témoignage de] la virginité de mon talent, comme le dattier démontre le miracle de Marie4. L'an 500 ne produisit pas un homme digne de m'être comparé; ce n'est pas un mensonge? moi j'en suis la preuve. Mon cœur, semblable (par sa douceur) à une ruche d'abeilles, pousse des cris comme des mouches à miel qu'on extermine [maculées de sang]. Ma langue huileuse s'enflamme

^{&#}x27; C'est encore la tradition qui fait descendre Jésus au fond de l'Océan; quant à son tayammoum, c'est une invention de Khâcâni, pour faire mieux ressortir l'ardeur de ses soupirs, qui dessèchent toute bumidité, même celle de l'Océan.

² Le soieil, d'après l'ancienne cosmogonie, était au quatrième ciel, le même où, comme je viens de le dire, a été arrêté Jésus.

³ Bidjan est le serviteur de Keikhosrou, emprisonné par Afrasiab, roi du Touran, à cause de son amour pour la princesse Menidjèh. Il fut délivré par Roustem, qui vainquit Afrasiab.

⁴ Allusion au Coran, sourate xix, versets 22-26. (Voyez aussi chap. xx, p. 204, 205, des Évang. apocryp. par Gustave Brunet.)

⁶ Les Orientaux prétendent que les abeilles qu'on tue poussent des cris, et qu'elles le font aussi quand on a tué leur reine.

par l'ardeur de mes soupirs, comme la mèche [cœur] ' de la lampe des chrétiens. En outre, je ressemble à une lampe qu'on suspend et qu'on allume [brûle], des mains ennemies (m') ont chargé de trois chaînes. Comme Marie, baissant la tête sous le poids des reproches, je verserai des larmes limpides comme le souffle de Jésus. Je me tiens droit devant les calomnies, comme les élifs (du mot) ata'na' (nous nous soumîmes). La justice de mes amis ne vient pas à mon secours, et mon cou opprimé n'a plus de force de résistance. Dieu est mon refuge contre les méchants de l'époque! Dieu est mon refuge! Je suis loin de ceux qui s'éloignent de Dieu! Je suis loin! Je ne demande pas assistance aux A'bassides, je ne cherche pas l'appui des Seldjouquides. Puisque le ciel [ce monastère] est sourd à mes plaintes, que me sont les sultans Arslan et Toughra²? Puisqu'il n'y a pas de Joseph qui puisse me préserver de la famine, que me font Benjamin et Judas? Mais comme les musulmans ne veulent pas me saire justice, je renierai l'Islam, que Dieu m'en garde!

Après avoir puisé l'enseignement religieux chez les sept hommes³, après avoir étudié la révélation sous les sept lec-

La mèche d'une lampe, occupant son centre, peut être comparée au cœur; maisici, évidemment, Khâcâni emploie le mot کل à cause du mot qui lui est consonnant, قند بيل.

² Arslan, c'est le troisième atabek de l'Aderbeidjan Kizil Arslan, et Toughra est le diminutif de Toughroul le Seldjouquide.

aussi nommés ابرال, sont des serviteurs des Imams, constamment présents dans ce monde, mais inconnus à la majorité des mortels. Leur mission est d'enseigner la vraie religion. Le nom d'Abdals leur vient de ce que l'on croit qu'ils se renouvellent immédiatement dès que l'un d'eux vient à mourir. Leur nombre, d'après l'opinion de quelques chiites, est de quarante; mais généralement on croit qu'ils sont sept, en se basant sur le hadith: ببدلاء المتحقق بيدا والمتحقق والمتحق

teurs (du Coran), après (m'être pénétré des chapitres du Coran) l'Alhamd (chap. 1), l'arrahman (chap. 1v) l'alkehf (ch. xviii); après le Ja-ssin (ch. xxxvi), le Teioumim (ch. xxxvi) ou les Choua'ra (ch. xxvi), et le Taha (ch. xx); après avoir accompli les cérémonies du Miq'at, du Harm, du Tawaf, du Djimar, du Sai'i, du Labbeik et du Moussallah²;

et a le caractère d'Abraham. Les habitants du second climat sont gouvernés par عبد العلم, doné du caractère de Moïse. Le troisième ressemble à Aaron et se nomme عبد العلد. Le quatrième est عبد العام, et a le caractère d'Esdras. Le cinquième, semblable à Joseph, est عبد العام. Le sixième, عبد العام, a la perfection de Jésus. Enfin le septième, ayant le caractère d'Adam, est عبد البحير. Khizr est leur directeur général, et, faisant constamuent la tournée des sept climats, il a la possibilité de les visiter souvent. (Voyez, pour plus de détails, Diction. of the technical terms ased in the sciences of musulmans, ed. Sprenger, fasc. III, p. 146, 147 et 148.)

- ابن كثير de Médine نافع: Ce sont نافع de Médine فراء السبع de Médine ابن كثير de Mecque عاصم, de Bassra أبن طور de Koufah ابن عرو de Syrie, et ابن العلا de Syrie, et عامر (Voyez note de la page g de la concordance du Coran de Kazem-Bek.)
- Noms des différentes cérémonies imposées aux musulmans, par leur loi, pendant leur pèlerinage de la Mecque. أبر , lieu d'où commence l'ihram, passé lequel beaucoup d'actions sont défendues. حرم, l'acte même de l'ihram. حرم, promenade obligatoire autour du temple de la Mecque. جرم, action de jeter des petites pierres (خرة) dans la plaine de Mina, où l'on sacrifie des moutons en souvenir du sacrifice d'Ismaël par Abraham, arrêté par Dieu. عروة , sauts semblables à ceux du chameau, que l'on exécute en parcourant sept fois l'espace qui sépare les monts مروة و المناسخ , mot de la phrase المناسخ , que les pèlerins sont obligés de crier presque incessamment, depuis le mont Arafat jusqu'à leur entrée à la Mecque.

après plusieurs quarantaines durant trente aus ', je garderai ostensiblement le carême pendant cinquante jours. J'ai une poignée d'ennemis à la conduite judaïque et je crains, comme Jésus, qu'ils ne m'attaquent à l'improviste. Que dirais-tu, si, par crainte de l'oppression des Juiss, je m'enfuyais vers la porte du monastère épiscopal, et [que dirais-tu] si je cherchais (à gagner) le seuil de l'infidélité sans m'enquérir d'un maître élevé sur la route de la religion? Remarque qu'à Andjaz² la porte est ouverte et que les lieux de refuge byzantins sont préparés. J'échangerai donc le quiblèh du temple de la Mecque [maison de Dieu] contre Jérusalem [maison sainte], et contre la tribune de l'Agsa. Les passe-droits me forceront d'aller baiser les cloches, les injustices m'obligeront à ceindre mes reins d'une ceinture de corde3. Je rédigerai un commentaire de l'Évangile en syriaque, je lirai en hébreu le livre des Proverbes. A l'imitation

du Tawaf à deux génuslexions. (Voir aussi Dozy, Die Israeliten zu Mekka, p. 102-133.)

¹ Ces quarantaines sont des reclusions volontaires de quarante jours que s'imposent les sectateurs du tariquat dans les Tchilleh khaneh. Ils s'y livrent à toutes sortes de travaux pieux, dont le principal est le seiri Allahi, qui consiste à répéter mentalement et sans respirer la première partie du symbole de l'islamisme. (Voir, pour plus de détails, ma Description du Khanat et Boukhara, p. 125-200, et mes Recherches sur le muridisme du Caucase.)

Andjaz, port sur la mer Caspienne, dans le voisinage d'Astrakhan. Aboul-Féda dit: وهى فرضة من فرض الكباز وهى فرضة من فرض الكباز وهى فرضة من فرضة من الكباز وهى فرضة من فرضة من الكباز وهى وطولها سم ل وعرضها مو قال فى العزيزى ومدينة الانجاز Andjaz est un des ports de Kerkh, ses habitants sont chrétiens. Sa longitude est 68° 30′, et sa latitude de 46° 00′.» Azizi dit: «Andjaz est renommée pour sa grandeur.» (Voyez Géographic d'Aboulféda, édit. et trad. par Reinaud, texte arabe, p. 203.)

3 La ceinture de corde était obligatoire pour les chrétiens dans les pays musulmans.

de Nadjourmaki¹, dans les murs du couvent de Moukhran, je trouverai repos et refuge dans Hippocrate. On me verra dans un coin d'une caverne sonnant de la corne et revetu d'une tchoukha². Au lieu d'une chemise en étoffe de soie, je porterai un cilice [une en laine], comme un évêque, et je m'enfermerai (comme lui) dans une pierre dure 3. La croix de bois qu'on attache au cou des enfants, je la porterai [me la mettrai autour du cou] avec conscience. Si (par hasard) on ne me recevait pas avec honneur à Andjaz, je saurai trouver de là mon chemin jusqu'à Byzance. Je fonderai une école dans un temple byzantin, je polirai les rites des archevêques. Semblable à Pouri-sagga⁴, j'échangerai l'aba et le turban contre la ceinture de corde et la soutane [burnous]. Je discuterai avec un (des) grands docteurs de la chrétienté sur le Saint-Esprit, le Fils et le Père. D'un mot, je ramènerai ces trinitaires du gouffre du doute dans la plaine de la certitude. L'évêque me reconnaîtra comme plus véridique que Jacob, que Nestorius et que Mélécias 5. Je dégagerai les mys-

- ¹ Nadjourmaki est, d'après le commentaire de Khâcâni, un moine célèbre pour ses connaissances médicales.
- ² A présent on désigne par tchoukha le par-dessus à manches pendantes que portent les Persans; mais jadis ce mot s'appliquait spécialement à l'habit de moine. Khâcâni confond ici évidemment les cénobites chrétiens avec les derviches et les jongleurs indiens.
- 3 Allusion aux pénitences que s'imposaient quelques cénobites de coucher dans un sarcophage en pierre qui devait leur servir de tombeau, ou bien aux cavernes où ils se dérobaient à la vue du monde; mais il est évident que le poète n'en parle que pour avoir l'occasion d'employer le mot object dans ses deux sens de soie et de dur.
- ,4 Pouri-saqqa, d'après le commentaire, est un nom qui s'applique à deux personnages : 1° à un ermite musulman qui abjura sa foi par amour pour une fille chrétienne, et 2° à Cheikh San'an.
- ⁵ Jacob Zanzale, évêque d'Édesse, fondateur de la secte des Jacobites; il n'admettait qu'une seule nature en Jésus-Christ, et il est mort en 578 Λ. D. Nestorius, né en Syrie, fut nommé en 418 patriarche de Constantinople. Ne voulant pas reconnaître à la Vierge le titre de mère de Dieu (Θεοτόπος), il fut condamné pas le

tères divins des erreurs, je démontrerai que l'homme est composé (aussi) d'éléments. Tu verras les prêtres attirés et attentis aux enseignements d'un prélat aussi savant que moi 1. On me nomme le second Ptolémée, on m'appelle le grand Philippe. J'enverrai ma thèse sur la Trinité à Baghdad au marché de thalutha 2. On portera à Constantinople les herbes odoriférantes et les essences, produits de ma plume, il (y en aura) pour les morts et pour les vivants3. Je prendrai la baguette de Moïse et j'en ferai une croix. Au moyen des crottins de l'àne de Jésus, j'arrêterai l'hémorragie de l'évêque, impuissant⁴. J'enverrai le licou de cet âne comme une couronne au souverain de Samarcande et de Boukhara. (En frottant) mon visage (jauni) contre les sabots de cet âne, et (en les arrosant) des larmes (de sang) de mes veux, je couvrirai ses sabots d'or et de tubis. Je commenterai les trois ougnoum et les trois qurquf 5 en les faisant suivre de démonstrations abrégées. (J'expliquerai) ce que furent l'insufflation

troisième concile général d'Éphèse en 431, et exilé dans un couvent de l'Arabie Pétrée. Il passa de là dans une oasis de la Lybie, et enfin alla mourir dans la haute Égypte.—Mélécias, évêque de Lycopolis, vécut dans les premiers siècles de l'ère chrétienne, et fut déposé pour avoir sacrifié aux idoles.

Vers destiné évidemment à relever l'allitération de kechich «prêtre,» de kechich «attiré,» et de kuchich «zélé, se donnant de la

peine, » et enfin de qoussis ou qoussous encore « prêtre. »

² Marché de Baghdad, qui n'était ouvert que le lundi, troisième jour de la semaine chez les musulmans, d'où lui vient aussi son nom.

s Mon commentaire explique signification par «camphre,» substance que les musulmans mettent toujours dans les narines et les oreilles des morts; mais je crois que Johnson a raison de l'expliquer par sweet herbs, et c'est aussi pourquoi je l'ai traduit ainsi.

" Moyen employé jusqu'à nos jours en Perse pour arrêter le sar gnement du nez.

est l'une des personnes formant la Trinité. Quant aux أفنومر و , le commentaire n'explique pas ce mot, et Johnson dit que e est un des livres des mages.

de l'esprit, l'ablution et le carême; comment Marie était nue et seule avec l'Esprit 1, comment la perle qui illumine l'âme put apparaître, quoique la cassette du fruit fût scellée d'un cachet. (Je dirai) quelles furent les paroles de Jésus au moment de sa naissance 2 et quelle fut la modération de Marie lorsqu'elle entendit prononcer des injures 3; comment Jésus moula dans l'argile son oiseau, et comment il rendit la vie à Lazare 4, quel fut (ensin) le sens des paroles prononcées par Jésus sur le gibet : «Je me presse de rejoindre mon Père là-haut.»

Si le César me questionne sur Zoroastre, je raviverai les principes du Zendavesta. Je lui dirai ce que c'est que le zend et ce que c'est que le feu, et d'où vient ce qu'on nomme pazend et zend. (Je lui dirai) quelle étincelle resta de ce feu au moment où Abraham y fut lancé ⁵. Je pèserai sur une balance le mystère du mage, comme si le pescur était Qousta fils de Louqa ⁶. J'expliquerai pourquoi la mouche est coiffée d'un turban et la sauterelle porte un pantalon en diba. Je dédierai ces écrits à César, et ils seront plus parfaits que l'Arjeng de Chine et (l'œuvre) de Tengloucha ⁷.

- ¹ Allusion au verset 17 de la sourate XIX. On voit ainsi que Khâcàni comprenait ce verset d'une manière qui se rapproche beaucoup plus de la traduction de Wahl que de celle d'Ullmann. (Voyez Der Koran von Ullmann, quatrième édition, p. 252, note 4.)
 - ² Allusion aux versets 31-38 de la sourate NIX.
- " Allusion aux mots اَلْيَوْمَ الْيُوْمَ الْسِيّا Allusion aux mots نَنَهُرْتُ لِلرَّحْمَ مِن صَوْمًا أَكِلِّمَ الْيُوْمَ الْسِيّا du verset 27 de la sourate xix.
 - ⁴ Allusion au verset 110 de la sourate v.
- Allusion au conte répandu par les musulmans, que le feu des mages a été allumé pour la première fois au bûcher où Nimrod fit jeter Abraham.
- Chrétien de Palmyre, physicien et savant du 111° siècle de l'hégire, connu comme traducteur du grec en arabe de plusieurs traités scientifiques des anciens.
- 7 Khâcâui fait allusion à la galerie du peintre Mani et aux œuvres du célèbre philosophe sabéen Tengloucha.

Mais (en voilà) assez, Khâcâni, trêve à ces méchantes divagations! C'est une manie inspirée par le démon. Le faux frère que trame-t-il contre Jésus, le vizir infidele que conspire-t-il (pour la perte) de Darius? Ne profère pas de pareilles hérésies, reviens de nouveau à la foi. Dis: Que Dieu me garde de pareilles tentations! Dis: En vérité je confesse que Dieu est unique. Il est plus élevé que je ne saurais le dire, bien plus élevé.

Mais pourquoi faut-il que j'aille jusqu'à Byzance pour y chercher refuge contre l'oppression? Le souverain de Byzance, A'zz-oud doulet est ici. (Il est ici) la main droite de Jésus, la gloire des apôtres, le confident de Marie, le refuge des chrétiens! Homme au caractère de Jésus, rejeton des Césars, je te conjure en vérité par le Saint-Esprit, par son insufflation et par Marie! par l'Évangile, par les apôtres et par Jésus, par le berceau du juste et par la Vierge enceinte, par le bras, la manche, par le passage du souffle; par Jérusalem, par Aqsa et par le rocher du Golgotha! par les anges tutélaires et les apôtres! par la cloche, la ceinture de corde et la lampe de l'église! par Jean, par Chammas et par Bahira 1! par le grand carême et la boucherie de la nuit du fitr2, par la fête d'église et par le jeûne des vierges 3! par la purcté de Marie, après son union avec Joseph! par l'éloignement de Jésus de la bouture des choses (c'est-à-dire par sa chasteté)! par les racines, les branches et le feuillage de l'arbre qui porta des fruits sous l'influence de l'esprit élevé! par le premier mois de l'année qui tomba alors en avril! par le vieux palmier transformé en arbre plein de séve! par les cris, les chants et par la trompette du monastère! par les

¹ Chammas est réputé en Orient comme fondateur du culte du feu, et Bahira est un moine nestorien qui a prédit l'apparition de Mouhammed.

² Khâcâni confond ici la nuit de Pâques avec le Eidifur des musulmans.

³ L'Église arménienne a gardé jusqu'à nos jours l'usage de faire jeuner les vierges quelques jours avant leur mariage.

chaînes en fer dont les évêques chargent les membres de leur corps! par le trine aspect des constellations¹, de la lune et des astres! par le carré (des points cardinaux) et par la trinité du troisième jour de la semaine, par le trine opposition à l'endroit le plus propice du ciel²! par le carré et la croix des vents impétueux³, (je te conjure) de m'obtenir du grand Chah l'ordre d'aller visiter Jérusalem et je te promets que, tant que l'équateur et l'axe du monde se rencontreront en croix et la rendront évidente, et tant que Jésus sera dans le beiti ma'amour, ces vers resplendissants glorifieront Dieu.

Avant de donner le texte et la version de la pièce suivante, je dirai quelques mots de celle que je viens de traduire. Cette ode nous permet de juger combien, à l'époque des premières croisades, les idées des musulmans sur les rites et sur les dogmes de la religion chrétienne étaient vagues et confuses. Nous avons devant nous le témoignage d'un homme remarquable, qui se pose en érudit, profondément

¹ Le trine aspect est la position de deux planètes, séparées par trois signes du Zodiaque ou par 90° ou six heures.

Par l'endroit le plus propice du ciel; mais souvent il veut dire ce que les astrologues nommaient roue de fortune (Glücksrad), endroit du ciel dont la distance, en longitude, de la lune, est égale à la distance du soleil de l'horoscope, ou du signe zodiacal qui se lève dans un instant donné. (Voyez Astrologische Vortræge von Adolph Drechseler, p. 7.) Si l'on accepte cette signification, le vers susmentionné doit être traduit par «le trine opposition dans la roue de fortune, » ce qui ne peut avoir lieu que si la place occupée par une des planètes coïncide avec celle de cette roue, désignée en astrologie par le signe ⊕.

Le carré dont il est question ici est formé par les points cardinaux; la croix des vents impétueux est celle qui est formée par des vents soufflant des quatre points opposés de l'horizon.

versé dans les mystères de tous les cultes, qui a l'air d'effleurer en riant tous les principes de la doctrine chrétienne, et qui confond, néanmoins, les renseignements sur le Christ, donnés par le Coran, avec les notions puisées dans les évangiles apocryphes et les légendes; qui adopte les contes superstitieux des classes les plus basses et les moins civilisées des populations chrétiennes de son époque, sans jamais se donner la peine de recourir à la source authentique et admise comme seule base religieuse par ceux qu'il se propose d'éblouir au moyen de sa science théologique. On voit en même temps combien il méconnaît le sens et la nature des sentiments pieux des chrétiens de son temps. Dans une pièce destinée à disposer en sa faveur un prince professant le christianisme, il se place partout à l'égal du fils de Dicu et de la Vierge, traite très-cavalièrement les prélats de l'Église, et se vante de pouvoir redresser toutes les erreurs et expliquer tous les mystères des dogmes les plus sacrés d'une croyance qu'il embrasse par dépit. Khâcâni paraît complétement ignorer les différences qui existaient de son temps entre les nombreuses sectes chrétiennes, et il cite hardiment les noms des hérésiarques condamnés par tous les conciles, croyant naïvement obtenir ainsi les bonnes grâces d'un prince orthodoxe du Bas-Empire. Avec intention ou par ignorance, il confoud les momeries des derviches de l'Inde avec les coutumes austères des cénobites chrétiens, et tout en essayant de vouloir louer la religion du Christ, il la

met bien au-dessous de l'islamisme. Toute proportion gardée, cette pièce de vers a beaucoup d'analogie, dans sa tendance, avec la moqueuse controverse du rabbin et du théologien chrétien chez Heine. Le poëte allemand est un juif converti, mais non convaincu; le Persan est un musulman très-convaincu et qui fait semblant de se convertir par dépit. Son ignorance de la religion de Zoroastre est encore plus évidente; il se borne simplement à répéter la fable absurde de l'origine du feu sacré, qui, si elle n'était pas, à ce qu'il me semble, d'origine purement musulmane, aurait le seul avantage d'établir un synchronisme entre le dernier patriarche et le premier législateur iranien.

Un fait politique assez curieux nous est indiqué par le passage où Khâcâni parle d'Andjaz; à savoir que, non-seulement les Byzantins accueillaient avec faveur les transfuges arméniens et géorgiens, ce que l'on savait, mais encore qu'ils en usaient de même envers les sujets de leurs voisins musulmans, ce qui me paraît un fait assez nouveau. Andjaz et d'autres ports de la côte septentrionale de la mer Caspienne offraient aux habitants des provinces orientales du Caucase un moyen facile de pénétrer dans les plaines de la Russie méridionale de nos jours, plaines qui, au xue siècle, étaient un terrain neutre, habité par des nomades de race turque. Ibn Batouta nous a laissé la description de l'itinéraire qu'on suivait pour se rendre aux confins du Bas-Empire, et quoique son voyage à Constantinople soit presque de deux

siècles plus moderne que l'époque dont parle Khâcâni, la direction de la route et la nature du terrain devaient avoir éprouvé peu de changements. Ces émigrations nous expliquent, en partie, comment les Grecs du Bas-Empire, assez peu voyageurs de leur nature, avaient des renseignements exacts sur des provinces éloignées, et qui semblaient être en dehors de leur activité politique et commerciale.

Je terminerai ces observations par la remarque que Khâcâni, en se comparant à Bidjan, indique clairement qu'à l'époque où il écrivait cette pièce, il jouissait encore des honnes grâces de son maître, et que, s'il était malheureux, il le devait uniquement à la malveillance de quelque gouverneur d'une province où il résidait alors. Ainsi, en évoquant l'exemple du souverain de l'Iran et du Touran, il avait en vue d'intéresser Akhistan à son sort et de l'engager à le protéger contre les persécutions de ses ennemis.

La seconde pièce que je me propose de traduire est l'ode écrite en l'honneur d'Ispahan; en voici le texte :

ختم الغیرایی در صغت صغاهان ونعت اهل آن کوید

نکهت حوراست یا هیوای صغاهان

جبهت جیوز است یا لقای صغاهان

دولت وملّت جُنابه زاد چو جوزا

مادر بخت ییگانه زای صغیاهان

چون زر جوزا واختران سپهرند سحته عيران ازكياي صغاهان يس كه زجوزا جناب بُردٌ برفعت خاك جناب ارم نماى صغاهان بلكه چو جوزا دوميوة اند جنابه عرش وجناب جهان كشلى صفاهان بلكة خود (تن) عرش بالشيست مربع تكيه كم دست كبرياى صغاهان زان نفسُ استوا زنند على عرش كرير عرش امد استواى صغاهان خاك صغاهان نهال پرور سدرة است سدرة توحيد منتهاى صغاهان دیدهٔ خورشید چشم درد هی داشت از حسد خاك سرمه زاى صغاهان لا جرم انکه برای دیده خورشید دست مسجست سُرمه سای صغاهان جمرخ نه بنی که هست هوان سُرم رنگ گرفته زسرمهای صفاهان . نور نخستین شناس وصبح پسین دان روم جسدرا ببهم هوای صفاهان

رُ حُکُ ل الله زد اسمان که دمر صبح عطسةً مشكين زد از صباى صغاهان دست خِضِرْ چون نيافت چشمه دو باره كرد تهم مخاكياي صغاهان چاه صغاهان مدان نشمین دُجّال مهبط مهدى شهر فضاى صفاهان چتر سياهشت خال چهره ملكت ران سیهی خال دان ضیای صفاهان مرغ ضمير مرا وصّيت عنفقاست يا لَكَ مِنْ بُلْبُلْ صلاى صغاهان تُلْتُ لِلَّهُ لِلْهِ هَلْ لَكُ عِينً قال نعم كت اغنياي صغاهان قُلْتُ لِنَسْرِ السما هَلْ لَكَ طُعْمُر قال بلی جُودُ اسخیای صغاهان رای بَرَیْ چیست خیر وجای بَجی ، جوی کانکه ری او داشت داشت رای صغاهان يار من از جمع حاج برلب دجله خواستم انصاف ماجراى صغاهان مستمع گفت با صفاوة بغداد حند صفت کوی (یرسی) زصفای صفاهان

منکر بغداد چون شوی که زقدر است ريكبين دجله سربهاى صغاهان خاصه که بغداد خنگ خاص خلیفه است نعل بها زيبدش بهاى صغاهان ان دِکری گفت کر زکوۃ تن کے خ هست نصاب چ ونوای صغاهان كفتم بغداد بغي دارد وبسيداد دیده نی داد باغهای صغاهان كرخ كلوح سقاى خانه ي دان دجله نم قربةً سقاى صغاهان اعم نه بغداد جای شیشه گرانست بهركُلاب طرب سراي صغاهان از خط بغداد وسطر دجله فزو نست نقطه از طول وعرض جاى صغاهان حون بر کوه قان نسقسطه فا دان خطم بغداد در ازای صغاهان عطركنند از پلنگ مشك ببغداد واهوی مشك اید از فضای صفاهان ببضةً مصر است به زفرضةً بغداد و زخط مصر است به بنای صفاهان

فاقله كنعان دهد خساست بغنداد نعمت مصر اورد سخاى صغاهان نیل کم از زند درود مصبر کم از ی تاهرة متهور بادشاى صغاهان بانجه عين شمس كُللشن و دان وز بُلْسان به شُهر کیای صفاهان این چه دادم جواب خصم کواهم هست رفيع ري وعلاي صغاهان مدّت سي سال هست كز سر اخلاص زنده جنبي داشتم وفاي صغاهان اينك ختم الغرايب اختر ديددند تا چه ثنا راندهام برای صفاهان مدح دو فاروق دین چگونه نبستم صدر وجال آن دو مقتدای صفاهان در سنه نان انجسفسرت مسوصل راندم في ا تناى صغاهان صاحب جبريل دم جمال محمد كزكرمش دارم اصطغاى صغاهان داد هزار اخترم نتیجهٔ حورشید آن بکیر شعری سمای صفاهان

MÉMOIRE SUR KHÂCÀNL

ييش على أكبر واتابك اصغر بودة (بردة) ره آورد من تفای صفاهان نزد سُلهان شهم ستوده جو اصف گفت که یا هُدهُند هوای صفاهان یس چو مکه شدم شدم زین کوش حلقه بگوش ثنا سرای صغاهان کعبه عبادت سرای من شد از یسرا دید مرا مکرمت ستای صغاهان كعبه مرا رشوة داد شقّه سبرش تا ننهم مكدرا وراى صغاهان این چه کردم بر ایکان نه بـران طمع كافسر وزر يابم از عطاى صغاهان دیو رجیم انکه بود درد بیانسم کردم طغیان زد از هجای صغاهان او بقیامت سییشد روی نخیسزد زانکه سیم بست بر قفای صفاهان اهل صغاهان مرا بدی زچه گویند من چه خطا کرده امر بجای صفاهان زنگار آمد موا نه زر زمس ویسرا هرکه رسیدش نه کمیای صفاهان

جُرم من انست كرخــزايــن عــرشي كنج خدايم ولى كداى صغاهان گیرگدای محلّتم ند ام اخسر جُر سگس خوان زيرة ياي صفاهان گنے خدارا ہجرم دزد نگیرند این نه پسندند زاصغیای صغاهان دست وزبانش چرانداد بریدن تحتسب شرع وبيبشواي صفاهان یا بسر دار برچیرا نکسسیدش شحنة انصان وكدخداي صفاهان جُرم زشاكرد وپس عتاب بـراسـتـاد اینت بد استاد زاصدقای صغاهان كردة قصاريس عقوبت حدّاد این متلست آن اصفیای (اولیای) صفاهان این مگر انحکم باژگونهٔ مصریبست آری مصر است روستای صغاهان برسر اینحکم نامه مهرند بندد پیرششم چرخ در تضای صفاهان کرده لیم کیوش روزگار پُسر از دُر تا شده چشم من اشغای صغاهان

پس لب وكوشم بحنظل وخسك انباشت هم قصب گُلشکر فرای صغاهان راست نهادند پردهاش ببختــر يردة كربينم ازستاي صفاهان شهر زر وتخت طاقدیس چنانرا (خوانرا) (sic) باز مرا جغت گین نوای صفاهان واكرُ ناكفته ام بشاهد حربا ازكله حربة جفاي صفاهان زان گله کردمر بآفتاب که دیدمر کوست سنابرق از سنای صفاهان گفت چو بربط مین زره زبان دمر دمر زره چشم زن چو نای صغاهان از تن عالم خورند گوشت مبادا زهر حگونه سرد غذای صفاهان داد صغاهان زابتدام كدورت كرجه صغا بإشد ابتداى صغاهان سيب صغاهان النف ننزود در اوّل تا خورم اسیب جان گزای صفاهان ارْمَهُ ضَ قبلين بالاتحاد وسَالُ قي نارَ بُورهِ بِمَر في بلاي صفاهان

عصّ منى الكلبُ ثمّر عُسَقُ كلابٌ سون اُدُوی بهاقلای صغاهان این که سکبای خشم خوردم کاخِر بينم لوزينه رضاي صغاهان گرچه صغاهان جزای من ببدی کرد هم بنکوی کنمر جزای صفاهان خطّهٔ شروان که نامدار بمن شد گر بخبرای رسید بیتای صفاهان نسبت خاقان بمن كند جوكه فخر در نکرد دانش ازمای صغاهای باز دو گانهٔ کنم دعای صغاهان مُبّدء لحم بنظم ونشر شمارند كمر نكنمر تا زيمر ولاى صغاهان از دمر خاقانی افریسی ابسد باد بر جُلساء الله اتقباي صغاهان

TRADUCTION.

Est-ce le parfum des houris ou bien est-ce l'air d'Ispahan? Vois-je la face (de la constellation) des Gemini, ou bien est-ce la beauté d'Ispahan? La richesse et la population d'Ispahan naquirent jumelles comme les étoiles de la constellation, (elles doivent le jour) à la mère de la fortune qui n'engendre

que des (enfants) sans pareils. Les hommes purs d'Ispahan sont comme l'or des Gemini et comme les astres du ciel pesés dans la Balance ¹. Comme c'est à (l'influence) des Gemini qu'Ispahan doit sa puissance, la richesse de son sol l'a faite l'égale du paradis, ou plutôt, semblable aux deux (astres) [Jumeaux] des Gemini, le neuvième ciel et l'excellente (ville) d'Ispahan sont frères jumeaux. Il se peut même que le neuvième ciel ne soit qu'un oreiller carré, fait (exprès) pour que les grands d'Ispahan puissent y reposer leurs bras ². Le sol d'Ispahan produit le sidret, le sidreti muntaha de l'unité de Dieu ³. Les yeux du soleil sont constamment malades par suite de l'envie qu'ils portent au sol d'Ispahan qui contient

¹ Pour interpréter ce passage, nous devons encore recourir à l'astrologie. Ispahan se trouvait placée sous les auspices de la constellation des Gemini, qui, en astrologie, était égale en force à la planète Mars. Cette dernière était réputée très-chaude et sèche; son influence, sur la surface de la terre, s'exerçait sur le chêne, le bœuf, et produisait la couleur rouge de feu; dans l'intérieur de la terre, elle engendrait le fer, l'aimant et les minéraux amers. Ainsi l'or des Gemini veut dire force, solidité, attraction, le tout couleur de seu ou couleur d'or. Quant aux astres du ciel pesés dans la Balance, ce sont évidemment les étoiles qui forment cette constellation. Je trouve dans un ancien traité intitulé: Astrologia Judiciaria, etc. durch weyland M. Thobiam Mollerum Crimicensem Astronomum, le passage suivant : «Die Zwilling so warm und feuchte auch Lusst zugehören, pflegen denjenigen, so sie nach verbrachten und gesetzten Unterrichte, im Calender vermeldet, befunden, fürnemblich einen Lust zur Weeszheit, Kunst, Verstand und Geschicklichkeit..... Viel Reichtumb wird er durch Gottes Segen seine Kunst, Geschicklichkeit überkommen, etc. »

a deux significations, celle du neuvième ciel, au-dessus duquel il n'y a plus de cieux, et celle du toit d'une maison; l'auteur l'a employée dans ce dernier vers, évidemment, pour pouvoir au besoin dire qu'il ne voulait parler que de l'attrait des terrasses élevées des maisons d'Ispahan.

³ Le sidreti muntaha est un arbre du paradis, selon les uns, et du septième ciel, selon les autres, dont les feuilles témoignent de l'unité de Dieu.

du manganèse. Voilà pourquoi la main de Jésus broie pour les yeux du soleil le manganèse d'Ispahan 1. Ne vois-tu pas quie le ciel en a pris la couleur (du manganèse d'Ispahan), car il est le mortier où l'on réduit le sourmeh en poudre. L'air d'Ispahan vivisie le corps et l'âme comme l'aube blanchissante et l'aurore du matin2. (Éveillée) par le zéphyr d'Ispahan, l'aube du jour fait un éternument musqué et le ciel lui répond : Dieu te bénisse! La main du prophète Khizir ne pouvant retrouver la source (de Jouvence), fit (l'ablution dite) le tayammoum, avec de la poussière des pieds des Ispahaniens. Tu ne dois pas considérer le puits d'Ispahan comme résidence de Dadjal; envisage (plutôt) les plaines d'Ispahan comme lieu d'apparition de Mehdi. Ispahan! Le parasol noir est le grain de beauté de la face de ta souveraineté³, et marque le bien; c'est la couleur brune de cette petite tache qui rehausse ta splendeur [de la noirceur de ce grain de beauté que dérive la splendeur]. L'Unqua (encourage) l'oiseau de mon cœur en lui criant : Bravo, rossignol des crieurs d'Ispahan 4. J'ai dit à l'eau de Jouvence: As-tu une source?

- Le manganèse se trouve dans la province d'Ispahan; il est employé comme collyre dans les maux d'yeux; écrasé, il est d'un bleu très-foncé. Avoir les yeux malades à cause de quelqu'un, veut dire lui porter envie; enfin le ciel, ayant la forme d'une voûte, peut être comparé à un mortier renversé. C'est sur tous ces détails que se joue le poête dans les deux vers que je viens de traduire.
- ² L'action vivisiante du matin sur le moral et le physique de l'homme est aussi bien admise en Orient qu'en Europe, où l'on croit que, pour être vertueux, il faut voir lever l'aurore.
- ³ Le parasol noir est le parasol des khalifes abbassides; il est possible que, parmi d'autres priviléges accordés par eux aux Seldjouquides, se trouvait le droit de se servir également de ce signe extérieur de la souveraineté.
- ⁴ L'unqua est l'oiseau mythologique que le Qamous définit trèsbien: العنقا طايرٌ معروف الرَّم مجهول الجمم, c'est-à-dire «l'unqua est un oiseau connu de nom, mais de forme inconnue.» Par modestie, le poëte se dit être crieur d'Ispahan, mais toutefois un rossignol

Elle me répondit: Oui, elle est dans le creux de la main des hommes riches d'Ispahan. J'ai dit à (la constellation) de l'aigle du ciel: Prends-tu de la nourriture? Il me répondit: Oui, ce sont les cadeaux des gens libéraux d'Ispahan! Pourquoi songer à Rei? Lève toi et cherche ta place à Djei, car celui (même) qui possède Rei pense toujours à Ispahan¹. L'année dernière, étant sur les bords du Tigre, moi seul parmi tous les pèlerins, je réclamai justice pour Ispahan. Mon compagnon [auditeur] me dit: Comment peux-tu parler des qualités d'Ispalian, ayant en vue les beautés de Bagdad? Comment peut-on médire de cette ville, quand le sable du fond du Tigre (à lui seuf) vaut autant qu'Ispahan. De plus, Bagdad est le coursier favori du Calife, et les fers de cette monture valent autant qu'Ispahan. Un autre observa que le zékat de Kerkh suffirait (pour l'entretien) de Djei et d'Ispahan². Je leur répondis que Bagdad est la réunion des prostituées et de l'injustice, et as-tu vu, dis-le-moi, les dons des jardins d'Ispahan 3 ? Kerkh n'est qu'un plateau des échansonneries de Djei, et le Tigre n'est que la moiteur des outres des porteurs d'eau d'Ispahan. Bagdad actuellement n'est habité que par des vitriers (occupés à sabriquer des flacons) pour l'eau de

parmi ces modestes fonctionnaires, et de plus un rossignol applaudi par l'unqua.

- ¹ Allusion à tous les conquérants seldjouquides de l'Iraq, qui, après s'être emparés de Rei, cherchaient à devenir maîtres d'Ispahan, sans quoi ils ne se considéraient pas comme solidement établis en Perse.
- ² Djei, nom d'un faubourg d'Ispahan; Kerkh est celui d'un faubourg de Bagdad; quant au zekat, c'est un impôt prélevé en faveur des pauvres.
- peut être décomposé en بغن اد کاد Le premier de ces mots veut dire « oppression, prostituée, » etc. et le dernier « justice; » aussi Khâcâni lui ajoute la négation ج. Par contre, باغ, qui ne differe de بغ que par un élif, veut dire « jardin, » et c'est sur ces trois expressions que roule le jeu de mots de ces vers.

rose, joie des maisons d'Ispahan. Un point de la latitude et de la longitude d'Ispahan est plus vaste que la ligne (des maisons) de Bagdad et que la surface (occupée) par le Tigre. Sache que toute la province de Bagdad, comparée à Ispahan, est comme le point de l'ef du mont Kas comparé à l'étendue de cette montagne. A Bagdad, on prépare un parfum avec du paleng michk (c'est-à-dire léopard musqué, nom d'une herbe), tandis qu'on prend l'antilope musquée dans les plaines d'Ispahan. Le Caire est préférable au furzeh de Bagdad³; eh bien! les fondements des maisons d'Ispahan sont plus beaux que les édifices du Caire. L'avarice de Bagdad crée la famine de Chanaan, tandis que les largesses d'Ispahan amènent l'abondance égyptienne. Le Nil est plus petit que le Zenderoud, l'Égypte est inférieure à Djei, et la ville du Caire, elle-même, est soumise au roi d'Ispahan. Le verger d'Eini-Chems 'n'est qu'un parterre de fleurs de Djei, et l'herbe commune d'Ispahan doit être regardée comme supérieure au balssan⁵. Tout ceci sut dit en réponse aux attaques (susmentionnées); mes té

¹ Les vitreries de Bagdad, de même que ses fabriques de papier, étaient célèbres dans le x11° siècle. Ispahan a conservé jusqu'à nos jours le privilége de fournir une excellente cau de rose.

de latitude et 70° 30' de latitude, écrites en toutes, auront beaucoup de points, dont Khâcâni prend un seul pour le comparer à la province de Bagdad.

³ Le Qâmous dit : الفرضة بالضّم موصعٌ بشط الفران, c'est-àdire, Alfurzeh, avec un zammèh, est un endroit sur l'Euphrate.

، c'est-à-dire, Einichams عين شهس قوية بمصو ، Le Qamous dit

est un village d'Égypte.

المسن جو سرطان درختیست مشهور: Le commentaire dit در مصر که از برک ان روغن کشند که از برک ان روغن کشند Sartan, est un arbre connu de l'Égypte; on extrait de ses feuilles une huile.

moins sont Rasi'de Rei et Ala d'Ispahan 1. Il y a déjà trente ans que je suis fidèle à Ispahan et que je lui suis sincèrement attaché, et l'on peut voir enfin par ce nec plus ultra de rareté (nom de cette ode) avec quel zèle je loue Ispahan, [jusqu'où j'ai poussé les louanges d'Ispahan.] Que n'ai-je écrit à la glorification des deux arbitres de la religion Sadr et Diemal, ces deux hommes éminents d'Ispahan! Dans l'année tha, noun, alif (551), étant à Mossoul, j'ai prononcé 551 louanges à Ispahan. Djemal Mouhammed, dont l'âme est semblable à celle de l'archange Gabriel, et grâce aux bontés duquel j'ai les cadeaux d'Ispahan, il m'a donné mille étoiles descendant du soleil, lui qui, par l'élévation (de son âme), est l'astre du berger du ciel d'Ispahan². Je porterai ma louange d'Ispahan comme cadeau de voyage au petit A'ly et au grand atabek. Mon roi Salomon, auprès duquel on me sit la réputation [on me loua] d'Assif, me dit : O huppe de l'air d'Ispahan! Par la suite, arrivé à la Mecque, je devins dès cet instant l'esclave du chant à la louange d'Ispahan. La Kaaba (daigna) devenir le temple de ma prière, parce qu'elle vit que j'aspirais à faire l'éloge d'Ispahan. Elle chercha à me corrompre en m'offrant un lambeau de sa robe verte, pour que je ne place pas la Mecque au-dessous d'Ispahan. Tout ceci fut fait de bon cœur, et non par convoitise de la couronne des cadeaux d'Ispahan. Le div repoussé, voleur de mes vers, fit une brèche à ma fortune par sa satire contre Ispahan. Au jour du jugement dernier, il ne se lèvera pas avec un visage radieux [blanc], car il (osa) noircir le cou d'Ispahan. Quelle raison peuventils donc avoir, les habitants d'Ispahan, pour médire sur mon compte? En quoi ai-je jamais manqué à Ispahan? J'ai recueilli du vert-de-gris et non de l'or de son cuivre (c'est-àdire du cuivre, ou de la mauvaise poésie de Mudjir Eddin); la rouille peut attaquer tout, sauf la pierre philosophale d'Ispahan³. Ma faute est-elle que, tout en étant le trésor de Dien

علاء الدين اشبهاني et رفيع رازي C'est-à-dire علاء الدين

² Les mille étoiles sont évidemment mille pièces d'or.

³ Allusion aux travaux des alchimistes qui, croyant pouvoir opé-

de sa trésorerie du neuvième ciel 1, je ne suis qu'un mendiant d'Ispahan ? Accepte-moi comme un mendiant de tes faubourgs, car au fond je ne suis que la monche des plats succulents d'Ispahan [la mouche des plats de volailles cuites d'Ispahan]. On ne saisit pas le trésor de Dieu pour se dédommager d'un vol [en punition du délit du voleur]. Les élus d'Ispahan ne pourront jamais l'approuver. Pourquoi les chess de la loi et les gouverneurs d'Ispahan n'ont-ils pas fait couper sa main et sa langue? ou bien pourquoi les régulateurs de la justice et les anciens d'Ispahan ne le firent-ils pas suspendre à un gibet? La faute est à l'élève et la punition frappe le maître, cela s'accorde mal avec l'équité des homques justes d'Ispahan. Le blanchisseur commet un délit et la responsabilité en est au maréchal ferrant, c'est un proverbe (connu) des grands d'Ispalian. Cela rappelle l'ordre bouleversé de l'Égypte, et en vérité les villages d'Ispahan sont (fertiles) comme l'Égypte. Les anciens du sixième ciel 2 ne doivent pas soussir qu'on appose un cachet à ce décret dans les plaines d'Ispahan. Du moment où mes yeux virent Ispahan, ma lèvre remplit de perles les oreilles de l'époque, et pour toute récompense ceux qui sont (comparables) à la canne à sucre et à l'eau de rose emplirent ma bouche et mes oreilles de coloquintes et de melons amers. Les cordes de ma fortune ont été bien accordées, néanmoins j'entends de faux accords des luths

rer la transmutation du cuivre en or, en le soumettant à l'action des acides, n'en retirent que de l'oxyde de cuivre. La pierre philosophale était considérée comme un corps supérieur à tous les autres, pouvant les attaquer tous, sans subir aucunement leur influence réciproque.

أِنَّ للَّه تعالى تحت العرش كُنُوزًا مِفْتَاحُهَا . c'est-à dire : «En vérité, le Dieu tout-puissant possède des trésoreries derrière l'Arch, dont les cless sont les langues des poêtes.» Comparez Bland, On the earliest Pers. Biogr. of Poets (Journ. of the Royal asiatic Society, t. IX, p. 116, note 5).

² Allusion au مشترى, constellation protectrice des savants, et qui se trouve au sixième ciel.

d'Ispahan. Ville pleine d'or, trône des Khosrow de l'univers, pourquoi tes mélodies doivent-elles être des dissonances pour moi 1? J'ai porté ma plainte à l'amant du tournesol contre les coups de massue (dont me frappe) la rigueur d'Ispahan. J'ai plaint le soleil lorsque j'ai vu qu'il n'était qu'une lueur d'éclair de la lumière d'Ispahan. Il me dit : Ne pousse pas des soupirs par la langue à l'instar de Berbed, pousse-les plutôt par les yeux comme les luths d'Ispahan². Il ne faut pas médire d'autrui [manger la chair de l'univers], car il ne faut pas qu'Ispahan risque de s'empoisonner3. Ispahan commença par m'attrister, quoique la racine (du mot) Ispahan soit la joie⁴. On ajouta un elif à la pomme d'Ispahan pour que je puisse bien sentir la douleur des morsures d'âme d'Ispahan. La malveillance des Ispahaniens consume mon cœur, et je risque de trouver en elle le brasier d'Abraham. J'ai (commencé) par être mordu par un chien, puis d'autres en firent autant, mais je me guérirai bientôt par les sèves d'Ispahan⁵. J'ai avalé tout ce sikba de la colère d'Ispahan pour jouir enfin du louzineh de sa reconnaissance. Quoique

- le mot جُفْت کیں ne se trouvant pas dans les dictionnaires, je remarquerai qu'il est composé de deux mots, جُفْت ,«paire et «accord en musique,» et de کین, «malveillance, inimitié;» le tout veut dire deux sons discordants.
- ² Berbed, célèbre musicien et chanteur persan. Les luths d'Ispahan sont percés de huit ou neuf trous qu'on nomme presan. « yeux » en persan.
- ⁵ «Manger la chair de l'univers» a la même signification, en persan, que la locution familière « déchirer son prochain.»
- ⁴ Les Persans prétendent que la racine du mot صفا est اصفهان est اصفهان. La pomme, en persan, est sib, et asib veut dire « blessant. »
- On prétendait que les fèves d'Ispahan jouissaient de la propriété de guérir la rage.
- en persan, ou سَكَبَاجٌ en arabe, signifient chaque mets préparé avec du vinaigre. Un homme d'un caractère aigre est nommé سرکه فروش «marchand de vinaigre;» سرکه فروش avec de la pâte d'amandes et du sucre.

cette ville me paye par le mal, je le lui retournerai en bien. Le pays de Chirwan devint célèbre à cause de moi, mais puisse-t-il être détruit pourvu qu'Ispahan reste toujours (prospère)! On me fera une part de roi si la gloire m'est décernée par les experts en sciences d'Ispahan. L'an 500 de l'hégire ne produisit pas un sans pareil comme moi; glorifions donc doublement Ispahan. On me reconnaît pour le grand créateur des vers et de la prose, (ainsi tâchons) que l'amitié d'Ispahan ne diminue pas à mon égard, et tant que je vivrai, Khâcâni ne cessera de proclamer la louange des convives de Dieu à Ispahan.

La pièce que je viens de traduire est trop artificielle pour ne pas perdre presque toute sa valeur littéraire dans une traduction. Elle abonde en métaphores, en métonymies, en antithèses, en convenances(تناسب), en toutes sortes d'allitérations, etc. qui ne sont remarquables que dans la langue dans laquelle elles furent composées. Avec un peu de peine, on trouverait dans cette ode des exemples de toutes les formes d'ornements de style enseignées dans les rhétoriques musulmanes. Aussi porte-t-elle le cachet d'un long travail, et le poëte avoue luimême qu'il s'en est occupé pendant plus d'un an, depuis son arrivée à la Mecque jusqu'à son retour à Mossoul. Son but était d'étonner ses contemporains par la profondeur de sa connaissance des richesses et des ressources de la langue persane; il en fait l'aveu sincère par le titre de son œuvre, intitulée, ainsi que je l'ai dit : ختم الغرايب.

Au point de vue historique, cette ode présente aussi quelque intérêt par la mention de trois noms d'hommes politiques de l'époque. Je crois devoir relever ces passages, d'autant plus que cela précisera encore plus rigoureusement l'époque de la première publication de cette pièce de vers. Nous avons vu qu'il nomme Djemal Muhammed, Aly Asghar et Souleiman Chah. Le premier est le vizir de Koutb eddine Moudoud, fils de Zengui, tué en 559 (voy. Barbier de Meynard, Traduction de Yakout, p. 42); le second, son lieutenant à Mossoul, et le troisième, l'oncle de Mouhammed, fils de Mahmoud Seldjouquide, régnant à cette époque sur l'Iraq, et connu par sa carrière vagabonde et par ses insuccès politiques. Le premier, natif d'Ispahan, protecteur et bienfaiteur immédiat de Khâcâni, devait avoir tout naturellement la première place dans une pièce de vers destinée à immortaliser la gloire et les perfections de sa patrie. Le nom complet du second est Zein eddine Aly Koutchik; il venait tout récemment de rendre un service signalé à son maître, en faisant prisonnier Souleiman Chah, au mois de djemadi-el-awel de l'an 551, au moment où ce prince espérait pouvoir ravir le trône à son neveu. Khâcâni, en publiant son ode à Mossoul, ne pouvait se passer de vanter un homme aussi considérable; mais il établit une nuance entre les deux louanges, en tant qu'il célèbre le premier sous son vrai nom, tandis que dans celui de Zein eddine, il traduit le mot turco-persan de koutchik par le terme arabe d'asghar. Cette nuance est encore plus renforcée dans le compliment qu'il adresse à Souleiman Chah; il le cite d'une manière tellement vague, que l'on est tenté, au premier abord, de traduire le vers où il en parle par « mon roi prudent comme Salomon, » sans l'attribuer à une personne déterminée, d'autant plus qu'il parle en même temps d'Assif, ministre du roi-prophète, et de sa huppe. Cette précaution n'était pas inutile, car nous savons par Ibn el-Athir que ce prince, traité à Mossoul, après sa capture, avec tous les égards dus à son rang, n'était pas moins un prisonnier d'État, et s'il était naturel de lui présenter un voyageur illustre, capable de le distraire un peu dans sa prison, ce dernier devait en parler de manière à ne pas faire croire qu'il prenait trop au sérieux son titre de roi. Ainsi toute cette partie de l'ode de Khâcâni s'explique très-bien au moyen de l'histoire, et par conséquent elle sert aussi à confirmer l'exactitude des détails que nous sournissent sur cette époque les annalistes arabes et persans.

Pour ce qui est de l'assertion de Khâcâni, que le Caire était conquis par Ispahan, nous devons la reléguer au nombre de ces compliments outrés et hyperboliques dont il se montre si prodigue. Nonseulement sous Mouhammed, fils de Mahmoud, le pouvoir des Seldjouquides ne s'étendait pas sur l'Égypte, mais même du temps de Mélik Chah, fils d'Alp-Arslan, apogée de la puissance de cette dynastie, sa domination à l'occident s'arrêtait à Antioche, et à Laodicée, en Syrie. Le plus souvent Khâcâni est exact dans les faits historiques qu'il rapporte; mais s'il n'a pas reculé dans cette pièce devant l'ab-

surdité géographique de faire du Zenderoud un fleuve plus important que le Nil, on peut lui pardonner d'avoir agrandi un peu les limites des provinces soumises à un prince dont les sujets le traitaient si bien. En général, malgré son érudition, notre poëte, entraîné par son désir de louer Ispahan aussi éloquemment que possible, a complétement perdu de vue les règles établies par les rhétoriciens musulmans, pour distinguer le mensonge (عند) (du trope (عند) (voy. Garcin de Tassy, Rhétorique musulmane, p. 52), et il ne se laisse que trop entraîner par le proverbe arabe الشعر اكذبه الشعر اكذبه إلى الشعر اكذبه الشعر اكذبه والعد المعادد المعاد

La troisième pièce de vers que je vais transcrire et traduire est considérée en Perse comme l'œuvre la plus remarquable du poëte chirwanien : c'est la fameuse quassidèh écrite dans sa prison.

هذة تصيدة حبسية في العرلة والشّكاية ونعت النّبي عليه السسدة

صبح دم چون کلّه بندد الا دوداسای من چون شفق درخون نشیند چشم شب پیمای من مجلس غم ساخته است ومن چو بید سوخته تا یمن راوق کند میژگیان می پالای من

رنگ بازیجه است کارگذید نارنج رنگ چند جوشم کز بیرونم . بگزرد صغرای من تيرباران سخر دارم سير چو نغکند این کھن گرك خشس بارانی او غوغای من اين خُمُ اهن گون چون ريم اهنم پالود وسوخت شد سگاهی پوشش از دود دل دروای من روی خاك الود مان چون كالا بىر ديبوار حبس از رخ که کل کند اشك زمين انداى من مار دیدی درکیا پیچان کنون در غار غمر مار بین پیچیده در ساق کیا اسای می اژدها بین حلقه گشته خُفته زیر دامنم زان نجنم ترسم اكه كسردد اژدرهای من دست اهنگر مسرا در مار محساکی کشید كني افسريدون چسود اندر دل داناي من اتشین اب از جوی خونین برانم تا بکعب كاسياسنك ست برپاى زمين پيماى من جیب من چو صدرة خارا عُنابی شد ز اشك کوه خارا زیر عطف دامن خارای من حون کنار شمع بینی ساق می دنداند دار ساق من خوایید گوی بخت دندان خای من

تا نترسند این دو طغل هندو اندر مُهد چشم زیر دامن پوشم اژدرهای جان فر ی من قطب وارمر برسريك نقطة دارد چار ميخ ایس دو مریخ ذنب فعل زُحل سیمای من تاکه لرزان ساق من بر اهنین کُوسی نشست می بالرزد ساق عسرش از آه صوراوای می بوسه خوهم داد و الحدك بنده پنده اموزرا لا جرم زين بند چنبروار شيد بالاى من در سیم کامی چو شب روی سپید ارم شجو صبح پس سپید اید سیم خانم بشیم موای می پُـشـت بـر ديـوار زنـدان روى بـر مائر فــلـك حو فلك شُد يُر شكوف نركس بيناى من معنت ومن روی در روی امده چون جوز ومعز فندق اسا بسته روزن سقف محنت جای من غُصَّةً هـر روز ويا رب يا رب هـرنيـشـب تا چه خواهد کرد یارب شبهسای من هست چو صبح اشكار اكايس صبوى خيررا بینم صبح رستخیر است از شب یلدای می منجنيق صد حصار است الا من غافل چراست شمعسان بهنجنیس از صدمت نکبای من 23

روزه کردم نذر چون مریم که هم مریم صغاست خواطر روح القدس پيونده عيسى زاى من نیست بر من روزه در بیماری دل زان مسرا روزه باطل ميكند إشك دهان الاى من إشك چسم در دهان انتد كه انطار از انكه جز بآب گرمر چیزی (پستی) نگزرد برنای من یای من گوی بهرد کرروی مآخسود بسود پایرا ایس دردستر بود از ستر ستودای من زانكه دان اهني اخسر دواى دردهساست زاتسیها من اهسن داغ شد بسر یای من نی که یك اهی مراهم صد موكّل بـر سـر اسـت ورنه چرخستی مستبك زاه پهلوسای من روی دید دیدم از غمر موی زویین شد مرا هچو موی دیم اندرهم شکست اعتضای من چون ربابم كاسة خشك ست وخزينه خاليست پس طنابم در گلو افکنده اند اعدای من ای عنی الله خواجگانی کن سر صغرای جاه خوانده اند انروز اباد الله بر خصرای من چو زر از پروی عرّت چون کُل از پروای عیش نیستشان پروانهوار از بیخبودی پیروی من

چست ور وگل بدست الاکه خار یای عقل صید خواری کی شود عقبل سخیان پیدرای می زر دو حسرف افستاد باهم هسر دورا بسيوند في مس کیا یہونہ سازد بادل یکتای من سامری سیرم نه موسی سیرت ار تازنده امر درسم كوساله الايد يُددِ بيد سيداى من در تموزمر برگ بیدی نه ولیك او روی قدر بادزن شد شاخ طوی از یی گرمای من برک خرماام که از من بادن سازند خلق باد سردم در لبست وریسز ریسز اعتضای من نافه مشکم که گر بندم کنی در صد حصار سوی جان پرواز جوید طیب جان افزای من نافه را کیمخت رنگی سرزدش را کردوگفت نیك بد رنگی نداری صورت ریسبای من نافه گفتش یافه کم کو کایت معنی مراست اینك اینك چست كسویا دمر بسویای من آینه زنگی که بیدای تو از پنهان بهست کہیا فعلم کہ پنہانم بہ ازیبدای من كعبد وارمر مقتداى سبزيوشان فلك کر وطای عیسی امد شقه دیسای می

در محسرج باشم ومحسروج كسوتسر خساطسومر در مُعَرَّج علطم ومعْسراج رضوان جای من چوں گل رعناست شخصم کزیے کشتی زید در شهیدی شاهدی دراد کیل رعنای من چند بیغاره که در بیغسوله غاری شدی ای بی غولان کرفت دوری از محسوای من ابنوسم در تعه دربا نشینمر با صدف خس نه امر تا بر سرايم كف بود هـتاى من جان فشانم عقل پاشم فيسن رانمر دل دهم طبع عالم کیست تا گردد عال فرمای من علوی و روحانی و غییبی و قبدس زاده امر کی بود در بند استقصات استقصای من داید من عقل وزقه شرع ومهد انصان بسود اخسيشيجان أمسها وعلويان اباي من چون دو پستان طبیعترا بصبر الوده عـقــل در دبستان طریقت شد دل ولای من و ردگر سو چون خلیل الله درو کسر زاده امر بود خواهر گیر عسیسی مادر تسرسسای من . جشمة صلب يدر حسون شبد بكاريسز رح زان مبارك چشمه زاد ايس كسوهسر درياى من

يردة فقرمر مشجه دست لطفسر قابسله خاك شروان مولد ودار الادب منشاى من زابتدا سرمامك غفلت نبازيدم چو طفل زانكسه هم مامسك رقسيسم بسود هم باباي من تحتى مستم تخبورده تخته وخبام شامر كرشما خامان نه أكنون است استغناى من حيض برحور وجنابت ملايك بـسـتــ امر کر زخون دختران رز بسود صهبای من ور خورم می هم مرا شاید که از دهکان خلد ميرسد از دست امسروز اجسره فسرداي من در بهشتم میخورم طلق وحلال ایسراکه روح خاك من شد تاپذيسرد جسعة جسراي من بوسه بر سنك سياة و مسعسف روش دهم کر چة چون کوتر هم تن لب شود اجزاي من مالك الملك سخن خاقانيم كركسنج نسطيق دخل صد خاقان سرد یك نکنه غرای من دست من جوزا وكلكم حوت ومعنى سُنبله سُنبله زاید زحوت از جنبش جسوزای می كر چه از زن سيرتان كارم چو خنثى مُشكِلست حامله است از جان مردان خاطر عذرای من

در بهغت اقلیم کس دانم که گوید زین دوبیت

کافرم دار القیامی مسجد اقیصای من

زمصان بو لمهب فعلان نه پیچانیم عنان

چو رکاب مصطفی شد مقصد ومیلجای من

قاسم الرجم ابو القاسم رسول الله که هیست

در ولای او خدیو عقیل وجیان میولای من

TRADUCTION.

Le matin, mon soupir s'envole, semblable à un voile léger comme la fumée, et le sang répand une teinte d'aurore sur mes yeux (fatigués) de mesurer (la profondeur) de la nuit. Le triste festin est préparé; et moi, je suis comme le charbon de saule 1 prêt à clarifier le vin sécrété par mon œil. Les œuvres du ciel [dôme couleur d'orange] sont (changeantes) comme la couleur des joujoux, combien dois-je (encore) bouillir pour que mon intérieur ne contienne pas de fiel? Devant l'averse de flèches de mes (soupirs) matinaux et devant mes clameurs, comment ne jette-t-il pas son bouclier, ce vieux loup à l'épaisse fourrure 2? Cette jarre couleur de fer (la prison), après avoir purifié et brûlé les scories de mon ser (c'est-à-dire après avoir détruit les faiblesses de mon caractère), se revêt de noir de fumée, (lancée) par mon cœur en lamentations. Ma face, couverte de poussière, (se colle) comme la paille hachée aux murs de la prison, ramollis par mes

On clarifie le vin avec du charbon de saule; cette opération précède le festin.

² Khâcâni compare le ciel à un loup, à cause de la malveillance qu'il montre envers lui. L'épaisse fourrure, d'après le commentaire, signifie les neuf cieux.

larmes qui délayent de la boue sur le sol en s'y répandant'. Tu as vu le serpent enroulé dans l'herbe, regarde (maintenant) le reptile qui enlace mes jambes, réduites à l'état de brins de paille [d'herbe]. Jette les yeux sur les dragons roulés en anneaux et engourdis sous les pans de ma robe; je n'ose pas bouger de peur de les réveiller. La main du maréchal serrant me livra aux serpents de Zohhak; à quoi me sert donc le trésor d'Isridoun, déposé au sond de mon cœur sagace 2?

- Allusion à la manière usitée en Orient pour préparer les murs en pisé, كَاءُ كُمْلُ ; on délaye de la terre argileuse, puis on y ajoute de la paille hachée. Le poëte veut dire que ses larmes étaient si abondantes, qu'elles suffisaient pour délayer le sol de sa prison, et que son visage, jauni et desséché, allait se coller à ses murs.
- ² Le nom du tyran Zohhak, sa défaite par le maréchal ferrant hawèh, et l'élévation de Feridoun au trône de la Perse, sont trop connus pour qu'on ait besoin d'entrer à ce sujet dans de grands détails; toutefois je profiterai de cette occasion pour donner une généalogie assez curieuse de Zohhak, insérée dans l'Histoire universelle de Rachid eddin. Il dit:

ذکر مخاك معروف بیوراسب در نسب او خلاف کرده اند جمعی از عراب گویند که او پسر علوانست برادر شد اد علد ونسب او بارم بن سام میکنند که برادر ارفخشد بوده چنانکه بالاتر گفته شد وگویند که شداد اورا بقصد جشد فرستاد و عم گویند نام او بیوراسب بن ارونداسف بن زینکاوز بن ساحرة بن تاز بن فروال است برادر هوشنگ بن فروال که بزعم ایشان ایس تاز بن فروال پدر تازیانست یعنی جمع عراب وذکر آن پیش رفت وگویند اورا بیوراسب (مخاك ذهاك) یعنی ده افت و عیب در او بود و چون ذهاك را معرب کردند محاك شد یعنی خندان در او بود رخون ذهاك را معرب کردند محاك شد یعنی خندان واین لقب زشت بسبب تعریب نیکو شد واهل یمن که تبتعیان از ایشان است

« Notice sur Zohhak, connu sous le nom de Yourassb. Par rapport

Je verserai l'eau embrasée [ignée] de la source couleur de sang jusqu'au tibia, (pour faire mouvoir) les meules de pierre que portent mes pieds (habitués) à mesurer la terre¹. Mon collet est rayé par mes pleurs comme le soudreti khara; et une montagne de pierre dure (se cache) sous la doublure en soic de mon habit². Mes jambes sont crénelées comme le rebord d'une chandelle; on dirait qu'elles portent des traces de morsure des dents (crochues) de mon sort. Pour que les deux enfants indiens ne soient pas effrayés dans le berceau des yeux, je cache sous les pans de ma robe les dragons qui me rongent l'âme³. Je suis semblable au pôle, quatre clous

à sa généalogie, les opinions sont partagées. Quelques Arabes disent qu'il est fils de A'louan, frère de Cheddad A'd, et l'on fait remonter son origine à Irem, fils de Sam, qui était frère d'Arfakbehad, comme on vient de l'exposer plus haut. Ils disent que Cheddad l'envoya combattre Djemchid. Les Persans disent que son nom est Yourassb, fils d'Arwend Assf, fils de Zinkawez, fils de Sashirèh, fils de Taz, fils de Farwal, frère de Houcheng, aussi fils de Farwal. D'après leur opinion, ce Taz, fils de Farwal, est le père des Tazis, c'est-à-dire de tous les Arabes. Ceci a déjà été i apporté. Ils disent qu'il fut surnommé Yourassb Zohhak, c'est-à-dire qu'il était affligé de dix imperfections et défauts. Après, on arabisa ce mot, et l'on en fit sohak, c'est-à-dire «homme qui rit, » et ce mauvais sobriquet, en s'arabisant, devint un surnom honorable. Les habitants de Yémen, dont les Toubba'ian sont une souche, disent que Zohhak est un des leurs.»

Je n'ai pas besoin de rappeler que, d'après l'Histoire des Kurdes de Khondemir, les Kurdes sont les descendants de ceux qui ont pu s'échapper des mains de Zohhak.

¹ Par surcroît de rigueur, les hundèh en bois qu'on attachait, et qu'on attache encore aux pieds des détenus, ont été remplacés par des meules en pierre.

2 Il répète ici le calembour basé sur le double sens du mot إخاراً, que nous avons déjà rencontré dans l'ode adressée au prince byzantin. اعنو est une étolse rayée employée pour des devants de chemises.

3 Ces dragons sont évidemment les chaînes que le poête portait aux pieds. Les enfants indiens sont ses yeux noirs.

fixent à un point ma figure de Saturne, (grâce) au dieu Mars, aux actions de Zeneb 1. Dès l'instant où mes pieds se placèrent sur le siège de fer, mes lamentations, semblables aux sons d'une trompette, n'ent pas cessé d'ébranler le ciel. Quoique les chaînes aient ployé le haut de mon corps comme un anneau, je les baiserai, oh joie! car elles me donnent de bons enseignements. En dépit de mes infortunes ténébreuses comme la nuit, je finirai par avoir un visage resplendissant comme le jour, et elle deviendra blanche ma demeure, noire comme la nuit. Adossé au mur de la prison, le visage tourné vers le toit du ciel, les narcisses de mes yeux bourgeonnent comme le ciel². Le malheur et moi sommes l'un dans l'autre comme la noix dans sa coquille, et le plasond de ma triste demeure manque d'ouverture comme l'enveloppe d'une noisette. Tous les jours des chagrins, chaque minuit des cris oh Seigneur! oh Seigneur! Voyons à quoi me serviront ces oh Seigneur! oh Seigneur de chaque nuit! Il est clair comme le jour qu'en me levant pour boire le vin du matin, je crains toujours que cette matince ne soit la dernière après ma sombre nuit. Mes soupirs ont la force des balistes, capables de percer cent murs; pourquoi donc l'ignorant désarmé [sans catapulte] s'expose comme (la flamme) d'une chandelle au souffle de mon orage 3? Comme Marie, j'ai fait vœu de jeûner, car mon cœur (digne) d'engendrer Jésus, et voué au

¹ Cette image astronomique s'explique par l'immutabilité de l'étoile polaire entre quatre autres astres de la petite Ourse. Saturne étant noir, il compare à cette planète sa figure attristée par le malheur. Mars est la planète des bourreaux. Zenab est l'étoile brillante de la queue du Dragon, elle présidait aux crimes; Khâcâni désigne ainsi ses persécuteurs.

² D'après le commentaire, les bourgeons du ciel sont les astres, et les bourgeons des yeux sont les larmes.

Le commentaire signale que تكباء, mot arabe, se dit en persan بادكج, et il l'explique en citant une phrase du Cherkh des poésies d'A'boul Oulai Mou'arra (مُعرّى): (مُعرّى)

Saint-Esprit, est pur comme elle. Mais la maladie de mon cœur m'exempte du jeûne, voilà pourquoi il est rompu par les larmes qui me salissent la bouche'. Les larmes me tombent dans la bouche, aussi mon iftar n'est que de l'eau tiède, elle seule me passe par le gosier 2. On dirait que je souffre d'une luxation des pieds par suite d'un faux pas, tandis que leur seule maladie est que j'ai perdu la tête. Or, comme la cautérisation par le fer rougi est le dernier remède dans toute maladie, le seu de mes soupirs fait rougir les sers de mes pieds. Cent geôliers sont préposés à chacun de mes soupirs (pour les empêcher de se saire jour), autrement le ciel en serait écrasé, car ils sont (puissants) comme des héros. J'ai regardé le malheur en face, le chagrin a hérissé mes cheveux, et tous les membres de mon corps sont en désordre comme la chevelure des Dilems3. Je ressemble au violoncelle dont la caisse est desséchée et la table vide, car mes ennemis m'ont mis des cordes, (mais) au cou. Oh mon Dieu!

مهبی الربحین, c'est-à-dire, «Nekha; c'est un vent qui apparaît entre la direction des deux vents.»

¹ On sait que la matadie sert d'excuse légale à un musulman pour manger pendant le jour dans le mois de ramazan, et que toute chose qui lui tombe dans la bouche, même involontairement, annule la valeur religieuse de son jeûne.

L'iftar, فطار, est la première bouchée que prend le musulman après l'abstinence de toute la journée pendant le jeûne du ramazan. En Perse, on commence par avaler quelques gorgées d'eau tiède, et l'on mange le پست, pâtisserie faite avec de la farine et des sucreries.

Le commentaire prétend que les Ditems formaient une tribu du Turkestan, qu'ils étaient armés de petites et de grandes lances, et que leurs cheveux s'entrelaçaient et s'enflaient. Je crois que le docte auteur de ce commentaire cherche trop loin la peuplade dont parle Khâcâni; selou moi, ce sont simplement les pâtres du Ghilan, qui ont une chevelure aussi épaisse qu'inculte; mais, dans tous les cas, cette mention de la plica polonica, parmi une peuplade d'Asie, est assez curieuse.

pardonne aux grands qui, sous l'influence du fiel de la puissance, n'ont pas hésité à prononcer ce jour leur que Dieu détruise sur ma jeunesse (et sur mes espérances). L'or est recherché à cause de sa rareté, les fleurs sont soignées par les amateurs, tandis que moi, sans conscience comme un papillon, on ne m'accorde pas (la moindre) attention. Mais l'éclat et la beauté [l'or et les fleurs] sont des entraves pour l'esprit [des ronces dans les pieds de l'esprit]; pourquoi donc mon esprit éloquent [qui orne les mots] ira-t-il les rechercher [aller à la chasse des ronces]? Or est la réunion de deux lettres non liées l'une à l'autre 2, d'où viendrait donc leur liaison avec un cœur d'un non pareil comme moi? Que j'aie les mœurs d'un Samaritain et non le caractère de Moïse, si tant que je vis je salirai mes mains pures [resplendissantes] aux sabots du veau d'or. Au cœur de mon été, je n'ai pas même (l'ombre) d'une seule feuille de saule; néanmoins, par égard pour mon importance, les branches du Touba se font éventails pour me rafraîchir [pour éloigner de moi la chaleur]3. Je suis la branche du palmier, dont les hommes se servent comme d'un éventail; le vent froid est sur mes lèvres et mes

² L'or, *2r*, en persan comme en français, s'écrit au moyen de deux lettres; mais en persan ces deux caractères ne se lient pas l'un à l'autre.

arbre du paradis mentionné dans le verset 28 de la 1111° sourate du Coran : طُوبَى لَهُمْ وَ حُسْنُ مَا وَ , passage trop vaguement traduit par Ullmann : Geniessen Seligkeit und selig ist ihr Eintritt ins Paradies.

membres sont déchiquetés1. Je suis la bourse de musc, on peut m'enfermer derrière cent murailles sans empêcher que mon parsum vivisiant l'esprit ne trouve son chemin vers l'âme. Une peau de chagrin, colorée, en se moquant de la bourse de musc, lui dit : Fi! quelle couleur, tu n'as certes pas un aussi bel aspect que moi. La bourse lui répondit : Déraisonne un peu moins, j'ai des qualités invisibles. Il en est ainsi! il en est ainsi! la preuve de mes paroles est mon souffle parfumé. L'éclat [la couleur du miroir] de ton extérieur est présérable à ta partie cachée, tandis que moi, je suis comme la pierre philosophale, et mes vertus secrètes ont plus de valeur que mon apparence. Je suis comme la Kaaba un modèle pour les habitants du ciel qui s'habillent de vert2, car mon brocart est un morceau de l'étosse placée sous les pieds de Jésus. Je porte une robe de lin et mon cœur est pétri dans l'eau du Keouther3. Je roule dans le mouarradj, et les bienheureux montent jusque chez moi. Ma personne est une belle rose qui mérite d'être cultivée, et ma belle rose a un témoin de son martyre. Que de moqueries! (on me dit) pour une sottise, tu t'es enfoncé dans une caverne! O homme qui suis les lutins du désert, que tu es loin de ma sagesse [plaine]! Je suis le bois d'ébène, je reste au fond de la mer avec la coquille de perles, et je ne suis pas de ces copeaux qui surnagent et s'associent à l'écume. J'éparpillerai mon âme, je répandrai mon esprit, je déverserai mes bienfaits, je donnerai mon cœur; quel est-il le génie du monde qui ait le droit de me donner des ordres? Je suis grand, je suis du nombre

¹ C'est-à-dire déchiquetés comme les fils ou fibres du palmier dont on tisse les nattes, les éventails, etc.

² C'est-à-dire les anges.

³ L'un des fleuves du paradis, mentionné dans la sourate evin, verset 1, du Coran. Dans ce vers et dans le vers suivant, Khâcâni joue sur les mots: عرب , «robe de lin,» عرب , «pétri,» , «pétri,» , qui d'après le commentaire est un lieu vaste, élevé, richement orné et couvert de tapis, et ensin عراج «action de monter.»

des esprits, je suis du monde occulte et je suis saint par ma naissance. Comment est-il donc possible que mon être puisse se laisser subjuguer par la matière? La raison me servit de gouvernante, ma nourriture était la loi du Prophète, l'esprit était mon berceau, mes mères sont les quatre éléments et les (cieux) élevés mes pères. Quand la raison frotta d'aloès les deux mamelles de la nature¹, mon grand cœur se tourna vers l'étude du tarigat². D'un autre côté, comme Jésus, je suis fils de menuisier, et ma mère chrétienne était sœur adoptive de Jésus. Lorsque la source de l'épine dorsale de mon père se déversa dans le conduit d'eau de la matrice, la perle de mon océan naquit de cette source bénite. Le voile de l'indigence me servit d'amnios, la main de la bienveillance sut mon accoucheuse, la terre de Chirwan est ma patrie et le Daroul adab le lieu de mon éducation. Dès l'origine, je ne me suis pas livré aux distractions de la paresse comme un ensant, car ma mère et mon père veillaient sur moi. Mon chameau furieux3, à deux bosses, n'a pas mangé chez vous ni du cuit ni du cru, car mon indépendance de vous, hommes grossiers, ne date pas déjà d'aujourd'hui. Que je croie aux pertes de sang des houris et aux pollutions des anges, si mon vin a jamais été fait avec du sang des vierges de la treille. Mais si même je buvais du vin, je l'aurais mérité, le maître du paradis m'aurait avancé aujourd'hui ma paye de demain4. Je suis au paradis et je bois; c'est pur et

- ¹ Méthode employée par les nourrices, en Orient, pour dégoûter les enfants de leur lait.
- Le tariqut est une doctrine religieuse qui se rapporte, d'après les théologiens musulmans, au charia't, ou à la loi proprement dite, comme la parole se rapporte à l'action', car le chariat est basé sur les ordres verbaux du Prophète, et le tariqut sur ses actes. Ces deux doctrines se complètent par le haquiqut, dont les principes sont fondés sur les croyances intimes du Prophète, révélées aux élus parmi ses sectateurs.
- ³ Le chameau furieux mange très-peu et soulève de grands fardeaux.
 - 4 Le vin est permis aux musulmans dans le paradis; aussi Khâ-

permis, car l'esprit est devenu ma poussière, et il admet mes gorgées rouges1. Je baise la pierre noire et le Coran lumineux, (aussi complétement) que si tout mon corps se changeait en levres comme le Keouther2. Je suis Khâcâni, roi du royaume de la parole, et, dans la trésorerie de mon éloquence, un seul point lumineux de mes écrits vaut le revenu de cent khacans. Mes mains sont la constellation des Gemini, ma plume est cœtus, le sens de mes paroles est la spica et la vierge est créée par la baleine, par suite du mouvement de mes jumeaux. Quoique les (hommes) au cœur de femmes me comprennent aussi peu [difficilement] que la (nature) de l'hermaphrodite complet3, mon cœur vierge porte le fruit des hommes à l'âme virile. Si, dans les sept climats, il se trouve un homme capable de dire deux vers semblables miens, je consens à devenir infidèle et à échanger le Daroul qoummamèh contre la mosquée d'Aqsa. Je ne tournerai pas ma bride par crainte de ceux dont la conduite est semblable à cell d'Abou Lahab4, car l'étrier de Moustapha est devenu mon but et mon refuge⁵. Par la bienveillance d'Aboul Qas-

câni, qui déclare s'y trouver, se croit autorisé à cet acte défendu par la loi.

- ¹ C'est-à-dire, comme la poussière boit avidement le liquide qu'on y verse, de même son esprit, qu'il a su dompter et réduire à l'état de poussière de ses pieds, admet ses libations.
- ² Le Keouther, n'ayant ni source, ni embouchure, n'a que deux bords ou «lèvres» en persan.
- ³ L'existence de l'hermaphrodite complet est admise par la loi musulmane, mais personne ne l'a vu.
- ⁴ Abou Lahab, l'un des sils d'Abdoul Moutalib, oncle du Prophète, était connu comme son mortel ennemi; aussi Mouhammed lui a-t-il sait l'honneur de le mentionner spécialement dans le Coran, par son célèbre بَتَتْ يَدَا إِلَىٰ لَهَبِ وَتَنَّ , qui jure tellement avec la phrase de «Au nom du Dieu clément et miséricordieux» précédant cette apostrophe pleine d'amertume et de haine implacable.
 - ⁵ Un homme poursuivi par la loi devientiamiolable s'il parvient à

sim, distributeur de bienfaits et prophète de Dieu, les rois de l'entendement sont mes esclaves.

Cette pièce étant suffisamment analysée dans la première partie de ce mémoire et dans les notes jointes à ma traduction, je passerai à l'ode élégiaque de Khàcâni sur son propre sort, que j'extrais du Cadeau aux deux Iraqs.

> در حسب حال خود گوید آكنون كلة زحسب محالم بشنوكر بسرشدة است عالم در بحبر بسلا فستسادة امر يسست حیران چو صدی نه یا ونه دست پس چرخ برای (ببوی) دُرِّ شههوار بشکافته سینه ام صدی وار كم سوختم همچو سم از تاب كه كشته بدست غمر چو سيماب با ناخــنـــه چـــــشم روزگـــــــارمر با آبسله روي اخستسيسسارم آر، ناخنه چیست درد دوران وان آبله چیست شر شروان

pénétrer dans un sanctuaire renommé pour sa sainteté, dans l'écurie du roi, etc. ou s'il réussit à toucher son étrier pendant qu'il est à cheval.

شهبازم و شاه پر بسریده شههازی روزگار دیسده در حلق بمانده صغر وآحساد يعنى آة ازنهيب حُسّاد چوں کاو خراس تنگ میدان كرد نـقـط وبال كــــردان از هــقــرعــهٔ زمانــه جــســـتـــــه كردن بطناب وجشم بسته آن كياو خيراس بيني هيد سيال کو چمخ زند نه وجد و نه حال ييشش هه چرب وآخر تر ليكر نرسد بآخُرش سر زو تا عـــراد ره بـــسى ني ليكرن عراد دسترس ني هرنگ زرشك شد سرشكم چون دید حرار تئر بدل در كفتاكم زاشك كن مروور بشکسته دلی و بستسه کاری معندورم آكسر بنسالم آري

روغس كمر وبس فتيله باريك بالسرزة بسود چسراغ و تاریسك بسر ذات خسودم چسو روز نسوروز يك روز فسزون نسبسودة فسيسسروز وزطالع خود بسان تقويسمر یك سال فزون ندیـده تـعـظـیــــــر كــزوى عــل دكــرنــيــأيـــد تاریخ شناس را نسسایسد تقويم كه شد محل شكسته فرسوده وكرد بسر نشسته صائع كندش خيال بيسنى بر خاك كشي و ره نسيسني ما كرنه به بملور فرستند از دارکتب بسدر فسرسستسد كه نيهد بدست ازو بدرند كسه ياره جمارسو بسبرنسد دروی هم مُر وصبر پیچند يسس تافتني سرش پنچسنسد بالله كسه بدست دهسرريسي آن تقويم كُهن منسم من

از آدمسیان وفا نهدیسهدر دیدم چه جهودم ار شنیدم یوسف چه کشید از اخوق خویسش من زين اخوان كشيدة امر بيش افسكسفده امر از نسهسيسب آفات سنگی بقرابات از كار قسبم المست كان دود فننياله بهر دماغ است طوطئ مسعساني آفسريسنسم شروان قنفص است اهنينسر تقدير مرا بسسر رسيده مسخفار وزبان و پسر بُسریسده از هند طرب بسرون فسكنده از شاخ امل نگون فکنده قوتمر نه شکر شرنگ داده آب از دهسی نهدنسک داده من مُرده بظاهر از بي جست جدون طوطی کو عسرد و ارست از خدمت اهل عصنر جسته بكشاده نطاق و نطق بستم

تا سورهٔ عافیت بخیوانیده برآيت نظق نسسخ رانده چون مريمر گاه تهمت تور بر خوانده فكن أكلُّمَ الْيَوْم در بستے زبیہ سے زبانے وا بکشاده در از درون بسیانیرا ببرید زبان به تیغ تجرید چون تیغ شده زبان توحید تـنـک آمـده بـر دام شمـای كَلْخُسِر، جسائي بسرين فسسرائ آن به که زبان به تیغ ماند مردی کُند وسخن نسراند زندان من است مسسکسی من هــر مــوى مــوكّل تـــن مــــــن نسزدم ز روند کسان عسسالم در نــگــرارنـــد باد را هــــــمر دای ار قدی نههر بهراهی آه ار زجگر بسر آرم آه بدكوى زنده كسره بسرآن آه سر سسته بُرد محضرت شاه

TRADUCTION.

Écoute maintenant les lamentations (que j'exhale) sur mon propre sort. Le monde touche à sa fin. Je suis profondément enseveli dans l'océan des malheurs. Je suis confondu et semblable à une coquille de perle, je n'ai ni bras ni jambes. Souvent le ciel, pour extraire la perle royale, brise ma poitrine comme si j'étais moi même une coquille de perle. Parfois (je supporte le malheur), comme l'argent (supporte) l'action du feu ardent, et parfois, dans la main de l'infortune, je deviens (mobile) comme le vis-argent. L'ail de mon existence est voilé par une taie; la face de mon libre arbitre est marquée de petite vérole. Cette taie, ce sont les peines de la vie; cette petite vérole, c'est la méchanceté du Chirwan. Je suis l'épervier auquel on a coupé le bout des ailes et qui a éprouvé les vicissitudes de la fortune. Il ne me reste dans le gosier ni unité ni zéro, c'est-à-dire que je n'ose proférer un ah, par crainte de mes ennemis 1. Semblable à une génisse qui fait tourner un moulin, ma carrière est bornée; je tourne autour du centre des péchés. Je succombe sous les coups de fouet de l'époque, la corde est à mon cou et mes yeux se ferment. Regarde la génisse du moulin, elle tourne toute l'année, mais elle le fait sans joie et sans plaisir. Elle a toujours devant elle un râtelier bien fourni et frais2, mais elle ne peut jamais assez allonger son museau pour l'at-

¹ Ah s'écrit en persan par un élif et par un hei, qui ont aussi la valeur de l'unité et de zéro.

² Allusion à un procédé employé en Orient pour faire tourner l'arbre d'un moulin par une vache, sans être obligé de la faire avancer à coups de fouet. On cloue à cet arbre un râtelier abondamment garni de fourrage, puis on attache la vache de façon qu'elle puisse le voir sans pouvoir assez allonger son cou et son museau pour. l'atteindre. Les efforts que fait sa vache pour y parvenir sont tourner l'arbre du moulin. Le poëte oppose les cercles décrits par la hête à ceux des danseurs qui tourneut gaiement.

teindre. La voie est ouverte entre elle et l'objet de son désir, néanmoins il est inaccessible pour elle. Mes larmes prennent la couleur de l'épine-vinette; mon médecin me tâte la veine du pouls. Voyant que j'ai de la chaleur dans le cœur, il me dit: Prépare une tisane de tes larmes 1. Le cœur brisé et mon activité paralysée, j'ai le droit de me plaindre, oh oui! Mon huile est épuisée, la mèche est trop fine, la flamme de ma lampe a peu d'éclat, elle est vacillante. Jamais aucun jour de mon existence n'a été béni comme l'est le jour de l'an. Mon sort [horoscope] est de ressembler à un almanach, je n'ai pas été respecté même durant une année. Comme il ne peut être applique à autre chose, il n'a plus de valeur aux yeux du chronologiste. Devenu inutile, il est déchiré et se couvre de poussière. Il est détruit par le rêveur, par le débauché ou par celui qui espère encore, autrement on l'envoie chez le fripier, on l'expulse de la bibliothèque. Tantôt on en arrache la moitié, tantôt on en porte une partie au marché². On y met la myrrhe et l'aloès et on lui tord la tête pour en faire des cornets. Par Dieu, dans les mains de mon Ariman de sort, cet almanach vieilli, c'est moi! c'est moi! Je n'ai jamais trouvé [vu] de bienveillance parmi les hommes;

La tisane d'épine-vinette est ordonnée par les médecins orientaux pour calmer la chaleur du sang. Le poëte compare la couleur de ses larmes de sang à celle de cette potion calmante, et dit que le médecin lui en a prescrit l'usage. Le mot مزور و مزوره النشديد que j'ai traduit par tisane, ne se trouve pas, avec cette signification, dans Richardson. Dans les notes du Touhfet autographié, on lit: مزور و مزوره بالنشديد أو امثال أن دران كنند وتجور ويهار طعام في كوشت كه از كشنيز و امثال أن دران كنند وتجور ويهار « Mezwar, ou Mezwarèh, est un aliment préparé sans viande. On y met de la coriandre ou quelque autre ingrédient de ce genre, et on le donne au malade.

² Le tcharssou est, à proprement parler, le rond-point du bazar oriental, lieu où se croisent des rues venant de quatre côtés. C'est l'endroit le plus fréquenté par les acheteurs, et c'est là aussi que se tiennent de préférence les épiciers et les droguistes.

que dis-je vu, que je sois Juif, si j'en ai entendu seulement parler! Ce que firent les frères de Joseph à leur frère, je l'ai enduré autant des miens et peut-être plus encore. Par crainte de plus grands désastres, j'ai jeté la pierre aux carreaux des vitres de la parenté. Je ne m'inquiète plus des affaires de ma famille, elles agissent sur moi comme la fumée d'une mèche (mal éteinte) agit sur le cerveau. Je suis le Touti créateur des idées, et le Chirwan est ma cage de ser. Le sort m'a réduit à la dernière extrémité, il m'a coupé le bec, la langue et les ailes. Il m'a chassé de l'Inde de la joie, il a extirpé les racines de mes espérances. Ce n'est pas de sucre, mais bien de poison qu'il m'a nourri; il m'a servi de l'eau dans la gueule d'un crocodile. Je sais le mort pour mieux sauter, tout comme le Touti qui par une mort (simulée) recouvra sa liberté. Je me suis détaché du service des grands, j'ai dénoué ma ceinture et j'ai fermé ma bouche. Je suis au chapitre des privations, et j'ai bissé le verset de la parole. Comme Marie exaspérée par les reproches des siens, j'ai dit : je ne parlerai à personne durant tout ce jour 1. Craignant pour ma tête, j'ai fermé la porte de ma langue, mais j'ai ouvert celle de mon cœur. J'ai tranché ma langue par le glaive de l'isolement; mais aussi cette langue qui témoignait en faveur de l'unité de Dieu, est devenue un glaive. Chemakha paraît étroite pour mon cœur, c'est un four (ardent) dans ce pays ouvert2. C'est bien si la langue ressemble au glaive, si elle fait des actes virils sans proférer de paroles. Ma résidence est une vraie prison; chacun de mes cheveux se dresse

- ¹ Citation d'un passage du verset 27 du chap. xix du Coran.
- ² J'ai placé ce distique à l'endroit que lui assignent tous les manuscrits où je l'ai trouvé, mais il me semble qu'il devrait suivre les mots « et le Chirwan est ma cage de fer. »
- 3 J'ai reproduit le mot مَردى, car je l'ai trouvé dans tous les ma nuscrits que j'ai pu consulter, je l'ai traduit par «acte de virilité;» mais il me semble toutefois qu'il faut le remplacer par «مُرد et traduire le distique où il se trouve par : «C'est bien si la langue res-

vers Dieu. Aucun des voyageurs de ce monde ne peut me visiter; on empêche même le vent de pénétrer jusqu'à moi. Si je fais un pas, n'importe dans quelle direction, ou si mon poumon laisse échapper un soupir, un calomniateur le relève et le rapporte travesti à l'oreille du Chah.

NOUVELLES ET MÉLANGES.

SOCIÉTÉ ASIATIQUE.

PROCÈS-VERBAL DE LA SÉANCE DU 10 FÉVRIER 1865.

La séance est ouverte par M. Pauthier, en l'absence du président.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu; la rédaction en est adoptée.

Sont proposés et élus membres de la Société;

MM. Kossowitch, professeur de sanscrit et de zend à l'Université de Saint-Pétersbourg;

Mouchlinski, professeur d'arabe à l'Université de Saint-Pétersbourg;

A. DE CAIX DE SAINT-AMOUR, à Paris.

Il est donné lecture d'une lettre de M. Reinaud, qui an-

semble au glaive, si elle fait la morte et si elle ne prosère pas de paroles.» Car il serait assez dissicile de comprendre comment la langue pourrait accomplir des actes virils sans prosérer de paroles. nonce que l'état de sa santé l'empêchera d'assister à la séance.

On lit une lettre de M. Duruy, ministre de l'instruction publique, qui annonce à la Société qu'il vient de renouveler la souscription de son département au Journal asiatique. Des remercîments seront adressés à M. le Ministre.

- M. Lancereau lit un extrait de sa traduction du Pantchatantra.
- M. Oppert lit une lettre adressée au général Rawlinson sur les inscriptions araméennes qui se trouvent sur quelques briques de Babylone.

OUVRAGES OFFERTS À LA SOCIÉTÉ.

Par l'éditeur. Monumenta sacra et profana, opera Collegui doctorum bibliothecæ Ambrosianæ, edidit A. M. Ceriani, vol. II, cah. 1 et 2; vol. III, cah. 1. Milan, 1863-1864, in-4°.

Par l'auteur. Clave harmonica. Demonstracion de la unidad de órigen de los idiomas, por H. Mossi de Cambiano. Deuxième édition. Madrid, 1864, in 8°.

Par le Gouvernement. Tableau des établissements français dans l'Algérie en 1863. Paris, 1864, in-4°.

Par l'auteur. Lettre à M. Oppent sur quelques particularités des inscriptions cunéiformes anciennes, par M. De Rosny, in-8°. (Extrait des Annales de philosophie chrétienne.)

Par l'auteur. Annuaire philosophique, par L. A. MARTIN, t. II, cal. 1 et 2. Paris, 1865, in-8°.

Par l'auteur. Discours prononcé aux funérailles de M. l'abbé Flottes, par A. Germain. Montpellier, 1864, in-8°.

Par l'auteur. Ouverture du cours de philologie comparée des langues indo-curopéennes, par M. Jules Opper. Paris, 1864, in-8°.

PROCÈS-VERBAL DE LA SÉANCE DU 10 MARS 1865.

La séance est ouverte à huit heures par M. Reinaud, président.

Il est donné lecture du procès-verbal de la dernière séance ; la rédaction en est adoptée.

Est nommé membre de la Société, M. George GROTE, à Londres.

Le secrétaire fait un rapport sur une demande de l'Institut royal de l'Inde néerlandaise, que l'échange des publications des deux Soctétés soit rétabli. Le secrétaire propose d'envoyer à l'Institut dorénavant le Journal asiatique.

M. Oppert continue la communication qu'il a commencée la dernière fois sur les transcriptions araméennes ou phéniciennes qui accompagnent certaines inscriptions cunéiformes assyriennes, découvertes par le général Rawlinson, et qui servent de contrôle et de confirmation à la lecture de l'écriture cunéiforme.

Il expose ensuite des considérations sur la grande inscription de Sardanapale III, trouvée à Nimroud, et dont luimême a publié la traduction dans son ouvrage sur l'Expédition en Mésopotamie. Dans cette inscription, le roi rappelle des stèles qu'il a fait graver près des sources du Tigre, stèles qui, sur ces indications, ont été retrouvées par M. Jones Taylor, et qui prouvent de même l'exactitude de la lecture des inscriptions antérieurement déchiffrées.

OUVRAGES OFFERTS À LA SOCIÉTÉ.

Par l'auteur. Un chapitre de l'histoire de l'Inde musulmane, ou Chronique de Scher Schah, traduit de l'hindoustani par M. Garcin de Tassy. Paris, 1865, in-8°. (Extrait de la Revue de l'Orient, 164 pages.)

Par la Société. Actes de la Société ethnographique, n° 7. Paris, 1864, in-8°. Par la Société. Proceedings of the Royal geographical Society, vol. IX, n° 1. Londres, 1865.

Par l'auteur. Du signe interrogatif des divers peuples et des fausses idées de l'Europe sur les hiéroglyphes, dissertation par le chevalier de Paravey. Lyon, 1865, in-8° (24 pages).

Par la Société. Bulletin de la Société de géographie. Décembre 1864. Paris, in-8°.

Travels in Central Asia, by Arminius Vambery. Londres, 1864, in-8° (443 pages, beaucoup de planches et une carte).

REISE IN MITTELASIEN von Hermann VAMBERY. Leipzig, chcz. Brockhaus, 1865, in-8°.

M. Vambery, Hongrois de naissance et membre de l'Académie de Pesth, avait passé bien des années à Constantinople, se livrant à des études de langue et de littérature, lorsque l'Académie à laquelle il appartient le chargea d'un voyage dans l'Asie centrale, dont le but principal devait être l'éclaircissement des origines de la langue hongroise, par l'étude de dialectes congénères, soit finnois, soit tartares. M. Vambery, fort de sa connaissance intime de la langue turque et des coutumes musulmanes, se décida à voyager sous un déguisement oriental, seul moyen d'aller à Khiva et à Bokhara, quand on n'est pas envoyé russe et protégé par une escorte militaire, mais moyen dangereux au plus haut degré, parce que le plus léger soupçon de son origine véritable créait un péril, et la découverte de sa nationalité entraînait inévitablement sa mort. Il se rendit à Téhéran, où il s'établit chez l'ambassadeur turc, qu'il avait connu à Constantinople. Il trouva bientôt que son premier dessein d'aller à Bokhara par Hérat était devenu inexécutable par suite de la guerre qui avait éclaté entre la Perse et l'Afghanistan, et il conçut un nouveau plan, qui devait le conduire droit à son but, mais avec un surcroît de dangers et de fatigues. L'ambassade de Turquie à Téhéran est le rendez-vous naturel

des pèlerins sunnites des pays turcomans qui doivent traverser la Perse pour aller à la Mecque et en revenir. Mal vus et persécutés pendant tout leur séjour dans la Perse schiite, ils ne trouvent de secours et de protection qu'à l'ambassade turque, qui, en conséquence, est toujours entourée de compagnies de pèlerins turcomans, auxquels M. Vambery était en position de rendre des services. Il conçut donc l'idée de se joindre à une de ces sociétés de derviches revenant de la Mecque, et de se faire conduire par eux à Bokhara et à Samarkand, sous le prétexte d'un vœu qu'il aurait fait de visiter le tombeau d'un célèbre saint. Il se fit affilier à une compagnie de vingt-trois hadjis, dont une grande partie étaient originaires des provinces musulmanes sujettes de la Chine. Ils étaient tous très-sales, ignorants, fanatiques et plus ou moins misérables, ne possédant en partie que leur bâton de voyage et leur caractère de derviche et de hadji, qui leur donnait le droit à des aumônes. M. Vambery fut alors initié à leur manière de vivre, se réduisit à l'équipement le plus simple, n'emporta qu'une très-faible somme d'argent, et se mit en route avec eux par le Mazenderan et le désert de Khiva, où il faillit périr de soif et de faim, et de là à Bokhara et à Samarkand, d'où il les laissa partir seuls pour le Turkestan chinois, parce que ses ressources suffisaient à peine pour son retour, qu'il fit par la route méridionale de Hérat. Il m'est impossible de donner dans cette note une analyse, si succincte qu'elle soit, de son ouvrage; il faut lire son livre pour voir quelle résolution il fallait pour l'entreprendre, quelle présence d'esprit continuelle pour ne pas se trahir par un mot, un regard, une curiosité quelconque, l'omission d'une cérémonie ou d'une habitude de derviche. Encore le récit de l'auteur n'en donne-t-il qu'une idée imparfaite; car M. Vambery est un voyageur singulièrement modeste, qui ne raconte de ses aventures que ce qui est indispensable à son histoire, et l'impression que donne son ouvrage est qu'il ne raconte pas tout ce qui lui arrive, de peur d'être soupçonné d'exagération

Le voyage n'occupe que la moitié du volume; la seconde moitié consiste dans un résumé des observations de l'auteur sur l'état des pays turcomans, leur population, leurs produits, et leurs rapports politiques entre eux et avec les pays voisins. Les circonstances n'étaient pas favorables à des recherches historiques ou archéologiques; mais M. Vambery a rapporté une quarantaine de manuscrits, dont il nous donnera probablement le contenu sous une forme quelconque: lui-même pense que les résultats philologiques qu'il a obtenus sont le produit principal de ses voyages, et le premier ouvrage qu'il publiera sur ces sujets sera un Dictionnaire turc oriental, qu'il prépare dans ce moment. Ce qui peut sembler singulier à ceux qui lisent le récit des misères, des fatigues et des dangers qu'il a supportés, c'est qu'il paraisse désireux de recommencer ses voyages; mais l'attrait qu'exerce la liberté dont on jouit en Orient dans la vie ordinaire est irrésistible, et cela devrait donner à réfléchir aux admirateurs exclusifs de nos institutions européennes. — J. M.

On trouve dans l'ouvrage de M. Helmholtz, intitulé: Die Lehre von den Tonempfindungen (2° édition. Brunswick, 1865, in-8°), pages 433-437, une nouvelle explication de l'échelle musicale des Perses, telle qu'elle paraît s'être formée sous les Sassanides. Je suis beaucoup trop peu musicien et mathématicien pour prendre sur moi d'exposer l'idée de l'auteur; mais il est peut-être bon d'indiquer aux savants qui s'occupent de l'histoire de la musique en Orient un passage qui pourrait aisément leur échapper, et je me contente d'appeler leur attention sur ce paragraphe de l'ouvrage de M. Helmholtz. — J. M.

JOURNAL ASIATIQUE.

MAI-JUIN 1865.

PANTCHÂDHYÂYÎ

OU

LES CINQ CHAPITRES SUR LES AMOURS DE CRICHNA

* AVEC LES GOPÎS.

EXTRAIT DU BHÂGAVATA-PURÂNA,

LIV. X, CHAP. XXIX-XXXIII,

PAR M. HAUVETTE-BESNAULT.

Sil n'est guère de Parâna aussi populaire chez les Hindous que le Bhâgavata, ainsi que l'attestent le grand nombre des manuscrits et plusieurs éditions indigènes, dans ce Parâna lui-même il n'est pas de livre plus célèbre que le dixième, où est racontée l'histoire de Crichna, la dernière et la plus complète des incarnations de Vichnu. Le fait est constaté par les traductions ou imitations qui en ont été faites, à différentes époques, et presque de nos jours encore, dans les divers dialectes de l'Inde. Il suffit de citer le Dasam Askand, traduit en français par M. Th. Pavie; le Prem Sagar, dont M. Eastwick a donné la traduction en anglais, et une imitation en langue

¹ Polier, Mythologie des Indous, ch. v et v1, t. Ier.

persane sur laquelle a été faite la traduction, également en anglais, publiée par Maurice dans le tome second de son *History of Hindoostan*.

La doctrine du salut par la dévotion, enseignée dans ce livre, en explique la popularité. Dans un fragment du Padma Parâna, le Bhâgavata Mâhâtmya, qu'on trouve à la suite de quelques exemplaires du Bhâgavata Parâna, publié à Bombay en 1860, il est dit, au chapitre IV, qu'un brahmane nommé Atmadéva se retira dans la forêt, d'après les conseils de son fils Gokarna, et qu'il obtint Crichna par la lecture de ce dixième livre: क्राणमाप नियतं दशमस्य पाठान्

Les cinq chapitres dont je donne ici le texte et la traduction forment un épisode désigné dans l'Inde sous le nom de पञ्चाध्यायी, ou les cing lectures: ils sont consacrés au récit des amours de Crichna avec les Gopis, littéralement les vachères. Les principaux traits de cette légende vivent encore dans la mémoire du peuple et dans les cérémonies du culte: nos contemporains ont vu des processions où figurait, porté sur un char, Crichna entouré de ses sidèles Gopis 1. C'est un sujet où semblent s'être complu l'imagination voluptueuse et la piété facile des poëtes hindous. On sait que le Gîta Govinda v tient de très-près. L'Anthologie d'Hæberlin comprend, en outre, six ou sept autres petits poëmes, qui tous ont trait aussi à la même légende. Deux sont, quant à la forme, des imitations du Méghadûta et traitent

¹ Voyages dans l'Inde, par le prince Soltykoff, p. 414.

du message d'Uddhava, rapporté dans le Bhâgavata liv. X, ch. xLVI et xLVII; ils ont pour titre Uddhavasandéca et Uddhavadúta. Deux autres, le Hamsadúta et le Padánkadúta, ont rapport, l'un indirectement, l'autre directement, aux faits racontés dans la seconde partie de notre chap. xxx. Le Vṛindâvanaçataka et le Vrindavanayamaka célèbrent la forêt témoin des jeux de Crichna. Enfin le Vrajavilása, où Râdhâ est nommée, est l'œuvre de Crîdharasvâmin; on se rappelle que c'est le nom du scholiaste de la Bhagavadgîtâ, du Bhâgavata et de trois des cinq livres du Vaichnava, le Ier, le IIe et le Ve (Wilson, préf. du V. P. p. LXXIV). La Bibliothèque impériale possède en manuscrit, outre le Hamsadûta, un drame en dix actes, par Rûpagosvâmin, le Lalitamâdhava, qui roule sur les amours de Crichna et de Râdhâ. (Catalogue man. de M. Munck.)

On ne s'étonnera pas du grand nombre de ces compositions, si l'on songe que les Gopis sont devenues, dans la tradition hindoue, comme le type et le modèle du salut par la dévotion et par la foi. Il est dit, au livre VII, ch. 1, st. 30 du Bhâgavata, que les Gopis ont été sauvées par l'amour, nuz: anhia. Le rédacteur du Prem-Sagar 1 semble s'être inspiré de ce passage dans les réflexions qu'il met dans la bouche de Çuka sur les moyens d'arriver à la délivrance. Le Bhâgavata Mâhâtmya, déjà cité, est plus explicite encore : il n'hésite pas à déclarer

P. 56 et 57 de la trad. (Cf. ci-dessous, ch. xxix, st. 13 et suiv.)

inutiles et de nul effet, à l'égard du salut, les mortifications, les Védas, la science et les œuvres; c'est la dévotion qui fait obtenir Hari, ainsi que le prouve l'histoire des Gopîs, II, 18:

न तपोभिर्न वेदेश्च न ज्ञानेनापि कर्मणा। हरिहिं साध्यते भक्त्या प्रमाणं तत्र गोप्यः॥

Plus bas, II, 56 et 57, opposant le bonheur du ciel des dévas, svarga, à celui du Vaikuntha, ou demeure de Vichnu: « Beaucoup de chemins, dit-il, mênent au premier, un seul mêne au second, et c'est celui que les Gopîs ont suivi.»

ऋषिभिर्बक्वो लोके पन्थानः प्रकठीकताः। श्रमसाध्याश्च ते सर्वे प्रायः स्वर्गफलप्रदाः॥ वैकुण्ठसाधकः पन्थाः स तु गोपीषु वर्तते। तस्योपदेशा प्रषः प्रायोभाग्येन न लक्ष्यते॥

Si la popularité de cette légende ne faisse aucun doute, on n'en peut dire autant de son antiquité. Je ne connais dans le Mahábhárata qu'une allusion rapide à l'histoire des Gopîs; elle se trouve dans l'invocation de Drâupadî à Crichṇa, Gopîjanapriya (II, 2291). Les développements commencent avec le Harivamça et se continuent dans les Purâṇas. Elle est comme en germe dans le premier; elle prend dans quelques-uns des Purâṇas des développements qui constatent et expliquent la faveur dont elle jouissait.

Le Harivamça y consacre une vingtaine de stances 1, le Vaichnava plus du double, et le Bhâgavata cinq chapitres. Le récit du Harivamça, tout bref qu'il est, en contient déjà les traits essentiels. On y voit Crichna se livrer au plaisir avec les Gopîs dans des circonstances identiques à celles qui sont décrites dans nos deux Purânas, et plus d'une fois la même idée y est exprimée dans les mêmes termes 2, soit que ce récit ait servi comme de canevas à ceux qui ont suivi, soit que la tradition eût dès lors consacré les mêmes locutions à l'énoncé des mêmes faits. Ici, comme dans les Purânas, l'amour des Gopis pour Crichna leur fait braver tous les obstacles 3; elles se rangent, pour danser, deux à deux sur une même ligne, c'est-à-dire, suivant la glose citée par Wilson 4, elles forment un cercle dans lequel Crichna figure auprès de chaque Gopi; elles célèbrent ses louanges, imitent ses actions, l'accompagnent dans ses promenades et dans ses jeux, et ne s'arrêtent que lorsqu'elles sont à bout de forces et ivres de plaisir.

Le Vichņu-Purāņa, ainsi que je viens de le dire, est plus développé; notre sujet y comprend près de

¹ P. 584 de l'édition de Calcutta, 1839.

² Krisnas tu yauvanam dristvá nici candramaso navam | Çáradim ca nicám ramyám manac cakre ratim prati ||

ci. ci-dessous, p. 378, note 1, les st. 14 et 15 du V. P. et, dans le texte du Bhágavata, la stance 1 re du ch. xxix.

³ Ta varyamanah pitribhir bhratribhir matribhis tatha | Krisnam gopangana tatrau mrigayante ratipriyah || cf. ci dessous, p. 381 en note, la stance 58 du V. P. et, dans notre texte, XXIX, 8.

⁴ P. 534 de sa trad. du V. P. note.

cinquante çlokas, plus des trois quarts du chap. xm, liv. V. Comme le texte de ce Purâna attend encore un éditeur, j'ai cru devoir donner, au moins en note et en caractères romains, ce passage tout entier. Je l'ai transcrit sur le manuscrit bengali de la

```
<sup>1</sup> Krisnas tu vimalam vyoma çaraccandrasya candrikâm |
tatha kumudinim phullam amoditadigantaram | 14 |
vanarājim tathā kûjadbhringamālāmanoramām |
vilokya saha gopîbhir manaç cakre ratim prati | 15 |
saha râmena madhuram atîva vanitâpriyam
jagau kalapadam çaurir nânâtantrikritavratam * 📙 16 🎚
ramyagîtadhvanim çrutvâ santyajyâvasathâms tadâ
âjagmus tvaritâ gopyo yatrâste madhusûdanah | 17 ||
çanailı çanair jagau gopî kâcit tasya layânugam b
dattâvadhânâ kâcic ca tam eva manasâsmarat | 18 |
kâcit krisneti krisneti proktvâ° lajjâm upâyayau |
yayau ca kâcit premândhâ tatpârçvam avilajjitâ d | 19 |
kâcid âyasathasyântalı sthitâ dristvâ vahir gurum"
tanmayatyena govindam dadhyau militalocana | 20 |
taccintâvipulâhlâdaxînapunyacayâ tadâ |
tadaprâptimahâduhkhavilînâçeşapâtakâ | 21 |
cintayantî jagatsûtim parabrahmasvarûpinam
nirucchvâsatayâ muktim gatânyâ gopakanyakâ | 22 |
gopîparivrito râtrim çaraccandramanoramâm |
mânayâmâsa govindo râsârambharasotsukah | 23 ||
gopyaç ca vrindaçah krisnaceştâsv âyattamûrtayah [
anyadeçam gate krisne cerur vrindâvanântaram | 24 |
krisno s ham etallalitam vrajamy alokyatam gatih |
anya bravîti krisnasya samagîtir niçamyatam | 25 |
dusta kâliya tisthâtra krisno 5 ham iti câparâ
```

^{* 16} d. Nanatantribbih kritam vratam svaraniyatir yasmin, sch.

¹⁸ b. layánugi.

¹⁹ b. Proktá.

^{1 19} d. Atilajjitá.

^{&#}x27; 20 b. Çvaçurâdin, sch.

^{1 24} b. Krisnacestásv áyattás tadanukárinyo murtayo yásám táh, sch.

^{· 25.} d. Mama giº.

Bibliothèque impériale portant le n° 12, ſ° 252 b et suiv. C'est le seul qu'il y ait à Paris. M. Monier William a bien voulu comparer avec plusieurs manuscrits, et à l'occasion compléter la copie que je lui ai envoyée; il y a ajouté quelques variantes et quelques

```
bâhum âsphotya krisuasya lîlâsarvasyam âdade | 26 |
anyâ bravîti bho gopâ nihçankaih sthîyatâm iha |
alam vristibhayenatra dhrito govardhano maya | 27 |
dhenuko s yam mayâ xipto vicarantu yathecchayâ |
gâvo bravîti caivânya krisnalîlânukârinî | 28 |
evam nanaprakarasu krisnacestasu tas tada |
gopyo vyagrah samam cerû ramyam vrindavanam vanam | 29 |
vilokyaikâ bhuvam prâha gopîr gopavarâiganâ
pulakâcitasarvângî vikâsinayanotpalâ | 30 ||
dhvajavajrankuçanka . . . . * âli paçyata |
padâny etâni krişnasya lîlalankritagâminah | 31 |
kâpi tena samam yâtâ kritapunyâ madâlasâ
padâni tasyâç caitâni ghanâny alpatanûni ca | 32 |
puspâvacayam atroccaiç cakre dâmodaro dhruvam |
yenâgrâkrântimâtrâni padâny atra mahâtmanah | 33 |
atropaviçya så tena kâpi pușpair alaukritâ |
anyajanmani sarvâtmâ vișnur atyarcito b yayâ | 34 ||
puspabandhanasammanahritamanam apasya tam
nandagopasuto yâto mârgenânena paçyata | 35 |
anuyâte samarthânyâ nitambabharamantharâ
yâ gantavye drutam yâti nimnapâdâgrasamsthitih || 36 ||
hastanyastâgrahasteyam tena yâti yathâsakhi
anâyattapadanyâsâ laxyate padapaddhatih | 37 ||
hastasamsparçamâtrena dhûrtenaişâ vimânitâ
nairâçyam mandagâminyâ nivrittam laxyate padam | 38 |
nûnam uktâ tvarâmîti punar esyâmi te 5 ntikam
tena krisnena yenaisa tvarita padapaddhatih | 39 |
pravisto gahanam krisnah padam atra na laxyate |
```

³¹ ab. Il y a, dans cet hemistiche, quatre syllabes que je u a pu dechiffrer. — Ali sakhi bahuvacanårthe caikavacanam, sch.

 ³⁴ d. Abhyarcito.
 35 b. *Kritamålâm.

gloses qu'on trouvera en note. On peut voir le passage correspondant dans la traduction de M. Wilson, pag. 531 et suivantes. Je ne veux relever ici que les éléments nouveaux, par rapport au récit du Harivamça. Outre la doctrine du salut par la dévo-

```
nivartadhvam çaçânkasya naitaddîdhitigocare | 40 |
nivrittâs tâs tato gopyo nirâçâh krisnadarçane |
yamunâtîram âgamya jagus taccaritam tadâ | 41 |
tato dadriçur âyântam vikâsimukhapankajâh."
gopyas trailokyagoptáram krisnam aklistacestitam | 42 |
kâcid âlokya govindam âyântam atiharsitâ |
krisna krisneti krisneti praha nanyad udirayat | 43 |
kâcid bhrûbhanguram kritvâ lalâtaphalakam harim
vilokya netrabhringabhyam papau tanmukhapankajam | 44 ||
kâcid âlokya govindam nimîlitavilocanâ |
tasyaiva rûpam dhyâyantî yogarûdheva câbabhau | 45 ||
tatah kâçcit priyâlâpaih kâçcid bhrûbhangavîxitaih
ninye 5 nunayam anyâç ca karasparçena mâdhayah | 46 ||
tâbhih prasannacittâbhir gopîbhih saha sâdaram |
rarâma râsagosthîbhir udâracarito harih | 47 |
râsamandalabandho 5 pi krispapârçvam anujjhatâ |
gopîjanena naivâbhûd ekasthânasthirâtmanâ | 48 ||
haste pragrihya caikaikâm gopikâm rasamandalîm
cakâra tatkarasparçanimîlitadriçam harih | 49 ||
tatah pravavrite rasac caladvalayanisvanah |
anuyâtaçaratkâvyageyagîtir anukramât | 50 |
krisnah çaraccandramasam kaumudîkumudâkaram |
jagau gopîjanas tv ekam krisnanâma punah punah | 51 |
parivartaçramenaikà caladvalayalâpinî
dadau bâhulatâm skandhe gopî madhunighâtinah | 52 |
kâcit pravilasadbâhuh parirabhya cucumba tam |
gopî gîtastutivyâjanipunâ madhusûdanam | 53 |
gopîkapolasamçleşam abhipadya harer bhujau |
pulakodgamasasyâya svedâmbughanatâm gatau b | 54 ||
```

⁴² b. Pañkajam.

⁵⁴ b. Patya; — cd. Pulakodyama eva sasyam tadartham svedarupasya ambuno ghanatam meghabhavam qatau, sch.

tion ¹, on y remarquera tout d'abord le nom du râsa ², la disparition, ici non motivée, de Crichna ³, tout le passage relatif à son amante préférée ⁴, le désespoir des Gopîs en l'absence de Crichna ⁵, et leur joie à son retour au milieu d'elles ⁶, qui est suivi de danses et de chants.

Nous avons là, non pas seulement le fond, mais la plupart des détails que nous retrouverons dans les cinq chapitres du *Bhâgavata*. A part le bain dans la Yamunâ et la promenade dans le bois voisin ⁷,

```
råsageyam jagau kṛiṣṇo yâvat târataradhvaniḥ | sâdhu kṛiṣṇeti tâvat tâ dviguṇam jaguḥ | 55 || gate s nugamanam cakrur valane sammukham yayuḥ | pratilomânulomena bhejur gopânganâ harim || 56 || sa tathâ saha gopîhhî rarâma madhusûdanaḥ | yathâbdakoṭipratimaḥ xaṇas tena vinābhavat || 57 || tâ vâryamaṇâḥ patibhiḥ pitribhir bhrātribhis tathâ | kṛiṣṇam gopânganâ râtrau ramayanti ratipriyāḥ || 58 || so s pi kaiçorakavayo mānayan madhusûdanaḥ | reme tābhir ameyātmā xapāsu xapitâhitaḥ b || 59 || tadbhartṛiṣu tathâ tâsu sarvabhûteṣu ceçvaraḥ | âtmasvarûparûpo s sau vyāpî° vâyur iva sthitaḥ || 60 ||
```

|| iti çrîvişnupurâne pańcame s m̃çe trayodaço s dhyayah ||

¹ St. 21 et 22, reproduites littéralement avec inversion des hémistiches de la st. 21, dans le Kâvyaprakâça, p. 38, Calcutta, 1829, et dans le Sâhityadarpaṇa, p. 109, Calcutta, 1851.

```
St. 23.
```

St. 24.

St. 32-40.

St. 41-45.

St. 46, 47 et suiv.

⁷ Cf. ci-dessous, ch. xxxIII, st. 23-25.

^{* 56} b. Valane ávrittau, sch.

b 59 d. Xayitahitah; la glose dit: xapanahitah.

⁶⁰ d. Vyápya.

que le scholiaste considère comme faisant partie du râsa 1; si l'on excepte encore dans le même chapitre les stances 3-4 et 20, qui ne laissent pas de doute sur la persuasion où étaient les Gopîs que chacune d'elles possédait Crichna à l'exclusion de ses compagnes, ce que le Bhàgavata ajoute au Vaichnava est purement explicatif ou accessoire. Telles sont, au commencement du chapitre xxix 2 et à la fin du chapitre xxxiii3, les discussions entre le narrateur Çuka et le roi Parîkchit; les moralités adressées par Crichna aux Gopîs et leur réponse, au chapitre xxii 4; la prière des Gopîs qui remplit tout le chapitre xxxii, et le dialogue entre les Gopîs et Crichna à la fin du chapitre xxxii 5.

L'intention religieuse qui ressort de ces divers passages et des comparaisons mystiques semées à profusion dans tout ce morceau, est peut-être encore plus accusée dans le Dasam Askand, qui semble être surtout un livre d'édification et de piété, où les faits n'ont guère qu'une valeur accessoire et sont presque toujours précédés ou suivis de réflexions et de prières.

Le Prem Sagar, malgré les développements de sa

¹ Sthalajalakride darçite vanakridam darçayati.... rûsakridam nigamayati.

² St. 12-16.

³ St. 27 et suiv. Ce dernier passage a été inséré et traduit, ainsi que le commentaire, par M. John Muir, dans la quatrième partie de ses Sanscrit Texts, p. 42 et suiv.

⁴ St. 18-41.

⁵ St. 16 et suiv.

rédaction, qu'on dirait puisés quelquefois dans la glose du Bhâgavata¹, n'ajoute aucun trait nouveau au récit de nos deux Purânas.

Je ferai remarquer cependant que Râdhâ y est nommée, dans la prose seulement, il est vrai, à ne considérer que la Pantchâdhyâyî; mais plus bas, elle l'est aussi dans les vers, d'une rédaction beaucoup plus ancienne, à en juger par la langue, qui ont été fondus dans la prose lors de la composition de cet ouvrage au commencement du siècle; je veux parler du chapitre LXVI, répondant au chapitre LXV du Bhâgavata, où est racontée la visite faite par Râma aux habitants du parc sur l'ordre de Crichna. On sait que W. Jones avait cru lire ce nom dans le Bhâgavata. C'était une erreur; elle s'explique facilement, si on suppose que W. Jones n'avait fait de notre chapitre xxx qu'une lecture rapide. Mais si le nom de l'héroïne n'y est pas, sa personne y est; et le culte rendu par elle à Crichna est exprimé par un participe ou un verbe formé de la même racine que son nom, ârâdhitali, ou, suivant une autre leçon,

¹ Cela ne doit s'entendre que de la partie rédigée en prose; voyez entre autres, dans la traduction au bas-de la page 63, le passage répondant à la stance 20 de notre chapître xxxII. L'auteur exprime dans le texte le jeu muet des Gopîs qui se regardent en souriant, persuadées que Crichna va se condamner par ses propres paroles; c'est ce que dit Çrîdharasvâmin : Atra caramakoţigatam âtmânam matvâ axisankocaiḥ parasparam gūdhasmitamukhts tâ dristvâha. Voyez encore quelques lignes plus haut, répondant à notre stance 17, Crichna y parle comme le commentaire : gomahisyâdibhajanavat; et les passages répondant aux stances 10, 11 et 13 de notre ch. xxIX, p. 56 et 57.

arâdhi nah, de râdh. Cette rencontre, si elle est fortuite, est au moins étrange, et elle autorise les conjectures 1.

Les sectes religieuses étaient et sont encore nombreuses dans l'Inde, surtout parmi les Vichnuïtes (Wilson, Religious sects of the Hindoos, dans les Asiatic Researches, t. XVI); et elles sont loin d'admettre toutes le culte de Râdhâ. Rien d'étonnant, dès lors, que son nom ait été passé sous silence dans quelques Purànas. Cette omission 'est établie pour le Bhágavata, sous la réserve qui vient d'être indiquée, et pour le Vaichnava par le texte que j'ai donné ci-dessus (p. 378, en note). M. Burnouf l'admet aussi (p. cvi, préface du premier volume) pour l'Agnéya, d'après le témoignage de Wilson. Mais la conclusion qu'il en tire paraît peu conforme aux textes. Si les rédacteurs de ces Purânas n'ont pas nommé Râdhâ, ce n'est pas assurément qu'ils ignorassent le rôle qu'elle joue dans l'histoire de Crichna, puisqu'ils y ont consacré, l'un neuf stances, l'autre dix-sept ou dix-huit. On pourrait en inférer tout au plus qu'elle n'avait pas encore de nom. Y aurait-il témérité à admettre, au moins provisoirement, que ce nom a été omis dans un intérêt de secte? On serait ainsi amené à des conséquences tout autres que celles pour lesquelles penchait M. Burnouf. Car si, tout hostiles qu'ils peuvent être au culte de Râdhâ, deux de ces Purânas s'étendent sur ses amours avec Crichna et

¹ Est-il besoin de prévenir le lecteur que notre Rådhå n'a rien de commun avec la mère supposée de Karpa?

lui donnent un rang à part entre les Gopîs, on est autorisé à penser que la croyance populaire unissait intimement les deux personnages lors de la rédaction de ces livres, et qu'il était impossible à un écrivain de parler de l'un sans indiquer les rapports que la tradition lui attribuait avec l'autre. Par cela même, on ne pourrait plus, sur l'omission de ce nom, fonder un argument en faveur de l'antériorité du Bhâgavata, relativement à ceux des Purânas où il est fait une mention expresse de Râdhâ. D'autre part, comme le Harivamça, qui donne tant de détails sur la vie de Crichna, est muet sur le compte de sa maîtresse, il n'y a pas de raison pour en faire remonter la légende plus haut que la composition de ce poëme; mais cela suffit peut-être, indépendamment des inductions qu'on peut tirer du style, pour accorder au Harivamça, jusqu'à plus ample informé, une antiquité plus grande qu'au Vichnu-Purâna, contrairement à l'opinion de Wilson. On a vu plus haut, en effet, que ce dernier ouvrage est cité dans le Kâvya Prakâça et le Sâhitya Darpana, compositions de date récente qui empruntent la plupart de leurs exemples à la poésie érotique et aux drames, tandis que le Harivamça est déjà nommé dans Albirouny (Reinaud, Mémoire sur l'Inde).

Quant à l'origine première et au sens de cette légende, il serait prématuré d'en tenter aujourd'hui l'explication. Holwell et après lui Maurice ont cru la trouver dans l'astronomie, et c'est bien là, selon toute apparence, qu'il faudra la chercher. Les Hindous, au moins dans les livres d'imagination et de piété qui nous sont connus, paraissent n'y avoir pas même pensé. Il suffit, pour s'en convaincre, de jeter un coup d'œil sur le commentaire de Çrîdharasvâmin¹. On y retrouve, exposées avec plus de rigueur et de précision, les idées mystiques qui dominent dans le Dasam Askand et dans le Prem Sagar. Mais si cette interprétation est intéressante, en tant qu'elle témoigne de la croyance générale et de l'état des esprits dans l'Inde à l'époque où elle fut adoptée, elle mènerait difficilement à un résultat scientifique.

- M. Burnouf a décrit, dans la préface de son premier volume et dans celle du second, les divers textes manuscrits et imprimés qu'il a eus à sa disposition
- ¹ En tête de chaque chapitre, le scholiaste a placé dans la glose, tantôt un, tantôt deux distiques qui en résument le contenu. Au chapitre xxix nous en avons deux, suivis d'une courte discussion en guise de préambule. Voici ce passage avec la traduction:

ûnatrimçe tu râsârtham uktipratyuktayo barelı | gopîbbî râsasamrambhe tasya cântardhikantukam || 1 || brahmâdijayasamrûdbamûdhakandarpadarpahâ | jayati çrîpatir gopîrâsamandalamandanah || 2 ||

nanu viparîtam idam paradâravinode na kandarpavijetritvapratîteh | maivam | yogamûyûm urûçritah | ûtmûrûmo'py arîramat | sûxûn manmathamanmathah | ûtmany avaruddhasaurata ity âdisu svâtantryâbhidhânât | tasmâd râsakrîdâvidambanam kâmavijayakhyâpanâyety eva tattvam | kimca çrimgârakathâpadeçena viçesato nirvittipareyam pamcâdhyâyîti vyaktikarisyâmah.

«Au chapitre vingt-neuf, discours et réponse entre Hari et les Gopis, et sa disparition surprenante au milieu des transports du rasa, 1.

«Gloire à l'époux de Çrî qui abat l'orgueil de l'Amour aveuglé et exalté par sa victoire sur Brahmâ, et qui fait l'ornement du cercle formé par les Gopis dans le râsa. 2.

pour la publication et pour la traduction des neuf premiers livres. Le dixième manque dans le manuscrit dévanagari portant le n° 1. Parmi les autres, je n'ai pu consulter que le manuscrit dévanagari provenant du fonds Burnouf, l'édition de Bombay de 1839, appartenant l'un et l'autre à la Bibliothèque impériale, et l'édition bengalie appartenant à la Société asiatique de Paris. Je dois à l'obligeance de M. le Bibliothécaire de l'Institut d'avoir pu collationner ces divers textes sur un exemplaire de la nouvelle édition de Bombay encore en feuilles. Il sussir de dire quelques mots de cette dernière. Elle se rattache, comme l'édition de 1839, à la classe des manuscrits dévanagaris (Burnouf, présace du premier volume, p. clxiii); mais elle n'en est pas la

u Mais, dira-t-on, il y a la contradiction: car, puisqu'il se livre au plaisir avec les femmes des autres, il ne peut pas être considéré comme vainqueur de l'amour. — Erreur; car des passages suivants, entre autres: recourant à l'illusion de Yoga; bien qu'il trouve son bonheur en lui-même, il goûta le bonheur, xxix, 1 et 42; lui qui trouble celui même qui trouble les cœurs, xxxx11, 2; lui qui renferme sa jouissance en lui-même, xxxx11, 26; il résulte expressément qu'il reste maître de lui-même. Par conséquent les jeux du râsa sont simulés et ont pour but de célébrer sa victoire sur l'amour; voilà la vérité; et, sous prétexte de récits d'amour, la délivrance est l'objet exprès de la Pantchâdhyâyî que nous allons expliquer.»

Le commentateur revient à plusieurs reprises sur la même idée. Je ne citerai que deux autres passages. Dans le premier, ch. xxxIII, st. 37, il dit que l'intention de Crichna est de s'attacher le cœur des hommes que les douceurs de l'amour séduisent et entraînent vers les objets sensibles, cringararasakristacetaso itivahirmukhân api svaparan kartum. Dans le second, même chapitre, st. 40: « L'auteur, dit-il, établit ici que, pour qui écoute le récit des jeux du râsa ou la victoire de Bhagavat sur l'amour, le fruit est de vaincre l'amour; » Bhagavatah kâmavijayarûparâsakridagraranâdeh kâmavijayar eva phalam âha.

reproduction pure et simple. Elle donne un cloka de plus (cf. xxx, 34, note) qui se retrouve, d'ailleurs, dans le manuscrit dévanagari; si elle répète plusieurs fautes qui s'étaient glissées dans l'édition précédente1, il en est d'autres aussi qu'elle corrige 2, et d'autres qui lui sont propres 3. A la classe des manuscrits bengalis appartient l'édition de la Société asiatique. Les variantes assez nombreuses qu'elle présente n'affectent pas le sens général. Ce sont parfois de simples différences d'orthographe; d'autres fois, des mots presque semblables pour le son comme pour le sens; presque partout, une conformité plus sévère à l'usage général dans la formation du féminin des participes présents de la première classe. Deux variantes seulement méritent une mention particulière; je veux parler de l'insertion au milieu du cloka 23, ch. xxx, d'un troisième hémistiche qui n'est donné par aucun autre texte; et du cloka 15, ch. xxx1, où on lit truti, pour le besoin de la mesure, ce semble, tandis que les autres textes lisent tratile en dépit du mètre, mais conformément à l'usage qui donne à ce nom le genre féminin. Ailleurs, l'édition bengalie ne se montre

¹ Má kridhvam pour má kridhvam, xxix, 20; vişayán tava pour visayáns tava, xxix, 30; abibhrat pour abibhran (= abibharuh), xxix, 40; tathá pour yathá, xxx, 27.

² Jagupsitam pour jagupsitam, xxix, 26; karásprista pour karasprista, xxx, 13; apidadhvam pour apidhadhvam, xxx, 22; karinah pour kariná, xxx, 27; tathá pour tayá, xxx, 40; svayamána pour smayamána, xxxii, 2.

Mâninah pour mâninyah, XXIX, 47; tvidgaṇḍa pour tvidgaṇḍa, XXXIII, 22; ailleurs, XXX, 39, l'omission de l'apostrophe présente un sens tout opposé, gopyo vidàratah pour gopyo s vidàratah.

pas plus scrupuleuse que les textes dévanagaris à l'égard de la versification, et elle lit comme eux : tatra ulûkhale, xxx, 23, et samstutya îsat, xxxii, 15¹. On peut voir d'autres exemples de cette irrégularité dans les Indische Sprüche de M. Böhtlingk, 910 et 1734. Le sandhi irrégulier *çriyaikavallabham*, xxix, 39, commun également à tous nos textes, pour *çriya* ou *çriyâ eka*°, est autorisé par plusieurs exemples de la poésie épique.

Dans les citations que je pourrai faire de ces différents textes, A désigne l'édition dévanagarie de 1839; B, l'édition bengalie; C, l'édition de 1860; D, le manuscrit dévanagari du fonds Burnouf. Les renvois au Bhâqavata-Parâna (édit. Burnouf, pour les neuf premiers livres; éd. de Bombay, 1839, pour les suivants) sont indiqués à l'aide de trois nombres ou de deux, sclon qu'ils se réfèrent à la stance ou au chapitre. Les lettres V. P. suivies d'un nombre, désignent une des stances du Vichnu-Purâna, livre V, chap. xiii, dont j'ai donné ci-dessus² tout ce qui se rapporte aux amours de Crichna avec les Gopîs. Pour la transcription en caractères romains, j'ai suivi, en général, celle de M. Weber, moins pour le que j'ai écrit s, comme il a été proposé dans ces temps derniers, par analogie avec la transcription des

¹ Voyez aussi xxx1, 3, où le 2º pada commence dans tous les textes par - v au lieu de vvv, à l'inverse du 1º pada de certains clokas.

² Voyez pages 378 et suivantes.

cérébrales. Cette remarque ne s'applique qu'aux textes cités dans les notes, y compris celles de l'introduction. La traduction et les observations générales qui l'accompagnent, ainsi que celles qui précèdent, pouvant être lues par des personnes étrangères à ces notations, j'ai cru devoir y conserver, pour les consonnes surtout, une transcription plus conforme à nos habitudes.

ग्रथ

श्रीभागवतपूराणे दशमस्त्रन्थे रासक्रीउावर्णनं नाम पञ्चाध्यायी॥

॥ गुक उवाच ॥

भगवानिष ता रात्रीः शर्दोत्फुल्लमिक्काः। वीक्ष्य रन्तुं मनश्रक्रे योगमायामुपाश्रितः॥१॥

> तयोदुरातः ककुभः करैर्मुखं प्राच्या विलिम्पद्मरूणेन शन्तमैः। स चर्षणीनामुदगाच्छुचो मृतन् प्रियः प्रियाया इव दीर्घदर्शनः॥२॥ दृष्ट्वा कुमुद्दन्तमखाउमाउलं रमाननाभं नवकुदुमारूणम्।

वनं च तत्कोमलगोभिर्ष्डितं जगो कलं वामरृशां स्त्रेष्ट्रस्य ॥ ३॥ निशम्य गीतं तद्मयुवर्धनं ब्रजस्त्रियः कृष्णगृहीतमानमाः। श्राजग्मुरन्योऽन्यमलित्ततोखमाः

स यत्र कान्तो जवलोलकुग्उलाः॥ ४॥ दुरुन्त्योऽभिययुः काम्चिद्दोरुं हित्वा समुत्सुकाः। पयोऽधित्रित्य संयावमनुद्दास्यापग् ययुः॥ ५॥ परिवेषयन्त्यस्तदित्वा पाययन्त्यः शिशृन्पयः।

षुश्रूषन्त्यः पतीन् काश्चिरश्चन्त्योऽपास्य भोजनम्॥६॥ लिम्पन्त्यः प्रमृजन्त्योऽन्या ग्रन्जन्त्यः काश्च लोचने। व्यत्यस्तवस्त्राभर्णाः काश्चित् कृष्णान्तिकं ययुः॥ ९॥ ता वार्यमाणाः पतिभिः पितृभिर्श्वातृबन्धुभिः। गोविन्यपद्धतास्मानो न न्यवर्तन्तं मोहिताः॥ ६॥

त्रन्तर्गृहगताः काश्चिद्रोप्योऽलब्धविनिर्गमाः। कृष्णं तद्भावनायुक्ता दृध्युमी लितलोचनाः॥९॥ दुःसङ्ग्रेष्ठविग्हतीव्रतापथुताशुभाः। ध्यानप्राप्राच्युताश्चेषनिर्वृत्या ज्ञीणमङ्गलाः॥ १०॥

तमेव परमात्मानं जार्बुद्धापि सङ्गताः। जङ्गुणमयं देहं सद्यः प्रचीणबन्धनाः॥ ११ ॥

॥ राजीवाच ॥

कृष्णं विदुः परं कान्तं न तु ब्रह्मतया मुने । गुणप्रवाहोपरमस्तासां गुणिधयां कथ्रम् ॥ १२ ॥

॥ श्व उवाच ॥

उक्तं पुरस्तोद्दत्ते चैद्यः सिद्धं यथा गतः।
दिषविष हृषीकेशं किमृताधोत्तजिप्रयाः॥ १३॥
नृणां निः श्रे वसार्थाय व्यक्तिर्भगवतो नृष ।
ग्रत्य्यस्याप्रमेयस्य निर्गुणस्य गुणात्मनः॥ १४॥
कामं क्रोधं भयं स्नेहमैक्यं सौद्धरमेव च।
नित्यं हरी विद्धतो यान्ति तन्मयतां हि ते॥ १५॥
न चैवं विस्मयः कार्यो भवता भगवत्यजे।
यागेश्वरेश्वरे कृष्णे यत रुतद्दिमुच्यते॥ १६॥
ता दृष्ट्वान्तिकमायाता भगवान् व्रज्ञयोषितः।
ग्रवद्दद्दतां ग्रेष्ठो वाचः पेशैर्विमोह्यन्॥ १९॥

॥ श्रीभगवान्वाच ॥

स्वागतं वो महाभागाः ग्रियं किं करवाणि वः। व्रजस्यानामयं किच्चद्भूतागमनकारणम् ॥ १६॥ रजन्येषा चोर्नूपा चोर्सत्त्वनिषेविता। प्रतियात व्रजं नेह् स्थेयं स्त्रीभिः सुमध्यमाः॥ १९॥ मातरः पितरः पुत्रा भ्रातरः पतयम्र वः।

विचिन्विन स्वपश्यन्तो मा कहुं बन्ध्साध्वसम् ॥ २० रृष्टं वनं कुसुमितं राकेशकररिज्जतम्। यमुनानिललीलैजत्तरुपञ्चवशोभितम् ॥ २१ ॥ तद्यात मा चिरं गोष्ठं शृश्रुषध्वं पतीन् सती:। क्रन्यन्ति वत्सा बालाम्च तान् पाययत दुन्ध्यत ॥ २२ ॥ ग्रथवा मद्भिस्नेहाद्भवत्यो यन्त्रिताशयाः। म्रागता स्प्रुपपन्नै वं: प्रीयन्ते मयि जन्तवः॥ २३॥ भर्त्: श्रृष्ठ्रषणं स्त्रीणां परो धर्मो स्यमायया। तद्वस्थृनां च कल्याएयः प्रज्ञानां चान्पोषणम् ॥ २४। दु: शीलो दुर्भगो वृद्धो जुडो रोग्यथनोऽ पि वा। पति: स्त्रीभिनं हातव्यो लोकेप्स्भिर्पातकी ॥ २५ ॥ ग्रस्वर्ग्यमयशस्यं च फल्ग् कच्छ्रं भयावतृम्। जुग्पितं च सर्वत्र स्त्रीपपत्यं कुलस्त्रियाः॥ २६॥ श्रवणादर्शनादु ध्यानान्मयि भावोऽनुकीर्तनात्। न तथा सन्निकर्षेण प्रतियात ततो गृहान् ॥ २९ ॥

॥ युका उवाच ॥

इति विप्रियमाका्य गोष्यो गोविन्हभाषितम् । विबन्ना भग्नसङ्गल्पाध्चिन्तामापुर्दुरत्ययाम् ॥ २६ ॥

क्तवा मुखान्यव शुचः घप्तनेन शुष्यद्- --विम्बाधराणि चरणेन भूवं लिखन्त्यः। श्रश्रेहपात्तमिषिभिः कुचकुङ्कुमानि तस्युर्मृजन्त्य उहरुः स्वभगः स्म तुष्णीम् ॥ २९॥ प्रेष्ठं प्रियेतर्गिव प्रतिभाषमाणं कृष्णं तद्वर्घविनिवर्तितसर्वकामाः । नेत्रे विमृज्य हितोपहृते स्म किञ्चित् संरम्भगद्वर्गिगेऽ बुवतानुरकाः ॥ ३०॥ ॥ गोष्य उच्: ॥ '

मैवं विभोऽर्हात भन्नान् गदित् नृशंसं सन्त्यज्य सर्वविषयांस्तव पारमृलम्। भक्ता भजस्व द्ख्यस् मा त्यजास्मान् देवो यथाठिप्रषो भजते मुमृत्तृन् ॥ ३१ ॥ यत्यपत्यस्ट्यामन्वृत्तिर्ङ्ग स्त्रीणां स्वधर्म इति धर्मविठा त्वयोक्तम् । म्रस्तेवमेतद्वपदेशपदे त्वयीशे प्रेष्ठो भवांस्तन्भृतां किल वन्ध्रात्मा ॥ ३२ ॥ क्वीन हि त्वीय रितं कुशलाः स्व ग्रान्मन् नित्यप्रिये पतिसतादिभिरार्त्तिदैः किम् । तन्न: प्रसीद परमेश्वर मा स्म क्रिन्धा स्राशां भृतां त्विय चिरादर्विन्दनेत्र ॥ ३३ ॥ चित्तं सखेन भवतापद्धतं गुहेष

यमिर्विश्तय्त कराविप गृहकत्ये। पादी पढं न चलतस्तव पादमुलाद् यामः कथं व्रतमधो कर्वाम किं वा ॥ ३४ ॥ सिञ्चाङ्ग नस्वद्धरामृतपूर्केण हासावलोककलगीतज्ञहृच्छ्याग्निम् । नो चेद्रयं विरहजाम्य्पय्क्रदेहा च्यानेन यामै पर्योः पर्द्वीं सखे ते ॥ ३५॥ यर्क्यम्बजात्त तव पारतलं रमाया दत्तत्त्वणं क्वचिद्वरायजनप्रियस्य। ऋस्प्राध्म तत्प्रभृति नान्यसमज्ञमङ्ग स्यात्ं त्वयाभिर्मिता वत पार्यामः ॥ ३६॥ श्रीर्यत्पदाम्बुजरजञ्चकमे तृलस्या लब्ध्वापि वज्ञसि पदं किल भृत्यज्ञुष्टम्। यस्याः स्ववीत्तण्कतेऽन्यस्रप्रयासस् तद्वद्वयं च तव पाठरजः प्रपन्नाः ॥ ३९ ॥ तन्न: प्रसीद वृजिनार्दन तेऽङ्गिमृल-प्राप्ना विसृज्य वसतीस्त्वद्यासनाशाः। त्वस्तरस्मितनिरीचणतीत्रकाम-तप्रात्मनां पुरुषभृषण देल्हि. दास्यम् ॥ ३६ ॥ वीध्यालकावृतम् एवं तव क्राउलम्री-

गएउस्थलाधर्सुधं क्सितावलोकम् ।
दत्ताभयं च भुजदएउयुगं विलोक्य
वत्तः श्रियेकर्मणं च भवाम दास्यः ॥ ३९ ॥
का स्त्यः ते कलपदायतवेणुगीतसंमोक्तिार्यचिर्ताम् चलेत् त्रिलोक्याम् ।
त्रैलोक्यसीभगमिदं च निरोक्ष्य त्रूपं
यद्गोद्दजदुममृगाः पुलकान्यबिभ्रम् ॥ ४० ॥
व्यक्तं भवान् व्रजभ्यार्त्तिक्रोऽभिजातो
देवो यथादिपुरुषः सुरुलोकगोग्ना ।
तम्नो निधेक्ति करपङ्गजमार्त्तवन्थो
तप्रस्तनेषु च शिरस्सु च किङ्करीणाम् ॥ ४१ ॥
॥ श्वक उवाच ॥

इति विक्रवितं तासां श्रुत्वा योगश्चरेश्चरः। प्रहस्य सदयं गेष्टोम्बद्धामधोऽप्यरीर्मत्॥ ४२॥

ताभिः समेताभिष्ठारचेष्टितः प्रियेत्तणोत्फुल्लमुखीभिरच्युतः। उदारहासद्विजकुन्ददीधितिर् व्यरोचतैणाङ्क खोटुभिर्वृतः॥ ४३॥

उपगीयमान उद्गायन् वनिताश्तयृथपः। मालां विभ्रद्वेतयन्तीं व्यचरन्मगुउयन्वनम् ॥ ४४ ॥ नयाः पुलिनमाविश्य गोपीभिर्हिमबालुकम् । ऐमे तत्तरलानिद्यकुमुदामोदवायुना ॥ ४५ ॥

बाकुप्रसार्**परिस्मकराल**ोह-

नीवीस्तनालभननर्मनखाग्रपातै:।

क्वेल्यावलोकरुसितैर्वजसुन्दरीणाम्

उत्तम्भयन् रतिपतिं रमयाञ्चकार् ॥ ४६ ॥

एवं भगवतः कुणान्निच्धमाना महात्मनः।

त्रात्मानं मेनिरे स्त्रीणां मानिन्योऽभ्यधिकं भुवि॥**४**९॥

तासां तत्सीभगमदं वीक्ष्य मानं च केशवः।

प्रशमाय प्रसादाय तत्रैवान्तरधोयत ॥ ४६ ॥

॥ इति श्रीभागवते महापुराणे एकीनत्रिंशोऽध्याय:॥

॥ युक उवाच ॥

ग्रन्तर्हिते भगवित सहसैव व्रजाङ्गनाः।

त्रतप्यंस्तमचत्नाणाः करिएय इव युष्टपम् ॥ १ ॥

गत्यानुरागस्मितविभ्रमेचितैर्

मनोरमालापविहारविभ्रमै:।

म्राजिप्रचित्ताः प्रमदा रमापतस्

तास्ता विचेष्टा जगृद्धस्तदात्मिकाः॥२॥

गतिस्मितप्रेत्तणभाषणादिषु

प्रियाः प्रियस्य प्रतिनूहमूर्तयः।

स्रसावहं त्वित्यबलास्तदात्मिका न्यवेदिषुः कष्णिबिह्मात्विभ्रमाः॥३॥ गायन्त्य उच्चेरमुमेव संकृता विचित्र्युह्नमत्तकवद्दनाद्दनम्। पप्रच्छुराकाशवदन्तां बहिन् भूतेषु सन्तं पुहषं वनस्पतीन्॥४॥

दृष्टो वः किच्चद्रम्यस्यस्य स्वत्ययोध नो मनः।
नन्दसृनुर्गतो दृत्वा प्रेम्हासावलोकनैः॥५॥
किच्चत् कुरुवकाशोकनागपुन्नागचम्पकाः।
रामानुजो मानिनीनां गतो दर्पहरस्मितः॥६॥
किच्चत् तुलिस कल्याणि गोविन्दवरणिपये।
सह त्वालिकुलैर्विस्रदृष्टस्तेऽतिप्रियोऽच्युतः॥ ९
मालत्यदर्शि वः किच्चन्मिक्षके ज्ञाति यृथिके।
प्रीतिं वो जनयन् यातः करस्पर्शेन माधवः॥ ६॥

त्रूतप्रियालपनसासनकोबिदार-तम्बर्कविल्ववकुलाम्रकदम्बनीपाः। येऽन्ये पराद्यर्भवका यमुनोपकुलाः शंसन्तु क्रणपद्वीं रिह्तात्मनां नः॥ ९॥ किं ते कतं चिति तपो वत केशवाङ्ग-स्पर्शोत्सवोत्पुलकिताङुक्हैर्विभासि। म्रप्यक्तिमभव उत्त्रमिवक्रमाद्वा

म्राहो वराहवपुषः परिरम्भणेन ॥ १० ॥

त्रप्येणपन्त्यपगतः प्रिययेह गात्रेस्

तन्वन् रृशां सिव सुनिर्वृतिमच्युतो वः।

कान्ताङ्गसङ्ग**कुचकु**ङ्गमरञ्जितायाः

कुन्दस्रतः कुलपतेरिह वाति गन्थः॥ ११ ॥

बाङ्कं प्रियां स उपधाय गृहीतपद्मी

रामानुद्रासुद्धारस्कालकुलैर्मद्रान्धैः।

म्रन्वीयमान इह वः तर्वः प्रणामं

किं वाभिनन्दति चान्प्रणयावलोकैः॥ १२॥

पृच्छ्तेमा लता बाह्रनप्याम्मिष्टा वनस्पतेः।

नृनं तत्कर्जस्पृष्टा विभ्रत्युत्पुलकान्यहो ॥ १३ ॥

इत्युन्मत्तवचे।गोप्यः कृष्णान्वेषण्कात्राः।

लीला भगवतस्तास्ता स्मृनुचन्न् स्तदात्मिकाः॥ १४॥

कस्याभ्रित्पृतनायन्त्याः कृष्णायन्त्यपिबत्स्तनम् ।

तोकायित्वा हरन्त्यन्या पदाङ्न्.शकरायतीम् ॥ १५ ॥

ं दैत्यायित्वा जलागन्यामेका कृष्णार्भभावनाम् ।

रिऱ्यामास काप्यङ्गी कर्षन्ती घोषनिस्वनै:॥ १६॥

क्रण्णासायिते द्वे तु गोपायन्त्यङ काम्चन ।

वत्सायनीं रुन्ति चान्या तत्रैका त् वकायतीम् ॥ १९ ॥

म्राद्धय दूर्गा यद्वलाणस्तमनुक्वतीम्। वेणुं क्राणनीं क्रीउन्तीमन्याः शंसन्ति साध्विति ॥ १६ ॥ कस्याञ्चित्त्वभूतं न्यस्य चलन्त्याहापरा नन् । कृष्णोऽ हं प्रथ्यत गतिं ललितामिति तन्मनाः॥ १९॥ मा भेष्ट वातवर्षाभ्यां तत्राणं विहितं मया। इत्युत्ब्रीकेन इस्तने यतन्त्युन्निद्धेऽम्बर्म् ॥ २०॥ म्राह्येका पदाक्रम्य शिर्घ्याहापरां नृप। दृष्टा हे गच्छ जातोऽ हूं खलानां नन् द्वाउधृक् ॥ २१ ॥ तत्रैकोवाच हे गोपा दावाग्निं पश्यतोल्वणम् । चर्त्तुष्याः पिष्रध्वं वो विधास्ये त्तेममञ्जसा ॥ २२ ॥ बद्दान्यया स्नजा काचित्तन्वी तत्र उलुकले । । भीता स्टूक् पिथायास्यं भेजे भीतिविउम्बनम् ॥ २३ ॥ एवं कृष्णं पृच्छमाना वृन्दावनलतास्तनून्। व्यचत्तत वनोदेशे पदानि परमात्मनः ॥ २४॥ पदानि व्यक्तमेतानि नन्दसूनोर्महात्मनः। लक्ष्यने हि ध्वजाम्भोजवज्ञाउँशयवादिभिः॥ २५॥ तैस्तैः पर्देस्तत्पद्वीमन्त्रिच्छन्त्योऽग्रतेरऽबलाः। बध्वाः पैदेः सुपृक्तानि विलोक्यात्ताः समब्रुवन् ॥ २६ ॥ कस्याः पदानि चैतानि याताया नन्दमृन्ना ।

त्रधामि भाएउभेत्रारं हैंगङ्गतम्षं त्रितत । Bentre les deux hém. de 23.

म्रंसन्यस्तप्रकोष्ठायाः करेगोः करिगा यथा ॥ २९ ॥ म्रनयाराधितो नृनं भगवान् हरिरीम्बरः। यन्नो विकाय गोविन्दः प्रीतो यामनयदुरुः॥ २६॥ धन्या ग्रहो ग्रमी ग्राल्यो गोविन्धंष्यन्तरेणवः। यान् ब्रह्मशो रमोदवी द्रध्मृध्यिवन्त्रये ॥ २९॥ तस्या ग्रमृनि नः चोभं कुर्वन्त्युच्चैः पदानि यत्। वैकापहृत्य गोपीनां रहो भुर्देऽच्यृताधर्म् ॥ ३० ॥ न लक्ष्यन्ते पदान्यत्र तस्या नृनं तृणाङ्करैः। खियत्स्जाताङ्कितलाम्**न्निन्ये प्रयसीं प्रिय:॥ ३१**॥। म्रत्र प्रसुनावचयः प्रियार्थे प्रेयसा कतः। प्रपदाक्रमणे एते पश्यतासकले पदे ॥ ३२ ॥ केशप्रसाधनं त्वत्र कामिन्याः कामिना कतम्। तानि चुउयता कान्ताम्पविष्टमिह ध्वम् ॥ ३३ ॥ रेमे तया चात्मरत ग्रात्मारामोऽप्यविग्उतः। कामिनां रुर्शयन् रेन्यं स्त्रीणां चैव द्रात्मताम् ॥ ३४ ॥ थ सा च मेने तदात्मांन वरिष्ठं सर्वब्रोषिताम्।

[े] इमान्यधिकमग्नानि पदानि बहतो श्रधूम् । गोप्यः पप्रयत कृष्पास्य भाराक्षान्तानि कामिनः । श्रत्राबरोपिता कान्ता पुष्पेहेतोर्महात्मनः ॥ Bet Daprès 3 1 .

हत्येवं दर्शयन्त्यस्ताश्चेहर्मोच्यो विचेतृमः । यां गोपीमनयत्कृष्णां विहायान्याम्मित्रयः ॥ C et D après 34.

क्तिं गोपीः कामयाना मामसी भजते प्रियः॥ ३५। ततो गत्वा वनोदेशं दृप्ता केशवमव्रवीत्। न पार्येऽ हं चिलतुं नय मां यत्र ते मनः॥ ३६॥ एवमुक्तः प्रियामारु स्कन्थमारुखतामिति। ततस्यान्तर्रथे कृष्णः सा बधूर्वतप्यत॥ ३९॥ हा नाथ रमण प्रेष्ठ क्वासि क्वासि महाभुज। दास्यास्ते कृपणाया मे सखे दृश्य सिविधिम्॥ ३६॥॥ गृक्त उवाच॥

श्रुन्विच्छन्त्यो भगवतो मांर्ग गोप्योऽविदृतः।
दृशुः प्रियविश्चेमषोहितां दुः खितां सालीम् ॥ ३९ ॥
तया कथितमाकार्षय मानप्राप्तिं च माधवात्।
श्रुवैमानं च दौरात्त्याद्विस्मयं परमं ययुः ॥ ४० ॥
ततोऽ विशन्वनं चन्द्रज्योत्सा यावदिभाव्यते।
तमः प्रविष्टमालक्ष्य ततो निववृतुः स्त्रियः ॥ ४९ ॥
तन्मनस्कास्तदालापास्तद्विचेष्टास्तदात्मिकाः।
तदुणानेव गायन्त्यो नात्मागाराणि सस्महः ॥ ४२ ॥
पुनः पुलिनमागत्य कालिन्द्याः कृष्णभावनाः।
समवेता जगुः कृष्णं तदागमनकाद्भिताः॥ ४३ ॥
॥ इति श्रीभागवते महापुराणे दशमस्कन्थे
विशोऽध्यायः॥

॥ गोप्य उच्चः ॥

तयति तेऽधिकं तन्मना बतः श्रयत इन्दिशं शश्यदत्र हि। द्यित दृश्यतां दित्तु तावकास् त्वयि धृतासवस्त्वां विचिच्नते ॥१॥ शर्द्धाशय साध्जातसत्-सरसिजोद्धाश्रीमुषा दृशा। स्रतनाथ ते : श्न्कद्वासिका वर्रे निघतो नेह कि बधः॥२॥ विषजलाण्ययारू व्यालग्रत्तमारू वर्षमास्ताद्वैयुतानलात् । वृषमयात्मजादिश्वतो भयारू ऋषभ ते वयं रिचता मुद्धः ॥ ३ ॥ न खल् गोपिकानरुना भवान् ग्रविलदेहिनामन्तरात्मदृक् । विजनसार्थितो विश्वगुप्रये मल उद्देविवान् सात्वतां कुले ॥ ४ ॥ विरचिताभयं विष्णधूर्य ते चरणमीयूषां संसृतेर्भयात् । करसरोहरूं कान्त कामदं

शिर्ति धेहि न: श्रीकर्यहम् ॥ ५ ॥ व्रजजनार्त्तिहुन्वीर् योषितां निजजनस्मयध्वंसनस्मित्। भज सब्वे भवित्वपुरीः स्म नो जलहङ्गाननं जाह दर्शय ॥ ई॥ प्रणतदेकिनां पापकर्षणं तृणचरान्गं श्रीनिकेतनम्।* फणिफणार्पितं ते पदाम्ब्जं क्षण् क्चेषु नः कन्धि दृच्छयम् ॥ ९ ॥ मध्रया गिरा वल्ग्वाक्यया ब्धमनोत्तया पृष्कोरत्तण। विधिकरोरिमा वीर् म्ह्यतीर ग्रधर्सीध्नाप्याययस्व नः॥ ६॥ तव कथामृतं तप्रजीवनं कविभिरीिउतं कल्मषापरुम्। श्रवणमङ्लं श्रीमद्वाततं भ्वि गृणन्ति ते भृरिद्धा जनाः॥ ९॥ प्रकृतितं प्रिय प्रेमवीत्त्रणं विरुर्णं च ते ध्यानमङ्गलम्। रकृति संविद्धो या कृदिस्पृश:

क्रुक नो मनः चोभयनि हि॥ १०॥ चलिस यद्भजाचार्यन् पशून् निलनस्दरं नाथ ते पदम्। शिलतृणाङ्करै: सीदतीति न: कलिलतां मनः कान्त स्रच्छति ॥ ११ ॥ दिनपरिचये नीलकुन्तलेर् वनम्हाननं बिभ्रदावृतम्। वनरजस्वलं दर्शवन्म्द्ररू मनिस नः स्मरं वीर यच्छिसि ॥ १२ ॥ प्रणतकामदं पव्यजार्चितं धरिणमाउनं ध्येयमापि । चरणपङ्जं शन्तमं च ते रमण नः स्तनेष्वर्पयाधिहन् ॥ १३॥ म्रतवर्धनं शोकनाशनं स्वरितवेण्ना सृष्ट् चृम्बितम्। इतररागविस्मारणं नृषां वितर् वीर् नस्तेऽधरामृतम् ॥ १४ ॥ ग्रटति यद्भवानक्ति काननं त्र्टिय्गायते त्वामपश्यद्वाम्। क्टिलक्ललं श्रीम्खं च ते

तउ उदोत्ततां पक्ष्मक्षद्शाम् ॥ १५॥ पतिस्तान्वयभ्रात्बान्थवान् **ग्रतिविलंघ्य तेऽन्त्यच्युतागताः।** गतिविद्यस्तवोद्गीतमोहिता: कितव योषितः कस्त्यतेन्निशि ॥ १६॥ रहिंस संविदं हृच्छयोद्धं प्रकृतिताननं प्रेमवीत्तणम्। ' वृह्दुर: श्रियो वीध्य धाम ते मुद्धरितस्पृहा मुक्यते मनः॥ १९॥ व्रजवनीकसां व्यक्तिरः ते वृजिनहन्त्र्यलं विश्वमङ्गलम्। त्यज मनाक् च नस्वत्स्पृहात्मनां स्वजनॡरूजां यद्मिषूर्यनम् ॥ १६ ॥ यत्ते स्तातचरणाम्ब्रहं स्तनेष् भीताः शनैः प्रिय द्धीमहि कर्कशेषु। तेनाटवीमटसि तद्यथते न किस्वित् कूर्पादिभिर्भ्रमति धीर्भवदायुषां नः॥१९॥ ॥ इति स्रीभागवते महाप्राणे दशमस्बन्धे गोपीकृतकृष्णस्ततिनीम एकत्रिशोऽध्याय:॥

॥ श्व उवाच ॥

इति गोष्यः स्मायन्त्यः प्रलपन्त्यम् चित्रधा । हरुटुः सुस्वरं राजन् कष्णदर्शनलालसाः॥१॥ तासामाविर्भृच्छोरिः स्मयमानम्खाम्ब्जः। पीताम्बरधरः स्नग्वी साज्ञान्मन्मश्रमन्मश्र॥२॥ तं विलोक्यागतं प्रेष्ठं प्रीत्युत्पृल्लरृशोऽबलाः उत्तस्यूर्य्गपत्सर्वास्तन्वः प्राणमिवागतम् ॥ ३॥ काचित्वाम्ब्तं शौर्त्तगृहेऽञ्जलिमा मृदा। काचिदधार् तद्वादुमंसे चलनभूषितम् ॥ ४ ॥ काचिद्रञ्जलिनागृह्णात्तन्वी ताम्बूलचर्वितम् । एका तरुङ्किमलं सन्तप्रा स्तनयोरधात् ॥ ५ ॥ एका भ्र्क्टिलमाबध्य प्रेमसंरम्भविद्धला। घ्रतीवैत्तत्करात्तेपैः सन्द्रष्टरशनच्छ्या ॥ ६॥ ग्रपरानिमिषद्गभ्यां जुषाणा तन्म्खाम्ब्जम्। श्रापीतमपि नातृप्यसन्तस्तचार्णं यथा ॥ ७ ॥ तं काचिन्नेत्रान्धेण दृढि कृत्य निमील्य च। प्लकांग्यूपगृद्धास्ते योगीवानन्दसम्प्रता ॥ ६ ॥ सर्वास्ताः केशवालोकपरमोस्तवनिर्वताः। जरूर्विरहजं तापं प्राज्ञं प्राप्य यथा जनाः॥ ९॥ ताभिर्विधृतशोकाभिर्भगवानच्युतो वृत:।

व्यरोचताथिकं तात पुरुषः शिक्तिभिर्यथा ॥ १०॥ ताः समादाय कालिन्द्या निर्विश्य पुलिनं विभुः। विकसत्कुन्दमन्दारमुख्यिनलषद्पदम् ॥ ११॥ शर्चन्द्रांशुसन्दे हिध्वस्तदोषातमः शिवम् । कृष्णाया हस्ततर्लाचितकोमलबालुकम् ॥ १२॥

> तदर्शनाङ्गायविधूतहृ यूजो मनोर्ष्यान्तं श्रुतया यथा ययः । स्वैहत्तरीयैः कुचकुङ्गमाङ्कितेर् म्रचीक्क गाद्धाद्धाद्धाद्धास्थवे ॥ १३ ॥ तत्रोपविद्ये भगवान् स ईश्वरो योगेश्वरान्तर्हृदि कित्पतासनः। चकास गोपीपरिषद्गतोः र्चितस् त्रैलोक्यलह्म्येकपढं वपूर्वधत् ॥ १४ ॥ सभाजयित्वा तमनुद्धीपनं सहासलीलेचणविश्रमश्र्वा। संस्पर्शनेनाउकतां चिक्स्तयोः संस्तृत्य ईषत्कृपिता बभाषिरे ॥ १५ ॥ ॥ गोप्य उच्:॥

भजतोऽ नुभजन्त्येके एक एतद्विपर्ययम् । नोभयां स्र भजन्त्येके एतन्नो ब्रुक्ति साधु भोः ॥ १६ ॥

॥ श्रीभगवान्वाच ॥

मियो भजनत ये सच्यः स्वार्थिकान्तोखमा हि ते। न.तत्र सीव्हंदं धर्मः स्वार्थार्थं तिद्व नान्यथा॥१९॥ भजन्त्यभजतो ये वे करूणाः पितरो यथा। धर्मो निर्पवादोऽत्र सीव्हंदं च सुमध्यमाः॥१६॥ भजतोऽपि न वे केचिद्वजन्त्यभजतः कुतः। ग्रात्मारामा च्याप्रकामा ग्रक्तत्ता गुक्दृहः॥१९॥

नाहं तु सख्यो भजतोऽपि जन्तून् भजाम्यमीषामन्वृत्तिवृत्तये। यथाधनो लब्धधने विनष्टे तिचित्तयान्यित्तभृतो न वेद ॥ २०॥ एवं मद्रधी जितलोकवेद-स्वानां हि वो मय्यन्वृत्तयेऽबलाः। मया परोच्चं भजता तिरोहितं मासुवित्ं मार्क्ष्य तित्र्ययं प्रियाः॥ २१॥ न पार्येऽ हं निर्वयसंयुजां स्वसाधुकत्यं विबुधायुषापि वः। या मामभजन् दुर्जागेरुशृंखलाः संवृष्ट्य तद्दः प्रतियातु साधुना ॥ २२ ॥ ॥ इति स्रीभागवते महाप्राणे दशमस्कन्धे द्वात्रिंशोऽध्यायः॥

॥ य्क उवाच ॥

इस्यं भगवतो गोप्यः श्रुत्वा वाचः स्पेशलाः। जकुर्विर्ह्जं तापं तद्कोपचिताशिषः॥१॥ तत्रार्भत गोविन्दो रासक्रीउामन्वतै:। स्त्रीख़ेरन्वितः प्रीतेरम्योऽन्याबद्दबाङुभिः॥२॥ ग्रसोत्सवः सम्प्रवृत्तो गोपीमगुउलमगिुउतः। योगेश्वरेण कृष्णेन तासां मध्ये द्वयोर्द्वयोः। प्रविष्टेन गृहीतानां कार्रोढ स्विनकटं स्त्रियः॥३॥ यं मन्येर्चभस्तावद्विमानशतसङ्गुलम् । ठिवौकसां सदाराणामौत्सुक्यापवृतात्मनाम् ॥ ४ ॥ ततो रुन्रुभयो नेर्रार्निपेत्: पूष्पवृष्टय:। जगूर्गन्थर्वपतयः सस्त्रीकास्तयशोऽ मलम् ॥ ५ ॥ वलयानां नृप्राणां किङ्किणीनां च योषिताम्। सिष्टाणाद्मभूच्छब्दस्त्म्लो रासमाउले ॥ ६॥ तत्रातिष्णूभे ताभिर्भगवान् देवकीसृतः। मध्ये मणीनां हैमानां महामर्कतो यथा॥ 9 ॥ पाउन्यासेर्भुजविधुतिभिः सस्मितेर्भुविलासेर भज्यन्मध्येश्वलक्चपटैः क्एउलैर्गएउलोलैः। स्वियन्म्व्यः कवार्तनायन्थयः रूणावध्वा गायन्त्यातं तिउत इव ता मेचचक्रे विरेच्:॥ ६॥

उच्चेर्तगृन्त्यमाना एत्राकाख्यो एतिप्रियाः। क्रणाभिमर्शनम्दिता यद्गीतेनेदंमावृतम् ॥ ९॥ काचित्समं मुक्तेरेन स्वर्गतिस्धिः हिताः। उन्निन्य पृजिता तेन प्रीयता साध् साध्विति। तदेव ध्रवम्बिन्ये तस्ये मानं च बद्धात् ॥ १९ ॥ काचिद्रासपरिश्रान्ता पार्श्वस्थस्य गदाभृतः। त्रग्राह बाद्धना स्कन्धं 'इष्टद्धः टटाहिटा ॥ ११ ॥ तत्रैकांसगतं बाहुं कृष्णस्योत्यलसीर्भम्। चन्द्रनालिप्रमाघाय दृष्ट्रोमा चुच्म्ब ह ॥ १२ ॥ कस्याश्चिन्नास्त्रवित्तिप्रकृएउलित्वषमांएउतम्। गाउं गाउं सन्दक्षत्या त्रदात्ताम्बलचर्वितम् ॥ १३ ॥ नृत्यन्ती गायती कापि कृजन्नृपुरमेखला। पार्श्वस्थाच्य्तकृत्तान्तं श्रानाधात्त्तनयोः शिवम्॥ १४ ॥ गोप्यो लब्ध्वाच्यृतं कान्तं ग्रिय एकान्तवल्लभम्। गृहीतकाष्ट्रास्तदोर्भ्यां गायन्त्यस्तं विज्ञङ्गि ॥ १५ ॥

> कर्णोत्यलालकवित्रुक्षयोलवर्म-वक्रियो वलयनृपुरचाषवायै:। गोप्य: समं भगवता ननृतु: स्वकेश-स्रतस्त्रतो स्रमरगायकगोष्ट्याम्॥ १६॥ व्वं परिष्ठरुकार्गाभमर्श-

स्निग्धेत्तपोक्षमित्तासन्तिः। रेमे रमेशो बजसुद्धरीभिर् यथार्भकः स्वर्गतिहिम्बिविश्रमः॥ १९॥ तद्धःसङ्गप्रमुदाकुलेन्द्रियाः केशान् दुकूलं कुचपिकां वा। नाष्ट्राः प्रतिव्योद्धमलं बजस्त्रियो

कृष्णविक्रीितं वीक्ष्य मुमुद्धः विचरित्वयः। कामार्ष्वताः शशाङुख्य सगणो विस्मितोऽभवत् ॥ १९। कृत्वा तावन्तमात्मानं यावतीर्गीपयोषितः। रेमे स भगवास्ताभिरात्मारामोऽपि लीलया॥ २०॥ तासामतिविक्रोरण स्रान्तानां वदनानि सः। प्रामृज्ञत्करूणः प्रेम्णा शन्तमेनाङ्ग पाणिना॥ २१॥

विस्नर् मालाभरणाः क्नूद्रह् ॥ १८ ॥

गोप्यः स्फुरत्पुर्टकुएउलकुन्तलिव्द-गएउश्रिया सुधितस्त्रस्टिक्षेट्यण्टः । मानं दक्षत्य ऋषभस्य जगुः कतानि पुएयानि तत्कर्रुस्पर्शप्रमोद्याः॥ २२॥ ताभिर्युतः श्रममपोस्तिनुमङ्गसङ्ग-घृष्टस्रजः सुकुचकुङ्कुमर्ड्जितायाः। गन्धर्वपालिभिरनुद्रुत श्राविशदाः श्रान्तो गजीभिरिभराउव भिन्नसेत्: ॥ २३ ॥

सोऽम्भस्यलं युवतिभिः परिषिच्यमानः

प्रेम्णोत्तितः प्रकृततीि (श्वकातीः दुः।

वैमानिकैः कुसुमवर्षिभिरीग्रामानो

ोमे स्वयं स्वरतिरत्र गजेन्द्रलीलः॥ २४॥

ततम्र कुल्लेल्ड जलस्यल-

प्रमुनगन्धानिलज्छिदक्तिरे।

चचार भूद्रश्रेष्ट्राह्यसम्बद्धाः

यथा मदच्य्द्विरुः करेण्मिः॥ २५॥

एवं शशाञ्जांश्विराजिता निशा:

स सत्यकामोऽ-्रताबलागणः।

सिषेव ग्रात्मन्यवहद्वसारतः

सर्वाः श्रत्काट्यटाधार साम्रयाः ॥ २६ ॥

॥ राजीवाच ॥

संस्थापनाय धर्मस्य प्रशमायेतास्य च। **ऋ**वतीर्णो हि भगवानंशेन जगदीश्वरः॥ २९॥ स कथं धर्मसेतूनां वक्ता कर्ताभिरचिता।

प्रतीपमाचर्द्धकान् परदाराभिमर्शनम् ॥ २६ ॥

श्राप्रकामो यर्पतिः कतवान्वे जुग्पितम्।

किमभिप्राय रुतं नः संश्यं क्विन्द्वि स्वत ॥ २९ ॥

॥ श्व उवाच ॥

धर्मस्यातिक्रमो दृष्ट र्श्वराणां च सारुसम्।
तेजीयसां न दोषाय वक्नेः सर्वभुजो यथा॥ ३०॥
नैतत्समाचरेक्षातु मनसापि क्यनीम्बरः।
विनश्यत्याचर्न्मों व्याय्यथारुद्रोऽ व्यिजं विषम्॥ ३१॥
र्श्वराणां वचः सत्यं तथ्वैवाचिरतं क्वचित्।
तेषां यत्स्ववचोयुत्वं बुदिमांस्तत्समाचरेत्॥ ३२॥
कुशलाचिरतेनेषामिक् स्वार्थो न विद्यते।
विपर्ययेण वानर्थो निर्ह्युतिशारिणां प्रभो ॥ ३३॥
किमुतािखलसत्वानां तिर्यञ्चर्त्यदिवोक्तसाम्।
र्शितुश्चेशितव्यानां कुशलाकुशलान्वयः॥ ३४॥

यत्पादपङ्कतपरागनिषेवतृप्रा योगप्रभावविधुताििल्लकर्मबन्धाः। स्वैरं चरित मुनयोऽपि न नन्धमानास् तस्येच्छयात्तवपुषः कुत एव बन्धः॥३५॥ गोपीनां तत्पतीनां च सर्वेषामेव देव्हिनाम्। योऽन्त्र प्राति सोऽध्यद्धः क्रीउनेनेह देव्हभाक्॥३६॥ अनुप्रहाय भूतानां मानुषं देव्हमािस्थितः। भजते तादृशीः क्रीडा याः श्रुत्वा तत्परो भवेत्॥३९॥ नास्यन् खल् क्रष्णाय मोव्हितास्तस्य मायया। मान्यमानाः स्वपार्श्वस्थान्स्वान्स्वान्स्राम्बद्धाः ॥३६॥

ब्रह्मरात्र उपावृत्ते वासुदेवानुमोन्तिः।

त्रुनिच्छन्त्यो ययुर्गीप्य: स्वगृहान् मगवित्प्रदा: ॥ ३९ ॥

विक्रीिउतं व्रज्ञबधूभिरिदं च विष्णोः

श्रदाञ्चितोऽनुशृणुयाद्य वर्णयेयः।

भक्तिं परां भगवति प्रतिलभ्य कामं

ॡद्रोगमाश्चपहिन्सेल्य्यन्दिः॥ ४० ॥

॥ इति त्रीभागवते महापुराणे पारमहंस्यां संहितायां वैयासिक्यां दशमस्कन्धे रासक्रीउा नाम

त्रवस्त्रिंशोऽध्याय:॥

BHÅGAVATA PURÀNA.

LIVRE X.

DESCRIPTION DES JEUX DU RÀSA EN CINQ CHAPITRES.

CHAPITRE XXIX.

Cuka dit:

1. A la vue des nuits où le jasmin s'épanouissait au souffle de l'automne, Bhagavat, voulant se livrer au plaisir, recourut à l'illusion du Yoga 1.

1. . . Cf. V. P. 14 et 15. . A la fin du chap. xx11 de notre livre X, Crichna promet aux Gopis de satisfaire leurs désirs pendant les nuits de l'automne :

Yátábalá vrajam siddhá mayemá vamsyatha xapáh.

- 2. Alors la lune, rougissant de ses rayons propices la face de l'orient, vint dissiper les souffrances des mortels : ainsi fait le bien-aimé pour sa bien-aimée après une longue absence.
- 3. En voyant l'astre ami des Kumudas, dont le disque arrondi et rouge comme le safran nouveau rivalisait d'éclat avec le visage de Râma, et la forêt baignée de ses doux rayons, il fit entendre d'harmonieux accords qui ravissent le cœur des (femmes) aux beaux yeux.
- 4. A ces accents qui redoublent leur amour pour lui, les femmes du parc dont Crichna a ravi les cœurs, se cachant les unes des autres, allèrent à l'endroit où était le bien-aimé, en secouant dans leur empressement les anneaux de leurs oreilles.
- 5. Telles qui trayaient les vaches, laissant là leur seau, s'en allaient vers l'objet de leurs désirs; telles, après avoir mis le lait sur le feu, partaient sans retirer le gâteau.
- 6. Elles laissaient là, qui le service de la table, qui leurs ensants qu'elles allaitaient, qui leurs maris aux vœux de qui elles se rendaient, qui les aliments qu'elles prenaient.
- 7. Elles se rendaient auprès de Crichna, les unes en se frottant d'essences et en s'essuyant, d'autres en mettant le collyre sur leurs yeux; celles-ci affublées au hasard de leurs vêtements et de leurs parures².
- 8. Quoi que fissent pour les retenir maris, pères, frères, parents, elles ne pensaient qu'à Govinda et ne revenaient pas, tant elles étaient troublées³.
 - 9 Plusieurs Gopîs qui étaient dans le gynécée, et qui n'a-
- ¹ 3-4. Cf. V. P. 16-17. On remarquera qu'il n'est pas question de Râma ou Balarâma, frère aîné de Crichņa, dans ce passage du *Bhâgavata*.
- ² 5-7. Elles renoncent aux trois espèces d'œuvres, c'est-à-dire au dharmarthakama, (I, 1x, 28) pour ne s'occuper que de la seule chose nécessaire, moxa evarthah (IV, xx11, 35). 7 b. Kacca = kâçcit.

³ 8. — Cf. V. P. 58, et l'introduction, p. 377, note 3.

vaient pu en sortir, s'unissant à Crichna par la pensée, méditèrent sur lui en fermant les yeux '.

- 10. La douleur cuisante qu'elles ressentaient de leur pénible séparation d'avec le bien-aimé effaçant leurs péchés, et la félicité des embrassements d'Atchyuta, qu'elles devaient à la méditation, anéantissant leurs mérites,
- 11. elles furent réunies à l'âme suprême en croyant l'être à un amant, et quittant leur corps émané des qualités, leurs liens furent soudain anéantis².

Le roi dit:

12. « Elles ne veyaient en Crichna qu'un amant, et non l'Ètre suprême, ô muni! Comment le courant des qualités s'est-il arrêté pour elles puisqu'elles méditaient sur les qualités ? »

Çuka dit:

- 13. Tu as appris jadis que le roi de Tchédi obtint la détivrance, bien qu'il fût ennemi de l'Incarné; à plus forte raison, ceux qui aiment l'Invisible.
- '14. « C'est pour le salut des hommes, ô roi! que Bhagavat se manifeste, lui qui est immuable, incompréhensible, et indépendant des qualités dont il est l'âme.
 - 15. «Quiconque éprouve pour Hari amour, colère,

^{1 9. —} Cf. V. P. 20.

Comment, dit la glose, ont-elles pu quitter leur corps, puisqu'elles ignoraient que Crichna fût l'âme supreme? Le texte a prévenu cette objection en disant, jârabuddhyâpi; c'est que les choses ont une vertu propre et indépendante des idées qu'on s'en fait: ainsi de celui qui boirait l'ambroisie sans le savoir. — Autre difficulté tout à fait indienne. Le texte dit que leurs liens ont été anéantis tout à coup. Mais comment, sans un bhoga, l'œuvre commencée a-t-elle été anéantie? — Il y a eu bhoga: pour leurs péchés, c'est la douleur de ne pas voir Crichna; pour leurs mérites, c'est le bonbeur suprême de s'unir à lui par la méditation. Bhoga paraît signifier ici absorption.

- crainte, affection; qui se sait un avec lui et lui est dévoué, toujours celui-là s'unit à son essence.
- 16. Et cela ne doit pas t'étonner, puisque Crichna est Bhagavat, l'Éternel, le maître des maîtres du Yoga, celui par qui l'univers est délivré 1. »
- 17. Quand il vit les femmes du parc qui étaient venues à lui, Bhagavat, le premier de ceux qui parlent, parla ainsi, troublant leurs cœurs par les charmes de sa voix².

Bhagavat dit:

- 18. «Salut à vous, femmes vertueuses! Que puis-je faire qui vous soit agréable? Comment se 'porte-t-on au parc? Dites ce qui vous amène.
- 19. «Voyez, la nuit est pleine de visions effrayantes et hantée par des êtres effrayants. Retournez au parc. Il ne convient pas à des femmes de rester ici, ô toules belles!
 - 20. «Mères, pères, fils, frères, époux, ne vous voyant
- 1 12-16. La glose explique l'objection et la réponse. « Il ne suffit : pas, pour obtenir la délivrance, d'aimer son mari, ses enfants, enci bien qu'ils ne soient autre chose que Brahme; il faut savoir qu'ils sont Brahme. De même à l'égard de Crichna : pour être sauvé, il ne suffit pas de s'unir à lui, il faut savoir qu'il est Brahme. — L'assimilation est inexacte. L'essence suprême est comme voilée chez les êtres vivants, mais non chez Crichna, parce qu'il est Hrichîkêça (celui qui dispose en maître des sens, Burn. préf. du 1er vol. p. cxxix); dès lors, il n'est pas besoin de penser à Brahme en pensant à lui. - Si on demande comment une âme, dehî, peut n'être pas voilée, on répond qu'il s'agit de la manifestation de Bhagavat, l'âme ou le régulateur des qualités; que, par conséquent, il ne saut pas voir en Crichna une âme semblable aux nôtres; qu'il suffit pour le salut d'y appliquer sa pensée de quelque manière que ce soit; et qu'il n'y a là rien d'étonnant, puisqu'il est Bhagavat, » Cf. le même raisonnement abrégé, X, xLvII, 60. - Sur Adhokchadja, cf. III, xII, 19: Sarvabhûtaguhâvâsum; son opposé Hrichíkéça s'applique donc à la divinité incarnée, cf. en outre I, vIII, 23; et M. Bh. II, 878. - La mort de Cicupâla, roi de Tchédi, est racontée dans notre livre X, ch. LXXIV. ² 17 d. - Peça = vâqvilâsa; cf. vâcah sapeçalâh, xxxIII, 1c.

plus là, vous cherchent; ne causez pas d'inquiétude à vos parents.

- 21. « Vous avez vu la forêt en fleurs, rougie par les rayons de la pleine lune et embellie par les jeunes pousses des arbres qui frémissent aux caresses de la brise de la Yamunâ.
- 22. «Retournez donc au parc sans tarder, obéissez à vos maris, ô femmes dévouées! Les veaux et les enfants poussent des cris : faites-les boire, contentez-les ¹.
- 23. « C'est par affection pour moi sans doute que, maîtrisant vos pensées, vous êtes venues ici. C'est bien à vous. Tout ce qui a vie trouve en moi le bonheur.
- 24. « Le devoir saprême des femmes est d'obéir avec droiture à leur mari, de préparer la nourriture de ses parents et celle de leurs enfants, ô femmes bienveillantes!
- 25. «Fût-il d'un mauvais caractère, laid, vieux, borné, malade ou pauvre, jamais un mari qui n'est pas dégradé ne doit être abandonné par des femmes qui désirent gagner les mondes.
- 26. « C'est chose contraire au ciel et à la gloire, vaine, pleine d'ennuis et de périls, et blâmée toujours chez une femme de noble condition, que d'avoir un amant.
- 27. « C'est en m'écoutant, en me contemplant, en pensant à moi, en célébrant mon nom qu'on me témoigne de l'amour, et non par un tel voisinage. Retournez donc dans vos maisons. »

Cuka dit:

- 28. A ce langage sévère de Govinda, les Gopîs, abattues et le cœur brisé, tombèrent dans une profonde tristesse.
- 29. Inclinant vers la terre leurs visages aux lèvres rouges comme le fruit du bimba et desséchées par les soupirs de la douleur; traçant avec le pied des lignes sur le sol², et de leurs
- 1 22 b. Satth = he satyah; cf. ci-dessous, XXXIII, 20b, yavatih, p. °tyah.
- ² 29 b. Cf. Likhanty adhomukht bhâmim padâ nakhamanicriya, III, xxIII, 50. Ce n'est pas creuser la terre du pied en signe de colère comme le fait le taureau furieux Arichta, X, xxxv1, 2; mais tracer

larmes, teintes du collyre de leurs yeux, enlevant le sasran de leurs seins, elles restaient debout en silence, accablées sous le poids du malheur.

30. En entendant les paroles austères de Crichna leur bienaimé, pour qui elles avaient renoncé à tous les désirs, elles essuyaient leurs yeux obscurcis par les larmes, et, d'une voix altérée par le dépit, elles dirent avec amour:

Les Gopis dirent:

- 31. «Loin, ô maître! loin de toi ces discours rigoureux!! Renonçant à tous les objets sensibles, nous aimons la plante de tes pieds, aime-nous, ô (dieu) capricieux! ne nous abandonne pas: ainsi le dieu premier-né des êtres aime ceux qui soupirent après la délivrance.
- 32. «Ce que tu as dit, avec l'autorité de la science du devoir, que le devoir des femmes, par excellence, est le dévouement à leurs maris, à leurs enfants et à leurs parents, envers qui le pratiquer si ce n'est envers toi, qui es le but des préceptes et le Seigneur? Oui, tu es le bien aimé, le parent, l'âme des êtres animés ².

des lignes sur la terre avec le pied, en signe de chagrin et de confusion.Cf. Amaru, 6, sch.: akâraṇam eva likhati. Le Kâvya Prakâça est encore plus explicite: Bhûmim iti na tu bhumau nahi buddhipûrvakam kińcil likhati; et M. Bh. III, 374-375.

- 1 31 a. Le manuscrit D seul lit ici vaco 'rhati au lieu de vibho 'rhati. Sur l'emploi du voc. avec bhaván pour sujet, cf. Böhtlingk, Indische Sprüche, 1398.
- ² 32. Le sch. propose ici plusieurs interprétations. D'après la première, le précepte, rappelé par Crichna et répété ironiquement (sopahásam, sch.) par les Gopîs, a Crichna pour objet, parce qu'il est le seigneur, c'est-à-dire l'âtmâ, le seul être percevant tout ce qui peut être perçu, et en jouissant. D'après la deuxième, les Gopîs repoussent le conseil de Crichna, parce qu'elles sont venues lui demander, non pas la connaissance du devoir, mais la possession de sa personne; avec lui, elles auront tous les fruits des devoirs. D'après la troisième, la loi rappelée par Crichna n'est pas applicable quand il s'agit de lui; les Gopîs peuvent l'aimer sans manquer à leurs de-

- 33. « Les sages, en effet, mettent leur bonheur en toi, leur bien-aimé qui réside en eux-mêmes '; qu'importent maris, enfants et le reste, source de douleurs? Sois-nous donc propice, ô maître suprême! ne trompe pas l'espérance que nous avons mise en toi dès longtemps, (dieu) aux yeux de lotus!
- '34. « Par toi nous ont été ravies les pensées qui se renferment avec joie dans la maison, et les mains (qui se plaisent) aux travaux domestiques²; nos pieds ne font pas un pas loin de la plante de tes pieds; comment irions-nous au parc ou qu'y ferions-nous?
- 35. « Oh! éteins dans le lac d'ambroisie de tes lèvres le feu de l'amour qu'ont allumé en nous tes regards souriants et tes accords harmonieux! Sinon, consumant nos corps dans le feu de la séparation, nous irons par la méditation sur la trace de tes pas, ô ami³!
- 36. « (Dieu) aux yeux de lotus! depuis que, dans ta bonté pour les habitants de la forét, nous avons touché parfois la plante de tes pieds, joie réservée à Ramâ; depuis que par toi nous avons connu le bonheur, non, nous ne pouvons plus supporter la présence d'un autre.
- 37. « De même que Çrî, qui repose cependant sur la poitrine et dont les autres dieux s'efforcent d'attirer sur eux les regards, a adoré avec la Tulasî la poussière de tes pieds, chère à tes serviteurs 4; de même, nous aussi, nous nous réfugions dans la poussière de tes pieds.
 - 38. « Sois nous donc propice, ô toi qui détruis la douleur!

voirs vis-à-vis de leurs maris. — J'ai sujvi la première : sarvabandhusu karaṇiyañ tvayy evâstu; cf. vâsudevaṇaro dharmaḥ, I, 11, 29.

- 1 33 ab. Pour la pensée, cf. ci-dessous xxx11, 14 b; Sur âtman p. âtmani, cf. mahâtman, X, xlv1, 3, sch. °âtmani.
- ² 34 ab. Sukhena, suivant la glose, peut aussi se rapporter à bhavatà; sur le sens de nirviçati dans notre passage, cf. Wilson au mot nirviçat; karáv api yau grihakritye nirviçatas tau, sch.
 - 3 35. Cf. ci-dessus les st. 9-11. d. Padavím = antikam, sch.
- 4 37 a-b. La glose construit bhrityajustam avec °rajah. c. On sait que Cri est la décsse de la fortune.

nous voici à tes pieds, ayant quitté nos demeures dans l'espérance de te servir; la beauté de ton sourire et de ton regard a allumé un ardent amour dans nos cœurs; ô perle des hommes! donne-nous d'être tes esclaves.

- 39. Oui, depuis que nous avons vu ton visage qu'entourent les boucles de tes cheveux, et où brillent les pendants d'oreilles sur tes joues, sur tes lèvres le nectar et le sourire dans tes yeux; depuis que nous avons vu tes deux bras puissants qui donnent la sécurité, et ta poitrine, seules délices de Çrî, nous voulons devenir tes esclaves !
- 40. « Est-il donc une femme dans les trois mondes qui n'oublie ses devoirs les plus saints, trofiblée aux accords prolongés de ta flûte et à la vue de cette forme qui réunit les perfections des trois mondes, quand les vaches, les oiseaux, les arbres et les bêtes fauves en ont tressailli d'allégresse ²!
- 41. « Oui, tu naquis pour être le sauveur du parc dans le péril et la douleur, comme le dieu, premier-né des êtres, est le protecteur du monde des Suras. Oh! pose ta main pareille au lotus, ami des affligés! sur nos seins brûlants et sur nos têtes, à nous tes servantes. »

Çuka dit :

- 42. Quand il eut entendu les lamentations des Gopîs, le maître des maîtres du Yoga, souriant avec bonté, goûta le bonheur avec elles, lui qui trouve son bonheur en lui-même³.
- 43. Tandis que réunies autour de lui, leur visage s'épanouissait à la vue du bien-aimé, le (héros) aux nobles ex-

^{1 39} d. — Griyaikaramanam — °griya eka°.

² 40 a. — Kalapadámrita°, variante fournie par la glose, dont les sons harmonieur pareils à l'ambroisie. — c. Saubhaga, d'ailleurs formé régulièrement (cf. sauhridam, xxix, 15 b), n'est pas dans les dictionnaires; cf. rápam tava sarvasaubhagam, I, xi, 8. — d. Abibhran — abibharuh, sch.

³ 42. — L'idée que Bhagavat est heureux par lui-même (*ânanda-maya*, de la doctrine Védânta) revient en maint passage du *Bhâga-vata*, cf. surtout III, 1x, 19.

ploits, Atchynta, dont le noble sourire et les dents ont l'éclat de la fleur du jasmin, resplendissait comme la lune entourée par les étoiles 1.

- 44. Répondant à leurs chants par ses chants et marchant, paré de la guirlande vaijayanti², en tête de la troupe de ses cent femmes, il parcourait la forêt dont il faisait l'ornement.
- 45. Entrant avec les Gopîs dans une île du fleuve couverte d'un sable frais, il jouit de la brise qui en caressait les vagues a et qu'embaumaient les lotus de nuit.
- 46. Il les prenait et les enveloppait dans ses bras, promenait sa main sur leurs mains, dans leurs cheveux, sur leurs cuisses, sur leur taille , sur leurs seins; il leur imprimait en badinant la marque de ses ongles, jouait, les regardait et souriait, allumant et satisfaisant à la fois l'amour des belles du parc.
- 47. Fières de posséder ainsi le bienheureux Crichna à l'âme magnanime, elles se crurent dans leur orgueil bien au-dessus des femmes de la terre.
- 48. A la vue de l'ivresse et de l'orgneil qu'inspirait sa beauté, Kéçava disparut du milieu d'elles pour les punir et les calmer.
- 1 43 a. Les œuvres de Hari, aux exploits merveilleux (III, x, 10), sont un mystère (IV, 11, 8) comme le corps qu'il revêt; cf. cidessus la note sur 12-16, et, ci-dessous, ch. xxxIII, st. 36 et suiv. c. Sur °hâsadvijakundadîdhiti, cf. sitadanta, III, xIII, 32. La même épithète convient aussi au sourire, d'après la glose: udârahâsaç ca dvijâç ca teşu kundakusumavaddîdhitir yaysya saḥ, et elle lui est souvent appliquée dans la poésie classique.
- ² 44 c. Vaijayantí est le nom donné à la guirlande de Vichnu, d'après Râdhâkânta; elle se compose de fleurs des bois.
- 3 45 c.—Tarala revient encore ci-dessous, xxxII, 12 c, où il est commenté par taranga. Ce sens n'est pas indiqué dans les dictionnaires. Même observation sur uttambhayan = uddipayan, de la stance suivante d, et sur praçamáya, st. 48 c, qui revient encore plus bas, xxxIII, 27 b, et sur lequel le scholiaste est muet; il est d'ailleurs assez fréquent, cf. M. Bh. I, 1258.
 - 4 46 b. Nivî, prop. = pièce d'étoffe attachée autour de la taille.

CHAPITRE XXX.

Çuka dit :

- 1. Bhagavat ainsi disparu soudain, les femmes du parc se désolèrent: telles les femelles de l'éléphant qui ne voient pas le chef du troupeau.
- 2. Attachant leur pensée à sa démarche, à son sourire affectueux, à ses regards provoquants, à ses discours enchanteurs, à ses jeux, à ses gracieux ébats, les femmes imitèrent les actions diverses de l'époux de Râma, en s'identifiant avec lui."
- 3. Elles reproduisaient avec amour en leur personne la démarche, le sourire, le regard, les discours du bien-aimé: « C'est moi qui suis Crichṇa; » disaient les jeunes femmes en s'identifiant avec lui et en imitant la grâce de ses jeux ².
- 4. Célébrant ses louanges à haute voix, elles le cherchaient, en troupe serrée, comme des insensées, de forêt en torêt; elles demandaient aux arbres des nouvelles du Purucha qui, pareil à l'éther, est au dedans et au dehors des êtres 3.
 - 5. «O Açvattha, Plakcha, Nyagrodha! avez-vous vu le fils
 - 1 1-3. Cf. V. P. 24. 2 d. Jagrihuh = anukaranenâkrîdan.
- ² 3. Cette stance n'est en partie que la répétition de la précédente. On sait que ces répétitions, plus ou moins affaiblies, sont fréquentes chez les poëtes hindous. (Cf. C. Schütz, Kalidâsa's Wolkenbote, p. 8, note.)
- 3 4. Selon le *Prem-Sagar*, les Gopîs supposent que les animaux, les oiseaux et les arbres de Vrindâvana sont des richis et des munis descendus sur la terre pour être témoins des jeux de Crichna. c. Sur l'éther, cf. III, xxv1, 34, où il est appelé nabhah. Hari est au dedans et au dehors de toutes choses, I, v111, 18; au dedans, sous la forme de l'esprit; au dehors, sous la forme du temps, III, xxv1, 18. Ailleurs, III, 1x, 32, il est comparé au feu renfermé dans toutes les espèces de hois. Cf. aussi V. P. 60. d. Vanaspati, en dépit de l'étymologie, roi de la forêt, semble, d'après les stances qui suivent, s'appliquer à des végétaux de diverses grandeurs.

de Nanda qui s'est enfui après nous avoir ravi nos cœurs 1 par ses regards affectueux et souriants?

- 6. Est-il passé ici, ô Kurubaka, Açoka, Nâga, Punnâga, Tchampaka! le frère cadet de Râma, dont le sourire abat l'orgueil des femmes superbes?
- 7. «Et toi, propice Tulasî, chère aux pieds de Govinda! as-tu vu celui dont tu fais l'ornement avec tes essaims d'abeilles, ton bien-aimé Atchyuta??
- 8. «O Mâlatî, Mallikâ, Djâtî, Yuthikâ! l'avez-vous vu? estil passé ici celui qui vous remplit de joie au contact de sa main, l'ennemi de Madhu?
- g. Dites, ô Tchûta, Priyâla, Panasa, Asana, Kovidâra, Djambu, Arka, Vilva, Vakula, Amra, Kadamba, Nîpa, et vous tous qui vivez pour le bien des autres³, (ô arbres) voisins de la Yamunâ! dites-nous le chemin suivi par Crichna, car loin de lui nous nous mourons.
- 10. « Quelle pénitence as-tu donc accomplie, ô Terre! pour jouir du contact des pieds de Kéçava, et briller, frissonnante de plaisir, dans tous les poils de ton corps? Est-ce impression (récente) de ses pieds? ou de (l'antique) pas vainqueur du héros aux grands pas? ou de l'étreinte du (dieu) au corps de sanglier 4?

^{1 5} bc. — Peut-être faut-il lire yo au lieu de no, ou mieux le suppléer comme le fait le scholiaste ci-dessous, st. 10 ab. — Cora iva gatah, sch.

² 7 c. — Två == tvåm. — d. Tavátipriyah, sch.

^{3 9} c. — De parárthabhavaka (= parártham eva bhavo jauma yesañte), il faut rapprocher itarártha, II, vII, 27, qui a le même sens et qui n'est pas non plus dans les dictionnaires; cf. anghripáh parabhritah, II, II, 5. — d. La glose veut que la troisième personne soit mise ici pour la seconde, çañsantu te bhavantah; cf. xxxII, 22 c, et la note.

⁴ 10 ab. — La même pensée et le même mouvement sont reproduits plusieurs fois dans le Bh. P. cf. entre autres V, vIII, 19, avec cette différence que la construction y est pleine, tandis qu'ici elle est elliptique et complétée par le scholiaste à l'aide des mots ya tvam. — Xiti = he xite. — Apy aighrisambhavah = kim ayam utsavah adhuna

- 11. O gazelle amie! est-il passé ici avec sa bien-aimée celui dont les membres font la félicité des yeux, votre cher Atchyuta? Rougie, au contact de l'amante, par le safran de ses seins, la guirlande de jasmin du noble époux embanne la brise qui souffle ici.
- 12. «Le bras appuyé sur sa bien-aimée, un lotus à la main, et suivi des fols essaims d'abeilles de sa Tulasî, le frère cadet de Râma, qu'en ce moment vous saluez à son passage, ô arbres! vous répond-il par des regards affectueux?
- 13. «Interrogez ces lianes: bien qu'elles pressent les bras du roi de la forêt, c'est au contact de ses ongles qu'elles tressaillent d'allégresse, ô bonheur²!»
- 14. Ainsi disaient les Gopîs dans leur égarement, en cherchant Crichna avec angoisse; (puis) elles imitèrent les jeux divers de Bhagavat en s'identifiant avec lui.
- 15. L'une, qui faisait Crichna, suçait le sein à une autre qui faisait Putanâ. Telle autre, faisant le petit enfant et pleurant, frappait du pied celle qui faisait le char³.

tavaikadeçanghrisparçasambhûtah. — Vâ (= yadvâ) avec omission du sandhi, comme il arrive souvent à la pause. — Sur l'incarnation en nain, cf. liv. VIII, ch. xxIII (ses pas sont la terre, l'atmosphère et le ciel, II, vI, 6). — L'incarnation en sanglier est la seconde, cf. entre autres, III, xIII, 18 et suiv. Je n'ai retrouvé l'expression parirambhana dans aucun des nombreux passages où il est question de ce fait; sur le sens propre de ce mot, cf. ci-dessus xxIX, 46.

- 1 11d. Les adorateurs de Vichnu forment un gotra dont il est le chef; il est dit ailleurs de Crichna, gârhaspatyam âsthitaḥ; de là peut-être l'expression kulapatiḥ.
- ² 13.—Les lianes sont intérieurement sensibles au toucher, *latâḥ...* antaḥsparçâḥ, III, x, 18.
- 3 15. Il est fait souvent allusion aux événements de la vie de Crichna dont il est question ici et dans les stances suivantes; cf. le ch. vII du livre II. ab. Sur Putanâ, cf. X, vI; sur le char, X, vII. cd. Çakatâyatîm et, plus bas, st. 17 d, vakâyatîm, formes parasmaipades à la place de la forme âtmanépade, plus usitée dans ces dénominatifs, et même irrégulières à l'avant dernière syllabe, peut être pour le besoin du mètre, surtout si l'on considère les deux autres participes

- 16. Telle, imitant le démon, en enlevait une qui faisait Crichna enfant. Une autre rampait en traînant ses pieds avec des cris affreux.
- 17. Deux font Crichna et Râma, d'autres font les bergers; celle qui fait le veau tombe sous les coups de l'une; l'autre tue celle qui fait le béron².
- 18. A une autre qui rappelle, comme jadis Crichna, les vaches entraînées au loin, joue de la flûte et prend ses ébats, « Très bien! » disent ses compagnes 3.
- 19. Le bras appuyé sur l'une d'elles, une autre disait tout en marchant : «Ne suis-je pas Crichna? Regardez ma démarche gracieuse!» tant son cœur est plein de lui.
- 20. « Ne craignez ni le vent ni la pluie : voici un abri que je vous ai ménagé, » en disaut ces mots, elle roidissait le bras et soutenait en l'air son manteau ⁵.
- 21. Telle, en terrassant une autre et lui mettant le pied sur la tête, ô roi! lui disait : «Tu es une perverse, eh bien! meurs. Ne suis-je pas né pour le châtiment des méchants ? »
- 22. Telle autre disait : « Bergers! voyez le formidable incendie; vite, fermez les yeux; je vais vous sauver à l'instant?.»

présents de cette même stance 17. — Cf. sur ces jeux des Gopîs, V. P. 24-28.

- 1 16 ab. Le daitya qui enlève Crichna est Trinàvarta, X, vII. Au liv. X, ch. x, est la légende des deux arbres à laquelle le second hémistiche fait allusion.
 - 2 17. Cf. X, xI, le récit de ce double exploit.
- 3 18 ab. Cf. X, XIII; Brahmå attire et cache les troupeaux et les petits bergers dans une caverne.
 - 4 19.—Cf. V. P. 25.
- ⁵ 20. Cf. X, xxv. Crichna, pendant un orage, met les troupeaux et les bergers à l'abri sous le mont Govardhana qu'il soutient en l'air; le texte est reproduit littéralement ici: tat tranam vihitam hi nah.
 - 6 21. Meurtre du démon Aghâsura, X, XII.
- ⁷ 22. Crichna sauve les bergers de l'incendie, X, XIX. Sur le mouvement exprimé par caxûmsy âcv apidhadhvam, cf. C. Schütz, Wolkenbote, note sur la st. 108. Fréquence et causes des incendies, dans les régions tropicales, V, vI. 9.

- 23. Attachée à un mortier par une de ses compagnes avec une guirlande*, une jeune beauté, tremblante et cachant son visage, simulait la frayeur.
- 24. Tout en interrogeant ainsi sur Crichna les lianes et les arbres de Vrindâvana, elles aperçurent en certain lieu de la forêt les traces de celui qui est l'âme suprême².
- 25. Car les traces du fils de Nanda à l'âme magnanime se reconnaissent sûrement à l'étendard, au lotus, au foudre, à l'aiguillon, au grain d'orge et autres signes 3.
- 26. Tandis que, à l'aide de ces traces diverses, elles cherchaient le chemin qu'il avait suivi, les jeunes femmes apercevant devant elles des pas de femme régulièrement mêlés aux siens, se dirent entre elles avec douleur⁴:
- 27. « Quels sont ces autres pas? Quelle est celle qui est partie avec le fils de Nanda, en soutenant sur son épaule le bras du bien-aimé comme la femelle en compagnie de l'éléphant?
- 28. Sûrement, elle a gagné le cœur du Seigneur, le bienheureux Hari, puisque Govinda, nous abandonnant, s'est plu à l'emmener en un lieu secret⁵.
- ag. « O bonheur! amies, c'est la poussière sacrée des pieds de Govinda, pareils au lotus, dont Brahmâ, Iça et Ramâdêvi se sont couvert la tête pour effacer leurs péchés!
- 1 23. Cf. X, 1x, légende du mortier auquel Crichna est attaché par sa mère. Sur l'hiatus de b, cf. Böht. Ind. Sp. 910 et 1734. c. D'après une autre interprétation, sudrik se rapporte à dsyam. Au lieu de haiyangava dans l'hém. fourni par B, Wilson donne haiyangavina.
 - ² 24. Cf. V. P. 29 et 30.
- 8 25. L'énumération de I, xv1, 34 omet le grain d'orge yava qui se trouve aussi dans le *Prem Sagar*, p. 61; le lotus est nommé entre autres, III, xx1v, 17: padmamadrápadámbujah. Je n'ai pu déchiffrer entièrement le texte du V. P. 31.
 - 4 26. Cf. V. P. 32.
 - ⁵ 28. Cf. ci-dessus, préf. p. 383, et V. P. 32 et 34.

[°] A ces mots : «J'enchaîne qui brise les pots et vole le beurre.»

- 30. « Devant ces pas de femme notre trouble est au comble, parce que cette Gopî jouit seule en secret, à notre détriment, des lèvres d'Atchyuta 1...
- 31. « Nulle trace apparente de ses pas ici; sans doute, les jeunes pousses des herbes blessant la plante de ses pieds délicats, le bien-aimé a porté sa bien-aimée².
- 32. «Ici le bien-aimé a cueilli des fleurs pour sa bienaimée : voyez ces deux pas à moitié tracés par la pointe de ses pieds³.
- 33. «Ici encore l'amant a arrangé les cheveux de l'amante : sûrement il était assis là, en disposant ces (fleurs) sur la tête de la bien aimée 4. »
- 34. Et il goûta le bonheur avec elle, bien qu'il trouve son bonheur et sa joie en lui-même et qu'il soit impassible, pour montrer l'abaissement des amants et la perversité des femmes ^{5 b}.
- 1 29-30. D'après le scholiaste ces deux stances sont dites par des personnes différentes, dont les unes croient et les autres ne croient pas à un acte de pénitence accompli par leur compagne. 30 d. Au lieu de rahah (qui s'emploie même à la question ubi, comme on dit dans les classes, sutâm api raho jahyât, VII, xII, 9), B lit dhanam pour expliquer gopinâm, ce semble, lequel peut se rapporter encore, soit à ekâ, soit d'après la glose à °adharam, en sous-entendant sarvasvam. Sur yat, au 1er hém. cf. Ind. Spr. 2113.
- ² 31. La st. qui suit dans B et D aurait pu être insérée dans le texte; elle se rattache bien aux st. 31 et 32.
 - ³ 32. Cf. V. P. 33.
- 4 33 d. Upavistam paraît employé à double entente; cf. III, xiv, 30, upaviveça « eut commerce » (Burn.), et, dans la stance suivante, reme. Cf. V. P. 34.
- 5 34. Ici Çuka reprend la parole, çukoktih. b. Akhanditah = strivibhramair anákristo 'pi. Suit dans C et D une stance donnée
- "«Λ ces empreintes plus marquées, reconnaissez, ô Gopîs! les pas de «l'amant, de Crichna, appesantis par le poids de la femme qu'il portait. Ici «le héros à l'âme magnanime a posé à terre sa bien-aimée pour cueillir des «fleurs. B et D après 31. La st. suivante vient après 34 dans C et D.
- ^b Ainsi disant les Gopis, hors d'elles-mêmes, se montraient tout en marchant celle que Crichna avait emmenée en laissant la les autres femmes.

- 35. Et elle, s'estimant alors la plus grande entre toutes les semmes : « Il a délaissé les Gopis qui l'adorent, disait-elle, et c'est moi qu'aime le bien-aimé 1.»
- 36. Puis, arrivée à certain endroit de la forêt, elle dit avec orgueil à Kéçava: «Je ne peux pas marcher; porte-moi où tu voudras ³.»
- 37. A ces mots, il répondit à sa bien-aimée : « Monte sur mon épaule »; et puis Crichna disparut, laissant l'épouse à sa douleur.
- 38. « O seigneur! ô époux bien-aimé! où es-tu? Où es-tu (héros) aux bras puissants? O ami! montre-toi à moi, ton esclave digne de pitié!»

Cuka dit:

- 39. En cherchant le chemin suivi par Bhagavat, les Gopîs virent non loin d'elles leur infortunée compagne, consternée de l'abandon de son bien-aimé.
- 40. En apprenant par son récit quel orgueil elle avait ressenti (de la préférence) de Mâdhava, et quel mépris, dans sa perversité, elle avait fait de lui, elles en éprouvèrent une surprise très-grande.
- 41. Ensuite elles s'enfoncèrent dans la forêt tant que dura le clair de lune; quand elles virent les ténèbres venues, elles revinrent sur leurs pas 3.
 - 42. N'ayant que lui dans le cœur et sur les lèvres, imi-

en note et dont l'objet paraît être de marquer la fin du discours des Gopîs. Elle n'est commentée dans aucun exemplaire; elle contredit la glose cukoktih; elle détruit l'opposition entre reme tayâ ca et sâ ca mene, des st. 34 et 35; enfin le 2° hém. de 34 convient mieux à un récit.

- 1 35 c.—Kâmayânâh = kâmo yânam âgamanasâdhanam yâsâm tâh; nous disons plus simplement pour kâmayamânâh; cf. cependant Bopp, G. L. S. \$ 598.
- ² 36 d. Cf. V, 11, 16: mdm... arhasi netum... te cittam yatah. Sur la cause de la disparition de Crichna, cf. V. P. 35.

^{3 41. —} Cf. V. P. 40.

tant ses actions, s'identifiant avec lui, célébrant ses vertus, elles ne pensèrent même pas à leurs maisons.

43. Revenues dans l'île de la Kâlindî et s'unissant à Crichna par la pensée, elles chantaient ensemble les louanges de Crichna et elles appelaient son retour.

CHAPITRE XXXI 2.

Les Gopîs dirent :

- 1. «Gloire au parc entre tous, grâce à ta naissance! Indirâ y fixe sa demeure a jamais. (Dieu) compatissant! montre-toi aux tiens qui ne vivent que pour toi et le cherchent en tous lieux³.
- 2. «Quand de ton regard, plus brillant que le calice du lotus épanoui sur la mare d'automne, tu frappes tes servantes volontaires, ô maître des jeux d'amour! (dieu) libéral! n'est-ce pas un meurtre ici-bas 4?

1 43. — Cf. V. P. 41.

³ Je ne trouve indiqué nulle part le mètre employé dans les stances 1-18. Sur l'irrégularité des st. 3 et 15, voy. la préface, p. 388. Suivant le scholiaste, les stances de ce chapitre sont dites par diverses personnes; mais la conclusion, plus ou moins explicite, en est toujours la même: drigyatam. On peut néanmoins, toujours suivant la glose, y voir aussi un discours suivi. Ainsi, à la seconde stance, les Gopîs, prévenant l'objection de Crichna: «Que m'importe que vous me cherchiez?» répondent: «Montre-toi pour nous rendre la vie que tes regards nous ont ôtée.» — St. 3°: «Pourquoi nous négliger aujourd'hui, toi qui jadis, etc.» — St. 4°: «Puisque tu es né pour le salut du monde, il ne te sied pas de négliger tes adorateurs, etc. etc.»

^{3 1. —} Tâvakâh, masculin, = tvadîyâ gopîjanâh.

^{4 2} ab. — Le lotus décrit ici paraît être le caratpadma, IV, xxiv, 52; il est foncé, câradendivaracyâmam, III, xxvi, 28, et on y compare souvent les yeux de Crichna. — d. La glose établit qu'on peut tuer autrement qu'avec le glaive: les poëtes hindous semblent avoir affectionné cette idée; cf. Böhtlingk, Ind. Spr. 320: açastravihito badhaḥ, et ci-dessous, xxxii, 6.

- 3. « Par toi nous avons échappé maintes fois, ô héros! à mille périls, à la mort dans les eaux empoisonnées, au démon fait serpent, à la pluie, au vent, au feu de l'éclair, au taureau, au fils de Maya¹.
- 4. « Non, tu n'es pas sils de la Gopî, tu es celui qui voit au fond du cœur de tous les êtres! Tu naquis à la prière de Vikhanas, pour le salut du monde, ô ami! dans la famille des Sâtvats².
- 5. « O chef des Vrichnis! ô bien-aimé! ta main, pareille au lotus, donne la sécurité à qui se réfugie à tes pieds dans la crainte de la transmigration; elle comble tous les désirs, elle étreint la main de Çrî; oh! pose-la sur nos têtes!
- 6. « O héros! toi qui dissipes les souffrances des habitants du parc! toi dont le sourire anéantit l'orgueil chez ceux qui t'appartiennent, ô ami! honore en nous tes servantes! montre à tes femmes ton visage brillant comme le lis des eaux 3!
- 7. «Ton pied, pareil au lotus, efface les péchés de tes adorateurs, il suit les troupeaux, il est la demeure de Çrî, il a pressé la crête du serpent; pose-le sur nos seins! anéantis notre amour⁴!
- 8. «La douceur de ta voix et la beauté de tes discours qui ravissent les sages, héros aux yeux de lotus! ont jeté le trouble chez tes servantes; nourris-nous du nectar de tes tèvres.
 - q. «L'ambroisie de ton histoire, qu'ont chantée les sages
- 1 3 a. Visajalapyaya, cf. X, xv1; vyâlarâxasa Aghâsura, X, x11; b. varşamâruta, X, xxv; c. vṛiṣa Ariṣṭa; X, xxxv1; Mayātmaja Vyoma, X, xxxv11.
- ² 4 c. Au commencement du livre X, Vikhanas ou Brahmâ demande à Bhagavat de s'incarner pour sauyer la terre. d. Sâtvatâñ kule, cf. IX, xxiv, ainsi que pour les Vrichnis de la stance suivante.
- ³ 6 a. D'après la construction du scholiaste que j'ai suivie, le génitif yositâm est régi par darçaya, et le troisième pada forme une sorte de parenthèse dans la proposition principale. c. smeti niccitam, sch.

⁴ 7 c. — Phaṇi = serpent Kâliya, X, xvII.

inspirés, rend la vie aux affligés, enlève les souillures, sanctifie par l'audition et donne la paix; qui la célèbre au loin sur la terre, y fit (jadis) beaucoup de bien.

- 10. «Ton sourire, ô bien-aimé! ton regard affectueux et tes joyeux ébats, bonheur de la méditation, tes secrètes caresses qui touchent le cœur, ô perfide! jettent le trouble dans nos âmes 2.
- 11. «Lorsque, sortant du parc, tu mènes paître les troupeaux, ô maître chéri! à la pensée que les épis, les herbes et les jeunes pousses déchirent ton pied, beau comme le lotus, l'inquiétude s'empare de nos cœurs.
- 12. « Le soir quand tu reviens te montrer avec ton visage, pareil au lotus des bois, encadré dans les boucles de tes noirs cheveux et couvert d'une épaisse poussière, ô héros! tu allumes l'amour dans nos cœurs!
- 13. «O bien-aimé! ô toi qui tues le chagrin! presse sur nos seins ton pied, pareil au lotus, qui comble les vœux de tes serviteurs, qui fut adoré par Brahmâ, et qui fait l'ornement de la terre, l'objet de la méditation dans l'adversité et la paix de l'âme.
- 14. « Donne-nous, ô héros! tes lèvres d'ambroisie qui complètent le plaisir et détruisent la douleur, que baise amoureusement ta flûte harmonieuse³, et qui font oublier aux hommes les autres amours!
- 15. « Quand pendant le jour tu vas parcourant la forêt et te dérobant à leurs regards, une seconde est pour eux une éternité; lorsqu'ils contemplent tes cheveux bouclés et ton

¹ 9 d. — Le scholiaste supplée le sujet de grinanti, ye, dont l'antécédent te sert de sujet à la proposition principale; cf. une parcille ellipse, I, vIII, 36. Des deux interprétations de bhâridah, j'ai suivi la seconde : te bhâridah pûrvajanmasu bahudattavantah sukritina ity arthah; cf. Böhtlingk, Ind. Sprüche, 2036. — Le scholiaste établit, d'après le texte, une comparaison suivie entre l'ambroisie et l'histoire de Crichna, et donne l'avantage à celle-ci.

² 10 c. - Samwidah = sanketanarmani, sch.

^{3 14} b. -- Nadamritavasitam, sch.

visage divin, ils maudissent l'insensé qui mit des paupières sur les yeux 1.

- 16. «Foulant aux pieds maris, fils, famille, frères et parents, ô Atchyuta! nous sommes accourues vers toi, tu le sais, troublées par tes accords. Perfide! quel autre abandonnerait des femmes au milieu de la nuit?
- 17. Depuis que nous avons vu tes jeux secrets, ton visage souriant qui fait naître l'amour, ton regard affectueux et la large poitrine où Çrî repose, sans cesse de violents désirs (nous assaillent) et troublent nos cœurs².
- 18. « Oui, ta naissance détruit le mal et répand le bien à profusion parmi les habitants du paré; oh! à nous aussi dont le cœur brûle pour toi, donne un peu du remède qui tue la tristesse chez ceux qui t'appartiennent!
- 19. « Quand tu parcours la forêt de ton pied délicat, pareil au lotus, que nous voudrions poser avec précaution et en tremblant sur nos seins déjà trop fermes, la crainte qu'il ne se blesse aux cailloux du chemin fait palpiter nos cœurs qui ne vivent que pour toi 3. »

CHAPITRE XXXII.

Çuka dit :

- 1. Ainsi les Gopîs exhalaient dans leurs chants mille plaintes diverses, ô roi! et, éclatant en sanglots, elles soupiraient après la vue de Crichna ;
 - 2. quand à leurs yeur apparut, le visage souriant, vêtu
- 1 15 b. Sur truți, voy. la préface, p. 388; suivant la glose, c'est un demi xana ou l'espace que le soleil parcourt en un instant. d. Driçâm paxmakrit Brahmâ; cf. nirviveko vidhâtâ dans les Ind. Spr. 2971.
 - ² 17 d. -- La glose explique le nom. sprihá en suppléant bhavati.
- 3 19 d. Kúrpa (= sûxmapâşāna) n'est pas dans les dictionnaires avec le sens qu'il a ici.

^{4 1. -} Cf. V. P. 42.

d'une robe jaune et paré de sa guirlande, le petit-fils de Çûra, qui trouble celui-là même qui trouble les cœurs 1.

- 3. En voyant leur bien-aimé de retour, les jeunes semmes, ouvrant les yeux de bonheur, se levèrent toutes au même instant comme les membres à l'arrivée du sousse de vie 2.
- 4: L'une prenant la main de Çauri, pareille au lotus, la portait avec joie sur son front dans les siennes; une autre soutenait sur son épaule le bras de Crichna, orné de sandal.
- 5. Une jeune beauté, joignant les mains, y recueillait une bouchée de bétel 3; une autre, brûlant d'amour, posait sur ses seins son pied pareil au lotus.
- 6. Une autre, fronçant les sourcils, semblait vouloir dans un transport d'amour et de colère le tuer de ses regards obliques et insultants, en se mordant les lèvres 4.
- 7. Telle qui savourait, les yeux immobiles, le lotus de son visage, le dévorait sans pouvoir se rassasier, comme les saints aux pieds de l'Être suprême ⁵.
- 1 2 a. Criclina était petit-fils de Çûra par son père Vasudéva, IX, xxiv, 25 et suiv. d. Manmathamanmatha « amour de l'amour », c'est-à-dire qui trouble l'amour lui-même, sâxât tasya (kâmasya) api mohaha ity arthah. C'est un des traits cités par le scholiaste en tête de la Pantchâdhyâyî(v.la note de l'introduction, p. 386); cf. II, II, 7, et la trad. de Burnouf: «Si, voulant entrer dans le cœur de Bhagavat, la colère tremble de crainte, comment l'amour pourrait-il y trouver un asile?» et un composé analogue bhibhayam, en parlant de Crichna.
- ² 3 d.—Tanvaḥ—karacaraṇādayaḥ. Les dictionnaires ne donnent pas le sens de membre à tanu. La même comparaison se retrouve IX, x, 46, et X, LVIII, 2; allusion à un passage du Véda, publié et traduit par Burnouf, préf. du le vol. du Bh. P. p. cxxxvI et suiv.
- ³ 5 b. Carvita n'est pas dans les dictionnaires, j'en ai fait un syn. de carvana; cf. hasita, hasana, etc.
- 4 6 c. Axepa = paribhava; kaṭa = kaṭāxa, ce dernier sens n'est pas dans les dictionnaires. Sur la pensée cf. pradaxyantivaixata, IV, 1V, 2, ci-dessus xxx1, 2 d note, et M. Bh. I, 3009.
- est ramenée quelquefois à une simple comparaison: drighhyam prapaçyan prabibann iva, IV, 1x, 3.— d. Les pensées philosophiques,

- 8. Telle autre, l'introduisant dans son cœur par l'ouverture de ses yeux aussitôt refermés, et frissonnant de plaisir, reste en adoration, inondée de joie comme un ascète.
- g. Toutes, élevées par la vue de Kéçava au comble de la félicité, elles furent affranchies de la douleur qui naît de la séparation : ainsi les hommes, une fois réunis à celui qui possède la science 2.
- 10. Le cœur libre de souci, elles entouraient le bienheureux Atchyuta, qui resplendissait d'un éclat suprême, ô roi! comme le Purucha entouré de ses énergies 3;
- 11.4 alors que, les prenant avec lui, le seigneur entra dans l'île de la Kâlindî, peuplée d'abeilles qu'attire la brise embaumée des jasmins épanouis et des mandâras,
- 12, (île) fortunée, d'où la lune d'automne, par la multitude de ses rayons, chasse les ténèbres de la nuit, où la Crichinâ⁵, étendant ses vagues comme des mains, accumule les cailloux polis.

prodiguées ici, reviennent encore ailleurs: neçuh... kleçá jñánodaye yathá, IV, x1, 2. Cf. aussi V. P. 45, et Böhtl. Ind. Spráche, 2039.

- 1 8 b. Kritya pour kritvâ.
- ² 9 d. Prājāam içvaram, on bien « le sage qui connaît l'être suprême, » brahmajāam; ce qui revient presque au même, car c'est Bhagavat qui transmet la science par l'intermédiaire du précepteur, un précepteur est Bhagavat lui-même, VII, xv, 29; ou bien encore, sausuptam (prâpya) yathā viçvataijasāvasthā jivāh.
- * 10. Puruşah çaktibhir yathå «l'âme suprême entourée des qualités de honté, etc. » cf. ci-dessus, xxix, 14; ou bien le puruşa «à l'œuvre, » upásaka « entouré de la science, de la force, de l'énergie; » ou bien le puruşa anuçayî (çayânam và guhâçayam « endormi dans le mystère, » par opposition à prexaniychitam « donnant le spectacle de ses œuvres, » III, xxvIII, 19), entouré de la Prakriti et de ses autres énergies en puissance, prakrityâdyupâdhibhir vṛitaḥ.
- 4 11.— La glose rattache, par la construction, les stances 11 et 12 au verbe vyarocata de la stance 10.
- b 12 c. Krisna (la noire) = Yamuna; cf. dans les Ind. Sprüche de Böhtl. 629: Yamunam ambu kajjalabham. Hastatarala, l'ordre inverse est plus ordinaire; cf. dans le M. Bh. 1, 1214, vicihastaih.

- 13. Affranchies de la tristesse par la joie de le contempler, elles obtinrent, comme les Védas¹, l'objet de leurs désirs; et de leurs vêtements tachetés du safran de leurs seins, elles firent un siége à celui qui réside au fond des cœurs.
- 14. Quand il s'y fut assis, Bhagavat, le Seigneur qui siège dans le cœur des maîtres du Yoga², brillait au milieu des Gopîs en adoration devant lui, revêtu d'un corps qui réunit la beauté des trois mondes.
- 15. Après qu'elles eurent honoré celui qui les embrase d'amour et pressé ses mains et ses pieds sur leurs seins, en donnant à leurs sourcils un mouvement gracieux accompagné de regards aimables et souriants, elles dirent avec des éloges mêlés de quelque dépit ³.

Les Gopis dirent :

16. «Quelques-uns aiment quand ils sont aimés; d'autres, même quand ils ne le sont pas; d'autres encore n'aiment jamais, aimés ou non. Oh! daigne nous expliquer cela.»

Le Bienheureux dit:

- 17. «Ceux qui aiment pour être aimés, à amies! n'ont
- 1 13 b. Grutayo yathâ. « Voici le sens, dit la glose. De même que dans le Karmakhânda, ou la partie qui traite des œuvres, les Védas ne voyant pas le souverain seigneur sont incomplets à cause des liens des pratiques diverses; tandis que, dans la partie qui traite de la science, jnânakhânda, ils voient le souverain seigneur et, remplis de joie à cette vue, ils sont affranchis des liens des œuvres, de même cellesci, etc. » Sur l'insuffisance du Véda, oa plutôt du Karmakhânda, voy. le discours du brahmane au roi, V, x1, 2 et suiv. d. Atmabandhave antaryâmine et «proche parent, » d'après un dictionnaire indigène cité par Böhtl. Le mot peut être pris dans les deux sens. Crichna, réputé fils de Nanda, était regardé comme un parent par les habitants du parc.
- ² 14.— La pensée du premier hémistiche est une de celles qui reviennent le plus souvent; cf. entre autres possages, IV, xxiv, 37, çucisade, et la glose: hamsah çucisad iti cruteh.
 - 3 15 d. Hiatus dans un pada, cf. note sur XXX, 23 b.

en vue que leur intérêt propre; il n'y a là ni affection ni devoir; c'est calcul égoïste et rien autre.

- 18. Là où l'amour n'est pas payé de retour, comme chez les êtres compatissants 1 et chez les pères, là est le devoir parfait et le dévouement, ô toutes belles!
- 19. « Quelques-uns n'aiment pas même qui les aime, encore moins qui ne les aime pas. Ce sont ceux qui trouvent le bonheur en eux-mêmes², ou dont les désirs sont satisfaits, les ingrats, ceux qui maltraitent un gourou.
- 20. « Quant à moi, à amies! si je n'aime pas les êtres qui m'aiment, c'est pour qu'ils se livrent à la dévotion : ainsi l'homme tombé dans la pauvreté par la perfe des trésors qu'il avait amassés, n'a de souci et de pensée que pour eux³.
- 21. « De même, ô femmes qui pour moi avez renoncé au monde, au Véda et à tous les vôtres! c'est pour que vous me soyez dévouées que, vous aimant à votre insu, je me dérobe à vos yeux 4. Ne blâmez donc pas votre bien-aimé, ô bien-aimées!
- 22. « Non, je ne puis reconnaître le mérite de votre attachement désintéressé, même en vous donnant de vivre au-
- 1 18 b. Karuna, en ce sens, n'est pas dans les dictionnaires; cf. ci-dessous, xxxIII, 21.
- 2 19 c. Atmaramah == aparaydricah « ceux qui n'ont pas d'yeux pour les objets du dehors. »—d. Les gourous sont le précepteur, le père et la mère, Ind. Spr. 1804. On donne aussi ce nom à tout bienfaiteur, apakarta gurutulyah, sch.
- 3 20 d. Nibhrita == pūrna, vyāpta, sens inconnu des dictionnaires; anyan na veda « il en perd le boire et le manger, » xutpipāsādi, dit la glose.
- ⁴ 21 a. Loku = yuktáyukta; reda = dharmádharma. Cf. X, xLV1, 4: tá manmanaská matpráná madarthe tyaktadaihikáḥ |
- ye tyaktalokadharmáç ca madarthe tán bibharmy aham || et X, xlvII, 9: tyaktalaukikáh, en parlant des Gopis.— c. Paroxa «invisible, » cf. paroxajit (III, xvIII, 4) «vainqueur invisible. » Pour l'idée exprimée ici, cf. IV, xxvIII, 65: paroxapriyadevabhagaván «Bhagavat est le dicu ami du mystère. » En effet, il entend leurs paroles affectucuses, dit la glose, bien qu'elles ne le voient pas. d. Mâ = mân.

tant que les dieux, ô vous qui m'avez aimé i jusqu'à briser les chaînes indestructibles de la famille! Que vos mérites soient leur récompense à eux-mêmes!»

CHAPITRE XXXIII.

Cuka dit:

- 1. En entendant de la bouche de Bhagavat ces paroles pleines de charmes, les Gopîs furent affranchies de la dou-leur qui naît de la séparation, et sa présence mit le comble à leurs vœux.
- 2. Alors, sous la conduite de Govinda, commencèrent les jeux du râsa² que célébraient avec lui ses femmes dévouées et joyeuses, brillantes comme des perles, en se tenant entre elles par le bras.
- 3 et 4³. La fête du râsa, embellie par le cercle des Gopîs, était menée par Crichna, qui, usant de sa puissance magique et se plaçant entre elles, deux à deux, les tenait embrassées par le cou; et chaque semme croyait qu'il était auprès d'elle. Cependant le ciel se couvrit de cent chars montés par les dieux en compagnie de leurs épouses, et le cœur consumé de regret.
- 5. Alors les tambours retentirent, des pluies de fleurs tombèrent du ciel et les chefs des Gandharvas chantèrent avec leurs épouses sa gloire sans tache.
- 6. Les bracelets, les anneaux des pieds et les clochettes des femmes, accompagnées de leur bien-aimé, produisaient un bruit confus dans le cercle du ràsa .

¹ 22 c. — $Y\hat{a}h = bhavatyah$, sch. cf. xxx, gcd et la note.

^{3 2} b. - Râsa = bahunartakîyukto nrityaviçeşah.

^{3-4. —} Le sch. fait remarquer que la 3° st. a trois hémistiches et qu'elle enjambe d'un pied sur la suivante, axaracatustayádhikena sárddhena. — Cf. V. P. 47-49 et la note de Wilson, p. 533 de sa traduction.

^{4 6. —} Cf. V. P. 50.

- 7. Là resplendissait sous l'éclat de ses femmes le Bienheureux, fils de Dévakî, comme une grosse émeraude parmi des pierreries aux reflets d'or !.
- 8. Tandis que, à frapper la terre du pied, à agiter les bras, à mouvoir les sourcils avec grâce en souriant, à se briser la taille², à faire bondir leurs seins et flotter leurs voiles; tandis qu'à secouer sur leurs joues leurs boucles d'oreilles la sueur inondait leur visage, et que leurs cheveux et leurs ceintures se dénouaient; les femmes de Crichna brillaient en chantant ses louanges, comme les éclairs sur le cercle du nuage.
- g. Elles chantaient avec force en dansant, variant le son de leurs voix, s'enivrant de plaisir et transportées de joie aux caresses de Crichna dont la louange remplit le monde.
- 1 7 a. Tabhih svarnavarnabhih, sch. On sait que Crichna était d'un bleu foncé. - c. Suivant la glose, ou bien l'émeraude, c'est-àdire Crichna, resplendit entre chaque couple de pierreries jaunes, haimanam maninam madhye madhye; ou bien, sans répéter madhye, il n'y en a qu'une seule aux yeux des Gopis, gopidristyabhipráyena vâ vinaiva madhyapadavrittim, de là le singulier cucubhe, plus difficile à expliquer dans la première interprétation. Cf. ci-dessus, st. 3. - d. Mahamarakata = nîlamani «saphir.» Le premier de ces mots est constamment traduit par «émeraude, » et on y rattache le grec σμάραγδος. Il y en a de vertes, harinmarakata, VIII, 11, 4; de foncées, marakatacyamavapuse, VIII, xvi, 3 (= meghacyama, VIII, vii, 17, également appliqué à Bhagavat); les vertes elles-mêmes ont des reflets foncés, VIII, 11, 4. La glose ne donne d'explication que sur ce dernier passage, harit = pâlâçavarna. Le marakata, dans certains cas, peut-il se consondre avec la pierre d'un bleu soncé, nîlamani? « J'ai passé huit jours, dit le prince Soltykoff, dans les montagnes qui s'appellent Nilquerries, ce qui veut dire les montagnes bleues, apparemment parce qu'elles apparaissent bleues aux Indiens des plaines; mais elles sont, au contraire, éternellement vertes. J'ai entendu dire, d'ailleurs, que nil veut dire indifféremment bleu et vert. » (Voyages dans l'Inde , p. 117.)
- ² 8 b. Bhajyat bhajyamána de bhañj. Cf. VIII, xII, 19.— Au 3° pada, si on lit ^ogranthayah au lieu de ^oagranthayah, on a un sens tout opposé, admis aussi par le scholiaste.

- 10. Certaine Gopî, accompagnée par Mukunda sur une clef, chantait sur une autre; et lui, prenant plaisir à l'entendre, l'honorait en disant : «Très-bien! très-bien!» Elle chaptait le refrain, et il lui témoignait beaucoup d'estime 1.
- 11. Une autre, épuisée de fatigue par le râsa, appuyant son bras sur l'épaule du héros armé d'une massue, qui se tenait auprès d'elle, laissait flotter ses bracelets et les jasmins de sa guirlande.
- 12. L'une d'elles, qui soutenait sur son épaule le bras de Crichna imprégné de sandal, sentant le parsum délicieux qu'il exhalait, le baisait en tressaillant de plaisir ².
- 13. A une autre, qui pressait sur sa joue la joue (du héros) embellie par d'éclatants pendants d'oreilles qu'il agitait en dans ant, il donnait une bouchée de bétel.
- 14. Tout en dansant, en chantant et en faisant résonner les anneaux de ses pieds et (les clochettes) de sa ceinture, une autre, accablée de fatigue, prenant la main propice d'Atchyuta, qui se tenait auprès d'elle, la posait sur ses seins.
- 15. Les Gopîs réunies au bien-aimé Atchyuta, le savori préséré de Çrî entre tous, se livraient à la joie et chantaient ses louanges, pendant qu'il les tenait par le cou dans ses bras.
- 16. Les oreilles parées de lotus, les joues ornées de boucles de cheveux, le visage étincelant de sueur, les Gopîs dansaient au son des bracelets, des anneaux des pieds, des clochettes et des instruments de musique, en compagnie de Bhagavat, laissant tomber les fleurs de leur chevelure, dans la salle où les abeilles tenaient lieu de musiciens.
- 17. Ainsi, parmi les embrasséments, les attouchements voluptueux, les amoureux regards, les jeux effrénés et les rires, l'époux de Râma goûtait le bonheur avec les belles du parc, comme l'enfant qui s'amuse de la réflexion de son image.

^{1 9-10. —} Cf. le Prem Sagar, p. 64 de la traduction anglaise. — 9 d. Yadgitena, etc. cf. urugaya, III, v, 44.

² 11-12. — Cf. V. P. 52-53.

^{3 13} b. — Tvisa. Les dictionnaires ne donnent que tvis et tvisa, cf. 22 a. ci-dessous.

- 18. La joie d'être unies à lui troublant tous leurs sens, les femmes du parc n'avaient pas la force de relever soudain leurs cheveux, leur robe ou le voile de leur sein, et elles laissaient tomber leurs guirlandes et leurs ornements, ô descendant des Kurus!
- 19. A la vue des jeux de Grichna, le trouble s'empara des épouses des dieux en proie aux tourments de l'amour; et la lune, ainsi que les constellations, en fut émerveillée.
- 20. Le Bienheureux, se multipliant autant de sois qu'il y avait de Gops, goûta le bonheur avec elles en se jouant, lui qui trouve son bonheur en lui-même 3.
- 21. Les voyant fatiguées par ces violents ébats, (le héros) compatissant leur essuyait le visage avec amour de sa main propice, ô roi!
- 22. D'un regard souriant que rehaussait l'éclat de leurs joues, où brillaient, mêlés aux boucles de leurs cheveux, d'étincelants pendants d'oreilles en or, les Gopîs, honorant le héros, chantaient, ivres de joie au contact de ses ongles, les actions méritoires qu'il avait accomplies.
- 23. Confondu au milieu d'elles et suivi d'abeilles, pareilles aux chess des Gandharvas, qu'attirait sa guirlande froissée par les étreintes de ses semmes et rougie du sastran de leurs beaux seins, il entra dans l'eau pour se délasser : tel (y entre), épuisé de satigue, le roi des éléphants avec ses compagnes en brisant les barrières 4.

^{1 18} c. — Amjas = amjasa.

² 19. — La marche des astres est suspendue, suivant la glose; de là ce qui est dit ci-dessous, st. 39 a.

^{3 20. —} Cf. III, 111, 8 et 9. Le scholiaste cite ici deux textes: la prière par laquelle les Gopîs demandent d'être unies à Crichna, cf. X, xxII: nandagopasutam devi patim me kuru, et la promesse de Crichna, rapportée en note, xxIX, 1. — Notre stance justifie l'épithète satyakâma = satyasankalpa que nous trouverons ci-dessous, st. 26 b; comparer avec ces deux composés satyavikrama, etc.

^{4 23} d. — Bhinnasetn. Ce qui est dit de l'éléphant doit s'entendre

- 24. Tandis qu'au milieu des ondes les jeunes semmes l'arrosaient à l'envi et lui jetaient de l'eau de toutes parts avec une aimable gaieté, ô roi! tandis que du haut de leurs chars les dieux versaient des pluies de sleurs et chantaient ses souanges, il prenait plaisir, bien qu'il trouve son bonheur en lui-même, à jouer au milieu d'elles comme le roi des éléphants.
- 25. Et puis, dans le bosquet de la Crichna où l'air est embaumé de tous côtés par l'arome des fleurs de la terre et des eaux, il se promenait entouré d'une multitude d'abeilles et de femmes, comme l'éléphant en rut avec ses semelles.
- 26. Ainsi, fidéle à sa promesse, il passait avec la troupe de ses femmes dévouées toutes les nuits éclairées par les rayons de la lune et propices aux sentiments célébrés dans les poèmes d'automne, lui qui renferme sa jouissance en luimême.

Le roi dit :

- 27. «C'est pour affermir la justice et pour réprimer le crime que Bhagavat, le maître du monde, a incarné une portion de son être.
 - 28. «Comment lui qui enseigne, établit et protége les

en ce sens, suivant la glose, que Crichna foule aux pieds les usages du monde et les pratiques du Véda. Cf. I, xvIII, 35; et ci-dessous 28 a.

- 1 24 d. Gajendralila, cf. V, xvIII, 39, où la comparaison est exprimée à la manière européenne: kridann ivebhah.
- ² 26. J'ai suivi la première interprétation du scholiaste; d'après la seconde, il faudrait séparer *kathà de rasáçrayâh, et faire du composé *niçâh, un compl. circonstanciel de siseve. c. Sauratah caramadhātuh. Dans une des énumérations de dhâtu, rapportées par Böhtl. dans son dictionnaire, le septième et le dernier est le samen; il y a peut-être là une comparaison implicite, tout à l'avantage de Vichnu, avec ce qui est raconté de Çiva poursuivant Vichnu déguisé en courtisane, VIII, XII, 32; cf. en outre dans le M.Bh. I, 2380, la légende de Vasu, tasya retah pracaskanda. d. Çaratkâvya, cf. V. P. 50.

barrières de la justice , ô brahmane! a-t-il, au mépris de la justice, touché à des femmes qui n'étaient pas à lui?

29. « Puisque ses désirs sont satisfaits, que voulait le chef des Yadus, quand-il commit cet acte blâmable? Dissipe le doute qui s'élève en nous, ô pieux solitaire! »

Çuka dit:

- 30. « Parce que des grands ont violé la loi et commis un crime, gardons de l'imputer à faute à ces êtres puissants, non plus qu'au feu de tout dévorer ².
- 31. « Que jamais nul, s'il n'est leur égal, ne commette un tel acte même en pensée; ainsi tout autre que Rudra périt à avaler follement le poison sorti de l'Océan 3.
- 32. «Ce que disent les grands est bien; ce qu'ils font, l'est quelquefois. D'eux, le sage n'imite que ce qui est conforme à leurs discours 4.
- 33. «Il n'y a pour eux ici-bas ni avantage à bien faire, ni dommage à mal faire, ô roi! parce qu'ils n'ont pas de personnelité.
- 34. « A plus forte raison le rapport de bien et de mal n'existe pas entre le Seigneur de tous les êtres, animaux, mortels ou dieux, et les créatures qui lui sont soumises.
 - 35. Quand ceux qui se sont complu à adorer la pous-
- 1 28 b. Bhagavat crée et protége les harrières de la loi, III, 1x, 19. c. Pratipam = pratikûlam. Les semmes des autres doivent être respectées comme une mère, mâtribhaktih parastrigu, IV, xv., 17.
- ² 30. Sur le nom d'Içvara donné à d'autres qu'à l'être suprême, cf. I, 111, 27 (les Richis, etc. sont réputés tous des portions de Hari), et l'emploi du nom français seigneur.
 - 3 31. Il s'agit ici du poison kâlakûta avalé par Rudra ou Çiva.
- 4 32. M. Muir, quem honoris causa nomino, en traduisant ainsi le deuxième hémistiche, Let a wise man observe their command which is right, semble avoir lu séparément svavaco yuktam, qu'il faut réunir comme le veut la glose, tesâm vacasá yad yuktam aviruddham tat; d'ailleurs, tout ce que disent les grands est bien, satyam vacah; c'est entre leurs actions qu'il faut choisir celles qu'on peut imiter.

sière de ses pieds, pareils au lotus, sont délivrés de tous les liens des œuvres par la puissance du Yoga; quand les munis marchent libres et sans entraves, comment celui qui a pris un corps de sa propre volonté serait-il enchaîné par les œuvres?

- 36. «En revêtant un corps ici-bas, lui le régulateur suprême, qui se meut au sein des Gopîs, de leurs époux et de tous les êtres animés, il ne faisait que se jouer 1.
- 37. « C'est par bienveillance pour les êtres qu'il prend un corps humain et se livre à ces jeux, asin qu'on s'attache à lui en en écoutant le récit.
- 38. « Et, certes, les habitants du parc, troublés par sa puissance magique, n'ont eu garde d'accuser Crichna, persuadés que leurs femmes étaient auprès d'eux.
- 39. «Quand la nuit de Brahmâ fut terminée , les Gopîs, qu'avait troublées le fils de Vasudésa, retournèrent à regret dans leurs maisons, le cœur plein de Bhagavat.
- 40. «Et quironque écoute et raconte avec soi ces jeux de Vichnu avec les semmes du parc, animé soudain d'une dévotion prosonde pour Bhagavat, il est affranchi du désir qui ronge le cœur, et affermi dans la sagesse. » 3

¹ 36. — Cf. V. P. 60.

² 39 a. — Brahmarátra upávritte — bráhme muhurte prápte, cf. Dasam Askand, tr. Pavie, p. 109: «Et il se trouva qu'une nuit du jour de Brahme était terminée;» le Prem Sagar, trad. Eastwick, p. 65: «Meanwhile, the night advanced and no one was aware of it, and from that time the name of that night has been the night of Brahmâ; » on peut voir dans Polier, ch. v1, p. 455, ce qu'est devenu dans la tradition populaire ce trait merveilleux de notre légende.

³ 40. — Dans le *Bhágavata*, les épisodes sont ordinairement terminés comme celui-ci, par une prière ou bénédiction, dont la pensée est prise dans l'épisode lui-même.

LE LIVRE

DES ROUTES ET DES PROVINCES,

PAR IBN-KHORDADBEH,

PUBLIÉ, TRADUIT ET ANNOTÉ

PAR C. BARBIER DE MEYNARD.

(SUITE ET FIN.)

LE MAGHREB OU OCCIDENT.

Le Maghreb formait un quart de l'Empire sous l'ancienne monarchie des Perses; son gouverneur était nommé Kharberân-Espehboud.

ROUTE DE BAGDAD AU MAGHREB.

Sindjileïn (Yak. Salyaheïn, 3 fars.), 4 fars. — El-Anbar, 8 fars. — Ed-Derb, 7 fars. 1 — Hît, 12 fars. — Narousyeh, île sur l'Euphrate, 7 fars. — Eladousyeh (Kod. Alouseh), 7 fars. — Ed-Dara, 6 fars. El-Fakhîmah (Ed. Odjuïmah), 6 fars. — El-Behyeh (Kod. El-Behymeh), 12 fars. — El-Fardhah (Kod. El-Ardhah) dans la plaine, 6 fars. — Ouady es-seba' « vallée des lions, » 6 fars. — Khilidj « le canal » (Ed. « canal des Beni Djoumah ou Djoumaï, » ibid. 145),

الراب Kodama écrit الراب Edriçy الراب. Par une inadvertance singulière, Jaubert a lu eyam au lieu de emyal, et il traduit, en conséquence, journées au lieu de milles, II, 144.

5 fars. — Montagnes¹ de Karkisya, 7 fars. — Nahr-Sayid, 8 fars. — El-Hourrîn (Kod. El-Hourân; Ed. Djordjân), 14 fars. — El-Mênzil (Ed. El-Mebrek; Kod? El-Menazil), 21 fars. (il faut lire 11 fars.) — Rakkah, ville nommée par les Grecs Kalanikous², 8 fars.

(Villes principales): Rakkah; Harrân; Roha; Somaïsat; Saroudj; Hisn-Kifa; El-Ard el-Beïdha «la terre blanche;» Tell «colline» de Mauzen; Ezzewaby; El-Mazidjân; Roçafah; Zeïtounah. — Impôts de la Mésopotamie (El-Djezîreh): quatre millions de dinars. Au rapport d'El-Ispahâny, l'impôt du Diar-Modar a été fixé à la somme de 9,500,000 dinars, y compris les dîmes 3.

1 Avant الغاس, la copic B donne le groupe الغاس. Comme il n'y a pas de montagnes autour de Circesium, le docteur Sprenger propose de lire قبال. En acceptant cette conjecture, on devrait traduire: «de là à Elghas, en face de Circesium, 7 fars.»

² Callinicum est le premier nom de cette ville fondée par Seleucus Callinicus. (D'Anville.) La distance complète est ici 134 fars. dans Kodama on lit 126 seulement; mais il est vrai que son itinéraire omet deux étapes. D'après Edriçy, il y a en tout 372 milles, ou 124 fars., ce qui établit une dissérence de 10 fars. entre son itinéraire et le nôtre. Il importe de remarquer qu'indépendamment de cette route, laquelle suit la rive de l'Euphrate, il y a, ainsi que l'atteste Kodama, un chemin plus direct, par l'intérieur du pays, jusqu'à Deïr, où l'on rejoint l'Euphrate. Dans Edriçy il est sait aussi mention d'une voie qui traverse le désert et abrége, de cinq journées environ, la durée du voyage.

³ D'après cette seconde version, le revenu de la province présenterait une différence de plus du double. Comme je l'ai dit ailleurs, ce témoignage paraît n'avoir été invoqué par l'auteur que pour fournir de plus amples matétiaux et d'autres points de comparaison à l'histoire économique du khalifat. Cependant il ne serait pas impos-

Division administrative de l'Euphrate: Karkiçya; Khabour; Rahbah; Eddalyah « la vigne; » Anat; El-Hadîthah; Hît; Elanbar; Beïder; Masîn; Somaïsat; Es-Sikr¹.... Tabân; Bir el-Alya; Bir es-Soufla. Telles sont les villes nommées villes du Khabour. Les stations de cette route, en partant de Rakkah, sont: Douser; Balès, où l'on passe l'Euphrate; Khousaf; Naourah; Alep; Kinnisrîn. — La province de Kinnisrîn comprend les districts suivants: Maarat-Mofrîn²; Berdjewân; Sermîn; Djebar el-Açab; Dolouk; Raabân; Alep. — Places fortes³: Kourès; El-Djoumeh; Menbedj; Antakyeh; Nirîn; Loubna; Balès; Rossafah « la chaussée » de Hicham, fils d'Abd el-Mélik. — L'impôt de la province de Kinnisrîn et des places fortes se monte à 400,000 dinars.

De Kinnisrîn on se rend à Chîzer, puis à Hamat, puis à Hims (Émèse). La province de Hims renferme les districts suivants (dans ce pays, on donne au district le nom d'Iklim «climat»): Chîzer; Afamyah; Marat en-No'mân; Sourân; El-Atmîn; Tell-

sible que les chiffres généraux donnés ici et dans d'autres passages, sur la foi d'El-Ispaliâny, fussent simplement des annotations marginales, introduites plus tarde dans le texte par un copiste.

¹ Le mot qui suit n'est pas ponctué. Le groupe entier répond au Sikket el-Abbas d'Edricy, II, 154.

² La copie B porte Marín. Il est parlé de Marat-Mofrîn et de la ville de Naourah dans les fragments de l'histoire d'Alrp, publiés par Freytag, 6 et passim.

³ La nomenclature des places frontières se trouve textuellement dans le traité d'Ibn-Haukal, et elle est citée, d'après ce dernier, par Abou'lféda, texte, p. 233. La seule variante qui mérite d'être notée est *Tizin* au lieu de *Nirin*.

LE LIVRE DES ROUTES ET DES PROVINCES.

Meïçerah; Loubnân (le Liban); Es-Sofrah; les cinq districts où l'on cultive le dattier; El-Ghoutas; Nawah; Raçîn; Damîn; Koustoul; Selmyah; Adounah; Djotíçyah; Soudanyah; Tadmor (Palmyre). — Villes de la côte: Kilata (?); Djebelah; Bolonyas (Apollonie de Syrie); Natroun (peut-être Antartous, Tortose); Merkabah (Castrum Merghabum); Kaçirah; Saka; Habyah; El-Houleh; Adjloun; Barîn; Afirama.

ROUTE.PARTANT DE HIMS (ÉMÈSE).

Djousiah 1, 10 fars. — El-Kara, 30 m. — Nebek, 12 m. — Kotaïfah, 20 m. — Damas, 24 m. Damas, qui est la ville nommée Dhat el-Imad 2, existait, diton, avant le prophète Noé. L'arche partit du sommet du Liban et s'arrêta sur le mont Djoudy, dans le Kurdistân. Lorsque les enfants de Noé se furent multipliés, ils abandonnèrent les serdab (cavernes, voûtes cyclopéennes) au roi Nimroud, fils de Kouch,

¹ Ce nom est indéchiffrable dans les deux copies; j'ai suivi la lecon de Yakouby, laquelle se trouve aussi dans Kodama et Mokaddessy; il faut lire avec cestrois écrivains 13 milles, au lieu de 10 fars. que porte notre texte. Il est à remarquer que la route décrite par Ibn-Khordadheh est une de celles que suivait la poste, mais elle passait par Nebek, tandis que l'autre, nientionnée par Mokaddessy, passait par Ba'lkek; elles avaient à peu près la même étendue, environ 200 kilomètres.

² La ville aux piliers, allusion au passage du Koran, LXXXIX, 5 et suiv. Ce n'est pas, à proprement parler, Damas même, mais bien un temple d'origine prétendue adite, et nommé Djeïroun, en souvenir de son fondateur, qui est l'objet de la légende musulmane. Maçoudy, après avoir résumé les différentes versions qui circulaient, de son temps, sur la ville et le temple aux piliers, cherche à en démontrer l'origine fabuleuse. (Prairies d'or, t. IV, p. 88, sous presse.)

le premier qui régna sur les Juifs, sectateurs de la Thorah. — Impôt foncier de Hims, 340,000 dinars. Mais, suivant Ispahâny, il n'a jamais dépassé 180,000 dinars 1.

Province de Damas, districts: la plaine du Gawtah (banlieue et jardins de Damas); Senîr; la ville de Ba'lbek; la Bekaa et le Liban; district de Djounyah; district de Tripoli; district de Djobeïl (ou Gebaïl); Beïrout; Saïda et Bathanée; district du Haurân; district de Djaulân; la banlieue 2 de Balka; les environs du Jourdain; district de Moab; district du Djebal ou Montagnes; district de Chera (ou Cherat); Bosra; Ammân et El-Djabyeh.

BOUTE PARTANT DE DAMAS.

Djaçim, 24 m. — Fîk, 24 m. — Tibériade, chef-lieu du Jourdain, 6 m.3 — Impôt foncier de

¹ S'il saut en croire Yakouby, l'impôt d'Émèse, établi sur une base invariable, ne dépasse pas 220,000 dinars, non compris, il est vrai, les redevances des biens assermés par l'État. Les contradictions qu'on remarque dans ces chissres tiennent surtout à l'âge dissérent des documents que les trois auteurs avaient sous les yeux. (Voyez aussi la note 3, ci-dessus, p. 447.)

² Littéralement «l'extérieur» zhahir; cette expression est appliquée par Yakouby à la même localité, texte arabe, p. 114.

Total, 132 kilom. L'impôt de cette province est à peu près le même dans la relation de Yakouby: 300,000 dinars, sans compter les domaines affermés. Ibn-el-Moudebbir, dont parle notre auteur, après avoir été fait prisonnier par le chef des Zendjes, sous le règne de Mo'taded, fut mis en liberté et passa au service d'Obeid Allah, fils de Suleimân, dernier vizir de ce khalife. C'est du moins ce qui résulte d'une anecdote racontée par Ibn-Khallikân (Vie du poëte Abou'l-A'la). Si le personnage en question est bien celui dont l'au-

451

Damas, 400,000 dinars, plus une fraction. El-Ispahâny ajoute: « Cet impôt a été rigoureusement évalué par Ibn el-Moudebbir; il se monte, en y comprenant le total des dîmes et la capitation des Juifs, à la somme de 140,000 dinars.»

Districts: le Jourdain; Tibériade; Samarie; Beïsân; Fahl; Hawîm; Naplouse; Djadar; Abil (Méracid: Abil ez-Zeït); Sousyah; Safouryah; Akka (Saint-Jean-d'Acre); El-Kouds (Jérusalem); Sour (Tyr).

De Tibériade à El-Lahoun, 20 m. — Kaïsaryeh, 20 m. — Ramlah, chef-lieu de la Palestine, 24 m. (Total, 128 kilom.) — Impôt de la province du Jourdain, 350,000 dinars; mais, selon Ispahâny, il n'a jamais dépassé la moitié de cette somme, non plus que l'impôt de la Palestine 1.

Districts de la Palestine: Ilya ou Beït el-Makdes (Jérusalem, Ælia Capitolina). David et Salomon y avaient déposé leurs trésors. De Jérusalem à la mosquée d'Abraham (Hébron), où se trouve le tombeau de ce prophète, on compte 13 m. — Suite des districts: Amwas; Loudd; Ramlah; Yafa; Kaïsaryeh; Sebastyeh; Askaloun; Ghazza; Beït-Djebrîn.

ROUTE PARTANT DE RAMLAII.

Azdoud, 12 m. — Ghazza, 20 m. — Rafah teur invoque ici l'autorité, il n'est pas facile d'expliquer la dissérence énorme des deux évaluations.

1 Yakouby donne à peu près le même renseignement; il estime l'impôt du Jourdain, prélèvement fait des fermes, à 100,000 dinars. L'évaluation d'Ibn-Khordadbeh semble donc exagérée d'un tiers au (Bekry: Rafakh), 16 m. — El-Arîch, dans les sables, 24 m. — Warradah, 18 m. — Ghoraïbeh (Kod. Bakarah; Mok. Nafarah), 20 m. — Farama (Péluse), 24 m. dans les sables. — Djordjîr, 30 m. — El-Kaçyrah, 24 m. — Mosquée de Kodhaa, 18 m. — Bilbîs, 21 m. — Fostat, capitale de l'Égypte, 24 m. (Total, 251 m. — 502 kilom.) L'Égypte, patrie des Pharaons, était nonmée aussi Macédoine. Fostat doit son nom au camp qui y fut dressé par Amr, fils d'El-Assy. — Impôt de la Palestine, 500,000 dinars¹.

DISTRICTS DE L'EGYPTE.

Menf; Waçîm; Dalass; Bousîr; le Fayyoum; Ahnas; El-Kaïs; Taha; Achmounîm; Osyouth; Kehfa; Behnesa; Ikhmîm; Ed-Deïr (c'est le couvent d'Abou Chanoudah); Abchayah; Ermount; Kyft; El-Askir (Méraçid: El-Aksar); Esnè; Ramît; Oswân; Alexandrie; Kolzoum (Clisma, Suez); Thour; Eïlah; Maçîl et Malidous; Kartassa; Kharbita; Sabas; Sakha; Nebdeh (Yak. Tydeh); Alaf; Loubya; El-Awsyeh; Thowah; le Bas-Menouf; Chantouf; le Haut-Menouf; Atrîb; Aïn-Chems; Karasta (?); Kaïmen (?); Sân

¹ On a vu dans la note précédente que, d'après une évaluation plus modérée, l'impôt de la Palestine n'atteignait pas même à 200,000 dinars. Mokaddessy, après avoir donné les chiffres de notre auteur pour les villes de Kinnisrîn, Émèse, le Jourdain et la Palestine, les rectifie ainsi qu'il suit, d'après ses informations particulières: «Kinnisrîn et les places frontières, 360,000 dinars. — Jourdain, 700,000 dinars (le texte me paraît fautif). — Palestine, 259,000 dinars. — Damas, 400,000 dinars et une fraction. » [F° 126.)

453 et Iblîl; El-Bokhoum; Moghîrah; Ahyâ et Dachnah; El-Hauf occidental; El-Hauf oriental; Bohaïrah «le lac » ou région basse1; Bathn er-Rîf; Chorounah; Saïd; Tinnis; Dimyat; Farama; Dokhoula; Bothaïrah; Nakyzah; Bosaïth; Matharyeh; Ternout; El-Bahr (?); Bedaryeh; Bedakoun; Cherak; Maryout; Samryah (Yak. Wasimah); Bernîl; Ansina; Chatal; Debîk. L'étendue de l'Égypte en long, depuis Chediretein «les deux arbres², » et El-Arîch jusqu'à Oswân «Syène...» et en large, depuis Barkah jusqu'à Eilah, est évaluée à un mois de voyage.

ROUTE D'ÉGYPTE AU MAGHREB, EN PARTANT DE FOSTAT.

Dhat es-Sahil (Kod. Dhat es-Selasil), 24 m. — Tarnout (Marbout, leçon erronée dans Makrizy), 22 m. — Rafikah (Kod. Rafyah), le long du Nil, 24 m. — Karasta (Ed. Karma), 24 m. — Kerboun, 24 m. — Alexandrie, 24 m. — Nounyah (Kod. Abou-Mounyah; Mok. Bayyoubah), 20 m. — Dhat el-Houmam « séjour de la fièvre, » 18 m.3 — Dien-

¹ Selon Yakouby, ce district se compose de six villes, situées sur la rive orientale du Nil. (Ibid. p. 126.)

² On trouve souvent la variante Chedjreh «l'arbre. » Cette bourgade, située entre El-Arîch et Rafah, séparait la Syrie de l'Égypte. (Cf. Prairies, II, 295.)

³ De cette étape part l'embranchement des deux routes conduisant à Barkah. (Cf. Bekry, trad. par M. de Slane, Journ. asiat. 5° série, XII, p. 48.) La distance jusqu'à cette station est, d'après notre texte, de 180 milles = 360 kilom. Mais Kodama ajoute une étape de 24 milles, entre Tarnout et Kaum-Cheryk, lieu dont il n'est pas fait mention ici. D'après cela, la distance entre Alexandrie et l'embranchement de Dhat el-Houman doit être 62 milles = 124 kilom.

net er-Roum «jardin des Grecs» (Bekry: Hanyat er-Roum «l'arcade des Grecs»), 24 m. — Thahounah «la meule,» 30 m. — Kenaïs el-Awsedi «citerne de la plante nommée rhamnus, » on n'y trouve que de l'eau de pluie, 30 m. — Sikket el-Hammam «relais du bain, » 30 m. — Kasr-Chemmas «château du diacre, » 25 m. — Khirbet el-Koum « ruine de sable, » 15 m. — Kharab Abou Halyma (Bekry: Kharaïb; Mok. et Ed. Haouanit « boutiques »), 35 m. — La citerne d'Abd Allah, 30 mi — Dianad es-Saghîr, 30 m. — ... 35 m.1 — Ouady Makhîl, 35 m. — Citerne de Houlmân (variante : Holaimân), 35 m. — El-Meghar «la caverne» (Ed. Meghar er-Rakîm «des Sept dormants»), 35 m. — Takenest (Ed. Yakîst), 25 m. — Nedamah, 26 m. - Barkah 6 m.2 Cette ville, au milieu du sable

Dans Mokaddessy, on la trouve évaluée à 3 journées, plus deux postes; mais le manuscrit présente quelques incertitudes dans ce passage; il semble d'ailleurs que ce voyageur ait copié et réuni par mégarde l'itinéraire d'Ibn-Khordadbeh et celui de Kodama.

Le nom de la station est en blanc. Dans Edriçy on lit جب «citerne du champ de course.» et dans Mokaddessy جب «citerne de la terreur.»

² En ajoutant le nombre des stations indiquées par le contexte au fragment de route évalué ci-dessus, jusqu'à Dhat el-Houmam, on trouve entre le Cairc et Barkah 650 milles = 1,300 kilom. Edriçy compte 552 milles environ entre Alexandrie et Barkah, ce qui, réuni aux 144 m. qui séparent Alexandrie de Fostat, donne 696 m. Il importe de remarquer que notre texte décrit, à partir de Sikket el-Hammam, la route la plus courte à travers le désert; l'autre chemin mentionné par Kodama donne, à une légère différence près, le total des stations d'Edriçy. Bekry, qui note avec une si scrupuleuse exactitude les moindres stations de cet itinéraire, oublie malheureusement quelquesois de compter la distance qui les sépare.

LE LIVRE DES ROUTES ET DES PROVINCES. 455 rougeâtre du désert, ressemble à une beile fleur de lotus; un amphithéâtre de montagnes l'environne à une distance de 6 milles.

ROUTE DE BARKAH À L'OCCIDENT.

Mabanah (Kod. Melitya; Mok. Meïseh), 15 m. — Kasr el-Açel «château du miel,» 29 m. (il faut lire 19 m. d'après les autres itinéraires). — Awirân (Ed. Avrar; Kod. Awirab), 12 m. — Selouk, 30 m. — Barmest (Ed. Tourmest; Kod. Termeçeh), sur la côte, 24 m¹. — Makyah, sur la côte, 20 m. — Adjabyah, 24 m. — El-Djezîreh (Kod. Haï-Nowah), 20 m. — La Sabkhah « terrain salé » de Menhousah, 30 m. — Kasr el-Atach «château de la soif, » 24 m. — El-Yahoudyeh, sur le bord de la mer, 34 m. — Tombeau d'El-Ibady, 34 m. — Sarb (lisez Syrt «la grande Syrte»), 34 m. — Karyeteïn «les deux bourgs» (Kod. Karneïn), 13 m. — Château de Haçan ben No'mân el-Ghassany², compagnon de

¹ De là partent plusieurs embranchements jusqu'à Adjabyah; le nôtre a 68 m. de parcours; celui dont parle Kodama (Sprenger, ibid. p. 98), 74 m. D'où il résulte que, d'après Ibn-Khordadbeh, la distance entre Barkah et Adjabyah est de 144 m. d'après Kodama, de 150 m. Le calcul d'Edricy donne 6 journées ⇒ 152 m.

² Ce général, investi du gouvernement de l'Afrique septentrionale par le khalife Abd el-Mélik, en 687 de J. C. fut défait près de Cabès par une armée berbère. Obéissant aux ordres de son souverain, il demeura dans le pays et y construisit deux forteresses auxquelles il donna son nom; Bekry dit en avoir vu les ruines. (Journ. asiat. 5° série, XII, 433; Hist. des Berbères, III, 192 et suiv.) Le même fait est raconté par Ibn-Haukal. (Voir l'extrait de son livre publié par M. de Slanc, Journ. asiat. mai 1841, p. 557.)

Walid, fils d'Abd el-Mélik, 30 m. — Marsaf (Kod. Mansaf), 40 m. — Tourgha, 24 m. — Ragouga, 24 m. — Wardaçah, 8 m. — Un poëte a dit:

Il rencontra un jour El-Biraz qui conduisait son cheval, aussitôt il le jeta sur Wardaçah.

El-Medjteby, 22 m. — Ouady er-Reml «torrent de sable, » 20 m. — Tripoli¹, 24 m. — Sabrah, 24 m. — Bîr (ou Beït) el-Hammalîn, 20 m. — Kasr er-Rizk (Kod. Er-Rouk), 30 m. — Naderkhat, 24 m.²...

Kaïrowân, ville située au centre du Maghreb dont elle est la capitale, 24 m. — Distance entre Bagdad et Misr (vieux Caire) 570 fars. ce qui équivaut à 1,710 milles³.

ÉTATS D'IBN-LL-AGIILEB.

Kaïrowân; le cours supérieur du Nil, l'Abyssinie et la Nubie. Les Nubiens ont acheté la paix des musulmans, au prix d'un tribut annuel de 400 esclaves⁴.

- ¹ La comparaison du paragraphe mutilé d'Edricy avec le texte ci-dessus donne entre Syrt et Tripoli 254 milles == 308 kilom.
- ² La fin de cette route est perdue; mais on peut la compléter avec les relations de Yakouby, de Kodama et de Mokaddessy: Fawarah, 30 m. Kabès, 30 m. Bîr-Zeitounah, 18 m. Ketanah, 24 m. Lebès ou Kebès (dist. omise). Kaïrowân, 24 m. Ce qui fait, entre Tripoli et cette dernière ville, 200 m. (400 kilom.) ou un peu plus, si l'on tient compte de la lacune des textes.
- ³ A raison de 3 m. pour une parasange, soit 3,420 kilom. Il est aisé de voir que ce paragraphe a été déplacé par les copistes et qu'il devait se trouver primitivement à la suite de la route dont Fostat est le terme.
 - 4 Maçondy (Prairies, III, 39) relate les circonstances historiques

Sous les Pharaons, l'impôt foncier de l'Égypte s'élevait à 96 millions de dinars. Abd Allah, fils d'El-Hidjab (lisez El-Haddjadj), le fixa, sous les Omeyades, à 2,123,837 dinars.

Après l'avénement de la maison d'Abbas, Mouça, fils d'Yça, fils d'Aly, taxa l'Égypte à 2,180,000 dinars. — Les autres possessions de l'Aghlebite sont Kabès; Djeloula; Subeïtyah (Suffetula), ville du roi chrétien Djordjis (sans doute Grégoire, préfet de l'empire), à 70 m. de Kaïrowân; Zeraoud (?); Ghadamès; Merdjanah; Kafsah; Kastylyah; la ville du Zab (Tobnah?); Benzert; Chelchbân (Cheloubinah); Waddan; le versant du mont Wa'rân (Ouigran?);

qui ont donné naissance à cet impôt, qu'il nomme bakt ou nakt. Le nombre des esclaves livrés annuellement aux musulmans s'élevait. dit-il, à 442. Ce passage a été reproduit par Ét. Quatremère, dans son Mémoire sur la Nubie. Les renseignements que nous a laissés Ibn-Khordadbeh sur les fluctuations de l'impôt en Egypte, outre qu'ils ne sont pas à leur place naturelle, dénotent une rédaction précipitée et confuse. Mokaddessy, après les avoir insérés dans son fivre, ajoute (fol. 142): «J'ai lu dans le traité du Kharadj, par Kodama, que le revenu métallique de l'Égypte était autrefois de 2,500,000 dinars. Or j'ai trouvé dans l'ouvrage d'Ibn-el-Fakih des chiffres bien différents, ainsi qu'un historique détaillé du revenu de l'Égypte sous les Pharaons, sous Haddjadj et la dynastie abbasside.» Mokaddessy critique la justesse du mot kharadj, employé en cet endroit, et rapporte à ce propos une conversation curieuse qu'il eut avec un Egyptien établi à Boukhara. De ce morceau, que je regrette de ne pouvoir traduire ici, il résulte que : « Dès le 11° siècle de l'hégire, le système de l'impôt en numéraire était tombé en désuétude; que le fellah payait une redevance en nature pour la terre dont il était usufruitier; que cette redevance reposait sur le rendement annuel de la terre, ou, pour parler plus exactement, de la crue plus ou moins favorable du Nil, etc.»

Tunis, à deux journées de caravane de l'Ifrikyah. Tunis se nommait autrefois Karthadjina (du latin Carthagini). Elle était située sur le bord de la mer, et entourée d'un mur de 21,000 coudées de circuit (dans Bekry, 24,000). Tunis est séparée de l'Espagne par la mer Blanche, qui a, en cet endroit, 7 fars. de large (sic). De là on va à Cordoue en six journées.

ÉTATS DU ROUSTEMIDE MEÏMOUN, FILS D'ABD EL-WEHHAB, FILS D'ABD ER-RAHMAN, FILS DE ROUSTEM EL-IBADY 1.

Ce prince est d'origine persane, et on le salue du nom de khalife. Ses États sont : Herzeh; Chelîf; Melyanah; Tahert et ses dépendances; cette ville est à un mois de voyage de l'Ifrikyah, par caravane; enfin le territoire de Sebtah où régnait Julien, jusque dans le voisinage d'El-Khadrâ.

ÉTATS DE SOGHAÏR LE BERBÈRE, DE LA TRIBU DE MASMOUDA 2.

... Jusqu'à Ouady er-Remel; Ouady ez-Zeitoun; le château d'Aswed, fils d'El-Heithem, jusqu'à Tripoli; tout le territoire situé en deçà, jusqu'à la mer qui baigne l'Espagne.

Les bornes de mon travail ne permettent pas de rappeler les événements historiques qui morcelèrent l'Afrique septentrionale en plusieurs petites principautés indépendantes; ils sont d'ailleurs connus des lecteurs de ce recueil, par les fragments de Bekry et d'Ibn-Haukal, dont M. de Slane a donné la traduction. J'indiquerai donc simplement les passages qui peuvent éclaircir les données si confuses du Livre des routes.

² Le texte ajoute un mot méconnaissable, peut-être Djelyanah.

ÉTATS DE L'HÉRÉTIQUE ES-SOFRY 1.

Marghah, grande ville très-peuplée . . . Mine d'argent sur les frontières méridionales de l'Abyssinie; une autre ville nommée Dîn.

Ibrahim, fils de Mohammet le Mo'tazely, possède une ville nommée *Er-Rezah*, dans le voisinage de Tahert.

ÉTATS DE LA DYNASTIE D'IDRIS, FILS D'IDRIS, FILS D'ABD ALLAH,
FILS D'EL-HAÇAN (lisez HUÇEÏN) LE THALÉBITE.

Tlemsen, à 25 journées de marche 2 de Tahert, sur un territoire partout cultivé; Tanger; Fez, résidence du souverain, à 24 journées de Tahert. Derrière Tanger vient le Sous el-Adna (inférieur), à 2,000 m. de Kaïrowân; derrière le Sous el-Adna, le Sous el-Akça (supérieur). Ces deux provinces sont à plus de 20 journées l'une de l'autre. — Au même souverain idriçite appartiennent aussi Walila (en berbère, Oulîli); Medaka; Zeloula; Rakoun³, Heudjrah (Ibn

- ¹ On peut consulter, sur la secte des Sosrites et des Waçilites, le Journ. asiat. 5° série, XIII, p. 116. Malgré les déplorables mutilations du texte, il n'est pas impossible de démêler à quelle contrée de l'Afrique l'auteur fait allusion. Selon moi, c'est, le pays de Tamedelt, sur la route d'Aghmat au Sous. D'après le témoignage de Bekry, il y a, à une faible distance de Merghad, une mine d'argent d'un riche produit. La ville nommée plus loin Din répondrait, en ce cas, à Derâ, bourg situé à l'orient de Tamedelt. (Journ. asiat. ibid. p. 483.)
- ² Il n'y a pas plus de 5 à 6 journées de voyage entre ces deux villes. Presque toutes les distances indiquées dans les paragraphes suivants sont calculées avec la même exagération.

³ Peut-être Zerhoun نرهون, sur les ruines de l'ancienne Oulili.

Haukal ajoute *en-Ners* «le nid de l'aigle »); El-Hodjeïrah; El-Hadjir; Madjeradjera; Figoun (Ifghan); El-Khadhra¹, sur le bord de la mer qui, en cet endroit, n'a que 6 fars. de large; (le mont) Auras; le pays contigu au royaume du Dayi, fils du Dayi², et le pays des nègres qui vont nus, lequel s'étend jusqu'au rivage de la mer.

³ [On a reconnu que le pays habité par les Abyssins et les Noirs a une étendue de sept années de marche. L'Égypte ne forme que la soixantième partie de la terrre. D'après l'opinion la plus répandue. la terre n'a pas moins de 500 années de marche, dont un tiers est cultivé, habité et peuplé, un tiers occupé par de vastes solitudes, et le dernier tiers envahi par les eaux de la mer.] Le roi de la famille des Idriçites ne reçoit pas le surnom de khalife; on le salue du titre de fils de l'apôtre de Dieu.

ÉTATS DE L'OMEYADE ISSU D'ABD ER-RAHMAN, FILS DE MOA-WYAH, FILS DE HICHAM, FILS D'ABD EL-MÉLIK, FILS DE MERWÂN.

Le pays d'El-Andalous⁴, situé de l'autre côté de

La position de Khadhra me paraît répondre au petit château القصر الصغير dont il est fait mention dans la Table géographique de l'Histoire des Berbères.

² Ou, en d'autres termes, le missionnaire des Fatimites. (Voir Journ. asiat. 3° série, XIII, p. 249.)

³ Tout le passage compris entre crochets est interpolé.

⁴ M. Reinaud (*Géographie d'Abou'lféda*, trad. française, p. 234) a déjà signalé l'emploi vague et arbitraire que les écrivains arabes du moyen âge font du mot *Andalons*, dont l'acception vulgaire est l'Es pagne musulmane.

la Méditerranée. Cordoue est à 5 journées de la mer. Depuis le littoral de la province de Cordoue jusqu'à Narbonne, ville frontière entre l'Espagne et le pays des Francs, il y a une étendue de 1,000 m. Tolède, où réside le roi, est à 20 (sic) journées de Cordoue. L'Espagne renferme quarante 1 villes, comme Marida, Saragosse, Larida, Djarbada (Gironne) et El-Beïdhâ. Ce royaume est limitrophe de la France, et au delà s'étendent les contrées habitées par des peuples polythéistes. La dimension de l'Espagne, en long et en large, est d'un mois² de marche à travers une contrée riche, fertile et abondante en fruits. Les montagnes qui la bornent au nord, sur la frontière des Romains et des Francs (empire de Charlemagne), sont couvertes de neiges. De la dernière de ces montagnes on voit sans cesse jaillir des flammes, au milieu d'une pluie de pierres et de sable3. - A l'époque de la conquête musulmane, l'Espagne avait pour roi Lodarik (Rodrigue) originaire d'Ispahân. En effet c'est de la ville d'Ispahân que les habitants de Cordoue dérivent leur nom Espân⁴. Le prince

¹ Mokaddessy, en citant ce passage in extenso, sait remarquer qu'il y est seulement question des villes les plus importantes. (Fol. 146.)

² Ou deux mois, d'après la leçon conservée dans les Prairies d'or. Ibn-Yça, écrivain espagnol, ayant reproduit ce passage de Maçoudy, Makkary en démontre l'exagération et cherche à prouver qu'il faut réduire la distance à un mois et demi. (Éd. de Boulac, I, p. 65.)

³ La description fantastique de ce volcan se trouve dans l'Athar el-Bilud, p. 339.

⁴ Maçoudy, qui emprunte ces dernières lignes à notre auteur,

omeyade qui règne actuellement en Espagne est salué du titre de fils des khalifes, et non pas du titre même de khalife, qui n'appartient qu'au souverain des deux villes saintes.

TRIBUS BERBERES '.

Les Howarah; les Zenatah; les Dharyssah; les Maghîlah; les Ouarfaddjoumah, branche des Nafzah; les Oulîtah; les Matmatah; les Sanhadjah; les Waharah; les Ketamah; les Louatah; les Mezatah; les Mediounah; les Masmoudah; les Gomarah; les Kalmah (Guelma); les Warkah (Ouergha); les Asah; les Beni Sokhour; les Arkinah (Auga, tribu zénatienne); les Beni Kemlân; les Beni Masdouren; les Beni Ouandjen; les Beni Manhousah (Mettousa). — Les Berbères, domiciliés d'abord en Palestine, obéissaient au roi Djalout. Lorsque ce roi fut tué par David, ils émigrèrent vers l'occident, et, arrivés dans

ajoute qu'on considère les Echbán comme un peuple issu de Japhet et dont il ne reste aucun vestige. Mais il fait remarquer, en même temps, que l'opinion la plus accréditée en Espagne rattachait Rodrigue à la race des Galiciens, peuple d'origine franque. Toutes les conjectures des musulmans sur l'origine des Espagnols sont recueillies sans ordre par Makkary. (Éd. de Boulac, I, p. 70.) D'après l'auteur des Prairies d'or, d'accord en cela avec le témoignage des numismates, les Omeyades d'Espagne recevaient le titre d'émîr clmouminin «prince des croyants.»

¹ Ce paragraphe, qui fourmille de noms étrangers, nous est parvenu dans un état méconnaissable. En le comparant à la nomenclature donnée, dans le même ordre, par Maçoudy (III, 241), j'avais réussi à restituer le nom de quelques tribus; mais c'est surtout aux conseils de M. de Slane que je suis redevable d'une restauration aussi complète que possible.

le pays de Loubyah et de Marakyah, ils se disséminèrent. Les tribus Zenatah, Maghîlah et Dharyssah établirent leur résidence dans les montagnes. Les Louatah s'arrêtèrent à Barkah, ville nommée par les Grecs Antabolous, ωενταπόλις, ce qui signifie « les cinq villes. » Les Howarah vinrent habiter Eyas¹ ou Tarobolous, c'est-à-dire en grec « les trois villes. A la suite de cette invasion, les Grecs se réfugièrent en Sicile, qui est une île de la Méditerranée. Les Berbères se répandirent jusqu'à Sous el-Adna, derrière Tanger, à 2,050 m. de la ville nommée Kammounyah², dans le Kaïrowân. Alors les Grecs et les Francs revinrent dans leurs anciennes possessions, après avoir conclu la paix avec les Berbères. Ceuxci, dédaignant le séjour des villes, se fixèrent dans les montagnes et au milieu des plaines sablonneuses. La discorde déchira les colonies grecques jusqu'à l'époque de l'invasion musulmane.... (suit une ligne illisible).

On exporte par la mer du Maghreb des cunuques tirés du pays des Slaves³ et du Soudan; de jeunes

Ce mot transcrit assez exactement le grec Εωαs, premier nom de Tripoli. (Journ. asiat. 1858, p. 429.)

² Un canton du même nom est cité par Bekry, sur la route d'Oran à Kaïrowân, dans le voisinage de la petite ville de Kaſsah. Maçoudy, en copiant tout ce paragraphe sur les émigrations berbères (III, 242), écrit Kabouçah. Il oublie aussi de mentionner l'établissement de la tribu des Louatah à Barkah. Dans Ibn-Haukal, le nom de cette même localité est écrit Kamoudah. (Journ. asiat. 1842, p. 244.)

s C'est par erreur que nous avons imprimé الصقلبون; les deux copies portent lisiblement الصقلبيون; et dans le fragment

esclaves chrétiens; des filles espagnoles; des peaux de buffles et des laines; des parfums, entre autres le storax benjoin, et parmi les résines, le mastic. On tire du fond de cette mer, dans le voisinage du pays des Francs, le sebed¹, substance connue ordinairement sous le nom de merdjan « corail.»

La mer qui s'étend au delà du pays des Slaves jusqu'à la ville de Bonlyah n'est fréquentée par aucun navire ni bâtiment de commerce, et l'on n'en tire aucun produit. Pareillement, l'Océan occidental, où se trouvent les îles Fortunées, n'est pas exploré par les marins et que fournit au commerce aucun objet de consommation.

ITINÉRAIRE DE BAGDAD À BAKKAH, PAR MOÇOUL.

De Bagdad à El-Baradân, 4 fars. — Okbera, 5 fars. — Badjoumaïra, 3 fars. — Kadiçyeh, 7 fars. — Sorra-men-râ, 3 fars. — Kerkh, 2 fars. — Hailita (Mustaufy: Halyân), 9 fars. — Souk-Kadiçyeh « le marché de Kadiçyeh » (Kod. Soudfanyeh), 5 fars. — Narema (Kod. Barema), 5 fars. — Sinn et la rivière du Zab, 5 fars. — El-Hadythah, 12 fars. — Beni-Taïbân (Ed. Tamyân), 7 fars. — Moçoul, 7 fars. 2

d'Ibn-Haukal cité ci-dessus, il est parlé aussi des cunuques esclavons. (Cf. Invasion des Sarrasins, etc. par M. Reinaud, p. 236.)

¹ Ou zebed marin, schon l'orthographe de Kazwîny, qui donne une longue description de la pêche du corail sur les côtes d'Afrique. (Cf. Adjaib, p. 238.)

² Distance de Bagdad à Moçoul, 74 fars. ou 444 kilom. Cette route est une de celles que Mustaufy a empruntées à l'autour.

Villes de la province de Moçoul: Tikrit; en face est Taubeh, ville du prophète Khidr¹; Tizer; Tirhân; Essinn; El-Houlyeh; Merdj-Djohaïneh; Ninive, ville du prophète Jonas; Badjila; Marhada; Baadra; Houbtoun; Maïkala; Hazzah; Yanaas (?); El-Maallah; Ramîn; El-Hannanah; Mahawa; Maalya; Tell-Sabour (Maçoudy: «tombeau de Sabour»); Dakouka; Khanidjar. — Impôt foncier de cette province, 4 millions de dirhems.

(SUITE DE L'ITINÉRAIRE.)

De Moçoul à Beled, 7 fars. — Baaïnatha, 6 fars. (Kod. 7 fars.) — Barkaïd, 6 fars. — Adhramah, 6 fars. — Tell-Feraçah, 5 fars. (Kod. 3 fars.) — Niçibîn, chef-lieu du Diar-Rebyah, 4 fars. 2 — Provinces du Diar-Rebyah: Niçibîn; Erzen; Raçaïn; Myafarikîn; Mardîn; Baaïnatha; Beled; Sindjar; Kyrda³; Bazibda; Thour; Abdyn. — Impôt foncier, 7,700,000 dirhems.

De Niçibîn à Dara, 5 fars. — Kefer-Toutha, 7 fars. — Raçain, 7 fars. — Djaroud, 5 fars. — La forte-

¹ On lit dans le Méraçid: «La colline du repentir, taubeh, est un surnom donné à Ninive.» Ibn-Djobeir la place à 2 milles de Moçoul, sur la rive gauche du Tigre. «C'est là, dit ce voyageur, que Jonas prêcha et convertit les infidèles; telle est l'origine de son nom» (p. 237).

² En tout, 204 kilom. Mais, d'après Mokaddessy, il y aurait 6 journées de marche entre les deux villes; ce qui, à raison de 6 fars. 1/7, donnerait un supplément de route d'environ 22 kilom.

⁸ Un fragment de vers cité par Maçoudy (1, p. 227) prouve qu'il faut lire *Bakyrda*. Ces deux villes ou bourgades étaient situées près du confluent du Khabour et du Tigre.

resse de Masamah, 6 fars. — Badjrewân, 7 fars. — Rakkah, 3 fars. 1

Embranchement de droite, conduisant de Niçibîn à Erzen: Dara, 5 fars. — Kefer-Toutha, 7 fars. — Château des Beni Zinaa'², 6 fars. — Amid, sur le Tigre, 7 fars. — Myafarikîn, 5 fars. — Erzen, 7 fars. (Total, 222 kilom.)

Embranchement de gauche d'Amid à Rakkah³: Chimchat, 7 fars. — Tell-Hazm (Mok. Tell-Khoum), 5 fars. — Djernân, 6 fars. — Bam'adah, 5 fars. — Djoullab, 7 fars. — Roha (Édesse), 4 fars. — Harrân, 4 fars. — Badjra (?), 4 fars. — Badjrewân, 7 fars. — Rakkah, 3 fars. (Total, 312 kilom.)

ROUTE DE GAUCHE ALLANT DE BELED À SINDJAR ET KARKIÇYA.

Tell-Afar « colline cendrée, » 5 fars. — Sindjar, 7 fars. — Aïn el-Djebal « la source des montagnes, » 5 fars. — Sokaïr « la petite digue » d'el-Abbas, 9 fars. — El-Ghadîr, 5 fars. — Masekîn, 6 fars. — Karkiçya, 7 fars. 4 — Toutes ces stations sont sur les bords du Khabour et de l'Euphrate.

Les distances additionnées donnent 40 fars. ce qui met Bagdad à 148 fars. = 888 kilom. de Rakkah. (Cf. Sprenger, carte n° 15.) Le calcul d'Edriçy donne un résultat un peu plus fort: 25 journées = 924 kilom.

² Kodama : château des Beni Baldaa'; Edricy écrit *Ibn-Bari'* et ajoute une station qu'il désigne sous la forme *Tell-Yaraa*.

Dans le texte, p. 82, ligne dernière, il faut lire الى رقد au lieu de من رقد.

⁴ Total du parcours, 44 fars. = 264 kilom. Edriçy place Circesium à 4 journées de Rakkah, par un chemin direct.

ROUTE DE RAKKAH AUX VILLES FRONTIÈRES.

A savoir: Salaous; Keïçoum; forteresse de Mansour; Malathyah; Zibetrah; El-Hadeth; Mar'ach; Kamakh. — De Rakkah à Aïn er Roumyeh « source de la Grecque, » 6 fars. — Tell-Abda¹, 7 fars. — Saroudj, 7 fars. — El-Medîneh (Kod. Merîneh), 6 fars. — Somaïsat, 7 fars. — Forteresse de Mansour, 6 fars. — Malathyah, 10 fars. — Zibetra (Sozopetra), 5 fars. — El-Hadeth, 4 fars. — Mar'ach, 5 fars. — Kamakh, à 4 fars. de Malathyah. — El-Omk, près de Mar'ach. On appelle omk une vallée profonde encaissée dans de hautes montagnes.

De Aïn et-Tamr «source du palmier» à Bosra : on passe par El-Ahdabyah, — El-Djisr « pont de bateaux, » — El-Holaït, — Sera, — El-Odjaïfar « le petit puits, » et on arrive à Bosra.

ROUTE DE LA MÉSOPOTAMIE AU LITTORAL (DE LA MÉDITERRANÉE).

Stations depuis Rakkah: Douser; Rasten (Arethusa); Pont de Menbedj; Alep; El-Erbab; Haïr; Antakyeh; Ladikyeh; Djebelleh; Tripoli; Beïrout; Saïda; Sour; El-Kades (dans le voisinage du Carmel); Kaïçaryeh; Arsouf (Apollonia); Yafa; Askaloun; Gazzah.

¹ Ou Tell-Abdah عنن , d'après l'auteur du Méraçid et Ibn-Djobeïr. Celui-ci ajoute : «Cette colline, qui a la forme d'une table, est couronnée d'un édifice en ruine.»

De Rakkah à Damas, par Roçafah : Roçafah, 24 m. — Zeraat (Kod. Mok. Deraat), 40 m. — Kastal, 36 m. — Salamyah, 30 m. — Hims (Émèse), 24 m. — Semkîn (Kod. Mok. Chemsîn), 18 m. — Karah, 22 m. — Nebek, 12 m. — Kotayah, 20 m. — Damas, 24 m. 2

Postes entre Hims et Damas, en passant par Baalbek : d'Émèse à Hawseh, 4 relais. — Baalbek, 6 relais. — Damas, 9 relais.

Route de Koufah à Damas (par le désert): on va d'El-Hîrah à Kotkotanah, puis à Abyad; — Djoussa; — Djema'; — Khouta; — Mihneh; — El-Oulwa; — Dawary; — Saïdah; — Bokayiah; — El-Anak; — Adri'at; — Damas.

- ¹ On nomme ainsi une chaussée en pierres plates et bien cimentées, au-dessus d'un terrain accidentellement inondé; plusieurs villes portaient ce nom. Celle dont il est question ici fut construite par le khalife Hicham, fils d'Abd el-Mélik, qui en fit sa résidence, alors que la peste ravageait la Syrie.
- ² Une partic de cette route a été suivie par Ibu-Djobeïr, dans son voyage d'Émèse à Damas. Parmi les particularités que signale sa relation, on lit que «le village de Karah est entièrement habité par des chrétiens de Saint-Jean, et qu'on n'y trouverait pas un seul musulman» (p. 266). Le total des stations réunies donne 250 milles. Nebek est cité pour la beauté de ses sources. (Cf. Kremer, Ausfluge nach Palmyra, p. 24.) La station suivante, nommée dans le texte Kotaya, leçon qui est répétée par Kodama, répond, je crois, au village de Koçaïr, dans Ibn-Djobeïr.
- ³ En estimant le relais de poste, en Syrie, à 12 milles, comme le veut Mokaddessy, la distance complète serait 228 milles 456 kilom. chiffre évidemment exagéré. Il résulte, en effet, des relations modernes les plus exactes, que le trajet de Damas à Baalbek n'exige pas plus de dix-huit heures, ni celui de Baalbek à Émèse plus de vinet heures.

POSTES ENTRE ALEP ET LES VILLES FRONTIÈRES.

D'Alep à Kinnisrîn, 7 relais (Kod. 9). — Antioche, 4 relais. — Iskenderyeh (il faut lire Iskenderoun, Alexandrette), 4 relais. — Maçyça, ville sur les bords du Djeïhân (Djehan-Tchaï, Pyramos), 7 relais. — Adanah, sur le Seïhân (Seïkhoun-Tchaï, Sarus), 3 relais. — Tarsous, 5 relais. — Les places fortes 1 sur les frontières de Syrie sont: Aïn-Zerbah; Harounyeh; Keniçet es-Souda « église de la (Vierge) noire; » Tell-Djobeïr; Derb es-selamah « chemin du salut. »

ROUTE (DE TARSOUS) AU CANAL DE CONSTANTINOPLE.

El·Olaïk, 12 m. — Zohour (distance omise. Cf. Edricy, II, 308). — Djauzat, 12 m. — Kharbout, 7 m. — Bedendoun (ancien Podandus), 7 m. — Ma'sker el-Mélik «le camp du roi,» 10 m. — On passe devant Loulouah et Sassaf, si l'on veut traverser le Derb (Pylæ Ciliciæ). — De Ma'sker à Ouady-Tarfa, 12 m. — Mina, 20 m. — Rivière d'Héraclée (cf. Abou'l-féda, p. 51), 12 m. — Selmîn, 16 m. — Sources de Bargouta, 12 m. — Rivière d'El-Ahsa, 18 m. — Rebedh «faubourg» de Naumah (Ed. Kounyah), 13 m. — El-Alémeïn (Ed.

¹ Sur les boulevards de la Syrie, que nos deux copies nomment à tort awadil, au lieu de awaçim, voyez Abou'l-féda, texte, p. 235. Aïn-Zerba est l'antique Anararba. Tell-Djobeïr, d'après le Méraçid, est à 10 milles seulement de Tarsous. La ville de Harounyelı doit son nom au khalife Haroun er-Réchîd. (Cf. Edricy, II, 141.)

Meldjis), 15 m. — Endoumyanah, 20 m. — Ouady el-Hout « rivière du poisson, » 12 m. — Amouryah, 12 m. [Mais il y a une autre route partant d'El-Alémein. — De là aux villages de Nasr-le-Crétois, 15 m. — La pointe du lac de Masiloun, 10 m. — Sedd «la digue, » 10 m. — Forteresse de Seyyarah, 18 m. — Saala, 25 m. — Akyb-Amouryah « chaussée d'Amorium, » 30 m. — Villages des Benou'l-Hareth, 15 m. — Saïry 1 est un autre nom de la ville d'Amouryah.] De là à Fendi, 12 m. — Le khalife Mo'taçem-Billah fonda la ville d'Angora et fit la conquête d'Anwouryah. — On passe ensuite par Kalamy el-Ghabeh « les roscaux des jungles, » 15 m. - Hisn el-Yahoud « forteresse du Juif, » 12 m. -Sendabery (Santabaris, aujourd'hui nommée Seïd el-Ghazy), 15 m. — Merdj «la prairie, » 130 m. — Forteresse de Gharouboly, 15 m. — Kenaïs el-Mélik « églises du roi, » 3 m. — Teloul « les collines, » 25 m. — El-Akwar, 15 m. — Meladjina (Aïn-Gueul), 15 m. — Écuries du roi, 5 m. — Hisn el-Koubara (Ed. El-Abra), 30 m. — Le canal de Constantinople, 24 m. — Nikyeh est en face d'El-Koubara, et à 30 m. de Constantinople. C'est un lieu de transit pour les colis de marchandises 2 à destination de cette capitale.

¹ Peut-être faut-il lire Saghiry, du nom de la rivière Sangaris, qui passe à l'occident d'Amorium. Ici se termine l'embranchement dont parlent l'auteur et Kodama. Les stations suivantes sont communes aux deux routes.

² Au lieu de cette leçon, on trouve, dans la traduction de Jaubert, «légumes;» on voit qu'il a lu abkal; la fertilité des environs de

Autre route partant de Bedendoun: Keroum « les vignes; » — El-Ba'ryeh; — El-Kenaïs, à droite de Kaukeb (Éd. Thouleb); — Zendeh; — Belysah; — Merdj el-Askaf « la prairie de l'évêque; » — Felougary; — Karyet el-Asnam « bourg des idoles; » — Ouady er-Rîh « vallon du vent; » — Sabbah; — Aïnawah; — Medjassah; — Karyet el-Djouz « le bourg aux noix; » — Kostaçyn; — Karyet el-Bathrik « bourg du patrice; » — Merdj-Bamoulyah; — Ednos. — Là commence une route qui aboutit à Deroulyah; une autre route, tournant à droite, passe par la forteresse de Beloumîn, et finit au canal de Constantinople.

Ce canal est formé par la mer Nitas (Pont-Euxin), qui dérive de la mer des Khozars¹. La largeur de son embouchure, en cet endroit, est de 6 milles. Il se dirige, sous l'impulsion d'un fort courant; jusqu'à Constantinople, à 60 milles de ses bouches; parvenu à l'endroit nommé Abydos², il passe entre deux montagnes, et se rétrécit tellement que ses deux rives ne sont qu'à une portée de slèche l'une de l'autre. Abydos est à 100 milles

Nicée, au moyen âge, peut justifier cette variante. La distance entre Nicée et Constantinople, telle qu'elle est présentée ici, est une erreur évidente.

^{&#}x27; Ibn-Khordadbeli partageait, d'après cela, l'opinion, généralement accréditée à cette époque, d'une prétendue communication entre la mer Caspienne et la mer Noire. (Prairies d'or, I, 273. Introduction à la Géographie d'Abou'lféda, p. ccxcv:)

² L'auteur du *Tukwim el-Bouldân* et d'autres géographies comptent_ 70 milles, exagérant ainsi la longueur du Bosphore d'au moins 16 milles. L'étendue réelle de ce canal est de 27 kilom.

de Constantinople, par une route unie. C'est là que se trouve la source à laquelle Maslamah, fils d'Abd el-Mélik, laissa son nom¹, à l'époque où il assiégeait Constantinople. Le canal se prolonge jusqu'à la mer de Syrie; et à son embouchure dans cette mer, ses rives sont éloignées seulement d'une portée de flèche; deux hommes peuvent communiquer avec la voix, d'un bord à l'autre, le canal n'ayant alors que 4 milles de largeur. En cet endroit est bâtie, sur un rocher, une tour à laquelle est attachée la chaîne qui ferme l'entrée du canal aux navires musulmans. La longueur entière du détroit, depuis la mer des Khozars², jusqu'à la mer de Syrie, est de 320 milles. Il est sillonné par les bâtiments qui descendent des îles de la mer des Khozars ou des parages voisins, et par ceux qui, de la mer de Syrie, remontent vers Constantinople. La largeur du canal, près de cette ville, est de 4 milles.

Les autres pays du Roum, à l'Occident, sont, en premier lieu, Rome et la Sicile, qui est une île. Rome, l'ancienne capitale de cet empire, fut la résidence de vingt-neuf rois; deux autres rois habi-

Dans le tôme II des Prairies d'or, où se trouve le même renseignement, il faut substituer Abydos à la leçon Andalous que donnent les copies. Ce lieu est mentionné avec son nom correctement écrit dans la Géographie d'Abou'l-féda, et l'expédition de Maslamab, dans les Annales musulmanes du même auteur (1, 434).

² Ce nom avait été donné à la mer Noire, à cause du séjour de la tribu tartare des Khozars dans la presqu'île de Crimée, ou Khozarie. Maçoudy évalue à 350 milles la longueur du détroit, des bouches de la mer Noire aux Dardanelles.

tèrent Amouryah, qui est située à 60 milles de Constantinople, sur la rive asiatique du canal. Constantin le Grand, après avoir tenu d'abord sa cour à Rome, se transporta à Byzance, qu'il fortissa et nomma Constantinyeh. Depuis cette époque, elle est restée la capitale du Roum.

On dit que le canal baigne cette ville de deux côtés, à l'orient et au nord ; les deux autres côtés, ceux du couchant et du midi, tiennent au continent. Le mur d'enceinte le plus élevé a 21 coudées, et le plus bas, qui donne sur la mer, 5 coudées de haut (Maçoudy, 10 coudées). Entre ce mur et la mer, il y a un espace de 5...... Sur la face méridionale du mur, du côté de la terre ferme, s'ouvrent plusieurs portes, entre autres la porte Dorée, dont les battants sont en fer incrusté d'or. Constantinople possède environ cent portes.

On dit que les patrices et leur suite résident auprès du souverain dans Constantinople. La cavalerie se compose de quatre mille hommes et l'infanterie de.....²

Il faut lire chimal au lieu de chân, comme dans Maçoudy, II, 319. Cet auteur a su éviter l'erreur commise par Ibn-Khordadbeh, qui joint le côté méridional de la ville au continent. Je profite de ce rapprochement pour corriger une faute d'impression qui s'est glissée dans ce même passage de notre édition. Ligne 15: « mais c'est au sud que la mer a le plus d'élévation. » Au lieu de la mer, lisez le mar. La porte Dorée, dont il est question quelques lignes plus loin, se voit encore derrière les sept tours, à la pointe sud-ouest du mur d'enceinte. (Cf. Edriçy, II, 298.)

Le texte ajoute arbaa' «quatre» suivi d'une lacune. Les données des historiens byzantins sur la garde urbaine sont trop vagues pour

Au rapport de Mouslim, surnommé El-Haramy, l'empire byzantin se divise en quatorze provinces administrées par les délégués du roi. Trois de ces provinces sont situées de l'autre côté de la mer¹.

- 1° Thalaka (Thrace), province qui renferme Constantinople ². Ses limites sont, à l'orient, la partie du canal formée par la mer de Syrie, jusqu'à la muraille (sic); à l'occident, tout ce qui est compris entre la mer des Khozars et la mer de Syrie. Son étendue en long est de quatre journées de marche.
- 2°(La province qui commence à deux journées de Constantinople), bornée, au midi, par la mer de Syrie. Elle est nommée *Torakya*⁵; ses bornes

qu'il me soit possible de rétablir ce fragment. On entrevoit cependant, dans ce que dit l'auteur, une allusion au magister equitum et au magister peditum, dont la création est attribuée à Constantin. (Voyez Schæll, Histoire de la littérature romaine, III, 368.)

- 1 Ce paragraphe sur la division administrative et les limites des provinces grecques est rempli de lacunes, de mots intervertis et illisibles. Quelques-uns se retrouvent, il est vrai, dans Edriçy (II, 299); mais ils y sont aussi défigurés et classés dans un ordre différent. J'ignore où Ibn-Khordadbeh a trouvé sa division en 14 provinces, au lieu de la classification bien connue en 32 thèmes, dont 15 en Europe et 17 en Asie. Il nous reste, à cet égard, un important témoignage, c'est le Περὶ τῶν Θεμάτων de Constantin Porphyrogénète. Quelques passages de ce livre, dont je dois la communication à l'obligeance de M. Brunet de Presle, m'ont paru se rapporter aux indications si incomplètes de mon géographe; je les indique en note, sans discuter les questions intéressantes que ces rapprochements pourraient soulever.
- ² Premier thème de Constantin : τὸ Θέμα τῆς Θράκης. (Édition Bekker, Bonu, 1840, p. 44.)
 - ³ C'est ainsi que je propose de lire le groupe درى فبه; la suite

sont la muraille à l'est, la Macédoine au sud, le pays des Bordjân à l'ouest, la mer des Khozars au nord. Elle a quinze journées de marche en long, sur trois journées en large.

- '3° La Macédoine. Ses limites sont, à l'est, la muraille; au sud, la mer de Syrie; à l'ouest, le pays des Slaves; au nord, celui des Bordjân..... largeur, 5 journées de marche de la mer..... 3 forteresses à 11 m. du canal.
- h' Afladjounyah (Paphlagonie), qui renferme cing forteresses 1.
- 5° Antamathy, nom qui signifie « l'oreille et l'œil; » cette province renferme trois forteresses².
- 6° Elasik (Ed. Opsikion), dont la ville principale est Nikyeh (Nicée); dix forteresses.
- 7° El-Efesis, dont le chef-lieu porte le même nom (Éphèse); c'est la ville des Compagnons de la caverne; quatre forteresses.

Le khalife Wathik-Billah avait chargé Moham-

se rapporte avec une exactitude suffisante au Θέμα Δυρράπιου. (Ibid. p. 56.)

- 1 Constantin ne nomme que six villes principales dans ce thème. (Ibid. p. 30.)
- ² Le texte ajoute Amouryah, erreur de copiste. La province que l'auteur désigne sous cette dénomination bizarre répond très-probablement au thème ὀπλίματον, dans Porphyrogénète, qui avoue luimême ne pas en connaître l'origine. Le Grec peu instruit qui fournit à Ibn-Khordadbeh ces vagues renseignements sur l'empire byzantin dut, suivant un procédé familier aux Orientaux, demander à la langue usuelle l'explication des noms de pays et de villes; de là la définition «l'oreille et l'œil, αὐτὶ μάτι.» Le traducteur d'Edriçy avait déjà reconnu, dans le thème suivant, l'Oψίπιον des Grecs. (Cf. Const. Porphyrog. p. 24.)

med, fils de Mouça l'astronome, d'une mission relative aux Sept dormants. (Ashab er-rakîm, Cf. Koran, chap. xvIII.) En conséquence il écrivit au roi de Byzance, afin qu'il pourvût aux frais du voyage. -Moi Abou'l-Kaçem 1... fils de Khordadbeh, j'ajoute: Voici la relation de ce voyage, telle que je l'ai recueillie de la bouche de Mohammed ben Mouca lui-même. Le roi de Byzance lui donna une escorte qui les conduisit à Korrah². Puis ils continuèrent leur route et arrivèrent, en quatre étapes, devant une colline dont le diamètre à sa base n'était pas de mille coudées. Un souterrain, dont l'entrée s'ouvrait à ras de terre, donnait accès au lieu où reposaient les Sept Dormants. « Tandis que (racontait Mohammed) nous gravissions le sommet de la colline, nous vîmes un puits assez large à son orifice, et au fond duquel jaillissait une source. Nous redescendîmes ensuite jusqu'à la porte du souterrain, et, après avoir marché trois cents pas, nous arrivâmes au lieu même que nous dominions auparavant. Une salle en arceaux, taillée dans le roc et soutenue par des piliers sculptés, renfermait plusieurs chambres (chapelles). Une d'elles, dont le seuil s'élevait

¹ Après Abou¹-Kaçem, le texte ajoute Mohammed, ce qui est sans doute une inadvertance du copiste et fait double emploi avec le nom du voyageur dont la relation est citée. On pourrait, à la rigueur, au lieu de Mohammed, lire ben Ahmed, pour se rapprocher de la filiation donnée à l'auteur dans le Fihrist. (Voyez ci-dessus, Introd. p. 10.)

² Ce lieu, s'il n'est pas question ici du promontoire de Kara-Bournou, ne peut être cherché que dans le voisinage de Smyrne; il y a seulement quatre étapes entre cette ville et Éphèse, par Trianda et Yéni-Keui.

d'une brasse au-dessus du sol, était fermée par une porte en pierre taillée au ciseau; c'est là que les corps étaient conservés. Un gardien, assisté de deux eunuques d'une beauté remarquable, dérobe la vue de ces corps à la curiosité des pèlerins. Dans ce but il leur fait accroire que, s'ils allaient plus loin, ils s'exposeraient aux plus terribles malheurs, et ce mensonge est pour lui une source intarissable de profits. « Laisse-moi entrer, lui dis-je, ta responsabilité sera à couvert. » Puis je pénétrai dans le sépulcre, avec un de mes serviteurs, muni d'une grosse torche. Les corps étaient revêtus de suaires qui s'effilaient en charpie, au simple toucher; ils étaient enduits de substances propres à les conserver, telles que l'aloès, la myrrhe et le camphre. La peau était collée aux os; en passant ma main sur la poitrine de l'un d'eux, je sentis le contact rugueux des poils. Le gardien avait fait préparer un repas auquel il nous invita; mais, dès la première bouchée, nous quittâmes la table en refusant de prendre aucune nourriture. En esfet cet homme voulait ou nous empoisonner, ou tout au moins nous infliger un traitement honteux, afin de perpétuer dans l'esprit de son roi la croyance que ces corps étaient bien ceux des Sept dormants1. Je lui dis en partant : «Je croyais

La légende des Compagnons de la caverne ou des Sept dormants, car je crois qu'elle a été mal à propos dédoublée par quelques écrivains musulmans, fut recueillie par Mahomet dans un de ses voyages en Syrie. On sait comment il l'a racontée à son tour; mais le récit tronqué et puéril du Koran suffit pour exciter à un haut degré la curiosité des néo-convertis. Au rapport du Modjmel (fol. 292), au dé-

que tu nous aurais montré des morts dont l'aspect serait celui des vivants; mais, ici, nous n'avons vu rien de semblable.»

- 8° L'Anatholos, c'est-à-dire le Levant, c'est la plus grande province de l'empire grec; elle renferme la ville d'Amoryah, les forteresses El-Alémein, Bordj ech-Chehm, Bargouth, Michkîn et trente autres places fortifiées.
- 9° Khorsoun (Κερσών), sur la route de Malathya: ville principale Kharachna (Chersonus) et quatre forteresses.
- 10° Kalath (Galatie): ville principale, Angora; seize forteresses.
- 11° El-Arsak¹: Kolonyah, ville fortifiée, et seize forteresses.

but de la guerre contre les Grecs, Moawyah et Abd Allah, fils d'Abbas, étant arrivés aux environs d'Éphèse, Moawyah voulut pénétrer dans la fameuse caverne, malgré les instances de son compagnon. « Enfin il se précipita aveuglément dans le souterrain; mais un vent impétucux, sortant des profondeurs de la montagne, le rejeta au dehors.» Le thème incomplet du Koran fut développé, avec plus de naïveté que de richesse d'invention, par l'école traditionniste, à partir de Kaab el-Ahbar, un des pères de la tradition musulmane. (Voyez une de ces mille versions dans les Mines de l'Orient, t. III, p. 347.) Une seconde rédaction un peu différente du voyage de Mouça fut publiée par Serakhsy, et Maçoudy l'inséra dans son Histoire moyenne. C'est du moins ce qu'on peut conclure d'un passage assez laconique des Prairies. Ici encore notre traduction a besoin d'être corrigée sur le texte même du Livre des routes. T. II, p. 308, l. 6, au lieu de «le meurtre de tous les musulmans qui l'avaient accompagné, » on voit qu'il faut traduire plus exactement : «La tentative d'empoisonnement faite contre lui et contre les musulmans qui l'avaient accompagné. »

¹ Il est possible que cette forme désigne le pays nommé par les

LE LIVRE DES ROUTES ET DES PROVINCES. 479

12° Kelkyeh (Cilicie), ses limites sont... (lacune). six forteresses.

- 13° Seloukyah, depuis la mer de Syrie jusqu'à Tarsous et le Lamis (fleuve Lamotis ou Lamuzo); cette province est gouvernée par l'intendant des routes. Ville principale, Seloukyah; six forteresses.
- 14° Kabadak (Cappadoce), province comprise entre les montagnes de Tarsous, Adanah et Messissah. Ses forteresses sont Korah 1, Hadhar, Antakoua, El-Ahzab, Dou'l-Kela' et quatorze autres places (suit une ligne illisible).

L'impôt foncier est affermé annuellement à 200 modi (de pièces valant) 3 dinars. Le modi vaut 3 mekkouk². La dîme prélevée sur les céréales est destinée aux approvisionnements de l'armée. Les

Grecs Arzès (Cf. Constantin, ibid. p. 31); en effet le thème de Colonca était considéré comme d'origine arménienne.

- ¹ « Propugnaculum quod Corum dicitur. » (Constantin, ibid. p. 21.) Je ne sais à quelles villes rapporter les noms qui suivent. La dernière place, nommée ici Dou'l-Kela', est peut-être la transcription par métathèse de Σάλιχος, ville classée par Porphyrogénète dans le même thème.
- Le mekkouk était autrefois, chez les Arabes, l'équivalent d'un sau et demi, ce qui fait 3 litres 3/4. D'après cela le modi (modius) pourrait valoir de 11 à 12 litres. Le modius des Romains ne valait que 8 litres 63. On sait à quel point les mesures musulmanes ont varié selon les époques et les provinces; il serait donc difficile de tenter une appréciation du revenu de l'empire grec, d'après une donnée aussi incertaine. Cette difficulté est rendue plus sérieuse encore par l'incertitude qui règne, parmi les auteurs byzantins, sur la valeur relative des monnaies, et l'impossibilité où l'on est de tirer de leurs renscignements une notion, même par à peu près, du chiffre de l'impôt foncier. (Voyez l'Hist. du droit byzantin, par Mortreuil, t. III, 107.)

juifs et les idolatres payent, chaque année, 1 dinar par tête. On prélève aussi une contribution annuelle de 1 dirhem sur chaque feu¹. — Les fruits arrivent à maturité en septembre, dans les montagnes comme dans les plaines.

Le rôle de l'armée comprend 120,000 hommes².

- ¹ Ce terme traduit exactement le καπυικόυ des Novelles de Comnène. (Cf. Mortreuil, ibid.)
- ² La liste qui suit n'est pas tellement défigurée qu'on ne puisse en rétablir quelques passages, malgré la double mutilation qu'elle a subie de la part de l'auteur et des copistes. Le thoumarkh et le thoumahar, noms qui semblent provenir d'une même leçon, font penser à deux grades de l'armée grecque, d'une dénomination presque identique : le μεράρχης et le μοιράρχης. Le passage suivant de la Tactique de Léon, que M. E. Miller a bien voulu me faire connaître, laisse supposer que notre thoumarkh pourrait être le Mærarchès des Byzantins:

«Μεράρχαι, οἱ λεγόμενοι στοτε σΊρατηλάται, νῦν δὲ τῆ συνηθεία, καλούμενοι τουρμάρχαι.»

Il resterait encore à rechercher si, vers la fin du 1x° siècle, la $\mu \tilde{o} i \rho a$ était composée de cent hommes; mais c'est une question qu'il ne m'appartient pas de discuter. Le Coumès ne doit donner lieu à aucune dissiculté; il se nommait aussi τριβούνος, et pouvait commander jusqu'à 400 hommes. L'έκατοντάρχος est encore reconnaissable dans le groupe suivant : seulement, pour observer la proportion numérique qui se remarque dans les grades précédents, il semble que le nombre de ces hékatontarques doive être porté à deux au lieu de cinq. Le dernier titre damarkh est, sans contredit, le δεκάρχος, decurio. La confusion entre le mim et le kaf médial est trop fréquente, pour qu'il y ait lieu de douter de cette lecture. - De tous les auteurs musulmans auxquels j'ai demandé des éclaircissements ou une citation analogue, l'écrivain anonyme du Modimel est le seul qui ait traité de la hiérarchie militaire des Grecs, à peu près dans le même ordre qu'Ibn-Khordadbeh; et malheureusement l'unique copie que nous possédon's de cet ancien document est déparée par des fautes non moins graves. Après avoir énuméré ces différents grades audessus desquels il place l'Astartakhous, forme sous laquelle on ne

Un patrice commande 10,000 hommes. Il a sous ses ordres deux thoumarkh, qui commandent chacun 5,000 hommes. Puis viennent: cinq thoumahar commandant 1,000 hommes; cinq coumès, commandant 200 hommes; cinq katontarkh, commandant 100 hommes; dix damarkh, commandant 10 hommes.— La paye (des officiers) est, au maximum, de 40 ritles d'or; elle descend à 36, à 24, à 12, à 6, et jusqu'à 1 ritle. (Ce nom répond ici à la λίτρα. Cf. Ducange, Dict. med. græc. sub verb.) La paye du soldat varie entre 8 et 12 dinars (de 80 à 120 francs) par an. Mais ordinairement elle n'a lieu que tous les trois ans. On paye alors, en une fois, la somme représentant quatre, cinq et même six années de service. Le grand patrice est en même temps

peut méconnaître le Στρατήγος, l'auteur persan termine en ces termes :

وآن کس که مهتر هه حاکمان بود آترا برمقین خوانده انده ونائب اورا دیقریط وانك حرس ملك بکاه دارد قتلس کویندش وصاحب عارت را دمستیقس کویند وهم بر ایدن شکل واز آن رسها اکنون بسیاری برجایست

«Le plus grand de tous les chefs (civils) était nommé barmakin (grand primicier), son licutenant, dikrit (drungaire, δρουγγάριος). Le chef de la garde du roi était le kotlos (ἀπόλουθος, chef des Varangiens). Un domestikos était chargé de l'entretien des villes, et ainsi de suite. Plusieurs de ces dignités sont encore en vigueur aujourd'hui» (fol. 275-276). Cette dernière observation est parfaitement justifiée par ce que nous savons des changements continuels survenus dans les charges du palais et de l'administration. Une étude sérieuse du τὰ ὀφφίκια τοῦ παλάτίου de Codinus apporterait plus de certitude aux assimilations que je propose.

le lieutenant et le ministre du roi. Puis viennent le otaith (le grand dioctète?), chef du département des finances; le logaith (le grand logothète?), chef du bureau des requêtes; le chef des postes, le grand juge et le chef des gardes.

Iles du pays de Roum: Chypre, qui a un circuit de 15 journées de marche. — La Crète, 15 journées de marche. — L'île du Moine, où l'on mutile les esclaves destinés auservice d'eunuques. — L'île d'Argent. — La Sicile, qui a en circuit 15 journées de marche.

DESCRIPTION DE ROME .

Cette ville est baignée par la mer au levant, au midi et au couchant; le côté septentrional seul tient à la terre ferme. Son étendue, de la porte orientale à la porte occidentale, est de 28 milles. Deux murs,

- ¹ L'île du Moine (aujourd'hui Favignana) devait ce nom, comme l'atteste Ibn-Djobeïr, à un anachorète qui vivait dans les ruines d'un château, au sommet de la montagne. (Édition Wright, p. 340; Journ. asiat. 1846, p. 86.) L'île d'argent est nommée Kousourah par Edricy. C'est la Κόσσυρα des Grecs, aujourd'hui Pantellaria.
- ² Cette peinture d'une Rome digne des Mille et une Nuits n'appartient point à l'auteur. Mise depuis longtemps en circulation d'après de vagues récits faits par les marchands musulmans et juifs, elle était déjà ornée de ses détails fantastiques lorsque Ibn-Khordadbeh, ami du merveilleux et peu sceptique, lui donna droit de cité dans son recueil. C'est là qu'Edriçy, et plus tard Mustaufy, Ibn el-Wardy sont venus la chercher pour l'embellir, ou plutôt la défigurer à leur guise. Une description analogue à la nôtre par le fond, mais plus exagérée encore, était due à l'imagination d'Ibn-el-Fakih, écrivain assez frivole du 1v° siècle de l'hégire. Elle a passé de son traité dans celui de Kazwîny (Athar, p. 397 et suiv.).

séparés par un espace de 60 coudées, forment son enceinte; le mur intérieur a 22 coudées de large sur 72 de haut; le mur extérieur 8 coudées sur 42. Entre cette double enceinte passe un canal couvert, pavé de dalles en cuivre, longues de 46 coudées chacune. Entre la porte d'or et la porte du roi on compte 22 milles. Près du mur compris entre la porte orientale et la porte occidentale s'élève un triple portique, dont les arcades centrales reposent sur des colonnes de cuivre romain; le pied, le fût et le chapiteau ont été fabriqués avec ce cuivre mis en fusion: elles ont 30 coudées d'élévation. C'est le lieu où sont les boutiques des marchands; entre ces boutiques et l'entrée du portique passe un petit canal (pavé) de cuivre jaune1; il se dirige de l'est à l'ouest. Ce canal, qui communique avec la mer, sert au transit des marchandises, de sorte que les bâtiments qui les transportent s'arrêtent devant les boutiques mêmes. On voit dans la ville une église sous l'invocation des apôtres Pierre et Paul²; sa longueur est de 300 coudées et sa hauteur de 200. Elle est formée par des arceaux de bronze; la toiture et les parois latérales sont en cuivre jaune roumy. Rome

¹ Passage cité textuellement par Edricy, mais entièrement méconnaissable dans la traduction française. Sur le fleuve et l'ère de bronze, on consultera avec fruit les remarques de M. Reinaud, Trad. d'Abou'l-féda, p. 311.

² L'auteur n'a fait qu'une seule et même église de l'ancienne basilique de Saint-Pierre, fondée par Constantin le Grand, et d'une autre église du v°siècle, dédiée à saint Paul; elle était située hors des murs de Rome. La même confusion se remarque chez Macoudy et Edricy. (Cf. Abou'l-féda, ibid. p. 280.)

renserme douze cents églises, un grand nombre de marchés pavés de marbre blanc, et quarante mille¹ bains. Une de ses églises, construite sur le modèle de celle de Jérusalem, a 1 mille de longueur. L'autel sur lequel on célèbre le sacrisice est d'émeraude verte; il a 20 coudées de long sur 6 de large; il est entouré de douze statues d'or hautes de 2 coudées 1/2; les yeux de ces statues sont formés de rubis ponceau, dont l'éclat illumine l'église tout entière. Elle a vingt-huit portes de l'or le plus pur, mille portes de bronze, sans compter celles en ébène, et de magnisiques boiseries, dont la valeur ne peut être estimée. Hors de l'enceinte de Rome, il y a deux cent vingt colonnes habitées par des moines (stylites).

Au rapport d'Abd Allah 2, fils d'Amr, fils d'el-Assy, on compte quatre merveilles dans le monde : 1° le miroir suspendu au phare d'Alexandrie. Un homme placé sous ce miroir y voyait facilement ce qui se passait à Constantinople, malgré l'étendue de

¹ Edriçy, effrayé d'une pareille exagération, en a réduit le nombre à mille; mais Ibn-el-Wardy et les traducteurs persans, moins scrupuleux, ont répété la leçon de notre texte. L'églisc bâtie sur le modèle du Saint-Sépulcre est nommée «églisc de Sion» par Kazwiny (Athar, p. 398).

² Ge personnage, après avoir pris une part brillante à la bataille de Siffîn, se retira en Syrie et y demeura jusqu'à la mort du khalife Yézid. Il mourut à la Mecque, ou, selon d'autres, en Égypte, âgé de soixante et douze ans, en 65 de l'hégirc. Il avait étudié le syriaque et recueillit curieusement les traditions rabbiniques et les légendes populaires; un grand nombre de traditions apocryphes ont été placées sous son autorité.

485

mer qui sépare les deux villes (cf. Maçoudy, II, 431); 2º le cavalier de bronze en Espagne, qui, le bras étendu, semblait dire du geste: « Derrière moi il n'y a plas de routes frayées; quiconque s'aventurera au delà périra sous le dard des abeilles1; » 3° dans le pays des Adites, une colonne de bronze portant un cavalier de même métal. Pendant les mois sacrés l'eau en jaillissait assez abondante pour suffire aux besoins des habitants et remplir leurs citernes; ce temps expiré, l'eau cessait de couler; 4° à Rome 2, un arbre de bronze sur lequel est perché un oiseau semblable à la grive, également en bronze. Dans la saison des olives, cet oiseau de métal se met à siffler, toutes les grives arrivent aussitôt, tenant trois olives, l'une dans leur bec et les deux autres dans leurs pattes, et elles les laissent tomber sur cette

¹ J'ai lu cavalier au lieu de cheval que portent les copies, pour me conformer à la leçon de Maçoudy et du Modjmel qui interprètent de cette façon la légende des colonnes d'Hercule. Quantaux abeilles, il n'en est parlé nulle part, sauf par Ibn-el-Wardy, dont le témoignage est de nulle valeur; j'ignore où l'auteur a trouvé ce supplément à la tradition attribuée à Abd Allah.

² Ce conte, d'origine grecque, a fait son chemin dans le monde musulman. On en trouve la traduction lutérale dans le Modjmet (f° 322), dans les compilateurs persans, et, en général, chemious ceux qui ont consulté le Livre des routes. Comme toujours, c'est Apollonius de Tyane qui a les honneurs de ce singulier tatisman. — Maçoudy ne pouvait se dispenser de mentionner un récit aussi populaire; mais il en parle en courant et d'une manière assez confuse. (T. IV, p. 94, sous presse.) Cependant l'auteur des Prolégomènes le blâme d'avoir accueilli ce conte en même temps que d'autres légen les (trad. de M. de Slane, vol. 1, p. 73), reproche assez peu fondé, car Maçoudy n'en dit quelques mots qu'à titre d'information curieuse et sous forme dubitative.

image. Les habitants ramassent le fruit, le mettent au pressoir et en tirent assez d'huile pour la préparation des peaux et des cuirs de sandale, jusqu'à l'année suivante.

RELAIS SUR LA ROUTE DE L'OCCIDENT (MAGHREB).

De Sorra-men-râ à Haïletha, 7 relais. — Essinn, 10 relais. — Hadithah, 9 relais. — Beled, 4 relais. — Adramah, 9 relais. — Nissibîn, 6 relais. — Kefer-Toutha (distance omise; Kod. 3 relais). — Raçaïn, 10 relais. — Rakkah, 15 relais. — Nokaïrah, 10 relais. — Menbedj, 5 relais. — Nokaïrah, 10 relais. — Menbedj, 5 relais. — Alep, 9 relais. — Kinnisrin, 3 relais. — Sour, 10 relais. — Hamat, 2 relais. — Hims, 4 relais. — Kharechtah, 4 relais. — Baalbek, 6 relais. — Damas, 9 relais. — Elladjoun, 4 relais. — Ramlah, chef-lieu de la Palestine, 9 relais. — El-Djefar, 1 relais (?). — Baroukyeh, 19 relais¹. — De Fostat à Alexandrie, 13 relais. — D'Alexandrie à Djoubb er-remel « puits de sable, » dans le voisinage de Barkah, 30 relais.

PAYS DU NORD OU EL-HARBY (ENNEMI).

Ils formaient un quart de la monarchie (des Perses) sous l'autorité d'un chef nommé Azerbaïdjân-Espehboud². — Sous le nom d'El-Harby étaient compris : l'Arménie ; l'Azerbaïdjan; Rey; Donbavend,

¹ Voir dans Post- und Reiserouten du D' Sprenger, p: 8, le même tinéraire, d'après Kodama:

² Le groupe illisible qui suit ce mot me paraît devoir être r'tabli ainsi : وفي الحر (بي) أرمينيم

487

dont le roi se nommait Donbavend, fils de Karen; le Tabaristân; Rouïan; Amol; Saryeh; Chalous; Dihistân; Guilan; Beïlakân; Thaïliçân (pays des Taliches); les Khozars; les Alans; les Abar (Abari, cf. Hist. des Mongols, p. 413).

ROUTE (DU KHORAÇÂN) À L'AZERBAÏDJÂN ET L'ARMÉNIE.

De Sersameïrah à Dinaver, 5 fars. (lisez relais).

— Zendjân, 29 relais. — Meragah, 19 relais. — Mianedj (Mianeh), 2 relais. — Ardebîl, 11 relais. — Warthân, qui forme la limite de l'Azerbaïdjân, 11 relais.

Villes et bourgs principaux de l'Azerbaïdjân: Meragah; Mianedj; Ardebîl; Warthân; Selîneh; Berzeh; Sarkhâst; Tebriz; Mérend; Khouï; Kousireh; Moukân; Berzendj; Djenzeh (Guenjeh), ville du roi Pervîz; Ourmyah, ville de Zoroastre; Selmas; Chîz. Dans cette ville est l'Azerkhastas', temple du feu, très-vénéré des Guèbres. Sous l'ancienne monarchie, leurs rois s'y rendaient en pèlerinage, et à pied, depuis Médaïn (Ctésiphon).

¹ C'est le pyrée nommé Nar-Dirakheh dans le Borhané-Katy' et dans la Géographie de Kazwîny. L'auteur des Prairies d'or (t. IV, p. 74) en dit quelques mots et rappelle une légende qui n'est pas sans analogie avec celle des trois Mages chez les chrétiens. La ressemblance entre les noms de Chiz, Chizer et Chiraz, a déterminé quelques auteurs musulmans à placer dans la province du Fars, et à Persépolis même, te temple du feu et les récits apocryphes dont il est l'objet. (Cf. Yakout, Diet. de la Perse, p. 368.) Le colonel Rawlinson a identifié ce temple avec les ruines trouvées près de Sohraverd, sur l'emplacement de l'Echatane du nord. (Journ. of the Geogr. Society, t. X, p. 71.)

Badjrevâu; bourg d'Ourem; bourg de Chîzeh (Yak. Chîzer); bourg de Mabalhoudj.

ROUTE DE DINAVER À BIRZEND.

¹ Cet itinéraire ne nous a pas été conservé intact, et les stations y sont calculées trop faiblement; car on ne trouve que 50 fars. de Dinaver à Meraghah, tandis que Mokaddessy et le Livre des chinats en comptent 60.

² Distance omise. Kodama met Ardebîl à 8 farsakhs de Khân-Babek. Les retranchements dont il est parlé ici sont, je crois, les trois camps fortifiés que Haïdar, fils de Taous, surnommé El-Afchin, fit creuser, quand il poursuivit Babek, révolté contre le khalife Mo'tacem. Ce sectaire, dont les dogmes encore peu connus se rattachaient à ceux des Bathéniens, tint en échec pendant vingt ans l'armée du khalife. Vaincu dans une grande bataille contre El-Afchîn, il se réfugia auprès du gouverneur d'Arménie, qui le livra à ses ennemis, en 222 de l'hégire. (Abou'l-féda, Ann. moslem. t. II) Le nom de sa patrie est incertain; Yakout et Maçoudy l'écrivent comme soure geographe.

De Birzend au désert de Belasdjân et à Warthân, sur la limite de l'Azerhaïdjân, 12 fars. — De Meraghah à Djenzeh, 6 fars. — Mouça-Abâd, 5 fars. — Berzeh, 4 fars. — Djabrevân, 8 fars. — Berîn, 4 fars. — Ourmyah, ville de Zoroastre, 14 fars. — Selmas, ville sur le lac d'Ourmyah, 6 fars. — Lorsque Ibn-et-Thaousy (El-Afchîn) conduisait les sectaires (de Babek) dans l'Azerbaïdjân, il alla de Meraghah à Berzeh, ensuite à Sîser, ensuite à Chîz, 4 fars. — Impôt de Dinaver, un million de dirhems.

ROUTES D'ARMENIE.

De Warthân à Berdaah, 8 relais. — De là à Mansourah, 4 relais. — De Berdaah à Tiflis, 10 relais, et à Bab-el-Abwab (Derbend), 15 relais. — De Berdaah à Debîl, 7 relais. (Ed. 162 milles.) — De Merend à Dara, 10 fars. — Nechwa (ou Naktchevân), 20 fars. — Ardebîl, 20 fars. — De Warthân au Koubân. (Ed. 3 fars. Ist. 7 fars.) — Chirvân, 7 fars. — Berdaah, 3 fars. — De Bedd à Berdaah, 30 fars.

Division administrative 1: Arménie lie : Sisdjân; Errân; Bidlîs; Berdaah; Beïlakân; Fileh; Chirvân. —Arménie II : Khazarân (autre nom de Tiflis, selon Yakout); Soghdebil; Bab-Firouz; le Kourr. — Ar-

Dans le grand dictionnaire de Yakout, les villes, principales de l'Arménie sont classées à peu près dans le même ordre. (Cf. Moschterik; Abou'l-séda, texte, 387; Saint-Martin, Mém. sur l'Arménie, 107 et suiv.)

ménie III: Sefourdjân (Basfourguân); Debîl; Siradjet-Taïr « flambeau de l'oiseau; » Birzend; Nechwa.—Arménie IV: Chimchat; Khilat; Kalikala; Erdjîch; Badjenîs (Bayézid, selon Jaubert). Les autres villes de ce pays sont: Halda, Sanaryeh¹, Baf, Kisar, Djar, Kalat-el-Hourmân, Houbrân, Chakky.

BAB-EL-ABWAB.

On nomme ainsi les bouches des vallées formées par le mont Kabk (Caucase). Les principales forteresses de ce pays sont: Bab-Soul; Bab-Ellân; Bab-essabirân; Bab-Lazîkah (Lezguis); Bab-Selsedjy; la ville du Maître du trône «Sahib-es-Serir;» la ville de Filân-Chah; Bab-Karounân; la ville de Tabaristân-Chah (alii Teberserân); la ville d'Abvar-Chah (Abkhazes?); la ville de Lebân-Chah²; la ville de Semender, derrière Bab-el-Abwab, bâtie par le roi Enouchirvân, fils de Kobad. Tout le pays situé au delà est occupé par les Khozars. — Impôt de l'Arménie, 4 millions de dirhems.

Derrière Semender est la muraille de Gog et Magog. Voici ce qui m'a été raconté par Sallam l'interprète 3: « Le khalife Wathik, ayant vu en songe que

¹ Ou Sanabarych, chez Edriçy. Maçoudy nomme cette ville Sanarch et la place au confluent du Kourr et de l'Araxe.

² On peut comparer ces noms, dont j'ai respecté l'orthographe, avec la liste de Maçoudy dans le chapitre consacré à l'ethnographie du Caucase. (*Pruiries*, t. II, chap. xvII.)

³ Parmi les huit relations arabes et persanes de ce voyage que j'ai pu consulter, relations dont l'ouvrage d'Ibn-Khordadbeh a été le point de départ, j'ai choisi de préférence celles qui s'en éloignaient

la muraille élevée par Dou'l-Karnein entre nos contrées et Gog et Magog était ouverte, m'ordonna d'aller sur les lieux et de lui rendre compte de ce que j'aurais vu 1. Il me donna une escorte de cinquante hommes, une somme de 5,000 dinars, plus une indemnité personnelle de 10,000 dirhems. Chaque homme reçut 1,000 dirhems et des provisions pour une année; deux cent mulets portaient les vivres et l'eau nécessaires au voyage. Nous partîmes de Sorra-men-râ, munis d'une lettre adressée par le khalife à Ishak, fils d'Ismaïl, qui gouvernait l'Arménie et résidait à Tiflis, l'invitant à faciliter notre voyage. Ishak nous remit une lettre pour le Maître du trône «Sahib-es-Serir;» celui-ci écrivit à notre sujet au roi des Allâns; ce roi au Filân-Chah, et ce dernier au Tharkhân, roi des Khozars. Arrivés chez le Tharkhan, nous nous arrêtames un jour et une nuit, puis nous repartîmes accompagnes de cinq guides que ce roi nous donna. Après avoir marché pendant vingt-sept jours, notre troupe entra dans un pays dont le sol était noir et fétide;

le moins, ou par leur date comme la version du Modjinel et le traité de Mokaddessy, ou par une reproduction assez exacte de l'original, comme la cosmographie de Kazwîny. Ce dernier expendant ainsi que les deux autres ont corrigé les mots peu lisibles du texte qu'ils avaient sous les yeux, ou cherché à l'expliquer dans les passages obscurs. Je ne donnerai qu'un très-petit nombre des variantes dues à ce travail de revision.

¹ Mokaddessy ajoute ici un fait que je n'ai trouvé dans aucune autre version: «Wathik avait envoyé précédemment l'astronome Mohammed, fils de Mouça, originaire du Khârezm, chez le Tharkhân, roi des Khozars. Ce voyageur se joiguit à moi, etc.»

heureusement nous avions eu la précaution de nous pourvoir de parfums propres à combattre le mauvais air. Au bout de dix journées de voyage à travers cette contrée, nous passames, durant vingt-sept jours, au milieu de villes en ruines. On nous apprit que c'étaient les restes des villes envahies autrefois par les peuples de Gog et Magog. Nous arrivâmes enfin près des forteresses (Kazwîny: d'une forteresse) bâties au fond de la vallée formée par la montagne où se trouve la muraille. Les habitants de ces forteresses sont des musulmans, sachant lire le Koran, possédant des écoles et des mosquées. Ils nous interrogèrent sur notre origine et notre pays natal. Apprenant que nous étions les envoyés de l'Émir des croyants, ils s'écrièrent avec surprise : «L'Émir des croyants! — Oui, leur répondîmesnous, tel est son nom. - Est-il vieux ou jeune? — Il est jeune. » — Leur étonnement redoubla; ils ajoutèrent : «Où réside-t-il? — En Irak, dans une ville nommée Sorra-men-râ. — Nous n'en avions jamais oui parler, » répondirent-ils. Cependant nous étions arrivés devant une montagne 1 lisse et sans végétation, coupée par une vallée large de 150 coudées. Deux énormes piles (ou jambages) de 25 coudées de large et formant une saillie de 10 coudées s'élevaient sur chaque versant de la montagne, à droite et à gauche de la vallée, bâties

¹ Ici commence la description abrégée, empruntée au Livre des routes, par le cosmographe Chems ed-dîn, de Damas. (Ms. de la Bibl. imp. 6° 13, v°.)

en briques de fer, recouvertes de bronze, sur une hauteur de 50 coudées. Entre ces deux piles s'étendait une barrière (dervend) en fer de 120 coudées de long, elle était ajustée à chaque pile, à une profondeur de 10 coudées, sur 5 de large. Au-dessus de la barrière, une maçonnerie massive en fer et en bronze se dressait jusqu'au sommet de la montagne, à perte de vue; elle était couronnée de créneaux en fer, reliés entre eux par des hourdis en forme de cornes. La porte aussi en fer avait deux battants de 50 coudées (Kazwîny : 60) de large, sur 5 d'épaisseur; les gonds étaient proportionnés aux dimensions de la barrière. Sur la porte, et à 25 coudées du sol, on voyait une serrure longue de 7 coudées et d'une brasse de circonférence: au-dessus de la serrure, un verrou plus long que celle-ci, et dont les deux crampons avaient chacun 2 coudées. Une clef pendait au-dessus du verrou, longue de 7 coudées et demie, et terminée par douze dents de ser d'une force étonnante 1. La chaîne qui la retenait était longue de 8 coudées sur 4 empans de diamètre, et l'anneau auquel elle était rivée ressemblait à l'anneau des machines de siége². Le seuil de la porte avait 10 coudées de haut, sur un dévelop-

¹ Kazwîny et Mokaddessy remplacent ces mots par une leçon dont je ne comprends pas la signification : كنستج الهاون

² Mendjanik «mangonneau;» ce terme est expliqué par M. Reinaud (Journ. asiat. sept. 1848, p. 225). Je pense que le narrateur entend par l'anneau l'arc du centre ménagé de façon à livrer passage au projectile, conformément à la description des machines anciennes telle qu'on la trouve dans Vitruve, X, xv.

pement de 100 coudées, non compris la maçonnerie placée au-dessous des deux jambages, et la partie saillante de 5 coudées. La coudée dont il est parlé ici est la coudée noire 1. Le roi qui commande dans ces forteresses sort tous les vendredis, suivi de dix cavaliers munis de masses d'armes en fer, du poids de cinquante menn. Ils frappent trois fois la serrure, avec ces masses, pour avertir ceux du dehors que la porte est bien gardée, et prévenir de leur part toute tentative d'agression. Un de nos compagnons ayant frappé ainsi sur la serrure, nous appliquâmes nos greilles contre la porte et nous entendîmes un bruit sourd, provenant de l'intérieur.

a Dans le voisinage s'élève une grande forteresse, qui a 10 farsakhs en long et en large (Kazwîny : 1 fars.). La porte elle-même est flanquée de deux citadelles qui ont chacune 200 coudées en long et en large; à droite et à gauche de leur porte sont plantés deux arbres; une source d'eau douce coule entre les deux citadelles. On conserve, dans l'une d'elles, les instruments qui ont servi à la construction de la muraille; ce, sont d'énormes chaudières de fer, comme celles qui servent à la fabrication du savon, placées à chaque angle de la place; des haches en fer; des débris de blocs du même métal, soudés les uns aux autres par la rouille. Ces blocs sont hauts et larges d'une coudée et demie, sur

¹ Appelée aussi *mamouny*, parce qu'elle fut adoptée sous le règne d'El-Mamoun; elle était de vingt-sept doigts.

un empan d'épaisseur. Nous demandames aux habitants s'ils avaient jamais vu des hommes de Gog et Magog; ils nous racontèrent qu'ils avaient aperçu, un jour, une troupe de ces barbares au-dessus du mur, où un vent impétueux les avait jetés. Vus à cette distance, leur taille ne paraissait pas dépasser un empan et demi. A notre départ, nous fûmes escortés par des guides qui nous mirent sur la route du Khoraçân; nous continuâmes notre voyage, munis de provisions par les soins du chef des forteresses. Nous sortîmes enfin dans la plaine, à 7 fars. derrière Samarcande, et nous nous rendîmes 1 chez

1 Dans Mokaddessy, la relation se termine par ces mots : "Je me rendis ensuite chez le khalife et lui racontai mon voyage. Le récit qu'on vient de lire prouve que c'est à tort qu'on a voulu placer en Espagne le mur de Gog et Magog. » Il paraît, en effet, que quelques écrivains avaient proposé cette conjecture; d'autres confondaient tes Yadjoudj et Madjoudj du Koran avec tes Khozars, et teur donnaient pour séjour la contrée située derrière Derb-Houzân. Macoudy (Prairies, II, 308), après avoir signalé l'incertitude de ces hypothèses, ajoute qu'on voyait, de son temps, des images représentant la grande muraille de Gog et Magog, à laquelle la croyance populaire donnait un développement de 150 fars. Un savant astronome, Mohammed, originaire de Ferghanah, mort en 815, c'est-àdire trente ans environ avant l'expédition de Sallam, avait cherché, dans ses ouvrages, à démontrer combien ces contes étaient absurdes et dénués de vraisemblance. En effet, lorsque les barrières du Caucase cédèrent devant l'effort des armées musulmanes, il failut reculer la demeure supposée des peuples dont Mahomet avait fait une peinture terrifiante. Des rives du Volga, on les transporta dans les steppes de l'Oural et de l'Altaï; on finit même par confondre la digue d'Alexandre avec la grande muraille de la Chine. (Cf. Introduction à la Géographie des Orientaux, \$ 3.) Je crois que la mission de Sallam avait surtout un but politique; le prétendu songe du khalife exprimait l'inquiétude qu'inspiraient aux musulmans les hordes

Abou'l-Abbas Abd Allah, fils de Taher.» L'interprète Sallam ajoutait : «Ce gouverneur me donna 100,000 dirhems et en distribua 500 à chacun de mes compagnons; il alloua, en outre, 5 dirhems par jour à chaque cavalier et 3 dirhems à chaque fantassin. Nous arrivâmes ainsi à Rey, et de là je regagnai Sorra-men-râ, vingt-huit mois (Kazwîny : dix-huit mois) après mon départ. » Le récit abrégé qui précède m'a été fait par Sallam l'interprète, lequel me l'a dicté sur la relation même qu'il rédigea pour le khalife Wathik-Billah.

PAYS DE LA DROITE OU MIDI.

L'Espehboud qui les gouvernait autrefois était nommé.....

ROUTE DE BAGDAD À LA MECQUE 1.

Djisr-Kouta, 7 fars. — Château d'Ibn-Hobeïrah, 5 fars. — Souk-el-Açed «marché du lion» (Kod.

de Scythes et de Huns massées sur la frontière nord-est de l'empire. Sallam, qui s'arrêta probablement sur les bords du Volga, avait été chargé de recueillir des informations à cet égard. Pour concilier la réalité de son voyage avec les fables puériles qui en remplissent la seconde moitié, on doit donc supposer que ces fables furent inventées après coup, et répandues dans le public, pour satisfaire sa curiosité et lui donner le change, en le rassurant sur l'imminence du danger.

¹ Décrite par Yakouby, mais moins détaillée (p. 92 du texte publié à Leyde): Le docteur Sprenger a étudié avec un soin particulier l'itinéraire d'Arabie, et j'ai profité, en maint passage douteux, de ses judicieuses observations (*Post- und Reiserouten*, p. 109-159).

El-Oçaïd), 7 fars. — Chahy, 6 fars. — Koufah, 5 fars. — Kadiçyeh, 15 fars. 1 — El-Odhaïb, sur la limite du désert, 6 m. — El-Moghaïbah (Kod. Moghythah), 14 m. on soupe à Ouady es-Seba' «vallée des lions, » 7 m². — El-Kara', 32 m. on soupe à la mosquée de Saad, 14 m. — Wakiçah, puits, 29 m. — El-Akabah «la côte, » 27 m. (Kod. 29); on soupe à El-A'sat, 14 m. — El-Kara', 24 m. 3 on soupe à Khaldja, 14 m. — Zobalah, où l'on trouve de l'eau en abondance, 24 m. on soupe à Djoubeïn, 14 m. — Chokouk, citernes 4, 29 m. (Mok. 21); on soupe à Elmas, 14 m. — El-Bithân, tombeau d'El-Ibady, 29 m. on soupe à Yalhabah, 14 m. — Taghlebyeh⁵, citernes et puits hydrauliques, 32 m. (Kod. et Mok. 29); on soupe à El-Amîs, 14 m. —

Bourg important entouré de palmiers, et arrosé par les canaux de l'Euphrate. (Ibn-Djobeïr.) Le même voyageur, passant à Kousah vers minuit, arriva le matin à Kadiçyeh, ce qui prouve qu'il faut, au lieu de 15 farsakhs, lire 15 milles, comme dans le texte de Kodama. Hamdâny, cité par Spreuger, évalue la distance à 14 milles.

² Les haltes de repos, étapes intermédiaires où les caravanes faisaient le repas du soir, ne sont citées que par Ibn-Khordadbeh, ce qui ne m'a pas permis de contrôler l'exactitude des noms propres. Elles indiquent ordinairement le milieu de la distance entre deux stations: c'est donc par erreur qu'ici les copistes ont écrit 14 milles au lieu de 7.

³ Le texte porte à tort 14 milles La distance est donnée régulièrement dans Kodama.

^{* «}La plupart des puits et des citernes qu'on trouve sur cette route sont dus à la munificence de Zobeide, femme du khalife Haroun er-Réchîd.» (Ibn-Djobeir.)

⁵ Ibn-Djoheïr écrit الثعلبية, leçon qu'on rencontre aussi chez Kodama et Mokaddessy. Près de cet endroit, est une forteresse en

El-Hareçyeh, citernes, 32 m. — Hasar¹, puits, 24 m. on soupe à Éladj, 15 m. — Feid, source d'eau vive, 30 m. (Kod. et Mok. 36); on soupe à El-Hodjaïmah², 13 m. — El-Hadjir, puits, 30 m. (Kod. et Mok. 33); on soupe à Belasah, 11 m. — Ma'den-en-Nokrah «la mine d'argent, » puits, 32 m. (Kod. 27): La dîme aumônière de la tribu de Bekr ben Waïl, qui occupe la route de la Mecque, se monte à 3,000 dirhems³.

De Ma'den-en-Nokrah, un embranchement conduit à Médine, par les stations suivantes: El-Oçaïlah (Ed. Koçaïlah), puits d'eau saumâtre, 46 m.— Bathn-Nakhl «vallon des dattiers, » eau abondante, 36 m.— Taraf (Yac. Tarſah), eau de pluie, 22 m.— Médine, 35 m. Médine, nommée aussi Tayibeh et Yatrib, était gouvernée, ainsi que le Tehamah, avant l'islamisme, par un délégué du Merzebân du désert, chargé de la perception des impôts. Les tribus Koraïzah et Nadhîr possédaient ce territoire, sous la suprématie des Aws et des Khazradj 4. Le poëte El-

¹ Kodama et Ibn-Djobeir: El-Adjfar. «Les Arabes, dit ce dernier, nomment cette station le beau site ou la colline des deux vierges.»

² Feīd est à 12 journées de Koufah, c'est-à-dirc à peu près à moitié route de Bagdad à la Mecque. Ce renseignement, donné par Ibn-Djobeir, s'accorde avec les distances d'Edriçy et de Yakouhy.

³ L'itinéraire est coupé ici par l'embranchement qui mène à Médine; il est continué plus loin, p. 500

⁴ Voyez l'Histoire des Arabes avant l'islam. par M. C. de Perceval, t. II, livre VII. L'auteur des vers cités ci-après est Abou Abd Allah Djaber el-Ansary, l'un des plus célèbres Compagnons de Mahomet, mort en 74 ou 78 de l'hégire. (Ann. Moslem. I, 105 et passim. Michkat el-Meçabih, I, p. 13.)

LE LIVRE DES ROUTES ET DES PROVINCES. 499 Ansary a rappelé cette circonstance, quand il a dit:

Après le tribut du Chosroës, après le tribut de Koraïzah et de Nadhîr, on nous rançonne encore!

De la province de Médine dépendent le Taïmâ et la forteresse d'El-Ablak, surnommée l'anique, entre la Syrie et le Hédjaz; elle appartenait au Juif Samuel 1, fils d'Adya, que sa bonne foi a rendu célèbre. On connaît le vers :

Il réside dans le Teima, à El-Ablak l'unique, forteresse redoutable, auprès d'un hôte sans félonie.

ROUTE SUIVIE PAR LE PROPHÈTE DANS SA FUITE.

Le guide vint le prendre au-dessous de la Mecque et le conduisit à Es-Sahil, au bas d'Osfàn. Puis, traversant la route, il passa par Kodaïd et voyagea dans la Hararah², jusqu'à Thenyet-el-Morar. Après avoir laissé sur sa route Medlet-Modjah, Madhedj, Dhat-Keched, El-Adjrad, il s'engagea dans Dhou-Samor (Ed. Dhou-Chamir), dans le vallon de Aada, appartenant à la tribu de Madhedj, et arriva dans Ochaï-

L'histoire de ce personnage est bien connue et elle a donné naissance à un dicton expliqué par Meïdany. Vers l'an 535 de notre ère, ilaccorda l'hospitalité à Imrou'l-Kaïs, et, pour défendre la fille de ce poête, il soutint un long siège contre El-Harith, roi gassanide. (Cf. C. de Perceval, ouvrage cité, II, p. 323; Meïdany, I, 218.) Le même vers est donné par Maçoudy, qui l'attribue au poête El-Acha'. (Prairics, III, 199.)

² Terrain volcanique, couvert de pierres calcinées et de sables; ce mot est expliqué par M. Reinaud, dans une note de sa traduction d'Abou'l-féda, p. 104.

rah. Il reçut l'hospitalité à El-Fahid (Ed. Fadjah), se reposa à El-Ardj, et, continuant son voyage par Thenyet-el-Ayar, à droite de Rakoubah, il mit enfin pied à terre au puits d'Amr fils d'Awf, à Koubba.

Autres dépendances de Médine : El-Fourou'; Dhou'l-Mirwah; Ouady'l-Kora; Madian; Khaïbar; Fedek; villages d'Oraïnah; El-Wahîdeh; Nomeïrah; El-Hadîkah «le verger;» Ady; Rahbah; Seyyalah; Sabeh; Rohath; El-Akhal; El-Hamyyeh.

ROUTE DES PÈLERINS DE MÉDINE À LA MECQUE.

De Médine à Chedjrah «l'arbre,» où les Médinois prennent le manteau pénitentiel ihram, 6 m. — Melel, puits, 12 m. — Seyyalah, puits, 19 m. 1 — Sokya, où se trouvent une rivière et des jardins, 36 m. — El-Abwa, puits, 29 m. (Ed. 27). — Djohfah, où les pèlerins de Syrie prennent l'ihram; cette étape est à 8 milles de la mer (Yak. 6; Ed. 4), 27 m. — Kodaïd, puits, 27 m. — Osfàn, puits, 23 m. 2

SUITE DE LA ROUTE DE BAGDAD À LA MECQUE, DEPUIS MA'DRN-EN-NOKRAH".

Moghîthat-el-Mawân, citernes et puits, 33 m.

- ¹ Ici manque une étape de 34 milles, nommée Rowaithah; elle est formée de la réunion de quatre puits, au milieu du désert. (Edriçy; Yakouby.)
- Le paragraphe finit brusquement ici; mais il se complète par le texte de Kodama, qui ajoute : «Batn-Marr, 16 m. et de là à la Mecque, 16 m.» La distance entière de Médine à la Mecque est, en ajoutant les stations omises dans les deux copies, 246 milles. D'après Burton et Burckhardt, elle est de 248 milles anglais.

³ La première partie de cet itinéraire se trouve ci-dessus, p. 496.

LE LIVRE DES ROUTES ET DES PROVINCES. (Kod. 27); on soupe à Samath, 16 m. — Rabadheh, citernes, 24 m. on soupe-à Ada'bah, 14 m. - Mine des Benou-Solaim, où il est impossible de se procurer de l'eau, si les citernes sont desséchées, 24 m. on soupe à Saroura, 12 m. — Chelîlah, 26 m. on soupe à Alem-Nohas, 13 m. -- Omk, puits, 21 m. on soupe à Amdjeh, 13 m. - Ofay'iah, citernes et puits, 32 m. on soupe à Kirah, 15 m. — Maslah, citernes et puits, 34 m. on soupe à Kiram, 14 m. — Ghomrah (ou Omrah), citernes et puits, 18 m. — Dhat-Yrk, puits abondants, 26 m. on soupe à Awtas, 12 m. — Jardin des Benou-Amir, puits abondants, 32 m. on soupe à Omrat-Kendah, 12 m. — La Mecque, 24 m. on soupe à moitié route, à Besatîn.

Distance totale de Bagdad à la Mecque, 275 fars. $(\frac{2}{3})$ ou 827 m. (1,654 kilom.).

Cantons 1 de la Mecque: Tayef; Nedjrân; Kyrnel-Ménazil; El-Akik «vallée creusée par les eaux; » El-Okazh; Walîmeh; Turbeh; Bîcheh; Tebalah; Hodjeïrah; Kyçeh; Djorach; Cherat; Tehamah; Senkân; Anîm; Beïch.

Route de la Mecque à Tayef : Bîr-Ibn-el-Mortafi' (Ed. au lieu de bîr « puits, » kybr « tombeau »); —

¹ Mikhlaf, terme spécial à la Péninsule arabique. (Cf. Ann. Moslem. 11, 664.) Les noms qui suivent étaient presque tous illisibles dans le texte; ils se retrouvent dans Edriçy (1, 142 et suiv.), mais non moins défigurés. Pour cette partie du livre, le Méraçid est un guide précieux; les noms y sont orthographiés soigneusement, avec des preuves tirées soit de la Chronique du Yémen, soit du témoignage respectable, en cette circonstance, de l'auteur du Kamous.

Kyrn-el-Menazil, rendez-vous des Yéménites et prise de l'ihram; — Tayef. — On peut aller de la Mecque à Tayef par les hauteurs «Akabah, » en passant par Arafat, le vallon de No'mân, la côte de Hokaybah, et de là à Tayef.

STATIONS DE LA MECQUE AU YÉMEN.

Puits d'Ibn-el-Mortafi; - Kyrn-el-Ménazil, grosse bourgade; — El-Ghaïk (Faïk), grosse bourgade; — Safar; — Berneh, grosse bourgade; — Kodâ, palmiers et sources; - Rowaithah (Kod. Wathyah), palmiers et sources; — Tebalah, ville importante; sources; — Djesdâ, puits, lieu désert 1; — Kecheh, grosse bourgade; sources; lieu de garnison; - Bîcheh-Yaktan; eau limpide; vignes, à 8 milles de Djorach; --- Mahdjerah, gros village; sources et puits; halte des caravanes. On y remarque un grand arbre nommé thalhat el-mélik; il ressemble au gharab «salix babylonica; » ce lieu est la limite entre le territoire de la Mecque et le Yémen; — Orfah; eau rare; lieu désert; - Saadah, gros village; tannerie de peaux et de cuir pour chanssures; — Amchyah. lieu inhabité; petite source; - Khaïwân, village riche en vignobles; deux citernes; les habitants y souffrent d'ophthalmie; -- Anabit, ville : blé, vignes et sources; - Sanaa, capitale du Yémen 2.

Edricy dit peu d'habitants. D'après Kodama, c'est un campement d'Arabes de la tribu de Kaïs.

² Au lieu des 18 stations nommées dans cet article, Kodama en cité 19; mais dans un autre passage, il compte 18 journées de ca-

CANTONS DU YÉMEN.

Sanaa; el-Hacheb; Rohabeh; Mersel; Sif-Sanaa «littoral de Sanaa; » Saadalı. De Sanaa à Khaïwân. 24 fars. — De Khaïwan a Saadah, 16 fars. — De Saadah à Mahdjerah, sous le coteau d'El-Mounsih, non loin de Talhat el-Mélik, où commence le territoire de la Mecque, 20 fars. — Total, 60 fars. de Saadah à Sanaa. — Canton de Nour, où se trouvent Reibeh, le putts tari et le château fortifié, dont il est parlé dans le Koran ; — Khaïwân; — Dhou-Sohaim; — Adwah, où se voit la colline de feu, adorée par les anciens habitants du Yémen. — Cantons à droite de Saana : En-Nar; — War'ah; Tam; Arhab; Djobeirah; Hamdan; Djoraf; Murad; - Sendeh; - Soudda; - Djoufâ; - El-Harreh; - El-Mechrek; — Berchân; — Ala'k; — Ana'm. — Canton El-Mocabîn. — Canton des Benou'l-Othaïf; — Karyet-Mareb, qui renferme le village de Salomon; - Sirwah: - Saba, pays du château de Bilkis et de la digue El-Arim. - De Sanaa, on se rend à Soudda, Djoufa, Sendeh, et le Hadramaut; ces deux cantons sont séparés de la mer par des plaines de sable. — Distance de Sendeh, 30 fars. — De Sanaa au Hadramaut, 72 fars. — Canton de Kawlân et Rakh, où est le Ouady-Yémen. — Canton Ahwar.

rayane entre la Mecque et Sanaa. Au surplus, quelques lignes plus loin, Ibn-Khordadbeh va nous apprendre qu'entre la frontière du Hédiaz et Sanaa il y a 60 fars.

¹ Chap. xxII, vers. 44. Les légendes relatives à ce passage du livre saint sont racontées par Kazwiny, Athar, p. 67.

— Hakal-Warman (Méraçid: Mehrân), à 16 fars. de Sanaa; — Canton des Benou-Amir; — Bab; — Reda'; — Renyeh; — Cheref; — Ochar; — Roain; — Nesefân; — Kahlân; — Sankân; — Reihân; — Nafé'; — Moushy; — Hodjr; — Bedr; — Aslah; — Seiheb (Méraçid: Sihab). Canton d'Abian, où se trouve Aden. — Canton de Badân et Yéman. — Canton de Nebah et d'el-Mizra'. — Canton d'El-Mekarim et d'Amloul!.

Distances: de Sanaa à Dhimar, '8 fars. — De Saba à Hodjr et Bedr (Mok. Badad), 20 fars. — De là au bourg d'Aden, dans le canton d'Abian, 24 fars. — En tout, entre Sanaa et Aden, 68 fars.

Cantons de Salif; — El-Adam; — A'lan; — El-Hinneh; — Sekasik (tribu des Benou Seksek, Méraçid), qui est le dernier canton du Yémen. — De Sanaa à Dhimar, 16 fars. — De Dhimar au Haut-Yahsoub, 8 fars. C'est dans ce canton de Yahsoub que se trouvent la ville de Dhafar et son château (Kasr-Zeidân), résidence des anciens rois du Yémen. — Du Haut-Yahsoub à Sohoul, 8 fars. — De Sohoul à Thoudjeh, 48 fars. (lisez 8 fars. Mok. dit 8 fars. Ed. 36 milles).

Cantons de gauche, en retournant à Sanaa: Ans (Yac. Khams); — Ziady; — El-Moasir; — Benou'l-Medjid; — Rekeb; — Chakab; — Thanadjir; dans ce canton est le bourg fortisié nommé Almad; il est habité par la postérité de Dhou'l-Menakh. Ibn

¹ Ces quatre derniers cantons, d'après le Méragid, doivent leur nom aux petites tribus qui les habitent.

el-Djoun el-Menakhy l'himyarite en est originaire.

— Canton de Sohoul; — les Benou-Saab; — Wahadhah; — Haut-Yashoub; — Kanaah; — El-Wardyéh; — El-Hadjar; — Zebîd, en face est le littoral de Gallafikah et El-Mandeb; — Rima'; — Makda; — Alhân; dans ce canton est compris Djoublân, possession de la famille (himyarite) de Dhou Sarh; — El-Hakaleïn; — El-Ourf; — El-Ohrouf (Méracid: El-Okhrout).

Distances: de Sanaa à El-Ourf, 8 fars. — D'El-Ourf à Alhân, 10 fars. — D'Alhân à Djoublân, 14 fars. — De Sanaa à Djoublân, 32 fars. — De Djoublân à Zébid et Rima', 12 fars.

Suite des cantons: Kawlân, au delà de Sanaa; — Hadar et Houcheb; — Akk-Kezzabah; quiconque va dans ce pays y meurt¹; — Yahcha'; — Haraz et Hawzen; — El-Okhroudj et Medjnah; — Hadhour; Mareb et Djamlân (*Méraçid*: Hamlân), où se trouve la ville de Sahiad. — Sakin; Chibam; Beït An'am et El-Meçani', demeures de la postérité de Dhou-Hawal, fils de Maghar. Dja'far, fils d'Abd er-Rahman, fils de Koreïb, appartient à cette famille; — Watha' et El-Meslek, entre Sanaa et Chibam. —

Je pense que l'auteur avait écrit ومرساة دهاك «son port est Dehlek,» leçon conforme à celle du Méraçid. Les copistes ne pouvant lire ce membre de phrase l'auront interprété par من سار On doit cependant faire remarquer, en faveur de cette variante, que l'île de Dehlek a toujours été considérée comme un séjour mortel à cause de l'excessive chaleur qui y règne. Les premiers khalises y exilaient les agents dont ils avaient à se plaindre.

De Sanaa a Chibam, 8 fars. — Hakem¹; — Djazân; — Mouça (Cf. Fresnel, *Journ. usiat.* 1840, p. 93); — Chardjah; — Hadjour et El-Maareb.

Entre Basrah (il faut lire Omrah avec les autres itinéraires) et Sanaa, il y a 49 relais de poste. — Entre Sanaa et Dhimar, 4 relais. — Entre Dhimar et Aden, 7 relais. — Entre Dhimar et El-Djened, 4 relais. — Entre Sanaa et Mareb, 7 relais. — Entre Mareb et Abdal, c'est-à-dire le Hadramaut, 9 relais, à dos de chameau.

J'ai trouvé dans les registres de compte d'un agent du Yémen que le maximum de l'impôt payé par cette province, sous la dynastie actuelle, se monte à 600,000 dinars (6 millions de francs). Après la conquête musulmane, le Yémen fut divisé en trois gouvernements: le premier et le plus important est Djened et ses cantons; le deuxième, d'une importance moyenne, Sanaa et ses cantons; le troisième, qui est le plus petit, l'Hadramaut et ses cantons.

Les habitants du Yémen racontent que, lorsque le prophète Salomon épousa la reine Bilkîs, les démons bâtirent, pour Dhou-Tobba, roi de Hamdân (sic), des châteaux et d'autres édifices. Une pierre portait l'inscription suivante: « Nous avons bâti Seld- « jen, Sirwah, Mirwah (suivent deux noms illisibles), « Arîn, (Idrit?), Hindeh et Honeïdeh, Kaïsoum-Be- « faa, et les bourgs de Namath. Ce château a été cons- « truit l'année où nos demeures étaient en Égypte. »

¹ Ce canton, d'après le *Méraçid*, doit son nom à El-Hakem, fils de Saad el-Achirah.

Selon Wahb, fils de Mounebbih, cela fait plus de seize cents ans. Une inscription himyarite d'un château appartenant à Chammir était ainsi conçue : «Cét édifice a été bâti par Chammir, fils d'Achar... « reine du soleil. » — On lisait sur la porte de la ville de Dhafar? — Les « nobles de la Perse. — Qui possède Dhafar? — Les « nobles de la Perse. — Qui possède Dhafar? — « Les marchands koreichites. — A qui Dhafar? — « Il reviendra (iouhar) aux fils d'Himyar. » Les Abyssins ayant envahi le Yémen, quatre de leurs rois régnèrent dans ce pays pendant soixante-douze ans.

Il y aurait plus que de la témérité à tenter des recherches sérieuses sur un texte aussi mutilé. Je ne puis cependant m'empêcher de signaler la singulière ressemblance que présente la première moitié du groupe améric avec le nom himyarite lu et transcrit par Fresnel, sur les fragments IX, LV et LVI des inscriptions recueillies par M. Arnaud. On sait que Fresnel y trouvait le nom d'Astarté, Vénus-Uranie, l'Aschtôreth des Sidoniens. L'épithète domina solis, qui se lit dans la version arabe d'Ihn-Khordadheh, rend, il me semble, ce rapprochement encore plus frappant. (Cf. Journ. asiat. octobre 1845.) Bien entendu, toute trace de ce nom a disparu chez les écrivains musulmans. Dans la table ethnologique des rois himyarites, Chammir est fils tantôt d'Afrikous, tantôt de Yaçer-Younim.

² Cette prétendue inscription, où se révèlent pourtant les aspirations d'une nationalité souvent asservie au joug étranger, est postérieure à la conquête du Yémen par les musulmans. Elle a été mise en vers, pour être plus facilement retenue, et c'est sous cette forme qu'on la trouve dans les ouvrages historiques de Maçoudy et d'Ibn Khaldoun. Kazwîny et d'autres compilateurs l'ont citée en prose, avec des variantes qui en modifient sérieusement le sens. Le défaut d'espace m'empêche de discuter ce fragment, d'ailleurs épisodique dans le Livre des routes. La durée de la domination des Abyssins est ici exactement indiquée; elle prit place entre 525 et 597 de J. C. date de l'établissement du premier vice-roi persan dans le Yémen.

STATIONS ENTRE MESDJID-SAAD ET BASRAH.

Barik. — El-Asla'. — Selmân. — Akmar — El-Adjaryeh. — Aïn-Saïdam (Yak. Saïd). Aïn-djemel « source du chameau. » — Basrah. (D'après Edriçy, il y a cinq journées entre Koufah et Basrah.)

STATIONS ENTRE BASRAH ET LA MECQUE 1.

Sabkhayel, (Sabayeh). — Kofaïr (Djofaïr, Hodaïr). — Rohaïl. — Sadjr (Sendjek). — Kefer (Djefer-Aby-Mouça). — Matoumah (Mawyah). — Dhat-el-Açeb (Ochar). — Basnouah (Suraah). — Chemseh (Somaïrah). — Sebah. — Oumoudyah. — Karyeteïn. — Ramah. — Thikfah. — Daryyah. — Djadîlah (Hawîlah). — Feledjeh (Milhah). — Rokaïbah. — Kana (Koba). — Merrân. — Ouadjrah. — Awtas. — Dhat-Yrk, dans le Tehamah. — Le jardin des Benou-Amir. — La Mecque.

STATIONS DU YEMAMAH À LA MECQUE.

El-Hadîkah « le verger » (Ed. Arydh). — Sabah. —

Les leçons entre parenthèses sont données, soit par Mokaddessy, soit par Bekry. Le calcul des Stations n'est pas relevé dans notre texte, non plus que dans celui de Kodama, encore plus incomplet en cet endroit. On trouve dans Bekry 16 stations, formant un total de 411 milles, et dans Mokaddessy, 20 stations, dont le total serait 538 milles: celui-ci cependant affirme que la distance exacte de Basrah à la Mecque est 700 milles. On voit, d'après cela, que 4 étapes ont été omiscs probablement par les copistes, M. Sprenger en a déjà fait la remarque. (Même ouvrage, p. 117.) Cette distance est évaluée ordinairement à 827 milles, en 32 journées de cara-

Thenyeh (Kod. ajoute El-A'fa). — Saka. — Sedd « la digue. » — Sadat (Kod. Merarah). — Sovaïkah. — Karyeteïn. Puis viennent les stations entre Basrah et la Mecque, indiquées dans la route précédente.

ROUTE D'OMAN À LA MEGQUE, LE LONG DE LA CÔTE 1.

Fawk (Farak). — Awkelân (Arkelân). — La côte de Hamat (Minah). — Chihr, habitée par la tribu de Kindah. — Bourg de Kindah. — Bourg d'Abd Allah, fils de Madhedj. — Hadjedj? — Aden, qui dépend d'Abian. — La pêcherie de perles. — Canton des Benou-Medjîd (Benou-Mohammed). — Mendjelah (Menhad). — Canton de Rekeb. — Mendeb (Mender). — Zebyd. — Ghalafikah. — Canton d'Akk. — Djoudah. — Canton de Hakem. — Sohaïm. — Havre de Dhenkân. — Havre de Nahla (Halya). — Serîr. — Ounab. — Merdjab-sasah (Sefîneh). — Une autre station. — Djeddah. — La Mecque.

DE KHAWLÂN-DHOU-SOHAÏM À LA MECQUE 2.

Bîcheh. — Yaktân. — Dhenkân. — Hala. — Bîcheh (Ed. ajoute Harân). — Kanouna. — Hachah. — Darkah. — Olaib. — Nyah. — Bîrek. — Yelem (*Méraçid*: Yelemleh); c'est là que les habitants de la Mecque revêtent *l'ihram*. — Melkân. — La Mecque.

¹ Les variantes de cette route peu connue sont tirées de la copie de Kodama.

² Cette route est donnée en sens inverse par Edricy, 1, 145.

STATIONS D'ÉGYPTE À LA MECQUE 1.

De Fostat à El-Djoubb « le puits. » — Boaïb. — Station d'Ibn-Sadakah (Yac. Ibn-Karkarah). — 'Adjroud. — Demch (Kod. Rebîbeh). — Kersen. — Hofaïr. — Station ². — Eïlah. — Hafa. — Madian. — Ela'râ. — Station (nom omis). — Kilabeh (Kilanyeh). — Cha'b. — Bedâ (Kod. Bena). — Sarhateïn. — Badhâ. — Ouady'l-Kora. — Rohaïbah. — Dhou'l-merwah. — Médine. — Voir, pour la suite de l'itinéraire, la route de Médine à la Mecque, ci-dessus p. 500.

DE DAMAS À LA MECQUE.

Station. — Autre station 3. — Dhat-el-Ménazil. — Yanou'. — Tebouk. — Mohaïnah. — Elakra'. — Hanefyeh. — Ouady'l-Kora. — Rohaïbah. — Dhou'l-merwa. — Soeïdâ. — Dhou-khacheb. — Médine. — Pour le reste des stations, voir la route de Médine à la Mecque, ci-dessus, p. 500.

¹ Route indiquée par Edriçy, 1, 329, et par Yakouby, p. 129, chez ce dernier avec des variantes notables. La première station, le Puits, à cinq heures du Caire, est, au rapport de Burckhardt, le rendez-vous des pèlerins égyptiens.

² Nom omis ; il manque aussi chez Edriçy. — Dans le texte de Yakouby on lit : شرف البغال.

⁵ Ni l'une ni l'autre ne sont nommées dans nos copies; mais on lit dans Edricy: «De Damas à une petite rivière, et de là à Daah, une journée.» Du reste, tout ce paragraphe est mutilé et il manque encore deux étapes entre Damas et Tebouk. D'après les relations modernes, on compte onze journées entre ces deux points, et douze entre Tebouk et Médine.

DE BASRAH AU YÉMAMAH.

De Basrah à...... (Ed. Dehmân). — Kazhimah. — Autre station. — Kora'. — (Kod. Fora'). — Thikhfah (Kod. Saṣhah). — Samân. — Cinq autres stations ¹. — Soleïmah. — Sal (Kod. Sînal). — Yémamah.

Dépendances du Yémamah: Hadjar; Houd, à 24 heures de Hadjar; El-Yrdh, vallée 2 qui traverse le Yémamah dans toute sa longueur, et renferme plusieurs villages; El-Manfoukhah (Ed. Manboukhah); Thoudah; Makrah; Nedjarah; Ouady'l-fitar.

Bourgs du Bahreïn: Khatt; Katîf; Elawreh; Hadjar; Awrak; Yalnoubeh; Machkar; Zareh; Houlyeh; Saboun; Darîn³; El-Ghabeh.

STATIONS ENTRE LE YÉMAMAH ET LE YÉMEN.

Houroudj. — Merdj « la prairie. » — Safa. — Bîrel-abar « le puits des puits. » — Nedjrân. — Hama. Barakas. — Merba'. — Mahdjereh. — Pour la suite des stations, voyez la route ordinaire jusqu'à Sanaa, ci-dessus, p. 503.

- ¹ Kodama nomme les deux dernières seulement: elles sont appelées, d'après cet auteur, Djoubb-el-Korat et Mutevelly.
- ² «Cette vallée est arrosée par la rivière appelée Aftan; elle sépare la province en haute et basse. Sur ses bords sont situés des villages bien peuplés, des champs cultivés, des palmiers et d'autres arbres.» (Edriçy, I, 156.)
- * «Port du Bahrein, entrepôt du musc nommé pour cette raison musc Dariny, bien qu'on le tire de l'Inde.» (Méracid.)

RÉCAPITULATION DES STATIONS DE POSTE '.

Le nombre total des relais de poste dans l'empire s'élève à 930; les dépenses pour l'achat et la nourriture des chevaux, l'entretien du personnel et des fervanègui (voir l'introduction p. 11) se montent à 154,100 dinars (1,541,000 francs.)

ITINÉRAIRE DES MARCHANDS JUIFS, DITS RADANITES 2.

Ces marchands parlent le persan, le romain (grec et latin), l'arabe, les langues franque, espa-

- ¹ Après avoir calculé avec soin les chiffres partiels, indiqués dans le courant de l'ouvrage, aux paragraphes spéciaux, je ne trouve que 631 relais; mais il est juste d'ajouter que les postes de plusieurs routes importantes, comme celle de Bagdad à la Mecque, etc. ne se trouvent plus dans le traité d'Ibn-Khordadbeh, tel que le temps nous l'a transmis. M. Sprenger, qui a fait usage, avant moi, de ces renseignements, en les comparant à ceux de Kodama, les résume ainsi : « En jetant les yeux sur le réseau des routes postales, il est aisé de comprendre le système de ce service. De Bagdad, sa résidence, le Khalife était en communication avec ses agents les plus éloignés : il pouvait correspondre au nord-ouest avec Neïchapour, dont le gouverneur, vassal de nom, indépendant de fait, exercait son autorité jusqu'aux rives du Yaxarte. Au sud-ouest, le Khalife correspondait avec Chîraz et Istakhr, où régnaient les Boueïhides. Il est intéressant de remarquer que ses intelligences s'étendaient jusqu'aux frontières les plus reculées, au nord. Obligé de défendre l'empire musulman contre les Grecs, il avait besoin de recevoir aussi rapidement que possible, par ses estafettes, tous les renseignements de nature à l'éclairer sur les mouvements de l'ennemi.» (Post- und Reiserouten, p. 10.)
- ² Ce morceau si intéressant pour l'histoire du commerce de l'Europe avec l'Orient, au moyen âge, a été traduit, pour la première fois, par M. Reinaud (*Introduction à la géographie des Orientaux*, p. 58). Je ne pouvais mieux faire que de conserver la traduction de

gnole et slave. Ils voyagent de l'Occident en Orient, et de l'Orient en Occident, tantôt par terre, tantôt par mer. Ils apportent de l'Occident des eunuques, des esclaves femelles, des garçons, de la soie, des pelleteries et des épées. Ils s'embarquent dans le pays des Francs, sur la mer occidentale, et se dirigent vers Farama (près des ruines de l'ancienne Péluse); là ils chargent leurs marchandises sur le dos de bêtes de sommes, et se rendent par terre à Kolzoum (Suez), à cinq journées de marche, sur une distance de 20 farsakhs. Ils s'embarquent sur la mer orientale (la mer Rouge) et se rendent de Kolzoum à El-Djar 1 et à Djeddah; puis ils vont dans le Sind, l'Inde et la Chine. A leur retour, ils se chargent de musc, d'aloès, de camphre, de cannelle et des autres productions des contrées orientales, et reviennent à Kolzoum, puis à Farama, où ils s'embarquent de nouveau sur la mer occidentale. Quelques-uns font voile pour Constantinople, afin d'y vendre leurs marchandises; d'autres se rendent dans le pays des Francs.

mon savant et cher maître, en y introduisant un ou deux changements de détails, nécessités par la comparaison des deux copies. Le surnom donné ici à ces marchands me paraît devoir son origine aux trois cantons de Radân, dans la partie orientale du Sawad. (Cf. ci-dessus, Tableau statistique, p. 240.) Cette forme est expliquée de la même manière par Soyouthy, dans son Dictionnaire des surnoms ethniques.

Au lieu de Hédjaz, je lis I forme très-nettement écrite dans les deux copies. El-Djar est un port à trois marches de Médine, et une île près de Djeddah, fréquentée par les navigateurs, qui y font

Quelquesois les marchands juiss, en s'embarquant sur la mer occidentale, se dirigent (à l'embouchure de l'Oronte) vers Antioche. Au bout de trois jours de marche, ils atteignent les bords de l'Euphrate et arrivent à Bagdad. Là ils s'embarquent sur le Tigre et descendent à Obollah, d'où ils mettent à la voile pour l'Omân, le Sind, l'Inde et la Chine. Le voyage peut donc se faire sans interruption.

Les Russes, qui appartiennent à la race slave, se rendent, des régions les plus éloignées du pays des Slaves 1, sur les côtes de la mer de Roum (la Méditerranée), et y vendent des peaux de castor et de renard, ainsi que des épées. L'empereur (grec) se contente de prélever un dixième sur leurs marchandises. Les négociants russes descendent aussi le fleuve des Slaves (le Volga), traversent le bras qui passe par la ville des Khozars (aux environs d'Astrakhân), où le souverain du pays prélève sur eux un dixième; puis ils entrent dans la mer de Djordjân (Caspienne), et se dirigent sur le point qu'ils ont en vue. Cette mer a 500 fars. de diamètre. Quelquefois les marchandises des Russes sont transportées, à dos de chameaux, de la ville de Djordjan jusqu'à Bagdad.

Ces divers voyages peuvent se faire également par terre. Les marchands qui partent de l'Espagne

de l'eau. L'auteur du Méraçid ajoute que la partie de la mer Ronge comprise entre Djeddah et Suez se nomme elle-même El-Djar.

ا ا ll faut en effet corriger ainsi le texte, qui porte صفلية.

et du pays des Francs se rendent à Tanger et au Maroc, d'où ils se mettent en marche pour la province d'Afrique et l'Égypte. De là ils se dirigent vers Ramlah, visitent Damas, Koufah, Bagdad et Basrah, pénètrent dans l'Ahvaz, le Fars, le Kermân, le Sind et arrivent dans l'Inde et à la Chine. — On peut encore prendre la route d'Arménie et se rendre, à travers le pays des Slaves, auprès de la ville des Khozars; on s'embarque sur la mer de Djordjân, puis on arrive à Balkh, dans la Transoxiane, le pays des Tagazgaz et la Chine.

L'accès à la cour du Chosroès était interdit aux étrangers qui arrivaient des cinq contrées suivantes : de Syrie, par Hît; du Hédjaz et du Yémen, par El-Odhaïb; du Fars, par Nabîn; du pays des Khozars et du pays des Allans, par Bab-el-Abwab (Derbend). On lui adressait un rapport sur les arrivants, et on retenait ceux-ci à la frontière, jusqu'à ce que le roi eût pris une décision à leur égard.

La terre a été partagée en quatre parties : 1° l'Europe, comprenant l'Andalous, le pays des Slaves, des Grecs et des Francs; Tanger, jusqu'à la frontière égyptienne : 2° la Libye, comprenant l'Égypte, (la mer de) Kolzoum, l'Abyssinie, les Berbères et les payssitués au delà; 3° la mer méridionale, qui baigne le Tehamah, le Yémen, le Sind, l'Inde et la Chine; 4° l'Asie, comprenant l'Arménie, le Khoraçân, le pays des Turcs et des Khozars. Il y a encore une division du globe différente de celle qui précède.

MERVEILLES DE LA TERRE 1.

Volcan de Sicile..:

L'Espagne....

On voit, dans l'Inde un rocher d'où jaillit du feu, mais on ne peut rien allumer à sa flamme....

On ne trouve pas en Sicile la grosse fourmi nommée el-foursân (formica leo), et les singes sont inconnus en Espagne, à cause du grand nombre d'animaux sauvages que renferme cette contrée.

Dans le pays des Grecs; sur les bords de la mer des Khozars (mer Noire), est une contrée nommée Mostatîleh², où l'hiver et l'été sont la saison des pluies; les habitants ne peuvent ni battre, ni vanner leurs blés; ils les entassent en gerbes dans leurs maisons; puis, au fur et à mesure de leurs besoins, ils prennent une certaine quantité d'épis, les frottent dans leurs mains, pour en extraire le grain; après quoi ils le font moudre et le cuisent. Les singes sont nombreux dans ce pays.

Dans le Hédjaz et le Yémen, il pleut tout l'été,

¹ Le commencement de ce chapitre est entièrement perdu, et le reste ne nous est parvenu qu'avec des lacunes considérables. La lecture du peu qui nous a été conservé n'est pas de nature à en faire regretter sérieusement l'ensemble.

² «Contrée longue, étendue.» Kazwîny a trouvé ce passage dans le traité de géographie de Djeihany, où l'ouvrage de notre auteur avait passé presque en entier, et il l'a cité d'une façon peu correcte. Mustaufy l'a traduit dans son Nouzhet; mais, oubliant que l'expression «mer des Khozars» désignait aussi la mer Noire, il suppose que cette description s'applique au Guilân, dont le climat est humide et pluvieux.

LE LIVRE DES ROUTES ET DES PROVINCES. 517 mais jamais en hiver. A Sanaa et au dela de cette ville, la pluie tombe en juin, juillet, août et une partie de septembre, depuis midi jusqu'au coucher du soleil. C'est pourquoi les habitants s'abordent en disant : « Hâtons-nous avant la pluie, car voici la saison pluvieuse qui arrive. »

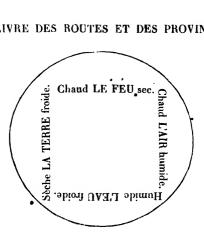
Lorsque les Arabes conquirent l'Espagne, ils trouvèrent dans le palais de la ville des rois (Tolède) vingt-quatre couronnes, autant qu'il y avait eu de rois dans ce pays. Chacune de ces couronnes était d'un prix inestimable; elle portait le nom du roi auquel elle avait appartenu, la mention de son âge et la durée de son règne. On y trouva aussi une table qui provenait, dit-on, de Salomon, fils de David. Dans ce palais était une autre salle fermée par vingtquatre serrures, chaque roi ayant ajouté une serrure à celle de son prédécesseur 1; personne ne savait ce que cette chambre renfermait. Le dernier roi (chrétien) de l'Espagne voulut en violer le secret, persuadé qu'elle recélait des trésors. Les évêques et les prêtres cherchèrent à lui représenter la gravité de cet acte, et le supplièrent de se conformer

¹ Il est inutile d'insister sur ces l'ègendes d'origine chrétienne, qui ont défrayé bon nombre d'historiens arabes et persans. On en trouve le détail dans le grand ouvrage de Makkary (édition de Boulac, I, p. 115 et suiv.), d'après Hafiz el-Homaïdy, auteur d'une galerie des savants et des littérateurs arabes-espagnols. (Cf. Dozy, Introd. au Bayân al-Mogrib, p. 70.) Le conte rapporté par Ibn-Khordadbeh se lit également dans un des annalistes les plus graves de la conquête musulmane, Ibn-el-Koutya, dont M. Cherbourcau a publié d'intéressants fragments (Journ. asiat. 1856, novembre-décembre, p. 434).

à l'exemple des rois qui l'avaient précédé, en lui disant : « Si c'est de l'or qu'il vous faut, nous vous en donnerons, à la condition que cette porte restera fermée. » Mais le roi, sourd à leurs prières, ordonna qu'elle fût ouverte. On y trouva des figures d'Arabes à cheval, avec leurs turbans et leur costume, armés d'arcs et de flèches. Ce fut en cette même année qu'eut lieu l'invasion de l'Espagne par les musulmans.

Les savants qui ont tracé cette sphère, image du globe terrestre, ont voulu donner une preuve sensible de la divine sagesse, laquelle, réunissant sur les bords et autour du globe les affinités de ces éléments, c'est-à-dire mélangeant la chaleur avec la chaleur, le froid avec le froid, comme on le voit ci-dessous, a créé le monde, avec les oppositions et les contrastes qui y règnent 1.

1 L'obscurité de cette théorie se complique du faconisme de l'auteur et de l'incorrection du texte. Je n'essayerai pas de discuter cette thèse entièrement étrangère à l'objet principal de mon travail: je me bornerai à rappeler que le cosmographe et naturaliste arabe Kazwiny a consacré un long paragraphe à l'étude des quatre éléments, de leurs combinaisons, etc. (édition Wüstenfeld, p. 89), où l'idée fondamentale qu'on entrevoit à peine ici est développée avec une clarté satisfaisante. En ce qui concerne les caractères distinctifs de chaque quart du monde, les définitions renfermées dans les quatre cases de la figure ci-jointe sont répétées presque mot pour mot dans le chapitre LXII des Prairies d'or (t. IV, sous presse). Une seule différence, mais radicale, sépare les deux rédactions : Maçoudy applique à Forient les caractères qui, selon Ibn-Khordadbeh, distinguent le midi. En s'orientant à la façon des musulmans, de manière à avoir le levant en face de soi, le midi à droite, etc. l'ordre indiqué par notre texte semble plus rationnel.



Tout ce que renferme ce quart de la terre est chaud et sec, tempérament du feu, de la bile, de l'été; c'est l'Orient. - Vent d'est. - Quatrième, ciuquième et sixième heure. - Facultés organiques: force vitale et animale. - Saveur : l'amertume. - Planètes : Mars'et le Soleil. - Signes du Zodiaque : l'Écrevisse, le Lion, l'Epi.

Tont ce que renferme ce quart de la terre est chaud et humide, tempérament de l'air, du sang, du printemps et du vent d'est; c'est le Sud. - Vent du sud-- Première, deuxième et troisième heure. - Forces physiques : faculté digestive. - Saveur douce. - Planètes : la Lune et Vénus. - Signes du Zodiaque : le Bélier, le Taureau, les Gémeaux.

Tout ce que renferme ce quart de la terre est froid et sec, tempérament de la terre, de l'atrabile, de l'automne, de la décrépitude (un mot illisible). - Vent du nord. - Septième, huitième et neuvième heure. - Force organique : l'absorption. - Saveur : l'acreté (lisez elhamidheh , au lieu de kabidheh). - Planète: Saturne. - Signes du Zodiaque: la Balance, le Scorpion, le Sagittaire.

Tout ce que renferme ce quart de la terre est froid et humide, tempérament de l'eau, de la pituite, de l'hiver, de la vieillesse; c'est l'Occident. - Vent d'ouest. — Dixième, onzième et douzième heure. - Saveur salée et goûts analogues (il faut lire malih, au lieu de ma). - Planètes : Jupiter et Mercure. - Signes du Zodiaque : le Chevreau et le Verscau. - Force répulsive.

ÉDIFICES DIGNES D'ADMIRATION.

Les pyramides d'Égypte, construites en granit et

en marbre; leur hauteur (verticale) est de 400 coudées; c'est aussi leur mesure en long et en large 1. Toutes sortes de recettes médicales et de talismans merveilleux y sont gravés. On y lit aussi : « Que le roi qui se dit puissant essaye de les détruire, quoiqu'il soit plus facile d'abattre que d'édifier. » Et, en effet, le revenu du monde entier ne suffirait pas pour cette œuyre de destruction.....

On rapporte que la construction d'Alexandric dura trois cents ans, et que, pendant'soixante et dix ans, les habitants n'osaient sortir durant le jour, leurs yeux ne pouvant supporter le reflet mat et éclatant de ses murs. Son phare prodigieux s'élevait du milieu de la mer, sur une écrevisse de verre (Cf. Prairies d'or, II, 430, 433). Outre sa population indigène, Alexandrie comptait 600,000 juis tributaires.

- Memphis, capitale et résidence des Pharaons; leur armée résidait à Djeïroun.
 - Deux colonnes, vestiges des démons², à Aïn-

Sur les dimensions des pyramides, calculées par les Arabes, voir Abdallatif (p. 216). D'après les mesures du colonel Wyse, la grande pyramide de Khéops a 137 mêtres de hauteur verticale et 227^m,30 de largeur à chacune de ses bases; la hauteur de la face mesurée sur le plan incliné est de 173 mètres.

Makrizy, en copiant ce passage, lit من بقايا اساطين «restes d'un plus grand nombre de colonnes» (voyez la note de S. de Sacy, Relation d'Abdallatif, p. 227). Ainsi que je l'ai dit en commençant (introduction, p. 17); l'historien arabe de l'Égypte devait avoir sous les yeux une rédaction plus complète et plus correcte que la nôtre. Il est difficile d'admettre qu'Ibn-Khordadbeh, malgré sa crédulité désespérante, ait attribué aux démons les deux colonnes d'Ain-Chems,

Chems, en Égypte. Au sommet de chacune est un collier de cuivre; de l'une des deux, et au-dessous de ce collier, il distille de l'eau qui descend jusqu'à la moitié de la colonne, sans arriver plus bas. Elle suinte sans interruption, jour et nuit; la partie de la colonne qui en est mouillée est verte et humide; l'eau ne tombe pas jusqu'à terre. C'est un ouvrage de Houcheng.

— La forteresse de Souk-el-Ahvaz; ce sont deux forteresses superposées. Un édifice tout semblable se voit au Maroc. C'est l'œuvre de Houcheng¹.

Les Grecs prétendent qu'il n'y a pas de monuments en pierre qui égalent l'église de Roba (Édesse) et l'église d'Émèse. Abou'l-Kaçem, fils de Khordadbeh, dit : « De tous les édifices construits en briques et en ciment, le plus beau était le palais (Eïvân) du Chosroës à Médaïn; il fut détruit et servit à la construction de Koufah. » Un poëte a dit :

Les ancêtres et les rois (kaïl) de Kahtân placent les bases de leur gloire sur Bahram-Gour;

C'est dans son palais de Khavarnak et dans le Sedîr qu'ils ont manifesté la justice de leur règne.

Un des plus magnifiques monuments en pierre et en ciment est le *Chadrevân* de Touster. Ce château d'eau est en pierre, porté par des piliers de fer et pavé de dalles en plomb.

puisque, deux lignes plus loin, il fait remonter leur origine à Houcheng, le roi légendaire de la dynastie des Pichdadiens.

¹ Ces mots me semblent une répétition inutile de la fin du paragraphe précédent.

Parmi les transformations de l'eau les plus singulières, on cite une montagne du Yémen, du sein de laquelle jaillit une source, qui se répand sur ses parois et se solidific, avant d'arriver à terre; elle forme le beau cristal blanc nommé yémany. On trouve dans l'Azerbaïdjân une rivière dont l'eau, après avoir coulé quelque temps, se transforme ensuite en couches de silex.

PARTICULARITÉS CURIEUSES DES CLYMATS.

Quand un étranger arrive au Tibet, il éprouve, sans pouvoir s'en rendre compte, un sentiment de gaieté et de bien-être qui persiste jusqu'au départ. Vers les confins de la Chine est une contrée nommée Sila, très-riche en mines d'or. Les musulmans sont tellement séduits par la beauté de ce pays, quand ils y pénètrent, qu'ils s'y fixent et ne veulent plus en sortir. (Voyez ci-dessus, p. 294.) Si un étranger demeure un an à Moçoul..... son intelligence s'éteint, ou tout au moins s'amoindrit 1..... El-Djahiz assirme avoir entendu dire aux sages-femmes de l'Ahvaz qu'elles trouvaient souvent des

¹ J'ai séparé par des points ces phrases incohérentes, parce que je crois qu'il y a plusicurs lacunes dans le texte. On lit à la suite : «On ne trouve personne dont le teint soit coloré,» et, après un espace en blanc, «la fièvre y est endémique.» Ces lambeaux me semblent se rapporter, non pas à la ville de Moçoul, mais à une description perdue de la Susiane. Yakout (Dict. de la Perse, p. 60) parle à peu près dans les mêmes termes de la fièvre et des animaux nuisibles de ce pays. «On ne voit, dit-il en citant le témoignage d'Ahmed Hamadâny, sur aucun visage le coloris de la santé; les fiè vres de l'Ahvaz sont permanentes, etc.»

523

enfants atteints de la sièvre en venant au monde. — Sur la montagne qui domine la ville et surplombe les maisons, à Souk-el-Ahvaz ¹, pullulent les vipères; les scorpions appelés djerrarch, dont la piqûre est mortelle, abondent dans les demeures. Au bout de deux mois, les parsums s'altèrent dans cette ville, de même qu'à Antioche. — Quiconque arrive dans le pays des Zendjes gagne la lèpre (ou l'éléphantiasis). — Quiconque jeûne pendant l'été, à Messissah (Mopsueste), est tourmenté par l'atrabile et exposé à perdre la raison. — Le climat de Bahreïn provoque des engorgements du soie, comme l'a dit un poëte:

Celui qui demeure à Bahrein sent son foie grossir et son ventre se gonfler, malgré la diète 2.

Au rapport des savants, la contrée la plus favorisée de la nature est Rey avec son charmant canton de Sinn; celle qui l'emporte par l'industrie et le travail de l'homme est le Tabaristàn; la plus productive, Neïsabour; celle dont la beauté a survécu aux ravages du temps, Djoundeï-Sabour avec sa magnifique végétation. Puis on cite Merve pour ses oliviers; El-Madjân et le Gautah (banlieue) de Damas pour leurs fertiles vallons; Niçibîn, arrosée par le Hermas; Samaïrah et ses deux forteresses; Basrah et son (canal) Nahrevân; en Perse, le vallon de

¹ Je lis وقبه an lieu de وقبه qui n'offre pas de sens satisfaisant. Edriçy parle, lui aussi, du scorpion jaune nommé djerrarch.

Après cela vient une ligne illisible pour moi, suivie de quelques mots incohérents: «On trouve à Yatrib une racine odorante..... à Chiraz, ville du Fars..... une chanson agréable.»

Bewân et les coteaux de Chehrezour couverts de jardins à droite et à gauche; Médaïn; Sous; Touster entre ses quatre rivières : le petit Tigre, le Mousrikân, le Mabân et le Pouriân; enfin Néhavend, Ispahân et Balkh. Mais les hauteurs de Samarcande, dans la Sogdiane, l'emportent sur tout le reste par leur beauté et leur richesse. — Le roi Kobad disait que, dans tout son royaume, les meilleurs fruits venaient des villes suivantes : Médaïn, Sabour, Erradjân, Rey, Nèhavend, Houlvân et Maçabadân.

SOURCE ET EMBOUCHURE DES FLEUVES.

- Le Djeihoun (Oxus), fleuve de Balkh, sort des montagnes du Tibet, passe devant Balkh, Termed, le Khârezm et se jette dans la mer de Djordjân (Caspienne). Le Sind (Mehrân ou Indus) sort d'une montagne appelée Saghyân 1, passe par Mansourah et se jette dans l'Océan oriental, après avoir formé plusieurs des rivières de l'Inde.
 - Le fleuve de Chach 2....
- L'Euphrate sort de Kalikala, traverse le pays des Grecs jusqu'à Kamakh, passe à deux milles de Malatya et arrive à Somaïsat, où il devient navigable.... Le Tigre prend sa source dans les montagnes d'Amid, traverse le mont Selseleh (« la chaîne, » le Taurus). Grossi par de nombreux af-

Birouny place la source de l'Indus dans les montagnes d'Onnanak, sur les frontières du Turkestan. (Journ. asiat, septembre 1844. Cf. Burnes, 1, 63 et 262.)

² Lacune. (Voyez Abou'l-féda, II, 78.)

LE LIVRE DES ROUTES ET DES PROVINCES. 525 fluents venus de l'Arménie, il passe à Beled, où il commence à porter les bateaux et les keleks; plus

loin, il reçoit les deux Zab et le Nahrevân, passe à travers les Étangs et se joint au Tigre d'Obollah (ca-

nal), pour se jeter ensuite dans la mer orientale.

- L'Araxe, fleuve d'Arménie, sort de Kalikala, traverse l'Errân, où il reçoit la rivière de ce nom, passe devant Warthan et à El-Djem' (confluent), où il se joint au Kourr; la ville de Beïlakân est entre les deux sleuves; après leur jonction, ils se jettent dans la mer de Djordjân 1. - Les deux Zab sortent de l'Arménie et se jettent dans le Tigre : le grand Zab à El-Hadîthah, le petit Zab à Essinn. - Le Nahrevân (canal dérivé du Tigre) sort de l'Arménie, passe à Bab-Taloua, où il est appelé Mamara (il faut lire (fleuve de Sorra-men-râ), reçoit les affluents nommés Kathoul, arrive au canton de Souly², où il prend le nom de Nahrevân, et se jette dans le Tigre au-dessous de Diebboul. - Le Khabour sort de Ras-Ain, reçoit le Hermas et se jette dans l'Euphrate à Karkicya. — Le Balîklı (Billicha) sort d'une source nommée Dehbanyeh, dans la province de Harrân, et se joint à l'Euphrate au-dessous de Rakkah. — Le Hermas part de Tour-Abdîn et se jette dans le

l Cette dernière page nous est parvenue dans un état déplorable. Voici les mots qui doivent être ajoutés au texte pour lui donner un sens, p. 125, l. 4. Après فيصبان في بحرج الزابين من جبال ارمينية الح

- Khabour. Le Therthar est un bras du Hermas qui passe à El-Adhr (Atra) et se jette dans le Tigre.
- Le Nil d'Égypte sort des montagnes de la Lune, se dirige vers les contrées sises au nord de l'équateur, coule le long de la Nubie, et entre en Égypte; ensin une de ses branches débouche dans la mer de Roum, à Damiette; l'autre branche se jette dans la même mer, après avoir passé à Fostat (Vieux-Caire).
- —Le Dodjeïl « petit Tigre, » dans l'Ahvaz, sort de la province d'Ispahân et se jette dans la mer orientale (près d'Abbadân). Le fleuve de Djoundeï-Sabour, un de ses affluents, vient aussi du fond de la province d'Ispahân. Le fleuve de Sous, autre affluent du petit Tigre, part de Zeïtoun. Le Mousrikân vient du Chadrevân « château d'eau, aqueduc, » de Touster et se jette dans la mer orientale. Le Zendéroud, fleuve d'Ispahân, prend sa source dans cette province, arrose ses dix-sept cantons, se perd ensuite dans les sables, et reparaît, soixante fars. plus loin, dans le Kermân; là, après un certain parcours, il se jette dans la mer orientale.
- Le Seihân, fleuve d'Adanah, et le Djeihân, fleuve de Messissah, viennent l'un et l'autre du pays des Grecs et se jettent dans la mer de Syrie. L'Oronte, fleuve d'Antioche, prend naissance dans la province de Damas, du côté de Baalbek (je lis ainsi au lieu de Berber), coule du sud au nord et se jette dans la Méditerranée. La rivière de Damas, qui

LE LIVRE DES ROUTES ET DES PROVINCES. 527 fertilise le Gautah, se jette dans le lac de Damas. (Ce sont les trois étangs à l'est de la ville.)

MONTAGNES.

Le mont El-Ardj, situé entre Médine et la Mecque, se dirige vers la Syrie; là il se réunit au Liban, près de Hims, et, plus loin, aux montagnes d'Antakieh et de Messissah; il prend alors le nom d'El-Lokam; il se joint ensuite à la chaîne de Malatya, de Somaïsat et de Kalikala, et s'étend jusqu'au rivage de la mer des Khozars (Caspienne), près de Bab el-Abwab (Derbend).

Passage copié par Kazwîny, II, 169. Maçoudy, qui cite cette opinion de l'auteur pour la critiquer, nous fournit en même temps la preuve que, loin de se terminer aussi brusquement, ce chapitre renfermait une théorie complète de la constitution du globe. «Il nous enseigne, dit Maçoudy, que les différentes parties du monde se touchent et tiennent ensemble, sans solution de continuité; que la surface de la terre offre tantôt des dépressions, tantôt des renflements considérables, etc.» A en juger par l'ensemble du chapitre, cette dernière partie devait être aussi peu développée et présentée avec la même sécheresse que le reste; on n'en trouve aucune trace ni dans la copie de Constantinople, ni dans celle d'Oxford. Cette dernière scule porte une date; elle a été terminée le jeudi 2 du mois de redjeb 632 (avril 1235).

444

TABLE DES MATIÈRES.

 $N.\ B.$ — Les chiffres en italique indiquent la pagination du texte arabe; les chiffres en romain, celle de la traduction.

Introduction		5
Généralités de géographie physique	27	228
Évaluation des mesures	27	229
De l'orientation dans les différentes contrées	27	230
Description du Sawad	28	23 ı
Rive orientale du Tigre; Tamarra	28	232
Territoires arrosés par le Tigre et l'Euphrate	29	233
Territoires arrosés par l'Enphrate et le Petit-Tigre	2 9	233
Tableau statistique du Sawad	30	237
Historique de l'impôt de cette province	36	242
Rôle de l'impôt payé aux Tahérides par le Khoraçân	37	244
Par les pays au delà de l'Oxus	<i>39</i>	247
Récapitulation des sommes précédentes	40	248
Surnoms des rois du Khoraçân et de l'Orient	40	249
Districts et impôt de l'Ahvaz (Susiane)	41	252
Districts et impôt du Djebel	42	254
Districts et impôt d'Ispahân	42	25 5
Royaumes de la terre	42	255
Titres des rois du monde	43	256
Rois surnommés Chahinchah	43	257
Itinéraires	44	258
De Bagdad aux limites les plus reculées du Khoraçân		
(routes du nord-est)	44	259
De Merve à Chach et au pays des Turcs	47	263
Villes de la province de Boukhara	47	263
De Boukhara à Samarcande	47	264
De Zamîn à Ferghanah	49	266
Tribus turques, Tagazgaz, Keïmak, etc	50	267
De Merve-Chahidjân au Tokharistân	51	268
Route de Saghaniân; route de Balkh au Tokharistân su-		
péricur	52	270

TABLE DES MATIÈRES.		529
Relais de poste sur la route de l'Orient	52	271
Relais de poste dans l'Ahvaz et le Fars	53	272
Cantons du district de Sabour	54	273
Cantons d'Istakhr et d'Erradjân 54,	55	274
Campements des Kurdes	55	274
Division de la province du Fars	55	275
Route d'Istakhr à la capitale du Kermân	55	275
Route du Kermân au Sedjestân	56	276
Villes principales du Sind; pays des Pehlevis 57,	58	278
De l'Ahvaz à Ispahân	58	279
Du Fars à Ispahân	58	279
D'Ispahân à Rey	59	279
De Bagdad & Basrah	59	280
Relais de poste entre la capitale du khalise et Vaçit	59	281
Route de Basrah à l'Oman, le long de la côte	59	281
De Basrah à l'Orient, par mer	60	281
Poissons extraordinaires dans la mer orientale	60	282
Du golfe Persique à l'Orient	61	283
Serendîb (Ceylan); le pic d'Adam	63	285
lle de Ramy, etc	63	286
Le camphrier	64	287
Likbalous; Kalah; productions de ces îles	64	288
Principaux rois de l'Inde; éléphants	65	289
Le roi de Kamroun et le Maharadja	66	290
Itinéraire de la Chine	66	291
Aloès de Senf; El-Wakîn; Khanfou	66	292
Pays des Wakwak	67	293
Phénomène du flux et du reflux	67	293
Pays de Sila; productions de l'Inde	68	294
Castes et magiciens de l'Inde	69	205
Le Maghreb ou Occident; route de Bagdad au Maghreb.	69	446
Villes du Khabour; province de Kinnisrîn; impôts de ce		
pays	70	448
Route partant d'Émèse	71	449
Province de Damas; route partant de Damas	72	450
Districts de la Palestine	73	451
Route partant de Ramlah	73	451
Districts de l'Égypte	73	452
Route d'Égypte au Maghreb, en partant de Fostat	74	453
Route de Barkah à l'Occident	75	455

États d'Ibn el-Aghleb	76	456
États de Meïmoun el-Roustemy, et de Soghaïr le Berbère.	77	458
États de l'hérétique Es-Sofry (i des Edricites	78	459
Passage interpolé sur l'étendue de la terre	78	460
L'Espagne sous les Omeyades	79	46 ı
Tribus berbères	80	462
Exportations de la mer du Maghreb	81	463
Itinéraire de Bagdad à Rakkah par Moçoul; villes prin-		
cipales	81	465
Route de gauche allant de Beled à Sindjar et Karkiçya.	8 3	466
Route de Rakkah aux villes frontières	<i>83</i>	467
De la Mésopotamie à la Méditerranée	84	467
Postes entre Émèse et Damas; route de Koufah à Damas,		·
par le désert	85	468
Postes entre Alep et les villes frontières	85	469
De Tarsous au canal de Constantinople	85	469
Description de ce canal	87	471
Murs d'enceinte de Constantinople	87	473
Provinces de l'empire byzantin	88	474
Mission de l'astronome Mouça relative aux Sept Dormants.	<i>89</i>	476
Suite des provinces de l'empire byzantin	90	478
Impôt foncier chez les Grecs	91	479
Fonctionnaires militaires et civils; solde de l'armée	92	481
Iles du pays de Roum	92	482
Description de Rome	92	482
Les quatre merveilles du monde	94	484
Relais sur la route de l'Occident	95	485
Pays du nord (el-Harby)	95	486
Route du Khoraçân à l'Azerbaïdjân et l'Arménie; villes		
et bourgs de l'Azerbaïdjân	96	487
Route de Dinaver à Birzend	97	488
Routes et division administrative de l'Arménic	97	489
Bab-el-Abwab ou Caucase	98	490
Mission de Sallam l'interprète chez les peuples de Gog		
et Magog	99	490
Description de la fameuse barrière de ce nom	100	493
Pays de la droite ou midi ; route de Bagdad à la Mecque.	103	496
Embranchement conduisant à Médine	104	498
Route suivie par le Prophète dans sa fuite	105	499
Route des péterins de Médine à la Mecque	105	500

TABLE DES MATIÈRES.		531
Suite de la route de Bagdad à la Mecque	106	500
Cantons de la Mecque; route de cette ville à Tayef	107	501
Stations de la Mecque au Yémen	107	502
Cantons du Yémen	108	5 o 3
Relais entre Omrah et Sanaa	111	50 6
Impôt du Yémen	111	506
Inscriptions himyarites	112	506
Stations entre Mesdjid-Saad et Basrah	112	508
Entre Basrah et la Mecque	112	508
Entre le Yémamah et la Mecque	112	508
Route d'Omân à la Mecque, le long de la côte	113	509
De Khawlân à la Mecque	113	509
Stations d'Égypte à la Mecque	113	510
Ne Damas à la Mecque	114	510
De Basrah au Yémamah	114	511
Stations entre le Yémamah et le Yémen	115	511
Récapitulation des relais de poste	115	512
Itinéraire des marchands juifs	115	512
Itinéraire des marchands russes	116	514
La cour du Chosroès fermée à certains étrangers	117	515
Les quatre parties du monde	117	515
Merveilles de la terre (chapitre mutilé) 117,		516
Contrée nommée Mostatileh	118	516
Pluies en Arabie	118	517
La chambre des rois à Tolède	119	517
Théorie des éléments dans leur rapport avec les pays	119	518
Figure explicative	120	519
Les Pyramides d'Égypte	121	519
Alexandrie et son phare; Memphis		520
Colonnes d'Ain-Chems		521
Édifices remarquables; églises; paluis de Médain (Ctési-		• •
phon); château d'eau de Touster 121,	122	521
Pétrifications	122	522
Particularités curieuses des climats; le Tibet; Sîla; Mo-		
çoul; la Susiane	123	522
Antioche. Lèpre chez les Zendjes. Climat du Bahrein.		523
Contrées les plus fertiles de la terre 124,		523
Source et embouchure des sleuves : l'Oaus, le Sind,	- ~	520
l'Euphrate et le Tigre	125	524
1		

L'Araxe, les deux Zab, le Nahrevân, le Khabour, le		
Hermas	125	525
Le Nil, le Dodjeil, le Zendéroud des sleuves de Syrie. 125,	126	526
Montagnes.		

NOUVELLES ET MÉLANGES.

SOCIÉTÉ ASIATIQUE.

PROCÈS-VERBAL DE LA SÉANCE DU 12 MAI 1865.

La séance est ouverte à 8 heures, par M. Reinaud, président.

Sont proposés et nommés membres de la Société:

MM. Boy (Victor), libraire à Marseille;

Pleignien (Victor), professeur à Casteltown, dans l'île de Man (Angleterre).

Il est donné lecture d'une lettre de M. Numa, photographe, rue Richelieu, qui désire faire un album des membres de la Société, et s'offre de les photographier gratis et de donner à chaque membre six exemplaires de son portrait.

Le secrétaire donne lecture des comptes de l'année 1864 et du budget de 1865. Renvoi à la commission des censeurs.

M. le président annonce que la Société tiendra sa séance annuelle au mois de juin, et que les membres seront avertis du jour par lettres individuelles.

Un membre donne quelques détails sur l'impression du Catalogue des manuscrits de la Bibliothèque impériale. La première livraison, qui contient les manuscrits hébraïques, est très-avancée et sera publiée dès que l'impression sera achevée. Le même membre annonce la publication prochaine

du Catalogue des manuscrits de la Bibliothèque impériale de Vienne, rédigé par M. Flügel.

OUVRAGES OFFERTS 'À LA SOCIÉTÉ.

Par l'auteur. Extraits du Livre des rois de Firdausi, publies par S. E. Kemal Efendi, à Constantinople; lithographie in-16 (1865), en persan.

Par l'éditeur. Catalogue de la bibliothèque d'un orientaliste, rédigé et publié par M. Thonneller; vol. I. Paris, 1864; in-8°.

Par l'auteur. Tibetische Texte übersetzt und erlæutert von Emil Schlagintweit. Munich, 1864; in-8°.

Par l'éditeur. Annuaire philosophique, par L. A. MARTIN; t. II, n° 3 (mars). Paris, 1865.

Par la Société. Bulletin de la Société de Géographie, janvier-mars. Paris, 1865; in-8°.

- Bibliotheca indica. Calcutta, 1864; in-8°.

Nouvelle série, nº 63. The Brihatsanhita, fasc. 4.

- Nº 67. The Nyaya Darsana of GOTAMA.
- No 61 et 66. The Srauta Sutra of Aswalayana, fasc. 2 et 3.
- N° 62 et 64. The Muntakhab al Tawarikh, fasc. 3 et 4. Ancienne série, n° 205 et 206. Biographical Dictionary of Ibn Hajab, vol. IV, fasc. 1 et 2.

Par l'éditeur. Monatschrift für Geschichte des Judenthum, vol. XIV, cahier d'avril. Breslau, 1865; in-8°.

Par l'auteur. Geográfia de las lenguas y carta etnográfica de Mexico, par Manuel Orozko y Berra. Mexico, 1864; in-4°.

Par l'éditeur. Exercice de la langue tibétaine. Légende du roi Açoka. Texte tibétain; transcription, prononciation figurée; traduction en français par H. L. Feer. Paris, 1865; in-8° oblong.

— Textes tirés du Kandjour, par H. L FEER; 2° livraison. Composition des écritures bouddhiques. Paris, 1865; in-8° oblong.

Par la Société. Annuaire de la Société d'ethnographie, par Alfred Ledier. Cinquième année. Paris, 1864; in-8°.

Par l'auteur. Contribution towards the ancient geography of the Troud. On the site of Gergis, by Frank CALVERT. (Tirage part, sans aucune indication.)

BAPPORTS

FAITS A M. LE MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

SUR LES MANUSCRITS HÉBREUX DE LA COLLECTION FIREOWITZ,

PAR M. NEUBAUER.

ET OBSERVATIONS SUR CES RAPPORTS FAITES À L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LÈTTAES.

PAR M. MUNK.

PREMIER RAPPORT DE M. NEUBAUER.

La collection Firkowitz, acquise par la Bibliothèque impériale de Saint-Pétersbourg, consiste en rouleaux du Pentateuque, en copies (fac-simile) des épitaphes se trouvant sur des tombeaux juiss en Crimée, en fragments d'anciens textes de la Bible, et en manuscrits concernant les littératures caraîte et rabbinique.

Parmi les rouleaux il y en a qui sont très-anciens, à en juger d'après les épigraphes placées soit au commencement, soit à la fin de ces rouleaux. Le plus ancien, qui porte ici le numéro 6, est de l'année 489 P. C. Voici l'inscription qu'on déchiffre non sans difficulté: « Dédié ici dans la communauté de Tamatarka, auparavant appelée Tamirka, l'année 44.. de la création du monde et 1485 de notre exil (des dix tribus). »

הוקדש: פה ק' ממטרקא לפנים ממירקא ש' אש דת ליצה אקפה לנלותנו

Avant de parler du caractère paléographique et des différences massorétiques de ces rouleaux, je dois relever les objections que je me suis faites sur l'ancienneté de ces documents, et que le monde savant m'aurait sans doute posées : 1° qu'on ne trouve nulle part mentionnée dans le Talmud une épigraphe sur les rouleaux; cet usage, au contraire, y est rigoureusement défendu; 2° l'ère de la création du monde n'était pas encore employée à cette époque, à en juger d'après les documents connus jusqu'à présent; 3° l'ère de l'exil des dix tribus est quelque chose de fabuleux et prouverait contre l'authenticité de ces épigraphes.

Je n'ai point l'intention de soutenir l'ancienneté de ces rouleaux, en en admettant la possibilité; j'ai assez souvent dit qu'il faut se mésier des documents caraîtes. Je veux seulement démontrer que les objections mentionnées ne sont pas concluantes contre l'ancienneté des manuscrits dont il s'agit. Il faut se rappeler qu'ici on a affaire aux Juis antétalmudiques; chez ceux-ci, les épigraphes sur les rouleaux étaient probablement permises et peut-être même de rigueur.

Les caraîtes en Crimée, comme je peux m'en convaincre ici par mes propres yeux, en font encore aujourd'hui. D'ailleurs, on peut juger par la négligence et l'irrégularité de l'écriture de ces rouleaux, comme on le verra plus loin, que ces juifs ne se montrent pas aussi minutieux pour la manière d'écrire leurs rouleaux que le sont les rabbanites. Il y a un grand nombre de rouleaux écrits sur cuirs, ce qui est sévèrement défendu par le Talmud.

Quant au deuxième point, on ne peut pas rigoureusement assirmer que tel ou tel usage n'ait point existé à un certain temps, par cela seul qu'on ne le trouve pas mentionné dans les livres composés à cette époque. Le savant M. Rappoport a sait (Kerem Chemed, année v) la même objection pour les épitaphes trouvées en Crimée, et dont je parlerai dans ce rapport. Ce savant dit que l'ère de la création du monde se trouve pour la première sois employée chez Sabtai Donolo (x° siècle); depuis on a trouvé le Traité astronomique de

Samuel le Petit, ouvrage qui date au moins du ix siècle, et où cette ère est déjà employée (Cf. Boreitha dischmouel hakaton, Salonique, 1860, page 14). Il est possible qu'on trouve plus tard des documents plus anciens qui l'emploient également.

Quant à l'ère de l'exil de Samarie, il est probable que ce soit une imagination de ces juis, dont proviennent ces rouleaux. Cependant elle peut dater d'un temps très-reculé; on la trouve également sur les épitaphes à côté de l'ère de la création du monde. M. Munk en donne un exemple d'un manuscrit de Paris (cf. sa notice sur la version persane de la Bible, tome IX de la Bible de M. Cahen, présace, page 156). Tout le monde ici sait que les juis du Caucase se servent encore aujourd'hui de cette ère sur leurs documents (actes) civils; ils se sont toujours adressés à l'empereur Nicolas comme descendants des dix tribus.

Le rouleau n° 6, qui contient le Deutéronome, est écrit sur parchemin avec des caractères carrés un peu négligés; les lettres sans les couronnes (taguín); l'ordre massorétique pour les espaces entre les chapitres est pareil à celui des rouleaux des rabbanites; le nombre des colonnes sur un lé de parchemin varie ici comme dans plusieurs autres.

Le n° 8 porte la date 1335 de l'exil (639 P. C.), il est en parchemin et écrit presque en entier avec les taguîn. Il y a aussi les signatures de deux témoins pour confirmer la dédicace de ce rouleau à la synagogue de Chouphoutcalé (שְלִידֹים). Les taguîn y sont dissérents de ceux des rouleaux des rabbanites. Ceux-ci consistent toujours en trois traits et ne sont placés que sur les lettres: "צ', "ג', "ג', "ג', "ג', ", "t, n', "צ', "צ', "צ', "t, tandis qu'ici ils forment tantôt un trait, tantôt trois traits; ils sont placés aussi sur d'autres lettres."

¹ Voici les textes des épigraphes :

ואכתוב בספר ואעד עדים ואחתום שמי אני יצחק כהן כ"ר

Le n° 9 porte la date¹ de 1460 de l'exil (764 P. C.); il est en parchemin, sans taguîn, avec des corrections énormes entre les lignes, de sorte que je n'ai pu admettre d'abord qu'on eût employé ce rouleau dans la synagogue; j'ai pensé qu'il était peut-être destiné à l'école, mais j'ai dû revenir de cette opinion, quand j'ai vu que cette négligence se retrouve dans d'autres rouleaux, écrits d'ailleurs avec grand soin.

Le n° 13 est dédié par la femme Oto, fille d'Ahron des Hazars (אומו בת אהרן מבני כוד), 4541 de la création du monde (781 P. C.)².

זכריה כהן ב"ר יצחק ג'ב'ת כי מכרתי אותו לכר' יצחק הזקן המשכיל בכ"ר יעקב ז"ל פה סלע היהודים ואשקל הכסף על ידי מידו ואתן לידו את הספר בשנת אלף ושלש מאות שלשים וחמשה שנים לגלותינו ס"ט לקונה אותו לדורותיו אמן

בכשי ב"ר אפרחם בכשי עד

ברכה ב"ר אליהו ז"ל הגכבד עד

ואני זכריה כהן בכ"ר שמריה כהן עד

אשרי תסימי.... אשרי נצרי.... המקדיש.... אהרן ' בן שמואל.... א'ת'ס לגלו'... סלע היהו... דויד... משה צדוק לוי ... דניאל

קדוש לה' אלהי ישראל לא ימכר ולא יגאל שהקדישה זה ספר התורה הקדושה מ' אומו בת אהרן מבני כזר על שם אישה מר' ור' אליא בן ר' עזרא רי"ת בעבור כפרת נפשה וכפרת נפש אישה והקב"ה יזכם להנות בו וללמוד ולעשות לקיים ככל הכתוב בו ויקיים עליהם מק' שכת' לא ימוש ספר ולקיים ככל הכתוב בו ויקיים עליהם מק' שכת' לא ימוש ספר

Le n° 14 porte dans son épitaphe: « Dédié par la communauté de nos frères les 'Hazars à la communauté de Krim » (קתל אחינו כזר פרי קרים) 1485 de l'exil, 4700 de la création (789 P. C.), signé David fils de Jizhak Sangari (?) le fils de celui qui a convertí le roi des 'Hazars au judaïsme (?), d'après la lettre de Hasdai (cf. livre Cosri, éd. Buxtorf). Il s'y trouve également beaucoup de corrections, et cette particularité qu'à la fin des colonnes (yeriot) il y a un custos (premier mot de la colonne suivante); les lettres y sont sans taguîn 1.

Le n° 15 appartenait à la communauté de Cafa et est écrit

התורה הזה מפיך ומפי זרעך וג' ויבורכו בברכה מאלהי המערכה
ויזכו לראות בנין ביתו ואולמו והקדישו בקהלה ההדורה שהיא
יושבת למעלה בקהל ממרכא בקהל מוכם ארור גונבו וארור
מוכרו וארור מוחה אות אחת מקדושתו וארור מחליפו ומשימו
משכון וברוך שומרו וברוך מצניעו וברוך מסתירו בעת רערה
ומצילו מכל צרה ואלהי ישר' יסלח וימחול לכל עונות זה האשה
וינחמה בבנין ציון וירוש' ויקיים עליה מק' שכת' תנו לה מפרי
ידיה וגם יזכה ה'ק'ב'ה לאיש' לראות פני משיח ולבניה ויקיים
עלירה מק' דכתיב לא ימושו מפיך ומפי זרעך וג' והאל יחיש
גאולת עמו יש' במהרה ובזמן קרוב אמן סלה והכל שריר וקיים
פה עיר ספרד שנת

ובני הנכר הגלוים אל יהוה לפ"ק

זארת התורדה התמימדה הנאמנה הקדיש קהרל אחינו כזר ' שהקדישו פה כרים קהל מעלה שנת אלף תפ"ה לגלותינו ת"ש ליצירה פ"ק והוא קודש לאלהי ישראל לא ימכר ולא ינאל לש pour le chef de la ville ben Yaldougan hakadri (l'Arabe ou 'Hazar קלכם בייכ (l' beg) פקיד העיר בן ילדוגן הקדרי (l' beg) לכם בייכ (l' beg) פקיד העיר בן ילדוגן הקדרי (l' beg) יולכם בייכ (l' beg) פקיד העיר נו לא לפט בייכ (l' beg) פקיד וו נו לא לפט בייכ (l' beg) פייכ (l' beg)

Le n° 2 offre le plus d'intérêt; d'abord il est écrit sur cuir et porte une épigraphe historique. En voici à peu près le contenu : «Qui peut décrire tous les miracles qui ont été faits pour nous depuis quinze cents ans que nous sommes dans l'exil? Nous sommes tombés dans les mains de ceux qui adorent le feu et l'eau; ils nous ont pillés et pris nos livres saints dont ils ont fait un sujet de moquerie. C'est surtout notre dernier ennemi, le prince Gatom avec son peuple les Tatraktisiim peu nombreux, עצום משרקסיים) (אלוף געתם עם משרקסיים), qui voulait cependant nous détruire complétement; mais Dieu nous a envoyé une assistance

ואלהי ישראל יכרך לקהלה זו אשר הקדישו אותו ויקיים עליהם י'ו'י יספור בכתוב עמים ועם עמו ישראל יכתבו לחיים בירושלים ונספחו על בית יעקב ביום הזה ומלכם בראשם יחי לעולם באמונתו אמז ואמן.

נאם דויד בר יצחק נב"ת ומ"כ סנגרי ס"ט

אני אליה כן שלמה הסופר מכרתי ספר התורדה הזרה אשר ' כתב אבי ז"ל לכ"מ בייכ פקיד העיר כן ילדוגן הקדרי יצ"ו פרה כפא על חוף הים אלף תצ"ד לגלותנו תש"ת ליצירת יזכה להגות בו הוא וזרעו עע"א אליקים כן שלמה ג"ע

אלישע כר הושע ז"ל יעקב בר משת צב"י דויד כר יצחק ע"ה סנגרי סמ"א dans nos frères les 'Hazars (ף), (מכני קדר) qui sont devenus juifs, le prince Mibsam (מכני קדר)) était en tête. Ils ont conquis la forteresse Doura (מכצרם דורי) et ils ont sauvé ce livre saint, dans l'année courante 1501 de stotre exil, 4565 de la création'. «(805 P. C.) Je ne suis pas en état, pour le moment, de faire des recherches sur le fait cité, mais je crois me rappeler qu'un semblable peuple a existé à cette époque, et a fait une invasion en Crimée.

Ce rouleau est presque entier, il contient très-peu de corrections entre les lignes; sur les premières colonnes, les lettres ont des taguîn, mais ces lettres ne sont pas les mêmes

אז ידבר יהזשע ברוך ז'ו' מושיע חוסים בימינו ממתקזממים '
תכתב גם זאת התשועה בספר תורת האלהים זכרון לדור אחרון
אשר עשרה י'ו' זכר בימינו לנפלאותיו מי ימלל כל המוצאות
אותנו מיום נפלינו בנלות זה אלף ות"ק שנים באנו בידי עובדי
האש באנז בידי עובדי המים ובזזונו ואכלונו זשפכו דמינו
וישבו את ספרי קדשינו ויתעללו בהם זזרה האחרון שונאנו
חכביד גלותנו אלוף געתם עם מחנהו עם לא עצום ושמם
ממרקסיים אשר אמרו בזדון לכו ונכחידם מגוי לולי י'ו' שהיה
לנו וישלח לנו מושיעים אחים מבני קדר המתיהדים 'ומבשם
הנשיא בראשם ויצילנו ואת חספר הקדוש הזרה מירם
ויכבשו מבצרם דורי בשנתנו הזאת א'תק"א לגלותנו ד'ת'קס"רה
פ"ג ליצירה שנת ישועה ברוך י'ו'י כן ימהר וישלח את אלירה
נכיאנו במהרה בימינו אמן.

Au lieu de משרקסיים, il faut pent-être lire משרקסיים, tribu de la ville Tscherkas; l'invasion des différentes tribus en Crimée a eu lieu vers 800 (Cf. Lebeau, Histoire du Bas-Empire, t. XIII; Klaproth, sur Tscherkas, Anc. Journ. asiat. t. III, p. 159, et Nouv. Journ. asiat. t. I, p. 413.)

que sur les rouleaux actuels; dans les colonnes suivantes les taguîn deviennent de plus en plus rares et finissent par disparaître tout à fait. — C'est là à peu près la description des plus anciens rouleaux; quant aux variantes dans le texte, j'en ai peu remarqué, il y en a quelques-unes massorétiques (plene et desective). Le caractère paléographique ne diffère pas beaucoup de celui des rouleaux actuels, et je crois qu'avant de se livrer à des études sérieuses sur les rouleaux, il faudrait que la chimie vînt en aide à la philologie pour en constater l'antiquité.

Les épitaphes, dont la plus ancienne, d'après le fac-simile, date de la première moitié du 11° siècle de notre ère, seraient d'un grand intérêt si on pouvait constater par le déchiffrement minutieux de l'original l'authenticité de ces documents. Ici le caractère paléographique varie beaucoup selon la date de chaque inscription; dès le n° 5, l'ère de la création est déjà en usage. Il y a des noms tartares et persans dans ces inscriptions; ainsi le n° 6, qui porte la date de 4091 de la création du monde (180 P. C.), a le nom ptp; le n° 7, qui date de 4108 (197 P. C.), a le nom d'une femme ptp le n° 9, de 4173 (262 P. C.), a les noms tartares et persans de le création du monde (180 P. C.), a les noms tartares et persans de le n° 9, de 4173 (262 P. C.), a les noms tartares et persans de la création du monde (180 P. C.), a les noms tartares et persans de la création du monde (180 P. C.), a les noms tartares et persans de la création du monde (180 P. C.), a les noms tartares et persans de la création du monde (180 P. C.), a les noms tartares et persans de la création du monde (180 P. C.), a les noms tartares et persans de la création du monde (180 P. C.), a les noms tartares et persans de la création du monde (180 P. C.), a les noms tartares et persans de la création du monde (180 P. C.), a les noms tartares et persans de la création est de la c

Le n° 3 porte la date des deux ères, celle de la création du monde et celle de notre exil. On trouve aussi parmi eux le nom célèbre de Jizhak Sangari, où les lettres du nom font la date בוברית בעהק סנגרי une autre épitaphe a le nom סנגרית On peut s'étonner, à juste titre, de ne trouver aucun nom des princes 'Hazar dans ces épitaphes; le. mot שב se trouve déjà sur celle du commencement du 11° siècle. On ne peut cependant pas douter de l'existence des communautés juives dans ce pays, puisqu'on connaît des inscriptions grecques sur des synagogues du 1° siècle. (Cf. M. Levy, Jahrbuch für jüdische Literatur. Leipsik, 1860.) Pour qu'on puisse mieux apprécier le caractère paléographique, j'ai joint à mon rapport un fac-simile du n° 1, qui est le plus ancien.

Ce qui est de la plus grande valeur, d'après mon opinion,

pour la science biblique, ce sont les vieux fragments des livres de la Bible. Ils portent des variantes qui simplifient beaucoup le sens; je n'en donnerai que quelques-unes qui m'ont frappé au premier examen.

מעונים אַרָּל אָחָר בּאַר בּ

Je regrette que la Bibliothèque impériale de Saint-Pétersbourg ne possède point la précieuse collection de variantes par Kennicot; on aurait pu constater si ces variantes sont déjà relevées, car cela confirmerait encore mieux l'exactitude de ces leçons.

עיר הסרק. au lieu de עיר הסרק (Isaïe, xıx, 18), mentionnée par M. de Mural (Deutsche Vierteljahresschrift, par M. Heidenheim, 1863, p. 168 et suiv.), se trouve à la marge du manuscrit, et est d'une main toute récente. (Conf. Zeitschrift für Wissenschaft und Leben, par M. le D' Geiger. Breslau, 1863, p. 288, 289.)

OBSERVATIONS DE M. MUNK SUR CE RAPPORT.

La Bibliothèque impériale de Saint-Pétersbourg a acquis récemment une collection d'anciens manuscrits hébreux. recueillis dans plusieurs communautés juives de la Crimée par M. Abraham Firkowitz, ancien 'hakham ou chef religieux des Caraïtes d'Odessa. Ces manuscrits sont généralement d'un haut intérêt pour la philologie hébraïque, la critique biblique et l'histoire littéraire des Juiss; ils nous fourniraient aussi quelques renseignements précieux sur l'origine et l'histoire des juifs de Crimée, si l'on pouvait avoir pleine consiance dans l'authenticité des dates et des notices historiques que renferment plusieurs de ces documents. Depuis vingt ans à peu près, plusieurs des manuscrits bibliques de Crimée ont attiré l'attention des hébraïsants par leur système particulier de vocalisation et d'accentuation. Les voyelles et les accents toniques de ces manuscrits dissèrent totalement de ceux de nos manuscrits et de nos bibles imprimées, et paraissent remonter à une plus haute antiquité. Plusieurs savants distingués, tels que Luzzatto, Ewald et Rædiger, en ont sait l'objet de leurs recherches, et tout récemment un savant hébraisant d'Odessa, M. Pinsker, a soumis ce système à une étude approfondie, dont il a publié les résultats sous le titre de Einleitung in das babylonisch-hebraïsche Punktationssystem. « Introduction au système de la ponctuation « hébraïque de Babylone. »

L'historien, en usant avec réserve des notices disséminées dans les manuscrits et des copies d'épitaphes que renferme la collection, pourra y découvrir des faits curieux relatifs à l'histoire des Khazares, peuple dont le nom même a disparu, qui n'a laissé aucune trace de son ancienne puissance et dont les restes existent probablement encore dans les communautés juives de la Crimée. Nous possédons quelques documents juifs qui constatent la conversion au judaisme d'un roi des Khazares, nommé Boulân, et d'une grande partie de

son peuple. Ces documents ont été longtemps l'objet d'amers sarcasmes de la part d'écrivains chrétiens, tels que Jean Buxtorf le fils, Barattier, le savant enfant, et Basnage. Ce dernier va jusqu'à dire : «On a beau chercher le royaume de « Cozar, on ne le trouve point. » Le silence intéressé des historiens byzantins ne pouvait qu'augmenter la défiance qu'inspiraient les relations juives; il a fallu, pour réhabiliter ces dernières, les témoignages précis et détaillés des auteurs arabes réunis par plusieurs écrivains de notre siècle et notamment par M. Fraehn, dans les Mémoires de l'Académie de Saint-Pétersbourg, et par M. C. d'Ohsson, dans son ouvrage intitulé: Des peuples du Caucase ou Voyage d'Aboul Cassem. Nous savons maintenant que le judaïsme était la religion dominante en Khazarie, depuis le milieu du vine siècle jusqu'à la fin du x°. Mais les lois des Khazares proclamaient une liberté de conscience illimitée. Les auteurs arabes nous disent que, dans ce pays, les juiss, les chrétiens et les musulmans vivaient fraternellement ensemble et qu'on y tolérait même des païens. Le roi était juif; mais dans son conseil siégeaient, à côté du premier ministre également juif, six autres ministres, deux juifs, deux chrétiens et deux musulmans. La monarchie des Khazares sut détruite vers l'an 1000, et les restes de ce peuple, resoulés vers l'ouest, s'établirent sur les côtes de la mer Noire. Selon M. d'Ohsson, il n'en resterait pas d'autre trace que le nom de Ghyssr, par lequel plusieurs peuplades du Caucase désignent les Juifs. Mais nous croyons pouvoir affirmer que les restes des Khazares existent encore aujourd'hui parmi les juifs caraîtes de Crimée : ceux-ci, par la physionomie, le costume et le langage, révèlent leur origine tartare, et dans la forteresse de Tschousoutcalé, près de Bakhtchéseraï, les juifs se divisent encore aujourd'hui en deux communautés, dont l'une est appelée communauté des Khazares.

Les juis caraîtes de la Crimée parlent entre eux un dialecte tartare qu'ils écrivent en caractères hébraïques. Ils possèdent dans ce même dialecte des hymnes et des versions de la Bible qui ont été imprimées il y a environ quarante ans à Eupatoria. Peut-être, en étudiant ces versions, y retrouverait-on les restes de la langue des Khazares. Un auteur arabe du x° siècle, Ibn al-Nedim, dans l'introduction de son Kitab al-Fibrist, en parlant des alphabets et de l'écriture des dissérents peuples, dit que les Khazares écrivent en caractères hébraïques. On peut juger par là de l'influence que le judaïsme avait exercée sur la civilisation des Khazares.

On comprendra maintenant tout l'intérêt que peuvent offrir les monuments littéraires des juis de Crimée. Un jeune orientaliste, M. Neubauer, qui a obtenu une mention honorable dans le dernier concours Volney, a voulu profiter d'un voyage qu'il avait à faire à Saint-Pétersbourg, pour examiner les manuscrits et les fac-simile d'épitaphes déposés à la Bibliothèque impériale de cette ville, et M. le Ministre de l'instruction publique a bien voulu lui accorder une sanction officielle, en le chargeant d'une mission gratuite. Dans son premier rapport qui nous a été soumis, M. Neubauer rend compte des rouleaux du Pentateuque destinés à l'usage des synagogues, des épitaphes les plus remarquables et de plusieurs fragments d'anciens manuscrits bibliques.

Les rouleaux du Pentateuque n'offrent, selon lui, que peu d'intérêt sous le rapport paléographique. Les caractères ne diffèrent guère de ceux qui sont employés encore aujourd'hui; mais, en revanche, la haute antiquité de ces rouleaux est constatée par des épigraphes placées soit au commencement, soit à la fin. Celles-ci ont des dates qui remontent, selon M. Neubauer, jusqu'à l'an 489 de l'ère chrétienne. Ce renseignement serait précieux, si nous pouvions nous assurer de l'authenticité de ces épigraphes. L'ère qui y est employée est désignée par le mot לְּבֶלְּהְתֵנוֹ de notre exil. Selon M. Neubauer, on désignerait par ce mot l'exil de Samarie, qu'il fait remonter seulement à l'an 696 avant l'ère chrétienne, et il nous assure que cette ère est en usage encore aujourd'hui chez les juifs du Caucase, qui s'en servent dans leurs documents et actes civils. C'est là un fait fort extraordinaire

qu'il faudrait pouvoir, constater, et il est à regretter que M. Neubauer n'ait pu communiquer aucun de ces documents, dont il ne parle que par oui-dire. Jusqu'ici l'ère de l'exil de Samarie n'a été trouvée dans aucun manuscrit hébreu; car ce que M. Neubauer dit de l'emploi de cette ère dans un manuscrit hébreu-persan de notre Bibliothèque impériale est une grave erreur.

Souvent l'ère de la création du monde figure à côté de celle de l'exil, sans que les deux ères puissent se mettre d'accord. Ainsi, par exemple, l'épigraphe n° 14 porte : « Dédié « par la communauté de nos frères les Khazares, ici à Krim, « l'an 1485 de l'exil, 4,700 de la création. S Or la première date correspondrait, selon le calcul de M. Neubauer, à l'an 780 de J. C. tandis que l'an 4,700 de la création correspond à 940 de J. C. Cette même épigraphe porte la signature de David, fils d'Isaac Sangari. On sait que, selon une tradition juive, mentionnée pour la première fois par le juif espagnol Schem Tob, dans son Sepher ha-Emounoth (au commencement du xvº siècle), Isaac Sangari fut le nom du docteur qui convertit le roi des Khazares au judaïsme; ce nom reparaît aussi sur l'une des épitaphes trouvées en Crimée et dont l'authenticité n'est pas moins douteuse que celle de notre épigraphe.

Pour que nous pussions juger en connaissance de cause, il faudrait engager M. Neubauer à communiquer les fac-si-mile, ou tout au moins l'original hébreu de plusieurs de ces épigraphes, dont il ne donne que la traduction française. L'ère dont se servaient généralement les juiss du moyen âge est celle des Séléucides, ou celle de la destruction de Jérusalem par les Romains. Nous serions portés à croire que le mot לַלְלְּתְּבֵּוֹ des épigraphes désigne cette dernière ère, ce qui rajeunirait considérablement les épigraphes en question, mais présenterait d'autres difficultés chronologiques. En général, ces épigraphes nous paraissent fort suspectes, et nous ne saurions en tirer aucun résultat historique. Ce qui augmente nos soupçons, c'est que dans l'épigraphe n° 2, qui ra-

conte une invasion ennemie repoussée par les בְּנֵי חֵדֶּר Tartares ou Khazares, nous voyons figurer d'une part le prince Gatam (ממשם) et d'autre part le prince Mibsam (ממשם), deux noms empruntés au Pentateuque (Genèse, xxxv1, 16, xxv, *13), et dont l'un désigne un prince iduméen, petit-fils d'Esau, et l'autre un fils d'Ismaël.

Les épitaphes nous placent sur un terrain un peu plus solide; mais encore ici nos doutes sont nombreux et nous devons regretter l'absence des originaux. M. Neubauer donne le fac-simile d'une de ces épitaphes, qui, selon lui, remonte à la première moitié du 11° siècle de notre ère. Il n'en donne pas le déchiffrement, qui, à l'exception de la première ligne, nous paraît très-facile et donne un sens très-plausible. Voici comment nous lisons cette épitaphe:

זי ..ת ציון כוקי (ז) בן יצחק כהן ג'ע' עת ישועת ישראל שנת ת'ש'ב שנים לגלותנו

" pose dans le paradis]. A l'époque du salut d'Israël, l'an 702 de notre exil."

Ici, si nous considérons le mot לכלותנו, comme désignant l'ère de la destruction de Jérusalem par les Romains, l'an 702 correspondrait à l'an 771 de l'ère chrétienne, qui peut être l'époque de la conversion du roi des Khazares au judaïsme, désignée ici par les mots époque du salut d'Israēl. A la vérité, s'il faut en croire l'historien arabe Masoudi, le roi des Khazares n'embrassa le judaïsme que sous le règne d'Haroun al-Raschid, qui monta sur le trône en 786; mais nous croyons qu'il ne faut pas prendre à la lettre l'assertion de Masoudi. Si on appliquait le mot לכלותנו de Samarie, ce monument, selon le calcul suivi par M. Neubauer, remonterait à l'an 6 de l'ère chrétienne, et non pas, comme il le dit, à la première moitié du 11' siècle. Dans tous les cas, il scrait apocryphe. M. Neubauer rendrait

un grand service en donnant le fac-simile des autres épitaphes, qui seules pourraient nous mettre à même de juger de l'authenticité et de l'importance de ces documents.

Ce qu'il y a de plus intéressant et de plus sûr dans la communication de M. Neubauer, ce sont les variantes bibliques, dont quelques-unes méritent d'appeler l'attention des hébraïsants. Nous attendons maintenant un rapport sur les manuscrits de la littérature hébraïque du moyen âge et notamment de celle des Caraïtes, encore peu connue. La collection de Saint-Pétersbourg possède les manuscrits caraïtes les plus rares. Un examen approfondi de ces manuscrits ne peut manquer de nous faire connaître des faits que nous ignorons encore et de rectifier nos connaissances sur divers points. M. Neubauer est parfaitement préparé pour un tel examen, et, en l'y encourageant, le Gouvernement rendrait certainement un grand service à la science.

DEUXIÈME RAPPORT DE M. NEUBAUER.

Les manuscrits caraîtes de la collection Firkowitz sont d'une grande importance pour la littérature hébreu-arabe; on y trouve des citations tirées mot à mot des commentaires de Saadyah, qui ne nous sont pas parvenus jusqu'aujour-d'hui. M. Pinsker, dans son ouvrage plein d'érudition Likouté Kadmonioth¹, nous a donné beaucoup d'extraits de cette collection, mais ses conclusions concernant soit les auteurs des ouvrages, soit l'époque où ceux-ci vivaient, ne sont pas toujours heureuses. Ainsi nous trouvons mentionné chez lui (page 44) un commentaire sur l'Ecclésiaste en arabe de Ben-

¹ Cf. notre compte rendu sur ce livre, Journ. asiat. 1863, t. 111, et aussi celui du savant M. Geiger, dans le recueil hébreu Oçar ne'hmad, t. IV.

jaimn al-Nahevendi, qui n'est certainement pas de cet écrivain, à en juger d'après deux passages que Salmon ben Jerouham cite dans son commentaire sur l'Ecclésiaste (même collection); j'ai d'ailleurs dit dans un recueil allemand que ce n'est point probable que Benjamin ait écrit en arabe.

La collection possède les commentaires sur les Psaumes et Lamentations de Salmon ben Jerouham; elle est surtout riche en ouvrages de Jepheth ben Ali, tels que: plusieurs fragments de son commentaire sur le Pentateuque (différents de ceux que M. Munk a rapportés d'Égypte et qui se trouvent à la Bibliothèque impériale); les commentaires sur Isaïe, Jérémie, Hoséa, Joel, les Psaumes, Proverbes, deuxième partie de Job et Daniel; il résulte des citations contenues dans ces commentaires qu'il a également composé un Livre de Préceptes. Il y a un autre commentaire anonyme sur Daniel, intitulé Commentaire sur l'avenir (שרח אלעחידות), qui semble être également du x° siècle 2.

Dans tous ces commentaires on ne voit d'autre but que celui de désendre le dogme caraîte et d'y appliquer les versets bibliques; on y trouve très-rarement des explications grammaticales, de sorte qu'on serait tenté de dire que la grammaire était, comme la philosophie, une étude mal vue par les caraîtes zélés, et que l'école d'exégèse n'avait rien de commun avec celle de la grammaire; les docteurs de celleci ne sont point hostiles aux rabbanites, tandis que les autres, à en juger d'après leurs livres que nous possédons, ne tâchent même pas de cacher tout au moins un peu ce santişme. Les autres commentaires de cette collection écrits en hébreu ne sont qu'une compilation des commentaires arabes; on en trouve également un grand nombre à Leyde et dans d'autres bibliothèques.

Les livres grammaticaux sont connus en partie par l'ou-

Cf. le Journal Ben Hananyah, publié à Szegedin (Hongrie), par M. le grand rabbin, L. Löw, 1863, p. 478.

²Ce commentaire semble être un extrait de celui de Jepheth ben 'Ali sur Daniel.

vrage de M. Pinsker et par ma Notice sur la lexicographie hébraïque. La collection contient à peu près 70 numéros de livres plus ou moins étendus, purement dogmatiques, mais qui sont presque sans importance; si on en a lu l'un des plus volumineux, tel que celui de Levi ben Jepheth, ou de Ahron le second, on est presque sûr de ne rencontrer rien de nouveau dans les autres. Encore ceux qui sont écrits en arabe, comme celui de R. Samuel ha-maarbi, offrent le plus d'intérêt; en général il n'y a là que de la valeur bibliographique.

Les livres de prières sont assez nombreux; ils contiennent généralement des prières composées de versets bibliques, mais on y trouve aussi un assez grand nombre de poésies du second rang; les auteurs sont désignés par l'acrostiche avec de prénom seulement. On y voit une prière qui annonce comme auteur Jichak Sangari, chef de l'école². Dans un recueil parmi les manuscrits qui appartiennent à la littérature rabbanite de cette collection, il y a des prières du R. Gamaliel, de Hilel, du R. Johanan et d'autres docteurs du temps du Talmud; je crois qu'il serait superflu de dire que tout cela est apocryphe. Les plus grands ròles dans les compositions des prières appartiennent aux deux Ahron et au fameux Moïse Dari; ce dernier était, selon M. Pinsker, prédécesseur des grands poëtes espagnols Gabirol, Jehuda Halevi,

שומעתה מתון האש נסוכה מראש. שלמה avec l'acrostiché שומעתה סולימן

¹ Cf. Journ. asiat. 1861 et 1862.

י N° 830 יהי שלמא וברכתא וטבותא לכל קהלא וג'. פיוט מ' N° 830 לרבינו יצחק ראש הישיברה בה"ר ישראל סנגארי זצ"ר ישעך אדרוש אל שוכן חכיון. צירי תחכוש ותקרב יום פריון. כי לא avec l'acrostiche לנצח ישכח אביון. מעוז לדל מחסה לאביון. יצחק אביון אלפא לר' שלמה אלסנגארי אלפא לר' שלמה אלסנגארי

Moïse et Abraham Ibn Ezra, et aurait vécu par conséquent au IX° siècle.

J'ai dit dans ma Notice sur la lexicographie hébraique¹, avant d'avoir vu le manuscrit, que ce poëte ne pouvait appartenir au 1x° siècle, et je l'ai donné comme contemporain de Hariri (x11° siècle); en même temps M. Geiger et d'autres savants en Allemagne ont émis la même opinion que moi sur ce point.

Après un examen minutieux du manuscrit, je trouve parfaitement confirmée l'opinion que j'avais émise, car l'auteur a été témoin des croisades, époque où la ville sainte se trouvait tantôt entre les mains des chrétiens, tantôt entre celles des Arabes. Voici deux des nombreux passages où il y fait allusion:

Poeme 50 (l'ouvrage n'est pas encore paginé):

בְיַר בֵּן הָאָמָה בַּן הַגְּבִירָה בִיַר בֵּן הָאָמָה הַמִּצְרִיָה

Poëme 60:

שַבִּי חִיש דָבָר כָּל חוֹזֶה עַל צִירְךְ וְעַל עַמֶּךְ וִצְלָם בֵּית עַשִּוֹ תִבִּוֹה ותכבר בית הדומך

La date à la fin de l'ouvrage, quoi que M. Pinsker en dise, me semble alférée par une main récente. M. Firkowitz, dans un catalogue provisoire, place un certain Samuel Sani (Sini?) au vin'siècle, parce que Dari imite ses poésies; je n'ai pas besoin de mentionner cet anachronisme qui parle de poésies rhythmiques de tous les genres existants d'après le modèle arabe, à une époque où les Arabes n'ont guère commencé à connaître ces rhythmes; aussi M. Pinsker a eu le bon sens de ne pas mentionner même le poëte Sani dans son livre Likouté Kadmonioth.

Une seule seuille d'un poête inconnu, Moses hamaarici, contient une imitation complète des Makamet d'Al Hariri;

¹ Cf. Journ. asiat. 1861, 1. II.

l'auteur y donne des louanges à un certain Samuel Sani qui demeurait à Alexandrie en Égypte.

Dans ce fonds se trouvent aussi trois relations de voyage en Palestine dont la plus ancienne date de la sin du xvi siècle; celle-ci a pour auteur Samuel le Saint, sils de David (שַׁמוֹאַל) et le commencement existe imprimé dans la Bibliotheca hebræa de Wolf (lequel a considéré par erreur les dernières lettres qui constituent l'abréviation d'une formule précative pour un mort comme le nom de famille de Samuel); quelques livres de controverse et discussions religieuses, des chroniques d'une date récente sont sans importance. On y trouve encore les œuvres presque complètes de R. Simhah. Jiçhak, originaire de Locka en Wolhynie et demeurant en Crimée au milieu du siècle dernier; celuici se donne de la peine pour être le médiateur entre le caraisme et le rabbanisme, il est d'ailleurs adhérent fervent du système cabalistique de Lourya.

Les livres philosophiques que j'ai rencontrés sont presque les mêmes qu'on trouve à Leyde et maintenant à la Bibliothèque impériale, savoir ceux de Joseph Haroéh et de Yeshouah, qui ont pour base le Kalam avec application des versets bibliques; c'est à peu près le procédé qu'a employé Maimonide pour le système d'Aristote. Il y a encore quelques monographies, comme le Ziddouk haddin et d'autres, attribuées à d'anciens caraîtes, qui sont certes d'une date postérieure à Maïmonide. M. Pinsker en a publié plusieurs.

A cette collection appartiennent des liasses contenant des feuilles détachées soit de lettres soit de contrats de différents genres qui sont assez importants pour l'histoire de la situation sociale et politique des caraîtes, et aussi des rabbanites en Pologne et en Crimée; ces documents commencent à partir du xv° siècle; une grande quantité est en russe, je n'ai pu les examiner, ne connaissant pas cette langue. Quant aux traductions de la Bible, il y en a un fragment de celle de Saadyah, une page détachée de la Genèse en arabe d'un auteur anonyme (presque illisible), quelques fragments des

différents chapitres en persan, dont la Bibliothèque impériale possède la collection la plus complète; trois exemplaires d'une traduction en turc criméen avec peu de variantes , et d'un auteur très-récent (cette traduction est imprimée à Constantinople pour l'usage des écoles), et ensin un vocabulaire pour les premiers prophètes, en grec moderne.

Pour l'histoire des Hazars, pas de trace dans cette collection, excepté dans les épigraphes des rouleaux, dont j'ai parlé dans mon premier rapport. Quant à l'histoire du caraïsme primitif, avant le x° siècle, il n'y a pas là une grande récolte à faire. En général on peut dire que cette collection, quoique la plus complète comme littérature caraïte, n'a pas l'importance nécessaire pour mériter le bruit qu'en ont fait les journaux, et récemment encore un des bibliothécaires de Saint-

1 Nº 144 contient la traduction complète du Pentateuque; 143 commence par l'Exode xx1, 21. Nous allons donner deux versets seulement de ces deux traductions:

Exode xx1, 12 (n° 144) אולמא אולמא רישיני דאולסא אולמא אולדורולסין

כים כי אורסא כישיני דאולני אולסא אוליטירילני (N° 143) Transcription d'après M. Barbier de Meynard, professeur de langue turque à la Bibliothèque impériale: كيم كه أورسة كشينى داولغاى أولومه

Exode xxı, 13 (n° 143): דֵכי יַשׂינְמַדי אַנגַר דמנגרי יולוכמורדי

קולונא דקויינא מן סגא אורון,כי קצקי מן אגדא דקויינא מן סגא אורון,כי קצקי מן אגדא דכי קסט אטמדי דאלטגרי סלדי קולונא דקויירמין ۱44. אי

סנא אורון כי קערטין אנדא

ده که قصد ایتهدی ده التگری صالی قولنه : Transcription ده که قصد ایتهدی انده ویرمن سکا اورن که قیردین انده

12. «Si quelqu'un frappe un homme et qu'il en meure, on le punira de mort.»

13. «Que s'il ne lui a point dressé d'embûche», mais que Dieu l'ait fait rencontrer sous sa main, je t'établirai un lieu où il s'enfuira.»

Pétersbourg dans le recueil alternand: Deutsche Vierteljahresschrift von Heidenheim 1.

Les manuscrits qui ont trait à la littérature rabbinique sont de beaux et anciens exemplaires du Targoum, — lesquels seront très-précieux pour une édition, fort désirablé, de cette paraphrase, — des commentaires de Rashi et d'Ibn Ezra, un commentaire inconnu de R. Abraham Krimi (de la Crimée, אווי-אוי siècle), un vocabulaire quelque peu explicite en arabe, mais qui connaît déjà Kamhi, et un dictionnaire hébreu-persan incomplet, le premier dont j'aie à signaler l'existence, et dont l'auteur ignore le système de Hayyoudj; on trouve à la fin de ce livre, heureusement conservée, cette note : בורגאנג למנין שמרות בעיר תמוז, למובת רמוז, בשנת א'ת'ר'נ'א למנין שמרות בעיר תמוז, למובת רמוז, בשנת א'ת'ר'נ'א למנין שמרות בעיר

« fini ce Igaron le deuxième jour de la semaine, qui est le premier jour du mois de Tamouz 1651 de l'ère des Séleucides (1339), dans la ville de Gorgandj 2. Il y a là quelque chose d'étrange, car le premier jour du mois de Tamouz, d'après les rabbanites, ne peut être qu'un dimanche, un mardi, un jeudi ou un vendredi (מֹנֹיהֹינֹ); ce dictionnaire a été cependant composé par un rabbanite, car l'auteur explique aussi des mots qui se trouvent dans le Talmud (ce qui rend cet ouvrage analogue au Havi de R. Haya, dont j'ai parlé dans ma Notice sur la lexicographie hébraïque 3). Quelques recueils rituels offrent un certain intérêt; les manuscrits qui ont rapport à la philosophie, aux mathématiques et à la médecine, sont presque les mêmes qu'on trouve dans beaucoup d'autres bibliothèques.

Qu'il me soit permis de revenir sur un passage de mon

¹ Cf. ci-dessus, p. 542, note 1.

عرجان , ville située (d'après Yakout) entre le Tabaristan et le Khoraçàn. (Cf. Dictionnaire de la Perse, par M. Barbier de Meynard, ad v.)

³ Cf. Journ. asiat. 1862, t. II, p. 212.

premier rapport; j'ai donné par erreur pour la date de l'épitaphe la plus ancienne le milieu du 11° siècle, c'est-à-dire d'après le calcul usité maintenant chez les juifs, et j'ai oublié d'ajouter que d'après mon calcul cela fait 6 P. C. L'Académie, dans son rapport, a attiré mon attention sur cette erreur, et j'ai eu depuis l'occasion d'examiner huit pierres tumulaires; j'ai trouvé les fac-simile de la collection d'accord avec l'original et j'ai publié dans le Bulletin de l'Académie de Saint-Pétersbourg¹ les textes de ces huit pierres. L'ère de la création se trouve également déjà dans le 4° livre d'Esdras (texte arabe) publié récemment par M. Ewald²; selon ce savant, la traduction date du temps d'Adrien. Quant aux textes des épigraphes des rouleaux, dont l'Académie désire avoir les copies, ils seront bientôt publiés et soumis eo ipso à l'examen de tous les hébraïsants.

OBSERVATIONS SUR LE DERNIER RAPPORT DE M. NEUBAUER, PAR M. MUNK.

La seconde partie du Rapport de M. Neubauer sur les manuscrits caraîtes de Saint-Pétersbourg offre beaucoup moins d'intérêt que la première. L'espérance que nous avions exprimée d'y trouver des faits que nous ignorons encore, et notamment des données sur l'histoire des Khazares, ne s'est point réalisée. Mais la faute n'en est pas à M. Neubauer, qui lui-même s'est trouvé déçu, en examinant la collection. Celle-ci n'offre presque rien qui ne fût déjà connu par le Mémoire de Trigland (Diatribe de secta Caræorum), par la Notitia Caræorum publiée par Wolff, par mes Notices recueillies dans les manuscrits que j'ai moi-même rapportes d'Égypte, et notamment par l'excellent ouvrage hébreu que

¹ Cf. Mélanges asiatiques, t. V, p 119-125; ibid. M. Dorn, p. 128-132.

² Cf. Das vierte Eziabuch, etc. par M. II. Ewald. (Tirage à part du XI° volume des Mémoires de l'Académic de Goettingue, p. 92.)

M. Pinsker d'Odessa a publié en 1860 sous le titre de Lickouté Kadmonioth (Recueil d'antiquités). On savait déjà par mes écrits et par ceux de M. Pinsker, que les ouvrages caraîtes de la fin du x° siècle offrent le plus d'intérêt pour l'histoire littéraire des juifs, notamment par les nombreux fragments qu'ils nous fournissent de plusieurs écrits de Rabbi Saadia aujourd'hui perdus. Saadia al-Fayyoumi était un des plus célèbres auteurs rabbanites du x° siècle, dans lequel les Caraïtes voyaient leur plus redoutable adversaire et dont ils cherchent à réfuter les écrits, surtout ceux qui sont relatifs à la fixation des Néoménies.

Les livres de prières et de cantiques examinés par M. Neubauer n'offrent également rien d'intéressant. Le recueil de poésies d'un certain Moïse Dara'i, que M. Pinsker a été le premier à saire connaître, serait important pour l'histoire littéraire, si la date qu'il porte pouvait être considérée comme authentique. Il en résulterait que les juis caraïtes, dès le 1x° siècle, employaient dans leurs vers la prosodie arabe et qu'ils surent, sous ce rapport, les prédécesseurs des grands poëtes juifs d'Espagne, tels que Salomon Ibn Gebirol, Juda ha-Levi et les deux Ibn Ezra; ces poëtes n'auraient même été que les plagiaires de Moise Dara'i, dont on n'avait jamais entendu parler. M. Pinsker s'est laissé induire en errour par la date du manuscrit, et, grâce à lui, le prétendu poëte Moïse Dara'i a trouvé place dans la grande Histoire des Juiss de M. Grætz, comme une des célébrités du 1x° siècle. Mais les lecteurs hébraïsants sans prévention ne pouvaient manquer d'avoir des doutes sur l'authenticité de la date de ce recueil, et, dans les fragments qu'en donne M. Pinsker, on reconnaissait au plus léger examen critique un auteur qui ne pouvait remonter au delà du xiii siècle. MM. Pinsker et Grætz avaient seuls pu se tromper, l'un par sa prédilection pour la littérature caraîte, l'autre par sa trop grande avidité des nouveautés. M. Neubauer, qui a eu l'occasion à Saint-Pétersbourg d'examiner ce curieux manuscrit, nous confirme ce dont nous étions sûrs d'avance : « L'auteur.

« dit-il, à été témoin des Croisades, époque où la ville sainte « se trouvait tantôt entre les mains des chrétiens, tantôt entre « celles des Arabes; » et il cite deux exemples tirés des nombreux passages où il est fait allusion aux Croisades. «La « date à la fin de l'ouvrage, dit-il encore, me semble altérée « par une main récente. » En effet, il ne saurait en être autrement; le poëte Dara'i doit descendre du piédestal que MM. Pinsker et Grætz lui ont élevé; et, au lieu d'être le prédécesseur et le modèle des poëtes juis d'Espagne, il doit se résigner à en être le modeste imitateur. Peut-être le manuscrit ne renferme-t-il autre chose qu'un recueil de poésies de divers auteurs, copié par Moïse Dara'i, dont le nom n'apparaît chez aucun des auteurs juifs, rabbanites ou caraïtes. Cependant, M. Neubauer ne s'exprime pas avec exactitude en parlant d'un certain poëte Samuel Sani, que M. Firkowitz fait remonter au viii siècle : «Je n'ai pas besoin, dit « M. Neubauer, de mentionner cette erreur d'anachronisme « qui parle des poésies rhythmiques de tous les genres exis-« tants d'après le modèle arabe à une époque où les Arabes « n'ont guère commencé à connaître ces rhythmes. » On sait que tous les genres de rhythmes arabes existent dans les poésies antérieures à l'islamisme; mais il est vrai de dire que le premier qui en ait exposé la théorie fut Khalil ben Ahmed, au 11° siècle de l'hégire.

Les ouvrages de philosophie, ou plutôt de théologie rationnelle, de Joseph ha-Roéh, de Yeschou'a etc. sont les mêmes que ceux qui, selon l'observation de M. Neubauer, se trouvent aussi à la Bibliothèque de Leyde et, depuis peu, à la Bibliothèque impériale de Paris. Ces ouvrages, primitivement écrits en arabe et mal traduits en hébreu, renferment l'application au judaïsme du calâm arabe et notamment du système des Motazales. Ils peuvent être utiles à ceux qui désirent connaître les principales questions théologiques qui occupaient les Motazales; le système y est présenté d'une manière complète et concise, et appuyé, pour les juis, de passages bibliques.

M. Neubauer mentionne un dictionnaire hébreu-persan incomplet, le seul dont on ait entendu parler jusqu'ici. Cet ouvrage, qui a pour auteur un juif rabbanite, est de l'an 1651 des Contrats ou des Séleucides (1340 de J. C. et non 1839, comme il est dit dans le Rapport), et M. Neubauer s'étonne qu'il soit daté du Lundi 1^{et} tamouz, « car, dit-il avec raison, le « premier tamouz, selon le calendrier des rabbanites, ne peut « jamais tomber sur un lundi. » Mais la date hébraïque, que M. Neubauer a reproduite, porte simplement: Néoménie de tamouz. Or on sait que certains mois ont deux jours appelés néoménie, dont le premier, jour de la conjonction, est considéré comme le dernier jour du mois précédent. Il s'agit donc ici, non du 1^{et} tamouz, mais du 30 sivan qui, en effet, en 1340, fut un lundi.

M. Neubauer convient que l'observation qui lui a été faite dans notre premier rapport sur la concordance de l'an 702 le-galouthénou (de notre exil) avec l'ère chrétienne est bien fondée, et il avoue qu'il fallait dire : l'an vi de l'ère chrétienne, au lieu de : la première moitié du 11° siècle.

En somme, comme le dit M. Neubauer lui-même, on peut dire que cette collection, quoique la plus complète de la littérature caraîte, n'a pas l'importance que lui ont attribuée les journaux. Ce n'est donc pas, ainsi que nous l'avons déjà dit plus haut, la faute de M. Neubauer si les espérances que nous avions fondées sur cette collection ne se sont point réalisées.

LA MUSIQUE ARABE, ses rapports avec la musique grecque et le chant grégorien, par F. Salvador Daniel, in-8°. Alger, 1863.

Amateurs privilégiés, qui vous pressez dans la salle trop étroite de la Société des concerts; dilettanti exclusifs, qui n'osez encore vous prononcer sur la neuvième symphonie de Beethoven; arbitres du goût, qui refusez le don de l'invention à Mendelssolm, et qui traitez l'auteur du Tannhaüser de

barbare frotté d'orgueil, venez, de plus grandes surprises vous sont ménagées aujourd'hui. Le Caire est en fête Mêlezvous à cette foule bigarrée qui se répand sous les frais ombrage de l'Ezbekyieh, c'est M. Salvador, un musicien homme d'esprit (il s'en trouve encore en Égypte), qui se charge de vous conduire. Prenez place au premier rang; la Noubah. la symphonic cantate va commencer. Ils sont là cinq ou six virtuoses en turban, accroupis ou debout sur un tapis un peu flétri, mais de noble origine. L'orchestre est au complet : ce jeune garçon et son voisin, bon nègre à la face résignée, tiennent l'un le tarr, l'autre le bendair, instruments de percussion chargés de l'accompagnement rhythmique. Devant eux, sur le premier plan, voici trois habiles artistes maniant avec dextérité la guitare, la mandoline et le violon; ils suivront et soutiendront la voix de ce chanteur aveugle, au visage mélancolique et doux. Prêtons l'oreille; le signal est donné. Les premières notes du becheraf « prélude » se font entendre. « Ce prélude exécuté par les instruments chantants est destiné à indiquer le mode dans lequel la chanson doit ètre renfermée. Il reproduit d'abord la gamme ascendante et descendante du ton, ou pour mieux dire, du mode; puis il indique les transitions par lesquelles on pourra passer accidentellement dans un autre mode. D'ordinaire, l'introduction a un accent de tristesse plaintive, de douce mélancolie, parfaitement en rapport avec le genre d'interprétation que lui donnent les Arabes. » Mais déjà le violon file son dernier point d'orgue, les instruments à percussion s'annoncent sur un rhythme joyeux; après un court récitatif, voici la mélodie qui commence; laissons à M. Salvador le soin de l'analyser, il s'en acquittera mieux que nous.

« Quel que soit le mode auquel appartienne la mélodie, le chanteur traîneră la voix, en montant ou en descendant, depuis la dernière note du récitatif jusqu'à la première de la chanson. Le premier couplet offrira un chant simple et de peu d'étendue; il paraîtra facile à saisir, abstraction faite de l'accent guttural du chanteur et des combinaisons rhythmi-

ques frappées sur les instruments à percussion. Mais le violon fait sa ritournelle, en ajoutant à la mélodie les enjolivements qui constituent la partie essentielle de son talent, tandis que la guitare continue invariablement le thème. Puis le chanteur, reprenant le second couplet, commence à orner ses terminaisons, ses cadences avec une série de petites notes, empiétant en haut ou en bas sur l'étendue de l'échelle donnée. Il s'anime, à mesure que le sujet se développe; bientôt, aux petites notes viennent se joindre des fragments de gamme traînée, sans régularité apparente, et cependant sans altération de mesure, puisque le chant est joué et chanté souvent aussi, mais toujours à l'unisson, par les autres musiciens, tandis que les instruments à percussion frappent uniformément le rhythme commencé sur le premier couplet de la chanson.»

La symphonie s'est achevée au milieu de l'enthousiasme général. La foule émue prodigue ses applaudissements et ses largesses aux brillants virtuoses; les barek allah, les mâchâllah se mêlent au glou-glou du narguilé. Nous seuls, transfuges du conservatoire, nous restons étrangers à ces manifestations joyeuses. La curiosité seulement nous a empêchés de prendre la fuite; étonnés de cet étrange concert, nous avons ri, sans être désarmés; et nous partons, mécontents, agacés, jurant qu'on ne nous reprendra plus à pareille fête. M. Salvador, notre guide, sourit de notre désappointement, mais ne s'en étonne pas; lui-même l'a éprouvé, lorsque, se mêlant, pour la première sois, aux musiciens nomades de l'Algérie, il a essayé de surprendre le secret de leur art; et de renouer la chaîne brisée des traditions lyriques. A quoi doit on attribuer l'éloignement que cette musique orientale nous inspire? Est-ce à l'accent nasillard du chanteur, au caractère indécis que l'absence de note sensible donne à la mélodie, à ces fragments de gamme traînée que l'on veut, à tort ou à raison, traduire en tiers et en quarts de ton? Sans nier l'influence de ces causes secondaires, M. Salvador pose en principe que, pour apprécier à sa valeur une musique si

différente de la nôtre, la condition rigoureuse est l'habitude d'entendre, ou l'éducation de l'oreille. Voilà qui contrarie un peu nos théories en matière d'esthétique. Faut-il donc refuser aux œuvres musicales ce que l'on accorde à la poésic et aux arts plastiques : un caractère de beauté absolu, indépendant des temps et des milieux? Le charme de la mélodie n'est-il plus qu'une question de latitude, de climat, de race? Soutenir une proposition semblable serait presque une profanation; et pourtant, il faut bien admettre, dût-on en déduire une sorte d'infériorité relative pour l'art musical, qu'il est, plus que tout autre, exposé aux vicissitudes du temps et aux caprices de la mode. Deux siècles à peine se sont écoulés depuis que le drame lyrique est créé en France, et, malgré le verdict sévère de Despréaux, les vers de Quinault se lisent encore avec plaisir, tandis que les accords de Lulli dorment d'un sommeil éternel. Nous voyons dans les mémoires du xviii' siècle qu'un air de son opéra de Thésée (1675-1679) avait conservé une vogue extraordinaire : au théâtre, on l'acclamait avec frénésie; à la ville, on le fredonnait sur tous les tons. Cherchons dans cette poudreuse partition le morceau qui fit les délices de nos aieux. O déception! nous n'y trouvons qu'un dessin servile de basse instrumentale, une sorte d'antienne lugubre, moins la grandeur et la simplicité du plain-chant. La même expérience pourrait se faire sur les œuvres de Rameau, de Salieri et de tant d'autres compositeurs presque contemporains. Les dieux de l'harmonie qu'adoraient nos pères sont irrévérencieusement classés au musée des antiques, et leurs créations si populaires deviennent une curiosité d'archéologue. Cette conviction malheureusement trop fondée ne devrait-elle pas nous rendre plus respectueux envers des tentatives où le génie a laissé son empreinte, et dont le plus grand tort est de s'intituler musique de l'avenir? Mais cette intéressante question n'est pas du ressort de notre grave journal, et je me hâte de revenir à la brochure fort instructive de M. Salvador. Le titre indique que l'auteur n'a pas voulu seulement nous initier au style

des maestri d'Algérie et d'Égypte, mais qu'il s'est proposé encore de chercher, dans l'antiquisé grecque et les premiers âges du christianisme, l'origine d'un art dont la théorie est aujourd'hui lettre morte en Orient. Cette question, il l'a étudiée avec une érudition sobre, sans pédanterie, ni abus de termes techniques. Tout ce qui touche à la musique spéculative chez les anciens, à la science des nombres, à la querelle des Pythagoriciens et des Aristoxéniens; l'influence des Juiss sur les progrès de l'art; les résormes de saint Augustin et du pape Grégoire; la découverte de Gui d'Arezzo, qui pose les bases d'une gamme unique, et réunit dans son système d'hexacordes les premiers éléments d'où doit jaillir le nouveau principe musical, l'harmonie; tout cela, dis-je, est tracé de main de maître, clairement et sans parti pris. Je regrette de ne pouvoir suivre cette attrayante étude dans ses développements; mais il y a deux points sur lesquels je voudrais m'arrêter un instant, parce qu'ils sont de nature à faciliter la lecture des poètes musulmans, à savoir : la définition des modes ou tonalités arabes, et la description des instruments usités dans leur musique populaire. Ici surtout, les connaissances théoriques de l'auteur et le long séjour qu'il a fait en Algérie donnent un caractère particulier d'exactitude à ses observations. Pour plus de rapidité, je réunis en tableau les explications éparses dans plusieurs chapitres.

TABLEAU DES MODES ARABES COMPARÉS AUX MODES GRECS ET À CEUX DU PLAIN-CHANT.

MODE'S ARABES.		MODES CONNESPONDANTS Chez les Grees.	MODES conrespon- pants dans lo plain-chant.	TONIQUE.	CARACTÈRE PANTICULIER de ces modes.
	عراق Irak عراق	Dorien	1'' ton	ré	sérieux et grave, pro- pre à la guerre et à la religion.
Supérieurs.	nezmoum مزموم	Lydien	3* ton	mi	triste, pathétique, ef- féminé.
Supé	الذيل 3 Edzeil	Phrygien	5" ton	fa	fier, mojestueux, ter- rible.
1	جرقه A Djorka جرقه	Éolien ou Lydien grave	7' ton	sol	grave, sévère; c'est un des plus usités.
1	5 Elhosain	Hypo-Dorien	2" ton	ła	plaintif, tendre.
Is.	الحسبن صبيكة 6 Saika	Hypo-Lydien	4° ton	si	so confond avec le mez- moum; emploi rare.
nférieurs.	مایه Meia	Пуро-Phrygten ,	6° ton	do	grand, majestneux.
Jul (8 Ras Edzeil رأس النايل	Hypo-mixo-Ly- dien	8° ton	ré octave	sérioux, lugubro
MO	ODES MIXTES.	"	"	"	u u
	9 Rummel Meia مل ماینه	,,	• "	,,	dérivé du <i>meia</i> simple.
10 Elhosain Saba الحسين صبا 11 Zeidan ريان 12 Asbein اصبعين		"	"	"	dérivé du Elhosain, cor- respond à notre gam- ine mineure, avec la note sensible.
		.,	I+	,.•	dérivé du mode irak.
		,	"	,,	dérivé du mezmoum ; se confond souvent en Algério avec le zerdan.'

Les huit premiers modes forment le genre diatonique, qui procède par deux tons et un demi-ton, pour chaque tétracorde. Les quatre suivants semblent appartenir à ce genre chromatique auquel les Grecs attribuaient des effets merveilleux. M. Salvador nous apprend que les Arabes comptent en tout quatorze modes, mais que, malgré ses recherches, il n'a pu obtenir aucun renseignement sur les deux derniers. Les quatre modes mixtes accompagnent d'ordinaire la danse furieuse qu'on nomme djunoun « possession, folie. »

Un musicien de grand talent, attaché à la maison de Ben-Avied, l'ancien ministre du bey de Tunis, tombait en extase, lorsqu'il exécutait sur son violon les rondes diaboliques en mode asbein. Pour nous qui condamnons, au théâtre, toute manifestation bruyante, comme un manque de savoir-vivre, et qui laissons aux stipendiés du parterre le soin de traduire notre enthousiasme par des bravos tarifés, nous avons peine à comprendre l'effet irrésistible que les combinaisons de sons etderhythmes produisent sur les races impressionnables et nerveuses de l'Orient. Pour s'en faire une idée, il faut avoir assisté aux danses vertigineuses des mevlevites, ou à la représentation d'un mystère, en Perse, pendant les fêtes de moharrem; on est alors plus disposé à admettre comme vraisemblables deux récits semi-légendaires et presque identiques : le triomphe de Tyrtée au festin d'Alexandre, et celui du musicien Alfarabby, chez le sultan Fakhr-ed Doôleh.

Ainsi que M. Salvador le démontre judicieusement, toute composition musicale arabe repose sur deux principes invariables: 1° un motif tres-simple coupé par une ritournelle, et orné, à chaque reprise, d'une glose; en d'autres termes, de fioritures et de variations où le goût de l'exécutant se donne libre carrière, sans s'écarter cependant de certaines règles ;

¹ Il est difficile d'analyser ces improvisations brillantes où le thème reparaît sans cesse, et toujours reconnaissable. S'il fallait, à la rigueur, trouver un terme de comparaison, je chercherais, dans les œuvres pour clavecin de Sébastien Bach et de Haendel, quelques-unes de ces chaconnes ou sarabandes où un thème de quelques mesures est repris avec des traits rapides,

2° un accompagnement rhythmique, en guise d'harmonie, et qui admet toutes les combinaisons possibles de mesures. Il est donc naturel que les instruments dont se compose l'orchestre se divisent en deux classes: 1° les instruments à vent et à cordes, destinés à préluder et à rappeler le motif principal; 2° les instruments à percussion, dont le rôle est de marquer les divisions rhythmiques et de remplacer la basse sous le chant. J'ajoute ici, en l'abrégeant, la description de ceux de ces instruments dont le nom peut se rencontrer sous la plume des écrivains orientaux.

* 1° Instruments à vent.

" Gosba قصبة, flûte à trois trous, de la dimension de notre grande flûte. Elle donne quatre sons, et soutient la voix du chanteur en répétant constamment le thème de la chanson. C'est le neï ¿ des poëtes persans.

Djouak جواك, flûte plus moderne, à sept trous, donnant l'octave complète.

Raïta ou Raïka غيطة, musette à anche, percée de sept trous et terminée en pavillon. C'est l'instrument connu, en Espagne, sous le nom de gaita.

2° Instruments a cordes.

Kemandjah , violon monté de quatre cordes, accordées par quintes, comme notre violon moderne.

Rebab رباب, nommé aussi rebec, violon plus simple, à boîte bombée comme la mandofine. Deux cordes, grosses comme celles de notre contre-basse, et accordées par quintes, sont mises en vibration à l'aide d'un très-petit archet de fer, arrondi en arc.

Kouitra کویترا, guitare de Tunis, tire son nom de la lyre « kithara » des Grecs. Elle est montée de huit cordes, accordées par deux à l'unisson, et mises en vibration au moyen

notes d'agrément, gruppetti, etc. qui enrichissent la mélodic, sans la dénaturer.

٩.

d'un bec de plume tenu de la main droite, tandis que les doigts de la main gauche exécutent le même travail que sur notre guitare.

Kanoun فأنون, le kunior des Juifs; harpe de soixante et quinze cordes, tendues sur une boîte harmonique en bois d'érable, recouverte d'une peau séchée comme celle d'un tambour. On pince les cordes au moyen de petites baleines ou de becs de plume, sixés à l'index et au médius de chaque main, par des anneaux.

3° INSTRUMENTS A PERCUSSION

Dof \sim , tambour de forme carrée , nommé en Espagne aduf.

Tarr ", espece de tambour de basque.

Attabal الطبل, timbales de différentes dimensions, blousées, avec deux baguettes — Enfin le darbonka et le bendaïr, instruments le plus ordinairement employés; le dernier est une simplification du tarr.

Tels sont les principaux instruments décrits dans le travail que j'at sous les yeux, et qui témoigne non-sculement de connaissances techniques approfondies, mais aussi d'une érudition trop rare chez les musiciens de profession. En félicitant l'auteur du talent avec lequel il s'est acquitté de sa tâche, je ne puis me dispenser de signaler un vœu bien téméraire qui lui est inspiré sans doute par l'étude de la musique arabe, et qui sert de conclusion à son livre. Après avoir défini l'élément nouveau introduit dans notre système musical par la découverte de Gui d'Arezzo, M. Salvador se demande si, dans les dix modes abandonnés à la même époque, il n'y aurait pas, à côté des deux modes conservés, le majeur et le mineur, d'autres emprunts à faire au système mélodique usité antérieurement au xive siècle. Pour parler plus simplement, scrait-il impossible d'appliquer à l'harmonic moderne de nouvelles combinaisons appropriées à la gamme de chaque mode, sans altérer le caractère de la mélodie? L'auteur répond affirmativement

S'il ne s'agissait que du plain-chant, une tentative de ce genre devrait être favorisée. N'eût-elle d'autre mérite que de nous délivrer du contre-point bâtard, ajusté au style plagal par Pécole de Catel et de Perne, ce serait déjà un progrès incontestable. Partout ailleurs, j'en crois l'application impossible. Il y a cinquante ans, Reicha, lui aussi, rêva cette fusion entre nos lois musicales et la mélodie antique. Dans un recueil assez rare d'exercices d'école, dédié à Haydn, le savant harmoniste a exposé tout au long le mérite de son innovation, et, joignant l'exemple au précepte, il a composé, d'après ce système renouvelé des Grecs, plusieurs sugues à deux sujets, avec cadence à la dominante, à la deuxième, à la troisième de la tonique, etc. Que M. Salvador veuille bien lire ces bizarres compositions, où l'oreille est si peu ménagée, et il restera convaincu, je n'en doute pas, que notre harmonie ne peut en aucune façon se plier ni aux mélopées grecques, ni aux cantilènes arabes, qui en sont l'écho affaibli.

BARBIER DE MEYNARD.

Sur l'enseignement supérieur tel qu'il est organisé en France, et sur le genre d'extension à 3 donnée, pai P. G. de Dumast. Paris, 1865, in-8° (xh-100 pages).

. M. le baron Dumast expose dans cet ecrit ses idées sur la manière de compléter le haut enseignement en France, tant par quelques changements dans l'organisation que par une augmentation notable de charcs. Ce qu'il demande pour les facultés des sciences, de droit et de médecine, n'est pas du ressort du Journal asiatique; mais ce qu'il dit des facultés des lettres nous touche vivement, car il insiste de nouveau sur la création d'une chaire de sanscrit et d'une d'arabe auprès de chaque faculté des lettres. Plusieurs Aca-

démies de province se sont déjà prononcées pour cette proposition, et il serait très désirable qu'elle sût prise en considération par le Gouvernement. Ensuite il passe au Collége de France, dont il voudrait voir compléter l'enseignement linguistique par des chaires de langue védique, de zend, de perse et de pehlewi, de celtique, d'assyrien, d'éthiopien et de copte. Puis il passe à l'École des langues orientales vivantes, auprès de laquelle il demande qu'on établisse des chaires de tamoul, de cochinchinois, de berbère, de basque et de breton, et que l'on convertisse l'enseignement de l'arabe algérien en une chaire régulière; de plus, il espère y voir fonder bientôt une chaire de mexicain et une pour le magyar et le finnois. Il faut lire dans le livre même les raisons sur lesquelles l'auteur appuie chacune de ses demandes, et l'on tombera certainement d'accord avec lui que l'enseignement des langues orientales en France est encore bien incomplet. Ce petit livre est écrit avec beaucoup de chaleur et inspiré par un véritable amour de la science et de la gloire littéraire de la France. - J. M.

ERBATA DU CAHIER DE JANVIER-FÉVRIER 1865.

P. 147, ligne 17, lisez: 200 paras.

P. 148, ligne 17, lisez: 205 paras 1/2 argent.

P. 158, avant-dernière ligne, lisez: pour l'année 1862-1863.

P. 171, ligne 17, lisez : Mizan-elhaqq ; plus bas : tevdjihât.

P. 171, dernière tigne, après les mots: de Chemsal, ajoutez les trois lignés de la page suivante, transposées: Haqyqa «le soleil de la vérité,» etc.

P. 173, ligne 3, lisez: patriareat non-uni; ligne 7, lisez Yérévag: lig. 31. lisez: compte seize ans d'existence.

P. 174, ligne 10, lisez : joint de plus au texte.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TOME V, VI° SÉRIE.

MÉMOIRES ET TRADUCTIONS.

	Pages
Le Livre des routes et des provinces, par 1bn-Khordadbeh, pu-	
blié, traduit et annoté par M. Barbier de Meynard	5
Suite	227
Suite et fin	
Essais sur l'Histoire économique de la Turquie, d'après les écrivains originaux. (M. Belin.) Suite et fin	127
chez les Arabes. (M. J. J. Clément-Mullet.)	
Mémoire sur Khâcâni, poète persan du хін siècle. (М. DE Кна- міког.) Seconde partie	296
Pantchâdhyâyî on les Cinq chapitres sur les amours de Crichna avec les Gopîs, extrait du Bhâgavata-Purâna. (M. HAUVETTE BESNAULT.)	
NOUVELLES ET MÉLANGES.	
Procès-verbal de la séance du 9 décembre 1864	168
Tableau de la presse périodique et quotidienne A. Constantinople en 1864. (M. Belin.) — Notice sur la vie et les travaus de M. Bianchi. (M. Barrier de Meynarg.) — La Femme dans l'Inde antique, études morales et littéraires, par M ^{ile} Clarisse Bader. (J. M.)	.
Propherorbal de la séance du 10 février 1865	. 367

1	Pages.
Procès-verbal de la séance du 10 mars 1865	369
Travels in Central Asia, by Arminius Vambery, et Reise in Mittelasien von Hermann Vambery. (J. M.)	
Procès-verbal de la séance du 12 mai 1865	$5\dot{3}2$
Rapports faits à M. le Ministre de l'instruction publique sur les manuscrits hébreux de la collection Firkowitz, par M. Neubauer. — La musique arabe, ses rapports avec la musique grecque et le chant grégorien, par F. Salvador Daniel (M. Barbier de Meynard.) — Sur l'enseignement supérieur en France, par P. G. de Dumast. (J. M.)	•

FIN DE LA TABLE.